

Le labyrinthe initial

Aventure interactive :

Marie

Comment lire ce livre :

Ceci est un livre dont vous êtes le héros. En fin de chaque paragraphe, vous choisirez l'attitude du personnage entre plusieurs possibilités et vous vous rendrez au numéro du nouveau paragraphe choisi.

Un début de paragraphe est indiqué par un Marie, suivi d'un chiffre.

Quelques précisions :

Ne lisez que les paragraphes indiqués, sautez les autres.

Certains paragraphes n'ont qu'un seul choix, il est alors obligatoire.

Les clefs :

Certains paragraphes vous indiqueront que vous avez gagné une clef. Notez le nom de la clef, suivi de son addition ou de sa soustraction. Elle vous sera peut-être demandée plus tard.

Dans ce cas-là, il vous sera demandé d'enclencher la clef. Prenez le numéro du paragraphe où vous êtes et faites l'opération ou la soustraction. Le résultat sera le nouveau numéro de paragraphe où vous devez vous rendre.

Il est toujours obligatoire d'enclencher les clefs puisqu'elles prennent en compte vos anciens choix.

Ex. : Au chapitre 542, vous gagnez la clef du chien – 42

Plus tard, au chapitre 333 on vous demande de l'enclencher, donc :

$333-42=291$

Allez au chapitre 291

D'autres règles vous seront éventuellement expliquées en cours de lecture.

Bonne lecture.

Marie a vingt-deux ans. Elle est étudiante en histoire, musicienne, gothique et il faut avouer qu'elle a la classe avec ses longs cheveux noir jais tombant sur son imperméable de skaï noir.

Belle comme le diable, le regard furieux et profond, la taille haute, des croix et des symboles occultes comme de multiples bijoux sur son corps tatoué, elle est pleine de dédain pour la majorité de ses concitoyens, ces moutons qui errent dans un monde qu'ils ne comprennent pas.

Quand elle se réveille en sursaut dans une cellule, elle vérifie que tous ses gris-gris sont à leur place, puis elle réfléchit.

Elle n'a aucun souvenir de comment elle a pu arriver entre ces murs.

Elle regarde autour d'elle. Une porte de prison solidement fermée, des murs et un lit en béton, une couverture, et rien d'autre...

Alors Marie, qu'en penses-tu ?

Si c'est mes abrutis de parents qui m'ont fait le coup, je les tue !

Ça y est, ils ont dû en avoir marre de moi. C'est pas de ma faute s'ils n'ont pas assez de pognons pour me louer une chambre, ils ont qu'à pas prendre de vacance, et moi je vis comme je veux, c'est aussi chez moi. Ils sont trop cons.

C'est peut-être une maison de redressement, ou pire, un asile, j'espère que ces cons m'ont pas fait interner.

— Papa, Maman, ouvrez-moi ! Sinon je vous lance un putain de sort ! Papa tu ne banderas plus jusqu'à ton dernier jour et toi Maman tes seins deviendront des gants de toilette moisis ! Ouvrez-moi compris !

À moins que ce soit ces connards de gothiques du Saku-bar. La dernière fois, ils voulaient que je les suce dans la cave du bar devant un film d'horreur, ils m'ont bien regardée ?

— Kim, Joss, si c'est vous, c'est pas drôle, ouvrez-moi bandes de cons !!

Ho merde, combien de temps ils vont me garder là ?

— Ho ! C'est pas drôle bande de nazes ! Comment on peut être con à ce point !?

Bon, mon portable... Bien sûr, ça ne passe pas, trop facile. Ils vont bien décider à m'ouvrir un moment ou un autre.

En attendant...

(Voilà votre premier choix, vous pouvez soit choisir la première réaction, invoquer les forces du mal et vous rendre au [2](#), soit faire un jeu sur votre portable et aller au [3](#). Tous les autres paragraphes se passeront de la même manière)

Je vais invoquer les forces du mal, ça ne marche jamais, mais ça détend.

- — *Je vous invoque esprits de la nuit et de la vengeance, punissez-moi de ces abrutis, qu'ils aient un mal de crâne insupportable jusqu'à ce qu'ils m'ouvrent ! Allez au [2](#).*
- *Faisons un petit jeu sur le portable en attendant qu'ils daignent ouvrir, ces cons. Allez au [3](#).*

2

Je laisse en moi monter la haine, j'ouvre les vannes, je peux voir la noirceur sortir de mes oreilles.

— Esprits de la nuit, démons, succubes venez tous à moi ! Vous, vous qui savez qui me fait ce sale coup ! Hantez-les ! Faites-leur vivre un cauchemar ! Que leurs yeux s'obscurcissent, que la culpabilité les ronge jusqu'à ce qu'ils me libèrent !

Je vois la haine sortir de moi, mes traits se durcissent, je commence à apercevoir des petits diabolins noircis et fiévreux voleter.

- *Heu, je vais pas un peu trop loin moi ? Allez au [4](#).*
- — *Oui, diabolins maléfiques, apparaissez et servez-moi ! Allez au [5](#).*

3

Bon, ouvrez sinon je vais plus avoir de batterie sur mon portable, bande de nazes.

Clic.

Ha, ça y est ? Vous avez ouvert ? Bon, je sors.

Quelle porte naze aussi, on se dirait dans un sous-marin, bon c'est quoi ce couloir, encore une porte, hé ! Vous jouez à cache-cache et vous trouvez ça drôle ? Naze, naze, naze vous êtes naze, naze, naze.

Allez, ben on va l'ouvrir cette nouvelle porte, y'en a encore beaucoup bandes de gros nazes !?!

- *Putain !! Kim, Joss, je vous déteste, c'est quoi cette sale blague !! Allez au [6](#).*

4

Ouaovu, j'ai cru que ça allait marcher, merde alors ! Bon qu'est-ce que je fais ?

- *Bon ben j'ai compris, je vais jouer sur mon portable, magnez-vous les mecs. Allez au [3](#).*

Vous l'aurez voulu, je vais chanter :

- — “ *Nous les écorchés vifs !!* “ *Allez au [7](#).*

5

Ça y est, des petits diabolins acariâtres apparaissent sous mes yeux, je le savais depuis tous temps, je suis une véritable sorcière.

— Allez me venger ! Porte ouvre-toi !

Clic, elle s'ouvre, plus rien ne me résistera, un couloir, j'avance.

Il est éclairé avec des torches, je suis parmi les miens, les hordes lucifériennes et les magiciens. Une porte, je l'ouvre, c'est bien ce que je pensais, un chaudron, une forge, une bibliothèque de livres de sorts, des parfums, de l'encens, des plantes, des pierres précieuses, je suis dans un atelier de magie, “ils” m'ont reconnue.

Tremblez sous humains, vous mes parents débiles, mes profs minables et vous bande de tarés qui avez osé vous moquer de moi, ma vengeance sera terrible, vous saurez ce que c'est de ne pas reconnaître une grande prêtresse ! Quant à vous, les initiés qui m'avez amenée ici, merci mes amis, où êtes-vous ? Venez à moi que je vous remercie et vous honore, et venez voir mon pouvoir !

Ils ne viennent pas, d'ailleurs il n'y a pas d'autres portes, il doit y avoir un passage secret, c'est une initiation, je fais mon œuvre au noir.

- *Étudions ces livres et apprenons la magie. Allez au [8](#).*
- — *Vous avez osé m'enfermer, attention ma vengeance sera terrible pour vous aussi, venez ou tremblez ! Allez au [9](#).*

6

Un chaudron, une forge, une table d'invocation, trop fort, le vieux délire de goth sorcier, des bougies, une bibliothèque, de vieux bouquins, c'est un décor de film ou quoi ? Des parfums, de l'encens, des bocaux de plantes, des objets de rituels, des pierres précieuses, ça a pas l'air d'être du toc en plus, wouhaou trop fort, je suis trop contente.

Un doute m'émeut, c'est pas moi la victime, j'espère ?

— Ho, les mecs, si c'est vous, venez, c'est génial votre truc ! J'adhère et je vous excuse pour l'enlèvement, trop bien !

Bon ben, personne ne répond. J'espère que c'est pas un mauvais délire. J'ai peut-être été repérée par un vrai sorcier qui veut m'initier, ça serait trop cool. J'espère qu'il est pas trop moche, parce que dans la sorcellerie, on couche quand même, bon, on verra.

— Personne veut venir ? Maître ?

Bon ben personne veut se radiner. Moi en tout cas, je vais pas rester sans rien faire.

- *Je regarde la bibliothèque. Allez au [10](#).*
- *Je regarde les divers objets. Allez au [11](#).*

7

— On en a des sévices !

Putain, quelqu'un continue de chanter à ma place.

— Emmène-moi danser dans les dessous des villes en folie

Puisqu'il y a dans ces endroits autant de songes que quand on dort

Mais on ne dort pas, alors autant se tordre ici ou là

Puisqu'on se lasse de tout, pourquoi nous entrelaçons-nous ?

Putain, il connaît bien en plus, ouaouh, il y a quelqu'un qui connaît Noirdése ici, trop fort, je veux le rencontrer.

- *Mais je rêve ou la porte est ouverte maintenant. Bizarre tout ça, bon, ouvrons voir, un nouveau couloir, OK, j'avance, une autre porte, OK, je l'ouvre. Houa, j'hallucine. Allez au [6](#).*

8

Au milieu de dizaines de livres, un vieux bouquin m'attire plus précisément.

- “ *Dogme et rituel de haute magie* ”, d'Éliphas Levi. Allez au [12](#).
- “ *La clef des grands mystères* ”, d'Éliphas Levi. Allez au [22](#).
- “ *Le Yi King* ”, de Willem et Perrot. Allez au [13](#).
- “ *Annales de la démonomanie* ” Bodin le kabbaliste. Allez au [14](#).
- *Mais je préfère regarder un livre plus récent. Allez au [10](#).*

À mes admonestations, les murs se mettent à trembler, de la poussière tombe du plafond.

— Vous ne me faites pas peur !!

À ces paroles, des bruits de tonnerres explosent dans la salle, ça commence à être très impressionnant. Les fioles tombent des étagères, les livres s'envolent. Tout s'accélère, les objets s'approchent de moi, je suis obligée de baisser la tête pour ne pas en prendre un dans la gueule. Aïe, dans ma nuque, merde, ça fait mal.

— Stop !! Arrêtez !

Tout tombe... quel bordel...

Un livre est ouvert juste devant moi, je me baisse pour le regarder, « Annales de la démonomanie » de Bodin le kabbaliste, je regarde où était ouvert le livre, chapitre de l'invocation de Satan, merde, ça déconne plus.

- *Vite, sortir de cette pièce maudite. Allez au [28](#).*
- *Il faut que je lise un peu plus ce livre, la clef du mystère s'y trouve, c'est évident. Allez au [16](#).*

10

Incroyable, tous ces vieux bouquins. Mais, il y en a des récents aussi, pfuu, ça doit être le bonheur des collectionneurs ici. Il y en a qui ont l'air pas mal, bon ben bouquinons en un, voyons voir...

- *“À la recherche du soi”, d’Arnaud Desjardins. Allez au [19](#).*
- *“L’Alchimie de l’amour et de la sexualité”, Lee Lozowick. Allez au [20](#).*
- *“Après l’extase, la lessive”, Jack Kornfield. Allez au [21](#).*
- *“La voie du Tarot ” D’Alexandro Jodorowsky. Allez au [15](#).*
- *Bof, ça me gave tous ces trucs, jetons plutôt un coup d’œil aux fioles et autres décoctions. Allez en **Marie11**.*
- *Je préfère regarder d’autres livres plus anciens. Allez au [8](#).*

11

Holala, j'ai trop envie d'être une vraie sorcière, trop fort. C'est trop beau ici, holala dans ces bocaux, le vrai délire, voyons les étiquettes : Mandragores, Aconit, Ellébore

noir, Belladone, Ergot, et des dizaines d'autres. Je connais pas toutes ces plantes moi, il doit y avoir des bouquins pour étudier tout ça.

Des réserves d'or, d'argent, de mercure, de soufre, un vrai creuset d'alchimiste qui a servi, ça, c'est sûr, des poignards ouvragés, des tas de médailles aux symboles cabalistiques, sûrement des talismans.

J'y crois pas, ça a l'air d'être une vraie baguette magique, là, sur le présentoir. En son milieu, il y a deux anneaux avec des inscriptions dans une langue inconnue, elle est dorée d'un côté et argentée de l'autre, elle se finit par chaque bout par de petites formes géométriques de matière différente, et là, je l'avais pas vu, un bougeoir dans une colonne de bois, comme une lampe magique, avec un encensoir à côté.

- *J'ai trop envie de voir comment peut marcher cette lampe. Allez au [23](#).*
- *Et si je regardais les talismans, il y en a peut-être un d'intéressant. Allez au [24](#).*
- *Je veux essayer la baguette. Allez au [25](#).*

12

Ce livre semble éclairer tous les secrets de l'occultisme et indiquer plus ou moins clairement comment faire de la vraie magie. Le chapitre qui m'attire le plus est celui où il explique comment faire un pentagramme flamboyant, le signe de la toute puissance intellectuelle, le genre de truc avec lequel on doit tout comprendre sur tout, trop génial.

C'est une étoile à cinq branches qui représente un homme, deux bras, deux jambes, une tête. Bien sûr, si on la met à l'envers, elle devient le symbole des forces du mal.

Pour faire un pentacle, c'est assez compliqué, mais il y a ici tout ce qu'il faut pour en faire un.

- *Et si je m'y jetais ? Allez au [26](#).*
- *Je regarde le reste du livre. Allez au [27](#).*
- *Je regarde un autre livre. Allez au [8](#).*
- *Et si j'allais voir dans le couloir s'il se passait quelque chose ? Allez au [28](#).*

13

Le Yi King, le livre du taoïsme chinois, voyons voir ça...

Bon, si j'ai bien compris, c'est un livre de divination sur le principe du yin et du yang. Il y a soixante-quatre chapitres avec six sous-chapitres chacun qui peuvent redonner un autre des soixante-trois autres chapitres. Ça fait un tas de possibilités tout ça.

Ha, il y a un texte explicatif de la théorie sous-jacente, voyons voir ça...

Bon, si j'ai bien compris, il y a deux niveaux, le yin, le « féminin », qui est le monde de la matière et le yang, le « masculin » celui des idées. Ce livre part du principe que tout ce qui va se passer dans la réalité, dans le yin, et déjà en préparation dans le monde des idées, le yang. Ce livre propose, en se basant sur le hasard, qui n'en serait donc pas un, d'interroger les forces à l'œuvre dans le monde des idées.

Ce qui pourrait donc donner une idée du futur, puisque le futur est déjà en gestation. Ou alors, interroger sur ce qui est en gestation pour pouvoir agir sur la réalité.

En tout cas, si je parcours les chapitres de commentaire, il y a l'air d'avoir une haute idée morale de l'homme.

Le monde des idées, là où se prépare le futur, intéressant ça.

- *Bon, voyons voir les autres bouquins. Allez au [8](#).*
- *Et si je me faisais une petite divination moi. Allez au [29](#).*
- *Et si j'allais voir dans le couloir s'il se passait quelque chose ? Allez au [28](#).*

14

Un livre contre les satanistes, un vrai de vrai, j'hallucine, le délire, trop fort. Voyons voir.

Et ben dis donc, il y en a qui ont de l'imagination. Ça a l'air vraiment dégueulasse. Le type, il condamnait, mais au passage, il donne tous les rituels pour invoquer Satan et faire de la magie noire. D'un côté, il dit c'est pas bien, de l'autre, il dit exactement comment il faut faire, le pervers.

- *Bon, ben ça donne envie d'essayer tout ça, comment on fait ? Allez au [31](#).*
- *Bon ben ça va, merci, lisons autre chose. Allez au [8](#).*
- *Et si j'allais voir s'il y a du nouveau dehors ? Allez au [28](#).*

15

Alors, ce bouquin, qu'est-ce qu'il dit ? Le Tarot, c'est bien le truc des bohémiennes, non ?

Il y a le jeu avec, d'accord... alors déjà, comme la Copa italienne, ce n'est pas cœur, trèfle, pique, carreau, mais coupe, denier, bâton, épée. C'est pas l'excuse, c'est le mat, et les dessins des atouts sont bien différents, le diable, le pendu, l'ermite, la papesse, tiens, il y a une papesse, marrant ça. Alors qu'est-ce que c'est ?

Pour l'auteur, c'est un alphabet visuel, on écrit des phrases avec des images et on laisse son imagination inventer ce que le tarot veut nous dire, marrant ça.

D'après lui, on fait surtout des tirages avec les arcanes majeurs, les vingt-deux atouts. Bon, voyons un passage, la symbolique des chiffres, c'est parti.

Ça marche par cycle de dix, à onze ça recommence. Alors, c'est quoi ce cycle ?

Un : Potentialité, naissance, d'accord, normal. Deux : Gestation, accumulation, OK. Trois : Éclatement sans savoir où on va, sans buts préétablis. Quatre : Stabilité. Cinq : Tentation, idéal, appel du Nouveau Monde. Six : Plaisir, faire ce qu'on aime. Sept : Action dans le monde avec un but. Huit : Perfection réceptive, réceptive ? Qui reçoit quoi, bon. Neuf : Crise, nouvelle construction. Dix : Cycle complet, univers totalement déployé. Ben mon neveu, quel programme !

- *Bon, il y a un tarot, si je me faisais un petit tirage ? Allez au [32](#).*
- *Voyons plutôt voir un autre bouquin. Allez au [8](#).*
- *Et si j'allais voir s'il y a du nouveau dehors ? Allez au [28](#).*

16

Je lis un peu plus, il détaille le rituel. Mon Dieu, il faut une épée, quatre clous d'un cercueil, de la peau humaine, une tête de chat nourri pendant sept jours de chair humaine, le crâne d'un parricide, une chauve-souris noyée dans du sang, les cornes d'un bouc qui a couché avec une vierge, des encens, une robe noire sans couture, deux chandelles de suifs humains, et, bien sûr, de son propre sang. Ma nuque me fait mal, je la touche, elle saigne, je regarde le sang sur mes doigts...

Un coffre est ouvert plus loin, je le regarde, tout est poussiéreux.

Horreur, je trouve tous les éléments de l'invocation, l'épée rouillée, quatre vieux clous, une tête de chat momifiée, un crâne, une chauve-souris dans une fiole de sang, des cornes, deux ignobles chandelles, de l'encens pourri et la toge. Tout est là !

- *Vite, sortir de cette pièce maudite ! Allez au [28](#).*
- *Je vivrai cette folie jusqu'au bout, je fais l'invocation. Allez au [60](#).*

17

18

19

Alors, houla, de la philosophie hindoue, qu'est-ce que ça dit ?

Un chapitre au hasard, " la purification de l'inconscient", c'est parti...

Alors, selon l'auteur, nous avons des samskaras. C'est-à-dire des traits de personnalité qui font que nous aimons la mer plutôt que la montagne, les brunes plutôt que les blondes, etc., là-dedans il y a les vasanas, des désirs, certains très forts, liés aux samskaras.

Le mélange des deux fait que nous réagissons comme des esclaves, seulement par rapport à eux. En gros, si on aime la mer et qu'on va à la montagne, on est malheureux. D'autant plus que certains vasanas sont inconscients. Nous prenons alors des décisions de façon totalement automatique, comme choisir un conjoint qui ressemble à l'un de nos parents sans même en avoir conscience.

Il faut donc, selon ce bouquin, faire un travail sur tout ça pour en être libre, ne plus prendre des décisions selon nos mécanismes, mais selon ce qui nous semble réellement juste et approprié. Tant que la purification n'est pas faite, nous prenons nos décisions sur des bases complètement égoïstes.

Ben dis donc, ça fait réfléchir tout ça.

- *Bon, si je méditais un peu tout ça. Allez au [37](#).*
- *Voyons voir un autre bouquin. Allez au [10](#).*
- *Et si j'allais voir s'il y a du nouveau dehors ? Allez au [28](#).*

20

Du cul et de l'alchimie, que demande le peuple ? Voyons voir ça...

Bon ben ça parle surtout d'amour en fait, c't'arnaque, il fait des chapitres sous forme de secrets. Voyons-en un au hasard, secret 31 : " L'édification de l'amour et le mariage sacré », rien que ça. Lisons...

Bon, d'abord, l'amour se construit, s'entretient, et s'il y a lieu, se répare, bonne nouvelle ça. Ensuite, il ne faut pas s'attendre à ce que ce soit tout le temps génial, parce que le couple a ses humeurs comme tout le monde, à ces moments-là, il faut voir ce qu'on peut faire avec les données actuelles, pas en se disant qu'avant c'était génial et que maintenant, merde.

L'homme veut aller voir ailleurs et la femme est frustrée que l'homme n'arrive pas à servir la femme en elle, tout à fait d'accord, connards de mecs. Mais l'auteur est quand même pour l'amour durable. Ha ! On ne doit pas voir les faiblesses de l'autre pour en profiter mesquinement, ça, je connais quelqu'un que ça va intéresser, et que le couple doit se lâcher la grappe s'il veut durer, et pas seulement sexuellement, on doit même permettre à l'autre d'être chiant de temps en temps. En théorie, j'suis d'accord.

L'honnêteté, la bonne foi et l'humour (particulièrement sur soi) peuvent sauver toutes les situations. On doit essayer de créer un climat d'intimité, de tendresse et de communion sexuelle. Bon ben, dur d'être contre. Le patriarcat, c'est de la merde, toujours d'accord. Le mariage libère les partenaires au lieu de les contrôler, et on doit pouvoir en payer le prix, même la santé et la tranquillité d'esprit. Il y va fort, là.

Et ben dis donc, vive l'amour, quoi. On n'est pas sorti de l'auberge, ni d'ici d'ailleurs.

- *Et si j'allais voir s'il y a du nouveau dehors ? Allez au [28](#).*
- *Voyons voir un autre bouquin. Allez au [10](#).*

21

Sérieux, j'aime bien le titre. Allez, lisons...

Bon ben, c'est sur ceux qui veulent avoir une vie spirituelle. Il y a une histoire pas mal, celle de la princesse qui doit se marier avec un dragon.

Elle a grave peur et comme elle peut pas faire autrement, elle va voir une vieille sage, qui a eu, style, douze enfants et trente petits-enfants à élever et qui connaît, donc, bien les dragons.

Elle lui conseille, le jour de son mariage, de mettre dix robes l'une sur l'autre, et, au moment de se déshabiller, la princesse doit dire au dragon que, pour avoir son cœur, ils doivent enlever un habit chacun à tour de rôle.

Au moment dit, le dragon accepte. Au début, il enlève ses plus grosses écailles, facile, puis celles de plus en plus profondes. À la cinquième, il pleure de douleur, mais elle continue. À chaque nouvelle couche, il devient de plus en plus fin et lumineux, et, à la fin, à la dernière couche, il devient un beau prince aux yeux d'enfants, ayant laissé tomber sa vieille peau de dragon pourri, et là, comme lui a aussi conseillé la vieille, ils baisent comme des forcenés.

Cool l'histoire, viens là mon dragon que je te fasse pleurer.
Bon.

- *Voyons voir un autre bouquin. Allez au [10](#).*
- *Et si j'allais dehors voir s'il y a du nouveau ? Allez au [28](#).*

22

Alors, voyons ça, les chapitres... Mystères de la Cabale, mystères de la nature, mystères de la religion, mystères de la philosophie, hé, comme je me suis toujours payée des cartons en philo, je vais lire ça...

Le beau est la splendeur du vrai.

La beauté morale, c'est la bonté. Il est beau d'être bon.

Pour être bon avec intelligence, il faut être juste.

Pour être juste, il faut agir avec raison.

Pour agir avec raison, il faut la science de la réalité.

Pour avoir la science de la réalité, il faut avoir la conscience de la réalité.

Pour avoir conscience de la vérité, il faut avoir une notion exacte de l'être.

Ha ouais, d'où le connais-toi toi-même de Socrate. D'accord, et puis ? Bon, je saute des passages.

— Qu'est-ce que le bien ?

— L'ordre.

— Le mal ?

— Le désordre.

— Quel est le plaisir permis ?

— La jouissance de l'ordre.

— Le plaisir interdit ?

— la jouissance du désordre

— L'enfer a-t-il une raison d'être dans l'ordre religieux ?

— Oui, c'est la conséquence d'un principe.

— Lequel ?

— La liberté.

— C'est quoi, la liberté ?

— Faire ou ne pas faire son devoir.

— Qu'est-ce que manquer à son devoir ?

— C'est perdre son droit, or, le droit étant éternel, c'est perdre un droit éternel.

- Peut-on réparer une faute ?
- Oui, par l'expiation.
- Qu'est-ce que l'expiation ?
- C'est une surcharge de travail, comme j'ai été paresseux hier, aujourd'hui je fais une double tache.

Flippant tout ça, ils sont trop forts ces cathos, putain, de la philosophie ça ? J'en crois pas mes oreilles. C'est simple, ça change, mais ça tue, les types y se prennent pas trop la tête, paf paf dans ta gueule, bon.

- *Voyons plutôt voir un autre bouquin, ou un de ces trucs. Allez au [10](#).*
- *Et si j'allais dehors voir s'il y a du nouveau ? Allez au [28](#).*

23

Cette lampe a l'air d'être faite de quatre métaux différents, elle a deux bras composés de torsion de trois métaux qui finissent par des mèches. Il y a trois autres mèches sur un triangle sur le dessus de la lampe. Le récipient d'huile a un serpent qui se mord la queue tout le long de sa base, et en haut, un androgyne a deux têtes, qui fait la liaison avec les lampes. Dans le récipient, il y a plusieurs compartiments, chacun rempli de liquides de différentes couleurs.

Je comprends qu'il faut faire des fumigations avec un encensoir, allumer la lampe, la mettre dans le rond de bois aux ouvertures étranges, et laisser la lampe envoyer sa lumière sur la fumée.

- *J'essaie. Allez au [39](#).*
- *Je regarde autre chose. Allez au [40](#).*

24

Voyons voir tous ces talismans, ces médailles, ces gris-gris, ils sont trop chouettes.

Je les sors du coffret d'ébène, habillé de soie à l'intérieur, pour mieux les regarder, il y en a sept.

Tous ont au dos une étoile à cinq branches avec au centre, en tout petit, un croissant, un G, une épée, un caducée, un cercle, une faucille et une couronne.

De l'autre côté, il y a une étoile à six branches faites de deux triangles avec, soit une tête humaine, soit une coupe, soit un lion, soit un chien, soit un taureau, soit un aigle, soit une colombe.

Elles sont très bien faites.

- *Et si j'en volais ? Allez au [44](#).*
- *Bon, laissons tout ça, ce n'est pas à moi, et regardons autre chose. Allez au [40](#).*

25

Je la prends. Immédiatement, je sens une onde parcourir mon corps, je me sens soudain surexcitée et pleine d'énergie, j'ai l'impression que tout pourrait m'obéir ici.

J'essaie, je veux que cette pièce devienne toute rouge.

En un clin d'œil, toute la pièce devient rouge.

- *Houlala, c'est trop dangereux pour moi tout ça ! En plus, si le propriétaire se radine... Hop je la remets. Allez au [42](#).*
- *Bon Dieu, c'est la fête !! Agitons cette baguette en cadence !!! Allez au [43](#).*

26

Je reproduis à la craie le plus exactement possible, le pentagramme dit de Faust, une étoile à cinq branches d'un seul tenant. Il y a deux yeux, des lettres (TE, TA, GRAM, MA, TON) avec parfois des chiffres, des symboles, des poignards recourbés, des signes astrologiques.

Une fois terminé, je trouve qu'il a plutôt de la gueule. Je m'habille d'une toge violette, puis, sur un gril, je fais brûler quelques herbes et de l'encens. La fumée odoriférante envahit toute la pièce.

- *Ça y est, ça commence. Allez au [45](#).*

27

Voyons voir un autre chapitre. La clef de l'occultisme, ça doit être important ça.

Houlala, cette prise de tête. Faut bien connaître la bible dans son truc. Les clefs de l'occultisme seraient révélées dans les cinq livres de Moïse, la prophétie d'Ezéchiel et l'apocalypse de Saint-Jean, sous forme d'allégories.

La bête à sept têtes, la prostituée de Babylone, les sept anges et les sept trompettes, la femme revêtue de soleil et couronnée de douze étoiles à qui des ailes d'aigles apparaissent pour fuir dans le désert, l'ange colossal dont le visage est un soleil, l'auréole, un arc-en-ciel, le vêtement, un nuage, les jambes, des colonnes de feu et qui pose un pied sur la terre et un pied sur la mer.

Ben dis donc, quand mon pote Joss prend un acide et croit avoir des hallucinations, il est encore loin du compte, c'est moi qui te le dis.

Bon ça me prend la tête, je comprends rien, qu'est-ce que je fais ?

- *Je regarde un autre livre Allez au [8](#).*
- *Je vais voir dehors si ça a bougé. Allez au [28](#).*

28

C'est bien ce que je pensais, ce lieu sent le bizarre, l'occulte et l'étrange. Une porte est apparue. Je l'ouvre, un couloir s'enfonce dans la lumière des torches.

Moi, je dis que j'ai été choisie par un cercle initiatique et que je suis dans une espèce de catacombe qu'ils ont aménagée pour leurs initiations et leurs rituels. Trop cool. J'ai un peu peur, mais c'est trop cool. Bon, je me calme, j'avance, brrr... un croisement.

- *Je tourne à droite, je décide que c'est le nord-est. Allez au [46](#).*
- *Je tourne à gauche, je décide que c'est le nord-ouest. Allez au [47](#).*

29

Alors, comment qu'on fait ? Soit avec des baguettes, j'en ai pas, soit avec des pièces de monnaie, trois, c'est bon, j'en ai. Alors, il faut faire un hexagramme composé de six traits, soit yin, soit yang. Pour cela, on jette six fois les trois pièces et on compte les faces et les piles, pile, c'est un yin, face, c'est un yang. Si j'en ai deux d'une sorte, et un de l'autre, c'est celui qui est seul qui le remporte, un remporte sur deux puisqu'il n'est pas divisé, trois d'une même sorte font un trait mutant, c'est-à-dire que trois faces font un yang, mais qui se transforme en yin sur un nouvel hexagramme.

Si on a au moins un trait mutant, on a un deuxième hexagramme qui complète le premier.

Bon, question, comment faire pour sortir d'ici ? Je jette six fois les pièces.

Bon, premier hexagramme, le vingt-quatre “ Le fou, le retour “. Succès, sortie et entrée sans faute. Des amis viennent sans blâme. Le chemin va et vient, au septième jour, vient le retour. Il est avantageux d'avoir où aller.

Commentaire, je suis ici pour changer le vieux en neuf et trouver des amis de même sentiments en excluant les efforts égoïstes. Bien.

J'ai des traits mutants en deuxième place (le retour requiert une maîtrise de soi aidée par des amis), en troisième place (attention aux personnes à l'instabilité intérieure qu'il faut sans cesse ramener au bien), et quatrième place (on peut se relier à un ami fort sans craindre la solitude).

Tout cela donne un deuxième hexagramme, “La puissance du grand”. La persévérance est avantageuse, ainsi l'homme noble ne marche pas dans des chemins qui ne sont pas conformes à l'ordre. Commentaire, une grande force doit être liée à de grandes idées de justice et de droit.

Ça me rappelle quelque chose tout ça.

- *Je regarde un autre livre. Allez au [8](#).*
- *Je vais voir dehors si ça a bougé. Allez au [28](#).*

30

- Bon anniversaire !
Pourquoi il me dit ça ?

- *Merci ! Allez au [178](#).*
- *Je me tire, ça craint ! Allez au [128](#).*

31

Alors, une épée, c'est bon, de son propre sang, bon, OK, quatre clous d'un cercueil, de la peau humaine, breuu, une tête de chat nourri pendant sept jours de chair humaine, le crâne d'un parricide, une chauve-souris noyée dans du sang, les cornes d'un bouc qui a couché avec une vierge, des encens, une robe noire sans couture, deux chandelles de suifs humains. Bon, j'en ai assez lu, laissons tomber toutes ces conneries, merci.

- *Voyons voir un autre livre. Allez au [8](#).*
- *Allons voir dehors si ça a bougé. Allez au [28](#).*
- *Je regarderais bien quand même si je ne trouve pas tous les ingrédients dans cette pièce. Allez au [48](#).*

32

Alors, tirage en trois, c'est parti, question " Qui est le type qui m'a enfermé ici ? "

Alors, première carte, "Le bateleur", puis "La justice" et enfin, "Le pendu".

Bon, il dit que la carte de dessous est notre relation avec la question, "Le pape", ça, ça serait que je cherche une autorité religieuse, un père, un savant qui m'enseignerait. D'ailleurs, il a deux disciples. Ensuite, "Le bateleur", un jeune homme, un initié, "La justice", qui en sachant ce qu'il fait, "Le pendu", m'offre en sacrifice ? M'apprend le yoga ? . Mouais, pas facile d'interpréter, j'espère que le pendu, c'est pas qu'on me ligote et qu'on me viole.

Il dit que si c'est difficile on peut tirer une autre carte, bon, qu'est-ce qu'il regarde "Le bateleur" ? La carte vingt, "Le jugement", un couple béni par un ange avec leur enfant.

On dirait qu'ils sont tous les trois dans une espèce de labyrinthe. Apparemment, il veut que je cherche quelqu'un pour faire quelque chose de béni avec lui. Il veut faire un enfant avec moi ? Pourquoi pas, s'il est potable, ou très gentil. Bon, qu'est-ce que je fais maintenant ?

- *Voyons voir un autre livre. Allez au [8](#).*
- *Allons voir dehors si ça a bougé. Allez au [28](#).*

33

34

35

36

Marie a quelques souvenirs du labyrinthe, toujours cauchemardesque, de démons abusant d'elle.

Marie entretiendra une relation conflictuelle avec un jeune gothique, étudiant en droit, influencé par les lectures d'Aleister Crowley et De Sade. De nombreuses disputes très violentes monteront en crescendo jusqu'au jour où son amant la séquestrera une semaine dans une cave pour faire des rituels satanico-sexuels.

Libérée par une amie, elle portera plainte contre lui, mais mettra très longtemps à se remettre de cette aventure désastreuse.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

37

Alors donc, je ferais des choses automatiquement sans m'en rendre compte. Les enfants par exemple, on pense qu'on a envie de faire des enfants alors que s'il y a bien une chose que nous ordonne la nature, c'est de nous multiplier comme n'importe quelle bête. Quoi d'autre, je n'aime pas les chiens, je les trouve idiots, moi j'aime les chats, ça, c'est donc un manque de liberté de ma part. Mouais, bof, pas facile tout ça, en tout cas, c'est intéressant. Ce qu'il y a de sûr, c'est que parfois, mes petits copains, j'ai envie de les appeler avec le prénom de mon père. Bon, passons à autre chose.

- *Si j'allais voir s'il y a du nouveau dehors. Allez au [28](#).*

38

39

J'allume un grand encensoir avec du camphre, l'odeur forte envahit la pièce. Comme par miracle, la lumière commence à baisser. J'allume alors les quatre mèches de la lampe, des flammes de couleurs différentes se mettent à briller, puis je la mets dans le cylindre de bois percé de signe kabbalistique. Ça y est, des ombres colorées commencent à se mouvoir sur la fumée de l'encensoir.

Toutes ces opérations commencent à rendre l'ambiance fantomatique, les ombres aux contours imprécis se mettent à onduler, c'est une étrange féerie qui se met en place. Je peux imaginer des animaux, des arbres, des tortues, une procession d'hommes nus, un grand oiseau qui jaillit d'un nuage de fumée bleu, les couleurs sont étrangement vives, les produits qui brûlent dans la lampe créent des rouges, des bleus, des verts, des jaunes francs et chauds, tout bouge, et l'odeur de camphre commence à me monter à la tête.

Deux énormes yeux se dessinent face à moi, de plus en plus précis, deux yeux aux iris rouges me fixent. C'est bien moi qu'ils regardent, ce n'est plus une fantasmagorie, ils

sont trop précis pour être le fruit de mon imagination. À l'intérieur, je vois même mon reflet, mon cœur se met à battre furieusement.

- *Arrêtons tout maintenant, ça suffit. Allez au [50](#).*
- *Je les fixe moi aussi. Allez au [51](#).*

40

Ça, ça m'intéresse.

- *La lampe magique. Allez au [23](#).*
- *La baguette magique. Allez au [24](#).*
- *Les amulettes. Allez au [25](#).*
- *Les livres. Allez au [10](#).*

41

42

- *Tout d'un coup, tout me fait peur ici, je me sens mal, j'ai envie de sortir, il faut que je sorte. Allez au [28](#).*

43

Je me mets à agiter la baguette en cadence. Pris dans une frénésie, tout se met à danser autour de moi, les livres, les objets, tout tourbillonne, je ne peux pas m'empêcher de lancer des « Ha ! » de satisfaction.

La magie, la magie fonctionne, je suis une reine sorcière ! Tout s'accélère, les objets s'approchent de moi, je suis obligée de baisser la tête pour ne pas en prendre un dans la gueule. Aïe, dans ma nuque, merde, ça fait mal, je laisse tomber la baguette, tout tombe... quel bordel...

Un livre est ouvert juste devant moi, je me baisse pour le regarder, « Annales de la démonomanie de Bodin le kabbaliste », chapitre de l'invocation de Satan, merde...

Je lis un peu plus, il détaille le rituel, il faut une épée, quatre clous d'un cercueil, de la peau humaine, une tête de chat nourri pendant sept jours de chair humaine, le crâne d'un parricide, une chauve-souris noyée dans du sang, les cornes d'un bouc qui a couché avec une vierge, des encens, une robe noire sans couture, deux chandelles de suifs

humains, et de son propre sang. Ma nuque me fait mal, je la touche, elle saigne, je regarde le sang sur mes doigts...

Un coffre est ouvert plus loin, je le regarde, tout poussiéreux. Avec horreur, je trouve les éléments de l'invocation, l'épée rouillée, quatre vieux clous, une tête de chat momifiée, un crâne, une chauve-souris dans une fiole de sang, des cornes, deux ignobles chandelles, de l'encens pourri et la toge. Tout est là !

- *Vite, sortir de cette pièce maudite. Allez au [28](#).*
- *Je vivrai cette folie jusqu'au bout, je fais l'invocation. Allez au [60](#).*

44

Soudain fébrile, je les balaie de ma main pour les engouffrer dans ma poche. Je ressens une vague d'énergie me parcourir, j'ai l'impression que quelque chose ou quelqu'un me regarde, je me retourne, personne. Je n'arrive pas à être à l'aise, comme si j'avais été prise sur le fait, et pourtant, je ressens ces médailles dans ma poche comme un vrai trésor, quelque chose d'infiniment précieux.

- *Tant pis, je les repose. Allez au [53](#).*
- *Hors de question de les remettre, je suis sûre qu'elles sont importantes pour moi. Allez au [54](#).*

45

Les torches s'éteignent et seul mon pentagramme devient visible dans une fluorescence étrange. J'ai l'impression d'être dans un vide sans fin où le signe est mon véhicule.

Des vents violents me traversent, je vole dans un noir sidéral. Au loin, deux points rouges, je vois deux yeux rouges se rapprocher de moi, à moins que ce ne soit moi qui m'en rapproche. Ils me fixent avec une insistance surprenante.

- *Arrêtons-là ! Je sors du pentagramme. Allez au [59](#).*
- *Je fixe moi aussi ces yeux pénétrants. Allez au [51](#).*

46

Il fait plus frais, il y a ici une odeur de fraîcheur, mais mêlée étrangement à un soupçon de sueur, acre et salé.

- *Je redescends au sud-ouest, vers la chaleur, vers ma cellule, et la partie gauche du labyrinthe... je crois. Allez au [242](#).*
- *Je m'engage dans un tunnel qui tourne en rond et le prend dans le sens des aiguilles d'une montre. Allez au [160](#).*
- *Je m'engage dans un tunnel qui tourne en rond et le prend dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [182](#).*

47

Il y a ici une odeur âcre, de marée, de poisson... Je suis dans un tunnel qui tourne en rond.

- *Je vais dans le sens des aiguilles d'une montre. Allez au [223](#).*
- *Je vais dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [185](#).*
- *Mais il y a aussi un tunnel qui se dirige vers le sud-est, j'ai l'impression qu'il retourne vers ma cellule et la partie droite du labyrinthe. Je le prends. Allez au [242](#).*

48

Je fouille jusqu'à ce que je trouve une trappe cachée sous une table. Je l'ouvre, tout est poussiéreux. Avec horreur, je trouve tous les éléments de l'invocation, l'épée rouillée, quatre vieux clous, une tête de chat momifiée, un crâne, une chauve-souris dans une fiole de sang, des cornes, deux ignobles chandelles, de l'encens pourri et la toge. Tout est là. Je ne sais quoi penser.

- *Vite, sortir de cette pièce maudite. Allez au [28](#).*
- *Je vivrai cette folie jusqu'au bout, je fais l'invocation. Allez au [60](#).*

49

50

- *La solution la plus simple est de sortir de la pièce. Je sens ce gros œil me fixer le dos pendant que je sors et referme la porte derrière moi, ouf ! Allez au [28](#).*

Tout devient complètement noir hors de ces deux yeux qui me fixent, j'ai l'impression qu'ils vont au fond de moi et que moi, je vais au fond d'eux. Je ne sais pas à qui sont ces yeux, mais je ressens un échange d'âme à âme d'une puissance énorme.

Soudain, mon regard fait un bond en arrière. Je vois ma situation comme un système de couloir dans lequel je suis enfermée, je sens que je peux aller dans plusieurs directions et que toute ma vie en sera changée. Des centaines de possibilités s'ouvrent à mes yeux dans un défilé d'impressions...

Je me vois me laisser aller dans une rivière, et je me retrouve dans une tribu indigène, je sens que je peux vivre avec eux, être chef de guerre, shaman, mère de famille...

Mon regard se détourne soudainement, je descends un escalier dans ma propre tombe, et je me retrouve catapultée sur une autre planète à des centaines d'années d'ici, je dois faire un choix, je suis tiraillée. Mon corps se sépare en deux, d'un côté, je rejoins un clan d'humains perdus sur cette planète étrangère, obnubilé par leur survie, je sens qu'ils font une erreur, une grosse erreur. De l'autre côté, je rejoins des êtres étranges, extraterrestres, ils sont piégés, je dois les aider, j'ai peur...

Mon âme est aspirée, j'entends un bruit de tambour qui m'attire, je traverse une rivière, j'arrive dans une grotte, je m'habille en marin, je cours sur une plage, je rejoins un bateau qui part pour le Nouveau Monde. Pirate, je sens que je peux être pirate et vivre milles aventures, soudain, mon point de vue fait un tour sur lui-même, je rejoins les pirates, mais je suis une de leurs femmes, j'ai des tas de copines, c'est la fête.

Je vois mille autres chemins possibles...

L'encensoir ne fait plus de fumée, la lampe est vidée de ses liquides, la lumière des torches se ranime, les fantasmagories cessent. Je me sens étrange, très fine, j'ai l'impression de pouvoir deviner des figures géométriques insensées et belles dans l'air, des choses d'habitude invisibles, tout me semble très lumineux, c'est étrange. J'ai besoin de sortir.

- *Je prends la porte, tandis que mon expérience s'estompe. Allez au [28](#).*

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe.

Elle arrêtera ses études pour devenir une sorcière new âge complètement à côté de la plaque. Elle passera sa vie à escroquer des commerçants et autres déçus de l'amour pour une somme importante, mais, pire que tout, elle pensera toute sa vie, autour de ses potions ridicules et rituels à deux balles, être une vraie sorcière.

Évidemment, sa vie sociale et amoureuse sera un échec fracassant et amusant pour les tenants du scepticisme.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

53

Dès que je les remets dans le coffre, je me sens mieux, soulagée, quelles drôles de médailles ? Maintenant que je les revois, elles me semblent si belles, si précieuses, comme si elles m'appelaient.

- *Je les veux. Allez au [44](#).*
- *Bon, sortons de cette pièce, ces médailles sont en train de me faire devenir folle. Allez au [28](#).*

54

Je les serre contre moi, on veut me les reprendre, c'est sûr. Tout me semble louche et conspirateur. Je me mets à froncer du nez comme un animal inquiet, et ces médailles qui me réchauffent la main comme un doux réconfort.

Il faut que je parte, je ne me sens pas en sécurité ici. Je vais pour sortir quand j'entends une voix dans mon dos :

— Petite voleuse, ne bouge plus ! Ne te retourne pas sinon je te transforme en ver de terre ! Relâche ces médailles par terre et fuis sans te retourner, c'est compris ? Ces médailles sont à moi, et malgré ce que tu crois, elles ne te seront d'aucune utilité.

- *Je fais ce qu'il me dit, mais je sens que c'est une connerie. Je lâche les médailles par terre et fuis sans me retourner. Surtout que par la porte ouverte, je vois un nouveau passage s'ouvrir dans le couloir. Allez au [55](#).*

- *Je fuis sans me retourner, surtout que par la porte ouverte, je vois un nouveau passage s'ouvrir dans le couloir. Mais je garde précieusement mon trésor, hors de question de laisser les médailles ! Allez au [56](#).*
- *Je me retourne pour le voir, tant pis. Je ne vais pas tourner le dos au maître de ce lieu, j'espère qu'il saura reconnaître mon courage. Allez au [57](#).*
- *Je fais tomber deux ou trois médailles. En les laissant tomber, je jette un coup d'œil pour voir à quoi ressemble celui qui me parle et je pique un sprint terrible pour lui échapper avec les médailles restantes. Allez au [58](#).*

55

Je lâche les médailles et m'enfuis.

— C'est bien, tu es raisonnable, ricane la voix derrière moi.

Je prends le couloir à toute allure. Je me calme, personne ne me suit, mais il faut que je file, je sens que ce type ne veut pas être mon pote.

Dès que j'ai fait quelques mètres, quelque chose me dit que c'est fini, que je ne le verrai plus jamais, en tous cas, pas sous cette forme. Suis-je folle ?

Je suis face à un croisement.

- *Je vais à droite, je décide que c'est le nord-est. Allez au [46](#).*
- *Je vais à gauche, je décide que c'est le nord-ouest. Allez au [47](#).*

56

J'ai à peine le temps de faire une enjambée, qu'une immense main noire et griffue sort du sol pour m'empoigner l'entrejambe.

— Petite pute, qu'est-ce que tu croyais ?

Une seconde main apparaît, arrache mon pantalon pour récupérer les médailles et m'empoigne la taille. Un démon noir et obscène finit de sortir du sol, il s'agenouille dans cette pièce trop petite pour lui, me serrant de ses doigts inquisiteurs.

— Tais-toi si tu ne veux pas souffrir, me siffle sa langue de serpent caressant mon oreille. Je crois que nous allons bien nous entendre, nous allons faire de si jolies choses que tu vas en hurler de plaisir.

Il fait tinter les sept médailles au bout de ses ongles crochus devant mes yeux morts de peur.

- *Je ne suis plus qu'un jouet dans ces mains. Allez au [36](#).*

Je fais face.

À mon grand désespoir, c'est un diable à qui j'ai à faire. Il me regarde en souriant d'une façon grotesque et ignoble.

Il a des ailes de chauve-souris, des bois de cerfs, il est nu, a des seins et un pénis, des pieds et des mains griffues, il me tire la langue avec obscénité et tient une torche. Il me parle :

— Tu es courageuse, mais désobéissante, mais courageuse. Je vais donc te donner le pouvoir de ces médailles qui te fait tant rêver, fais-en bon usage, mais attention, le pouvoir est toujours une contrainte.

Il explose de rire, s'approche de moi, et me prend dans ses bras. Je me transforme petit à petit. Quand il me relâche, je suis une autre.

Tremblez tous ! Marie la noire, Marie la toute-puissante est là !

- *Mes cheveux deviennent une furieuse crinière et mes dents deviennent des crocs raffinés, je sens une poussée de connaissance, de désir et de puissance, monter en moi, mes pieds s'élèvent au-dessus du sol, je lévite, je vole, je vais pour traverser le mur, ça y est, je le traverse, je vais pour monter au-dessus du plafond, non, étrange, je ne passe pas, je ne peux ni monter ni descendre, qu'importe ! Je suis la reine de ces lieux ! La reine de ma prison ! Allez au [52](#).*

Je fais mon plan le plus rapidement possible. En lâchant quelques médailles, je jette un coup d'œil, bon Dieu, c'est un diable, il ressemble à un diable, je me mets à courir comme une dératée.

— Hahaha, tu es maligne ! Bravo, Marie, bravo !

Je cours, prends le nouveau passage.

Bientôt, je me sens en sécurité, j'ouvre ma main, j'ai pu garder quatre médailles.

Celle avec une tête humaine, celle avec un lion, celle avec un taureau, et celle avec un aigle. Je défais un de mes colliers pour les y accrocher. Les médailles sur mon torse me donnent une sensation de pouvoir.

(Vous avez acquis la clef des médailles -9)

Je me retrouve à un croisement.

- *Je vais à droite, je décide que c'est le nord-est. Allez au [46](#).*
- *Je vais à gauche, je décide que c'est le nord-ouest. Allez au [47](#).*

59

- *À peine ai-je mis le pied hors du pentagramme que tout redevient normal, j'ai besoin de sortir de cette pièce, vite, j'étouffe. Allez au [28](#).*

60

Je ne sais pas si j'ai l'air stupide ou pathétique, mais tout est en place et je commence l'invocation.

— Braom greuu, farje darmotilopé, barou, neurte zarte des fare cohortak !

Tout s'assombrit, l'air pâlit et devient puant, les chandelles de suifs dégagent une fumée noire à l'odeur atroce. Je commence à avoir des nausées, c'est trop pour moi, je vais m'arrêter.

— C'est trop tard ma chérie, beaucoup trop tard ! Tu m'as appelé et je suis là !

Une voix plus morbide qu'un tombeau me glace le sang, des spasmes ignobles et vicieux s'emparent de mon ventre. Je jouis et pisse en même temps alors qu'il apparaît. Le prince des ténèbres.

— Ma très chère enfant.

Je le vois mieux maintenant, il a des ailes de chauve-souris, des bois de cerfs, il est nu, il a des seins et un pénis, des pieds et des mains griffues, un visage qui me tire la langue sur le ventre et deux yeux aux genoux qui me fixent, il tient une torche et me parle :

— Alors, veux-tu le pouvoir, maintenant que je suis face à toi ?

La bouche pleine de vomi, je lui réponds :

- — *Jamais, je ne veux pas de ton pouvoir qui corrompt ! Allez au [61](#).*
- — *Le pouvoir, je veux le pouvoir ! Allez au [62](#).*

61

— Alors, c'est idiot de m'avoir invoqué. Toi qui es prête à utiliser tout cet attirail ignoble. Tu es donc une hypocrite et j'ai un programme tout indiqué pour les putes de ton espèce. Bienvenue en enfer !!

- *Il grandit tout d'un coup et arrache mes habits. Me saisissant par entrejambe, il m'entraîne je ne sais où, car... je m'évanouis. Allez au [36](#).*

62

— Alors, tu l'auras !!

Il s'approche de moi et m'embrasse. Sa langue, comme un long serpent rêche et dur, me pénètre la bouche, puis s'enlace autour de ma langue. Mon Dieu, elle s'étire et pénètre ma gorge, je la sens descendre le long de mon œsophage en ondulant. Je voudrais le repousser, mais maintenant, il me sert si fort que je ne peux pas bouger, je la sens tourner dans mes intestins, suivre ces mètres et ces mètres de boyaux sans hésiter, mon Dieu, elle me ressort par... par... le cul et ressort pour... pour... me lécher la..., rentrer dans ma...

Ses doigts griffus m'entrent dans la peau du dos comme dix petits poignards effilés, la douleur et la jouissance se mélangent, mes gémissements sont des étouffements contrariés, sa langue se met à gonfler et je me sens totalement possédée.

— Le sens-tu le pouvoir ? Ma petite Marie, dis-moi, le sens-tu ?

- *Une irrésistible envie de rire me prend, certainement le ridicule de la situation. Allez au [392](#).*
- *Je me sens souillée, je me crispe de toutes mes forces pour le sortir de moi. Allez au [493](#).*
- — *Oui, je le sens, je le veux, encore, toujours plus ! Allez au [592](#).*

63

Tiens, c'est bizarre, dans le coin, là, il y a de l'herbe qui s'échappe entre les interstices de bétons, je n'y avais pas fait attention.

Bon ben sinon, rien d'autre, quatre murs et le lit de béton où je me suis réveillée.

- *Je ressors. Allez au [155](#).*

64

Ça craint trop. En même temps, je vais pas sortir comme ça. Bof, remarque, topless, pourquoi pas, ils ont peut-être l'habitude. Merde, je sais pas quoi faire.

Dehors, je peux peut-être me faire un pagne avec une feuille. N'importe quoi. Je m'approche d'un cadavre, breuu, on dirait qu'ils vont parler. Je bloque.

- *Tant pis, je sors à poils. Allez au [89](#).*
- *Bon ben, je sais pas quoi faire, je désape un mort, tant pis. Allez au [78](#).*
- *Je retourne en arrière, dans les souterrains. Je vais pas me balader ici avec des cadavres partout. Allez au [148](#).*

65

Nous voilà partis dans la jungle entre nudistes.

Les arbres doivent bien faire une quarantaine de mètres, ils sont tortueux et empêchent la lumière de passer. Aille ma tête, ouille mes pieds. En tout cas, lui, il marche sans problème, c'est un vrai indien, pas de problème. Ça grouille dans cette jungle, on entend des bruits d'animaux de partout, je vois même quelques oiseaux pas dégueux. Putain, comment je suis arrivé ici ?

— Patayou gomzobé ?

— Hum, comprends pas.

L'indien éclate de rire et continue, il est sympa. Après un ou deux kilomètres, je lui fais signe de nous reposer. J'ai déjà les pieds en sang, sans compter quelques éraflures sur mon corps de jeune fille. Il me prend les talons d'autorité et m'enlève des échardes avec adresse. Je lui souris.

— Patayé gomzbo !

Et il éclate de nouveau de rire. Et ben, on va pas s'ennuyer. Nous repartons.

Ça y est, on voit le village. L'indien est tout excité, il me fait de grands sourires. On voit leurs maisons, il y en a bien une trentaine, un vrai village dans la jungle.

Enfin maison, entendons-nous, ça ressemble à des maisons, sauf que le toit est fait de palmes et les murs de nattes. Une horde de gamins courent vers nous, suivie par les adultes. Comme mon sauveur, ils ont des bijoux et le corps maquillé de rouge. Tout le monde est à poils. Aucun doute, c'est moi avec ma culotte qui va sembler bizarre.

Ils sont beaux dans l'ensemble, même si les femmes, dès un certain âge, ont une poitrine assez pendouillante. Tout le monde m'entoure et se met piailler, je souris de toutes mes dents. Une dizaine de jeunes filles de mon âge viennent me voir pour m'offrir des fruits, des bijoux, des pots de poudre, en me disant chacune un mot. Au bout d'un moment, je comprends qu'elles me disent leur nom, alors je dis : Allez en Marie, moi Marie..

Tout le village répète mon nom en se marrant, Mahie, Mahie ! Au bout d'un moment, ça devait arriver, ils montrent tous ma culotte en se tordant de rire.

- *Je l'enlève et la jette en l'air, yop là, plus de culotte. Allez au [136](#).*
- *Heu, je vais garder ma culotte quand même, hein ? Allez au [79](#).*

66

L'évidence me saute aux yeux, les militaires tiennent prisonniers les autres, plus aucun doute, ça doit être un enrôlement forcé, un truc comme ça. Ce qui expliquerait la bagarre dans la caverne, ils devaient se planquer. Bon ben, qu'est-ce que je fais ?

- *Je me mets discrètement parmi les marins, je vais pas rester là comme une conne. À moi l'aventure ! Allez au [92](#).*
- *Je repars en rampant, il doit y avoir un village plus accueillant que ces militaires. Allez au [150](#).*

67

L'évidence me saute aux yeux, les militaires tiennent prisonniers les autres, plus aucun doute, ça doit être un enrôlement forcé, un truc comme ça. Ce qui expliquerait la bagarre dans la caverne, ils devaient se planquer. Bon ben, qu'est-ce que je fais ? Je vais quand même pas aller voir des militaires en petite culotte, c'est un coup à se faire violer ça.

- *Bon ben, quitte ou double, pas de paranoïa, je me lève et m'approche d'eux, on verra bien. Allez au [93](#).*
- *Je repars en rampant, il doit y avoir plus accueillant que ces militaires. Allez au [151](#).*

68

Bof, il n'y a pas grand-chose à faire, mais elles sont contentes que je sois avec elles. L'une d'elles me montre divers ustensiles et me donne leurs noms dans leur langue, mon premier cours de sauvage. Je répète après elle, nouveau fou rire. Nous mettons les patates douces avec des herbes dans un pot en terre, puis nous le déposons sur un feu

sans fumée. Nous rigolons bien, voilà qu'elles se mettent à chanter et à vouloir que je répète après elles, là encore, les enfants arrivent et rigolent.

Quand je veux faire mes besoins, l'une d'elles m'accompagne un peu plus loin, il faut creuser un trou avec un bâton et le reboucher.

Nous revenons, la journée se passe entre sourires, apprentissage de leur langue et préparation du repas. Nous dressons une grande table que nous décorons avec des fleurs et divers végétaux, certaines choses sont universelles. Une petite fille m'adopte et me suit partout, me montrant comment arranger la table. Peu à peu, des instruments apparaissent, des flûtes, des tambours, des crécelles.

- *Le cochon sauvage est en train de griller, son odeur emplit le village, tout le monde est joyeux. Allez au [164](#).*

69

Nous partons dans la jungle avec d'autres filles, quelques enfants, et des sacs en coton. Certaines femmes se mettent à ramasser des touffes d'herbes dont ils se servent pour faire leur feu. Nous allons un peu plus loin et nous arrivons dans un grand verger fait d'arbres à ananas. Elles font la cueillette en me montrant comment les choisir, mais ça ne m'intéresse pas, il fait beau. Une fois leurs sacs pleins, nous revenons.

Il y a un attroupement au centre du village, j'hallucine, quelqu'un d'habillé. Nous allons voir. Piyoua me dit :

— Péraber ! Péraber !

- *D'accord, d'accord, allons voir Péraber. Allez au [197](#).*

70

71

En parcourant la haie, j'entends un petit pépiement, ho que c'est mignon, il y a un nid avec des petits oisillons, je n'en avais jamais vu de si prêt, c'est trop trognon, je continue.

Bon j'arrive à une bifurcation, il faut être sadique pour faire des haies aussi hautes, elles doivent bien faire deux mètres cinquante.

- *Je continue. Allez au [114](#).*
- *Je crois qu'il faut mieux rebrousser chemin, je vais me perdre. Allez au [167](#).*

72

Les haies dessinent des ronds, des carrés, des losanges, il y a parfois un banc, une balançoire, une fontaine, mais jamais de fin, c'est à la fois charmant et flippant.

Enfin, je trouve quelque chose d'un peu différent, une petite rivière aménagée qui s'écoule, enfin, quand je dis s'écoule, c'est s'écoule, le courant est très rapide. Je suis un peu la berge et trouve une pirogue, une pirogue sortie d'un film d'aventure, en bois et tout et tout. Une pagaie est posée dessus.

- *Bon ben, je prends la pirogue et descends la rivière, ça devrait me faire sortir d'ici quand même... Allez au [193](#).*
- *Bah... je préfère continuer à chercher la sortie du labyrinthe de haies... Allez au [167](#).*

73

Au bout d'un moment, impossible de retrouver la rivière et j'ai perdu tout sens de l'orientation, j'essaie de revenir en arrière.

- *Je trouve, en bas d'une haie, des baies de cassis, elles sont délicieuses, je n'en ai jamais mangé d'aussi bonnes. Je continue, je suis complètement perdue et si ça se trouve, j'ai fait marche arrière, j'ai une étrange prémonition, ha non, c'est juste que j'ai envie de pleurer... Allez au [167](#).*

74

Bon, j'en ai marre. En même temps, c'est beau, les rosiers mélangés aux haies, mais je crois que je suis déjà passée par là, hum. En même temps, la dernière fois, elles étaient rouge ou roses, les roses ? Là, elles sont jaunes en tout cas...

J'ai un flash...

- *Je suis sûre que c'est par là... Allez au [198](#).*
- *Je suis sûre que c'est par là... Allez au [167](#).*
- *Je suis sûre que c'est par là... Allez au [224](#).*

— Je crois que c'est mieux pour vous. Votre nom ?

— Florent.

— Florent comment ?

— Mazatti.

— C'est italien ?

— D'origine, oui.

— Bon, merci Florent, je vais appeler le maître calfat et vous le présenter, Roland !

Un homme d'une cinquantaine d'années, buriné et barbu, arrive. Il a une sacrée touche avec son bonnet rouge, sa veste bleue, sa pipe et son gros ceinturon de cuir. Il parle d'une voix bourrue et a les yeux un peu exorbités :

— Oui Lieutenant.

— Voilà Florent, il va travailler avec vous.

— Bien Lieutenant. Viens là toi !

Je le suis. Il va falloir m'habituer à mon nouveau prénom.

Nous allons à l'avant du bateau et nous descendons par une trappe. Hallucinant, un immense cylindre est entouré de cordes, on m'explique que c'est le cabestan, le mécanisme qui sert à monter et descendre l'ancre et les poids lourds. Autour, il y a des canons, des boxes. Quelques personnes s'affairent.

— Là, c'est le chirurgien, on l'appelle Le Boucher, d'ailleurs, c'est un ancien boucher. Là, c'est l'atelier de Jean-Baptiste, le charpentier, et là, devant l'escalier qui descend à la cale où nous avons notre atelier, c'est la cuisine, le domaine du Coq. Là-bas, plus loin, c'est le carré des officiers, n'y va jamais, s'ils t'y trouvent, t'auras des ennuis mon gars. Viens, descendons.

La cale, il n'y a plus ni canon ni fenêtre, mais des lampes à huile, bien accrochées sur les murs. Il y a des tonneaux de partout, ça sent mauvais, un mélange de moisi, de sueur et de poudre. Je vois un gros rat s'enfuir.

Nous arrivons devant trois portes, nous prenons l'une d'elles et arrivons dans un couloir en U avec des réserves de nourriture.

— Ici, si tu vois un marin non accompagné, vire-le à grand coups de pied dans le cul, il n'a rien à faire ici, et toi d'ailleurs, ne te sers jamais dans les biscuits, sinon, gare à toi, c'est du vol, et le vol ici, couic. Ne prends jamais cette porte, c'est la Sainte Barbe.

— La quoi ?

— La Sainte-Barbe, la réserve de poudre à canon, une étincelle et boum, tous chez Saint-Pierre.

Nous prenons une porte et arrivons au centre du navire. De nouveau, deux boxes et un matériel incroyable, tonneaux, poutres de bois, voiles, paquets, tout bien rangé.

— Voilà, c'est chez nous, dit-il en entrant dans l'un des deux boxes. À côté, c'est la cambuse, les réserves, interdites.

La salle empeste... le goudron, il y en a un gros tas dans un coin, ainsi que des planches, des outils, et des tas de cordes usées.

— T'as un hamac et des affaires ?

— Non, rien.

— Même pas une chemise de rechange ?

— Non.

— Bon, j'te trouverais ça. Dis-moi, me mens pas, t'as jamais fait l'métier et t'es même pas marin, hein ?

— Ouaip.

— Ben t'apprendras, tu s'ras mon arpette, pas ben compliqué. Allez, viens, y va y'avoir réunion de ceux de la cale, faut qu'y t'connaissent.

On sort dans le couloir. Au bout d'un moment, tout le monde est là. Le cambusier et son aide, le cuisinier, le maître canonnier et nous. On se présente.

— Voilà. Tous les autres du bateau, ils ont rien à foutre là, bon, à part les officiers, mais y sont faciles à reconnaître, y zont des bouclettes.

Tout le monde se marre.

— Bon Pierrot, il me faut un hamac pour le p'tit, pis aussi une chemise et un pantalon.

J't'amène ça, Roland.

Nous rentrons dans l'atelier, ça pue quand même.

— Bonne nuit, p'tit.

— Bonne nuit.

Il installe mon hamac. Je mets mes habits dans un coin, puis il se met à genoux et se met à prier avec ferveur.

— Tu fais pas ta prière, p'tit ?

— Heu, j'ai pas sommeil, j'vais faire un tour.

— Y'a une lampe là, pis des allumettes. Sors maintenant parce que je vais éteindre. Te fais pas piquer la lampe.

Je sors, comprends comment marche cette lampe à huile, et remonte sur le pont.

Je n'ai pas sommeil, ça fait pas si longtemps que je me suis réveillée malgré tout ce qu'il m'est arrivé.

Malgré l'heure tardive, il y a une grosse activité sur le pont. Des marins montent tout en haut des mats pour libérer les voiles.

J'entends un chant de l'étage en dessous, on lève l'ancre pour partir, génial. D'autres marins sur le pont défont et laissent filer des dizaines de cordages, le bateau part doucement. Il y a peu de vent, l'activité se calme.

Je vois la côte bretonne s'éloigner.

- *Je me sens toujours aussi libre, ma vie est un rêve. Allez au 140.*

76

Baptiste me lance un regard pour voir ma réaction. Je ne peux pas m'empêcher de me marrer. Son visage se ferme et il part.

Pfuu, on a bien rigolé, ça fait du bien.

Je vais voir Baptiste pour voir comment il va, il boude dans notre hamac.

— Hé Baptiste, ça va ?

Il se retourne pour ne pas me voir.

— Hé, sois pas susceptible. C'était marrant, pas méchant, tu sais bien qu'il est comme ça.

Pas de réponse, je le secoue. Il me repousse la main violemment.

— Tu n'avais pas à te moquer de moi avec eux, un matelot fait pas ça, va-t'en, je veux plus te voir !

— Hé, ne le prends pas comme ça.

— Va t'en j'te dis !

— Bon ben boude dans ton coin si tu veux, connard !

Il m'a énervée. Je pars super mal, mais je me dis qu'il va aller mieux plus tard.

Il n'est jamais allé mieux plus tard.

Il n'arrive pas à me pardonner, j'ai bien essayé de me rabibocher avec lui, mais non, il garde le visage fermé comme une huître et il est toujours d'une politesse glaciale, ben dis donc, quel con alors. En tout cas, j'ai perdu mon super prof.

Je me fais pote avec le marin qui s'est moqué de Baptiste, et je rencontre tous ses copains. Mais un jour, mon nouveau pote se moque de la mauvaise personne, et le lendemain matin, on l'a pas retrouvé. On pense que celui dont il s'est moqué l'a balancé à la flotte.

Le Quartier-maître a bien fait une petite enquête, mais a terminé en disant qu'il l'avait bien cherché et qu'il foutait la merde. Apparemment, nous sommes allés un peu trop loin. Ça a beaucoup calmé notre petit groupe de rigolo et on s'tient à carreau, pas envie de nourrir les poissons.

Le bateau a fait escale à Bordeaux avant de traverser l'Atlantique, mais les marins comme nous, c'est-à-dire forcés, n'ont pas eu le droit descendre.

Je n'ai plus le mal de mer et je commence à savoir les bases du métier. J'ai encore mal partout, mais bon. Par contre, je ne voudrais pas me voir dans un miroir, parce que j'ai dû bien changer, jamais j'ai eu des muscles comme ça.

Enfin, nous quittons l'Europe...

Les jours passent avec la mer à perte de vue. Nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marin de faire un concert, tout le monde est ravi.

Alors que je suis avec trois de mes potes en train de me moquer à voix basse des Bretons. Loïc, d'un air de conspirateur, nous murmure :

— Hé, les gars, ce soir tout le monde sera au concert, ça vous dit qu'on descende un peu dans les cales voir ce qu'il pourrait y avoir, piquer une petite bouteille de vin des officiers ou se faire un p'tit gueuleton ?

On mange jamais trop à notre faim ici, et tout le monde sait que les officiers ne mangent pas la même chose que nous, et puis je sais que le seul voleur qui s'est fait prendre n'a pas eu une punition trop grave. Deux semaines en fond de cale à se reposer.

- *Moi j'en suis. Allez au [881](#).*
- *Laissez tomber les gars. Pas de mauvais coup pour moi, et pis, j'ai envie d'entendre l'orchestre. Allez au [948](#).*

77

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

Durant un séjour au Brésil pour ses études, Marie partira avec un ami en Amazonie pour ses vacances. Il lui avancera tout l'argent du voyage.

Elle le laissera tomber sans raison apparente dans un port brésilien en emportant tout l'argent du voyage. Fou de douleur et de rhum, il la retrouvera par hasard à la sortie d'un bar et la rouera de coups jusqu'à la mort.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe

Fin

Beurk, désaper un mort, ça me fait tout drôle, j'ai l'impression qu'il va se relever genre zombi. En même temps, bonjour la nympho si je me ramène à poils, y'a pas moyen. Heureusement qu'ils lui ont tiré dans la tête, les habits sont convenables.

J'enfile à toute allure un pantalon de coton crème tenu par une corde et un gilet jaune à bouton, bon, je serais présentable comme ça. Je lui laisse son caleçon et son foulard rouge, que le minimum. Par contre, pas de chaussures, ils sont tous pieds nus. Bon ben c'est parti.

- *Je sors dehors voir ce qu'il se passe. Allez au [102](#).*

Je leur souris poliment en attendant qu'ils arrêtent de se marrer comme des baleines, ils sont un peu sauvages quand même. Au bout d'un moment, ils se calment. Une femme me tire par le bras, je la suis, tout le monde nous suit.

Elle m'emmène vers le centre du village, là où une maison plus grande, sans séparation, a l'air de servir de lieu commun. Des lézards cuisent sur des touffes de plantes qui se consomment, il n'y a pas de flamme et quasiment pas de fumée, mais ça chauffe bien. Elle m'offre dans un verre de bois taillé un liquide sorti d'une calebasse, ça a l'air sucré et alcoolisé, je goûte, pas mal, ça a le goût d'ananas.

À peine ai-je eu le temps de boire qu'elle me traîne vers un hamac. Elle veut que je monte dessus et que je me repose. Pas de problème.

Elle m'emmène une profusion de fruits, grenades, mangues, ananas. Les enfants me regardent, curieux, mignons comme tout, je vois deux hommes prendre leurs arcs et s'enfoncer dans la forêt. Ils me laissent me reposer et l'un d'entre eux m'emmène un gros lézard grillé sur une feuille de palmier. Il enlève habilement la peau et me dispose des bouts de chair sur la feuille pour me les tendre.

- *Bon ben on va goûter, après tout, je suis un peu là en touriste, faut goûter les spécialités locales. Allez au [96](#).*
- *Je n'aime pas le regard de ce lézard, je crois qu'il m'en voudrait si je le bouffe, non merci. Allez au [145](#).*

Les enfants mangent avant, ils leur préparent un sac de nourriture qu'ils suspendent par une liane à un arbre. Les enfants ont un petit arc et doivent transpercer de leur flèche

la liane pour que la nourriture tombe. Ils ne mangent qu'à ce prix. Les enfants sont déjà très habiles, d'une précision affolante. Plus ils sont grands, plus la distance est importante.

Les pères aident les plus petits. L'un d'eux tire et retire sans y arriver. Une mère décide de décrocher la nourriture, mais le gamin pique un caprice et la mère doit la réinstaller. Le père est à côté et l'encourage, ils y passeront une bonne vingtaine de minutes.

Maintenant que le village est à peu près réuni, je me rends compte qu'il y a trois fois plus de femmes que d'hommes, et qu'une bonne partie des femmes n'a pas le nez écrasé, elles ont l'air d'une autre race, très belle. Ils s'emmerdent pas les mecs, surtout que comme d'habitude, ce sont les femmes qui ont préparé tout le repas.

Le banquet se prépare sous la maison commune. De grandes calebasses de vin d'ananas sont installées et les sauvages commencent à boire.

On me sert d'office un verre, l'homme avec la demi-lune de cuivre en pendentif, le chef, s'approche de moi. Pour l'occasion, il a une coiffe de plumes d'oiseaux au-dessus de sa natte. Il commence à me parler en me montrant nos bouches, en faisant des signes de lui à moi, et en faisant des grands ho. Il veut que j'ouvre grand ma bouche. Je finis par l'ouvrir. Il me crache à l'intérieur.

Qu'est-ce qu'y fout ce con ?

- *Je lui crache à l'intérieur de la sienne aussi. Allez au [97](#).*
- *Je lui balance une claque. Allez au [128](#).*
- *Je le regarde interloquée. Allez au [180](#).*

81

D'abord, je n'ai pas très envie de partir. La réunion se passe et j'y jette un coup d'œil, ça c'est sûr, c'est pas la rigolade, même s'ils ont l'air de bien s'entendre. Le chef fait appeler une femme, lui explique quelque chose. Cette femme vient me voir et me demande de la suivre. Elle prend des cotonnades, une épine d'arbre comme aiguille et des racines comme fil, elle veut me faire une robe. Le vieux qui avait récupéré ma culotte me la ramène. Bon ben, ils me font des habits pour que je parte avec l'autre arsouille.

- *Hors de question, je refuse les habits. Allez au [184](#).*
- *Bon ben, si tout le monde veut que je m'habille... Allez au **204**.*

Ho, encore un banc, il est peint en noir avec des fleurs de fers rouges, il y a même un petit cœur gravé, avec Audrey = David au milieu, ben dis donc...

En attendant, ça y est, je suis complètement paumée, il y a plein de directions possibles.

- *Je prends un couloir de haie qui part tout seul là-bas. Allez au **130**.*
- *Je prends celle à l'opposée (à l'opposée de quoi ? Mystère). Allez au **224**.*
- *Je prends celle à **90°** de mon ombre. Allez au **105**.*
- *Je prends celle à **80°** de celle opposée à celle qui part toute seule (je vous préviens, je suis nulle en géométrie). Allez au **198**.*
- *Je prends celle qui fait un angle isocèle avec celle qui est à **90°** de celle opposée à celle qui part toute seule. Allez au **74**.*

Je lâche mon baluchon qui disparaît, emporté par l'eau, et me mets à nager de toutes mes forces vers l'échelle.

Je la remonte tandis que la rivière se transforme en torrent impétueux. L'eau devient déchaînée, impossible de faire demi-tour. Pour le moment en tout cas.

Et ben merde, me voilà en petite culotte maintenant, bravo !

- *Je continue le nouveau tunnel. Allez au **122**.*
- *Enfin, je vais suivre mon baluchon, je vais peut-être le retrouver. Je me rejette à l'eau pour le tunnel souterrain. Allez au **134**.*
- *J'attends de voir si l'eau ne se calme pas, pour éventuellement revenir en arrière, je ne le sens pas par ici. Allez au **143**.*

— Une fille, qu'est-ce que tu fous là ? Fous le camp vite ! À moins que tu ne veuilles passer un peu de bon temps avec de fiers soldats ?

Ils se mettent tous à rigoler.

- *Un peu de bon temps, j'ai peur de comprendre, soudain je me mets à courir pour m'éloigner. Allez au **152**.*

- *Un peu de bon temps, qu'est-ce que vous entendez par là ? Allez au [98](#).*

85

Je suis à nouveau dans ce tunnel circulaire.

- *Je tourne dans le sens des aiguilles d'une montre. Allez au [47](#).*
- *Je tourne dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [223](#).*

86

Il me regarde avec étonnement, nos deux regards se croisent, quelque chose se passe. Puis il redevient professionnel.

— Vous êtes simple marin ou vous avez une spécialité ?

— Une spécialité ?

Ben oui, gabier, Coq, calfat ? Ou autre chose...

- *Heu non, pas de spécialité. Allez au [195](#).*
- *Heu, calfat ? Oui, calfat ! Je suis calfat ! Allez au [75](#).*
- *Le gabier, ma spécialité, c'est le gabier. Allez au [131](#).*

87

Eh bien pour apprendre, j'ai appris.

Une semaine plus tard, j'avais le vrai look de la profession, j'empeste l'étope, j'ai des mains noircies et je n'ai plus un seul habit qui ne soit pas taché par le goudron. Mais j'ai appris à surveiller la coque pour repérer le manque d'étanchéité, puis en bourrer les interstices de ce mélange de filin et de goudron.

Au début, je me suis beaucoup brûlée, surtout que nous faisons chauffer le goudron dans le foyer de la Sainte Barbe, là où sont les réserves de poudre. Oui, vous ne rêvez pas, l'un des trois feux du bateau est là, pour être toujours prêt à faire partir les canons. Autant dire qu'au début, même s'il y a des règles de sécurités, on a un peu peur de tout faire péter.

J'ai appris aussi à mettre à jour les parties de bois bouffées par les vers, avec un petit outil appelé un bec de corbin. Là, quand c'est trop grave, on fait brûler des branches qui enfument et tuent les vers, mais on ne le fait qu'en dernier recours, parce que l'odeur est infecte.

(Marie gagne la clef du goudron -12)

Sinon Rolland est à moitié fou, c'est une espèce de prophète chrétien taré. Je fais semblant de faire mes prières et tout, parce que sinon, bonjour les emmerdes.

Il ne travaille pas trop, il préfère que je me tape tout le sale boulot pendant qu'il papote avec le cambusier ou prie. Je ne dors toujours pas en bas, j'étouffe littéralement, surtout qu'il parle la nuit, style :

— Jésus Marie Joseph, fils de Dieu Alléluia Amen, Que ton nom soit sanctifié, Au nom du Père...

Il peut faire ça des heures en marmonnant. N'importe quoi !

En fait, à part le cambusier, il n'a pas vraiment d'ami, et je crois que le cambusier parle avec lui juste parce qu'ils sont voisins.

J'ai essayé de me faire pote avec le voilier, que je vois souvent pour récupérer les vieilles cordes, mais il est pédé comme un phoque, et comme ses apprentis ne lui suffisent pas, j'ai pris mes distances. D'ailleurs des pédés, il y en a pleins. Des fois, c'est glauque. Un matin par exemple, je vais en fond de cale pour chercher un truc, il y avait un jeune marin enchaîné pour avoir piqué des gâteaux, je m'approche, je croyais que le cambusier était en train de lui parler, je les gêne pas du tout, je m'approche, il était en train de se faire faire une pipe par le jeune et fier marin, pop pop pop, je suis revenue plus tard...

Finalement, mon pote, c'est le cuisinier, le Coq en langage marin, un vieux grigou avec un humour second degré terrible, et très sympa avec ses aides qui n'arrêtent pas de se marrer, on rigole trop avec eux. En plus, je vous dis pas l'avantage, il me garde parfois une part des plats qu'il fait pour les officiers, terrible.

En tant qu'artisan, nous n'avons pas du tout le même rythme que les marins, nous avons des journées normales, eux ne dorment que la moitié de la nuit et se reposent la moitié du jour. L'ambiance est pas mal, à part quelques bagarres, ils chantent souvent, c'est sympa...

Nous arrivons au bout de quelques semaines à Bordeaux, dernière escale avant la traversée de l'Atlantique.

Normalement, je ne devrais pas avoir le droit de descendre, mais le Coq s'engage pour moi.

Je descends à terre pour la première fois depuis longtemps, et je vais vous dire, ça fait du bien, surtout qu'on est en 1713, je vous rappelle.

Les décors, les ambiances, les costumes, hallucinant, le Coq me gâte en fruit frais, il a des tas de courses à faire au marché et nous sommes bien dix à le seconder avec un chariot.

- *J'en profite pour me tirer. À moi la côte Atlantique et la liberté ! Allez au [240](#).*
- *Je reste bien sage avec le Coq. Allez au [915](#).*

88

Je le repousse, il me sourit.

— Gaypé, tonto !

Je me relève, houla, j'ai la tête qui tourne, il me saisit pour pas que je tombe.

— Yéta, souzou, hé !

Je reprends mes esprits, j'ai vraiment mal.

— Cayopé, tonto ! Tonto !

Il me fait signe de le suivre en me tenant le bras, doucement. Il dodeline de la tête, j'ai l'impression qu'il veut m'emmener me faire soigner.

- *Bon ben de toute façon, je n'ai pas le choix, je le suis. Allez au [65](#).*

Ce type à poil m'inspire pas confiance, je le repousse à nouveau.

- *Tire-toi, ça va aller ! Allez au [100](#).*

89

Respect des morts quand même, et puis ça me foutait trop la trouille, bon, il fait nuit, je sors.

Bon, ben pareil que tout à l'heure, sauf que les types se sont rapprochés du bateau. Je vais voir de plus près.

Aïe, mes pieds, pas l'habitude de marcher pied nu. Un petit sentier va vers la plage. Bon dieu, c'est vrai que c'est impressionnant ces hommes avec ces torches, et ce bateau. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je vais pas aller les voir comme ça quand même ?

Je ne fais pas trop attention aux hululements des diverses bestioles, ça me flippe, ça y est, j'ai rejoint la plage, ça fait du bien, bon, c'est pas encore gagné, ils sont pas encore à côté.

J'avance plus facilement sur le sable. L'air salé et le bruit de la mer me font le plus grand bien.

Ça y est, ils ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres, ils ont tous l'air déguisés, certains ont des fusils et des chapeaux bicornes, ha oui, ils ont des uniformes militaires.

Si je n'avais pas vu les cadavres, je serais sûre d'être devant un tournage, qu'est-ce qui m'est arrivé, un voyage dans le temps ?

Ce qui normalement aurait du m'exciter me fout les chocottes. Une barque embarque une partie des hommes vers le navire tandis que les autres attendent.

Je vais essayer de m'approcher discrètement, et voir quelle langue ils causent. Je me jette à plat ventre et m'approche en rampant. Si on m'avait dit que je ferais ça une fois dans ma vie.

Bon ben, ils sont pas causants, c'est pas la grosse ambiance. En tous cas, les militaires ont l'air de surveiller les autres, ils n'ont pas l'air d'être ravis d'embarquer.

Peut-être qu'ils les ont pris de force, et que ceux que j'ai vus morts étaient ceux qui tentaient de leur échapper, possibles. Bon, qu'est-ce que je fais ?

- *Je m'approche d'eux, je vais pas rester là comme une conne. Allez au [93](#).*
- *Je continue de les observer. À poils. Allez au [67](#).*
- *Je repars, il doit y avoir un village plus accueillant que ces militaires. Allez au [151](#).*

90

Bon, c'est bon, il insiste pas. Je continue, j'ai la tête qui tourne. Je redescends le ruisseau, je vais bien finir par retrouver mes affaires, j'ai faim, merde, c'est quoi cette bestiole qui m'a piqué, ho putain, ça part en rampant et c'était jaune, ho putain, ça fait mal, hou que j'ai mal, putain c'est trop pour moi tout ça... Ma tête tourne, je m'évanouis une seconde fois...

- *Hé, l'indien, reviens me chercher finalement. Allez au [52](#).*

91

Je m'approche d'eux quand l'évidence me saute aux yeux, les militaires tiennent prisonniers les autres. Heu qu'est-ce que je fais ?

- *Je me mets l'air de rien parmi les marins, je vais pas rester là comme une conne. À moi l'aventure, tant pis. Allez au [92](#).*
- *Je continue de les observer. Allez au [66](#).*
- *Je repars le plus discrètement possible, il doit y avoir un village plus accueillant que ces militaires. Allez au [150](#).*

L'air de rien, je m'approche d'eux.

— Hé toi ! Retourne dans les rangs !

Un militaire s'approche de moi et me pousse de sa crosse parmi les autres marins, soudain une autre évidence me saute aux yeux, je suis la seule fille ! Mais c'est vrai que pas mal de gars ont les cheveux mi-longs.

- *Heu, les mecs, je suis une fille, faites gaffe ? Allez au [84](#).*
- *Je me mets dans la file en me raclant la gorge, s'il faut que je me fasse passer pour un mec pour me tirer d'ici, pas de problème. Allez au [137](#).*

— Heu, les mecs, je suis paumée là.

Les militaires se retournent vers moi et hallucinent.

— Hé, soldats, regardez ce qui nous arrive.

— Une donzelle.

— Vous n'avez pas peur d'avoir froid comme ça ?

— Très drôle, que je réponds, où sommes-nous ?

— Une folle.

— Dites-moi les gars, avant de m'embarquer j'aurais bien envie de me faire du bien si vous voyez ce que je veux dire.

— Tout à fait.

— Elle a de petits seins, mais sa croupe est engageante.

— Ça va pas les mecs, vous délirez !

Ils commencent à me faire peur

— Viens là beauté.

Un des soldats s'approche de moi avec son fusil.

— Tire-toi connard !

— Bon Dieu.

Il se jette sur moi et me décroche une baffe, puis m'immobilise le bras.

— Qui veut venir ?

- *Vous les gars, surveillez les recrues, mais vous en faites pas, chacun son tour. Allez au [138](#).*

Je leur fais non de la main et de la tête, elles ont l'air déçu, mais bon, je ne mets pas n'importe quoi sur mon corps. Plus de culotte, ça suffira.

Les filles me font alors visiter le village. Les maisons sont assez identiques, deux fourches de bois sont plantées dans la terre, ils y mettent une poutre, puis encore quatre fourches de chaque côté avec une poutre, sur lesquelles ils font leur toit pentu de feuilles de palmier. Les murs sont en nattes et on peut s'y tenir debout. Je ne vois aucune ordure nulle part. ils ont des tables de bois et des couverts en terre, des plats en calabasse.

On me présente un homme d'une cinquantaine d'années (j'ai vu plusieurs vieillards, apparemment, ils vivent vieux), sa seule particularité est qu'il est le seul à avoir un collier fait d'une lune de métal brillant autour du cou, peut-être de l'or. Il est très accueillant lui aussi, apparemment, il est content de me voir, ils doivent pas avoir souvent de visiteurs. Il a un peu le visage d'un simplet avec son nez plat (en fait, j'ai vu les mères allaiter leur nourrisson, on dirait qu'elles leur écrasent le nez avec la paume, bizarre, enfin bon...).

Les chasseurs reviennent avec une espèce de cochon transpercé de flèches et le crâne en sang, il a le visage finissant en entonnoir et un collier de poils blanc sur un pelage gris noir. Leur chef me le montre en disant « pécarri, pécarri ». Il fait un balayage de la main, puis me montre le « pécarri » et me sourit, j'imagine qu'on va faire un gueuleton pour fêter mon arrivée...

Tandis que des femmes charcutent ce pauvre animal, il y a une discussion entre plusieurs sauvages.

Je les regarde, c'est étrange, tout le monde à poils, j'ai peur d'avoir un gros cul par rapport aux autres filles.

D'autres femmes sont allées chercher des patates douces et préparent un ragoût.

- *Bon ben, je vais les aider. Allez au [68](#).*
- *Bon ben, je vais me reposer dans le hamac. Allez au [127](#).*

- *Je serre mon baluchon et me laisse entraîner par le courant, je m'engouffre dans le tunnel souterrain en tentant de garder la tête hors de l'eau, je crois que j'ai fait une connerie, le plafond se rapproche de ma tête à une vitesse inquiétante, plus*

que quelques centimètres, je bois la tasse, sors la tête pour reprendre mon souffle, je n'y vois plus rien, ma tête se cogne contre le plafond, je m'évanouis... et merde... Allez au [133](#).

96

Hum, délicieux, bon ça leur fait plaisir en tout cas.

Après cette délicieuse collation, les filles veulent absolument me faire visiter le village. Les maisons sont assez identiques, deux fourches de bois sont plantées dans la terre, ils y mettent une poutre, puis encore quatre fourches de chaque côté avec une poutre sur lesquelles ils font leur toit pentu de feuilles de palmier. Les murs sont en nattes et on peut s'y tenir debout. Je ne vois aucune ordure nulle part. ils ont des tables de bois et des couverts en terre, des plats en calabasse.

On me présente à un homme d'une cinquantaine d'années (j'ai vu plusieurs vieillards, apparemment, ils vivent vieux), sa seule particularité est qu'il est le seul à avoir un collier fait d'une lune de métal brillant autour du cou, peut-être de l'or. Il est très accueillant lui aussi, j'ai rarement vu des gens si heureux de me voir. Il a un visage bon et simple, bien qu'ils aient tous le nez un peu plat (en fait, j'ai vu les mères allaiter leur nourrisson, on dirait qu'elles leur écrasent le nez avec leur paume, c'est peut-être ça, bizarre, enfin bon...).

Les chasseurs reviennent avec une espèce de cochon transpercé de flèches et le crâne en sang, il a le visage finissant en entonnoir et un collier de poils blanc sur un pelage gris noir. Leur chef me le montre en disant « pécari, pécari ». Il fait un balayage de la main, puis me montre le « pécari » et me sourit, j'imagine qu'on va faire un gueuleton pour fêter mon arrivée, cool...

Tandis que des femmes charcutent ce pauvre animal, il y a une discussion entre plusieurs sauvages.

Je les regarde, c'est étrange, un peuple sans pudeur. Le corps nu, je me sens bien, le vent est une caresse, la chaleur un manteau. D'autres femmes sont allées chercher des patates douces et préparent un ragoût.

- *Je vais les aider. Allez au [159](#).*
- *Je vais me reposer dans le hamac. Allez au [202](#).*

97

Il ouvre grand la bouche et je lui crache à l'intérieur, il est content. D'autres sauvages arrivent pour que je leur crache dans la bouche. Je ne sais pas pourquoi, mais ça a l'air important. Je distribue les mollards. Ha, une femme par surprise me crache aussi dans la bouche. Bon, un de chaque sexe apparemment.

- *Après la séance de crachat dans ta gueule, nous pouvons nous installer à table. Allez au [165](#).*

98

— Ho, mais c'est qu'elle en veut la salope !

— M'approchez pas !

Un des soldats s'approche de moi avec son fusil.

— Viens par là ma belle.

Je me retourne pour m'enfuir, mais il se jette sur moi, puis m'immobilise le bras.

— Vlâ t'y pas qu'un bon saint nous a envoyé de quoi nous amuser avant de repartir.

Il arrache ma veste.

— Elle a de petits seins, mais une belle croupe.

— Ça va pas, lâchez-moi !

— Calme, beauté. Faut être gentille et pis c'est tout.

Le gars se retourne vers son groupe. Tous regardent un soldat avec un costume différent, sûrement leur chef.

— C'est bon, faites-en ce que vous voulez, mais il faut que ce soit fini avant la dernière traversée.

— Ouais, vive l'officier !

Celui-ci s'éloigne tandis que mon bourreau, rejoint par deux autres soldats, reprend :

— Les autres, surveillez les recrues, mais vous en faites pas, chacun son tour.

- *Et merde. Allez au [138](#).*

99

Je danse comme une folle autour de lui, jusqu'à ce qu'épuisée, il faut vraiment que j'aie me coucher. Ils se disputent presque pour que j'aie dormir chez eux, mais je tiens à dormir chez mon gars. Et là, je comprends pas, le chef veut pas, connard...

- *Finally, I'm going to sleep at a petasse, I collapse on a mat, I let myself be hit by a big palm on the back, good night, snore... Go to [162](#).*

100

— Allez, tire-toi, c'est bon.

— Géyamé ? Suto ?

— Ouais, ouais, Suto, Gayamé, tire-toi !

Il me regarde d'un air indécis. Je me retouche la blessure, putain que ça fait mal, ça m'énerve, et mes fringues ? Je vais redescendre le fleuve, elles ont dû s'échouer quelque part. Je commence à redescendre le fleuve en regardant dans l'eau.

Patayé monchic ?

- *I don't turn back and I continue, I give up on the pygmy. Go to **90**.*
- *Heu, finally, I'm going to follow. Go to [149](#).*

101

Un peu de lumière, de l'air frais, cool, fini la claustro. Je m'extirpe du boyau en me griffant le corps, mais ça va. Direction la sortie.

Il a l'air de faire nuit, qu'est-ce que c'est que ça ? Merde ! Des cadavres déguisés en marins d'un film de pirate, houla, les gars, bien amochés, y'en a un qui gémit.

— Ça va ?

— La presse, la presse.

— La presse ? Quelle presse ?

Je regarde autour de moi pour voir une presse, que dalle.

— De quelle presse tu parles ?

Merde, il est mort.

Apparemment, on leur a tiré dessus, il y en a trois. C'est quoi ce flip ? Je commence à avoir les jetons.

Je vais vers la sortie. Je sors d'une caverne qui surplombe une grande plage, délire. En contrebas, à un kilomètre, une procession d'hommes marche sur la plage en portant des flambeaux, et, plus loin sur l'eau, un grand bateau à voile, immense, comme dans les films. Des hommes avec des barques les attendent pour les embarquer. Gulp, si je suis sur une île déserte faut que je me grouille de les rejoindre.

Je peux pas y aller comme ça.

- *Je chope les habits d'un cadavre, il y en a un qui fait à peu près ma taille. Allez au [135](#).*
- *Je m'habille, mais je vais quand même les observer un peu avant de me jeter dans leurs bras, on sait jamais. Allez au [78](#).*
- *Heu, je ne vais pas piquer des habits à un cadavre quand même ? Allez au [64](#).*

102

Bon, ben pareil que tout à l'heure, sauf que les types se sont rapprochés du bateau. Je vais voir de plus près.

Aïe, mes pieds, pas l'habitude de marcher pied nu. Un petit sentier va vers la plage. Bon, il fait nuit en plus, heureusement qu'elle est claire. Bon dieu, c'est vrai que c'est impressionnant ces hommes avec ces torches, et ce bateau. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je ne fais pas trop attention aux bruits de hululements partout, ça y est, j'ai rejoint la plage, ça fait du bien, bon, c'est pas encore gagné, ils sont pas à côté.

J'avance plus facilement sur le sable, l'air salé et le bruit de la mer me font le plus grand bien.

Ça y est, ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres, ils ont tous l'air déguisés, certains ont des fusils et des chapeaux bicornes, ha oui, ils ont des uniformes militaires. Si je n'avais pas vu les cadavres, je serais sûre d'être devant un tournage, qu'est-ce qui m'est arrivé, un voyage dans le temps ?

Ce qui normalement aurait du m'exciter me fout les chocottes. Une barque embarque une partie des hommes vers le navire tandis que les autres attendent.

Je vais essayer de m'approcher discrètement, et voir déjà quelle langue ils causent. Je me jette à plat ventre et m'approche en rampant, si on m'avait dit que je ferais ça une fois dans ma vie.

Bon ben, ils sont pas causants, c'est pas la grosse ambiance. En tous cas, les militaires ont l'air de surveiller les autres, ils n'ont pas l'air d'être ravis d'embarquer.

Peut-être qu'ils les ont pris de force, et que ceux que j'ai vus morts étaient ceux qui tentaient de leur échapper, possibles. Bon, qu'est-ce que je fais ?

- *Je me mets discrètement parmi les marins, je vais pas rester là comme une conne. Allez au [92](#).*
- *Je continue de les observer. Allez au [66](#).*
- *Je repars, il doit y avoir un village plus accueillant que ces militaires. Allez au [150](#).*

— Hé, y'en a un qui a peur qu'on l'oublie !

— Viens vite, y'a d'la place pour tout le monde.

Je vais vers eux.

— J'avais peur que vous partiez sans moi.

— Et ben, en v'là un qui aime la mer.

Tous ceux qui m'ont parlé sont militaires, les autres baissent la tête.

— Chais pas si j'aime la mer, mais je veux pas rester toute seule ici.

— C'est ça, toute seule, y zont un sacré accent par ici, allez mon gars, mets-toi avec les autres.

Heu, ils me prennent pour un mec. Je regarde autour de moi, pas une fille effectivement, mais c'est vrai que pas mal de gars ont les cheveux mi-longs.

- *Heu, les mecs, je suis une fille, ça vous dérange ? Allez au [84](#).*
- *Je me mets dans la file en me raclant la gorge, s'il faut que je me fasse passer pour un mec pour me tirer d'ici, pas de problème. Allez au [137](#).*

Je finis saoule comme une barricade. La fin de soirée est un peu trouble, ils se sont presque disputés pour savoir chez qui j'allais dormir, mais finalement, je suis allée chez une jeune fille super sympa. Elle m'a couchée sur une natte, donnée une grande feuille de palme pliée en deux comme couverture et je me suis endormie.

J'ai rêvé que j'étais de nouveau dans le labyrinthe, je courais partout pour retrouver cet endroit, et je me réveillais en sueur, persuadée d'être dans une colonie spatiale avec des types trop paranos. La nuit était tiède, j'étais bien dans le village, je me suis rendormie, en paix.

Je me lève au petit matin, le village frémit déjà des jeux des enfants, j'ai un peu mal à la tête, la jeune fille s'approche de moi, elle s'appelle Piyoua. Nous sortons, elle m'emmène vers une rivière où nous faisons notre toilette, il y a là quelques femmes et quelques enfants qui jouent, ensuite, elle m'enduit de nouveau le corps de « rocou », refait ma natte.

Nous retournons au village, les hommes s'entraînent au tir à l'arc tandis que les femmes rangent la fête de la veille. Un peu plus loin, trois hommes apprivoisent un

perroquet attaché à un arbre, ils essaient de lui apprendre des mots, et ça marche. Nous mangeons quelques fruits.

Bon, c'est pas tout, mais qu'est-ce que je vais faire, moi ?

Comment rentrer chez moi ?

Et puis pas parler la langue, c'est pas pratique, je vous jure !

En même temps, c'est plutôt très cool ici.

Piyoua me propose de la suivre, mais sans insister.

- *Je la suis. Allez au [166](#).*
- *Je vais plutôt essayer de trouver un peu mieux où je suis. Allez au [189](#).*

105

Ho, une balançoire pour deux, avec des rubans bleus et roses accrochés un peu partout, je l'ai déjà vu cette balançoire, non ? Bon, vous avez raison, on s'en balance...

Ce qui est important c'est de choisir rationnellement une bonne direction...

- *Je vais à l'inverse de la direction que j'ai suivie jusqu'ici. Du moins, si je n'ai pas tourné (rien n'est moins sûr). Allez au [198](#).*
- *Je tourne en fermant les yeux et prends la direction que je vais trouver quand je les ouvrirais (bonne méthode selon moi). Allez au [167](#).*
- *Je fais un plouf plouf, mais en ne repartant pas quand même de là où je viens (c'était par là, non ?). Allez au [224](#).*

106

— Hé, laissez-le tranquille ! Pis toi, vu comme t'imites bien la turlutte, c'est qu'tas dû en faire pas mal.

Il sait pas quoi me répondre, et cette fois, c'est de lui que tout le monde se moque, Baptiste rit à gorge déployée. Une fois que nous sommes partis, il vient me voir.

— Merci, toi, t'es un vrai matelot, faut qu'j'apprenne à faire comme toi, pas me laisser emmerder par les autres.

(Marie gagne la clef du matelot +18)

Les jours passent sans problème.

Le marin qui s'est moqué de Baptiste a dû se moquer de la mauvaise personne, et un matin, on l'a pas retrouvé, ses potes disent qu'une de ses victimes a dû le balancer à la flotte. Le Quartier-maître a bien fait une petite enquête, mais a terminé en disant qu'il l'avait bien cherché et qu'il foutait la merde. Ça calme bien ses potes.

Le bateau a fait escale à Bordeaux avant de traverser l'Atlantique, mais les marins comme moi, c'est-à-dire forcés, n'ont pas eu le droit descendre. Baptiste, lui, est descendu avec le Coq, il m'a ramené deux pommes qu'il m'offre comme un cadeau fabuleux, et c'est vrai que... ça fait du bien.

Je n'ai plus le mal de mer et commence à savoir les bases de marins. J'ai encore mal partout, mais bon. Par contre, je ne voudrais pas me voir dans un miroir, parce que j'ai dû bien changer, jamais j'ai eu des muscles comme ça.

Enfin, nous quittons l'Europe...

Les jours passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marins de faire un concert, tout le monde est ravi. Nous avons tous dansé, Baptiste m'a accaparée, il rit comme un gamin et est fou de joie.

Un autre événement marquant fut l'exécution de Loarn, le beau marin avec lequel j'ai été tenté de mateloter. On l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse. La première fois, il avait été mis à fond de cale pendant une semaine, mais cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire, il a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent que Loarn avait une relation avec le cambusier qui s'est mal terminée et que le cambusier s'est vengé.

Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque, tranchants comme des rasoirs. Ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, ils vont pas lui faire de cadeau, ils vont le tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages. Ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé. Ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté.

Fin de l'épisode et du beau marin à la cicatrice. Chez les marins pour causer, ça cause... la punition a été trouvée trop lourde et le Capitaine et le cambusier prennent

leur lot de malédiction, mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue.

Baptiste m'apprendra que le Premier lieutenant a eu des mots avec le Capitaine au sujet de Loarn, le Premier lieutenant prenait sa défense, mais le Capitaine lui a reproché de ne pas avoir été au courant de la première affaire.

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac. Le soir, Baptiste m'entraîne à monter sur les mats. Au début, j'avais le vertige, mais peu à peu, encouragé par mon matelot, j'ai bon pied. Il me montre les voiles, m'indique les manœuvres pour les défaire. Les gabiers, ceux qui montent au milieu des albatros, sont l'aristocratie des marins, ce sont les plus passionnés, et... c'est quand même assez dangereux, mais ça me plait.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, mais quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle « Le Frileux », mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent. Apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens, regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi, faudra remonter le vent en louvoyant et essayer de voir où on a atterri.

— Dis donc, Baptiste, tu commences à t'y connaître.

— C'est l'Premier lieutenant qui m'apprend, j'voudrais être pilote, dit-il en rougeoyant. Il est mignon.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent.

Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, c'est d'accord, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

Forfait d'amour accompli, il insiste pour me rendre la pareille, mais je refuse. Tant pis, il est content. Nous remontons après avoir piqué quelques biscuits. Bon, ne plus jamais me retrouver toute seule avec ce romantique marin, j'ai senti que si je n'avais pas fait quelque chose, il aurait été capable de me jeter par-dessus bord, c'est un psychopathe.

- *Le lendemain, il me repropose de descendre. Cette fois, je refuse. Allez au [226](#).*

108

109

110

111

Bizarre ce bateau quand même, bon, le vent se lève en plus, j'espère que je vais tomber quelque part, ça y est, y'a du tonnerre au-dessus de la mer, putain, si je trouve pas un abri vite, je vais me prendre une sacrée saucée.

Le vent se met à souffler, tous les palmiers se courbent, mais il ne se décide pas à pleuvoir. Je marche une heure ou deux, le soleil se lève, les nuages s'enfuient. Je découvre la mer, elle est d'un bleu turquoise parfait, soudain, une odeur de muscade et de cannelle m'emplit les narines. Il me vient l'envie de me poser, ça tombe bien, une petite rivière vient finir dans la mer, je bois, me lave un peu et pique un roupillon.

Je suis réveillée en sursaut.

- — *Moi, je te dis que c'est une fille ! Allez au [191](#).*

112

Il ouvre grand la bouche et je lui crache à l'intérieur, il est content. D'autres sauvages arrivent pour que je leur crache à l'intérieur. Je ne sais pas pourquoi, mais ça a l'air important pour eux. Je distribue les mollards. Ha, une femme par surprise me crache aussi dans la bouche. Bon, un de chaque sexe apparemment.

- *Après la séance de crachat, nous pouvons nous installer à table. Allez au [156](#).*

Le temps de faire trois pas, trois hommes m'ont ceinturée.

— Ho, les sauvages, qu'est-ce que vous faites ? On est copain, non ?

Le chef me regarde très méchant et me dit :

— Mabouya ! en me montrant du doigt.

Toute l'assemblée frémit. Mabouya quoi ? Qu'est-ce qu'y dit ? En deux temps, trois mouvements, je suis attachée à un pilier.

- *Un homme emmène un tison enflammé et me l'enfonce dans les côtes, j'hurle de douleur, tout le village se met à m'insulter, ils sont hystériques, ils me lancent des flèches dans les membres, le chef arrive avec un couteau et se met à me débiter les épaules, j'hurle... Allez au [161](#).*

J'arrive à un embranchement avec une statue à taille humaine sur un piédestal, elle a le doigt pointé en l'air, je la regarde, breuu, elle est sinistre, c'est un contraste avec l'ambiance générale, c'est une vieille femme en toge qui lève en suppliant ses yeux vers le ciel, c'est marrant on dirait moi avec cinquante ans de plus.

Par curiosité, je lève les yeux pour voir si elle ne montrerait pas quelque chose en vrai, ce serait drôle.

Bon, en haut, le ciel, tiens, deux nuages, hé, qu'est-ce que c'est ? Je vois une tête immense, un géant, une fille blonde aux yeux bleus, elle tient un crayon, elle a l'air de dessiner le parc, hé ! Le crayon vient vers moi, il est gros comme un immeuble.

- *Je l'évite en courant par la haie de droite. Allez au [192](#).*
- *Je l'évite en courant par la haie de gauche. Allez au [219](#).*

Jamais je ne me laisserai plus maîtriser comme ça, jamais je ne me laisserai posséder comme ça, je ne me laisserai plus jamais faire, je le hais, je les hais tous, jamais je ne perdrai plus le contrôle... Je me vengerais !

— C'est bien, me susurre-t-il dans l'oreille, mon sperme dans ton cul va te donner le pouvoir que tu désires.

- *Le jaillissement de son sperme me défonce le bas ventre... Je m'évanouis de douleur. Allez au [52](#).*

116

117

118

119

120

121

Une fois le bateau parti et tout mis en route, l'activité se calme

Les autres marins comprennent vite que je suis une débutante avec pas de muscles, je me coupe en laissant filer une manœuvre trop vite (on y arrive, hein ?). Sur ma main droite, entre le pouce et le doigt d'à côté, ma chair est à vif.

Mais je regarde, essaie d'apprendre. La nuit est magnifique, le travail des marins, une sorte de ballet, avec des accélérations, des arrêts, des croisements. Plus tard, on nous emmène de ces délicieux gâteaux secs trempés dans l'eau (hum).

Un marin m'explique que les nuits et les jours sont partagés en deux par les deux matelots, nous faisons donc partie de deux bordées (équipes) et nous sommes censés nous reposer la moitié de la journée, et de la nuit. Nous reprenons.

Tout est tranquille, quand un gabier tombe du mât de misaine et s'écrase sur le tillac, mort sur le coup, le gars. On réveille le chirurgien qui le met dans une couverture, puis le Capitaine et le Premier lieutenant arrivent. Je me rapproche, pas l'air commode le Capitaine, il ressemble à une vieille souris rongée.

Cérémonieusement, il fait une prière, cinq gars portent le cadavre et le jettent à la mer. Tout continue dans une sorte de mélancolie. En plein milieu de la nuit, l'équipe de second quart vient nous remplacer. Je m'effondre dans le hamac laissé par Loarn, rompue.

Je suis réveillée le lendemain matin par le sifflet strident du Quartier-maître, nous allons déjeuner d'un délicieux gâteau sec trempé dans de l'eau, je n'échappe pas au mal de mer et vais les vomir aussitôt, super. J'ai mal partout, mes mains sont deux grosses plaies, c'est de nouveau à moi de faire les manœuvres, mais on me laisse être malade tranquille dans mon coin...

Je fais de gros efforts pour cacher mon petit secret, le moins évident est d'aller aux toilettes dans les pots communs, je peux vous dire que je fais toujours caca et jamais pipi seulement, et encore, le plus loin possible de tout le monde.

À midi, nous mangeons tous ensemble, Loarn se met à côté de moi.

— Y'a eu un gabier mort, c'te nuit ?

— Ouais.

— Pas d'chance pour l'gars.

— Ouais.

— Tu vois l'gars là-bas, c'est mon oncle, Ronan, un vrai con. Il a été pris lui aussi.

— Ha, tu l'aimes pas ?

— Plutôt crever que lui serrer la main, viens, on va faire un tour.

— D'ac.

On descend dans l'entrepont dans la salle des hamacs, il n'y a que quelques marins qui se reposent. Loarn me regarde d'un air de comploteur.

— Viens, on descend dans les cales, ils mangent tous.

— Mais c'est interdit.

Chut, tout le monde fait ça, on piquera juste deux trois gâteaux.

- *Non Loarn, c'est interdit, je ne veux pas d'ennuis. Allez au **226**.*
- *D'accord. Allez au [170](#).*

122

Bon, y fait pas trop froid quand on marche, c'est déjà ça, je me demande vraiment où je suis tombée, c'est vraiment du délire, n'importe quoi. Je déteste mes parents, mais là, j'avoue que s'ils étaient ici, je m'en porterais pas plus mal.

Le tunnel remonte en pente douce, j'avance, un cul-de-sac, ha non, il y a un boyau par lequel je peux me glisser, bon ben je vais pas rebrousser chemin maintenant. J'escalade un gros caillou et me glisse par-dessus, une caverne plus grande. Hé, ça sent l'air frais ici !

- *Je me glisse. Allez au [101](#).*

123

À force de boire, je deviens hystérique et je commence à trouver les mecs d'ici complètement craquants, ils sont super costauds, très beaux, même avec leur petit nez plat, et ils ont des yeux...

Je commence à me remettre à danser et à essayer de les chauffer un peu. Ça ne fait aucun effet.

- *Bon, pas de connerie, je vais aller me coucher moi. Allez au [183](#).*
- *Ho, je devrais bien y arriver, je me concentre sur lui là, je crois qu'il m'a regardée. Allez au [99](#).*

124

— Vous n'êtes pas au courant des derniers événements ? Notre gouverneur a encore fait des siennes, il a rompu le traité avec les Caraïbes, autant vous dire que nous avons de la chance de ne pas terminer dans leur marmite. Ils m'aiment bien, c'est pour cela qu'ils nous laissent partir, mais une autre tribu Caraïbe a déjà massacré le petit comptoir français plus au nord. Je viens dire au revoir à cette tribu avant que nous ne quittions définitivement l'île. Entre l'attaque des pirates, il y a deux jours et ça, cette île n'est plus sûre.

— Mais l'armée va intervenir, non ?

— L'armée ? Ici, tout est tenu par les pirates. S'ils s'y prennent bien, ils vont devenir les alliés privilégiés des Caraïbes, j'ai d'ailleurs entendu dire qu'ils avaient déjà une petite ville dans l'île voisine.

Maudit gouverneur ! Comment voulez-vous que nous les évangélisions si nos propres compatriotes se conduisent comme des bêtes sauvages ? Je me dis parfois que les Caraïbes sont plus civilisés que nous, et si je n'étais pas garant des deux dernières sœurs qui n'ont pas été enlevées par les pirates, je crois que je resterais avec eux.

— Vous me racontez des conneries, non ?

— Pas du tout.

— Pouvez-vous me dire en quelle année sommes-nous, s'il vous plait ?

— Eh bien Mademoiselle, en l'année 1713 de notre bon Roi Soleil, pourquoi ?

— Pour rien.

- *Le soleil me tape sur la tête, j'ai comme un évanouissement. Allez au [663](#).*

125

Je m'engage sur le tapis roulant, il file à toute allure, je marche pour aller plus vite.

Soudain, je suis prise de frénésie et je me mets à courir comme si ma vie en dépendait, comme s'il y avait une course que je devais gagner à tout prix, ma tête tourne. Au moment où j'allais m'effondrer, le tapis s'arrête brusquement, je suis éjectée dans un grand éclair de lumière. Pendant un instant, j'ai l'impression d'être dans une

grande bulle liquide, où suis-je ? Je me sens bien... si bien... rien ne peut m'arriver... et... et j'arrive enfin.

Je reprends mes esprits, qu'est-ce qu'il m'est arrivé ? Pourquoi suis-je sortie de cette bulle ? J'y étais si bien...

- *De nouveau un couloir, où suis-je ? J'avance. Allez au [177](#).*

126

Bizarre ce bateau quand même, bon, le vent se lève en plus, j'espère que je vais tomber quelque part, ça y est, y'a du tonnerre au-dessus de la mer, putain, si je trouve pas un abri, je vais me prendre une sacrée saucée.

Le vent se met à souffler, tous les palmiers se courbent, mais il ne se décide pas à pleuvoir, je marche encore une heure ou heures, le soleil se lève, les nuages s'enfuient. Je découvre la mer, elle est d'un bleu turquoise parfait, une odeur de muscade et de cannelle m'emplit les narines. Il me vient l'envie de me poser, ça tombe bien, une petite rivière vient finir dans la mer, je bois, me lave un peu et pique un roupillon. Je suis réveillée en sursaut.

- — *Bon, dieu, c'est un gars ou une fille ça ? Allez au **147**.*

127

Je retourne à mon hamac, pensant que je dois me reposer, cette fois on me laisse en paix. Il fait doux, tout est beau, j'ai soudain l'impression d'être au paradis.

Comment je me suis retrouvée là, mystère ? C'est quand même impossible, peut-être que je rêve ? Je m'assoupis un peu tandis que tout le village prépare la fête.

Quand je veux faire mes besoins, une petite fille m'accompagne un peu plus loin, il faut creuser un trou avec un bâton et le reboucher.

Pendant ce temps, les femmes dressent une grande table qu'elles décoorent avec des fleurs et divers végétaux, certaines choses sont universelles. La petite fille m'adopte et veut absolument me montrer comment arranger la table, je me laisse faire et finis par l'aider, peu à peu des instruments apparaissent, des flûtes, des tambours, des crécelles.

- *Le cochon sauvage est en train de griller, son odeur emplit le village, tout le monde est joyeux. Allez au [164](#).*

128

Je lui balance une claque dans la gueule, holà, je n'aurais pas dû, il est noir de colère. Tout le monde nous regarde dans une ambiance nerveuse.

— Youmbaopé ! me dit-il méchamment.

— Hé, on crache pas dans la gueule de gens, OK !

Merde, tous les sauvages m'entourent.

- *Je m'enfuis à toutes jambes. Allez au [113](#).*
- *Je m'excuse. Allez au [146](#).*

129

Je fais signe à Peyoua que je voudrais savoir où nous sommes. Au bout d'un moment et du renfort de quelques hommes, ils dessinent sur le sable des espèces de ronds et la mer autour, je comprends que nous sommes sur une île et qu'il y en a plein d'autres dans le coin, je leur dessine une carte du monde pour qu'ils m'indiquent où, ils n'y comprennent rien.

Je ne savais pas qu'à notre époque, il y avait encore des peuplades si paumées. Une chose me chagrine, comment ai-je pu, du jour au lendemain, arriver ici ? Peut-être faudrait-il que je retrouve la grotte d'où je viens. Tout ça me paraît impossible, j'ai l'impression d'être dans un épisode de Lost.

Cette fois, je leur demande s'ils ont déjà vu des gens comme moi, je finis par comprendre que oui, ils finissent par répéter Pérarber, péraber...

Je ne comprends rien, mais ils insistent. Ça m'énerve. Soudain, ils montrent quelqu'un derrière moi.

— Pérarber !

- *Je me retourne, un homme habillé, je dis bien habillé, arrive dans le centre du village, je vais le voir. Allez au [197](#).*

130

Après quelques zigzags, ronds et carrés (le paysagiste s'est éclaté, pas de doute), l'un des couloirs de haie suit une rivière aménagée. Seul truc bizarre, le courant est très, très rapide. Je suis un moment ce chemin, quand enfin, de l'autre côté de la berge,

quelqu'un. Une fille aussi, a une dizaine de mètres. On est obligé de crier pour se parler, et bien sûr, les couloirs de haies et la rivière nous empêchent de nous rapprocher.

— Hé, coucou !

— Ho salut, je suis perdue !

— Moi aussi !

— Tu sais où on est ?

— Pas du tout, il m'arrive des trucs trop bizarres, c'est l'enfer ici !

— Pareil !

— Comment tu t'appelles ?

— Je m'appelle Marie et toi ?

— Hélène, je m'appelle Hélène !

— Ça serait pas mal qu'on arrive à se retrouver !

— Ouais, t'as une idée ?

— Le courant m'a l'air rapide !

— Ouais.

— J'ai pas trop envie de plonger, et toi, tu pourras pas remonter le courant, c'est sûr !

— Écoute, essayons de toujours suivre la rivière, on devrait se trouver vers la sortie, OK ?

— OK !

— À tout à l'heure Sophie ! Allez en Marie, je m'appelle Marie !

— J'entends pas bien !

— C'est pas grave, à plus tard !

— J'espère !

- *Nous repartons chacune de notre côté avec l'espoir de se retrouver, bon, c'est cool, je ne suis pas seule dans ce merdier. Je continue d'essayer d'aller dans la direction de la rivière. Allez au [234](#).*

131

— Et c'est quoi, un gabier ?

— Ben, j'en sais rien, en fait, je ne suis pas marin, mais je veux partir.

Il rigole, il est sympa, c'est sûr.

Bon, le maître calfat est vieux, il se plaint sans cesse de ne pas avoir d'aide, ça sera plutôt facile, sinon, tu peux devenir marin, mais là, c'est plus dur.

- *Bon ben calfat là. Allez au [75](#).*
- *Marin, je veux être marin. Allez au [195](#).*

J'ouvre les yeux, une odeur de cannelle et de muscade m'emplit les narines, un visage d'indien de type sud-américain me sourit, ça y est, enfin quelqu'un, c'est fini.

— Où suis-je ?

— Mayatopé, lo tijiva espéto ?

Ha ben merde, il parle pas la France. Soudain, je me rappelle que je suis en petite culotte. Remarque, lui est complètement à poils, malgré une espèce de maquillage rouge orange sur tout le corps. J'ai mal au crâne, je le touche et tombe sur un ramassis poisseux de sang et de cheveux, aïe, je me suis pas ratée.

Il a le visage assez plat et un petit nez écrasé, une natte unique, coupée courte et nouée au centre du crâne, des boucles d'oreilles en forme d'écaille de tortue, et des bracelets de coraux aux bras, il doit avoir trente ans.

— Nayassé ?

— Je comprends rien à ce que vous dites, moi pas parler votre langue.

Je suis sur une petite plage dans une forêt amazonienne. La rivière sort d'une montagne, j'ai du m'échouer là, qu'est-ce que je fous ici ? Mes affaires, est-ce qu'il y a mes affaires ? Je regarde autour de moi, arrive à me mettre assise, j'ai un peu honte d'être les seins à l'air devant ce type, mais ça n'a pas l'air de le déranger, tu m'étonnes, s'ils sont tous à poils.

— Courouca ? Me dit le type en me montrant ma blessure.

Je comprends par ces mimiques qu'il me demande si j'ai mal. Je hoche la tête pour qu'il comprenne couci-couça.

Il va pour m'aider à me relever.

- *Je le repousse pour me relever toute seule. Allez au [88](#).*
- *Je le laisse faire. Allez au [196](#).*

Je suis vraiment conne, c'est ce que je me dis quand je me rejette dans la rivière pour me laisser emporter par le courant.

Je nage comme un poisson pour ressortir le plus vite possible, ça va, je maîtrise. Par contre, le plafond se rapproche à une vitesse inquiétante, plus que quelques centimètres, j'alterne la nage sous-marine avec les sorties pour reprendre ma respiration, mais je n'y

vois plus rien, et ce que je craignais qu'il arrive arriva, je me cogne violemment la tête contre le plafond, je m'évanouis...

- *Et merde... Allez au [133](#).*

135

Putain, désaper un mort, ça me fait tout drôle, j'ai l'impression qu'il va se relever genre zombi. En même temps, bonjour la nympho si je me ramène à poils, y'a pas moyen. Heureusement qu'ils lui ont tiré dans la tête, les habits sont convenables.

J'enfile à toute allure un pantalon de coton crème tenu par une corde et un gilet jaune à bouton, bon, je serais présentable comme ça. Je lui laisse son caleçon et son foulard rouge, que le minimum. Par contre, pas de chaussures, ils sont tous pieds nus. Bon ben c'est parti.

Je pars le plus rapidement possible vers le bateau.

- *Attendez-moi ! Allez au [222](#).*

136

Ils éclatent de rire, un vieil édenté récupère la culotte et se la met sur la tête en tirant la langue, fou rire général, moi-même je suis emportée par l'allégresse générale.

Une femme me tire le bras pour que je la suive. Elle m'emmène vers le centre du village, là où une maison plus grande, sans séparation, a l'air de servir de lieu commun. Des crabes cuisent sur des touffes de plantes qui se consomment. Elle m'offre, dans un verre de bois taillé, un liquide sorti d'unealebasse, ça a l'air sucré et alcoolisé, je goûte, pas mal, ça a le goût d'ananas.

À peine ai-je eu le temps de boire qu'elle me traîne vers un hamac. Elle veut que je monte dessus et que je me repose. Pas de problème.

Ils m'emmènent des fruits, bananes, Papayes, oranges et me font goûter leurs crabes, tout cela est délicieux. Les enfants tournent autour de moi, curieux, je vois des hommes prendre leurs arcs et partir dans la forêt, une jeune fille arrive avec un pot de pigment rouge mélangé à de l'huile et me fait comprendre qu'elle peut, si je le désire m'en oindre le corps. Elle me sourit, elle est magnifique, de joie, de beauté.

- *Je me laisse maquiller le corps. Allez au [144](#).*
- *Je refuse, j'ai peur que ça m'irrite. Allez au [94](#).*

137

Mon cœur bat à toute vitesse, je me fais passer pour un mec, cool, je vais aller dans un bateau, cool, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression de vivre intensément, comme ça ne m'était jamais arrivé, et ce ne sont pas les têtes abattues de mes compagnons qui y changent quoi que ce soit.

— Maudit roi, tu nous presses pour tes guerres et remplir tes caisses.

— Comment êtes-vous arrivés là ?

— T'étais pas avec nous, remarque c'est vrai que je t'ai jamais vu au village, fais voir tes mains ? T'es même pas un marin, t'es fou mon p'tit d'être venu, vaut mieux être en enfer que d'être ici.

— Vous savez où on va ?

— Ces assassins ne nous l'ont pas encore dit, on le saura bien assez tôt, je vais plus jamais revoir ma femme et mes enfants.

- *Et il se détourne de moi, je les regarde un peu mieux, ils ont tous des mains incroyables, pleines de corne et cisailées, leurs trognes sont burinées par l'océan, les fusils nous entourent comme on garde un troupeau, j'espère que je vais être à la hauteur. Allez au [239](#).*

138

Ils ont eu le temps de tous passer, vingt hommes, j'ai eu beaux crier, me débattre, mordre, rien n'y a fait. Après le dernier, leur officier a dit :

— Tuez-la, qu'elle n'aille pas dire à tout le monde que la marine française n'est pas faite que de gentlemen.

- *Le canon d'un fusil s'approche de mon visage. Allez au [426](#).*

139

J'ouvre les yeux, une odeur de muscade et de cannelle m'emplit les narines, un visage d'indien de type sud-américain me sourit, ça y est, enfin quelqu'un, c'est fini.

— Où suis-je ?

— Mayatopé, lo tijiva espéto ?

Ha ben merde, il parle pas la France comme les marins. Soudain, je me rappelle que je suis en petite culotte. Remarque, lui est complètement à poils, malgré une espèce de maquillage rouge orange sur tout le corps. J'ai mal au crâne, je vais pour le toucher quand je tombe sur un ramassis poisseux de sang et de cheveux, aïe, la branche m'a pas ratée.

Il a le visage assez plat et un petit nez, une natte ramenée sur la tête, comme un palmier, des boucles d'oreilles en forme d'écaille de tortue, et des bracelets de coraux aux bras, il doit avoir trente ans.

— Nayassé ?

— Je comprends rien à ce que vous dites, moi pas parler votre langue.

Je regarde autour de moi, arrive à me mettre assise, j'ai soudain un peu honte d'être les seins à l'air devant ce type, mais ça n'a pas l'air de le déranger, tu m'étonnes, s'ils sont tous à poils.

— Courouca ? Me dit le type en me montrant ma blessure.

Je comprends par ces mimiques qu'il me demande si j'ai mal. Je hoche la tête pour qu'il comprenne couci-couça.

Il va pour m'aider à me relever. Ma tête tourne.

— Goyompo ? Clécla !

- *Je comprends qu'il veut que je le suive pour me faire soigner, j'en ai trop marre pour ne pas lui faire confiance, nous partons. Allez au [65](#).*

140

Le vent se lève un peu et le bateau commence à tanguer. La mer, sous la lune, est magnifique. Je pense à ce qui m'arrive, c'est fou.

Je vois les marins s'activer, des ordres sont donnés, je pense un peu à l'officier, je me demande si je rêve, je reste un long moment là, je n'ai pas sommeil, et puis je commence à être un peu écœurée, le mal de mer sûrement, je me dis qu'il faut que j'aille me coucher, je redescends, je vois un marin fumer la pipe, accoudé à la balustrade du bateau, il me salue, je descends, beurk, ça sent toujours aussi mauvais, une cinquantaine de types sont en train de ronfler, ça pue, je descends dans les cales, merde, un rat, beurk, et puis cette odeur de moisi, fais chier, je rentre dans l'atelier, cette fois, j'en peux plus, l'odeur de goudron, je remonte vomir au bastingage le plus rapidement possible, sous le regard amusé de l'homme à la pipe.

— Hé ben p'tit, ça sort, hé t'es tout vert, un p'tit coup de pipe pour s'remettre ?

Rien que l'idée me refait vomir.

— On peut dormir sur le pont ?

— Ho ben j'sais pas, p'tête ben qu'oui.

Il se fout de ma gueule, j'm'tire tandis qu'il se marre, je finis par dormir dans l'une des chaloupes.

Je suis réveillée en sursaut par le bruit des mouettes, je sors un œil, tout est plutôt calme, les marins s'activent un peu partout, nous filons, putain, j'espère que l'autre me cherche pas partout, je redescends affronter ces horribles odeurs, je ne me sens pas encore bien, il dort comme une marmotte, je remonte, vais à la cuisine voir s'il y a pas un truc à manger. Le vieux grigou à jambe de bois que j'ai vu la veille m'accueille, il me donne deux biscuits secs et un verre d'eau, ça va, je supporte.

— Tu sais quand Roland se lève ?

— Tiens, r'garde, le v'là.

Il arrive avec une tête de type de quatre-vingts ans, il mange quelques biscuits et me dit :

— Allez Florent, au boulot, j'vais t'montrer. Tu veux bosser à l'atelier ou sur le tillac ?

— En haut, en haut.

Nous descendons à l'atelier et nous remontons de vieilles cordes, un sac et un hachoir. Nous nous installons dans un coin.

— Regarde.

Sur une planche, il hache les cordes pour en faire une filasse.

— Pis après, tu les mets dans le sac et tu me descends ça. Quand t'auras fini ce qu'il y a en bas, t'iras voir le voilier pour qu'y t'en donne encore. Lambine pas.

Il repart en bas. Ben v'là, je bosse.

C'est un peu chiant, mais il se passe toujours quelque chose sur le pont, et les marins ne sont pas du genre timide, ça s'engueule en breton ou en français, ça n'arrête pas d'avoir à bouger un peu une voile. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point ça demandait de la main d'œuvre, un bateau à voile. Le gars à la pipe de la veille revient me voir.

— Alors p'tit gars, ça va mieux ?

— Oui, merci.

— T'as ben dormi ?

— Oui.

— Un soldat t'a pas réveillé pour te virer dehors ?

— Non.

— D'où qu'tu viens p'tit ?

— Heu, Lyon.

— Connais pas. Tu verras, on est pas mal ici. Si les marins déconnent pas, le Capitaine n'est pas vache, des fois, on a même des concerts.

— Vous êtes marin ?

— Ho, un peu, j'aide, mais je peux plus ben monter là-haut, à cause mon pied.

J'le regarde, merde, il est retourné de moitié.

— J'peux plus ben r'monter là-haut, j'étais gabier, mais c'est fini.

— Gabier ?

— C'est ceux qui montent là-haut, pour carguer ou pendre les ris.

— Ha.

— P'têtre ben qu'aux Indes, j'vais m'refaire.

— Aux Caraïbes ?

— Ouais, aux Indes. Allez, j't'empêche d'avancer, kenavo.

Et il part en boitant légèrement.

Les bretons ont l'air de rester entre eux, mais ce ne sont pas les seuls, il y a aussi le clan des artisans, le mien, le clan des militaires, le clan des autres marins, et le clan des officiers.

À l'heure du repas de midi, je suis déjà redescendue deux fois, Rolland discutait avec le magasinier la première fois et n'étais pas là la deuxième.

Au repas, nous nous mettons donc dans notre clan. Il faut que je vous parle des repas. À midi, comme le matin, délicieux biscuits secs trempés dans l'eau, le soir orgie, viande en salaison, bouilli de mil, ou riz, ou légume sec en purée ou... rien d'autre en fait.

Le côté diététique, légume et fruit frais, laissez tomber, pas ici. Sinon, ça cause boulot, j'en apprends un peu plus sur les termes techniques. Ce que je fais par exemple, c'est de l'étope, mélangé avec du goudron ça sert à rejoindre sans cesse le bateau, ça vous en bouche un coin non ?

- *Je décide d'apprendre le maximum de Rolland, tant qu'à faire. Allez au [87](#).*
- *Je décide d'en faire le minimum, je ne vais pas faire carrière dans l'étope quand même, j'ai mieux à faire. Allez au [241](#).*

141

Il ne dit rien, mais je le sens bouillir, soudain, il revient à la charge, mais avec un couteau qu'il me met sous la gorge.

— Si tu cries, j'te surine, t'entends, laisse-toi faire.

Il défait la corde de mon pantalon et me retourne en voulant m'empoigner l'entrejambe :

— Hé, mais t'es une fille !

Son excitation redouble, j'ai peur, il me penche contre une ancre froide, et se serre contre moi, je l'entends haleter, il me retourne et veut m'embrasser, je serre les dents.

— Embrasse-moi, sinon je te découpe en morceau, t'entends !

Je lui ouvre ma bouche, il m'embrasse fougueusement. D'une main, il me menace et de l'autre, il me fouraille les fesses. La peur, le sexe, le noir complet, ma vie, je me mets à mouiller, ça dégouline, j'ai honte.

Il m'envoie une torgnole et je l'entends se mettre le couteau dans la bouche, il me retourne et me prend par-derrière, des spasmes de plaisirs m'inondent, il éjacule rapidement, il me met à genoux et m'enfourne sa bite dans la bouche, odeur de sperme, il se remet à bander immédiatement. Il me reprend, cette fois plus longtemps, je jouis...

C'est terminé.

Maintenant, tu vas faire tout ce que je te dis, sinon, je dis à tout le monde que tu es une fille, et tu sais, les filles, c'est interdit sur les bateaux, et je ne sais pas ce qui t'arriverait, mais je n'aimerais pas être à ta place. Et de toute façon, si tu ne fais pas ce que je te dis, je te tuerai, tu entends !

- *Je vais le tuer. Allez au [939](#).*
- *Il m'a piégée, je vais lui obéir tant que je suis sur ce bateau. Allez au [973](#).*
- *Je vais voir le Quartier-maître et lui dire qu'il m'a violée, tant pis si on sait que je suis une fille. Allez au [955](#).*

142

143

- *Bon ben, même s'il ne fait pas froid, rester là à attendre, ça commence à cailler. L'eau ne se calme pas du tout. Merde. Mon sac doit être perdu à jamais, fais chier, j'aimais bien mon imper et mes pompes, ça m'avait coûté un max en plus. Bon ben, j'ai plus qu'à avancer sinon je vais crever de froid, je pourrais toujours revenir en arrière plus tard. Allez au [122](#).*

144

Je me lève. Les doigts de la jeune fille sur ma peau me font frissonner de plaisir. L'huile me pénètre le corps laissant derrière elle une impression de fraîcheur et de protection. Bien sûr, je suis l'attraction pour les enfants. Une autre jeune fille me met des colliers de perles de bois odorants aux poignets, je crois reconnaître le santal, une autre me lisse les cheveux et me fait des nattes, je suis en plein salon de beauté primitif.

Cette situation me fait du bien, un souvenir de petite fille coquette surgit en moi, oui, même avec un collier d'arrête de poisson autour du cou.

Quand elles ont fini, je me sens comme elles, une vraie sauvage. Avec ces parements, je me sens habillée, c'est très étrange, il faut dire que je ne sens aucun regard concupiscent de la part des hommes.

Les filles me font ensuite visiter le village. Les maisons sont assez identiques, deux fourches de bois sont plantées dans la terre, ils y mettent une poutre, puis encore quatre fourches de chaque côté sur lesquelles ils font leur toit pentu de feuilles de palmier. Les murs sont en nattes et on peut s'y tenir debout. Je ne vois aucune ordure nulle part. Ils ont des tables de bois et des couverts en terre, des plats en calébasse.

On me présente à un homme d'une cinquantaine d'années (j'ai vu plusieurs vieillards, apparemment, ils vivent vieux), sa seule particularité est qu'il est le seul à avoir un collier fait d'une lune de métal brillant autour du cou, peut-être de l'or. Il est très accueillant lui aussi, j'ai rarement vu des gens si heureux de me voir. Il a un visage bon et simple, bien qu'il ait lui aussi le nez un peu plat (en fait, j'ai vu les mères allaiter leurs nourrissons, on dirait qu'elles leur écrasent le nez avec leur paume, c'est peut-être ça, bizarre, enfin bon...).

Les chasseurs reviennent avec une espèce de cochon transpercé de flèches et le crâne en sang, il a le visage finissant en entonnoir et un collier de poils blanc sur un pelage gris noir. Leur chef me le montre en disant « pécari, pécari ». Il fait un balayage de la main, puis me montre le « pécari » et me sourit, j'imagine qu'on va faire un gueuleton pour fêter mon arrivée, cool...

Tandis que des femmes charcutent ce pauvre animal, il y a une discussion entre plusieurs sauvages.

Je les regarde, c'est étrange un peuple sans pudeur, le corps nu, je me sens bien, le vent est une caresse, la chaleur un manteau. D'autres femmes sont allées chercher des patates douces et préparent un ragoût.

- *Je vais les aider. Allez au [68](#).*
- *Je vais me reposer dans le hamac. Allez au [127](#).*

145

Je leur fais non de la tête, je dois avoir un petit air dégoûté, parce qu'une fois de plus, ils explosent de rire.

L'une d'elles me montre la jungle et me dit :

— Pécari, yobo !

C'est ça, je lui dis d'accord en ayant rien compris, de nouveau la joie, même moi ça commence à me faire rire.

Les filles veulent maintenant absolument me faire visiter le village. Les maisons sont assez identiques, deux fourches de bois sont plantées dans la terre, ils y mettent une poutre, puis encore quatre fourches de chaque côté avec une poutre sur lesquelles ils font leur toit pentu de feuilles de palmier. Les murs sont en nattes et on peut s'y tenir debout. Je ne vois aucune ordure nulle part. ils ont des tables de bois et des couverts en terre, des plats en calèche. Je peux remarquer l'ingéniosité de ce peuple à créer des ustensiles avec les matières premières qui les entourent.

On me présente à un homme d'une cinquantaine d'années (j'ai vu plusieurs vieillards, apparemment, ils vivent vieux), sa seule particularité est qu'il est le seul à avoir un collier fait d'une lune de métal brillant autour du cou, peut-être de l'or. Il est très accueillant. Ils doivent pas avoir souvent de visiteurs. Il a un peu le visage d'un simplet, avec son nez plat (en fait, j'ai vu les mères allaiter leur nourrisson, on dirait qu'elles leur écrasent le nez avec la paume, bizarre, enfin bon...).

Les chasseurs reviennent avec une espèce de cochon transpercé de flèches et le crâne en sang, il a le visage finissant en entonnoir et un collier de poils blanc sur un pelage gris noir. Leur chef me le montre en disant « pécar, pécar ». Il fait un balayage de la main, puis me montre, montre le « pécar » et me sourit, j'imagine qu'on va faire un gueuleton pour fêter mon arrivée...

Tandis que des femmes charcutent ce pauvre animal, il y a une discussion entre plusieurs sauvages.

Je les regarde, c'est étrange, tout le monde à poils, j'ai peur d'avoir un gros cul par rapport aux autres filles.

D'autres femmes sont allées chercher des patates douces et préparent un ragoût.

- *Bon ben, je vais les aider. Allez au [159](#).*
- *Bon ben, je vais me reposer dans le hamac. Allez au [202](#).*

146

Le temps de dire ça, trois hommes sont sur moi,

— Ho, les sauvages, qu'est-ce que vous faites ? On est copain, non ?

Le chef me regarde méchamment et me dit :

— Mabouya ! en me montrant du doigt.

Toute l'assemblée frémit. Mabouya quoi ? Qu'est-ce qu'y dit ? En deux temps, trois mouvements, je suis attachée à un pilier.

- *Un homme emmène un tison enflammé et me l'enfonce dans les côtes, je hurle de douleur, tout le village se met à m'insulter, ils sont hystériques, ils me lancent des flèches dans les membres. Soudain, le chef arrive avec un couteau et se met à me débiter les épaules, je hurle... Allez au [161](#).*

147

J'ouvre les yeux. Un curé d'une cinquantaine d'années, avec une grande barbe et une soutane usée, est en train de m'observer.

— Vous êtes une fille.

— Ben oui.

— Pourquoi diable t'habilles-tu en garçon ?

— Où suis-je ?

— Dans les Caraïbes. Que fais-tu là ?

— Je cherche à rentrer chez moi.

— C'est où chez toi ?

— En France

— Ben ma fille, t'es pas rentrée.

— Emmenez-moi dans une ville s'il vous plait.

— Tu tombes bien, dès que nous aurons rejoint les autres, nous partons pour Saint-Domingue.

Soudain, je me sens rassurée, je vais tomber sur une mission ou un truc comme ça, tous mes problèmes sont réglés.

— Je vais pouvoir téléphoner à mes parents, ils doivent être inquiets.

— Téléphoner ?

— Vous n'avez pas le téléphone ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Vous déconnez ?

— Parlez correctement, Mademoiselle, non, je ne déconne pas.

Un grand doute irréel s'empare de moi.

— Par hasard, en quelle année sommes-nous ?

— En 1713, pourquoi ?

- *Soudain, j'ai envie de me rendormir à tout jamais. Allez au [213](#).*

148

Je réescalade le rocher et me reglisse dans le tunnel. Je sais pas ce que j'ai foutu, mais en me glissant, le rocher a bougé, je ne peux plus retourner dans la caverne aux cadavres. Merde, et si c'était la seule sortie ?

Je retourne vers la rivière. Et ben, y'a plus de rivières. Par contre, mes affaires, il y a mes affaires, même pas mouillées, cool. Je me rhabille et continue, contente de plus être à poil ou avec des habits de cadavres, je sens que maintenant tout va bien se passer.

Bon, c'est pas du tout par là que je suis arrivée, je flippe, c'est fou ce qui m'arrive quand même. Le couloir s'enfonce en pente, le plafond descend, je suis obligé de baisser la tête pour continuer.

J'arrive enfin dans une petite pièce, il y a de l'eau par terre, des rats fuient à mon arrivée. Putain, des crânes dans les murs, j'arrive dans des catacombes. Soudain, je regrette mes marins morts, c'est le seul passage maintenant, je déteste cet endroit, des centaines de crânes me fixent à chacun de mes pas.

- *C'est la merde, je prends une torche au mur et descends un escalier. Allez au [249](#).*

149

Je me rapproche de lui avec un petit air pour me faire excuser. Je me montre du doigt, puis lui. Je fais un cercle et fais comme si je jetais de l'eau d'un bol. C'est censé lui dire que je veux bien partir avec lui.

Il me regarde avec un air émerveillé, il est tout content.

— Patayé zomblo, ya ! Et il explose de rire.

- *Il refait plusieurs fois mes gestes en me souriant, je lui souris aussi, ça y est, on est plus fâché, je le suis. Allez au [65](#).*

150

Je me retourne doucement et me glisse sur le sable. Au bout de quelques dizaines de mètres, quand je suis sûre qu'ils ne me verront plus, je me relève. Bon, je suis bien paumée quand même, le temps s'épaissit d'un coup. Merde, il va pleuvoir.

- *Je continue sur la plage, en direction de la lune. Allez au [111](#).*
- *Je continue sur la plage, la lune dans le dos. Allez au [126](#).*
- *Je tente d'aller vers les terres, s'il pleut, je serais plus à l'abri. Allez au [211](#).*

151

Je me retourne doucement sur le sable et me remets à ramper. Au bout de quelques dizaines de mètres quand je suis sûre qu'ils ne me verront plus, je me relève. Bon, je suis bien paumé quand même, le temps s'épaissit d'un coup. Merde, il va pleuvoir.

Le temps d'hésiter sur la direction à prendre, une pluie tiède se met à tomber en coups de fouet, et merde, il faut que je trouve un endroit pour me protéger. Je cours vers les terres. Assez rapidement, je tombe sur une forêt tropicale, non, mais nom de Dieu, ousske je suis ? Je rentre dans la jungle et trouve un abri sous un palmier.

Ha, un gros chat tacheté s'est planqué là aussi, et quand je dis gros... Je me mets à courir comme une dératée dans la jungle, les arbres grandissent, les pieds vite en sang, je ne me retourne même pas pour vérifier s'il me suit.

- *Je m'écorche de partout, je trouve une rivière, je me dis que les chats ont peur de l'eau, je la traverse pour me retrouver sur une petite plage, le tonnerre gronde, je suis terrifiée, une bourrasque emporte une branche qui me tombe sur le crâne, quand on n'a pas de chance... je m'évanouis... Allez au [139](#).*

152

— Cours vite si tu veux pas qu'on te fasse le cul !

Et ils se marrent, les cons, je redouble de vitesse.

Au bout de quelques dizaines de mètres quand je suis sûre qu'ils ne me rattraperont plus, je reprends mon souffle. Bon, j'ai l'impression que je l'ai échappé belle, le temps s'épaissit d'un coup. Merde, il va pleuvoir.

- *Je continue sur la plage, direction la lune. Allez au [111](#).*
- *Je continue sur la plage, la lune dans le dos. Allez au [126](#).*
- *Je tente d'aller vers les terres, s'il pleut, je serais plus à l'abri. Allez au [211](#).*

153

- *Il est un peu déçu, mais n'insiste pas, le repas peut commencer. Allez au [165](#).*

154

C'est vraiment très beau, on dirait un rêve de petite fille romantique, par contre c'est très grand.

J'essaie de me rappeler à peu près les embranchements que je prends, en même temps, je devrais bien arriver quelque part, tiens, ils ont mis un petit banc, il est peint en bleu pastel, avec des ferrures dorées. Ça me donne envie de m'assoire quelques minutes et de profiter, l'air chaud, le bruit des insectes, regarder quelques papillons, je me sens bien...

- *Bon, je continue (à peu près) dans la même direction. Allez au [168](#).*
- *Bon, je m'enfonce dans le labyrinthe (d'après mon sens de l'orientation). Allez au [82](#).*

155

Me voilà à mon point de départ.

- *Je vais au nord, et aller soit dans la partie droite, soit dans la partie gauche du labyrinthe. Allez au [242](#).*
- *Je retourne faire un tour dans ma cellule. Allez au [63](#).*
- *Je retourne dans la salle de magie. Allez au [209](#).*

156

Ils emmènent le pécarri grillé à la broche, il y a aussi des iguanes rôtis, un ragoût de patate douce et du manioc, tout cela arrosés somptueusement de vin d'ananas. Tout le monde se sert en papotant, tout le monde veut me parler, enfin parler... me dire des mots et me demander les miens, fous rires, vins, les enfants courent autour de nous en rigolant, certains s'endorment à même le sol en souriant, leurs mères va les coucher chez eux, puis ils se mettent à chanter tous ensemble.

C'est magnifique, certaines chansons ont l'air drôle, d'autres plus solennelles, je m'habitue à leur langue. Enfin, ils sortent les instruments, flûtes, tambours et crécelles et sortent dehors pour danser.

Leur musique emplit la jungle d'une joyeuse sarabande. À part les musiciens et les plus vieux, tout le monde danse. Les vieux ici ont l'air sacrés, on les bichonne, tout le monde fait toujours très attention à eux, qu'ils soient hommes ou femmes.

- *Une jeune fille veut m'apprendre à danser. Comme je commence à être un petit peu pompette et très heureuse, je ne me fais pas prier, mais c'est très dur. Je finis par danser à la mode de chez nous, c'est-à-dire un peu n'importe comment, cela*

les mets en joie, la musique tourne, je bois, nous rions, dansons, je crois que j'ai trouvé le paradis... Allez au [104](#).

157

- *Il est un peu déçu, mais n'insiste pas, le repas peut commencer. Allez au [156](#).*

158

Je m'engage dans ce tunnel rempli de lierre.

Rapidement, une odeur de fraîcheur arrive, de l'air frais, une sortie.

Je cours, les murs deviennent de plus en plus en plus végétaux et humides. Enfin la lumière du soleil, j'écarte un rideau de lierre embaumé de printemps et respire à plein poumon l'air frais, je suis libre !

Enfin libre... si on veut, je suis maintenant dans un labyrinthe... de haie, comme celui d'Alice au pays des merveilles. Si je tombe sur un lapin, je le bouffe...

En tout cas, ça fait diablement plaisir, le soleil sur sa peau, rien que pour ça... Il y a deux allées. Ça y est, mon cauchemar a l'air terminé.

- *Je prends l'allée en face de moi. Allez au [71](#).*
- *Je prends l'allée qui part à ma droite. Allez au [154](#).*
- *Heu, après réflexion, je suis à peu près sûre que si je m'engage là-dedans, je n'en ressortirais jamais, je n'irais qu'en dernière solution. Il y a sûrement d'autres choses à voir encore dans les couloirs. Allez au [85](#).*

159

Bof, il n'y a pas grand-chose à faire, mais elles sont contentes que je sois avec elles. L'une d'elles me montre les divers ustensiles et me donne leurs noms dans leur langue, mon premier cours de sauvage. Je répète après elle, nouveau fou rire. Nous mettons les patates douces avec des herbes dans un récipient de terre que nous mettons sur leur feu sans fumée. Nous rigolons bien, voilà qu'elles se mettent à chanter et à vouloir que je répète après elles. Là encore, les enfants arrivent et rigolent.

Quand je veux faire mes besoins, l'une d'elles m'accompagne un peu plus loin, il faut creuser un trou et le reboucher.

Nous revenons, la journée se passe entre sourires, apprentissage de leur langue et préparation du repas. Nous dressons une grande table que nous décorons avec des fleurs

et divers végétaux, certaines choses sont universelles. Une petite fille m'adopte et me suit partout, me montrant comment arranger la table. Peu à peu, des instruments apparaissent, des flûtes, des tambours, des crécelles.

- *Le cochon sauvage est en train de griller, son odeur emplit le village, tout le monde est joyeux. Allez au [80](#).*

160

Un grand courant d'air frais me balaie le dos et les cheveux. Une drôle d'impulsion, comme une énergie, me pousse à aller dans un couloir droit qui mène au nord-est.

- *Je le prends. Allez au [201](#).*
- *Je reste dans ce couloir en rond et le prends dans le sens des aiguilles. En fait, je retourne vers ma cellule. Allez au [182](#).*
- *Je reste dans ce couloir en rond et le prends dans le sens contraire des aiguilles. Allez au [46](#).*

161

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. Après avoir offensé leur chef, elle sera mangée par la tribu lors d'un rituel après avoir été torturée.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

162

Je me lève au petit matin, la tête dans le cul. Ces putains de mômes piaillent déjà de partout, tiens j'avais gardé ma culotte, bon, j'en ai qu'une, faudra que je la lave.

La fille chez qui j'ai dormi s'approche de moi, elle s'appelle Piyoua. Nous sortons, elle m'emmène vers une rivière où nous faisons notre toilette, il y a là quelques femmes et quelques enfants qui jouent, ensuite, nous retournons au village. Les hommes s'entraînent au tir à l'arc tandis que les femmes rangent la fête de la veille. Un peu plus

loin, trois hommes apprivoisent un perroquet attaché à un arbre, ils essaient de lui apprendre des mots, et ça marche.

Bon, c'est pas tout, mais qu'est-ce que je vais faire moi ?

Comment rentrer chez moi ?

Et puis ne pas parler la langue, c'est pas pratique, je vous jure !

En même temps, c'est plutôt très cool ici.

Piyoua me propose de la suivre, mais sans insister.

- *Je la suis. Allez au [69](#).*
- *Je vais plutôt essayer de trouver un peu mieux où je suis. Allez au [129](#).*

163

164

Les enfants mangent avant, ils leur préparent un sac de nourriture qu'ils suspendent par une liane à un arbre. Les enfants ont un petit arc et doivent transpercer de leur flèche la liane pour que la nourriture tombe. Ils ne mangent qu'à ce prix. Les enfants sont déjà de vrais Robin des Bois, d'une précision affolante. Plus ils sont grands, plus la distance est importante.

Les pères aident des petits bouts de choux de trois, quatre ans, c'est mignon. L'un d'eux tire et retire sans y arriver. Une mère décide de décrocher la nourriture, mais le gamin pique un caprice et la mère doit la réinstaller. Le père est à côté et l'encourage, ils y passeront une bonne vingtaine de minutes.

Maintenant que le village est à peu près réuni, je me rends compte qu'il y a trois fois plus de femmes que d'hommes, et qu'une bonne partie des femmes n'a pas le nez écrasé et a l'air d'être d'une autre race, très belle. Il faudra que j'éclaircisse ce mystère.

Le banquet se prépare sous la maison commune, de grandes Calebasses de vin d'ananas sont installées et les sauvages commencent à boire. Je crois qu'on ne va pas s'ennuyer.

On me sert d'office un verre, l'homme avec la demi-lune, le chef en fait, s'approche de moi. Pour l'occasion, il a une coiffe de plumes d'oiseaux au-dessus de sa natte. Il commence à me parler en me montrant nos bouches, en faisant des signes de lui à moi, et en faisant des grands ho. Il veut que j'ouvre grand ma bouche. Je finis par l'ouvrir. Il me crache à l'intérieur.

Qu'est-ce qu'il fout ce con ?

- *Je lui crache à l'intérieur de la sienne aussi. Allez au [112](#).*
- *Je lui balance une claque. Allez au [178](#).*
- *Je le regarde interloquée. Allez au [181](#).*

165

Ils emmènent le pécarri grillé à la broche, il y a aussi des iguanes rôtis, un ragoût de patate douce et du manioc, tout cela arrosés somptueusement de vin d'ananas. Tout le monde se sert en papotant, tout le monde veut me parler, enfin parler... me dire des mots et me demander les miens. Ils rigolent bien. Les enfants courent autour de nous et finissent par s'endormir à même le sol, leurs mères vont les coucher, puis ils se mettent à chanter tous ensemble.

C'est assez beau avec le cadre. Certaines chansons ont l'air drôle, d'autres plus solennelles. Enfin, ils sortent les instruments, flûtes, tambours et crécelles et vont dehors pour danser.

À part les musiciens et les plus vieux, tout le monde danse. Les vieux ici ont l'air sacrés, on les bichonne, tout le monde fait toujours très attention à eux, qu'ils soient hommes ou femmes.

- *Une jeune fille veut m'apprendre à danser, comme je commence à être un petit peu pompette, j'accepte, mais c'est très dur. Je finis par danser à la mode de chez nous, c'est-à-dire un peu n'importe comment, mais je crois qu'ils se moquent un peu de moi, alors j'arrête, la musique tourne, je bois, c'est quand même très sympa dans l'ensemble... Allez au **123**.*

166

Nous partons avec d'autres filles, quelques enfants, et des sacs en coton plus loin dans la jungle. Certaines femmes se mettent à ramasser les touffes d'herbes dont ils se servent pour faire leur feu, nous allons un peu plus loin et nous arrivons dans un grand verger fait d'arbres à ananas. Elles me montrent comment les choisir, il fait beau. Nos sacs une fois pleins, nous revenons.

Il y a un attroupement au centre du village, j'hallucine, quelqu'un d'habillé, nous allons voir. Peyoua me dit :

— Péraber ! Péraber !

- *D'accord, d'accord, allons voir Péraber. Allez au [212](#).*

167

Ben voilà, je suis de nouveau à mon point de départ, la grotte par laquelle je suis arrivée. Je ne comprends absolument pas comment j'ai pu arriver là, j'ai tout fait pour aller dans l'autre direction...

- *Je retourne dans le labyrinthe de haies. Allez au [194](#).*
- *Je quitte le labyrinthe de haies et retourne dans le labyrinthe de pierre. Allez au [205](#).*

168

Bon, toujours d'après moi, je ne peux pas continuer dans la même direction. Rhooo... Ils ont mis une belle statue, elle est de taille humaine et représente un jeune homme entre deux filles, il a l'air d'hésiter entre les deux, l'une est très belle, mais il regarde l'autre, moins belle, mais qui lui met la main vers le sexe, c'est très joli, très naïf...

- *Bon, je prends un chemin qui continue. Allez au [82](#).*
- *Je prends un petit chemin un peu caché. Allez au [224](#).*

169

— Eh bien, ça se voit Monsieur, vous avez des mains de jeunes filles, bon, qu'est-ce qu'on va faire de vous ?

Nos deux regards se croisent, quelque chose se passe. Puis, il redevient professionnel.

Je peux vous mettre simple marin, ça sera dur, mais vous y arriverez, je vous aiderai à choisir votre matelot. J'ai aussi une place de calfat, c'est moins pénible, ça consiste à assister le maître artisan à l'étanchéité du bateau, vous avez une préférence ?

- *Heu marin ? Oui, marin. Allez au [195](#).*
- *Heu, calafat ? Oui, calfat ! c'est bien. Allez au [75](#).*

170

— Allez, viens.

J'ai l'impression d'être un collégien en train de faire une connerie, ça m'excite.

Nous retournons à l'entresol dans nos quartiers. Entre la cuisine et l'atelier du charpentier, il y a une trappe qui permet de descendre en cale, elle est planquée. Pour le moment, des marins font la sieste ou discutent, mais aucun n'a de vision sur elle, et sinon, tout le monde mange. Loarn la soulève et nous descendons par l'escalier silencieusement.

Ça sent le moisi et les biscuits, et là, plus de fenêtre, des lampes à huile solidement accrochées aux murs. Nous arrivons dans une toute petite pièce avec trois portes, nous arrivons dans un couloir en u avec des étagères, pleines de bouffes, mais surtout, des tonnes de biscuit.

— Viens par là, dit Loarn en chuchotant. Pas c'te porte, c'est la Sainte-Barbe, la réserve de poudre, si on nous trouve là, on nous pend, viens.

Nous prenons un passage pour l'avant du bateau, Bon Dieu, quel bordel organisé, des réserves de voiles, des troncs entiers, des centaines de tonneaux, des paquets, des sacs, des caisses, et là encore, deux boxes.

— Putain, du bruit !

Effectivement, on entend quelqu'un venir ici. Nous nous en allons le plus rapidement et silencieusement possible jusqu'à l'avant du bateau, puis nous prenons une porte que nous refermons. Il fait complètement noir, ça sent la rouille et le sel.

— C'est la salle des ancres, y'a aucune raison qu'ils viennent ici, chut.

Mon cœur bat. Quelques secondes passent.

— Donne-moi ta main.

Sans réfléchir je lui donne, il me la met sur son pantalon, il bande comme un taureau et avance sa main vers mon sexe, je l'arrête net.

— Hé, t'es mon matelot, laisse faire, on va en profiter.

— Non.

— Mais si j'te dis, tais-toi.

— Ch'te branles juste si tu veux.

Ch'te branles aussi alors.

— Fous-moi la paix, j'te dis.

- *Je le repousse brusquement. Allez au [141](#).*
- *Allez, j'te suce et on en parle plus. Allez au [107](#).*

173

174

175

176

- *Je me rhabille et retourne en arrière, je reviendrais peut-être plus tard. Allez au [201](#).*

177

Cet endroit est étrangement calme, on a l'impression que rien ne peut arriver.

- *Un tapis roulant vient du sud, je tente de le prendre en sens inverse. Allez au [188](#).*
- *Je prends un couloir qui mène à une porte à l'est. Cette porte est tapissée d'un tissu noir. Allez au [231](#).*
- *Je prends un couloir qui mène à une porte mauve à l'ouest. C'est étrange, cette porte me paraît familière. Allez au [243](#).*
- *Je vais au nord, tout droit, à l'opposé du tapis roulant. Allez au [223](#).*

178

Je lui balance une claque dans la gueule, holà, j'aurais pas dû, il est noir de colère, tout le monde nous regarde dans une ambiance nerveuse.

Youmbaopé ! me dit-il méchamment.

- — *On crache pas dans la gueule de gens, OK ! Allez au [146](#).*
- *Je ne sais pas pourquoi, mais je me mets à quatre pattes, le cul en l'air, je ferme les yeux et j'ouvre la bouche en tremblant. Allez au [203](#).*

179

Bon Dieu, une autre cellule exactement comme la mienne, il y aurait d'autres personnes emprisonnées ici. Merde, je suis jalouse, je ne suis pas seule.

— Ho, il y a quelqu'un !?

Personne ne me répond. En même temps, ça me rassure, je ne suis pas seule, d'autres personnes sont comme moi, avec le même destin, j'ai hâte de les rencontrer, peut-être pourrons-nous nous aider ?

Tiens, il y a des craies grasses par terre, ho, quelqu'un a dessiné une fresque sur le mur, un plan d'ici ? Non, c'est un grand labyrinthe de haies, dessiné de façon presque enfantine, mais jolie quand même. Il y a plein de motifs géométriques, une rivière, des kiosques, une balançoire, c'est marrant, elle a mis sept personnages qui se promènent à l'intérieur, quatre garçons et trois filles, les garçons sont habillés en bleu et les filles, toutes en robes, en rose. Tiens, il manque une fille, non ?

Le dessin est dans un grand rectangle bien délimité au trait noir.

Bon, ben en tout cas, l'autre personne est une artiste, et elle n'a pas dessiné de monstres ou de visions d'horreur. En temps normal, j'aurais détesté cette naïveté romantique, mais là, je ne sais pas pourquoi, mais ça me rassure.

- *Je ressors. Allez au [182](#) (dorénavant, ignorez le choix **Marie 179**).*

180

Il me montre sa bouche et veut que je lui crache à l'intérieur aussi. C'est quoi ces punks ?

- *Je lui crache dedans Allez au [97](#).*
- *Hors de question. Allez au [153](#).*

181

Il me montre sa bouche et veut que je lui crache à l'intérieur aussi. C'est quoi ces punks ?

- *Je lui crache dedans Allez au [112](#).*
- *Hors de question. Allez au [157](#).*

182

Dans ce couloir circulaire...

- *Je vais dans le sens des aiguilles d'une montre. Allez au [46](#).*

- *Je vais dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [160](#).*
- *J'ouvre une porte à l'est qui ressemble à celle de ma cellule, sauf que le petit couloir qui y mène a comme des renflements sur ses parois. Allez au [179](#).*

183

- *Ils se sont presque disputés pour savoir chez qui j'allais dormir, mais finalement, je suis allée chez une fille, elle m'a couchée sur une natte, donnée une grande feuille de palme pliée en deux comme couverture et je me suis endormie comme une masse. Allez au [162](#).*

184

Ça ne les dérange pas, elles me sourient même, je retourne observer la réunion. Ça a l'air sérieux, pas tendu, mais sérieux. Elle se termine enfin au bout d'une bonne demi-heure, le curé ressort et me retrouve à la mode sauvage.

— Je vois Mademoiselle que vous avez fait le choix de rester ici, pourquoi pas, mais attention, comme vous êtes française, faites oublier votre nationalité, s'ils sont de mauvais poil et qu'ils s'en rappellent, vous risquez de finir à la casserole.

— Pourquoi ?

— Parce que notre gouverneur vient de les trahir, et que pour les Caraïbes, nous sommes tous responsables des actes de notre tribu. S'ils ne m'ont pas encore massacré, moi et les deux sœurs qui ont échappé au pirate, c'est grâce à mes très bonnes relations avec le Cacique. Mais les autres tribus risquent de ne pas réagir pareil, nous regagnons Saint-Domingue.

— Les pirates ?

— Oui, les pirates, ils vont devenir les alliés privilégiés des Caraïbes maintenant.

— Heu, en quelle année sommes-nous ? J'ai comme un doute.

— En 1713, sous l'ère de notre bon Roi Soleil, pourquoi ?

— Heu pour rien, pour rien...

- *Pfou, cette chaleur, j'ai besoin de m'asseoir, moi. Allez au [673](#).*

185

L'air est chaud, tiède, il y a une odeur de végétation qui me ravit. Je suis dans ce tunnel qui tourne en rond.

Je vais dans le sens des aiguilles d'une montre.

Maire 47

- *Je vais dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [223](#).*
- *Je prends un passage rempli de lierre qui pénètre à l'intérieur du cercle. Allez au [158](#).*

186

Je me mets en culotte (vous saurez que je n'ai que rarement de soutiens-gorge, ma poitrine est toute petite) et fais un baluchon de mes affaires avec mon manteau.

Je descends l'échelle, l'eau n'est vraiment pas froide et j'ai pied. Le sol est fait de pierre rugueuse, ça sent le sel, j'aperçois des étoiles de mer sur les parois, étrange. J'avance les bras en l'air jusqu'au milieu de la rivière. Le sol descend, et si je veux continuer, ben j'ai plus pied, il faut que je nage en tenant mon baluchon au-dessus de l'eau. En même temps, la berge n'est vraiment pas loin, je devrais y arriver.

- *Je rebrousse chemin, tant pis. Allez au [176](#).*
- *Je continue. Allez au [199](#).*

187

Je lâche mon baluchon, qui disparaît rapidement, et m'accroche à la paroi pour rejoindre la berge, le courant redouble. Merde.

Enfin, j'arrive de l'autre côté. Ben mon cochon...

Je reprends mon souffle et réfléchis.

- *Je continue le nouveau tunnel. En petite culotte, bravo ! Allez au [122](#).*
- *Je n'arrive pas à me dire que je n'ai plus d'habit, c'est bête, mais je veux les retrouver, je me rejette à l'eau pour le tunnel souterrain. Allez au [134](#).*
- *J'attends de voir si l'eau ne se calme pas et éventuellement revenir en arrière, je ne le sens pas par ici. Allez au [143](#).*

188

Impossible. Dès que je monte dessus, il accélère. J'ai essayé plusieurs fois, pas moyen de le prendre en sens inverse.

- *Je prends la porte à l'est. Elle est tapissée d'un tissu noir. Allez au [231](#).*
- *Je prends la porte peinte en mauve à l'ouest. C'est étrange, cette porte me paraît familière. Allez au [243](#).*
- *Je vais au nord. Allez au [223](#).*

189

Je fais signe à Peyoua que je voudrais savoir où nous sommes. Au bout d'un moment et du renfort de quelques hommes, ils dessinent sur le sable des espèces de ronds et la mer autour, je comprends que nous sommes sur une île et qu'il y en a plein d'autres dans le coin, je leur dessine une carte du monde pour qu'ils m'indiquent où, mais ils n'y comprennent rien.

Je ne savais pas qu'à notre époque il y avait encore des peuplades si paumées à l'état sauvage, tant mieux remarque. Une chose me chagrine, comment ai-je pu, du jour au lendemain, arriver ici ? Peut-être faudrait-il que je retrouve la grotte d'où je viens ? Tout ça me paraît impossible, j'ai l'impression d'être dans un épisode de Lost.

Cette fois, je leur demande s'ils ont déjà vu des gens comme moi, je finis par comprendre que oui, ils finissent par répéter Pérarber, péraber...

Je ne comprends rien, mais ils insistent.

Soudain, ils me montrent quelqu'un derrière moi.

— Pérarber !

- *Je me retourne, un homme habillé, je dis bien habillé, arrive dans le centre du village, je vais le voir. Allez au [212](#).*

190

Je recherche le vieux qui s'était mis ma culotte sur la tête, je le retrouve et lui fais comprendre que je veux la récupérer. Il la retrouve au fond de sa hutte dans un coffre en bois, bon, déjà ça de fait.

Quand je sors de la maison, des femmes m'attendent. Apparemment, le curé leur a dit de me faire une robe avec des cotonnades.

Les femmes s'exécutent, elles prennent une grande toile de coton réservée normalement pour les sacs, et grâce à des épines d'arbres dont elles se servent comme aiguilles et des racines dont elles se servent comme fils, nous arrivons à faire une robe sommaire.

Quand nous avons fini, la réunion se termine, je rejoins le curé.

— Voilà, j'ai terminé.

Ha, vous voilà plus présentable Mademoiselle, parfait. Dites au revoir aux Caraïbes et partons, dites-leur Gamssalé.

- *Bon, ben, disons au revoir et partons. Allez au [217](#).*
- *Heu, pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous devez partir si rapidement ? Allez au [124](#).*

191

J'ouvre les yeux, un garçon d'environ seize ans, doté d'une grande chevelure blonde et d'un chapeau de Capitaine pirate avec des plumes, est en train de m'observer, il a deux vieux pistolets au côté droit.

— Hein, que vous êtes une fille ?

— Ben oui.

— Je vous l'avais dit !

Une dizaine d'adolescents sont en train de m'observer, ils sont la plupart torsés nus. Certains n'ont pas dû avoir la vie facile, cicatrices, œil crevé avec le bandeau réglementaire, boiteux, estropiés. Ils ont des looks de pirates, comme dans les films.

— Qu'est-ce tu fais là ma grande ?

— Où suis-je ?

— Dans les Caraïbes.

— Vous faites un film ?

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Vous êtes en vacances ?

— Oui, toute notre vie est une vacance maintenant. Et toi ?

— Je cherche à rentrer chez moi.

— C'est où chez toi ?

— En France

— Ben ma vieille, t'es pas rentrée.

— Emmenez-moi dans une ville s'il vous plait.

— Ben, quand on ira à Saint-Domingue, on pourra t'y laisser si tu veux.

— À moins qu'on y aille pour la canonner !

Rire général. Soudain, un grand doute s'empare de moi.

— En quelle année sommes-nous ?

— En 1713, pourquoi ?

- *Soudain, j'ai envie de me rendormir à tout jamais. Allez au [218](#).*

192

Je cours à toute allure pour éviter ce crayon géant.

À bout de souffle, je m'arrête et me retourne. Plus rien, juste des haies. Bon, cette fois je suis perdue. À force de vouloir sauver ma peau, je n'ai plus du tout fait attention aux embranchements.

Je m'assois, mon cœur reprend un rythme normal, c'est n'importe quoi ici, je prends un fou rire, une géante blonde aux cheveux bouclés qui dessine ce lieu... n'importe quoi..., ho, des framboises... sur quelques mètres, le bas des haies est rempli de framboisiers, je me régale, putain qu'elles sont bonnes, ce sont les meilleures framboises que je n'ai jamais mangées, elles sont parfaites...

Je continue un peu au hasard dans les embranchements...

- *Je pars plutôt dans une direction. Allez au [72](#).*
- *Je pars franchement dans une direction. Allez au [130](#).*

193

C'est délicat, le courant est tellement fort que la pirogue a failli partir sans moi, mais voilà, c'est parti.

Je file à toute berzingue sur un fleuve pas impassible du tout. Je suis rassurée, je ne vais plus tourner en rond, c'est pas que j'en avais marre, mais si, en fait...

Putain, ça va vite, pas la peine de pagayer, ni rien, la pirogue suit le courant toute seule. Au bout de dix minutes, la rivière entre dans une caverne, c'est mignon l'entrée, elle est sertie de rose. De nouveau, des torches sont accrochées au mur, hé, j'arrive dans une immense caverne à toute allure, ambiance tropicale, j'essaie de me rapprocher de la berge, impossible, en plus, dans la panique, je perds la pagaie, j'essaie de pagayer avec mes mains, mais je crois voir dans l'eau comme un énorme mollusque aquatique, un truc style préhistorique.

— Hé, toi !

Je vois un gitan, avec son foulard rouge sur la tête, qui court à côté de la berge. Il me voit, mais je vais trop vite, il me sourit de toutes ses dents en or, m'envoie un baisé et je disparaiss dans un tunnel à toute bringue. C'est quoi ce parc d'attractions à deux balles ?

Cette fois, il n'y a pas de berge, seul le courant,... et ça dure, ça dure...

Je crois que je me suis un peu endormie, ça doit faire des heures que je suis dans ce tunnel, c'est la chaleur qui m'a réveillée, il fait atrocement chaud, et de plus en plus. J'espère que je ne vais pas finir dans un volcan ou un truc comme ça, parce que forcément, si le courant va si vite, c'est qu'il descend...

Des volutes de vapeurs commencent à s'échapper de la rivière, je la touche, elle est tiède, et merde, ça ne finira donc jamais...

Je suis en sueur, je me déshabille presque entièrement (je garde ma culotte, on sait jamais). À la vitesse où je vais, j'ai déjà dû faire des dizaines de kilomètres. Je ne comprends pas qui a pu mettre des torches sur toute cette distance...

Je n'aurais pas dû poser la question, il n'y a plus de torches, c'est maintenant le noir complet et je commence à avoir vraiment peur...

Je fais un baluchon avec mes affaires et le serre contre moi, comme un doudou...

Et puis, ça devait arriver, il y a de plus en plus de remous. Merde, la pirogue verse !

- *Je serre mon baluchon comme une bouée de sauvetage et me laisse entraîner par le courant, je crois que j'ai fait une connerie en prenant cette pute de pirogue, je bois la tasse, sors la tête pour reprendre mon souffle, ma tête se cogne contre quelque chose, je m'évanouis... et merde ! Allez au [133](#).*

194

Cette fois, je vais bien faire attention... et ne pas devenir folle...

- *Je vais tout droit. Allez au [198](#).*
- *Je vais sur la gauche... Allez au [224](#).*

195

— Bon, simple marin alors, votre nom ?

— Florent.

— Florent comment ?

— Mazatti.

— C'est italien ?

— D'origine oui.

— Bon, merci Florent, suivant.

Je me remets dans le groupe en attendant la suite. Le Premier lieutenant se rapproche de nous. Je vois que déjà, certains marins sont partis dans des plus petits groupes.

— Nous allons organiser le matelotage, est-ce que certains ont déjà leur matelot ?

Des groupes de deux se forment. De nouveau, je questionne mon voisin :

— C'est quoi le matelotage ?

— T'es pas marin toi, qu'est-ce tu fais là mon pauvre, hum. Il va falloir choisir ton matelot, il va être ton frère ici, tu vas partager avec lui ton hamac, ton expérience, ton amitié, et plus encore si cela se passe bien, c'est quasi un mariage, choisis le bien mon petit. Ha Erwan, te voilà, viens...

Et je vois partir mon interlocuteur avec un autre, il met son bras sur son épaule et se mettent dans le groupe de ceux qui ont déjà leur matelot. Je regarde autour de moi.

- *Je laisse faire, après tout, pour le coup, on sait mieux que moi, là. Allez au [206](#).*
- *Je remarque un trop beau marin, à peu près de mon âge, qui a l'air tout seul. Je vais le voir. Allez au [235](#).*

196

Il m'aide et tant mieux, parce que j'ai manqué m'évanouir en me levant. Il me tire doucement par le bras.

— Yétépa loumi, gom.

Je comprends qu'il veut m'emmener me faire soigner quelque part.

- *Je le suis. Allez au [65](#).*

Tout d'un coup, ce type à poils ne m'inspire pas confiance, je le trouve soudain un peu genre cannibale.

— Heu, ça va aller maintenant, je vais me débrouiller, merci.

- *Et je lui fais un signe de la main genre balayette pour qu'il dégage. Allez au [100](#).*

197

Il est habillé avec une soutane noire, a une grande barbe noire, des sandales et un grand crucifix autour du cou, il doit avoir une quarantaine d'années. Il parle avec le chef, entouré d'hommes.

Je m'approche, ça doit être un missionnaire ou un truc comme ça.

— Hé, vous parlez français ?

Il se retourne et me regarde.

— Oui, je parle français, que faites-vous ici ?

— Eh bien, je n'en sais foutrement rien, mais je serais ravie que vous me disiez comment on rentre en France.

— En France ?

— Oui, en France.

— Quel bateau vous a emmené aux Caraïbes ?

— Ha, nous sommes aux Caraïbes, je me disais aussi, ben, c'est bizarre, mais je ne suis pas venue, et si je suis venue, je ne me rappelle pas comment.

— Avez-vous été malade ?

— Heu, peut-être...

— Bon, ça n'a pas d'importance, mettez vos autres habits et rejoignez-moi ici, je dois parler au Cacique et nous repartons. Vous avez de la chance Mademoiselle.

— Au Cacique ?

— Oui, au chef.

— Et pourquoi j'ai de la chance ?

— Parce que bientôt, il n'y aura plus personne de civilisé dans ces îles avant longtemps, moi et ma mission quittons définitivement les Caraïbes, je vous expliquerais pourquoi.

— Heu, par malheur, je n'ai plus d'autres habits que ma culotte, j'ai perdu le reste.

— Ce n'est pas grave, je vais demander au Cacique que les femmes vous cousent une robe.

Le curé parle au chef qui donne des ordres. Les femmes s'exécutent, elles prennent une grande toile de coton réservée normalement pour les sacs, et grâce à des épines d'arbres dont elles se servent comme aiguilles et des racines dont elles se servent comme fils, nous arrivons à faire une robe sommaire, ha, je me sens revivre.

Quand nous avons fini, la réunion se termine, je rejoins le curé.

Voilà, j'ai terminé. Ha, vous voilà plus présentable Mademoiselle, parfait. Dites au revoir aux Caraïbes et partons, dites-leur Gamssalé.

- *Bon, ben, disons au revoir et partons, cool. Allez au [217](#).*
- *Heu, pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous devez partir si rapidement ? Allez au [124](#).*

Ha, je ne suis jamais passée par là, c'est sûr. Il y a un petit kiosque à musique, tout ce qu'il y a de plus classique, en bois jaune et or.

Heu remarque, je n'en ai pas déjà vu un, hum, si c'est le cas, je crois qu'il n'était pas tout à fait le même...

- *Suivons ce papillon, il a l'air de savoir où il va. Allez au **224**.*
- *Le vent a l'air d'aller dans cette direction, et le vent, c'est important, car « le vent nous portera », oui, mais « tout disparaîtra ». Est-ce raisonnable de le suivre alors ? Tant pis, je le suis ! Allez au **105**.*
- *Foin de ces méthodes futiles, en regardant l'ombre des haies et en les gardant toujours à ma gauche, je ne devrais pas pouvoir tourner en rond (même si les haies, elles, le peuvent). J'essaie ma théorie. Allez au **74**.*

199

Je me mets à nager en petit chien, les bras en l'air, direction la berge. Et merde, le courant accélère, c'était trop facile.

J'agite mes jambes avec deux fois plus de forces, mais je me rapproche dangereusement du tunnel où continue le courant, ça va pas le faire.

- *Je tente coûte que coûte de garder mon baluchon. Allez au **210**.*
- *Je lâche le baluchon et nage vers l'autre rive. Allez au **83**.*

200

À peine ai-je pénétré dans la salle de magie que j'entends une voix jaillir :

— Je te croyais maligne, mais je vois que non, sinon, tu saurais qu'un voleur ne revient jamais sur le lieu de son crime.

J'ai à peine le temps de faire un pas qu'une immense main noire et griffue sort du sol pour m'empoigner l'entrejambe.

— Petite pute, qu'est-ce que tu croyais ?

Une seconde main apparaît et fait tinter les sept médailles du bout de ses ongles crochus devant mes yeux morts de peur.

- *Je ne suis plus qu'un jouet dans ces mains. Je n'aurais pas dû revenir ici. Allez au **36**.*

201

Pouah, de grandes bourrasques d'air chaud me poussent en avant, et puis il y en a des trucs. Un tapis roulant, défilant à toute allure, va au nord-est, tout droit, s'enfonçant dans l'obscurité. On devine que les murs sont rouges, gonflés, veinés de bleu. On se demande bien ce que fout un tapis roulant ici ?

De grandes flèches rouges encouragent à y monter dessus, mais, pour je ne sais quelle raison, j'ai l'impression que ces indications ne sont pas pour moi.

- *Je le prends quand même. Allez au [125](#).*
- *Je retourne sur mes pas, sud-ouest. Allez au [160](#).*
- *Je prends un escalier éclairé de torches et suintant l'humidité qui s'enfonce vers l'ouest, sud-ouest. Il descend, est-ce besoin de le préciser ? Allez au [215](#).*
- *Je me dirige, sud, sud-est, dans un couloir droit d'où j'entends comme des bruits de tambours et où je sens une légère odeur d'embruns. Allez au [208](#).*

202

Je retourne à mon hamac, pensant que je dois me reposer, cette fois on me laisse en paix. Il fait doux, tout est beau, j'ai soudain l'impression d'être au paradis.

Comment je me suis retrouvée là, mystère, c'est quand même impossible, peut-être que je rêve ? Je m'assoupis un peu tandis que tout le village prépare la fête.

Quand je veux faire mes besoins, une petite fille m'accompagne un peu plus loin dans la jungle, il faut creuser un trou avec un bâton et le reboucher.

Pendant ce temps, les femmes dressent une grande table qu'elles décorent avec des fleurs et divers végétaux, certaines choses sont universelles. La petite fille m'adopte et veut absolument me montrer comment arranger la table, je me laisse faire et finis par l'aider. Peu à peu, des instruments apparaissent, des flûtes, des tambours, des crécelles.

- *Le cochon sauvage est en train de griller, son odeur emplit le village, tout le monde est joyeux. Allez au [80](#).*

203

Le chef se met à genoux devant moi et me recrache dans la bouche, il m'empoigne les cheveux et veut que je lui fasse pareil, je lui crache dans la bouche, sûre que ma dernière heure et arrivée.

Je referme les yeux, attendant la sentence, tremblante. Je reçois un immense coup de pied au cul qui m'envoie à terre, j'ouvre les yeux. Tout le monde me regarde et, devant mon regard mi-terrifié, mi-étonné, tous éclatent de rire.

Le chef me relève avec sympathie et m'offre un verre de vin d'ananas, je l'engouffre, merde, je sens que j'ai frôlé la connerie, faudra faire gaffe quand même, ne pas gifler le chef.

Une fille veut me cracher dans la bouche, j'accepte sans rechigner, ensuite tout le monde veut que je lui crache dans la bouche, pas de problème, l'ambiance et le vin me font oublier vite ce moment de tension.

- *Le repas peut commencer. Allez au [156](#).*

204

Je renfile ma culotte et les femmes me font une robe, elles prennent une grande toile de coton réservée normalement pour les sacs, et, grâce à des épines d'arbres dont elles se servent comme aiguilles et des racines dont elles se servent comme fils, nous arrivons à faire une robe sommaire. Je vais m'enlever le rocou à la rivière, et c'est comme si j'enlevais ma peau et ma liberté, j'ai pas envie de partir, mais si tout le monde est d'accord...

Quand nous avons fini, la réunion se termine, je rejoins le curé.

Voilà, nous avons terminé. Ha, vous voilà plus présentable Mademoiselle, parfait. Dites au revoir aux Caraïbes et partons, dites-leur Gamssalé.

- *Bon, ben, disons Gamssalé et partons. Allez au [217](#).*
- *Heu, pourriez-vous m'expliquer pourquoi nous devons partir si rapidement ? Allez au [124](#).*

205

Me voilà de retour, avec la sensation d'avoir été victime d'une arnaque...

De nouveau, ce couloir en cercle...

*(Ignorez dorénavant **Marie 158**, le passage aura disparu)*

- *Je vais dans le sens des aiguilles d'une montre. Allez au [47](#).*
- *Je vais dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [223](#).*

Ça discute dans tous les sens, des couples se font, le Premier lieutenant discute, conseille, aide, me jette un coup d'œil, repart, s'occupe de quelque chose. Je vois le Capitaine nous observer du pont supérieur arrière, puis, le Premier lieutenant revient vers moi avec un gamin de même pas vingt ans, il a des cheveux blonds bouclés et un physique de rugbyman. J'hallucine, c'est lui le vieux marin qui va m'apprendre ?

— Voilà Baptiste, il a dix-sept ans, mais ça fait six ans qu'il est mousse sur la Royale et trois ans sur ce bateau, tu seras son premier matelot, il va beaucoup t'apprendre.

— Salut Baptiste, moi c'est Florent.

— Salut.

Il a un regard d'une intensité incroyable, il me regarde comme s'il voulait qu'une relation spéciale se passe entre nous, une relation ben, je sais pas moi... forte... ça fait un peu flipper.

— Bon ben, tu me montres Baptiste.

— Viens.

Je le suis. Il prend sa tache très au sérieux.

— Là où on est, c'est le tillac, là qu'on manœuvre, l'arrière du bateau, c'est là que sont le Capitaine et les officiers, on n'a rien à y faire, devant, c'est notre quartier, viens-y, c'te p'tite maison-là, c'est l'atelier du maître voilier et d'ses apprentis, viens par la trappe.

On descend par un escalier et arrivons dans une grande salle avec des hamacs et des coffres sommaires. Il y a aussi des canons arrimés de partout sur les côtés et trois boxes. Ça pue la sueur et le sel mélangé, avec un je ne sais quoi d'urine. Des marins s'installent et discutent, un vrai bordel. Tout à l'avant, il me montre notre hamac.

— Un seul pour deux ?

— Ben ouais, on dormira à tour de rôle. Pis là, c'est notre coffre, tu peux mettre tes affaires.

— J'en ai pas.

— Même pas une chemise de rechange ?

— Ben non.

— J'demanderais au cambusier d'm'en donner.

— Merci.

— Plus au fond, c'est les soldats et les artilleurs qui se mettent là. Les trois boxes, c'est la cuisine, l'atelier du charpentier, pis la salle de torture, celle du Boucher, l'infirmerie quoi.

Il me sourit comme s'il avait fait une bonne blague, je lui souris aussi.

— Vas jamais faire chier le Coq, le cuisinier, t'as rien à y faire, pis faut jamais descendre dans les cales sauf si on te le demande, c'est là qu't'as toute la bouffe, ben voilà. Dis-moi, t'es pas marin toi. J't'apprendrais, t'en fais pas. Viens on remonte sur le pont voir où ça en est.

En haut, les derniers matelotages se terminent.

— Si t'es fatigué, je peux faire le premier quart.

— Non, non, je ne me suis pas levée il y a si longtemps que ça.

— T'as fait la grasse mat' ?

De nouveau, il a l'impression d'avoir fait une bonne blague.

— Fais le premier quart si tu veux. J'vais t'aider au début, tu verras. Y'a pas ben de grain, quand les voiles s'ront en place, y'aura plus grand-chose à faire que d'regarder les étoiles.

— D'accord, merci.

Pis on est là, ne sachant trop quoi se dire, enfin, un type se met à gueuler :

— Montez l'ancre !

— Viens.

Je le suis dans les quartiers de l'équipage où un cylindre est entouré par un gros cordage, j'apprendrais que c'est le cabestan. Des marins se mettent tout autour et se mettent à le faire tourner, nous les rejoignons, un gars se met à chanter, et tout le monde répète sa phrase. En trois secondes, mes bras me font mal, et je ne sers plus à grand-chose.

— *T'auras de l'andouille ! Mon cotillon rouge !*

Dans ton devant ! Mon cotillon blanc !

File les focs et brasse au vent !

Change derrière et change devant !

Baptiste me regarde en souriant, complice, et en beuglant comme un veau.

Une fois l'ancre remontée, tout le monde retourne sur le tillac. Déjà, des marins habiles comme des singes montent tout en haut des mats pour libérer les voiles.

— Drissez toutes les voiles ! Gueule le Quartier-maître.

— Viens, nous on est au mât de beaupré, on s'occupe du point d'amure.

— Ha ?

Nous allons à la voile la plus à l'arrière, derrière les chambres des officiers. Une vingtaine de marins nous rejoint. Tout le monde sait ce qu'il a à faire, je ne suis pas la seule à être accompagnée par mon matelot, car les nouveaux marins bretons n'ont pas plus l'air que moi de connaître ce genre de navire.

— Regarde, faut défaire cette manœuvre, viens là toi, vient nous aider, pis tenir tant qu'on nous a pas dit de larguer.

— Une manœuvre, c'est une corde ?

Il me regarde d'un air désapprobateur et me chuchote à l'oreille :

— Faut jamais dire ce mot sur un bateau, ça attire le diable, c't'une manœuvre, c'est tout.

— D'accord, pardon.

— Larguer ! dit une voix au loin.

— Là, on laisse filer.

Et ça y est, mes mains cuisent, je dois lâcher la corde.

— C'est pas grave, tu verras, dans six mois t'auras des mains comme les miennes.

- *Et là, il me montre ses deux enclumes amochées. Allez au **225**.*

207

208

J'avance quelques dizaines de mètres et le couloir est barré par une rivière souterraine d'une largeur d'environ dix mètres. C'était le bruit du courant en fait, le bruit de tambour.

C'est étrange, il y a de chaque côté une échelle de piscine qui y descend. Le courant n'est pas très fort. En tout cas, impossible de traverser sans se baigner. Je touche l'eau, ça va, elle n'est pas trop froide.

- *Je me déshabille, fais un baluchon de mes habits et tente la traversée. Allez au [186](#).*
- *Je rebrousse chemin. Allez au [201](#).*

209

- *Si vous avez la clef des médailles, enclenchez-la.*
- *Sinon, allez au [220](#).*

210

Je m'agrippe à mon baluchon, entraînée vers le tunnel. J'arrive à m'agripper à un rocher de l'autre côté, le courant redouble. Je n'ai pas le temps de réfléchir,

- *Soit je lâche le baluchon, et j'arrive à rejoindre la berge opposée par les parois. Allez au [187](#).*
- *Soit je garde mon baluchon, et je me laisse emporter dans la rivière souterraine. Allez au [95](#).*

211

Assez rapidement, je tombe sur une forêt tropicale, non, mais nom de Dieu, ousske je suis ? Mais j'ai bien fait de faire ça, car dès que je rentre dans la jungle, une pluie tiède se met à tomber en coups de fouet, et merde, il faut que je trouve un endroit pour me protéger. Je cours.

J'arrive vers un arbre un peu protégé, mais bon. Vu la moiteur, je me déshabille pour mettre à l'abri mes vêtements dans un trou dans l'arbre, car de grosses gouttes me tombent quand même dessus. Un peu fatiguée, je m'assoupis, un bruit me fait rouvrir les yeux.

Un gros chat tacheté me fixe des yeux à trois mètres, et quand je dis gros, c'est gros. Prise de panique, je me mets à courir comme une dératée dans la jungle, les pieds vites en sang, je ne me retourne même pas pour vérifier s'il me suit.

Et merde, mes fringues, j'ai oublié mes fringues...

- *Je m'écorche de partout, les arbres grandissent, je trouve une rivière, je me dis que les chats ont peur de l'eau, je la traverse pour me retrouver sur une plage, le tonnerre gronde, je suis terrifiée, une bourrasque emporte une branche qui me tombe sur le crâne, quand on a pas de chance... Je m'évanouis... Allez au [139](#).*

212

Il est habillé avec une soutane noire, a une grande barbe noire, des sandales et un grand crucifix autour du cou, il doit avoir une quarantaine d'années. Il parle avec le chef, entouré d'hommes.

Je m'approche, ça doit être un missionnaire ou un truc comme ça.

— Hé, vous parlez français ?

Il se retourne et me regarde interloquer. De peau naturellement mate, il doit carrément me prendre pour une sauvage. Il interroge directement le chef qui doit lui expliquer que j'ai déboulé hier de nulle part. Il s'approche de moi.

— Oui, je parle français, que faites-vous ici ? me dit-il en observant ma nudité.

— Eh bien, je n'en sais foutrement rien, mais je serais ravie que vous me disiez comment on rentre en France.

— En France ?

— Oui, en France.

— Quel bateau vous a emmené aux Caraïbes ?

— Ha, nous sommes aux Caraïbes, je me disais aussi. Ben, c'est bizarre, mais je ne suis pas venue, et si je suis venue, je ne me rappelle pas comment.

— Avez-vous été malade ?

— Heu, peut-être...

— Habillez-vous et venez avec moi. Vous avez de la chance, après notre départ, vous n'auriez plus vu d'âmes civilisées avant longtemps.

— Heu, je n'ai plus d'habits.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai perdus, c'est un peu compliqué en fait.

— Mademoiselle que des sauvages se mettent nus, passe encore, mais vous ?!

— Ben quoi ?

— Habillez-vous, nous en reparlerons plus tard.

— Je n'ai plus d'habits, plus aucun, enfin bon, je dois avoir peut-être une culotte qui traîne.

— Une culotte qui traîne, êtes-vous une prostituée ? Si c'est le cas, dites-le-moi tout de suite.

— Une pute ! Mais je ne suis pas une pute, qu'est-ce que vous racontez !

— Je dis qu'une jeune femme civilisée ne se promène pas nue, même parmi les Caraïbes. Trouvez de quoi vous couvrir et revenez me voir après, je dois parler au Cacique.

— Au Cacique ?

— Au chef.

Et il me laisse comme une part de flanc devant la hutte commune. Apparemment, la réunion est importante, ils ont tous l'air très sérieux, ça ne rigole pas.

- *Bon ben, je vais essayer de m'habiller moi. Allez au [190](#).*
- *Je ne sais pas pourquoi, mais je déteste déjà ce type, je reste à poils, non, mais, je trouverais bien une solution sans ce vieux bougon. Allez au [81](#).*

— Ça va ?

— Oui, oui mon père, je vous suis.

— À la bonne heure.

Nous partons sur la plage. La mer est somptueuse, d'un bleu turquoise parfait, et transparente... si transparente, je suis émerveillée. Je peux aussi mieux voir les grandes montagnes volcaniques qui sont de chaque côté de l'île, immenses.

Il m'interroge sur mon passé, mais je n'ai pas envie de lui dire la vérité et de passer pour une folle. Du coup, quand il croit deviner quelque chose sur mon histoire, je lui dis oui, comme ça il est content. Donc, j'ai quitté la France il y a trois ans pour servir la femme d'un marchand, je me suis enfuie pour échapper aux mauvais traitements, et je me suis retrouvée ici un peu comme ça, bof... pourquoi pas. De toute façon, dans la quatrième dimension, rien n'a d'importance.

— Eh bien, si vous n'avez pas de moyens de subsistance, peut-être trouverez-vous une autre place comme servante chez un marchand, je peux même en parler au gouverneur. À moins que vous ne désiriez rejoindre les ordres ?

— Heu, je vais réfléchir. Et vous mon père, que faites-vous là ?

— Ho, c'est une longue histoire. Je tenais une mission qui faisait aussi office de couvent pour quelques sœurs, comment dire, récalcitrantes. J'essayais aussi d'évangéliser le peuple des Caraïbes, que l'on appelle les Caraïbes d'ailleurs, sans succès. Mais nous sommes maintenant obligés de fuir, le gouverneur français a attaqué un de leurs camps, depuis, nous sommes tous en danger de mort. Pour eux, chaque membre d'un groupe est responsable de celui-ci, mais comme j'avais de bons rapports avec un de leur chef, un Cacique, je reviens de lui dire adieu.

Pour finir, nous avons aussi été attaqués par des pirates avant-hier, ils nous ont pris huit sœurs.

Ils ont laissé Sœur Thérèse parce qu'elle était trop vieille et Sœur Isabelle parce qu'elle était au petit coin durant l'attaque. Il y a aussi un émissaire du gouverneur français avec nous, qui a réussi à se cacher durant toute l'attaque.

Nous avons une petite pirogue avec laquelle nous partirons demain matin. Nous laisserons la mission derrière nous, tant pis.

Ça n'a pas l'air d'être une blague, je suis en 1713 dans les Caraïbes, ben merde alors...

La nuit commence à tomber.

— On est bientôt arrivés ?

— Dans quelques heures encore.

— Je ferais bien une pause.

Nous nous arrêtons vers une crique, et trouvons quelques coquillages et un goyavier. Après une petite demi-heure de repos, nous repartons. Cette fois, il fait nuit noire.

— Vous arriverez à retrouver le chemin même dans la nuit ?

— Ne vous en faites pas.

Non, non, je ne m'en fais pas.

Après encore trois heures de marches, tout mon corps veut se reposer. Enfin, nous voyons un feu sur la plage.

— Je leur avais interdit de faire du feu !

— Peut-être que ce n'est pas eux ?

— Nous verrons, venez, longeons par la jungle, nous verrons bien si c'est eux ou pas.

- *Allez au [658](#).*

214

Mon expédition, pfu, tu parles. Écoute, et si on faisait donnant donnant, je t'aide pour le ménage, et tu m'aides pour l'expédition, OK ?

Je ne m'en débarrasserai jamais ou quoi ?

- *Non, laisse tomber, OK ? Allez au [419](#).*
- *Chiche ? Mais tu m'emmèneras. Allez au [420](#).*

215

Je descends cet escalier, j'ai l'impression d'être dans un film d'horreur en noir et blanc. Je me demande vraiment où je suis, un peu plus loin, un escalier de pierre poussiéreux descend, un frisson me parcourt le dos.

- *Je descends. Allez au [216](#).*
- *Là, ça me fait trop peur, le côté cave, ça suffit, je reviens sur mes pas. Allez au [201](#).*

216

L'escalier s'enfonce, le plafond descend, je suis obligée de baisser la tête pour continuer, mon cœur se met à battre, j'ai l'impression que l'un des nœuds du mystère se

trouve en bas de cet escalier. J'arrive dans une petite pièce, il y a de l'eau par terre, des rats fuient à mon arrivée. Il y a huit tombes ouvertes, brrr, un caveau.

- *Je vais voir de plus près les tombes. Allez au [248](#).*
- *Je reviens sur mes pas. Allez au [201](#).*

217

Je dis au revoir à tout le monde. Ils ont l'air déçus que je parte, ils me donnent dans un sac les cadeaux qu'ils m'ont faits hier. Nous partons avec le curé.

— Je m'appelle Père Albert.

— Moi, c'est Marie.

Les enfants nous accompagnent quelques mètres puis nous nous retrouvons sur la plage.

La mer est somptueuse, d'un bleu turquoise parfait, et transparente... si transparente, je suis émerveillée. Je peux aussi mieux voir les grandes montagnes volcaniques qui sont de chaque côté de l'île, immenses.

— La mission est à une journée de marche, nous y serons dans la nuit.

— Je suis contente de pouvoir rentrer chez moi.

— Où est-ce chez vous ?

— Ben en France.

— Mais vous avez de l'argent pour payer votre traversée ?

— Ben, j'appellerais mes parents, ou j'irais voir l'ambassade française.

— L'ambassade ? Le gouverneur vous voulez dire, mais il ne vous donnera pas une pièce de huit, sauf si vous êtes de la noblesse ou fille d'un riche marchand. Quant aux lettres, je ne suis pas sûr qu'elles arrivent à vos parents, d'ailleurs, nous ne sommes pas encore arrivés à Saint-Domingue.

— Qu'est-ce que vous me racontez, je ne vais pas écrire, je vais leur téléphoner.

— Téléphoner ?

— Heu, vous ne connaissez pas le téléphone ?

— Non.

— Et les avions ?

— Non plus, qu'est-ce ?

— Dites-moi, en quelle année sommes-nous, s'il vous plait ?

— Eh bien Mademoiselle, en 1713 de l'ère de notre bon Roi Soleil.

- *J'aurais dû m'en douter, le soleil me tape sur la tête, j'aurais dû prendre un chapeau, j'ai comme un malaise. Allez au [653](#).*

218

— En attendant, est-ce que tu veux venir avec nous ? Nous rentrons à notre camp, la Crique du Diable. À moins que tu ne veuilles servir de repas aux Caraïbes !

Rire général. Bon ben, ils rigolent en tout cas.

— Caraïbes ?

— Les habitants d'ici. Ho, ils sont bons bougres, mais si tu les énerves, ils te bouffent.

— Bon ben, je vais aller avec vous alors.

— Super.

Nous prenons une barque pour rejoindre leur petit bateau. Ils s'étaient arrêtés pour refaire leur réserve d'eau et attendre que le vent se calme.

À bord, j'ai la surprise de découvrir un curé et une bonne sœur.

— Bonjour ma fille, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Heu, je me suis échouée, et vous ?

— Ho, c'est une longue histoire. Je tenais une mission qui faisait aussi office de couvent pour quelques sœurs... comment dire... récalcitrantes. J'essayais aussi d'évangéliser les Caraïbes, sans succès d'ailleurs. Tout a dégénéré quand nos amis pirates ont pillé ma mission alors que j'étais chez les Caraïbes pour négocier notre sauvegarde. En effet, tout allait bien tant que le gouverneur français tenait ses engagements, mais le gouverneur a attaqué l'un de leur camp, depuis, les Caraïbes veulent tuer tous les Français. Pour eux, chaque membre d'un groupe est responsable de celui-ci, mais comme j'avais de bons rapports avec un de leur chef, un Cacique. Bon, bref, quand je suis revenu, les pirates avaient kidnappé toutes mes bonnes sœurs, sauf deux, enfin bref, en fuyant, je suis tombé sur eux, et j'ai décidé de rester.

- *Je n'ai pas compris grand-chose à ses explications. En tout cas, ce qui m'inquiète, c'est que ça n'a pas l'air d'être une blague, je suis en 1713 dans les Caraïbes et je m'appête à aller dans un camp pirate. Ben merde alors... Allez au [768](#).*

219

Je cours à toute allure pour éviter ce crayon géant jusqu'à un grand bassin. À bout de souffle, je m'arrête et me retourne.

Plus rien, juste des haies. Bon, cette fois, je suis perdue.

À force de vouloir sauver ma peau, je n'ai plus du tout fait attention aux embranchements. Je m'assois, mon cœur reprend un rythme normal, c'est n'importe quoi ici, je prends un fou rire, une géante blonde aux cheveux bouclés qui dessine ce lieu... N'importe quoi... Ho putain, qu'il est beau ce bassin !

Il est immense, carré et a huit fontaines, comme huit directions d'une boussole.

Je regarde les fontaines, pas une n'est pareille. C'est hallucinant, le plancher du bassin est un labyrinthe où des poissons multicolores se promènent. C'est marrant, ils ont mis des tas de trucs, il y a des maquettes de bateaux coulés, des coffres, des grottes, de gros vers aquatiques...

Les fontaines ont toutes un grand disque de métal forgé, je fais le tour. La première a une croix à l'endroit et une croix à l'envers mélangées, la seconde, un visage mi-homme mi-loup qui sourit, la troisième, une bourse avec des petites têtes de mort à l'intérieur, la quatrième, un pénis, une bite quoi, accrochée par une chaîne à une lune, la cinquième, un compas, la sixième, une balance tenue par une épée, la septième, deux pièces de monnaie avec une lune et un soleil, je la trouve particulièrement belle, et la dernière, un croissant de lune dans un drapeau. Il n'y a pas de couleur, mais on dirait un drapeau français, ce lieu n'a pas fini de m'étonner, que c'est beau... J'y suis bien... je pourrais rester là une éternité... mais il faut bien repartir.

- *Je prends une direction au hasard. De toute façon, je suis complètement paumée. Allez au [72](#).*

220

Bon, ben rien n'a l'air d'avoir bougé depuis tout à l'heure. Je regarde un peu les bouquins, en prends un, ben tiens, il n'y a plus que la couverture, l'intérieur est une boîte de carton vide, j'en prends un autre, pareil. Ça y est, le délire continue.

- *Tous les livres sont des boîtes vides, il n'y a que les couvertures, comme un décor de théâtre, je regarde le reste, c'est fou, tout est devenu en plastique, comme des jouets pour même, la baguette magique a un bouton qui la fait clignoter, la lanterne magique a maintenant des Mickey dessus, les médailles sont en plastoc, tout est devenu en toc, je déteste cet endroit, fais chier, je ressors... Allez au [155](#).*

221

Aïe, mes pieds. Un petit sentier va vers la plage, je comptais courir, mais mes pieds ne vont pas supporter, fais chier de pas avoir de chaussures.

Bon, il fait nuit en plus, heureusement que la lune est pleine. Bon dieu, que c'est beau ces hommes avec ces torches, et ce bateau... J'hallucine, dans quoi je suis tombée ?

Je n'ai qu'une peur, qu'ils partent sans moi, et merde, un caillou, ça y est, je dois saigner, chiotte. Je ne fais pas trop attention aux hululements qui meublent l'obscurité, ha, ça y est, je suis descendue, hou que ça fait du bien, du sable, bon, c'est pas encore gagné, ils ne sont pas à côté.

J'avance beaucoup plus facilement. L'air salé, le bruit de la mer, me font le plus grand bien. Je reprends mon souffle quelques instants et me voilà repartie.

Ça y est, ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres, ils ont tous l'air déguisés, certains ont des fusils et des chapeaux bicornes, ha oui, ils ont des uniformes militaires, comme dans les films historiques. Une chaloupe embarque des hommes vers le navire tandis que les autres attendent. Bon ben ça va, j'ai le temps en fait, s'ils doivent faire chaque fois l'aller-retour, c'est bon. Je me mets à marcher, plus tranquille.

À une dizaine de mètres, je les interpelle :

- — *Hé, les gars, je suis là moi aussi ! Allez au [103](#).*
- *Pas la peine de les affoler, je leur parlerai quand je serai juste à côté. Allez au [91](#).*

Il fait chaud ici, c'est moite, un peu moelleux si vous voyez ce que je veux dire. Il y a un couloir en rond et un autre qui s'enfonce vers le Sud.

- *Je le prends dans le sens des aiguilles d'une montre. Allez au [185](#).*
- *Je le prends dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Allez au [47](#).*
- *Je vais au sud, dans un couloir droit. Je crois voir deux portes qui se font face dans ce couloir. Allez au [177](#).*

Ho, une fontaine, un peu glauque. Ils ont sculpté au fond du bassin, sous l'eau, des têtes couronnées tranchées, il y en a huit.

Je regarde mieux, quatre rois, quatre reines, et l'une des têtes me ressemble un peu. En tout cas, c'est beau, des poissons multicolores passent entre elles. Je ne suis pas déjà passée par là ? Ou pas loin en tout cas.

- *Je continue par ici. Allez au [105](#).*
- *Je continue par là. Allez au [74](#).*
- *Je continue carrément d'aller par-ci par-là... (c'est osé, mais bon...) Allez au [198](#).*

225

Une fois le bateau parti et tout mis en route, l'activité se calme. Baptiste me sourit.

— Je vais te montrer les différentes manœuvres et pis les nœuds les plus utiles, viens là.

Il me montre les différentes cordes, manœuvre courante, dormante, les haubans et les halebas, puis, nous nous asseyons, prenons une corde, heu, une manœuvre, pardon, et c'est parti pour l'entraînement. Ça me rappelle quand ma mère m'apprenait à faire mes lacets... en plus compliqué.

Nœud de cabestan, de chaise, de vache pour relier deux bouts, de jambe de chien pour raccourcir, de galère...

— Arrête, j'en peux plus, je sais déjà plus ce que tu m'as dit.

Je deviens folle en vérité.

— Ça rentrera, fait juste le cabestan, j'te mets un exemple jusqu'à ce que tu puisses le faire les yeux fermés, j'vais m'coucher, à d'main matelot.

— A d'main Baptiste.

On peut dire que je suis prise en main. Je m'énerve comme une folle jusqu'à ce qu'on m'appelle pour une manœuvre (une vraie cette fois).

Les autres marins comprennent vite que je suis une débutante avec pas de muscles. Je me coupe en laissant filer une manœuvre trop vite (on y arrive, hein ?). Sur ma main droite, entre le pouce et le doigt d'à côté, ma chair est à vif.

Mais je regarde, essaie d'apprendre, la nuit est magnifique, le travail des marins est une sorte de ballet, avec des accélérations, des arrêts, on cause. Plus tard, on nous emmène de ces délicieux gâteaux secs trempés dans l'eau (hum).

Tout est tranquille quand un gabier tombe du mât de misaine et s'écrase sur le tillac, mort sur le coup, le gars. On réveille le chirurgien qui le met dans une couverture, puis le Capitaine et le Premier lieutenant arrivent. Je me rapproche, pas l'air commode le Capitaine, il ressemble à une vieille souris rongée.

Cérémonieusement, il fait une prière, cinq gars portent le cadavre et le jettent à la mer. Tout continue dans une sorte de mélancolie. En plein milieu de la nuit, l'équipe de second quart vient nous remplacer. Je m'effondre dans le hamac, rompue.

Quelques jours passent. J'ai mal partout, mes mains sont deux grosses plaies, et je ne suis pas efficace, surtout que régulièrement, je vomis, je n'échappe pas au mal de mer, bref, je suis dans un état général plutôt pitoyable. Je fais de gros efforts pour cacher mon petit secret, le moins évident est d'aller aux toilettes dans les pots communs, je peux vous dire que je fais toujours caca et jamais pipi seulement, et encore, le plus loin possible de tout le monde.

Les nuits et les jours sont partagés en deux par les deux matelots, nous faisons donc partie de deux bordées (équipes) et nous sommes censés nous reposer la moitié de la journée. Mais Baptiste passe, vous vous en doutez, beaucoup de temps à m'apprendre mon métier et à me remplacer quand je n'en peux plus, c'est-à-dire, souvent. Il est épuisé, mais toujours avec le sourire, je suis son matelot vous comprenez, et je sens qu'il est prêt à mourir pour moi. Il veut absolument m'apprendre le plus rapidement possible à escalader les mâts, mais le mort de la première nuit calme mes ardeurs.

Parfois, Baptiste disparaît une heure ou deux, il m'apprend plein de fierté que le Premier lieutenant lui apprend à lire et lui donne des rudiments de pilotage.

Sinon, les repas rythment nos journées, et je peux vous dire qu'ils sont très très importants, surtout celui du soir, car nous avons autre chose que des biscuits. Il y a de la viande salée avec soit du riz, soit du mil bouilli, soit des légumes secs en purée, soi... rien d'autre en fait... laissez tomber les légumes frais et le jus d'orange du matin...

Nous chantons souvent, et il y a des chants pour chaque manœuvre, chants à hisser les voiles (avec chœur s'il vous plaît) à virer l'ancre (plus rapides et souvent marrantes, voire paillardes), chants de gaillard avant, etc., etc., et puis, des histoires, des histoires de pirates et de combats navals, très sympas, bien qu'un peu répétitives à la longue. Beaucoup de pirates fument la pipe ou chiquent le pétun (du tabac), mais en avoir est considéré comme un petit trésor.

Sinon, il y a des clans, les Bretons restent plutôt entre eux, et on ne comprend jamais trop ce qu'ils racontent, il y a aussi le clan des artisans, le clan des militaires, le clan des autres marins, et le clan des chefs.

Alors que nous prenons le repas, un marin, plutôt marrant d'habitude, se met à interpeller Baptiste :

— Hé le mousse, va me chercher une écuelle et un gobelet !

— Chuis plus mousse, va le chercher toi-même.

— Hé ! C'est vrai que tu te fais faire le cul par le Premier lieutenant ! Ton matelot est pas jaloux ?

Baptiste se met à rougir comme une tomate, tout le monde se met à rire.

— Hé, elle est comment la queue du premier, elle rentre dans ta bouche ?

Et il mime une fellation grotesque. Je vois Baptiste bouillir, maintenant c'est clair tout le monde se moque de lui.

- *Je rigole avec les autres. Allez au [76](#).*
- *Je prends sa défense. Allez au [106](#).*

226

— Pffu, tant pis pour toi.

Et il me laisse. J'espère qu'il va rien lui arriver, je finis mon repas tranquille toute seule, puis je reprends mon quart. Le soir arrive, je ne vois pas Loarn et j'ai un mauvais pressentiment, le Quartier-maître vient me voir.

— On a choppé ton matelot à midi en train de traîner dans la cale. Puisqu'il l'aime tant, on l'y laissera une semaine au pain sec et à l'eau. Chuis sympa, je vais pas l'dire au Premier lieutenant, il lui supprimerait sa solde. Pour le moment t'as plus de matelots, on se débrouillera sans. De toute façon, c't'un peu une flemmasse, j'espère qu'il va réfléchir.

Ben, voilà, j'ai bien fait de pas y aller, je bouffe mon écuelle.

Les repas rythment les journées du marin, et je peux vous dire qu'ils sont très très importants. Surtout celui du soir, car nous avons autre chose que des biscuits, il y a de la viande salée avec soit du riz, soit du mil bouilli, soit des légumes secs en purée, soit... rien d'autre en fait... laissez tomber les légumes frais et le jus d'orange du matin...

La semaine passe, nous chantons souvent, et il y a des chants pour chaque manœuvre, chants à hisser les voiles (avec chœur s'il vous plait) à virer l'ancre (plus rapides et souvent marrantes, voire paillardes), chants de gaillard avant, etc., etc., et puis, des histoires, des histoires de pirates et de combats navals, très sympas, bien qu'un peu répétitives à la longue. Beaucoup de pirates fument la pipe ou chiquent le pétun (du tabac), mais en avoir est considéré comme un petit trésor.

Sinon, il y a des clans, les Bretons restent plutôt entre eux, et on ne comprend jamais trop ce qu'ils racontent, il y a aussi le clan des artisans, le clan des militaires, le clan des autres marins, et le clan des chefs.

Quand Loarn revient avec nous, il ne me dit pas un mot, il me fait la gueule.

— Hé, j'y suis pour rien !

— Bien sûr qu’si, si t’étais v’nu, ça ce serait pas passé comme ça, crois-moi, allez lâche-moi !

Il est vexé comme un pou, il se fait de nouveaux potes, une bande qui n’arrête pas d’s’e moquer de tout le monde. Des fois ils sont drôles, mais y’en a qui le prennent mal, et le plus méchant de la bande, ben un matin, on l’a pas retrouvé. Ses potes disent qu’une de ses victimes l’a balancé à la flotte. Le Quartier-maître a bien fait une petite enquête, mais a terminé en disant qu’il l’avait bien cherché et qu’il foutait la merde. Ça calme bien ses potes.

Moi, je me fais comme ami, Charles, un marin d’une quarantaine d’années qui a un pied à moitié retourné, blessure de guerre, et qui est un ancien gabier, ceux qui montent sur les mats. Il est bien sympa, il parle pas trop, mais il a plein d’humour et de morgue, ça me va bien, on sympathise.

Il veut se refaire aux Caraïbes.

— Ben oui, tu comprends, m’avoua-t-il en fumant sa pipe. Après vingt ans en mer, j’ai plus de familles sur le continent, ou alors, j’les connais plus, autant finir au soleil avec quelques négresses charnues comme servantes.

Au début, ça me choquait, mais il est sympa. Aux veillées, à moi et à quelques autres, il nous raconte ses souvenirs de marins et de guerres, et, sans exagérer, il est pas bête et a beaucoup d’expérience.

(Marie gagne la clef du Pied Tordu +8)

Le bateau fait escale à Bordeaux avant de traverser l’Atlantique, mais les marins comme moi, c’est-à-dire forcés, n’ont pas le droit descendre.

Je n’ai plus le mal de mer et commence à savoir les bases de marins. J’ai encore mal partout, mais bon. Par contre, je ne voudrais pas me voir dans un miroir, parce que j’ai dû bien changer, jamais j’ai des muscles comme ça.

Enfin, nous quittons l’Europe...

Les jours passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c’était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marin de faire un concert, tout le monde est ravi. Nous avons tous dansé...

Un autre événement marquant fut l’exécution de Loarn, mon matelot. On l’a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse. Cette fois, c’est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s’est mis dans une colère noire qu’on l’ait pas prévenu la première fois.

Le Capitaine a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent que Loarn avait une relation avec le cambusier qui s’est mal terminée et que le cambusier s’est vengé.

Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, m'dit Charles, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque, tranchants comme des rasoirs. Ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, ils vont pas lui faire de cadeau, ils vont le tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages. Ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé. Ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté.

Fin de l'épisode et du beau marin à la cicatrice. Chez les marins pour causer, ça cause... la punition a été trouvée trop lourde et le Capitaine et le cambusier prennent leur lot de malédiction, mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue.

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi, faudra remonter le vent en louvoyant et essayer de voir où on a atterri.

— Dis donc, Charles, tu commences à t'y connaître.

— Hé, p'tit, vingt ans de marines, j'te rappelle, pis j'ai remplacé un patron sur un bateau, parce qu'il s'était pris un tonneau mal arrimé dans la gueule, et j'ai bien regardé comment qu'y f'sait l'pilote, pis y m'a expliqué aussi, mais bon, c'est loin.

— T'as pas voulu continuer.

— Ça c'est pas trouvé.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent.

Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

227

228

229

230

231

Un atelier de stylisme, il y a des mannequins constellés d'épingles, une bibliothèque de revues et de livres de modes, une grande planche à dessin et des crayons de toutes sortes, des posters de Coco Chanel, d'Yves Saint-Laurent, de défilés.

C'est très beau, mais je me demande ce que ça fout là. Je ne sais pas trop quoi faire dans cette pièce, je feuillette les revues, regarde s'il y a quelque chose sur la mode gothique, oui, ho putain, ils se font pas chier dis donc ! C'est très réussi, très inquiétant et très sexe, un peu comme moi.

- *Bon, j'essaye de gratouiller un petit dessin. Allez au [232](#).*
- *Je ressors. Allez au [177](#).*

232

Mouais, je suis vraiment pas mauvaise en dessin quand je veux. C'est pas mal, ma femme à la chauve-souris, mon animal totem, collier de pointes pour les deux, on ne sait pas qui tient l'autre en laisse, vinyle noir, sympa, bon, mais ce n'est pas ça qui déchirera le voile épais du mystère dans lequel je suis.

- *Je ressors Allez au [177](#).*

233

234

Je suis contente, j'arrive à toujours retomber sur la rivière. Par contre, je ne revois jamais la fille.

Au bout d'un moment, je trouve quelque chose d'un peu différent sur la berge où j'arrive, une pirogue, pas une pirogue moderne, une pirogue sortie d'un film d'aventure, qu'en bois et tout et tout, une pagaie est posée dessus...

J'attends un bon moment l'autre fille, mais elle ne réapparaît pas. Bon, ça ne m'étonne qu'à moitié dans ce bordel. J'aurais peut-être dû me jeter à l'eau tout à l'heure...

- *Bon ben, je prends la pirogue et descends la rivière. Ça devrait me faire sortir d'ici quand même... Allez au [193](#).*
- *Bah... Je préfère continuer à suivre la rivière à pied... Allez au [73](#).*

235

Putain, qu'il est mignon ! En plus, il a une chouette cicatrice sur la joue droite.

— Salut, t'as un matelot ?

Il me dévisage des pieds à la tête. C'est un beau brun à l'air trop rebelle, il mâche quelque chose.

— Non, et toi ?

— Ben moi non plus.

— Tu veux qu'on se mette ensemble ?

— Si tu veux, ouais.

— Ben, viens mon gars.

Nous allons du côté de ceux qui ont leur matelot.

— T'es pas breton toi, comment tu t'appelles ?

— Florent, et toi ?

— Loarn.

— Sympa comme prénom.

— Ouais.

Pis il arrête de me parler et regarde attentivement autour de lui, il est trop mystérieux en plus. Le Quartier-maître nous invective :

— Ceux qui ont leur matelot ! Allez dans vos quartiers et installez-vous, le maître d'équipage vous rejoindra.

On suit le mouvement. Nous allons à l'avant du pont et descendons par une trappe. Là, une grande salle avec des hamacs et des coffres sommaires. Il y a aussi des canons arrimés de partout sur les côtés et trois espèces de boxes. Ça pue la sueur et le sel mélangé, avec un je ne sais quoi d'urine. Des marins s'installent et discutent, un vrai bordel. On trouve un hamac qui a l'air libre au centre du bateau.

— Pis là, c'est notre coffre, on peut mettre nos affaires. Dis-moi, t'as pas l'air d'un marin.

— J'en suis pas un, et toi.

— Mon père en était un, j'ai un peu appris, mais il est mort en mer quand j'avais treize ans.

— Désolé.

— Pas grave. Tu sais faire quoi alors ?

— Heu, plein de trucs...

Sauvé par le gong. Le maître d'équipage arrive avec deux soldats. Il a une trentaine d'années et un tricorne.

— Tout le monde a un hamac ? Bon, va falloir que vous décidiez qui sera de quart, on part bientôt. Pour les Bretons qui nous rejoignent, bienvenue à bord. Je sais que vous n'êtes pas forcément contents d'être là, mais vous verrez, si tout le monde met du sien, tout se passera bien et vous serez de retour chez vous dans six mois avec votre solde. Je sais aussi que vous ne connaissez pas forcément ce genre de bateau, on en tiendra compte au début, mais faites des efforts, les anciens vous mettront le pied à l'étrier.

Les trois pièces qui sont là, c'est les cuisines, l'atelier du charpentier, pis l'infirmerie.

Je vous rappelle que vous n'avez rien à faire dans les cales, dans le carré des officiers et dans la cuisine. Si on vous y prend, vous tâterez du fouet, c'est moi qui vous le dis.

Bon, je vous donne cinq minutes pour vous organiser pour les quarts, pis rendez-vous au grand cabestan qu'est juste là, pis sur le tillac.

Le cabestan est un grand cylindre de bois enroulé d'une corde à l'avant de notre niveau.

— Dis, ça te gêne pas de faire le premier quart ? J'suis un peu épuisé.

— Non, non, je me suis levée il n'y a pas si longtemps.

— Merci.

Et hop, il se met direct dans le hamac. Bon, ben pas chevalier le mec, en même temps, il ne faut pas que j'oublie que je ne suis pas une femme, pour lui en tout cas.

— Allez, montez l'ancre, les gars !

Des marins se mettent autour du cabestan et se mettent à le tourner, je les rejoins. Un gars se met à chanter, et tout le monde répète sa phrase, tandis qu'en trois secondes, mes bras me font mal, et que je ne sers plus à grand-chose.

— *T'auras de l'andouille ! Mon cotillon rouge !*

Dans ton devant ! Mon cotillon blanc !

File les focs et brasse au vent

Change derrière et change devant !

Une fois l'ancre remontée, tout le monde retourne sur le tillac. Déjà, des marins montent comme des singes en haut des mats pour libérer les voiles, le Quartier-maître répartit les tâches.

— Toi, au grand mât, à la bonnette.

— Heu, c'est où ?

— Thierry, montre à ce puceau la bonnette du grand mât.

— Viens là toi.

Nous allons au mât le plus haut avec une bonne trentaine de marins qui se répartissent les tâches. Il me montre une corde.

— Regarde, faut défaire cette manœuvre, viens là toi, vient nous aider, pis tenir tant qu'on nous a pas dit de larguer.

— Une manœuvre, c'est une corde ?

Il me regarde d'un air désapprobateur et me chuchote à l'oreille :

— Faut jamais dire ce mot sur un bateau, ça attire le diable, c't'une manœuvre, c'est tout.

— D'accord, pardon.

— Larguer ! dit une voix au loin.

— Là on laisse filer.

Et ça y est, mes mains cuisent, je dois lâcher la corde.

— C'est pas grave. Tu verras dans six mois t'auras des mains comme les miennes.

- *Et là, il me montre ses deux enclumes amochées. Allez au 121.*

236

237

238

239

C'est enfin à notre tour d'embarquer.

Quand le bateau part, c'est comme si je devenais libre. Les marins se mettent à chanter, dans un patois incompréhensible, un chant à vous arracher des larmes. Je demande à mon voisin quelle est cette langue.

— Ben, du breton, t'es vraiment pas d'ici toi !

— Non, vraiment pas.

— Tu viens d'où ?

— Du centre.

— Et c'est quoi ton nom ?

— Heu, mon nom ? Florent, je m'appelle Florent. Vous savez où on va ?

— En Inde occidentale, le maudit Roi Soleil a enfin fait la paix avec ces maudits anglais, il n'a plus besoin de ce rafioteur ici...

Il se remet à chanter, je vois une larme perler sur sa grosse joue.

La barque est arrimée à l'énorme navire, il doit faire soixante-dix mètres de long. Il a quatre mats, deux immenses avec quatre voiles carrées, un à l'arrière, plus petit, avec seulement deux voiles, et un autre encore, penché vers l'avant, avec encore quatre voiles. Nous sommes montés par un treuil et regroupés sur le pont.

Le navire est immense, une vraie petite ville. C'est bourré de ponts, de canons, de niveaux, impressionnant, et ça grouille, on est plus de cent là-dessus, et partout, des cordages. Chaque voile a je ne sais combien de cordes...

— C'est les derniers, Premier lieutenant.

— Bien, je vais pouvoir leur parler. Messieurs, bienvenu à bord. Vous avez été réquisitionné par la Royale pour aller en Inde occidentale, à Saint-Domingue dans les Caraïbes plus exactement. Vous toucherez votre solde une fois arrivé.

Sachez qu'à bord, vous êtes sous l'autorité militaire et que la discipline doit être exemplaire. Nous n'hésiterons pas à faire des exemples s'il le faut. Par exemple, je vous assure que si l'on voit des jeux de cartes ou de dés, les coupables seront reclus directement à fond de cale et suspendus de soldes.

Pour organiser les matelotages et le reste, vous allez passer à tour de rôle à cette table où je prendrais vos noms et compétences.

Le Premier lieutenant s'assoit avec sa plume d'oie et son gros registre, personne ne bouge.

— Bon dieu, venez où personne n'aura de solde !

Ça marche. Les marins se mettent à la queue leu leu.

Sur un pont surélevé, je vois celui qui doit être le Capitaine, il observe la scène.

Autour de moi, ça râle en patois. Je demande à mon voisin de me traduire, il me regarde d'un air suspect.

— Ils se sont permis de faire une presse comme ces maudits anglais parce que nous sommes bretons.

— Maudits Français.

— Une presse ?

— C'est rafler les marins.

— Si nous étions français, il y aurait eu un tirage au sort.

— Maudits Français.

Bon Dieu de Bretons, ils ne nous aiment pas, ça, c'est sûr.

— Excusez-moi, mais en quelle année sommes-nous ?

— 1713, pourquoi ?

Hum, c'est bien ce que je pensais. Je vais me mettre dans un coin en me tenant la tête dans les mains, et, soudain, un fou rire, furieux, je fais tout pour le cacher, mais les plus proches marins m'observent en me prenant pour une folle et en baragouinant, style, maudits Français...

Je redouble de rire, puis je suis saisie d'angoisse. Une bonne heure passe, et je me rapproche de la queue, c'est à moi.

Le Premier lieutenant est vraiment mignon, malgré sa perruque. Il doit avoir trente ans, il me regarde.

Vous êtes marin, vous ?

- *Heu, oui oui. Allez au [86](#).*
- *Ben non, en fait. Allez au [169](#).*

240

Alors qu'ils choisissent des fruits frais, j'me tire en douce, et hop, c'était simple. Je ne vois pas comment ils pourraient me retrouver dans cette animation. Bon, va falloir me débrouiller. Pour le moment, je m'éloigne un peu et profite de mon moment de liberté, je pourrais peut-être me faire engager comme servante dans une auberge.

Je demande le quartier des auberges et m'y dirige, c'est vraiment le pays des marins, ça pullule dans tous les coins. Je ne savais pas qu'il y avait déjà tant de commerce international.

Je me mets devant une auberge et rassemble mon courage pour pouvoir y entrer, il y a pas mal de putes par ici. Bon ben au cas où... on verra... Bon, j'ai le tract, impossible de trouver du courage, je bloque devant l'auberge du « P'tit Marseillais », celle qui me paraissait la plus sympa.

Quand je reçois un coup de bâton sur la tête, je me retourne à moitié assommée. Merde, le Coq et ses aides.

— Comment vous m'avez retrouvée ?

— Non seulement c'est un traître, mais en plus il est con. Où va un marin ? Voir les putes, imbécile !

Ha ben oui, je suis conne.

— Je ne te pardonnerai jamais, je t'ai donné ma confiance et tu l'as trahie !

- *Il faut qu'il arrête de me frapper, parce que je vais mourir, sinon... Allez au [77](#).*

Je n'arrête pas de penser au Premier lieutenant depuis le regard que l'on s'est échangé, je réfléchis sur comment l'approcher...

Sinon, ben, même sans trop m'accrocher, je suis quand même l'apprenti du maître calfat, et là, niveau féminité, ça craint. J'empeste l'étope, j'ai les mains et les habits noircis par le goudron et je me suis beaucoup brûlée.

Nous faisons chauffer le goudron dans le foyer de la Sainte Barbe, là où sont les réserves de poudre. Oui, vous ne rêvez pas, l'un des trois feux du bateau est là pour être prêt à faire partir les canons. Autant dire qu'au début, même s'il y a des règles de sécurité, on a un peu peur de tout faire péter.

Sinon, Rolland est à moitié fou, c'est une espèce de prophète chrétien taré. Je fais semblant de faire mes prières parce que sinon, bonjour les emmerdes. Surtout qu'il m'en veut de ne pas lui enlever plus de travail pour qu'il puisse papoter tranquille avec le cambusier et prier.

Je ne dors toujours pas en bas, j'étouffe littéralement. En plus, Rolland parle la nuit, style :

— Jésus Marie Joseph, fils de Dieu alléluia Amen, que ton nom soit sanctifié, au nom du Père...

Il peut faire ça la nuit des heures en marmonnant.

En fait, à part le cambusier, il n'a pas vraiment d'ami, et je crois que le cambusier parle avec lui juste parce qu'ils sont voisins.

J'ai essayé de me faire pote avec le voilier, que je vois souvent pour récupérer les vieilles cordes, mais il est pédé comme un phoque, et comme ses apprentis ne lui suffisent pas, j'ai pris mes distances. D'ailleurs des pédés, il y en a plein. Des fois, c'est glauque. Un matin par exemple, je vais en fond de cale pour chercher un truc, il y avait un jeune marin enchaîné pour avoir piqué des gâteaux ou un truc comme ça. Je m'approche, je croyais que le cambusier était en train de lui parler, tu parles, il était en train de se faire faire une pipe par le jeune et fier marin. Pop pop pop, je suis revenue plus tard...

Finalement, mon pote, c'est le cuisinier, le Coq en langage marin, un vieux grigou avec un humour second degré terrible et très sympa avec ses aides. On rigole trop avec eux. En plus, je vous dis pas l'avantage, il me garde parfois les restes des plats qu'il fait pour les officiers, terrible.

En tant qu'artisan, nous n'avons pas du tout le même rythme que les marins, nous avons des journées normales, eux ne dorment que la moitié de la nuit et se reposent la moitié du jour.

L'ambiance est pas mal, à part quelques bagarres. Ils chantent souvent, ça, c'est super sympa...

Quant au Premier lieutenant, il est toujours occupé, soit dans le quartier des officiers, soit avec le Quartier-maître, soit à régler des problèmes.

Mais un soir, alors que je traîne, je le vois tout seul au bastingage regarder la mer. C'est maintenant cocotte.

— Salut.

— Salut Florent. Alors, le calfat te plait ?

Il se rappelle de mon prénom, trop cool.

— Oui oui. Et vous, ça consiste en quoi votre travail ?

— Je me destine à être un jour Capitaine, donc j'apprends à gérer un équipage et l'art du pilotage...

Et il me parle. Je le regarde avec de grands yeux admiratifs, il est un peu condescendant, mais pas trop. Il parle d'une voix posée et sympathique, je lui demande si c'est pas trop dur, les responsabilités, tout ça...

— Dis-moi Florent, tu m'as l'air bien éduqué, comment as-tu atterri ici ?

— Hé bien, heu, mon père était un marchand de tissus de Lyon, mais j'ai toujours voulu naviguer, alors j'ai fui pour la Bretagne, hein, parce que les marins là-bas, c'est réputé, et puis je me suis fait prendre par la presse, mais j'étais contente, heu, pardon, content, et puis voilà.

— Tu sais donc lire et écrire ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? J'ai besoin d'un aide. Si tu veux, je peux en parler au Capitaine.

— Ha ben d'accord, d'accord.

Là, je deviens toute rouge, mais alors rouge comme la fille d'un piment et d'une tomate. Je m'enfuis en lui disant au revoir et que j'attends de ses nouvelles, et qu'on m'attend.

Je cours me réfugier en cale, le cœur battant. Je m'imagine déjà dans ses bras dans une belle robe bleue, et nos enfants, et notre vie d'aventure.

— Où est ce maudit Florent ?! Florent, viens là !

— J'arrive Rolland !

Bon Dieu de feignasse !

Je ne suis pas du tout à ce que je fais, connerie sur connerie, Rolland me hurle dessus, mais je n'entends rien, je prie pour que ça marche.

Après le repas du soir, le Quartier-maître vient me voir.

- *Florent, le Premier lieutenant veut te voir, j'espère que t'as pas fait une connerie. Allez au [882](#).*

242

C'est le premier embranchement que j'ai trouvé en sortant de ma cellule.

- *Je vais à l'est, nord-est, l'air y semble plus frais. C'est la partie droite du labyrinthe. Allez au [46](#).*
- *Je vais à l'ouest, nord-ouest, l'air y est plus chaud et c'est la partie gauche. Allez au [47](#).*
- *Je vais au sud, vers ma cellule et la salle de magie. Allez au [155](#).*

243

Ha, quelle horreur ! Ma chambre de petite fille ! Ha, les salops, je vais les tuer, beurk, c'est horrible !

Cette tapisserie rose avec des nounours, ce lit de princesse de prisunic, ces affreuses peluches, ces immondes barbies, ces dégueulasses babioles qu'on croit faites pour les filles, ces pierrots dégoûtants, ces petites filles toutes mignonnes qu'on fout partout, sur les posters, sur les cahiers, sur les stylos, jusqu'aux culottes, ces bijoux écœurants, ha je vais les tuer, plus jamais ça, plus jamais une petite fille qui doit être une fée inoffensive et immonde, qui doit jouer du piano, qui doit toujours dire oui Maman, oui Papa, je t'aime, oui, je viens faire un bisou et je me couche sans faire de bruit, tarés ! Pitié, pas ça, où est le lance-flammes !

- *Je sors immédiatement. Allez au [177](#) (ignorez dorénavant **Marie 243**, la porte a disparu).*
- *Je contemple cet affreux tableau. Allez au [244](#).*
- *Je détruis tout, je vais leur arranger leur reconstitution moi, tu vas voir. Allez au [245](#).*

244

Je contemple mon enfance, mon énervement se noie dans la tendresse. Finalement, j'étais mignonne... Des larmes d'émotion coulent sur mon mascara. Après tout, j'ai quitté le monde de princesse Walt Disney pour une princesse de Tim Burton, j'ai

toujours des babioles, des bijoux, j'ai changé les posters de petite fille par ceux de Marylin Manson, mes cahiers sont noirs au lieu d'être roses, et puis quoi...

Je me couche dans mon lit de petite fille et je m'y sens bien, mon cœur bat, il y a quelque chose de profondément taré dans ces pièces et ces couloirs, mais c'est bien.

- *Je laisse l'un de mes colliers, une croix égyptienne, sur mon lit et je ressors tranquillement de ma chambre de petite fille, sans regret. Allez au [177](#) (ignorez dorénavant **Marie 243**, la porte a disparu).*

245

Je commence par faire de gros Anarchie sur les tapisseries, puis je déchire tous les draps et les habits qui me tombent dessus, mets des bites dans les bouches des petites filles, éventrent les peluches, fait une partouze de Barbies et de Kens après leur avoir arraché les cheveux et déchiré leurs habits, je renverse les armoires, ça ne va pas toujours pas mieux, je pisse et chie sur le lit, holala, je déconne moi, je ne veux plus de mon enfance et je fais caca au lit, ça me fait marrer.

C'est bon, je peux me tirer, ils vont être content les débiles qui ont fait ça, je jette un dernier coup d'œil avant de sortir. C'est là que je vois Groseille mon nounours, l'œil et le ventre arraché, j'ai la berlue ou il pleure...

Je ferme la porte, marre de tout ça.

- *Je sors Allez au [177](#) (ignorez dorénavant **Marie 243**, la porte a disparu).*
- *Il pleure, qu'est-ce que c'est que ça ? Allez au [246](#).*

246

Il pleure, je le vois bien, bonjour l'hallucination.

— Hé Groseille, crève ! Et bonjour en enfer de ma part !

- *Je claque la porte en sortant. Allez au [177](#) (ignorez dorénavant **Marie 243**, la porte a disparu).*
- *Qu'est-ce que j'ai fait ? Mon pauvre Groseille. Allez au [247](#).*

247

Je prends Groseille, trouve le matériel de couture que ma mère m'avait offert pour mes douze ans. Comment les gens qui ont fait ça savent ce détail, c'est mes parents qui organisent tout ça ? C'est trop pour moi, stop !

Je le recouds du mieux que je peux.

Finalement, je nettoie toute la chambre comme je peux. Heureusement qu'ils avaient aussi mis la petite salle de toilette qu'il y avait dans ma chambre, parce que bonjour la merde.

Je range, puis il me vient une idée, je fais une espèce de tableau délire de tout ça, une mise en scène de tous ces objets brisés, la farandole joyeuse des bras cassés, c'est beau.

Maintenant, ça va mieux, je mets Groseille au milieu du lit, comme un roi, et je sors en me mouchant, Groseille... Tant pis pour ceux qui trouvent ça débile.

- *De nouveau des couloirs. Allez au [177](#).*

248

Mes pieds s'enfoncent dans la boue tandis que j'approche des tombes ouvertes, ce sont de grandes caisses de marbre, surmontées de leurs pierres tombales. Ouf, il n'y a rien à l'intérieur, juste des noms gravés sur le fronton et des dates de naissance. Yasmina, Éric, Sam... des noms que je ne connais pas, hé ! Il y en a une à mon nom, Marie, la date correspond, hé ! Il y a un trou à l'intérieur, un escalier continue à s'enfoncer.

- *Je prends une torche et descends, comme on descendrait au fond de sa propre mort... J'adore. Allez au [249](#).*
- *Je remonte tant qu'il en est encore temps... Breu... Allez au [201](#).*

249

Je prends une torche et m'enfonce dans ma propre tombe, il y a un bruit terrible derrière moi, un bruit de pierre qui racle et tombe.

Ébranlée, je me retourne. Le couvercle de la tombe s'est refermé, je suis enfermée.

Ma poitrine se bloque, je remonte, essaie de toutes mes forces de bouger la pierre. Ce n'est même pas la peine d'essayer, je ne la bouge pas d'un centimètre. Bon, du calme, après tout, cet escalier doit bien descendre quelque part, ce ne peut pas être un cul-de-sac.

Je descends. Cet escalier est long, très long, c'est absurde, pourquoi un si grand escalier descendrait si bas, je me vois de plus en plus dans une secte complètement barrée, des satanistes immémoriaux.

J'entends des bruits, des objets qui s'entrechoquent, il y a quelque chose, je descends plus rapidement. L'escalier s'arrête, il y a un couloir qui tourne, les bruits sont au bout, je vois de la lumière qui bouge, des ombres qui s'agitent.

Je m'approche discrètement et jette un coup d'œil, un homme habillé d'un pagne s'avance vers moi, il renifle, toute sa peau est blanche, il n'a pas de cheveux. Il me regarde, ses yeux sont blancs, à la place des oreilles, il a comme des branchies. Je hurle de peur, ils sont plusieurs, ils s'approchent de moi en sifflant.

Juste devant, ils se battent contre des hommes en combinaisons blanches qui ont des casques avec des lumières frontales.

— Ils ont trouvé quelqu'un, une terrienne, on dirait une terrienne !

— Il faut la sauver !

Je les vois s'avancer à grands coups de bâton parmi ces êtres grimaçants qui feulent de leurs petites dents pointues, je vois du sang, les créatures me tirent en arrière avec énergie. Je vois que certains d'entre eux sont des femmes. Les hommes casqués avancent vers moi avec une violence inouïe.

- *Je me laisse tirer par les créatures. Allez au [250](#).*
- *Je me débats pour essayer de rejoindre les hommes casqués. Allez au [251](#).*

250

Nous plongeons dans le noir, deux me tiennent par un poignet et un autre me pousse derrière, nous courons. Dès que je trébuche, ils me tirent et me relèvent, eux n'hésitent jamais, tournent. Le bruit de nos respirations saccadées emplît le noir absolu. Je suis à peu près persuadée qu'ils vont me dévorer, j'en entends de partout autour de moi, ils sont peut-être des dizaines. Enfin, leurs pas ralentissent, le danger est écarté, nous marchons maintenant.

— Vous n'allez pas me faire de mal ?

Je sens qu'ils m'ont entendue, mais ils ne me répondent pas, je pense qu'ils ne savent pas parler, qui sont ces créatures de cauchemar ?

Ça y est, nous nous arrêtons, j'entends un écoulement d'eau, je sens la présence de centaines d'entre eux autour de moi, ils se mettent à faire un mélange de sifflement et de souffle, je crois deviner que c'est leur langage, et là, quelqu'un se met à parler normalement.

— Vous avez capturé une terrienne. Hé, madame, vous m’entendez, tout va bien, vous n’êtes pas seule.

— Je vous entends, je m’appelle Marie, où suis-je ? Pourquoi n’y a-t-il pas de lumière ?

— Ne vous en faites pas, tout va bien, il n’y a pas de lumière, car c’est la nuit, le jour va bientôt arriver. Ne vous inquiétez pas, nous n’allons pas vous faire de mal, nous ne sommes pas comme vous.

— Comme nous, je suis seule, de qui parlez-vous ?

— Vous n’êtes pas de la colonie ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. J’étais dans une cellule, je me suis réveillée, j’ai descendu un escalier et me voilà.

— Incroyable, vous allez bien ? Vous n’avez pas de délire ? Rassurez-moi, vous êtes bien venue ici en vaisseau spatial ?

— En vaisseau spatial ? C’est vous qui délirez, j’étais enfermée dans cette cellule, je ne sais pas comment j’y ai atterri, mais je ne crois pas que c’était un vaisseau spatial, qu’est-ce que vous me racontez ?

Mon cœur commence à paniquer, je ne suis quand même pas dans un film de science-fiction, c’est trop là. Marie, calmez-vous, vous êtes à dix mille années-lumière de la terre, vous le savez quand même.

- *À dix mille années-lumière de la terre, ces couloirs, ces portes, ces choses étranges, ces êtres de cauchemar, je m’évanouis. Allez au [252](#).*

251

D’un effort désespéré, j’arrive à me libérer en mordant mon kidnappeur, je cours vers les hommes normaux. Ils viennent vers moi, redoublent de violence, je vois le crâne d’une de ces créatures exploser sous un coup de barre métallique.

— Fuyez !! Crie l’un des hommes.

L’un d’eux m’empoigne le bras, il plonge ses yeux dans les miens.

— Une femme, c’est un miracle, vite venez !

Ils sont quatre, deux nous couvrent, nous courons. Ce sont des grottes.

— Vous êtes arrivée ici comment ?

— Vite, nous verrons ça plus tard ! D’abord, mettons-nous en sécurité, merci mon Dieu.

J’ai l’impression d’être une apparition de la vierge.

— C'est bon, je pense que nous pouvons marcher, Pierre, Marc, c'est bon ? Deux voix lointaines lui répondent :

— C'est bon, le gibier s'est enfui, on ramène une dépouille.

— Le gibier ?

— Et oui, il faut bien se nourrir, mais nous verrons ça plus tard. Vous savez que nous n'avons plus de nouvelle de la terre depuis trois ans. Vous êtes arrivée récemment ? Où est votre base ? La terre renvoie des expéditions ? Nous allons pouvoir rentrer chez nous ?

Son regard est plein d'espoir, moi je dois avoir l'air terrifié.

— Où sommes-nous ?

— Houla, ça va ? Nous sommes sur la planète 224 du troisième système, Sol, vous ne vous en rappelez plus ?

— Nous ne sommes pas sur la terre ?

— Ha non, nous sommes à dix mille années-lumière de la terre.

— Merde, elle déconne, s'inquiète l'autre à mon sujet, elle a dû bouffer du lichen.

- *Je m'évanouis. Allez au [253](#).*

252

Je rêve, des milliers d'yeux me regardent en chuchotant dans des kaléidoscopes de couleurs vives, une gamme de couleur inhabituelle, je me réveille. Il y a une semi-obscurité moite. Une dame d'une cinquantaine d'années me regarde, les seins pendants, le teint blafard, elle a de beaux yeux bleus délavés.

— Réveille-toi petite, j'ai tellement hâte que nous parlions, il y a si longtemps que je n'ai pas eu une conversation dans notre langue, n'ai pas peur.

Je me lève, nous sommes dans une grotte. La lumière du soleil vient d'un puits qui monte en biais, je ne vois pas le ciel, mon cœur bat. Il y en a des dizaines, de tout âge, des enfants qui jouent, des grappes d'adultes quasi immobiles, des silhouettes furtives qui vont et viennent. Leur peau est blanche, comme si elle était un peu moisie, beaucoup me regardent en silence et je vois leurs iris foncés et énormes me fixer. Un filet d'eau s'échappe d'une rocaille et fait une poche où des créatures se rafraîchissent. Des murmures soufflants s'échangent.

— Alors, dis-moi maintenant ce que tu fais ici ? Tu t'es échappée de la colonie ?

— Non...

Je lui explique brièvement mon histoire, elle ne me juge pas, mais je sens qu'elle ne me croit pas.

— Dîtes-moi où je suis, je vous en supplie, qui êtes-vous ?

— Sophie, quant à mes amis, ils ont bien des noms, mais dans leur langue, et je ne pense pas qu'ils te soient utiles pour l'instant.

Elle me parle en souriant, très tendrement.

— Écoute-moi Marie, rappelle-toi, nous sommes sur Sol, l'une des premières planètes où le climat permet à l'homme de vivre. Nous sommes beaucoup plus près d'un soleil que la terre, ce qui fait que la surface de Sol est un désert immense, mais la vie est possible, sous terre.

Quant à moi, je faisais partie de l'une des premières colonies humaines envoyées ici, j'étais biologiste, et je devais étudier le système vivant de Sol. Très rapidement, j'ai découvert les Soliens, ce peuple incroyable. Tu verras, c'est un peuple de chasseurs-cueilleurs, comme on appelait les anciennes tribus de la terre, aux rêves incroyables, aux mythologies féeriques, à la connaissance de leur milieu parfaite. Ils ont l'air de monstres, mais ne le sont absolument pas.

Peu à peu, j'ai appris leur langue, et grâce à leur mousse sacré, un lichen très courant ici, j'ai pu rentrer dans leur rêve. Le fait qu'ils vivent quasiment toujours dans l'obscurité, doublé de leur consommation de lichen, leur a développé des capacités psychiques énormes, ce sont de grands voyageurs oniriques.

Il m'a fallu très longtemps pour assimiler leur langue. J'étais très solitaire dans ma spécialité, je partais de longs mois et quand je revenais à ma base, on me prenait un peu pour une folle. J'étais persuadée qu'il fallait reconnaître ce peuple comme interlocuteur et propriétaire de ces territoires. J'avoue que je me suis heurtée à de gros préjugés. Les responsables étaient certes intéressés, mais leur priorité était d'acclimater l'homme à n'importe quel prix, tu te rappelles les problèmes que rencontrait la Terre en ces temps là ?

— Pas du tout, vous ne m'avez pas cru, mais je ne viens pas du tout du futur.

— Calme-toi, je te crois, tu viens donc du passé, quelle est l'époque dont tu viens ?

— Début 2000.

Ce n'est pas possible, nous sommes en 2156 si je me rappelle bien.

Cette folle me dit que j'ai fait un saut dans le temps de plus de cent ans, elle déconne ou quoi, je regarde autour de moi, ce n'est pas un rêve, je crois que je vais m'évanouir une seconde fois.

— Viens boire avec moi Marie, tout va bien.

Elle me parle d'une voix calme, je m'approche de la source, les Soliens me font place, je vois leur espèce de branchies frémir, je vais m'évanouir, j'ai faim, je bois. L'eau est délicieuse.

— Respire, tu es ici maintenant.

Après avoir un peu repris mes esprits, elle continue son histoire.

— À la fin d'une longue expédition, j'étais enfin de retour dans ma base avec quelques Soliens prêts à rencontrer les colons, mais à ma grande stupéfaction, la base était désertée, toutes les centrales énergétiques vidées. Il y avait un trou de ver géant juste à côté.

— Et les autres, ceux que j'ai vus tout à l'heure ?

— Une autre colonie terrienne qui est apparue depuis quelques mois, alors que les événements dont je viens de te parler sont vieux de huit ans.

Au début, j'étais folle de joie de retrouver des terriens vivants, mais je me suis rapidement rendu compte qu'ils étaient tombés dans une espèce de folie. J'ai discuté avec leur chef, mais cela s'est très mal passé, il a menacé de me tuer. Ils n'ont plus de nouvelles de la terre depuis trois ans. Maintenant, ils sont proches d'une secte délirante et ils nous posent de nombreux problèmes.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé sur terre ?

— Quand je l'ai quitté, c'était le début des départs des premiers colons, c'est-à-dire la fin des expéditions purement scientifiques, et l'envoi des premiers volontaires.

Le réchauffement climatique était à son point culminant, la moitié de la terre était devenue inhabitable. Après la grande crise de 2058, où deux milliards d'êtres humains sont morts et où deux milliards sont retombés dans des sociétés primitives, un nouvel équilibre s'était créé.

Vers les pôles, des sociétés ultramodernes et confortables, et dans le reste, des microsociétés. Mais le climat n'avait pas fini de se dérégler, et de nouveaux flux migratoires se cognaient aux frontières des pays technologiques. Quand je suis parti, les guerres faisaient de nouveau rage. Tu ne te rappelles toujours rien ?

— Pas une seconde. Pour moi, c'est de la science-fiction, la terre est peut-être détruite ?

— Peut-être, mais je ne crois pas, un nouvel équilibre s'est sûrement créé.

— Quels sont vos problèmes avec la colonie terrienne ?

— Pour que je te t'explique nos problèmes avec la colonie, je dois t'expliquer d'abord le système écologique de cette plantée.

D'immenses vers creusent les galeries dans lesquelles nous nous trouvons, ils se nourrissent de micro-organismes qui sont rejetés sous forme d'excréments qui suintent de leur corps.

Cette bave fertilise les parois où des mousses, le fameux lichen, et d'autres végétaux se mettent à pousser. Ils avancent très lentement. Le réseau de galeries où nous sommes est bouché par cinq vers à quelques kilomètres, nous sommes donc pour le moment dans un cul-de-sac de ce côté-ci. De l'autre côté, il y a un grand puits avec un lac qui donne sur des milliers d'autres kilomètres de galeries et où vivent d'autres tribus de Soliens.

C'est une oasis où nous nous étions installés et où les vers s'étaient rejoints, il y a de cela des années, pour s'accoupler puis se séparer.

Quand la nouvelle colonie terrienne est arrivée, j'étais en exploration dans les galeries où nous nous trouvons. Ils chassèrent violemment les Soliens de l'oasis pour s'y installer, les acculant ici. Ces oasis sont des lieux stratégiques, il y a de l'eau, avec toutes sortes de crustacés comestibles, de grands espaces, des végétaux que l'on ne retrouve pas dans les galeries.

Ici, il y a tout de même quelques puits, car les vers vont à la surface pour sortir un jour ou deux leur tête, ils ont besoin de soleil pour tuer des parasites sur leur gueule, mais aucune oasis.

Quand j'ai vu les Soliens me rejoindre, j'ai essayé d'aller parler aux colons. En y allant, je suis tombé sur leur chef, leur patriarche, Pierre, j'étais tellement heureuse de le voir, de parler.

Malheureusement, tout s'est mal passé, d'abord il m'a appris qu'ils n'avaient plus de nouvelles de la terre depuis huit ans et qu'ils avaient abandonné leur ancienne base pour celle-ci, plus confortable. Ensuite, il a voulu me persuader que je devais venir avec eux pour m'accoupler, car nous avons le devoir de repeupler cette planète et qu'ils n'avaient que deux femmes pour sept hommes, mais surtout, quand je lui ai parlé des Soliens, il est rentré dans une espèce de rage et je compris qu'ils les détestaient et les chassaient pour se nourrir. Je tombais des nues, je me mis à lui expliquer l'horreur de son comportement. Il se mit à me gifler, à m'expliquer que je devais rejoindre mon peuple, qu'il me protégerait malgré moi, qu'il m'enfermerait et que je finirais par me nourrir des Soliens moi aussi.

Je me suis enfuie. Je ne sais pas dans quel état d'esprit sont les autres colons, mais s'il s'est présenté comme leur chef, nous avons un gros problème, car nous sommes bloqués ici, et nous devons retrouver une oasis plus confortable. Ils bloquent l'issue et font preuve de violence dès qu'ils nous voient. Nous avons attendu quelques mois pour voir si la situation évoluait, si les vers retombaient sur une autre galerie, mais nous avons décidé d'agir.

Bon Dieu, qu'est ce que je fous ici ?

— J'ai faim.

Sophie se met à siffler l'un des Soliens, il m'emmène une espèce de gros scarabée sphérique.

— Ici, me dit Sophie, beaucoup de nourritures sont très dures, c'est pour cela que leurs dents sont pointues, mais ces insectes sont mous à l'intérieur.

Elle met le scarabée par terre et le casse comme une noix de coco.

— Il faut nous excuser, mais il n’y a que peu de nourriture dans ces boyaux, ils sont trop récents, et les rares fruits de Sol sont dans les oasis. Tiens, tu peux manger ça cru, c’est très nourrissant.

- *Elle me tend l’insecte brisé, une chair noire membraneuse bouge encore un peu. Marie, à la guerre comme à la guerre, il faut que tu arrives à manger ça. Allez au [254](#).*
- *Heu, j’ai un peu grossi ces derniers temps, je crois que je vais jeûner quelques jours. Allez au [255](#).*
- *Heu, là ça va pas du tout, je ne mange pas ça, il faut trouver autre chose. Allez au [256](#).*

253

Je rêve des créatures blanchâtres aux dents pointues, elles me poursuivent dans des couleurs étranges, un peu pastel, tout tourne, je cours, mon cœur bat. Je me réveille.

Une femme d’une cinquantaine d’années, les cheveux mi-longs, un peu frisés, me sourit, elle a l’air un peu triste.

— Bonjour, je m’appelle Martha, comment te sens-tu ?

— Les monstres, les monstres sont partis ?

— Oui ma chérie, il n’y a plus de monstre.

— Où suis-je ?

— En sécurité, ne t’en fais pas, tu es avec nous maintenant, tout va bien, tiens, bois ça.

Elle me tend un verre en plastique avec du café fade. Je regarde où je suis, une bâtisse en forme d’iglou, je suis sur un lit de camp sous une couverture de survie, tout ça ressemble un peu à une chambre d’hôpital, tout est blanc, éclairé par un néon.

— Tu l’as échappé belle, Dieu sait ce que t’auraient fait les vampires.

— Ce sont des vampires ?

— Bien sûr que non, mais c’est comme ça que nous les appelons. Alors maintenant, raconte-moi comment tu es arrivée ici, toute la colonie se le demande. De quelle expédition es-tu ? Est-ce que la terre renvoie des navettes ? Cela fait longtemps que tu es sur Sol ?

Ma tête se remet à tourner, le cauchemar n’est pas fini. Je lui raconte tout, mon réveil dans la cellule, les choses étranges, ma descente dans ma propre tombe. Elle me regarde compatissante.

— Te souviens-tu avoir mangé de ce lichen qui pousse dans les grottes ?

— Non, pas du tout.

— Car tu sais qu’il est très dangereux, il peut rendre fou.

— Non, ce n’est pas ça.

— Il y a aussi le déni de l’espace qui arrive de temps en temps. C’est tellement étrange pour un être humain de se retrouver sur une autre planète, que certains créent un délire, est-ce que tu penses que cela aurait pu t’arriver ?

— Non, non, je me rappelle de toute ma vie ancienne, l’école, mes parents, mes potes, tout, et je vous assure qu’il n’y avait pas d’expéditions à des milliers d’années lumières, nous allions à peine sur la lune.

Elle me regarde intriguée, comme un médecin regarderait un patient dont la maladie lui échappe momentanément.

— Tu es sûre que tu te sens bien ?

— Ben, physiquement oui, mais sinon, j’ai un peu l’impression d’un très mauvais rêve. Nous sommes sur une autre planète, pas sur terre ?

— Oui.

— Et en quelle année sommes-nous ?

— 2154.

— Ouais, ben ça va pas du tout alors, moi j’étais au début des années 2000, si c’est une blague elle est vraiment pas drôle, alors maintenant vous arrêtez tout.

— *Quel est ton nom ?*

— Marie...

— Alors Marie, calme-toi, tout le monde est très content de t’avoir trouvé, car nous manquons de femmes, alors calme-toi, je t’en supplie. Si les autres te prennent pour une folle, cela risquerait de mal se passer. Tout le monde est sur les nerfs ici, et il n’en faudrait pas beaucoup pour que tout explose.

— Vous, dites-moi qui vous êtes. Qu’est-ce que vous faites là ?

— Bien, je vais t’expliquer, j’espère que ta mémoire va revenir.

— Vous ne me croyez toujours pas ?

— Je n’ai pas dit ça, écoute-moi maintenant. De toute façon, il est bon que tu saches où tu viens d’atterrir. Nous sommes l’expédition 12 de la colonisation de Sol. Nous sommes arrivés il y a huit ans, nous nous étions installés dans un puits à trente kilomètres d’ici. Puis, il y a quelques mois, nous avons découvert celui-ci, plus spacieux, où nous avons déménagé.

— Un puits ?

— Oui, rappelle-toi...

— Ne me dites plus de me rappeler ou je crie.

— Excuse-moi, j’arrête, promis.

— Je ne sais rien, vous comprenez, rien, faites comme si vous me croyiez ou je vais devenir folle !

— Bien, calme-toi. Les puits sont les clés de Sol. Cette planète est beaucoup plus proche d'un soleil que la terre, sa surface est un immense désert brûlant. Mais il y a toute une vie souterraine, végétaux, insectes, animaux. De grands vers créent des réseaux souterrains où, grâce à l'eau qui s'y trouve, une vie s'est développée. Ces vers ont parfois besoin de prendre le soleil, cela crée des puits. Mais il en a aussi des naturels comme celui-ci, tu verras, avec un lac. Bien sûr, ces puits ne sont pas droits, car sinon, le soleil tomberait dessus directement et empêcherait la vie, un bon puits est toujours oblique, et les vers les font toujours de cette façon, comme s'ils l'avaient compris.

— Pourquoi dîtes-vous que vous avez besoin de femmes ?

— Pour une raison que nous ignorons, nous n'avons plus aucun contact avec la terre depuis trois ans, nous ne savons pas ce qui s'est passé et nous imaginons le pire.

— Pourquoi ?

— Eh bien, il est fort possible que l'homme n'existe plus sur terre, ou tout au moins l'homme civilisé. Quand nous sommes partis il y a soixante ans, les guerres faisaient rage aux frontières.

— Il y a soixante ans ? Les guerres ?

— Il faut cinquante ans pour venir ici, nous sommes cryogénisés pendant le voyage. Et les guerres... tu sais bien que le réchauffement climatique était à son point culminant, et que la moitié de la terre était inhabitable.

Après la grande crise de 2058, les guerres, les catastrophes et les épidémies ont tué deux milliards d'êtres humains et en ont renvoyé deux autres dans des sociétés primitives. Seules aux pôles subsistaient des sociétés modernes qui firent les programmes spatiaux de colonisation. Mais le climat n'avait pas fini de se dérégler, et de nombreux flux migratoires se cognaient à nouveau aux frontières des pays technologiques. Voilà quelle était la situation quand nous sommes partis, et depuis, plus de nouvelles. Une nouvelle colonie devait arriver une fois par an.

— Et les autres colonies ?

— La plus proche du réseau n'existe plus, un ver vint pour faire un puits juste à côté et ils durent s'éloigner de nous pour retrouver un puits convenable, il devait nous envoyer un messenger pour donner leurs nouvelles coordonnées, mais ils ne l'ont jamais fait, et les autres sont trop éloignés pour que nous puissions les contacter. Une expédition nous paraît trop dangereuse. En plus, il faut que nous économisions les panneaux solaires avec lesquels tout fonctionne ici, ils s'usent bien plus vite que prévu.

— Vous êtes combien ?

— Sept hommes, deux femmes et un enfant, Joseph, qui a deux ans. Et nous sommes peut-être les derniers hommes dans l'univers.

— Et il vous faut des femmes pour la reproduction, pour sauver l'humanité.

C'est ça.

Dans quel merdier je me suis fourrée, dans quel livre pourri de SF l'humanité s'est mise !

— J'ai faim.

— Tiens, pour commencer mange un pampelosse, c'est ce qu'il y a de plus agréable à manger ici. Ensuite, il faudra t'habituer aux autres nourritures.

Elle me tend un fruit d'une taille d'un pamplemousse à la peau orange, lisse, je croque dedans, c'est très sucré et un peu amer, c'est bon. De sentir la chair du fruit descendre dans mon estomac m'aide à réaliser où je suis.

— Sortons ou je vais devenir folle.

— Bien, je vais te faire rencontrer les autres et visiter la colonie. Si ça ne te gêne pas, nous allons dire que tu as un trou de mémoire, pour le moment.

— Bien.

- *Je n'ai pas la force de la contredire. Allez au [257](#).*

254

— Heu, c'est normal, que ça bouge encore un peu ?

— Oui, ne t'en fais. Pour le moment, c'est notre principale nourriture, avec la mousse.

— La mousse faites voir...

On m'emmène une mousse spongieuse et verdâtre.

— Je ne sais pas par quoi je vais commencer, honnêtement.

Je goutte la mousse, c'est très acre, tout à fait désagréable, on dirait qu'il y a du sable à l'intérieur. Des Soliens me regardent, je regarde le scarabée, sa chair visqueuse encore mouvante.

— Ça se mange à la main ?

— Oui, regarde.

Sophie y plonge ses doigts et ressort un tas de chair qu'elle transforme en boulette, puis l'emmène à sa bouche et la mâche, comme si c'était normal. Je plonge mes doigts à mon tour, c'est gluant, ça ne vient pas facilement, mes ongles se tachent de liquide noirâtre, je fais une boulette.

- *Heu, pour le moment, je vais en rester à la mousse. Allez au [258](#).*
- *Dans un effort désespéré, je la mets à la bouche. Allez au [259](#).*

Il faut que tu manges Marie, tu ne peux pas rester comme ça.

— Bon, d'accord.

- *Je me mets à contempler ce scarabée d'un air courageux. Allez au [254](#).*
- *Non, bien vrai, j'ai pas faim. Allez au [260](#).*

— Tu verras, tu t'y habitueras, mais nous pouvons t'offrir aussi de la mousse.

On m'emmène une mousse spongieuse et verdâtre.

— Hum, ça a l'air mieux, honnêtement.

Je goutte la mousse, c'est très acre, tout à fait désagréable, on dirait qu'il y a du sable à l'intérieur.

— Hum, délicieux les gars, je crois que je vais vomir, mais c'est très bon, vraiment, chapeau, vous saluerez le cuistot.

Sophie se met à rire.

— C'est tellement bon d'entendre de l'humour humain.

— Ils rigolent pas vos copains, ha, excuse-moi, il y a un caillou.

— Ce n'est pas un caillou, ce doit être une autre sorte d'insecte, croque-le, il est très bon.

Je crache instinctivement. Sophie se met à éclater de rire. Tous les Soliens nous regardent de leurs yeux diaphanes, c'est marrant on dirait qu'ils sourient. Tous commentent de leur souffle ce qu'il vient de se passer. Je dirais qu'il y a une bonne ambiance.

— Viens, je vais te faire visiter les merveilles de nos souterrains

- *J'ai hâte. Allez au [261](#).*

Nous sortons, tout baigne dans l'obscurité, nous sommes dans une immense grotte, une grande crevasse où une lumière éclatante s'écrase à une centaine de mètres devant moi. Dès la fin de la lumière, une végétation touffue apparaît, puis s'amenuise au fur et à mesure que l'obscurité gagne.

Il y a effectivement un grand lac face à nous, je vois des boyaux de l'autre côté s'enfoncer dans la roche. Il y a quatre autres bâtisses en forme d'iglou blanc, dont un

très grand. Nous allons sur celle de droite, là plus à l'écart. Une jeune femme blonde s'amuse au bord de l'eau avec son enfant. Elle paraît très fatiguée, un peu éteinte. Marie, voilà Élise, la jeune et heureuse Maman, et Joseph, l'espoir de toute la communauté...

L'enfant me regarde très sérieusement tandis que sa mère me sourit mollement.

— Bonjour, bienvenue, excusez-moi, mais Joseph me fait passer des nuits atroces en ce moment.

Je regarde l'eau, elle est très pure, je vois des crabes étranges bouger doucement.

— Vous vous baignez des fois, ce n'est pas dangereux ?

— Non jamais, Pierre nous l'interdit.

— C'est dangereux alors.

— Nous le pensons.

— Qui est Pierre ?

— C'est celui que nous avons élu chef de la communauté.

L'enfant s'approche de l'eau et y met ses pieds.

— Joseph sort de là, c'est interdit, lui dit sa mère sans bouger d'un poil et en regardant Martha.

Pendant un moment, je sens qu'il se passe quelque chose entre eux, comme si Élise demandait la permission à Martha de le laisser faire. Martha semble hésiter, mais sort l'enfant brusquement de l'eau.

— Pierre ne veut pas, tu entends Joseph, s'il te voyait, nous nous ferions gronder. Pierre est son père, du moins, nous le pensons.

— Vous n'êtes pas sûrs ?

Nous avons dû un peu altérer la morale depuis que nous n'avons plus de nouvelles de la terre. La reproduction est devenue une de nos priorités. Mais viens, continuons la visite.

Nous rentrons dans le plus grand bâtiment.

— Voilà la salle commune. Mes amis, je vous présente Marie.

Quatre hommes qui jouent aux cartes se tournent vers moi et me demandent avec empressement de mes nouvelles. Je joue le jeu de l'amnésie momentanée. Ils me souhaitent la bienvenue et m'assurent la joie de me recevoir.

Il y a deux frères, les plus jeunes de la colonie, Marc et Samuel. Samuel est frisé, châtain, très énergique et souriant, son frère, plus petit et aux cheveux noirs, semble plus nerveux, il me regarde avec un peu trop d'insistance. Puis Daniel et Henry, deux hommes d'une cinquantaine d'années, assez ombrageux une fois la surprise de ma découverte passée.

Martha me montre la cuisine et la pièce d'à côté, le dortoir. Nous ressortons.

— Viens, nous allons à la tente d’appoint, c’est là où à tour de rôle nous pouvons être isolés. Tiens, là-bas, le caisson vers le lac, c’est les toilettes.

La tente d’appoint donc. Il y a deux lits, une bibliothèque et un ordinateur.

— Maintenant, l’atelier-laboratoire, il doit y avoir Koban et Gérard.

Un petit homme d’une soixantaine d’années nous accueille. Il est petit et a une barbe et des lunettes, il me regarde d’un air amusé, il me plait tout de suite.

— Voilà donc notre rescapée, bonjour Mademoiselle, je suis Koban, et ce que vous voyez ici est mon antre. Gérard est sorti voir les panneaux solaires, il reviendra pour le repas.

Il y a des terminaux d’ordinateur, des générateurs, des éprouvettes, mais aussi tout un atelier de bricoleur aux outils étranges.

— Koban cherche en ce moment comment optimiser notre potager.

— Oui, voyez-vous, nous avons dans nos ordinateurs toutes les encyclopédies que la terre ait jamais créées, et c’est moi qui suis sensé synthétiser tout ça et voir quel savoir pourrait nous être utile. Si vous cherchez une réponse à n’importe quelle question, demandez-moi et je vous la trouverai.

— Quel est le sens de la vie ?

J’avoue, ça m’a échappé.

— Laissez-moi quelques heures et je vous trouverai quelques dizaines de réponses, selon chaque religion et chaque philosophie, ça vous intéresse vraiment.

— Je vais réfléchir, tiens, on va essayer un truc, cherchez Marilyn Manson dans votre truc.

— Alors là, il va falloir m’épeler.

Après épellation et rentrée des données dans ordinateur la photo de mon chanteur préféré apparaît sur l’écran.

— Incroyable votre truc, faites voir ce qu’ils disent, est-ce qu’ils disent qu’il s’est enlevé des côtes pour avoir la taille plus fine ?

Martha me regarde comme une extra-terrestre et Koban toujours aussi amusée. Bon sur ce, leur truc ne m’apprend rien de nouveau sur le Prince des ténèbres. Apparemment, on peut même écouter un morceau, holala les nazes, c’est Tainted love, le morceau de Depeche Mode.

— On peut écouter là ?

— Oui.

Et là, horreur, ce n’est pas le Prince ténèbres qui chante, c’est Depeche Mode.

— Arrêtez immédiatement ça, votre truc est pourri, ce n’est pas Marilyn qui chante, et ben, si tout le reste est de cette exactitude vous allez pas aller loin avec votre ordinateur.

Nous laissons Koban dans un abyme de perplexité, ce qui me met en joie. Nous nous approchons d'un engin aux roues énormes avec des panneaux solaires sur le toit, c'est leur bus.

— Vous sortez souvent ?

— Pour le moment, non, nous prenons le moins de risque possible et préservons au maximum le matériel.

Je comprends.

Nous nous approchons de la crevasse, la lumière est bien plus vive, il me faut un temps d'adaptation.

— Tu vois là-bas, à côté du compost, c'est la cabane où nous mettons les outils, viens, montons vers le potager, nous l'avons mis le plus prêt possible de la lumière

Nous suivons un sentier, une végétation dense apparaît, je vois des arbres très bas avec des lianes d'où pendent les fruits qu'ils m'ont offerts tout à l'heure, il y en a une bonne dizaine. Le chemin est escarpé par endroit, il y a beaucoup de plantes différentes, dont une espèce de roseau terminé par une petite boule blanche. Il y a aussi beaucoup de lichen un peu bleu.

— C'est ça qu'il ne faut surtout pas manger, ça donne des hallucinations qui peuvent se révéler mortelles. Tiens regarde là-bas, l'homme en train de bêcher, c'est Pierre, notre chef.

— Il n'y a que lui qui bosse ?

— Non, il n'y a que lui qui ne fait jamais de pose. Viens.

Nous passons entre des laitues, des carottes et autres légumes terriens. Le potager est à la limite de là où frappe la lumière du soleil. Il fait très chaud, toute végétation disparaît brusquement dans la zone de lumière. Je crois voir un lézard à huit pattes. Pierre est habillé d'un bleu de travail et d'un chapeau rond et blanc. Il cesse de travailler et nous regarde s'avancer vers lui, sans mot.

— Voilà, Marie, mais je te préviens, elle a des troubles de mémoires, elle ne se rappelle même pas être venue sur Sol.

Pierre a les yeux bleus, délavés, des cheveux et une barbe grisonnante. Je crois voir une lueur de déception à la nouvelle de mon amnésie.

— Ce n'est pas grave Marie, mais il faudra que tu te rappelles, c'est très important pour nous. Si tu es venue avec une nouvelle expédition, il faut absolument que nous la contactions. Que sais-tu faire Marie ? As-tu une spécialité ?

— Ben, je fais du clavier, j'étais en fac d'histoire et je m'intéresse à la magie, le tarot, les médailles, tout ça.

Je ne sais pas si je vais supporter cette histoire d'amnésie longtemps.

— Tu te rappelles où en était la Terre quand tu es partie ?

— Ben, heu, il y avait des guerres aux frontières, c'est tout ce dont je me rappelle.

— Tu es habillée bien bizarrement.

Je ne sais pas quoi lui répondre.

Tu sais Marie, tu as beaucoup de chance d'être parmi nous, tu sais que nous sommes peut-être les derniers terriens dans l'univers. Nous avons une mission. Ici, tout le monde travaille et à un rôle, il faudra que tu trouves ta place. La question est de savoir ce que tu peux apporter à la communauté, et tu peux beaucoup. Notre mission demande beaucoup d'abdication, la vie nous a choisis, mais nous saurons la remercier et nous battre pour l'humanité toute entière.

- *Ben oui Monsieur, j'comprends. Allez au [262](#).*
- *Vous savez, je ne sais pas si je vais rester avec vous. Allez au [263](#).*
- *Hé, attendez, rien ne dit que nous sommes les derniers terriens, faut se calmer. Allez au [264](#).*

258

Je fais un effort désespéré pour manger de cette infâme mousse et mon estomac est partagé entre la nausée et la satisfaction d'avaler quelque chose, parce que oui, j'avais faim. Je bois beaucoup d'eau pour faire passer tout ça. Les Soliens me regardent, j'ai l'impression qu'ici tout se passe très lentement. Ça contraste avec la bataille de tout à l'heure, leur groupe donne une impression de calme, de lenteur.

Sophie me dit en souriant :

— Viens maintenant, je vais te faire visiter les merveilles de nos souterrains.

- *Pas de problème. Allez au [261](#).*

259

Je le recrache immédiatement.

— Ha, ça a bougé, je vous jure que ça a bougé.

Sophie éclate de rire, les Soliens sifflent dans tous les sens, comme s'il participait à la joie de Sophie, je rigole à mon tour, et, dans une posture héroïque, je parviens à avaler du scarabée. C'est très craquant et très nerveux, mais ça n'a pas beaucoup de goût, un peu comme un chewing-gum goût rien du tout. Je l'avale, contente d'avoir surpassé mon dégoût. Je rebois un peu d'eau et Sophie me propose de visiter le réseau de galeries.

- *Bien sûr. Allez au [261](#).*

260

Sophie est embêtée, j'entends mon ventre gargouiller, mais c'est décidé, je ne goûterai pas à l'art culinaire des grottes, c'est bon, merci, je suis assez à rude épreuve comme ça, un peu de jeune ne pourra pas me faire de mal.

Veux-tu visiter le réseau de grotte dans lequel nous vivons alors ?

- *Ouais, mais vite fait. Allez au [261](#).*
- *Non, je veux rentrer chez moi, c'est tout, j'en ai marre de ces conneries. Allez au [265](#).*

261

— Viens.

Une horde de Solien se prépare à nous suivre, il se déplace avec une agilité incroyable, aussi bien à quatre pattes que sur leurs pieds. Leurs mains sont souvent en contact avec la roche, pour se tenir, ou la sentir, je ne sais pas. Je commence à suivre Sophie dans le néant. Ha oui au fait, je vais voir comment là-dedans moi ?

— Heu, au fait, on voit comment là-dedans ?

— Eh bien, on ne voit pas, donne-moi la main, nous allons aller lentement, tu verras, tu t'habitueras.

— Et il y a souvent des puits.

Non, pas souvent, il y en a trois dans toute cette partie.

- *Heu, bien réfléchi, je ne vais pas aller dans le train fantôme, je vous attends là, à tout à l'heure. Allez au [266](#).*
- *Super visite, j'arrive, tiens ma main. Allez au [267](#).*

262

Il me regarde d'un air entendu, je ne sais pas s'il s'est rendu compte que je me foutais de sa gueule, d'ailleurs, pour être honnête, je ne sais pas si je suis aussi fière que ça dans cette situation.

— Viens Marie, je vais te montrer le potager. Tu peux partir Martha, je vais un peu rester seul avec notre nouvelle arrivante.

Martha s'en va, il me prend par le bras, et là, au milieu des carottes, des radis et des salades, qu'il me montre fier comme pas deux, il me dit un truc un peu bizarre :

— Tu as vu notre enfant, Joseph, il a deux ans, mais il va grandir, et toi, tu es encore très jeune, et bien c'est amusant n'est-ce pas, tu t'appelles Marie, et lui Joseph, j'y vois comme un signe.

Je ne veux pas savoir quel signe il voit là-dedans, il veut pas que je lui ponde Jésus quand même.

— Tu sais Marie, nous n'avions que deux femmes ici, avant ton arrivée, et Martha est stérile. Malgré tous nos efforts, elle n'arrive pas à tomber enceinte, c'est une grande tragédie pour nous. Tu comprends, Élise, la mère de Joseph est en pleine forme, mais au niveau génétique, une seule femme aurait pu nous poser des problèmes. Tu as vu les autres hommes, je suis fier d'eux, ce sont des braves, de vrais bons gars, tu vas passer beaucoup de temps avec eux, tu vas apprendre à les connaître et eux à t'apprécier. Mais je suis sûr que tu as déjà su les conquérir.

C'est pas vrai, il est déjà en train de me caser, hé, je suis jeune moi, hier encore j'étais en fac, je ne sais pas si je suis prête à sauver l'humanité de l'autre côté de l'univers du jour au lendemain. Là, il s'arrête et plonge son regard bleu dans mes yeux.

— Va Marie, prends tes marques, mais surtout, ne sors jamais du périmètre du camp, ne va jamais dans l'eau, ni dans les grottes. Comme Élise et Joseph, tu es devenue ce que nous avons de plus précieux.

- *Je le quitte abasourdie. Allez au [268](#).*

263

— Qu'est-ce que tu racontes ?

J'ai peur de l'avoir énervé.

— Eh bien, il faut me ramener là où vous m'avez trouvée, il y a un escalier dont je suis descendue et qui nous ramènera là d'où je viens.

— D'où est-ce que tu viens ?

— Je ne me rappelle plus, mais je suis sûre que nous allons trouver, je ne sais pas moi, mais je viens de là en tout cas.

J'enverrai les gars voir ton escalier, mais toi, tu resteras là, c'est trop dangereux. C'est déjà un miracle que nous ayons pu t'arracher aux vampires, je ne prendrai pas ce risque deux fois.

- *Est-ce que vous pensez une seule seconde que vous allez me dire ce que je dois faire ou pas ? Allez au [269](#).*
- *Eh bien, envoyez-les, vous verrez bien, puisque vous tenez tant à sauver tout le monde. Allez au [262](#).*

264

Il fixe ses grands yeux bleus dans les miens, illuminés.

C'est bien Marie, tu as de l'espoir, c'est ce qu'il nous faut, ha l'espoir de la jeunesse, tu as l'avenir devant toi, et tu ne te laisses pas abattre. Tu seras un exemple pour certains ici, n'est-ce pas Martha ? Martha est stérile, ce qui nous pose beaucoup d'inquiétude, et tu vois, tu apparais. Rien n'est jamais une fatalité. Maintenant Marie, je vais te montrer quelque chose dont je suis très fier.

- — *Ça, je n'en doute pas. Allez au [262](#).*
- *Écoutez, vous ne m'avez pas bien compris, ce que je veux dire, c'est que votre côté guru de secte apocalyptique, ça va pas le faire. Allez au [269](#).*

265

Sophie me regarde pleine d'empathie.

— Je comprends Marie, c'est dur pour toi, mais je ne sais pas comment t'aider, il te faut bien agir, tu ne vas pas te mettre dans un coin et bouder.

— Non, ramenez-moi là où vous m'avez trouvée, je descendais d'un escalier, il devrait bien toujours y être, et vous m'aidez à soulever la pierre qui bloque la sortie.

— Si tu veux.

- *Nous partons main dans la main dans le noir, un groupe de Soliens nous accompagne. Je les entends filer autour de nous, sans faire plus de bruit qu'un courant d'air. Moi, je tiens fermement la main de Sophie, les tunnels sont assez réguliers. Nous marchons, je me sens dans un rêve obscur. Allez au [270](#).*

266

Tu es sûre, nous pourrions repasser là où nous t'avons trouvée.

- *Ha, dans ce cas-là. Allez au [267](#).*

- *Non, laissez-moi tranquille, j'ai besoin de me reposer. Allez au 271.*

267

Nous nous enfonçons dans le néant. J'entends filer les Soliens autour de nous, sans faire plus de bruit qu'un courant d'air. Moi, je tiens fermement la main de Sophie, mais les tunnels sont assez réguliers.

— Nous allons voir l'avancée de deux vers à quelques kilomètres, ensuite, nous irons là où nous t'avons trouvée.

Après quelques mètres, elle me fait longer la paroi.

— Il y a tout un nid d'insectes qui grouille de l'autre côté, ça ne dérange pas les Soliens, mais je veux t'éviter ça.

Je me retiens de hurler.

Nous visitons tout le réseau, elle me fait toucher les parois enduites de mousse.

— Nous mangeons plus vite les mousses qu'elles ne repoussent, c'est pour cela que nous devons prendre une décision, nous ne pouvons pas nous nourrir que d'insectes.

Ailleurs encore, les Soliens s'agitent.

— Ils ont trouvé des toiles d'Agnites, ce sont des espèces d'araignées à quatre pattes, ils se servent de leur toile pour se faire leur pagne. Mais il faut les gérer, sinon elles deviennent immenses, foisonnantes, coupent les accès et deviennent dangereuses pour les enfants.

— Charmant.

— Tu veux en toucher une.

— Elles ne piquent pas ?

— Non.

Ben, je veux pas les toucher quand même.

Enfin, nous arrivons au cul des vers, les Soliens deviennent silencieux, une ambiance étrange naît, Sophie chuchote :

— Les Soliens ont énormément de respect pour toute la nature, mais particulièrement pour les vers, ils font ce que tu pourrais appeler une prière, veux-tu toucher le ver, tu verras, ils ne sont pas mous.

Dans le silence, on peut entendre de minuscules grattements. Le ver doit bien faire dans les dix mètres de circonférence. J'arrive à trouver le courage de le toucher, en effet, on dirait une peau de rhinocéros, enfin ce que je peux imaginer d'une peau de rhinocéros, parce qu'en vérité, je n'en ai jamais touché, c'est ce qu'il me vient à l'esprit.

— Ils avancent d'environ vingt mètres par jour. Touche le mur, il est gluant, c'est de cette sécrétion que va naître la vie. Les Soliens suivent l'avancée des vers au jour le jour.

Effectivement, les murs sont poisseux et ont une odeur, de... sperme ? Mouais...

Nous allons voir l'autre ver, celui-ci a commencé son ascension vers le sol.

— Ensuite, il se laissera glisser en arrière pour continuer devant lui, regarde, il y a de l'eau, les vers remontent souvent quand ils ont trouvé une source.

Ça plus deux fois plus de sécrétion, font que les puits sont de véritables nids de vie. Les Soliens prennent comme un signe supplémentaire la montée du ver. Leurs décisions sont souvent prises à ces moments-là.

Viens, nous allons voir où nous t'avons trouvée et ensuite, nous préparerons la cérémonie avec les Soliens, toutes les décisions se prennent en ingérant du lichen.

— Tu me dis que ça fait trois mois qu'ils ne prennent pas de décision et qu'ils se font chasser ?

— Pour les Soliens, ni la mort ni le temps n'ont les mêmes valeurs que pour nous. Ils sont dans une espèce d'éternel présent que même la mort ne peut altérer. La survie de l'espèce a une importance, certes, mais les décisions doivent être prises au bon moment qui dépend de signes. Pour tout avouer, ton arrivée et la montée du ver sont les deux signes qu'ils attendaient.

— Mon arrivée ?

- *Oui, en vérité, ils n'étaient pas là par hasard quand tu es arrivée, ils t'avaient vu en rêve, ils en savent plus que tu ne crois, et même moi, je suis loin d'avoir encore percé tous leurs secrets. Mais viens, nous allons retourner au lieu de ton arrivée. Allez au [270](#).*

268

Je regarde en descendant le panorama, ces tentes rondes et blanches, ce lac avec de l'autre côté les grottes qui partent dans le néant. Je me sens perdue, je ne sais pas quoi faire. J'ai envie de pleurer. Quel Dieu absurde m'a mis dans cette situation, j'aimerais fuir, mais où ? J'aimerais que ça s'arrête, que je me retrouve dans ma chambre, chez moi. Que je révise mes cours, que je m'habille pour voir un concert avec mes potes, mais non, je vous jure que si je m'en sors, je ne me plaindrai plus jamais de ma vie d'étudiante.

Je descends le sentier, je vois arriver Marc, l'un des deux frères.

— Alors ça y est, tu as rencontré le boss ?

— Oui.

Si ça te dit, je peux te montrer des films, on en a des milliers dans l'ordinateur, ça pourrait te changer les idées avant le repas du soir, il est dans deux heures.

- — *Ça, c'est une super idée, j'ai bien besoin de penser à autre chose. Allez au [272](#).*
- — *Non merci, je préférerais être un peu tranquille. Allez au [273](#).*

269

Il devient rouge de colère, me saisit les deux poignets et me les serre de toutes ses forces.

— Maintenant, quoi que tu en penses, je suis responsable de toi, et il va falloir t'y faire. Et si tu n'es pas assez mature pour m'obéir, je t'assure que je te ferai plier, par la force s'il le faut.

D'un mouvement sec, il me fait agenouiller.

— Maintenant, tu vas répéter après moi, excusez-moi Monsieur, je ne sais pas ce qu'il m'a pris, je vais maintenant être gentille et ne plus poser de problème, compris ?

Je regarde Martha, elle est horrifiée, mais ne dis pas un mot.

- — *Excusez-moi Monsieur, je ne sais pas ce qu'il m'a pris, je vais maintenant être gentille et ne plus poser de problème. Allez au [274](#).*
- — *Mais ça va pas connard, lâche-moi. Allez au [275](#).*

270

— Voilà l'intersection où nous t'avons trouvée, c'est là.

Je m'engage dans le tunnel, nous devrions tomber en bas de l'escalier, malheureusement, pas d'escalier, des éboulis.

— C'est impossible, il y avait un escalier.

— Les Soliens me disent que cela a toujours été comme ça.

— Il faut tout déblayer, vous devez m'aider.

— Ton escalier était long ? Combien de temps l'as-tu descendu ?

— Je ne sais pas moi, dix minutes.

— Est-ce que tu te rends compte du travail qu'il faudrait faire ? Surtout que les éboulis risquent de se reproduire dès que nous aurons un peu avancé, les Soliens ne creusent jamais de tunnel. En plus, les colons sont justes à côté, ils peuvent venir nous

tuer à chaque instant, ils chassent les Soliens, et dans ce cul-de-sac, ce serait un massacre.

— Vous ne vous défendez pas ?

Les Soliens n'ont pas encore pris de décision, mais maintenant il faut la prendre, il est temps. Viens, rentrons au puits.

- — *Bon, allons-y. Allez au [276](#).*
- — *Non, je dois rester là, aidez-moi. Allez au [277](#).*

271

— Bien, repose-toi.

Je me mets dans un coin, recroquevillée, je ferme les yeux. J'ai besoin de me retrouver, je ne veux pas être ici. En vérité, rien de ma situation ne me paraît normal et j'aimerais m'endormir et revenir chez moi. Je m'endors.

Je suis l'une d'eux. Je me faufile dans le noir sans hésiter dans ce monde incroyable, des bestioles grouillent de partout, je les mange, les tues, puis les hommes en blanc se jettent sur moi, ils me frappent. Le rêve change, je me retrouve dans un univers aux couleurs kaléidoscopiques, les autres Soliens m'entourent, ils chuchotent, me parlent, me disent qu'ils ont besoin de moi. Ils me disent que la clé de mon retour me sera donnée si je les aide, puis de nouveau je suis pourchassée par les hommes en blanc, ils veulent me capturer pour que je fasse des enfants, ils me tirent...

Je me réveille, les Soliens sont autour de moi et me regardent de leurs yeux blancs.

- *Je crie. Allez au [278](#).*
- *Je les regarde à mon tour. Allez au [279](#).*

272

Nous allons dans la tente d'appoint. Marc a l'air tout content que j'accepte de le suivre. Il me montre l'ordinateur où sont enregistrés les films. Il y en a des milliers, on peut les classer par plusieurs paramètres, comme dans un loueur automatique de vidéo. Je lui fais sélectionner les films de mon époque, puis ceux un peu après la mienne. C'est marrant, il y a tous les blockbusters américains, quelques films européens, et il y a bien les films qui ne devraient pas encore exister, des suites qui n'auraient dû sortir que dans quelques années.

— Il y a de tout, me dit Marc, des documentaires, des séries, des films, des pornos, des concerts. Qu'est-ce que tu voudrais voir ?

Il a dit porno d'une drôle de manière. Je fais mon choix sur la suite d'un film qui n'était pas sorti à mon époque.

- *Nous plongeons dans le film. Marc est à côté de moi, je sens qu'il voudrait déjà se rapprocher. Voir un film me fait oublier ma situation, momentanément en tout cas. Le film terminé, c'est l'heure de manger, une cloche sonne, nous allons dans la tente principale. Allez au **280**.*

273

Il est contrarié, ça se voit, je pars en marchant avant qu'il n'insiste.

— En tout cas, ne sors pas du périmètre, ce serait trop dangereux.

OK.

- *Je vais vers le lac, vers Élise et son enfant. Allez au [301](#).*
- *Je vais voir Koban, le sympathique technicien dans son bric-à-brac. Allez au [302](#).*
- *Je vais faire le tour du périmètre, comme ils disent, parce que si je devais fuir... Allez au [303](#).*

274

Il se calme, déstabilisé par mon obéissance. Je crois que j'ai échappé à de gros problèmes. Je lui fais ma tête de petite fille obéissante. Il a l'air de se sentir un peu coupable maintenant.

— Bon, c'est bon, excuse-moi, je suis un peu sanguin, mais tu comprends... Bon, laissez-moi maintenant toutes les deux, j'ai du travail, nous verrons comment tu t'intégreras au groupe au dîner de ce soir, partez.

Nous partons. J'ai le cœur qui bat, il m'a fait flipper ce con. Martha va de son côté.

Je la retiens.

- — *Dis donc Martha, il est pas un peu spécial votre chef ? Allez au [304](#).*

- *Je la laisse partir pour reprendre mon souffle et mes esprits avant de redescendre. Allez au [268](#).*

275

Il m'envoie une claque qui me jette à terre avec une violence inouïe, il me remonte et me tord le bras. Nous descendons en trombe le sentier.

Il appelle Koban qui sort de sa tente.

— Emmène-moi de quoi endormir cette folle.

— Hé, vous n'allez pas l'écouter, c'est lui qui est fou, il m'a frappée.

— Tais-toi !

De nouveau, il me fait mettre à terre, à genoux. Koban a l'air lui aussi terrorisé, mais il ne prend pas ma défense, les autres hommes arrivent pour observer la scène, pas un ne bouge le petit doigt.

— Mais vous êtes fous tous, vous êtes des salops.

On m'enfonce une seringue dans le bras, je suis foutue.

Je rêve, ils me poursuivent, tous, les colons, les monstres, tous veulent m'avoir, ils arrivent à me coincer, ils se disputent, les monstres me regardent suppliants, de nouveau ils se font massacrer par les colons, c'est affreux, j'ai peur qu'ils me tabassent moi aussi, cette fois, je fuis avec les monstres.

Tout devient calme, ils sont autour de moi, ils me parlent, mais je ne les comprends pas, ils vont venir, il faut que je les aide, mais comment...

Je me réveille dans la même tente que la première fois, j'ai mal au ventre, les salops, ils m'ont fait quelque chose, mon bras est attaché par une chaîne à un pilier, je crie. À mon désespoir, c'est Pierre qui arrive.

— Tais-toi ou je t'assomme.

Je me tais, effrayée.

— Tu nous as obligés à prendre des mesures. Nous t'avons inséré dans le ventre une puce, même si tu t'échappes, nous saurons toujours où tu es, puisque tu es assez folle pour ça. Je suis très déçu, il va falloir t'amender, pour que je te détache.

Écoute-moi, Marie, nous ne demandons qu'une chose, c'est que tu acceptes ta situation. Nous t'avons choisi Marc, c'est lui qui devra te faire un enfant et si cela ne marche pas, nous essayerons avec quelqu'un d'autre, tu pourras le choisir, mais ça ne sera ni moi ni Samuel, puisque nous sommes déjà pères ici. Peut-être que si tu es enceinte, tu te montreras un peu plus raisonnable, qu'en penses-tu ?

- — *Je vais devenir raisonnable, je vous jure, détachez-moi, c'est l'émotion qui m'a rendue nerveuse, je ne suis pas comme ça d'habitude, je vous en supplie, je vais être gentille, détachez-moi. Allez au [305](#).*
- — *Vous êtes complètement fous ! Allez au [306](#).*

276

La horde silencieuse revient au puits. Les Soliens sont tous là dans cette ambiance crépusculaire. Je comprends que le soleil se couche sur Sol et que le puits de lumière va s'éteindre peu à peu. Sophie s'approche de moi.

— Marie, écoute-moi, les Soliens vont ingérer une plante hallucinogène, je vais en prendre avec eux. Tout le monde rentre en communion avec cette plante et ils vont enfin prendre leur décision pour sortir de cette impasse.

Seules quelques mères ne vont pas en prendre pour s'occuper des enfants. Les Soliens avaient rêvé de ton arrivée. Quand tu es apparue, ils venaient à ta recherche, sinon, ils ne vont jamais au contact des terriens. Ils veulent que tu prennes du lichen, c'est très important pour eux, acceptes-tu ?

— J'ai le choix ?

Oui, empêcher quelqu'un de faire ce qu'il ressent est impossible pour un Solien. Ça ne lui vient même pas à l'esprit.

— Bon ben, prendre un peu de drogue pour planer, je ne dis jamais non, si vous m'assurez que ce n'est pas dangereux.

- — *Aucun risque. Allez au [307](#).*
- — *Ben alors non merci. Prendre de la drogue avec des extra-terrestres dans le noir complet, c'est pas pour moi. Allez au [308](#).*

277

Non Marie, nous ne t'aiderons pas, ce n'est pas la bonne solution, viens avec nous. Nous, nous rentrons, nous te laisserons seule dans le noir avec ta folie.

- *Dépitée, j'accepte de les suivre. Allez au [276](#).*
- — *Rentrez, je reste. Allez au [309](#).*

278

Sophie accourt.

— Calme-toi Marie, tout va bien, je suis là.

— J'ai fait un cauchemar, j'étais une Solienne, les terriens voulaient me capturer.

Calme-toi, nous allons tous prendre du lichen et trouver la bonne solution. Le lichen est hallucinogène, il va tous nous mettre en transe, tu seras en communion avec les Soliens, tout paraîtra plus clair.

- — *Oui, d'accord. Allez au [307](#).*
- — *Je ne veux pas prendre de drogue ici, il fait presque noir, j'ai peur. Allez au [308](#).*
- — *Il faut que j'aie vu les terriens. Allez au [310](#).*
- *Je sais que rien ne me paraîtra plus clair, je sais qu'il faut que je rentre chez moi. Je pars en courant dans les couloirs, loin de tout ça. Allez au [311](#).*

279

Un immense calme me pénètre. Tout d'un coup, je sais que les Soliens sont une race pleine d'amour, puis ça me passe, et mon inquiétude remonte. Ont-ils influencé mon rêve ?

Sophie vient me voir.

— T'es-tu bien reposée ?

— J'ai fait un cauchemar, j'étais une Solienne, les terriens voulaient me capturer.

— Les terriens doivent effectivement souhaiter te retrouver. Que tu aies rêvé d'être une Solienne est bon signe, cela veut dire que ton psychisme accepte le contact avec eux.

Bien, les Soliens doivent prendre leur décision pour sortir de cette impasse. Nous allons tous prendre du lichen et trouver la bonne solution. Le lichen est hallucinogène, il va tous nous mettre en transe, tu seras en communion avec les Soliens, tout paraîtra plus clair. Ils avaient rêvé de ton arrivée, ils étaient venus à ta recherche quand tu les as rencontrés, de plus, l'un des deux vers qui creusent ce réseau remonte à la surface pour faire un puits.

Ce sont les deux signes qu'ils attendaient pour prendre leur décision. Viens, il te faut prendre du lichen toi aussi.

L'obscurité gagne le puits. Là-haut, sur Sol, le soleil doit se coucher.

- — *Oui, d'accord. Allez au [307](#).*
- — *Désolé, je ne prends jamais de drogue. Allez au [308](#).*
- — *Avant tout, il faut que j'aie vu les terriens. Allez au [310](#).*

Tout le monde est installé, il reste juste deux places pour nous. On me présente Gérard, le dernier colon que je n'avais pas rencontré. Il me dit rapidement bonjour. Il a l'air un peu timide, son visage est bronzé, presque rouge, ça se voit que c'est celui qui sort dehors. Pierre, bien sûr, préside la table, et c'est Martha qui fait le service, le petit Joseph gazouille ou crie selon les circonstances. Sa mère Élise a vraiment l'air complètement paumée. Pierre se lève et prend la parole.

— Maintenant que tout le monde est là, nous allons faire un tour de table pour le bilan de la journée. De plus, chacun donnera son rôle dans notre colonie, pour que Marie se rende bien compte des occupations de chacun, et qu'elle puisse avoir une idée de ce qu'elle pourrait faire ici. Je vais commencer. Je suis Pierre, j'ai été désigné comme chef de la communauté. C'est moi qui supervise les activités et qui travaille dans le potager, au suivant.

— Moi je suis Élise, je suis enceinte et je m'occupe de Joseph.

— Moi je suis Samuel, le frère de Marc, je m'occupe avec mon frère, Daniel, et Henry, des tours de garde et du potager. Je suis le père du nouvel enfant d'Élise. Je prépare une expédition de l'autre côté du lac.

Il ressemble un peu à un ange avec ses cheveux frisés. Son frère se lève.

— Je suis Marc et je m'occupe plus particulièrement de la chasse. Aujourd'hui, j'ai dépecé le Solien que nous avons attrapé hier. Demain, j'irais voir avec mon frère le tunnel où nous t'avons trouvée.

Daniel se lève et parle pour lui et Henry, sans énergie.

— Nous avons fait notre tour de garde.

Il se rassoit aussitôt.

— Je suis Gérard, je m'occupe de l'entretien mécanique et technique. Je reviens de dehors et je confirme que les panneaux solaires s'usent beaucoup plus rapidement que prévu. Dans un an, ils devraient être complètement grillés, nous devons réfléchir à en rentrer deux sur les trois et baisser notre consommation d'énergie, sinon dans un an, nous n'aurons plus rien.

— Je vais y réfléchir, dit Pierre.

— Je suis Koban, je fais des recherches pour optimiser notre potager grâce à des engrais que nous pourrions élaborer avec les plantes locales, j'avance.

— Je suis Martha, je m'occupe de la cuisine, du ménage et j'aide Élise pour Joseph. Je propose que Marie me seconde. De plus, comme il est presque acquis que je suis stérile, ma vie a donc moins de valeur, et j'aimerais pouvoir participer à des opérations hors du périmètre.

Cela me semble être une excellente idée, dit Pierre. Qu'en penses-tu Marie ?

- — *Heu, ben, si vous le dites, pourquoi pas. Allez au [312](#).*
- — *Heu, désolé, mais j'ai jamais aimé le ménage, on peut pas trouver autre chose ? Allez au [313](#).*

281

282

283

— Et tu trouves ça bien ?

Je me retourne, un travesti me toise, il est habillé dans la moitié droite en femme et dans la moitié gauche en homme, même son visage a une moitié de moustache et une moitié maquillée. Les autres marins n'ont pas l'air de le voir.

— Ben oui.

— Ridicule.

— Pourquoi ?

— Pfeu... parce que tu es une femme, et c'est tout, tu t'appelles Marie, pas Marc, ou Martin, Marie, tu t'appelles Marie.

— Et toi, tu ne crois pas que tu es ridicule ?

— Ben si, c'est pour ça, je sais de quoi je parle.

— Ben alors

— Ben alors quoi ?

— Rien.

On ne trouve plus rien à se dire, il m'énerve, soudain, un argument imparable vient à mes lèvres :

— Se définir par son sexe n'est qu'une machination de la société de consommation. C'est la société qui nous oblige à nous limiter dans notre rôle social d'homme ou de femme !

— Si tu le dis.

— Je le dis.

— D'accord, pas de problème, tout le monde a le droit de penser des conneries.

— Maintenant, tu te tais !

— Sinon quoi, tu me casses la gueule ?

— Laisse-moi.

— Non, je vais rester là, à côté de toi, toujours.

— T'es fou ?

— Oui, mais moins que toi. Avoir fait tout ce chemin pour arriver ici, c'est ridicule.

Un marin vient me voir.

Hé, tu viens, on va faire une chaloupe, explorer une île, rigoler, chanter et après, l'officier nous encule, ça te branche ?

- — *J'arrive, chouette ! Allez au [684](#).*
- *Heu, on pourrait en parler avant non ? Allez au [692](#).*

— C'est bon, j'ai compris, je sors de cette pièce.

Je ressors, et me retransforme aussi soudainement en femme. (*Vous pouvez visiter une autre pièce de 883 à 889*)

284

285

286

287

288

289

290

291

Dans un dernier effort, j'essaie de chier pour pousser sa bite hors de moi, mais cela ne sert qu'à le faire entrer plus facilement. Je gémiss comme je peux, de douleur, de haine, de honte, de, malheureusement, plaisir. Ma langue ridiculement tendue vers mes seins, je suis ridicule.

Avec mes mains, j'essaie de le repousser, de lui attraper les couilles pour les briser, mais je n'arrive qu'à le griffer, il hurle de plaisir et en profite pour me défoncer encore plus, je sens de la mouille dégouliner sur mes jambes, ma joue écrasée contre le mur de pierre. Je voudrais qu'il me frappe, je voudrais le frapper, je ne peux que bafouiller :

— Gu-moi !

- *Tandis qu'il éjacule, il me fracasse la tête contre le mur de pierre... Allez au [36](#).*

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

Élise est toute seule, assise par terre. Je m'en vais lier connaissance.

— Chut, Joseph dort.

— Ha ouais, chouette. Alors ça va ?

— Je suis toujours très fatiguée, mais ça va.

Puis elle se tait, elle n'a pas vraiment envie de parler apparemment.

— Ça se passe bien ici, ils sont gentils avec toi ?

— Ho oui, je suis très bien protégée, je ne manque de rien. Les journées sont un peu longues, mais comme je suis très fatiguée, ça va. En ce moment, je peux dormir presque dix-huit heures par jour.

— Ouaou, c'est beaucoup.

— Joseph se réveille énormément la nuit, et comme je suis enceinte, ça fait beaucoup, heureusement que Martha m'aide.

— C'est sûr.

— Tu faisais quoi comme boulot sinon ?

— Ho, je suis pédiatre, c'est mon rôle de m'occuper des enfants. Maintenant, excuse-moi, mais je vais me reposer dans la tente, je n'en peux plus, désolé.

Elle me quitte, l'air complètement éteinte, et ben dis donc, ça donne pas envie tout ça.

Je traîne un peu autour du lac, et puis une cloche sonne, je vois tout le monde aller au repas dans la tente principale, j'attends un peu Élise et je les rejoins.

- *Allez au [280](#).*

302

— Ha salut Marie, alors comment s’est passée l’entrevue avec Pierre ?

— Ben, heu, il est bizarre quand même, non ?

Koban prend un air grave.

— Disons que c’est toute la situation qui l’est. Mais oui, il n’est pas « cool ». Il faut dire qu’il n’y a que lui qui a relevé le front quand il fut évident que nous étions perdus dans l’espace. Tu sais, il y a ici comme une apathie, une dépression générale. Pierre est le seul qui a su nous insuffler un peu d’énergie. Ses décisions peuvent paraître un peu dures, mais il a le mérite de les prendre, et de donner un cadre à tous.

Mais oui, je me rends bien compte que nous devons paraître un peu fous. Daniel et Henry ne font rien de la journée à part leur tour de garde. Gérard est obnubilé par le matériel qui se détériore. Les deux frères, Marc et Samuel, font les matadors, mais ils sont complètement paumés. Martha et Élise sont à deux doigts de la crise de nerfs, quant à moi, j’essaie de faire du mieux que je peux.

Il faut que nous prévoyions à moyen terme de devenir autonomes, c’est ce que je prépare. Pierre, en fait, nous a tous redonné espoir en préparant notre descendance, nos enfants. Et toi Marie, c’est vrai que tu ne te souviens de rien ?

— Pas de rien, non.

Cet homme me paraît sympathique, je lui raconte un peu ma vie d’avant. Apparemment, je ne dois pas faire de gaffe, car il ne me pose pas de questions gênantes. Une cloche qui sonne annonce le repas commun, nous parlons encore un peu et nous les rejoignons.

- *Allez au [280](#).*

303

Je m’approche d’un des deux tunnels qui partent du camp. Daniel et Henry sortent de la tente et s’approchent vers moi.

— Hé petite, tu n’as pas le droit d’aller là-bas. Pierre a dû te le dire.

— Heu, oui oui, vous surveillez tout le temps ?

— Ben oui. Dans les deux tunnels, il y a aussi des détecteurs de mouvement, c’est pour nous protéger des vampires.

— Ils sont si dangereux que ça ?

— Ben, on sait pas trop. Pour le moment non, ils ne nous ont jamais agressés, mais ils font peur. Les rares fois où ils se sont approchés de nous, il suffit d’y aller avec des bâtons pour qu’ils fuient, mais on sait jamais.

— Ils ne vous ont jamais agressés ?

— Non.

— Et les deux tunnels de l’autre côté du lac, ils vont où ?

— Pour le moment, on ne sait pas, mais Samuel réfléchit pour faire un bateau et aller les visiter, mais on ne sait pas s’il va vraiment le faire, c’est peut-être dangereux.

— Il y a peut-être une autre colonie ?

— Ben non, sinon, on aurait eu un contact radio, sauf si leur radio est pétée, bien sûr. De toute façon, la plus proche colonie dans cette direction a disparu, on a dû te le dire. Quand nous sommes allés les voir, il y avait un gros trou de ver à côté et plus personne.

— Bon ben merci pour les renseignements, à plus tard.

Je les quitte. Je traîne un peu partout, regarde s’il n’y a pas en l’air d’autres galeries qui leur auraient échappé. De toute façon, si je partais, ce serait pour aller où, je suis bien un peu coincé quand même.

Quant aux vampires, je me rappelle qu’ils avaient des pagnes, s’ils avaient des pagnes, c’est bien qu’ils sont évolués, non ? On n’a jamais vu des animaux avec des pagnes.

Et ici, d’après ce que j’ai compris, ils les chassent et les mangent, c’est horrible, ils sont vraiment un peu fous, et je crois qu’il ne faut pas leur dire de front. Peut-être que les vampires sont la clef de mon problème.

J’en étais là de mes réflexions quand une cloche sonne pour annoncer le repas. Martha apparaît.

— Viens, je te cherchais, allons manger.

- *Allez au [280](#).*

304

Merde, elle va pleurer ou quoi, non, elle se reprend.

— Oui, il est spécial, c’est le moins qu’on puisse dire. Ne va pas le contredire face à face, il peut devenir dangereux.

Écoute-moi Marie, je ne sais pas comment tu es arrivée là, mais prends garde à toi. Tout le monde lui obéit, c’est le seul qui a trouvé le courage de nous diriger. Quand nous nous sommes rendu compte que notre contact avec la terre n’existait plus, nous avons failli devenir fous, c’est lui qui a tenu la barre, lui seul, et le prix à payer, c’est

que nous avons une sorte de dictateur, mais crois-moi, il est persuadé de faire notre bien, et de toute façon, sans lui, nous aurions abandonné tout espoir.

— Et toi, tu lui obéis ?

— Pour le moment oui, personne n'a rien à proposer à sa place.

Elle me quitte, me laissant là. Je suis abasourdie, ils se laissent diriger par ce taré. Et si c'est moi qui avais tort, et si c'est lui qui avait raison. Non, ce n'est pas une façon de faire, il m'a fait mal ce con, je ne le connais pas moi ce type, pour qui il se prend.

Je passe un long moment à maugréer dans mon coin en regardant le lac.

Une cloche sonne, ça doit être le repas. Martha réapparaît.

— Viens, je te cherchais, allons manger.

- *Allez au [280](#).*

305

Pierre me regarde d'un air interrogateur.

— C'est bien vrai Marie, tu ne dis pas ça pour m'attendrir et recommencer, dès que tu seras détachée, à nous faire des problèmes ?

— Non, non, je te le jure, j'ai réfléchi, c'est vous qui avez raison !

— Bien.

Il me met des chaînes aux pieds.

— Je suis désolé de prendre cette décision, mais selon ton comportement, il viendra bien un moment où nous te les enlèverons. Tu aideras Martha à la cuisine, tu ne pourras jamais te promener sans être accompagnée, et nous t'attacherons la nuit. Es-tu d'accord ?

— Oui.

Je n'ai pas le choix. Il me détache du lit et Martha m'emmène dans la cuisine.

— Tiens, je suis allé chercher de l'eau au lac, tu peux déjà faire la vaisselle. C'est bien Marie, que tu sois devenue raisonnable, il ne t'aurait jamais détachée sinon.

Je commence à faire la vaisselle, sans rien penser, terrifiée par ma situation.

- *Allez au [314](#).*

306

— Tu continues à te braquer ! Mais tu as le démon en toi ou quoi ! Tu resteras attachée ici tant que tu ne seras pas plus raisonnable, et ne t'avises pas à crier, ou je te bâillonnerai, tu as assez créé de problèmes ici.

Il sort, j'explose en pleurs.

Je dors.

Je suis de nouveau avec les vampires, ils ont besoin de moi, je ne sais pas pourquoi... si, les terriens leur bouchent le passage. Ils doivent passer par la colonie pour rejoindre les leurs et nous les empêchons, qu'est-ce que je dois faire ?

La lumière s'allume, c'est Marc, celui qui doit être mon amant, il a un sale sourire aux lèvres.

Il s'assoit sur mon lit et commence à me caresser le mollet en me faisant chut.

Je vais pour crier.

— Si tu cries, je te tue, tu entends, je te tue.

Je sais au fond de moi qu'il le fera. Il continue à me caresser, relève ma robe, met sa bouche sur mon slip, il souffle comme une locomotive puis me l'enlève, je serre les jambes, il me les écarte brusquement, je le laisse faire, il m'embrasse dans le cou, très tendrement, comme si j'étais sa fiancée, je suis sèche, il s'en rend compte, alors, il se met à me lécher, je pleure sans bruit, mon sexe réagit mécaniquement, il mouille, c'est affreux, il me pénètre, lèche mes larmes puis me dit à l'oreille.

— Marie, je t'aime, si tu savais comme je t'aime.

Il est fou, ils sont tous fous. Il coulisse doucement, puis m'empoigne les fesses, je ne sais plus qui je suis, ce que je fais, il éjacule en me suçant le cou.

Puis il se retire très doucement, m'embrasse sur le front et part en éteignant la lumière
Pardon Marie, pardon.

- *Je le laisse partir, effondrée. Allez au [315](#).*
- *Reviens, Marc, reviens, détache-moi, je t'aime. Allez au [316](#).*
- *Reviens Marc, j'ai quelque chose à te dire. Allez au [317](#).*

307

Plusieurs Soliennes passent avec des tiges de lichen. Chaque adulte en prend un brin et l'ingère. Sophie en prend un, puis c'est à moi, je le mets à la bouche et le mâche, ça a un goût d'oseille sauvage.

Le noir commence à envahir la grotte. À ma grande surprise, je me sens bien, bien que je commence à suer à grosses gouttes et que mon estomac fait un drôle de remugle. Une joie inconnue me submerge et tout devient brillant, puis très coloré. De grandes

bandes pastel apparaissent et les Soliens s'en détachent distinctement, très psychédélique tout ça. Ils se mettent tous à chuchoter dans leur langage, mais cette fois, comme un rythme. C'est musical, léger, grouillant, leurs gros yeux globuleux me regardent, je les sens humains, ils me parlent, je les comprends, ils mettent leur destin entre mes mains. Allez en Marie, nous t'attendions. Les vers remontent à la surface et tu es venue à nous, le temps de l'action est venu, que nous proposes-tu ?

Mon cerveau est très clair, pour moi c'est évident, il y a quatre solutions, la première est rouge, rouge sang, nous arrivons par surprise, violemment, et nous passons en force.

— Nous ne connaissons pas la violence, Marie, mais nous pouvons l'apprendre.

Des images de films viennent en moi, des films de bagarre, d'horreur, de gangsters, les Soliens s'en imprègnent, les assimilent. Ils peuvent être violents maintenant.

La seconde solution maintenant, nous montons par le puits, la nuit, quand le soleil n'est plus là, et nous passons par le désert pour trouver un puits plus loin. Les Soliens me disent que jamais, ils ne montent à la surface, mais que si je les guide, ils me suivront. Nous prenons conscience que nous n'aurons qu'un temps limité, que quand le soleil réapparaîtra, si nous n'avons pas trouvé un puits, nous mourrons, brûlés.

La troisième solution, je la vois, je vais en éclaireur, rencontrer la colonie, et je leur explique leur erreur, je leur dis quel peuple merveilleux sont les Soliens, que tous doivent vivre en harmonie et qu'ils doivent cesser de les prendre pour du bétail. Sophie me rappelle qu'elle a déjà tenté cette approche, et que le chef de la colonie lui a promis la mort si elle revenait. Mais elle n'a vu que lui, pas les autres membres, et que là où un échoue, l'autre peut réussir.

Et puis, il y a une quatrième solution, nous pouvons tous arriver pacifiquement et passer en priant pour qu'il n'y ait pas trop de morts. Passer, sans violence, en masse, certains devraient y arriver, sûrement la majorité. Les Soliens n'ont pas peur de la mort de toute façon.

Les Soliens me regardent, ils s'en remettent complètement à moi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu nous comprends, et tu les comprends, toi seule as le plus de compétences pour nous guider.

— Et Sophie ?

Elle est trop longtemps restée avec nous, elle n'est plus neutre.

- — *Je choisis la violence et le sang. Allez au [318](#).*
- — *Je choisis la longue marche. Allez au [319](#).*
- — *Je choisis la médiation. Allez au [320](#).*
- — *Je choisis l'avancée pacifique. Allez au [321](#).*
- *Désolé, je ne peux pas choisir, c'est à vous de le faire. Allez au [322](#).*

308

Marie, il n'y a aucun danger, je te l'assure, il faut que tu en prennes. Pour rentrer en harmonie avec les Soliens, c'est indispensable.

- *Après une longue hésitation, je finis par accepter, la cérémonie commence. Allez au [307](#).*
- *Non, non, désolé, pas de drogue, je suis assez embrouillée comme ça. Allez au [323](#).*

309

Sophie me regarde tendrement.

— Je te souhaite bonne chance, Marie, c'est ton choix. Nous allons nous débrouiller sans toi et toi sans nous, adieu.

Ils partent, me laissant seule dans un silence complet. Je ne sais pas pourquoi je reste ici, mais je le découvre bientôt, les murs bougent à côté de moi, j'ai peur, comme s'ils s'ouvraient.

Ça y est, il n'y a plus de bruit, j'avance, l'escalier est de nouveau là, je le monte à tâtons, je vois de la lumière, des torches, est-ce la fin de mes soucis ? Est-ce que j'ai choisi la bonne solution malgré son aspect illogique ? J'entends un bruit de trappe qui se relève, le bruit résonne dans ma tête lourdement.

Ma tombe, ma tombe s'est rouverte, je sors, elle se referme derrière moi. Je suis à mon point de départ, rien n'a changé, je remonte l'escalier.

- *(Ignorez la prochaine fois que l'on vous proposera **Marie 215**, l'escalier descendant au caveau aura disparu.) Allez au [201](#).*

310

Es-tu sûre de ça ? Ces terriens sont fous. La dernière fois que j'ai vu leur chef, il m'a menacé de mort. Pourquoi veux-tu les voir, crois-tu qu'ils t'aideront mieux que nous, crois-tu que tu pourras les décider à faire la paix, ils sont fous Marie, fous.

- *Je préfère vérifier par moi-même. Allez au **324**.*

- *Bon, d'accord, je vais prendre de ce lichen magique, et je prendrais ma décision après. Allez au [307](#).*

311

— Marie, reviens !

Je ne me retourne pas, je cours dans le noir comme une folle, je n'ai pas peur. En fait si, j'ai tellement peur que je n'ai même plus peur, je suis tellement perdue que je sais exactement où je vais, je trébuche, m'éclate de tout mon long sur un escalier, je me fends la lèvre, elle saigne, je bois mon sang, je monte l'escalier, je vois de la lumière, est-ce la fin de mes soucis, est-ce que j'ai pris la bonne solution malgré son aspect illogique ?

Bon, c'est de nouveau le caveau, ma tombe, je sors, elle se referme derrière moi. Je suis à mon point de départ, rien n'a changé, je remonte l'escalier, tout est fou ici, moi y compris.

- *(Ignorez la prochaine fois que l'on vous proposera **Marie 215**, l'escalier descendant au caveau aura disparu.) Allez au [201](#).*

312

— À la bonne heure, voilà une question réglée, à table.

Pierre est ravi de ma réponse, moi, ben je sais pas, on va voir comment ça se passe. Le repas est silencieux, ça papote un peu, mais de façon très laconique, une question et une réponse en oui ou en non, on ne peut pas dire que c'est la folle ambiance.

Marc ne peut pas s'empêcher de me lancer des regards toutes les trente secondes, je fais comme si de rien n'était, le nez plongé dans mon assiette. C'est un ragoût maronnasse un peu fade.

- *C'est quoi comme viande ? Allez au [325](#).*
- *Je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans mon assiette, je mange comme tout le monde. Allez au [326](#).*

313

— Que sais-tu faire ?

— Heu, je sais faire de la guitare, je connais bien l'histoire ancienne...

— Ce que je veux dire, c'est, as-tu des connaissances utiles à la communauté ? Mécanique, chimie, botanique, je ne sais pas moi, utile !

— Ben heu...

C'est bien ce que je pensais, tu seconderas Martha.

- *Je ferme ma gueule. Allez au [327](#).*
- *Hé, je veux bien apprendre, moi. Allez au [328](#).*

314

Marc vient me voir, je sens que le fait que je sois enchaînée l'excite terriblement.

— Il a été dur le vioc avec toi, mais tu sais, la situation est dangereuse ici, il ne pouvait pas faire autrement. Nous ne pouvons pas risquer de te perdre. Tu veux que je t'aide à finir la vaisselle, on pourra faire un tour après.

— Un tour où, autour de la tente ?

Ben heu, oui, enfin, un peu plus loin quand même.

- *Non, ça ira, merci. Allez au [329](#).*

— Pourquoi pas ?

- *Autant en profiter. Allez au [330](#).*

315

Après des heures à pleurer, je me rendors d'un sommeil agité, j'ai l'impression de ne plus m'appartenir. Les vampires réapparaissent dans mon rêve, je les appelle au secours.

— La prochaine nuit, Marie, nous viendrons, nous devons passer quel qu'en soit le prix, nous viendrons, ils tueront une grande partie de nous, mais tant pis, nous passerons.

— Venez me sauver.

— Nous ne savons pas comment faire. En fait, c'est nous qui te demandions de l'aide, tu devais essayer de convaincre la colonie de nous laisser passer sans nous tuer, nous devons partir.

— Mais je suis attachée.

— Fait du mieux que tu pourras.

— Vous n'êtes pas des vampires...

— Nous ne savons pas ce que sont ces vampires dont tu parles, nous sommes les habitants de cette planète, nous avons rencontré une femme de ta race, elle nous appelle les Soliens...

- *Ils se mettent à chanter en murmurant. Leur chant me passe dans tout le corps, comme une médecine, j'arrive à me détendre... Allez au [331](#).*

316

— Désolé Marie, je ne peux pas, je reviendrais demain.

- *Il part, j'ai envie de hurler. Allez au [315](#).*

317

Il revient.

— Viens, viens contre moi.

Il retourne dans mon lit, je le serre contre moi, il se met à pleurer comme un enfant, je le caresse, c'est le monde à l'envers.

— Mon petit, écoute-moi, je n'arrête pas de rêver aux habitants de cette planète, ceux à qui vous m'avez arrachée, je ne crois pas qu'ils sont dangereux, il faut que nous essayions de rentrer en contact avec eux...

Ce que tu veux Marie, ce que tu veux...

Nous nous endormons, la situation me paraît plus folle que jamais...

Les vampires réapparaissent dans mon rêve.

— La prochaine nuit, Marie, nous viendrons, nous devons passer quel qu'en soit le prix, nous viendrons. Ils tueront une grande partie de nous, mais tant pis, nous passerons.

— Venez me sauver.

— Il faudrait que tu ne sois plus attachée, et tu pourras peut-être partir avec nous. Nous te demandons de l'aide, tu dois essayer de convaincre la colonie de nous laisser passer sans nous tuer, nous devons partir.

— Je vais essayer. Vous n'êtes pas des vampires ?

— Nous ne savons pas ce que sont ces vampires dont tu parles, nous sommes les habitants de cette planète, nous avons rencontré une femme de ta race, elle nous appelle les Soliens.

- *Ils se mettent à chanter en murmurant, leur chant me passe dans tout le corps, comme une médecine, j'arrive à me détendre... Allez au [332](#).*

318

Tout devient rouge, toutes les images des films d'horreur et de violence que j'ai vues viennent en moi et jaillissent dans la conscience des Soliens.

Des masques de cruauté se posent sur nos visages, des feulements rauques sortent de nos gorges, nos dents deviennent acérées, nous devenons des bêtes assoiffées de sang.

Une horde sanguinaire sort de la caverne, c'est maintenant. Nous sommes agiles, rapides, silencieux, prêts à déchirer des gorges.

Tous sont pris par cette folie sanguinaire, les femmes, les enfants, nous courons dans les couloirs noirs vers la colonie, nous ne sommes qu'un.

Nous arrivons à la grotte de la colonie, une sirène d'alarme retentit, le bruit nous excite. Deux hommes patauds surgissent armés de barre de fer, sûrs d'eux, bien trop sûr d'eux, deux Soliens leur sautent à la gorge et la rompent d'un coup sec de mâchoire, ils hurlent une dernière fois.

D'autres hommes sortent de toute part, horrifiés, l'un d'eux à un fusil et commence à tirer, il est rapidement massacré par un Solien qui est passé par les parois comme une araignée, j'entends les cris d'une femme et d'un enfant. Je vois un homme s'enfuir vers un véhicule.

- *Je cours vers l'homme pour le tuer. Allez au [333](#).*
- *Le massacre a assez duré, je me concentre pour que nous traversions vers des galeries de l'autre côté d'un grand lac, là où nous serons sauvés. Allez au [334](#).*
- *Je me concentre pour aller vers les cris de femmes et arrêter le massacre. Allez au [335](#).*

319

Immédiatement, la horde se met en marche et escalade le trou de ver vers la surface. Ils escaladent avec une agilité incroyable, les enfants sont agrippés à leur mère, je n'avais pas compris que ma décision serait immédiatement appliquée.

Je monte avec eux, surprise de ma propre agilité.

Après une longue escalade nous arrivons dans le désert, il y a deux lunes lointaines, il fait très sombre, le sable est encore chaud, tous les Soliens se tournent vers moi, attendent que je leur donne la direction, ils ont complètement confiance en moi.

- *Sûre de moi j'avance sur le sable, toute la horde derrière mes pas. Allez au [336](#).*
- *Heu, alors, si j'essayai de réfléchir un peu maintenant. Allez au [337](#).*
- *Je suis prise de panique, comment peuvent-ils me faire confiance, je ne sais absolument pas où aller, et ça, c'est vrai. Allez au [338](#).*

320

Sophie me prend la main et m'emmène vers la colonie, je n'avais pas compris que ma décision serait immédiatement mise en pratique, j'ai l'impression que l'âme de tous les Soliens me suit, que j'ai tous leurs regards dans le mien. J'avance.

- *Je vais les voir. Allez au [339](#).*
- *Je suis prise de panique. Allez au [340](#).*

321

Immédiatement, toute la tribu fait une procession silencieuse et s'avance dans la paix vers la colonie terrienne. Ma décision est immédiatement appliquée.

- *Je me mets devant. Allez au [341](#).*
- *Je me mets derrière. Allez au [342](#).*

322

Nous prendrons la solution avec toi, que tu le veuilles ou non, il ne peut en être autrement.

- *Désolé, je ne prendrais pas la décision. Allez au [343](#).*
- — *Alors, je choisis la violence et le sang. Allez au [318](#).*
- — *Alors, je choisis la longue marche. Allez au [319](#).*
- — *Alors, je choisis la médiation. Allez au [320](#).*
- — *Alors, je choisis l'avancée pacifique. Allez au [321](#).*

323

— Bien, c'est ton choix, mais tu passes à côté de ton destin.
Laisse mon destin tranquille.

- *Plusieurs Soliennes passent avec des tiges de lichen. Chaque adulte en prend un brin et l'ingère. Sophie en prend un et me regarde tristement. Le noir commence à tomber sur la grotte. Une immense tranquillité envahit la grotte, je reste dans mon coin, ils peuvent bien se débrouiller sans moi. Allez au [344](#).*

324

— Eh bien va.

Elle m'accompagne dans les couloirs obscurs.

— Dis-leur que demain soir nous passerons sans violence, qu'ils nous laissent passer, nous devons apprendre à vivre en paix.

Voilà, la colonie est au bout du couloir. À une dizaine de mètres, ils ont mis un détecteur de mouvement et une sirène se mettra en marche, ils viendront directement vers toi. Fais de ton mieux Marie, nous comptons sur toi.

Elle part et j'avance. Comme prévu, une sirène retentit, j'avance, un homme aux allures de patriarche et un jeune homme brun, armés de barre de fer courent vers moi.

Tu as réussi à t'échapper des vampires, viens là ma fille, ton cauchemar est terminé.

- — *Je suis venue vous dire quelque chose d'important. Allez au [345](#).*

— Enfin des gens normaux.

- *Je me jette dans leurs bras. Allez au [346](#).*

325

Ce sont les vampires auxquels nous t'avons arrachée. C'est la seule viande que nous trouvons ici, et il nous faut des protéines.

- *Bon, ben à table. Allez au [326](#).*
- *Je ne mange que les légumes. Je suis mal à l'aise de manger ces "vampires". Allez au [347](#).*

Le repas terminé, tout le monde débarrasse et je vais aider Martha à faire la vaisselle. Peu à peu, tout le monde sort.

— Je te remercie de bien vouloir m'aider, je n'en pouvais plus d'être seule pour le ménage, je vais enfin pouvoir faire autre chose.

Je regarde Martha, elle a les traits fatigués. Elle continue de me parler :

— Tu sais ici, tout le monde a l'air de s'affairer, mais ce n'est pas vraiment le cas. À part Pierre, Koban et Gérard, les quatre autres hommes font plus semblant qu'autre chose, je ne dis pas qu'ils ne font rien, mais en tout cas, bien moins qu'ils ne voudraient le faire croire. Ici, personne n'est dupe, mais personne ne dira rien non plus, tout le monde est un peu abattu. Ils ont voulu faire bonne impression, mais par exemple Gérard et Daniel gardent les entrées et font un peu de potager, mais ils passent surtout beaucoup de temps enfermés dans le transporteur, c'est un peu leur maison. Je ne sais pas ce qu'ils magouillent ensemble, mais ils sont inséparables.

Dans un autre genre, Marc et Samuel brassent beaucoup d'air dans leur moment d'énergie, mais à part ramener un vampire de temps en temps et de beaucoup parler de l'expédition qu'ils veulent faire de l'autre côté du lac, leurs journées passent surtout devant les films et les jeux vidéos de la salle de détente.

Je ne sais pas si tu imagines, mais ça fait trois semaines que Samuel parle de son expédition, il n'a rien fait, rien, même pas une liste de ce qu'il faudrait emporter. Nous sommes en vase clos depuis trop longtemps, c'est bien que tu sois apparue. Moi, je vais avoir enfin le temps de préparer l'expédition de Samuel, j'ai besoin d'action, tant pis si c'est dangereux.

Nous discutons encore un peu et nous allons nous coucher.

J'ai un lit dans une tente avec Martha. Je m'endors facilement à ma grande surprise.

Les vampires réapparaissent dans mon rêve, c'est étrange, mais je les trouve beaux, très calmes, très posés comparés aux habitants de ma colonie. Ils s'approchent de moi dans un paysage mauve, flou, ils me parlent. Marie, te voilà enfin...

— Vous n'êtes pas des vampires ?

— Nous ne savons pas ce que sont ces vampires dont tu parles, nous sommes les habitants de cette planète, nous avons rencontré une femme de ta race, elle nous appelle les Soliens. Nous venons dans ton rêve, car nous avons quelque chose à te demander.

— Quoi ?

— Il faut que tu convainques les autres terriens de nous laisser passer sans violence. Ils nous ont bloqués dans le réseau de galeries dans lequel nous t'avons trouvée. Mais celui-ci n'est pas assez grand pour nous. Nous devons traverser la colonie, passer par le lac et rejoindre les autres galeries.

— Vous n'êtes pas dangereux ?

— Non.

— Pourquoi vous chassent-ils alors ?

— La femme de ta race qui est avec nous nous l'a expliqué, elle a appelé ça de la peur, ils ont peur.

Tu dois nous aider, nous avons attendu trop longtemps. Nous pensions que tu viendrais avec nous hier, mais ce n'est pas grave. Parle-leur, dis-leur d'arrêter de nous tuer et de nous laisser passer. Et qui sait, peut-être que nos deux races auraient à s'apprendre bien des choses.

Le rêve se dilue, ils se mettent à chanter en murmurant. Leur chant me passe dans tout le corps, comme une médecine, je me détends...

Martha me réveille.

Viens, debout.

- — *Martha, j'ai fait un rêve. Allez au [348](#).*
- — *J'arrive. Allez au [349](#).*

327

— À table.

Le repas est silencieux, ça papote un peu, mais de façon très laconique, une question et une réponse en oui ou en non, on ne peut pas dire que c'est la folle ambiance.

Je me sens un peu mal d'avoir été mouchée. Marc ne peut pas s'empêcher de me lancer des regards toutes les trente secondes, je fais comme si de rien n'était, le nez plongé dans mon assiette. C'est un ragoût maronnasse un peu fade.

- *C'est quoi comme viande ? Allez au [325](#).*
- *Je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans mon assiette, je mange comme tout le monde. Allez au [326](#).*

328

Koban prend ma défense.

— Cette petite m'a l'air intelligente et j'aurais bien besoin d'être secondée. Peut-être pourrait-elle m'aider ?

Je saute sur l'occasion.

— Oui, je veux seconder Koban !

Tout le monde est interloqué. Pierre dit :

— Eh bien essayons, mais attention, je voudrais des résultats.

Ouf, j'ai échappé au ménage. En plus, Koban me paraît le plus sympathique de la bande. Tout le monde met son nez dans son assiette en silence, il y a une ambiance à couper au couteau. Martha a l'air de me faire la gueule et Marc lance des regards haineux à Koban. Dans quel foutoir je me suis mise, tant pis.

Un ragoût maronnasse vient dans mon assiette, je demanderais bien ce que c'est comme viande, mais je sens qu'il faut que je la ferme, je ne la mange pas. J'ai la sensation pour je ne sais quelle raison que c'est de la viande humaine.

À la fin du repas, Koban vient me chercher.

— Viens, ne traînons pas, tout le monde nous en veut.

Nous allons dans son laboratoire.

— Je ne sais pas si j'ai bien fait de te faire venir avec moi. Ils nous en veulent, Pierre parce que nous n'avons pas fait comme il pensait, Martha, parce qu'elle aurait bien pris ta place et Marc parce qu'il pense que je te veux pour moi.

— C'est un vrai nid de serpent ici ?

— Tu sais, nous vivons en vase clos depuis des années, comme dans un rêve pénible. Les passions ne demandent qu'à éclater, et nous sommes loin de la civilisation, mais ce n'est pas grave, ça va bien se passer.

Je te conseille de faire attention tout de même, attention à ton comportement et à ce que tu dis. Bon, je vais t'installer un lit dans mon laboratoire.

Une fois mon lit préparé, il me dit que je pourrais lui être utile en recherchant des informations dans les données. Avec la fac, j'ai l'habitude, ça devrait aller. Il m'explique un peu ses recherches sur la botanique et me laisse me coucher.

Je m'endors facilement à ma grande surprise.

Les vampires réapparaissent dans mon rêve, c'est étrange, mais je les trouve beaux, très calmes, très posés comparés aux habitants de ma colonie. Ils s'approchent moi dans un paysage mauve, flou, ils me parlent. Marie, te voilà enfin...

— Vous n'êtes pas des vampires ?

— Nous ne savons pas ce que sont ces vampires dont tu parles, nous sommes les habitants de cette planète. Nous avons rencontré une femme de ta race, elle nous appelle les Soliens. Nous venons dans ton rêve, car nous avons quelque chose à te demander.

— Quoi ?

— Il faut que tu convainques les autres terriens de nous laisser passer sans violence. Ils nous ont bloqués dans le réseau de galeries dans lequel nous t'avons trouvé. Mais celui-ci n'est pas assez grand pour nous. Nous devons traverser la colonie, passer par le lac et rejoindre les autres galeries.

— Vous n'êtes pas dangereux ?

— Non.

— Pourquoi vous chassent-ils alors ?

— La femme de ta race qui est avec nous nous l'a expliqué, elle a appelé ça de la peur, ils ont peur. Tu dois nous aider, nous avons attendu trop longtemps, et nous pensions que tu viendrais avec nous hier, mais ce n'est pas grave, tu vas nous aider. Parle-leur, dis-leur d'arrêter de nous tuer et de nous laisser passer. Et qui sait, peut-être que nos deux races auraient à s'apprendre bien des choses.

Le rêve se dilue, ils se mettent à chanter en murmurant, leur chant me passe dans tout le corps, comme une médecine, je me détends...

Koban me réveille.

Viens, debout.

- — *Koban, j'ai fait un rêve. Allez au [350](#).*
- *J'arrive. Allez au [351](#).*

329

Marc s'en va en colère. Pour moi, c'est la tension de trop, je prends toute la vaisselle et la jette par terre. Marc revient pour me calmer, je le mords, il crie, me frappe, je hurle de désespoir. Pierre revient pour me maîtriser avec Marc, Koban arrive.

— Arrêtez, vous allez la rendre folle. Est-ce que nous avons perdu toute notre humanité, laissez-moi avec elle.

Ils sortent tous sauf Koban, je tombe dans ses bras en pleurant.

— Les fous, calme-toi petite, pleure, pleure, c'est fini, je suis là. J'aurais dû intervenir avant, pardonne-nous.

Je le sens bon. Je finis par me calmer.

— Reste là, je vais t'enlever tes chaînes.

J'entends Koban et Pierre se disputer, mais il finit par arriver avec les clés de mes chaînes, il me détache.

— Viens, allons marcher.

Nous allons vers le potager. Dans le compost, il y a comme des cadavres humains, je sens que je vais encore défaillir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les vampires, nous les capturons et les mangeons.

— Mais c'est horrible.

De nouveau, je me sens envie de hurler, le fait qu'ils mangent les vampires me semble horrible, inhumain. Je ne sais même pas vraiment pourquoi.

— Calme-toi Marie, c'est la seule viande ici, calme-toi. Nous en reparlerons plus tard, viens avec moi.

Il m'emmène vers leur véhicule et en fait sortir Gérard et Daniel, les deux quarantenaires apathiques.

— Nous allons faire un tour dehors.

— Est-ce que Pierre et Gérard sont au courant ?

— Occupez-vous de vos affaires.

Nous nous installons à l'avant, il fait démarrer le véhicule et nous grimpons vers la surface.

— Tu vas voir, c'est le coucher du soleil, un des rares moments où la surface de Sol est agréable, tu vas voir, c'est superbe.

Nous montons le puits et sortons dans un immense désert. Il fait très chaud, mais cette vision d'infini doré est magnifique, je suis ébahie.

Les roues puissantes du véhicule s'enfoncent dans le sable et laissent deux sillages. Le soleil immense a des couleurs incroyables, des pastels chatoyants. Cette vision me remplit le cœur, je commence à aller mieux.

— Merci Koban. Vous n'êtes donc pas tous fous.

— Cela fait trop longtemps que nous vivons dans le stress et le huis clos, nous surnageons entre la folie et la dépression.

Nous roulons longtemps, en silence. Il me montre d'autres trous de vers, le vent fait des vagues sur le sable, il n'y a aucun nuage.

Après de longues heures, nous rentrons. Tout le monde est couché, sauf Pierre qui nous attendait. Mais il part dans sa tente dès qu'il nous voit revenir. Il voulait juste s'assurer que nous étions rentrés.

Koban va chercher de quoi manger dans la cuisine et m'installe un lit. Je m'endors comme une masse.

Les vampires réapparaissent dans mon rêve, je les appelle au secours.

— La prochaine nuit, Marie, nous viendrons, nous devons passer quel qu'en soit le prix, nous viendrons. Ils tueront une grande partie de nous, mais tant pis, nous passerons.

— Venez me sauver.

— Nous ne savons pas comment faire, en fait, c'est nous qui te demandons de l'aide. Tu dois essayer de convaincre la colonie de nous laisser passer sans nous tuer, nous devons partir.

— Vous n'êtes pas des vampires...

— Nous ne savons pas ce que sont ces vampires dont tu parles, nous sommes les habitants de cette planète. Nous avons rencontré une femme de ta race, elle nous appelle les Soliens...

- *Ils se mettent à chanter en murmurant, leur chant me passe dans tout le corps, comme une médecine, j'arrive à me détendre... Allez au [352](#).*

330

Nous sortons dehors, Pierre passe et nous jette un coup d'œil avant de disparaître.

— Tu sais Marie, tu pourrais être heureuse ici. Nous avons tellement besoin de toi, me dit Marc.

Il me regarde d'un air triste, je ne sais pas comment réagir, nous marchons un peu, il me prend la main, j'ai l'impression d'un petit enfant perdu, et moi alors... Il se tourne vers moi, les yeux pleins de demandes, nous nous serrons dans les bras, je ne sais pas ce que je fais, j'ai l'impression qu'il voudrait pleurer.

— Excuse-moi.

Il part soudain.

Le reste de la journée se passe avec d'autres menus travaux indiqués par Martha. Le repas du soir se fait dans un silence sépulcral, je n'ai pas la force de dire quoi que ce soit.

Pierre m'attache pour que je me couche, il me félicite de mon attitude en refermant le cadenas et me laisse.

À ma grande surprise, je m'endors très facilement, sûrement les effets secondaires des drogues qu'ils m'ont données.

Les vampires réapparaissent dans mon rêve, je les appelle au secours.

— La prochaine nuit, Marie, nous viendrons, nous devons passer quel qu'en soit le prix, nous viendrons. Ils tueront une grande partie de nous, mais tant pis, nous passerons.

— Venez me sauver.

— Nous ne savons pas comment faire, en fait, c'est nous qui te demandons de l'aide. Tu dois essayer de convaincre la colonie de nous laisser passer sans nous tuer, nous devons partir.

— Vous n'êtes pas des vampires...

— Nous ne savons pas ce que sont ces vampires dont tu parles, nous sommes les habitants de cette planète, nous avons rencontré une femme de ta race, elle nous appelle les Soliens...

- *Ils se mettent à chanter en murmurant. Leur chant me passe dans tout le corps, comme une médecine, tout se détend... Allez au [353](#).*

331

C'est Marc qui vient me réveiller. Je le sens honteux.

- *Marc, il faut que je te parle au sujet des vampires, c'est très important. Allez au [354](#).*
- *Je n'ai pas la force de dire quoi que ce soit. Allez au [355](#).*

332

Je me réveille, Marc est contre moi.

- Marc, réveille-toi.

Il se réveille.

Il faut que tu me détaches et que nous parlions à tous les autres. Les vampires vont venir ce soir, il faut que nous les laissions passer, c'est très important. Marie, je suis désolé, mais je ne peux pas te détacher, il faut voir ça avec Pierre. Mais nous allons parler aux autres, promis.

- — *D'accord. Allez au [356](#).*

Je sens monter la colère en moi.

- *Marc, tu vas me détacher tout de suite, c'est compris ! Allez au [357](#).*

333

Je ne me reconnais pas, mes bonds semblent faire trois mètres. Je le rattrape en un éclair, lui saute dans le dos et lui arrache la glotte de mes dents. Geysers de sang. La violence inouïe de mon acte me fait retomber sur terre. Il n'y a plus qu'un grand silence.

Nous les avons tous massacrés, femmes, enfants, vieux, que des cadavres, ils ne représentent plus aucune menace.

Toute la tribu redevient normale et me regarde. C'est bon, nous pouvons traverser le lac pour les autres galeries. Je ne me rends comptes que mon visage est barbouillé de sang frais qu'en me plongeant dans l'eau fraîche. Je me fais horreur, je me lave, qu'avons-nous fait ?

Tout me dit que nous avons fait une erreur.

- *Nous avançons dans les nouvelles galeries à la recherche de la tribu originelle dont ils sont issus. Allez au [382](#).*

334

Toute la meute est sur ma longueur d'onde, nous laissons les humains survivants s'échapper et nous nous jetons dans l'eau glacée, les enfants sur le dos de leur mère, et nous nageons vers les grottes en face, le froid me galvanise tout en m'électrisant.

Une fois que nous avons traversé et que la meute part dans les grottes, je me retourne vers la colonie. Un homme nous regarde partir, un fusil dans les mains, il ne s'en sert pas, il est complètement hébété.

- *Nous nous engouffrons dans les nouvelles galeries, nous sommes passés sans problème. Allez au [359](#).*

335

Dès que je pense à l'arrêt du massacre, toute la meute sent mon signal et stoppe toute violence. Je vais vers les cris d'enfants. Une femme enceinte complètement apeurée tient contre elle un enfant qui hurle.

— Calmez-vous, c'est fini.

Les Soliens commencent un murmure et toute la grotte devient sereine. Nous quittons l'ambiance de meurtre qui nous habitait. Un petit homme barbu vient vers nous.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Vous, pourquoi nous avez-vous massacrés ?

Il éclate en pleurs.

Pardon...

Pendant un long moment, tout reste silencieux, sauf les sanglots de cet homme. Nous avons tué cinq hommes et une femme, nous avons perdu trois Soliens.

Il faut que nous parlions.

Je fais faire un grand feu devant le lac et tous les survivants hommes nous rejoignent. Quelques Soliens sont partis dans le réseau de grottes en éclaireur.

Chacun raconte son histoire. Malgré la mort qui a frappé, une étrange quiétude s'empare du lieu. On dirait que les terriens sont finalement rassurés, c'est très étrange.

Ils n'ont plus de nouvelles de la terre depuis longtemps et craignent que les hommes soient tous morts après une grande catastrophe. Ils vivaient dans la peur et pensaient que les Soliens étaient une source de nourriture comme une autre. Il est étrange de constater que c'est toujours la peur qui engendre les horreurs. Ils sont touchants.

Les cinq survivants sont Koban, un petit scientifique barbu, c'est lui qui est venu à notre rencontre. Élise, la mère de l'enfant, qui est à nouveau enceinte. Le père du premier enfant est mort dans l'assaut, c'est lui qui dirigeait la communauté. Le père du nouvel enfant à naître est bien vivant, c'est Samuel, un trentenaire frisé qui se sert contre sa femme. Le dernier, Gérard, un mécanicien ébranlé, est encore effrayé.

Ils pensaient qu'ils étaient peut-être la dernière communauté humaine encore en vie, et s'étaient organisés en conséquence.

Nous enterrons les cadavres des humains, les Soliens partent avec les leurs dans les grottes. Quand je demande à Sophie ce qu'ils vont en faire, elle me dit qu'ils les mangent. Je préfère ne pas réfléchir à cette façon de faire.

- *Les Soliens proposent aux humains de manger du lichen sacré. À ma grande surprise, les hommes acceptent. Tout le monde communique dans une étrange ambiance, chacun se découvre. Quand les effets du lichen s'estompent, tout le monde se couche en silence et en sécurité. Quelque chose me dit que tout va bien. Allez au [360](#).*

336

Une assurance insoupçonnable s'empare de moi. S'il y avait une once de doute en moi, elle disparaît.

Comment vous décrire la beauté de la scène...

Hallucinés, nous avançons sous deux lunes faibles, le vent chaud nous massait le corps, le sable doux se marquait de l’empreinte de nos pas dans un paysage grandiose, les dunes, l’infini cosmique du ciel, nos pas, tous au même rythme, un plaisir incroyable, une fatigue que le lichen rendait inexistante. Nous avons marché des heures durant, des heures éternelles.

Nous arrivons à deux panneaux solaires dont les câbles s’enfoncent dans un grand puits naturel. Je sais qu’il mène à la colonie, et qu’ils ne nous attendent pas par ici. Je sais que nous pouvons facilement passer inaperçus et traverser cette colonie sans nous faire repérer.

Nous descendons comme des loups, rien ne craque, la végétation réapparaît et nous trouvons un potager, certainement fait par les humains, nous passons à côté d’un véhicule futuriste, il y a des tentes comme des iglous argentés, nous allons dans l’eau d’un lac, de l’autre côté, les galeries souterraines tant désirées, là où les grandes colonies de Soliens subsistent.

Nous traversons le lac, nous nous glissons sans bruit dans l’eau glacée, les enfants sur le dos de leur mère, et nous nageons vers les grottes en face, le froid me galvanise tout en m’électrisant.

- *Enfin, les nouveaux réseaux de galeries, nous nous y enfonçons. Allez au [361](#).*

337

Réfléchir à quoi ? Au nord, à l’est, à la distance que nous pourrions faire dans la nuit, je n’ai aucun élément, à quoi pourrais-je bien réfléchir ? À rien, et c’est tout.

Tout cela n’est pas pour me rassurer. Tout me semble désespéré, voilà ce que c’est de péter plus haut que son cul, et ces abrutis qui m’ont fait confiance...

- *Je ne sais absolument pas où aller, et ça, c’est vrai. Allez au [338](#).*
- *Il ne me reste plus qu’à avoir la foi. J’avance sur le sable, en priant de ne pas faire une connerie, toute la horde derrière mes pas. Allez au [336](#).*

338

Tous les Soliens se tournent vers moi, leurs grands yeux globuleux et profonds me fixent au plus profond de mon âme. Ils sentent mon désappointement et n’ont aucune réaction, ils attendent, ils attendent que moi, j’agisse, et moi, je ressens cette confiance absolue qu’ils me font comme une arnaque.

- *Tant pis, j'avance, n'importe où, j'avance, je verrais bien. Allez au [336](#).*
- *J'attends, j'attends qu'ils se rendent compte de l'erreur qu'ils ont faite en me prenant comme guide. Allez au [362](#).*

339

Juste avant l'arrivée à la colonie, une sirène retentit, j'avance. Un homme aux allures de patriarche et un jeune homme brun, armés de barre de fer, courent vers moi.

Tu as réussi à t'échapper des vampires, viens là ma fille, ton cauchemar est terminé.

- — *Je suis venue vous dire quelque chose d'important. Allez au [345](#).*
- Enfin des gens normaux.
- *Je me jette dans leurs bras. Allez au [346](#).*

340

— Tu ne peux plus reculer, me dit Sophie, tout le monde compte sur toi, regarde-moi.

- *Je plonge mes yeux dans ses yeux délavés, si bleus... Une quiétude s'empare de moi, je n'ai pas le choix, je vais à la colonie, tremblante. Allez au [339](#).*

341

Juste avant l'arrivée à la colonie, une sirène retentit, nous avançons. Un homme aux allures de patriarche et un jeune homme brun, armés de barre de fer, courent vers nous.

Je lève un bras en signe de salut.

— Nous venons en paix, il faut que nous parlions, nous sommes des amis.

Les deux hommes restent bouche bée.

N'approchez pas, vous m'entendez, n'approchez plus.

- *Je fais stopper la tribu. Allez au [363](#).*
- *Non, nous avancerons, vous devez nous laisser passer. Allez au [364](#).*

342

Juste avant l'arrivée à la colonie, une sirène retentit, nous avançons. Un homme aux allures de patriarche et un jeune homme brun, armés de barre de fer, courent vers nous et commencent à frapper les Soliens en tête.

Je cours vers l'avant pour empêcher ce massacre, les Soliens continuent à avancer, certains dépassent les deux hommes.

— Arrêtez, je vous dis d'arrêter !

Les visages des deux hommes sont entre la folie meurtrière et la peur.

D'autres hommes surgissent et commencent à tirer avec des fusils. Je vais pour arracher une barre de fer à l'un des deux hommes, je vois Sophie prendre une balle dans les yeux et s'effondrer. Les Soliens continuent à avancer en silence, abattus les uns après les autres.

- *Un coup de barre de fer me frappe sur la tête, je m'évanouis. Allez au [365](#).*

343

Les Soliens s'approchent de moi, Sophie a l'air inquiète, la drogue me rend particulièrement inactive, comme si j'étais en dehors de moi. Marie, ils vont te manger. Si tu ne veux pas prendre de décision, ils vont te manger pour prendre tes qualités... C'est trop tard, ne le prends pas mal, c'est leur façon de faire, ils sont si bons...

- *Je sens une piqûre dans mon bras, je me retourne. Un Soliens m'a planté dans le bras une aiguille, je crois reconnaître le dard d'une araignée, je sais que c'est ça, je vais m'évanouir et ils vont me dévorer rituellement, tel est la loi, toute ma personnalité va se diluer dans la tribu. Allez au [366](#).*

344

Les Soliens, après un long moment silencieux, s'approchent de moi. Sophie, les yeux embués par la drogue, a l'air d'être inquiète. Marie, ils vont te manger. Si tu ne veux pas participer au rite, ils vont te manger pour prendre tes qualités dont ils ont besoin... C'est trop tard, ne le prends pas mal, c'est leur façon de faire, ils sont si bons...

- *Je vais pour partir en courant, mais je sens une piqûre dans mon bras, je me retourne. Un Soliens m'a planté dans le bras une aiguille, je crois reconnaître le dard d'une araignée, je me débats, ils me tiennent fermement, sans violence, leurs yeux rentrent dans les miens, ils sont si profonds, je m'évanouis... Allez au [366](#).*

345

— Quoi ? Tu as des nouvelles de la terre ?

Il y a une telle espérance dans leurs yeux que je m'en veux de leur dire :

— Non, malheureusement ce n'est pas de ça que je suis venue vous parler. Ce sont des Soliens, les habitants de ce monde, ceux que vous chassez. J'ai un message important de leur part à vous dire.

Ils me regardent avec des yeux éberlués. Le plus âgé se met à souffler :

— Encore une de ces folles, viens avec nous et tais-toi.

— Qu'est-ce que tu dis ? Demande l'autre homme.

— Laisse, je t'expliquerais plus tard. Venez Mademoiselle, et ne me parlez plus de ces vampires.

— Pierre de quoi s'agit-il, tu nous as caché quelque chose ?

— Une femme est déjà venue, une folle qui se terre avec les vampires, je ne vous en ai pas parlé parce que j'ai pensé que c'était inutile.

— Tu ne nous en as pas parlé ? Mais c'est grave.

Je vais tout vous expliquer, et tu verras que j'avais raison, venez maintenant, rentrons.

- — *Écoutez-moi d'abord. Allez au [367](#).*
- — *Je vous suis, mais il faudra que je parle à toute la colonie. Allez au [368](#).*

346

Ça fait tellement plaisir de rencontrer des gens normaux.

- — *J'étais avec des monstres et j'ai réussi à m'échapper. Allez au [369](#).*
- — *Je dois vous parler d'un problème. Les créatures que vous chassez, il faut arrêter et les laisser passer par votre colonie, c'est vital pour eux. Allez au [370](#).*

347

J'écarte méticuleusement les morceaux de viande. Pierre le remarque.

— Tu ne manges pas la viande, tu as tort, ce sont des protéines.

— Heu oui, mais je me sens un peu écoeurée, mais ne vous en faites pas.

- *Pierre n'insiste pas. De voir ces gens avaler ce ragoût filandreux me donne la nausée. Allez au [326](#).*

348

— Ha oui ? Tu fais une drôle de tête.

— J'ai rêvé de ceux que vous appelez les vampires, ils m'ont parlé. Il faut qu'ils passent par votre colonie. Ils ne sont pas dangereux, ils sont évolués, ils s'appellent les Soliens, mon rêve était si réel, comme s'ils m'appelaient.

— Drôle de rêve effectivement.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. C'est vrai que nous vivons sur cette planète sans nous poser de question, nous n'avons jamais réfléchi vraiment à ces créatures, c'est peut-être un tort.

— Ils ont dit que vous aviez peur et que nous avons des choses à apprendre les uns des autres.

— Eh bien, ils n'ont pas tort, nous avons peur.

Martha s'arrête, son visage se crispe.

— Je vais méditer sur ce que tu as dit, il se peut que ton rêve soit vrai, je ressens aussi ce genre de choses depuis quelque temps. Je sais que nous nous trompons sans pouvoir dire exactement pourquoi. Maintenant viens, j'ai des choses à te montrer.

- *(Retenez Marie 502) Allez au [371](#).*

349

— Tu as bien dormi ?

— Oui, oui.

— J'ai des tas de choses à te montrer pour que tu puisses me seconder. Je la suis, secouée par mon rêve.

- *(Retenez Marie 452) Allez au [371](#).*

350

— Ha oui, tu fais une drôle de tête.

— J'ai rêvé de ceux que vous appelez les vampires, ils m'ont parlé. Il faut qu'ils passent par votre colonie, ils ne sont pas dangereux, ils sont évolués, ils s'appellent les Soliens. Mon rêve était si réel, comme s'ils m'appelaient.

— Drôle de rêve effectivement.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. C'est vrai que nous vivons sur cette planète sans nous poser de question, nous n'avons jamais réfléchi vraiment à ces créatures, c'est un tort.

— Ils ont dit que vous aviez peur et que nous avions des choses à apprendre les uns des autres.

— Eh bien, ils n'ont pas tort, nous avons peur.

Koban se fige, son visage se crispe.

— Je vais méditer sur ce que tu as dit, il se peut que ton rêve soit vrai, je ressens aussi ce genre de chose depuis quelque temps. Je sais que nous nous trompons sans pouvoir dire exactement comment. Maintenant viens, j'ai des choses à te montrer.

- *(Retenez Marie 502) Allez au [372](#).*

351

— Tu as bien dormi ?

— Oui, oui.

— J'ai des tas de choses à te montrer pour que tu puisses me seconder.

— Je suis prête.

- *(Retenez Marie 452) Allez au [372](#).*

352

Je me réveille, secouée par mon rêve.

— Tu as bien dormi, me demande Koban.

— Je rêve, je n'arrête pas de rêver de ceux que vous appelez les vampires. Ils vont venir ce soir, il faut qu'ils passent par votre colonie, c'est vital pour eux, ils ne sont pas dangereux, il ne faut pas les massacrer.

Sans pouvoir rien faire, je tombe en sanglot.

— Calme-toi, Marie, tout va bien.

— Non, vous allez tous les massacrer, je le sais, il ne faut pas.

— Calme-toi, essaie de m'expliquer bien comme il faut.

Je lui raconte tout, comment je suis arrivée là, mes rêves, les Soliens, tout.

— Tout ce que tu me racontes est fou, mais je te crois. C'est tout à fait possible que les Soliens, comme tu les appelles, soient plus évolués que ce que nous croyons. Nous

sommes tellement dans la peur que nous pourrions passer à côté d'une civilisation sans nous en rendre compte. Ce que tu dis est fascinant. Je vais en parler à Pierre.

— Je viens avec toi.

Laisse-moi y aller seul, tu ne le connais pas. Je suis désolé de te le dire, mais si tu es là, il risque de se braquer.

- — *D'accord, je te fais confiance. Allez au [373](#).*
- *Non, je dois y aller c'est ma mission. Allez au [374](#).*

353

Le rêve me laisse toute secouée, je me sens perdue, je ne sais pas ce qu'il faut que je fasse. Je passe la matinée à la cuisine, préparant des plats. Je vois Marc passer plusieurs fois sans me parler, mais en me jetant des regards de loin.

Tout tourne, il y a une tension en moi prête à exploser. Je me sens seule, si seule. Le repas arrive, je sers le plat, mes chaînes traînent par terre.

Tout le monde semble gêné, voire outré, par ma situation, et pourtant ils se taisent, et les Soliens qui doivent arriver ce soir.

C'est décidé, je prends la parole, il faut qu'ils sachent.

— Écoutez-moi, tous !

- *Je ne vais pas y arriver, je tremble, tant pis. Allez au [375](#).*
- *Je ne veux pas plus d'ennui que je n'en ai déjà, tant pis, qu'ils se débrouillent, je me tais. Allez au [355](#).*

354

— Quoi ?

Je lui explique mes rêves, il me regarde d'un air embarrassé.

— Je t'en supplie, il faut que nous en parlions aux autres, il faut que les Soliens passent.

— Mais nous nous nourrissons des vampires.

Il me parle d'un air embêté, il a peur.

— Marc, de quoi as-tu peur ? Tu crois que tu ne me dois pas de l'aide après ce que tu m'as fait.

— Mais, Pierre...

— C'est de Pierre dont tu as peur ?

— Il ne voudra pas.

— Il faut essayer.

— Non, Marie, désolé.

• *Il ne m'aidera pas. Allez au [377](#).*

• *Pauvre con ! Allez au [378](#).*

355

Tout le reste est un cauchemar.

Les Soliens sont venus, le soir même, comme prévu, ils les ont massacrés jusqu'au dernier sans que je ne puisse rien faire.

Je suis devenue la "femme" de Marc.

Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte.

• *Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée. Nous mourrons, moi et mon enfant. Allez au [426](#).*

356

Je passe la matinée à la cuisine, préparant des plats.

Je vois Marc passer plusieurs fois, sans me parler, mais en me jetant des regards de loin.

Tout tourne, il y a une tension en moi prête à exploser. Le repas arrive, je sers le plat, mes chaînes traînent pour terre. Tout le monde semble gêné, voire outré, par ma situation, et pourtant ils se taisent, et les Soliens qui doivent arriver ce soir.

Après le repas, je vais voir Marc.

— Tu lui as parlé.

— Non, pas encore, j'y vais.

Je les vois aller au potager, ils parlent un long moment. Marc redescend.

— Tu lui as parlé, alors ?

— Ne t'en fais pas Marie, tout va bien.

Et il repart aussitôt.

— Mais...

Ne t'en fais pas, je te dis.

N'en pouvant plus, je vais voir Pierre.

— Oui, Marc m'a expliqué. Tu as encore des crises.

— Mais je n'ai pas de crises.

— Nous allons nous occuper de toi.

— Et les Soliens ?

— Si c'est des vampires dont tu parles, ne t'en fais pas, ils ne te feront pas de mal.

— Mais vous allez les laisser passer ?

— Je crois que tu vas mal Marie, très mal, et que nous devons te protéger de tes cauchemars.

- *Tout s'écroule, je pique une crise de nerfs, hurle que Marc m'a violé, qu'ils sont des monstres. Marc et Pierre me refont une piqûre, je suis seule au monde. Allez au **355**.*

357

— Mais...

— Détache-moi tout de suite.

À ma grande surprise, il me détache, comme un enfant puni par sa mère.

— Maintenant, nous allons parler aux autres, tout de suite.

— Mais...

— Tais-toi et suis-moi.

Je suis galvanisé par ma nouvelle force, je me sens libre, intraitable. Nous arrivons dans la salle commune, tout le monde est là, le nez plongé dans les instantanés fades du petit déjeuner.

C'est Pierre qui réagit en premier :

— Marc, qu'est-ce qu'elle fait détachée ?

— Vous allez m'écouter maintenant !

- *Un grand tremblement me prend tout de même. Allez au **376**.*

358

Marrant ce bonhomme, bon, je suis seule. En même temps, comme il a dit, il vaut mieux...

Je rentre en moi-même, je sens mon tatouage de chauve-souris chauffer doucement, je me mets à chanter un des chants sacrés, celui qui m'aide à me centrer, soudain, d'autres personnes se retrouvent sur les gradins, des hommes de toutes races, de tous milieux, tous se mettent à m'accompagner, notre chant nous fait reconnaître... nous n'aurons pas beaucoup à parler pour soigner le monde, car nous savons tous quoi faire, et nous sommes tous là pour de bonnes raisons, et effectivement, certainement pas pour nous faire applaudir, les grandes choses se font souvent dans l'obscurité, les grands hommes ne cherchent pas la lumière, même s'ils ne la fuient pas, nous savons que tous, là, si un problème se pose, nous le poserons tout au fond de nous-mêmes, et la même réponse nous viendra tous aux lèvres, car nous, les vrais guérisseurs, nous habitons tous dans le même monde... contrairement aux autres qui sont chacun dans le leur...

... hommes et femmes de bonne volonté...

- *Allez au [586](#).*

359

Après une demi-journée de marche, nous trouvons enfin d'autres Soliens. Ils se regardent dans leurs grands yeux et c'est comme si, en un éclair, ils s'étaient tout racontés. Ils sont heureux de se revoir et je partage leur bonheur, je trouve que je m'en suis bien sortie.

Plus nous avançons, plus ils sont nombreux. Maintenant, ils nous regardent moi et Sophie avec intensité. Il y en a de partout. Un vieux Soliens ridé vient vers Sophie et lui souffle quelque chose :

— Marie, il vient de me dire que La Mère des Soliens veut te voir, c'est un grand honneur. Tu dois y aller seule, suis-le, je t'attends ici.

Après une petite heure, nous arrivons dans des galeries où les Soliens sont presque les uns sur les autres, et il faut qu'ils se poussent pour nous laisser passer.

Nous débouchons enfin dans un grand puits lumineux où des cascades d'eaux fraîches tombent des parois, il y a une végétation luxuriante, et là... je la vois.

Elle est immense, entourée d'enfants. Son ventre est un ballon qui doit faire trois mètres de diamètre. Elle a quatre bras immenses, on ne voit pas ses jambes et son visage, mon Dieu, son visage... Il est d'une humanité qui me touche immédiatement, elle paraît vieille et jeune à la fois. Dès que je croise ses yeux, elle me salut d'un regard. Je rentre dans l'immense champ télépathique qui nous entoure.

— Je suis la Mère de sept tribus et je suis contente de te rencontrer, Marie, j'ai déjà eu vent de tout ce qu'il s'est passé et mon cœur est apaisé, tu as sauvé tous ceux de ma race en épargnant autant que tu l'as pu les tiens.

— J'ai fait ce qu'il m'a semblé juste.

— Et tu as bien fait, mais ta mission n'est pas encore totalement terminée, il faut que tu retournes les voir. Peu à peu, les soleils s'éloignent de Sol et nous aurons besoin de leur connaissance pour enfin habiter la surface.

Nous devons nous allier, nous enseigner, vivre ensemble, nos biens communs en dépendent.

— Vous avez besoin de la science humaine pour sortir des cavernes.

— Exactement.

— Mais, nous en avons tué une partie.

Comme eux nous ont tués, nous sommes quittes à présent, et c'est l'heure de la réconciliation. Retournes-y, maintenant, et dis-leur que je veux les voir.

- — *Bien, Mère des Soliens. Allez au [401](#).*
- — *Je ne veux pas y aller, après ce qu'ils nous ont fait, ils vont nous tirer dessus. Allez au [402](#).*

360

Au petit matin, les Soliens qui étaient partis retrouver leur peuple reviennent. Ils murmurent à Sophie quelques messages. Sophie nous les traduit. Pour commencer, elle me regarde avec un grand sourire.

— La Mère des Soliens, la reine de ce peuple, a le cœur rayonnant de savoir comment la situation s'est dénouée, elle dit que ses vœux les plus profonds se sont exaucés. Elle veut voir tous les terriens vivants, il faut que nous allions à sa rencontre.

Nous disons cela aux survivants, tous acceptent et nous partons voir cette reine.

Après une demi-journée de marche, nous trouvons enfin d'autres Soliens. Ils se regardent dans leurs grands yeux et c'est comme si en un éclair, ils s'étaient tout racontés. Ils sont heureux de se revoir et je partage leur bonheur. Je trouve que je m'en suis bien sortie.

Plus nous avançons, plus ils sont nombreux. Maintenant, ils nous regardent, nous les terriens, avec intensité. Il y en a de partout. Un vieux Solien ridé vient vers Sophie et lui souffle quelque chose.

Venez, elle nous attend, c'est un grand honneur.

Nous suivons ce vieux Soliens, nous arrivons dans des galeries où les Soliens sont presque les uns sur les autres, et il faut qu'ils se poussent pour nous laisser passer.

Nous débouchons enfin dans un grand puits lumineux où des cascades d'eaux fraîches tombent des parois, il y a une végétation luxuriante, et là, je la vois.

Elle est immense, entourée d'enfants. Son ventre est un ballon qui doit faire trois mètres de diamètre. Elle a quatre bras immenses, on ne voit pas ses jambes et son visage, mon Dieu, son visage... Il est d'une humanité qui me touche immédiatement, elle paraît vieille et jeune à la fois. Dès que je croise ses yeux, elle me salut d'un regard. Je rentre dans l'immense champ télépathique qui nous entoure.

Élise, la mère survivante, se met à pleurer. La Mère lui ouvre ses quatre bras et Élise va s'y réfugier, elle la console. Cette extraterrestre irradie la bonté et nous sommes tous touchés.

— Chers terriens, le temps de la défiance est terminé. Peu à peu, les soleils s'éloignent de Sol et nous avons besoin de votre connaissance pour coloniser sa surface, comme vous, vous avez besoin de notre connaissance pour vivre en paix parmi nous. Nous devons nous allier, nous enseigner, vivre ensemble. C'est notre destin, nos biens communs en dépendent.

— Vous avez besoin de la science humaine pour sortir des cavernes ?

— Exactement.

Personne ne pense à remettre en cause cette bonne nouvelle, deux peuples si différents qui vivent en paix et partagent leurs connaissances pour transformer une planète en éden. Nous restons là un long moment en silence, des milliers d'informations subtiles semblent s'échanger entre nous. Puis la reine me parle à nouveau :

Marie, veux-tu rester avec nous quelques années ? Nous t'apprendrons à communier avec les plantes et les forces invisibles, sinon, il est dans mon pouvoir de te ramener là d'où tu viens.

- — *Je veux bien rester. Allez au [403](#).*
- — *Merci, mais je veux rentrer chez moi. Allez au [404](#).*

361

Après une demi-journée de marche, nous trouvons enfin d'autres Soliens. Ils se regardent dans leurs grands yeux et c'est comme si, en un éclair, ils s'étaient tout racontés. Ils sont heureux de se revoir et je partage leur bonheur. Je trouve que je m'en suis bien sortie.

Plus nous avançons, plus ils sont nombreux maintenant, ils nous regardent moi et Sophie, avec intensité. Il y en a de partout. Un vieux Soliens ridé vient vers Sophie et lui souffle quelque chose.

Marie, il vient de me dire que La Mère des Soliens veut te voir, c'est un grand honneur. Tu dois y aller seule, suis-le, je t'attends ici.

Je le suis. Nous arrivons dans des galeries où les Soliens sont presque les uns sur les autres, et il faut qu'ils se poussent pour nous laisser passer.

Nous débouchons enfin dans un grand puits lumineux où des cascades d'eaux fraîches tombent des parois, il y a une végétation luxuriante, et là, je la vois.

Elle est immense, entourée d'enfants. Son ventre est un ballon qui doit faire trois mètres de diamètre. Elle a quatre bras immenses, on ne voit pas ses jambes et son visage, mon Dieu, son visage... Il est d'une humanité qui me touche immédiatement, elle paraît vieille et jeune à la fois. Dès que je croise ses yeux, elle me salut d'un regard. Je rentre dans l'immense champ télépathique qui nous entoure.

— Je suis la Mère de sept tribus et je suis contente de te rencontrer, Marie, j'ai déjà eu vent de tout ce qu'il s'est passé et mon cœur est apaisé, tu as sauvé tous ceux de ma race en épargnant les tiens.

— J'ai fait ce qu'il m'a semblé juste.

— Et tu as bien fait, mais ta mission n'est pas encore totalement terminée, il faut que tu retournes les voir. Peu à peu, les soleils s'éloignent de Sol et nous avons besoin de leur connaissance pour coloniser la surface. Nous devons nous allier, nous enseigner, vivre ensemble, nos biens communs en dépendent.

— Vous avez besoin de la science humaine pour sortir des cavernes.

— Exactement.

— Mais ce sont des assassins.

— Ils ont tué, mais ce ne sont pas des assassins, personne n'est ce qu'il fait. Retournes-y maintenant, et dis-leur que je veux les voir.

- — *Bien, Mère des Soliens. Allez au [405](#).*
- — *Je ne veux pas y aller, c'est trop dangereux. Allez au [402](#).*

362

Les Soliens s'approchent de moi, Sophie a l'air inquiète, la drogue me rend particulièrement inactive, comme si j'étais en dehors de moi. Marie, ils vont te manger. Si tu ne veux pas prendre la décision, ils vont te manger pour prendre tes qualités... C'est trop tard, ne le prends pas mal, c'est leur façon de faire, ils sont si bons...

- *Je sens une piqûre dans mon bras, je me retourne, un Soliens m'a planté dans le bras une aiguille, je crois reconnaître le dard d'une araignée, je sais que c'est ça, je vais m'évanouir et ils vont me dévorer rituellement, tels est la loi, toute ma personnalité va se diluer dans la tribu. Je regarde le ciel immense de Sol, le vent me fouette doucement, je tombe sur le sable. Allez au [366](#).*

363

Nous nous arrêtons, les deux hommes stoppent eux aussi nets. Leurs visages trahissent la peur, je prends la parole, c'est comme si une force supérieure s'était emparée de moi.

— N'ayez pas peur, le temps de la peur est terminé. Longtemps, vous vous êtes crus seuls et abandonnés, ne voyant pas juste à côté de vous les amis de cette planète. Vous les avez chassés alors qu'ils peuvent vous apprendre à vivre en paix sur Sol. Laissez-nous passer, nous sommes pacifiques et civilisés, nous sommes votre seule chance.

Je m'avance vers eux et vais prendre le bras du patriarche, il se laisse faire.

— Faites-moi confiance.

Je croise son regard, je sais que j'ai gagné, je fais signe aux Soliens de s'avancer et la tribu avance, nous dépassant. Nous les suivons. Le brun m'adresse la parole.

— Qui êtes-vous, vous venez de la terre ? Sont-ils encore vivants ?

— Je suis comme vous, une exilée, je ne sais pas ce qu'il s'est passé sur terre, mais je sais que vous devez vivre en paix avec les Soliens.

Nous traversons la colonie sans bruit, les Soliens se jettent dans le lac qui doit le mener à leur tribu originelle. Les deux hommes nous regardent comme si nous étions un rêve. Avant de rentrer dans l'eau fraîche du lac, je me retourne et leur dis :

— Je reviendrai demain.

Je sais que c'est ce qu'il fallait que je dise.

- *Allez au [406](#).*

364

Sûre de moi, je fais avancer la tribu, c'est une erreur. Les deux hommes rentrent dans une panique meurtrière, une sirène retentit. Ils abattent leurs matraques sur le visage des Soliens, incapables de réagir. Le sang et la cervelle commencent à tomber sur le sol.

D'autres hommes surgissent et commencent à tirer. Je vais pour arracher une barre de fer à l'un des hommes, je vois Sophie prendre une balle dans les yeux et s'effondrer, les Soliens continuent à avancer en silence, abattus les uns après les autres.

- *Un coup de barre de fer me frappe sur la tête, je m'évanouis. Allez au [365](#).*

365

Tout le reste est un cauchemar.

Les Soliens ont été massacrés jusqu'au dernier.

Ils m'ont épargnée et séquestrée durant des mois. Ils sont persuadés être les derniers survivants humains de tout l'univers et se comportent comme une secte paranoïaque. Rien de ce que j'ai pu faire ou dire ne les a fait changer d'avis.

Enchaînée du soir au matin, souvent droguée, je suis devenue la "femme" de l'un d'entre eux. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte.

Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.

Nous mourrons, moi et mon enfant.

- *Je n'ai jamais plus vu de Soliens. Allez au [426](#).*

366

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie fera une expédition dans les tribus amazoniennes dans le cadre de recherches ethnologiques. Après avoir bien été acceptée, elle se fera dévorer rituellement durant une cérémonie ou elle ingérera des plantes hallucinogènes.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

367

— Je vous ai dit de vous taire !

Ses yeux sont furieux, tous ses membres tremblent, il est au bord de l'explosion.

- — *Très bien, je vous suis, mais il faudra que je parle à toute la colonie. Allez au [368](#).*

- — *Non, vous m'écoutez. Allez au [407](#).*

368

— Vous parlerez si je le veux.

— Pierre, tu ne peux pas dire ça, nous sommes un groupe et même si tu le diriges, nous devons l'écouter.

Nous verrons ça, venez.

Nous continuons et débouchons sur un grand puits naturel. Il y a le lac qui permet d'aller vers les autres galeries, plusieurs tentes blanches, un engin de locomotion à chenille. Il fait nuit, mais des lumières viennent des tentes.

— Je vais aller chercher les autres, dit le jeune homme brun.

— J'aurais préféré que nous voyions ça d'abord tous les deux.

— Arrête Pierre, c'est important, tout le monde doit être là.

Le dit Pierre me regarde avec des yeux pleins de haines.

— Qu'avez-vous fait là ? Vous êtes en train de détruire un équilibre précaire Mademoiselle, je ne sais pas ce qui me retient de vous tuer.

Je préfère me taire et attendre la venue de tous, il n'insiste pas, cet homme a peur.

Une petite dizaine d'hommes et de femmes viennent vers nous, les yeux étonnés. Nous allons dans la plus grande tente, une cuisine et un bar en occupent une partie.

Tout le monde s'assoit en chuchotant, je suis heureuse de les voir.

Au moment même où ils sont tous installés, je prends la parole, je sens une force supérieure me guider. Cette force veut intervenir avant que Pierre, leur chef, ne puisse dire un mot. Il ne doit pas les troubler, je sens l'emprise qu'il a sur eux et ce qui me guide ne veut pas de polémique.

— Je viens au nom de la paix, n'ayez pas peur, le temps de la peur est terminé. Longtemps, vous vous êtes crus seuls et abandonnés, ne voyant pas juste à côté de vous les amis qui vous entouraient, ceux que vous chassez sont une civilisation pacifique qui peut vous apprendre à vivre en harmonie sur Sol. Laissez-les passer, vous les avez acculés dans des galeries trop étroites pour leur survie, ils doivent passer par le lac pour rejoindre les leurs. Ensuite, vous apprendrez à vous connaître, ils sont votre plus grande chance.

— Mais ce sont des monstres !

— Ont-ils fait une seule chose monstrueuse ? Non, c'est vous qui les chassez. Jamais ils ne vous ont fait aucun mal, regardez la vérité en face. Vous ne leur avez laissé aucune chance de dialogue, et quand une autre terrienne, Sophie, est venue vous parler, votre chef l'a chassée sans rien vous dire.

— C'est vrai Pierre ?

Oui, mais...

Un brouhaha s'empare de l'assemblée, tout le monde parle en même temps. Une femme d'une cinquantaine d'années soutenue par un petit homme barbu finissent par venir me voir et me poser plus de questions. Je leur explique ce que j'ai pu voir des Soliens, ils sont très intéressés, les autres finissent par m'écouter. Leur chef n'a plus de pouvoir sur eux, il ressemble maintenant à un vieil homme épuisé.

La femme me dit alors sa décision, les autres acquiescent.

— Je vous crois Mademoiselle, ou tout au moins, je veux vous croire. Si ce que vous dites est vrai, c'est effectivement une grande chance pour nous. Dites aux créatures de passer, nous les laisserons, et dites-leur que nous regrettons nos actes.

Elle a les larmes aux yeux.

Je pars chercher la tribu, ils sont tous prêts. Je suis accueillie par un sentiment de satisfaction et de paix.

Nous traversons la colonie sans bruit, les hommes sont armés, prêts à faire feu, mais rien ne se passe, ils nous regardent ébahis. Les Soliens se jettent dans le lac qui doit les mener à leur tribu originelle. Avant de rentrer dans l'eau fraîche du lac, je me retourne et dis aux terriens :

— Je reviendrai demain.

Je sais que c'est ce qu'il fallait que je dise.

- *Allez au [406](#).*

369

Tout le reste est un cauchemar.

J'ai cru que je trouverais enfin parmi eux un endroit normal, mais ils sont fous. Ils sont persuadés être les derniers survivants humains de tout l'univers et se comportent comme une secte paranoïaque. Rien de ce que j'ai pu faire ou dire ne les a fait changer d'avis.

Quand les Soliens ont voulu passer, le lendemain de mon arrivée chez eux, ils les ont massacrés jusqu'au dernier. J'ai voulu croire au début que c'était sans importance, mais j'ai compris trop tard que c'est eux qui avaient la clef de mes problèmes.

J'ai essayé de m'enfuir pour rejoindre les Soliens de l'autre côté du lac, mais ils m'ont rattrapée. À partir de ce moment-là, ils m'ont séquestrée durant des mois.

Enchaînée du soir au matin, souvent droguée, je suis devenue la "femme" de l'un d'entre eux. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte.

Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.
Nous mourrons, moi et mon enfant.

- *Je n'ai jamais plus vu de Soliens. Allez au [426](#).*

370

Ils me regardent avec des yeux éberlués. Le plus âgé se met à souffler :

— Encore une de ces folles. Viens avec nous et tais-toi.

— Qu'est-ce que tu dis ? Demande l'autre homme.

— Laisse, je t'expliquerais plus tard. Venez Mademoiselle, et ne me parlez plus de ces vampires.

— Pierre de quoi s'agit-il, tu nous as caché quelque chose ?

— Une femme est déjà venue, une folle qui se terre avec les vampires, je ne vous en ai pas parlé parce que j'ai pensé que c'était inutile.

— Tu ne nous en as pas parlé ? Mais c'est grave.

Je vais tout vous expliquer, et tu verras que j'avais raison, venez maintenant, rentrons.

- — *Écoutez-moi d'abord. Allez au [367](#).*
- *Je vous suis, mais il faudra que je parle à toute la colonie. Allez au [368](#).*

371

Martha passe la matinée à me montrer ma nouvelle tâche. Comment ranger la cuisine, comment préparer les plats, faire le ménage dans la tente principale...

Nous préparons le repas ensemble. Cet après-midi, je devrais me débrouiller toute seule, et elle viendra me chercher pour préparer le repas du soir.

Celui du midi se passe tranquillement. Daniel et Henry arrivent en retard dans un drôle d'état, les yeux bouffis, on dirait qu'ils n'ont pas dormi de la nuit.

Pierre se met à côté de moi et me parle de la difficulté de ne pas perdre courage. Je l'écoute en acquiesçant. Marc me jette des regards en coin en permanence. À la fin du repas, il me propose de m'aider à faire la vaisselle.

— Alors, tu te plais ici ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu ne te rappelles toujours pas de ton passé ?

— Non, rien, j'ai peut-être vécu quelque chose de traumatisant dont je ne veux pas me rappeler.

— Peut-être.

— Et toi, que faisais-tu sur terre ?

— Je faisais des petits boulots, serveur, magasinier. Comme je n'avais pas fait d'études supérieures, je glandais pas mal, c'est pour ça que je suis parti sur Sol. Je savais que je pouvais faire quelque chose de plus intéressant.

— Et ton frère ?

— Il tenait un snack, et il en a eu marre lui aussi. Tu as autre chose à faire cet après-midi ?

— Ben, nettoyer la grande salle et faire la tente de Pierre, et puis, en fin d'après-midi, préparer le repas avec Martha.

— Bon ben t'auras un peu de temps alors ?

— Je sais pas.

Je vais t'aider si tu veux, ça ira plus vite. On pourra faire quelque chose après.

- — *Non, tu as ton expédition à préparer et je préfère être un peu seule maintenant. Allez au [214](#).*
- — *Ouais, c'est sympa, merci. Allez au [408](#).*

372

Durant la matinée, Koban m'explique ses recherches sur les potagers. Je me rends compte que sa façon de voir est très scientifique. Apparemment, il ne connaît que l'agriculture à base de produits chimiques. Et comme ils n'ont rien de tout ça, les résultats ne sont pas terribles.

— Laisse-moi faire des recherches sur ton ordinateur, ton encyclopédie.

— Bien sûr, vas-y.

Je commence à faire des recherches sur l'agriculture biologique. Je trouve pas mal de trucs, je lui montre les rubriques, il est sur le cul.

Ho dis donc, j'en avais vaguement entendu parler, mais ça ne m'était pas venu à l'esprit. Tout était tellement industriel sur terre. Plus personne ne faisait ça, fais voir, c'est très intéressant. Sortons les documents et étudions ça.

— T'as vu, le compost, vous en faites du compost ?

— C'est quoi ?

— C'est un engrais fait à partir des déchets ménagers et naturels.

— Non, je ne connaissais que les engrais chimiques.

— Et il vous en reste ?

— Pas depuis trois mois.

Ben, on va regarder ça déjà.

Quand la cloche du repas sonne, Koban est surexcité. Il va voir Pierre et lui parle de nos recherches. Pierre sourit et vient me voir.

— Marie, ça a l'air très intéressant vos recherches. Si vous avancez, je ne regretterai pas de t'avoir mis avec Koban.

Martha me jette un regard noir.

Pendant le repas, il me demande comment j'ai connu l'agriculture biologique et si maintenant je me rappelle de mon passé. Je lui réponds que non, et que l'idée m'est venue sans que je ne sache comment. Pierre est enthousiaste et il me paraît plus sympathique. Je suis contente de moi, mais je me rappelle de mon rêve. Était-il réel ? Si oui, il faut que je m'en préoccupe. À la fin du repas, l'ambiance est bonne, ma présence rend joyeux tout le monde sauf Martha qui boude encore. Je ne me taperais pas le ménage à sa place.

Tout le monde discute dehors de choses et d'autres. Pierre veut déjà préparer un compost cet après-midi et demande qu'on lui passe les documents. Les garçons semblent se motiver pour faire leur expédition. Marc vient pour me parler. Je le vois venir, lui.

- *Je le regarde en souriant. Après tout... 409*
- *Je vais voir Gérard, le technicien mécanique, pour engager la conversation. Comme ça, j'évite le don Juan. 410*

373

Je l'attends, anxieuse. Avec la peur qu'ils surgissent pour me faire du mal, une fois de plus.

Une heure après son départ, il revient.

— C'est le bordel, tout le monde s'engueule. J'ai trouvé Pierre à la salle commune avec les autres et je lui ai parlé des Soliens et de ce que tu m'as raconté, en demandant si nous pouvions essayer d'entrer en contact avec eux sous une autre forme que la violence. Il s'est énervé et a commencé à m'envoyer me faire voir. Quand j'ai insisté, il est rentré dans une rage folle, et dans sa colère, il a parlé d'une femme, humaine, qui serait déjà venue le voir pour ça. Les autres ont voulu en savoir plus, scandalisés qu'il ait pu leur cacher une information si importante, et ça s'est envenimé. Quelques-uns ont

été choqués de sa façon de faire avec toi, et ont profité de cette nouvelle information pour le remettre en cause. Maintenant, ils veulent te voir.

Je le regarde, inquiète. J'ai peur.

- — *Non, je ne veux plus les voir. Allez au [411](#).*
- — *J'arrive. Allez au [412](#).*

374

J'espère que tu ne le regretteras pas.

Nous allons à la salle commune. Ils sont tous là, sauf Élise et les enfants. Quand nous rentrons, un silence glacial s'installe. Pierre nous jette un regard effrayant. Je tremble.

— J'ai quelque chose à vous dire...

— Ça a intérêt à être des excuses, menace Pierre.

Les larmes me viennent aux yeux, je craque.

— Mais t'es trop con toi !

— Quoi !? Hurle soudain Marc. C'est toi qui es conne, nous t'accueillons, nous te sortons de ta merde, et toi, tu fais n'importe quoi !

— Calmez-vous, écoutez ce qu'elle a à dire, c'est au sujet des vampires, essaie de tempérer Koban.

— Tu veux te la taper, hein Koban, la garder pour toi !

— Qu'est-ce que tu racontes, Marc, calme-toi.

— Écoutez-moi, les vampires, ils ne sont pas ce que vous croyez, vous êtes des assassins, il faut les laisser passer dans votre colonie.

— N'importe quoi, maugrée Pierre, j'en ai déjà assez entendu, partez tous les deux, je ne veux plus vous voir, vous êtes des traîtres.

— Qu'est-ce que tu racontes, Pierre, dit Koban, tu es en train de devenir fou.

— Tu ne traites pas Pierre comme ça, sale con.

Marc envoie un coup de poing rageur dans Koban en plein milieu du nez, je hurle, Martha essaie de les séparer, je me jette sur Marc, Pierre me maîtrise, Marc me gifle en me traitant de salope. Pourquoi suis-je venue ? Martha crie d'arrêter, Marc lui envoie une gifle aussi, elle part en pleurant, Koban se relève et tente de me libérer, Marc prend une chaise et lui fracasse sur le crâne.

Il tombe dans une mare de sang.

Le temps se fige.

Il est mort.

Une seringue se plante dans mon bras

- *Allez au [355](#).*

375

— Vous allez peut-être me prendre pour une folle, mais tant pis, je n'en peux plus.

Les larmes commencent à couler sur mon visage et tout le monde se met à m'écouter en silence.

— Je ne vais pas vous parler de comment vous vous comportez avec moi, tant pis pour vous si la honte ne vous étouffe pas, mais si c'est ça les restes de l'humanité, je ne m'étonne pas qu'elle ait disparu sur terre, et si vous, vous ne voulez pas disparaître, il faut que vous arrêtiez de vous comporter comme des sauvages. Ceux que vous appelez les vampires, les habitants de cette planète que vous méprisez, vont venir ce soir, pacifiquement, parce que vous les avez bloqués dans un réseau trop petit pour eux et que vous les tuez dès que vous les approchez. Alors voilà, soit vous les laissez passer, et vous redeviendrez humain, soit vous les tuez, et vous ne mériterez plus de vivre, ni vous, ni moi, ni l'humanité toute entière.

Je ne peux plus bouger, je suis paralysée, tout le monde a le regard braqué sur moi, gêné. Martha se lève.

— Pierre, il faut la libérer, elle a raison, on ne peut pas la garder comme ça, tu es allé trop loin.

— Elle a raison, dit Marc, soutenu par Koban qui hoche la tête.

Je tremble de tout mon corps, ils me libèrent.

— Et les vampires, vous allez les laisser passer ?

— Dis-nous-en plus, petite, et calme-toi, c'est fini, me dit Koban.

J'arrive à me calmer un peu et leur explique mon rêve.

Écoute Pierre, propose Koban, voyons si elle a raison. Armons-nous pour leur passage, s'ils viennent bien comme elle a dit, et ne tirons qu'en cas de légitime défense. S'ils sont vraiment une civilisation, et qu'ils peuvent communiquer avec les rêves, nous ne pouvons pas nous passer d'eux. Imagine ce qu'ils pourraient nous apprendre sur leur terre ?

- *Alors qu'ils attendent tous la réponse de leur chef, j'en profite pour m'enfuir. Allez au [413](#).*
- *J'attends avec anxiété ce qu'il pourra bien dire. Allez au [414](#).*

376

— Vous allez peut-être me prendre pour une folle, mais tant pis, je n'en peux plus.

Les larmes commencent à couler sur mon visage et tout le monde se met à m'écouter en silence.

— Je ne vais pas vous parler de comment vous vous comportez avec moi, tant pis pour vous si la honte ne vous étouffe pas, mais si c'est ça les restes de l'humanité, je ne m'étonne pas qu'elle ait disparu sur terre, et si vous, vous ne voulez pas disparaître, il faut que vous arrêtiez de vous comporter comme des sauvages.

Ceux que vous appelez les vampires, les habitants de cette planète que vous méprisez, vont venir ce soir, pacifiquement, parce que vous les avez bloqués dans un réseau trop petit pour eux et que vous les tuez dès que vous les approchez.

Alors voilà, soit vous les laissez-passer, et vous redeviendrez humain, soit vous les tuez, et vous ne mériterez plus de vivre, ni vous, ni moi, ni l'humanité toute entière.

Je ne peux plus bouger, je suis paralysée, tout le monde a le regard braqué sur moi, gêné. Pierre paraît outré, mais Koban lui met la main sur l'épaule et prend la parole.

— Dis-nous en plus, petite.

J'arrive à me calmer un peu et leur explique mon rêve.

— Écoute Pierre, propose Koban, voyons si elle a raison. Armons-nous pour leur passage, s'ils viennent bien comme elle a dit, et ne tirons qu'en cas de légitime défense. S'ils sont vraiment une civilisation, et qu'ils peuvent communiquer avec les rêves, nous ne pouvons pas nous passer d'eux. Imagine ce qu'ils pourraient nous apprendre sur leur terre ?

J'attends avec anxiété ce qu'il pourra bien dire.

- *Allez au [414](#).*

377

— Tire-toi connard !

— Mais...

— Tire-toi !!

Il part, la queue basse.

- *Allez au [355](#).*

378

— T’as bien entendu, pauvre con, pour me violer, t’as des couilles, mais sinon, t’en as pas, t’as pas de couilles, t’as peur de Pierre. Vas-y, frappe-moi, je vois bien que t’en as envie, fais ton costaud, tape-moi, je suis attachée, t’as pas de risques.

— Écoute...

— Toi écoute, tu vas m’emmener devant tout le monde, compris, moi, j’ai pas peur de ce connard de Pierre, tu vas voir ce que c’est que le courage, emmène-moi, sinon je dis à tout le monde que tu m’as violée, et si tu recommences, je te mordrai, tant pis si tu me tues, je m’en fous maintenant.

À ma grande surprise, il me détache, comme un enfant puni par sa mère.

— Allons parler aux autres maintenant.

— Mais...

— Tais-toi et suis-moi.

Je suis galvanisée par ma nouvelle force, je me sens libre, intraitable. Nous arrivons dans la salle commune, tout le monde est là, le nez plongé dans les instantanés fades du petit déjeuner.

C’est Pierre qui réagit en premier.

— Marc, qu’est-ce qu’elle fait détachée ?

— Vous allez m’écouter maintenant !

- *Un grand tremblement me prend tout de même. Allez au [376](#).*

379

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe, sinon un grand sentiment de tristesse. Marie fera une expédition dans les tribus amazoniennes dans le cadre de recherche ethnologique. Elle se fera tuer par de chercheurs d’or en tentant de protéger une tribu.

À moins qu’elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

380

381

382

Après une demi-journée de marche, nous trouvons enfin d'autres Soliens. Ils se regardent dans leurs grands yeux et c'est comme si en un éclair, ils s'étaient tout racontés. Ils semblent heureux de se revoir, mais je ne peux pas empêcher un sentiment de culpabilité de revenir sans cesse.

Plus nous avançons, plus ils sont nombreux. Maintenant, ils nous regardent moi et Sophie avec intensité. Il y en a de partout. Un vieux Soliens ridé vient vers Sophie et lui souffle quelque chose.

— Marie, il vient de me dire que La Mère des Soliens veut te voir, c'est un grand honneur. Tu dois y aller seule, suis-le, je t'attends ici.

Après une petite heure, nous arrivons dans des galeries où les Soliens sont presque les uns sur les autres, et il faut qu'ils se poussent pour nous laisser passer.

Nous débouchons enfin dans un grand puits lumineux où des cascades d'eaux fraîches tombent des parois, il y a une végétation luxuriante, et là, je la vois.

Elle est immense, entourée d'enfants. Son ventre est un ballon qui doit faire trois mètres de diamètre. Elle a quatre bras immenses, on ne voit pas ses jambes et son visage, mon Dieu, son visage... Il est d'une humanité qui me touche immédiatement, elle paraît vieille et jeune à la fois. Dès que je croise ses yeux, elle me salut d'un regard. Je rentre dans l'immense champ télépathique qui nous entoure.

— Je suis la Mère de sept tribus et je suis contente de te rencontrer, Marie, j'ai déjà eu vent de tout ce qu'il s'est passé et mon cœur saigne, vous avez tué tous ceux de ta race.

— Mais nous devons passer.

— Ton cœur n'a pas senti que ton rôle était de faire le lien. Ceux de ta race étaient savants et comme peu à peu les soleils s'éloignent de Sol, nous avons besoin de leurs connaissances pour coloniser sa surface. Maintenant, c'est trop tard, nous ne pourrons pas le faire, pas le faire avec eux en tout cas.

— Mais je ne le savais pas, je croyais...

— Ne t'en fais pas Marie, nous ne concevons aucune rancœur contre toi, nous en sommes incapables. Nous ne renions jamais ce que nous constatons et nous ne réécrivons jamais le passé, pour nous il est sacré, et ce qui a échoué devait échouer, mais il reste les pleurs des cendres du possible. Regarde-moi maintenant, il est temps pour toi de nous quitter.

— Mais...

Elle me fixe des yeux et chante, tout devient blanc, si blanc, si pur. Je sens les Soliens et Sophie me saluer, le chant entre en moi, s'empare de mon corps tout entier, je ne pense à rien, vibrante, éblouie de son, et puis... quand le chant se tamise...

383

384

385

386

387

388

389

390

— Bravo !!

Dès que je suis montée sur la tribune, j'entends ça avec des applaudissements. Une personne, sur les gradins, cachée par l'obscurité, m'applaudit, je ne peux pas m'empêcher de me sentir flattée.

— Bravo, je vous ai observé tout ce temps, bravo, bravo, bravo ! Vous avez pris toutes les bonnes décisions, vous avez réfléchi quand il fallait réfléchir, osé quand il fallait oser, bravé quand il fallait braver, bravo ! Vous avez réussi à venir jusqu'ici, c'est formidable ! Vous êtes vraiment quelqu'un de bien ! J'ose espérer que vous êtes appréciée à votre juste mesure, car vous avez vraiment l'étoffe d'un chef, encore bravo ! Bon, c'est pas tout, mais si je ne veux pas rater mon dernier bus, il faut que j'y aille.

La personne se lève et va vers la sortie.

— Hé, attendez, qui êtes-vous ?

— Votre fidèle admirateur, croyez-moi, mais désolé, il faut que j'y aille, encore bravo et surtout, merci, merci beaucoup. Bon ben, au revoir.

— Hé, mais il y a des bus ici ?

— Non, bien sûr que non. Vous vous croyez où ? C'est une façon de parler, le bus, rien d'autre.

— Mais vous allez où alors ?

— Eh bien, je pars, je vous ai applaudie, vous êtes contente et je m'en vais. On m'a dit de faire ça, et je l'ai fait, et je rentre chez moi.

— Mais qui vous a dit de faire ça ?

— Mais personne, vous ne comprenez vraiment rien, c'est une façon de parler aussi, rien d'autre. Bon, salut.

— Hé, vous n'allez pas me laisser toute seule, je ne sais pas ce que je dois faire maintenant.

— Il ne faut pas avoir peur de rester seule, sinon, c'est la meilleure façon d'être mal accompagné, plutôt seul que mal accompagné, c'est la grande règle !

— Je ne comprends rien.

— Pourquoi faudrait-il qu'il y ait quelque chose à comprendre ?

— C'est quoi ici ?

— En théorie, c'est l'endroit où les gens parlent pour améliorer les choses, régler les problèmes, tout ça. En pratique, c'est l'endroit où l'on se trahit, où l'on se déchire, où l'on ment et où l'on complique encore des choses qui étaient déjà compliquées. C'est pour ça que je vous ai applaudie, en général les gens ne viennent pas ici pour régler les problèmes, mais pour être applaudis, donc je vous ai applaudie, vous êtes contente et vous n'avez plus rien à faire ici, au revoir.

— Et si moi, je ne voulais pas qu'être applaudie, mais régler sincèrement les problèmes ?

— Eh bien, je dirais ma petite que vous êtes dans une sacrée merde. Vous serez calomniée, jugée injustement, harcelée, vous verrez ceux que vous estimez vos amis devenir fou, et vous vous rendrez compte que les gens les plus prêts de vous idéologiquement seront les premiers à vous mettre des bâtons dans les roues, et puis vous serez déçue, incroyablement déçue, car vous aurez beau mettre toute votre énergie dans un combat, il y a toutes les chances qu'à la fin il n'y ait même pas de quoi faire un article dans un quotidien, et même pire, il y a toute les chances pour, qu'usée par le temps, vous deveniez exactement ce que vous vouliez combattre.

— Vous êtes fataliste.

Vous devez confondre avec réaliste. Gardez votre tranquillité d'esprit et sortez d'ici le plus rapidement possible, au revoir...

La personne sort de la pièce, je n'ai même pas eu le temps de voir son visage.

- *Je reste. (Si vous voulez rester et que vous avez la clef de la chauve-souris, enclenchez-la ici) Allez au [395](#).*
- *Je ressors et choisis une autre porte (Marie 883 à 890. Vous ne pouvez plus choisir la porte du forum, elle aura disparu.)*

Je ris, mon corps est secoué de spasmes de rire, toute sa langue se met à trembloter dans mon corps, ce qui me chatouille et me fait encore plus rire. Mon Dieu, c'est n'importe quoi, je sens le « diable » être pris à son tour d'un fou rire, n'importe quoi je vous dis, quel cerveau malade et ridicule nous a mis dans cette situation ? Trop drôle. Je ne le sens plus en moi, je me retourne, il est accroupi et me regarde en souriant. Il me dit :

— Marrant, non ?

Et il disparaît en fumée.

N'importe quoi... Flippant en même temps... Je regarde dans le couloir, une porte est apparue.

Je l'ouvre, un couloir s'enfonce sous la lumière des torches. À moins qu'on m'ait drogué... Bonjour le trip.

Soudain, j'ai peur, il faut que je m'éloigne...

Le couloir tourne, j'arrive à un croisement.

- *Je prends à droite, je décide que c'est le nord-est. Allez au [46](#).*
- *Je prends à gauche, je décide que c'est le nord-ouest. Allez au [47](#).*

393

394

395

Je reste.

Bientôt, une centaine de personnes arrivent pour discuter de problèmes très importants, mais dont je n'ai plus le souvenir, il faut prendre des décisions pour que le monde soit plus juste.

Chacun notre tour, nous montons sur l'estrade, défendons notre point de vue, votons, dissertons, j'ai l'impression que cela n'aura jamais de fin. Je fais des alliances, je suis trahie, je trahis aussi, persuadée de la justesse de mon combat, c'est épuisant.

Il faut penser à tout, faire confiance, abandonner, revenir, gagner de temps en temps, perdre souvent, se rendre compte que l'on n'est pas compris, se rendre compte qu'il faut mentir, se battre, manipuler, et, quand par hasard nous arrivons à un but satisfaisant, nous voyons l'effet du temps en éroder les effets et nous nous rendons compte qu'il faut, encore et encore, recommencer...

Bien sûr, j'ai œuvré pour ce que j'estimais être la justice, mais parfois j'ai l'impression que cela n'a servi à rien.

Alors, au bout d'un temps indéfini qui m'a semblé des siècles, j'abandonne mes Légions d'honneur, mes médailles, mes triomphes, mes comptes rendus, tout le résultat d'années de combat et je me rappelle de ce que m'avait dit le premier personnage... et je pleurs... et je ris.. Et les deux en même temps.

Puis, je prends mon baluchon et regarde les étoiles. J'en vois une qui brille plus forte que les autres, une que mes devoirs m'avaient toujours empêchée de voir, préoccupée que j'étais à sauver le monde, une magnifique étoile...

Et je sais que je dois rencontrer quelqu'un qui m'aidera à la rejoindre...

En tout cas, maintenant, elle m'appelle. En fait, elle m'avait toujours appelée, mais ce n'est que maintenant que je l'entends...

- Allez au [586](#).

396

397

398

399

400

401

Sophie vient vers moi et me dit :

— Je viens avec toi.

Nous prenons un peu de temps pour nous reposer et manger, de la mousse dans du lait d'insecte que j'avale sans réfléchir.

— J'ai peur, avouais-je. Comment vont-ils nous accueillir ?

Peut-être pour ce que nous sommes, leur plus grand espoir.

Nous repartons dans les cavernes faire le chemin à l'envers, Sophie me guide. Le lichen ne me fait plus effet et je suis peu sûre dans le noir complet des cavernes. Tout me paraît si irréel. Nous arrivons enfin au lac, il fait jour sur Sol, et la pénombre éclaire ce grand puits naturel, nous voyons les tentes de la colonie de l'autre côté. Rien ne bouge, comme s'il n'y avait plus personne.

Nous traversons le lac, l'eau est froide, et sans l'excitation, elle me semble glacée, j'ai envie de crier. Nous arrivons de l'autre côté, toujours aucun bruit. Ils ont ramassé les cadavres, mais je suis rassurée, leur moyen de locomotion, la grosse chenille mécanique

est toujours là. Nous allons vers la plus grande tente. Je colle mon oreille contre la paroi et je n'entends toujours rien.

— Rentrons, ils y sont peut-être me dit Sophie.

- *Allez au [415](#).*

402

— Bien, alors nous nous débrouillerons sans toi. Il est temps de rentrer chez toi.

— Mais...

Elle me fixe des yeux et chante, tout devient blanc, si blanc, si pur. Je sens les Soliens et Sophie me saluer, leur image se fige en moi comme une chaleur immortelle, le chant entre en moi, s'empare de mon corps tout entier, je ne pense à rien, vibrante, éblouie de sons, et puis... quand le chant se tamise...

- *Allez au [875](#).*

403

J'y suis restée cinq ans. Cinq ans de merveilles.

Grâce au lichen et à une vieille Solienne, j'ai appris à méditer pour rentrer en communication avec les plantes.

Au début, elle me faisait prendre du lichen, puis je jeûnais et restais des jours entiers dans le noir. J'ai beaucoup vomi, crié, pleuré. Tout ce que mon ventre avait de noué a été purgé, et, peu à peu, les plantes sont devenues une partie de moi.

Quand vous vous concentrez des mois et des mois sur une matière, vous finissez pour vous familiariser avec, comme si elle était votre peau, vos organes. Si vous êtes conscients, elle ne vous paraît plus étrangère et vous appréhendez ses lois.

Les plantes sont devenues moi. Bien sûr, si vous êtes toujours à côté de vous, comme un étranger à vous-même, vous ne pouvez pas me comprendre. Seul peut me comprendre celui qui s'est familiarisé avec le cœur et l'esprit à une matière. Un artisan sait comment réagissent ses matières premières, un médecin, le corps, une mère, son enfant. Maintenant, une plante me dit ses effets sur le corps humain, sur son milieu, sur la chaîne. Il me suffit de me taire.

Toute la colonie s'est exilée au nord de Sol, là où le climat commence à s'adoucir. Ils ont trouvé une grande grotte dont la périphérie est à l'ombre presque toute la journée. C'est là que les hommes et les Soliens préparent la nouvelle ère. La terre n'a toujours

pas donné de nouvelles. Joseph grandit avec son frère, Hugo. Élise est à nouveau enceinte, et miracle, Koban et Sophie ont eu une petite fille, ils l'ont appelée Maria, en souvenir de moi.

Personne ne m'a demandé à ce que je tombe enceinte pour assurer la diversité génétique, tout le monde sait que je dois partir un jour ou l'autre. Les enfants se sont admirablement adaptés aux Soliens et sont télépathes comme eux.

Ce sont les adultes terriens qui font extra-terrestres maintenant, et d'ailleurs... ne sont-ils pas extra-Soliens ?

Quand j'ai demandé à la Mère comment j'étais arrivée ici, elle m'a expliqué longtemps sa conception de l'univers. Ce que j'en ai retenu, c'est que les mondes sont comme des fréquences radio. Notre réalité existe sur, par exemple 102.2, mais il y en a des milliers d'autres. Je viens juste d'une autre fréquence.

Les Soliens ont toute une science du son. Ils soignent en chantant par exemple. La vibration de leur chant agit sur le corps. J'ai cru comprendre qu'ils ont soigné Koban d'un cancer de cette manière. Ils n'ont pas essayé de m'apprendre cela, ni leur art du rêve, mais les enfants...

La Mère m'explique qu'elle me fera rentrer chez moi en captant sur moi les résidus de fréquence de mon origine, et, en chantant, me remettra toute entière sur cette fréquence.

Ce soir, je retourne chez moi.

Il y eut une grande cérémonie pour mon départ. Nous avons tous pris du lichen. Il y eut des chants Soliens magnifiques, et à la culmination de la cérémonie, nos esprits ont créé un grand globe d'énergie qui est parti, me dit la mère, sur ma dimension, et qui m'aidera plus tard.

Je les sens tous dans mon cœur, je pleure. Adieu.

La mère maintenant me fixe des yeux et se met à chanter, tout devient blanc, si blanc, si pur.

Je sens les Soliens et Sophie me saluer, le chant entre en moi, s'empare de mon corps tout entier, je ne pense à rien, vibrante, éblouie de sons, et puis, quand le chant se tamise...

- *Marie gagne la clef du lichen - 25. Allez au [875](#).*

— Bien, c'est ton choix.

Elle me fixe des yeux et chante. Tout devient blanc, si blanc, si pur. Je sens les Soliens et Sophie me saluer, leur souvenir entre en moi comme une chaleur immortelle, le chant entre en moi, s'empare de mon corps tout entier, je ne pense à rien, vibrante, éblouie de sons, et puis, quand le chant se tamise...

- *Allez au [875](#).*

Sophie vient vers moi et me dit :

— Je viens avec toi.

Nous prenons un peu de temps pour nous reposer et manger, de la mousse dans du lait d'insecte que j'avale sans réfléchir.

— J'ai peur, avouais-je. Comment vont-ils nous accueillir ?

— J'espère mieux que la première fois. Je te l'ai déjà dit, mais moi, quand je suis allée les voir et que je suis tombée sur leur chef, il était fou.

— Ça ne me rassure pas. Quand je pense que nous avons fait tout ça pour les éviter.

Nous avons déjà sauvé la tribu, faisons confiance.

Nous repartons dans les cavernes faire le chemin à l'envers, Sophie me guide. Le lichen ne me fait plus effet et je suis peu sûre dans le noir complet des cavernes. Tout me paraît si irréel. Nous arrivons enfin au lac, il fait jour sur Sol, et la pénombre éclaire ce grand puits naturel, nous voyons les tentes de la colonie de l'autre côté. Une femme joue avec un enfant sur l'autre berge.

- *Je l'appelle en faisant des signes.*

— *Hé ho, hou hou, c'est nous ! Allez au [416](#).*

- — *Chut, ne l'effrayons pas.*

Nous traversons le lac en faisant le moins de bruit possible. Allez au [417](#).

Après une demi-journée de marche, nous trouvons enfin d'autres Soliens. Ils se regardent dans leurs grands yeux et c'est comme si, en un éclair, ils s'étaient tout racontés. Ils sont heureux de se revoir et je partage leur bonheur, je sais que tout va bien, mon cœur irradie.

Plus nous avançons, plus ils sont nombreux maintenant, ils nous regardent moi et Sophie, avec intensité. Il y en a de partout. Un vieux Soliens ridé vient vers Sophie et lui souffle quelque chose.

Marie, il vient de me dire que La Mère des Soliens veut te voir, c'est un grand honneur. Tu dois y aller seule, suis ce Soliens, je t'attends ici.

Je suis ce vieux Soliens, nous arrivons dans des galeries où les Soliens sont presque les uns sur les autres, et il faut qu'ils se poussent pour nous laisser passer.

Nous débouchons enfin dans un grand puits lumineux où des cascades d'eaux fraîches tombent des parois, il y a une végétation luxuriante, et là, je la vois.

Elle est immense, entourée d'enfants. Son ventre est un ballon qui doit faire trois mètres de diamètre. Elle a quatre bras immenses, on ne voit pas ses jambes et son visage, mon Dieu, son visage... Il est d'une humanité qui me touche immédiatement, elle paraît vieille et jeune à la fois. Dès que je croise ses yeux, elle me salut d'un regard. Je rentre dans l'immense champ télépathique qui nous entoure.

— Je suis la Mère de sept tribus et je suis contente de te rencontrer, Marie, j'ai déjà eu vent de tout ce qu'il s'est passé et mon cœur est apaisé, tu as sauvé tous ceux de ma race en épargnant les tiens.

— J'ai fait ce qu'il m'a semblé juste.

— Et je sais aussi que tu leur as dit que tu retournerais les voir. Retournes-y et fais-les venir à moi sans crainte, les Soliens ont besoin d'eux, comme eux ont besoin de nous. Peu à peu, les soleils s'éloignent de Sol et nous avons besoin de leur connaissance pour coloniser sa surface. Nous devons nous allier, nous enseigner, vivre ensemble, nos biens communs en dépendent.

— Vous avez besoin de la science humaine pour sortir des cavernes.

— Oui, et tu es le trait d'union des deux forces. Va.

Elle me sourit, et c'est comme si l'amour me souriait. Les terriens fondront devant elle, c'est sûr. Ce n'est pas un monstre, c'est une sainte.

Sophie vient vers moi et me dit :

— Je viens avec toi.

Nous prenons un peu de temps pour nous reposer et manger, de la mousse dans du lait d'insecte que j'avale sans réfléchir.

— Je suis si heureuse de faire ça.

Sophie me sourit à son tour.

Nous repartons dans les cavernes faire le chemin à l'envers, j'ai quand même un peu d'appréhension. Et si quelque chose ne se passait pas bien.

Sophie me guide. Le lichen ne me fait plus effet et je suis peu sûre dans le noir complet des cavernes. Nous arrivons enfin au lac, il fait jour sur Sol, et la pénombre éclaire ce grand puits naturel, nous voyons les tentes de la colonie de l'autre côté.

Une femme et un enfant jouent, dès qu'elle nous voit, elle appelle les autres. Et c'est devant tous que nous traversons le lac en silence. Il est glacé, et si je n'avais pas voulu casser la solennité de l'instant, j'aurais crié.

- *Allez au [418](#).*

407

J'aurais dû me méfier, cet homme est fou, il lève sa barre métallique, hors de lui, et l'abat sur mon crâne avant que son compagnon ne puisse plus rien faire. Je sombre dans des bruits de paniques et de disputes.

- *Allez au [379](#).*

408

Nous faisons mon ménage. Il est presque sympa avec son air de matador anxieux. Il me parle un peu de sa famille, de son père qu'il n'a pas beaucoup connu et qui était brisé par l'usine. Je me rends compte qu'il vient d'un milieu populaire un peu voyou. Quand nous avons fini, il me propose d'aller voir un film dans la salle de détente.

- — *Y'a que ça que tu sais faire, hein ? Regarder des films ? Allez au [421](#).*
- — *Ouais, bonne idée. Allez au [422](#).*

409

— Ben dis donc, t'es la star ce midi.

— Heu...

— Tu ne te rappelles vraiment pas comment tu es arrivée ici ?

— Non.

Bon, je te laisse, on va préparer l'expédition.

- — *Hé, et toi, qu'est-ce que tu faisais sur terre ? Allez au [423](#).*
- *Je le laisse partir, un peu interloquée. Allez au [424](#).*

Alors qu'il allait me dire quelque chose, je me tourne et vais vers Gérard.

— Alors, ça va ?

Marc prend mon coup de vent dans la face. Il repart aussi sec, j'ai dû bien le vexer, tant pis. Gérard me répond :

— Ben non, tout le matériel s'use trois fois plus vite que prévu, et je ne sais pas comment faire pour contrer ça. Le compte à rebours est commencé.

— Et en faisant des recherches sur l'ordinateur ?

— Vous savez, je ne pense pas qu'un ordinateur puisse m'apprendre mon métier, excusez-moi.

Il se tourne et s'en va. Là, c'est moi qui ai eu le vent, bon, je retourne voir Koban qui demande à Élise si ça va. Elle est vraiment blanche et fatiguée. Koban me propose de retourner au travail, je le suis.

- *Allez au [425](#).*

Je te comprends Marie. J'y retourne, je reviendrai te dire comment ça s'est passé.

Mal, ça s'est mal passé. Les disputes ont duré et duré, le linge sale de ces dernières années leur a éclaté à la figure et c'est en pleine dispute qu'est arrivée la tribu des Soliens. Mes rêves étaient bien des messages.

Pierre et les plus excités ont fait leurs nerfs dessus, ils les ont massacrés jusqu'au dernier. Koban qui a tenté de les protéger a été abattu. Le reste est aussi un cauchemar.

Sans Koban pour me protéger, et rendu fou par leur dernier acte de cruauté, ils m'ont réemprisonné et je suis devenue la "femme" de Marc. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte. Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.

- *Nous mourrons, moi et mon enfant. Allez au [426](#).*

Je suis Koban à la tente principale. Alors que des cris perçaient de l'extérieur, le silence se fait quand j'arrive. Tout le monde est prêt à m'écouter dans une ambiance à découper au couteau. Le cœur tremblant et révolté, je prends la parole.

- *Allez au [376](#).*

413

J'ai couru hors de la tente, couru dans les boyaux sans fins. Ils m'ont pourchassée avec leur lampe, comme des chiens, me disant de revenir. Je ne m'appartenais plus, je suis tombée, vingt fois, n'espérant que leur échapper, l'âme dans une brume insensée, folle, pleine de plaies.

Je les ai semés, j'ai couru encore, dans le noir total, animale, ma tête a cogné un mur dans un grand blam, et quand je me suis réveillée...

- *Allez au [427](#).*

414

Pourquoi pas, répond Pierre, mais si les choses se passent mal, je vous en rendrais responsable, tenez-vous le pour dit.

Le soir venu, tout le monde est armé. Il y a une ambiance de mauvais western, ou de mauvais films de guerre. Je n'aime pas ça, ils sont prêts à tirer.

Et si mes rêves n'étaient que de la folie, s'ils ne venaient pas, ou pire, si j'avais été manipulée pour que ce soit un piège.

— Ils arrivent...

La tribu de Soliens arrive, nous nous écartons, les armes braquées vers eux. Ils sont une quarantaine, étrangement calme, les femelles tiennent les enfants dans leurs bras, ou, s'ils sont plus grands, sur leurs épaules.

Ils sont vraiment étranges, tout blanc, une peau caoutchouteuse, des yeux presque transparents, des branchies à la place des oreilles. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. Seuls les enfants sont compléments nus. Les adultes ont des pagnes tissés dans ce qui ressemble à des toiles d'araignées. Ce sont eux qui me parlaient dans mes rêves et qui me soignaient de leurs chants oniriques, je suis fascinée. Il y a une femme terrienne parmi eux. Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter, j'ai l'impression que certains me regardent avec sympathie.

— Koban, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive. La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher ! Laissez-moi vous expliquer maintenant, et je vous en supplie, écoutez-moi...

- Allez au [428](#).

415

Nous les surprenons, apeurés, pleurant leurs morts, serrant des armes.

— Nous venons en paix, n'ayez pas peur, c'est fini, dit Sophie.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Et vous, pourquoi avez-vous massacré les Soliens, sans vous poser de questions ?

Pendant un long moment, tout reste en silence, un silence terrible

— Il faut que nous parlions, reprend Sophie

Elle leur explique qui sont les Soliens et comment nous en sommes arrivés là.

Ils me regardent étrangement quand ils apprennent que c'est moi qui aie pris la décision de ce raid, mais je ne regrette rien. Puis elle leur explique comment les deux clans peuvent s'unir, et comment chacun pourra s'enrichir, elle leur parle de ce qu'attend d'eux la mère des tribus, puis leur demande de raconter leur histoire.

C'est le dénommé Koban, un petit scientifique barbu d'une cinquantaine d'années qui prend la parole pour tous. Il est touchant, à la fois digne et détruit.

Ils n'ont plus de nouvelles de la terre depuis longtemps et craignent que les hommes soient tous morts après une grande catastrophe. Ils vivaient dans la peur et pensaient que les Soliens étaient une source de nourriture comme une autre.

Il est étrange de constater que c'est toujours la peur qui engendre les horreurs. Les cinq survivants sont Koban, donc, Élise, enceinte et déjà mère d'un enfant, Joseph. Le père du premier enfant est mort dans l'assaut, c'est lui qui dirigeait la communauté. Le père du nouvel enfant à naître est bien vivant, c'est Samuel, un trentenaire frisé qui se sert contre sa femme. Le dernier, Gérard est mécanicien.

Ils pensaient qu'ils étaient peut-être la dernière communauté humaine encore en vie, et s'étaient organisés en conséquence.

— Alors, reprend Sophie, allez-vous prendre la main tendue ?

— Avons-nous le choix, demande Koban ?

— On l'a toujours.

Les terriens se regardent et Koban se lève et nous tend la main. Sophie la prend.

— Une nouvelle ère d'espoir se lève pour tous.

- *Une joie inattendue naît dans l'assemblée, un air de fête après la tempête. Après nous avoir invitées à manger, Sophie leur propose de venir rencontrer la mère des Soliens. Allez au [429](#).*

416

La femme nous regarde comme des extra-terrestres.

— Hou hou, n'ayez pas peur, nous sommes des amis. Nous arrivons. Allez viens Sophie, dis-je plus bas.

Nous plongeons dans l'eau, je crie à la femme :

— Elle est froide hein ?

Mes cris attirent d'autres hommes.

— Salut tout le monde, n'ayez pas peur, nous sommes des amis, des terriennes, nous avons de bonnes nouvelles.

Cette fois, tout le monde rapplique et nous salue joyeusement.

— Vous venez de la terre, nous crient-ils, les vols ont repris ?

— Pas vraiment !! Mais ne vous en faites pas...

Nous sortons de l'eau, accueillies comme des stars. On nous prend dans les bras, c'est la fête !!

— Hé hé, salut, salut, dis-je.

— Où est votre colonie, nous croyons que nous étions les derniers survivants ?

— Hé, nous ne venons pas vraiment d'une colonie. C'est encore mieux, vous allez voir.

Un homme, aux allures de patriarche, foudroie du regard Sophie.

- — *Mais je vous connais, vous ! Allez au [430](#).*

417

L'effet recherché fut le contraire de ce qui était escompté. En nous voyant nous approcher sans bruit. La femme hurla comme si on l'égorgeait.

— Taisez-vous madame, n'ayez pas peur...

Mais déjà, des hommes en armes venaient.

— Levez les bras en l'air et sortez de l'eau.

— Hé, calmez-vous les gars, nous sommes des humaines, des femmes.

— Sortez de l'eau.

— Ben oui, on va sortir de l'eau, on va pas rester là-dedans, qui est votre chef ?

- *C'est moi Mademoiselle, mais, je vous connais vous ! Dit l'homme en foudroyant Sophie du regard. Allez au [430](#).*

418

— Vous êtes revenus, Mademoiselle, nous vous attendions. Alors, dites-nous en plus sur ces extra-terrestres.

Je leur ai parlé, longtemps, avec application et douceur de tout ce que je connaissais des Soliens. Ils m'ont écoutée, sérieusement, et ils m'ont crue.

— Ce que vous dites est tout à fait réjouissant. Mesdames, nous voulons rencontrer celle que vous appelez votre mère à tous et lui demander pardon de notre attitude.

La rancune est une notion étrangère aux Soliens, vous vous en rendrez compte.

En nous servant un thé, ils nous expliquent leur situation. Ils n'ont plus de nouvelles de la terre depuis longtemps et craignent que les hommes soient tous morts après une grande catastrophe. Ils vivaient dans la peur et pensaient que les Soliens étaient une source de nourriture comme une autre. Il est étrange de constater que c'est toujours la peur qui engendre les horreurs.

Une sensation de dignité retrouvée ressort d'eux à présent, ils se présentent, un à un. Il y a Pierre, leur chef, qui étrangement n'a pas dit grand-chose, Sophie me chuchote :

— Tu vois, lui, ce gars à la barbe blanche, c'est celui qui m'avait rejetée à ma première tentative pour les rencontrer. Il fait semblant de ne pas me reconnaître.

À ce moment, effectivement, l'homme jette un regard craintif à Sophie et tourne brusquement la tête. Les présentations continuent.

Il y a deux frères, Marc et Samuel, deux jeunes hommes à l'air énergique, Koban, un petit barbu sympathique, scientifique, Gérard, un technicien, Martha, une femme à l'âge

mur et au regard dur, Daniel et Henry, côte à côte, l'air négligé, et Élise, jeune femme enceinte et déjà mère d'un petit garçon, Joseph.

- *Après le thé, une délégation de la colonie décide de partir avec nous pour rencontrer la mère des sept tribus. Allez au [429](#).*

419

Il part vexé. Cette fois, j'ai dû m'en débarrasser pour de bon, ouf, je respire. Cette impression d'être de la viande quand il me regarde, bon. Je fais le ménage et je traîne en attendant le repas du soir. Je tombe sur Élise.

— Ça va ?

— Je suis fatiguée.

— Je peux t'aider ?

— Quand Joseph se lèvera, tu pourras t'en occuper, je veux bien.

— Dis-moi Élise, t'en penses quoi, toi, des vampires, tu ne penses pas que c'est une erreur de les chasser ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— La question que je viens de te poser.

— Excuse-moi, Marie, mais je suis fatiguée, je vais me reposer.

Elle rentre dans la tente, Joseph se réveille, je le récupère. Nous allons au bord de l'eau regarder les bestioles, je me demande s'ils ont essayé d'en manger. Il faudra que je pense à leur demander. Joseph m'a crevée, il est mignon, mais il faut s'occuper de lui sans cesse, sinon, il pleure. Nous avons fait de jolis tas de cailloux. Je le rends à Élise quand Martha vient me chercher pour préparer le repas du soir.

— Vous avez pensé à manger les crabes là-dedans.

— Pierre ne veut pas.

— Et...

— Écoute, si ça t'intéresse, tu lui demanderas pourquoi, moi, ce n'est bientôt plus mon problème, ma petite.

— Et l'expédition, ça avance ?

— Ben, Samuel est à peu près motivé, on a enfin fait une liste, mais Marc est arrivé en retard au rendez-vous et a fait la gueule toute l'après-midi. C'est vraiment un bras cassé. Mais bon, nous faisons une première sortie demain matin.

- *Nous préparons le repas et sonnons la cloche. Allez au [432](#).*

— OK. Tu verras, ça sera super.

Il me met le bras sur l'épaule, holà, dans quoi je me suis fourrée moi.

Marc est tout joyeux, il croit que c'est dans la poche maintenant. Il fait le ménage le plus rapidement possible, sûrement pour m'épater. Samuel, son frère, arrive.

— Ben, t'es là toi, on t'attend pour la réunion.

— J'arrive, on a bientôt fini.

— Ça fait une demi-heure qu'on t'attend déjà.

— Ben oui, mais j'arrive.

— Il reste la tente de Pierre à faire, intervient-je.

— On va la faire et on arrive, dix minutes, maxi.

— Bon, dit Samuel en repartant.

— Dix minutes, ça m'étonnerait, c'est quoi cette réunion ?

— C'est avec Samuel et Martha, pour faire la liste de ce qu'il nous faudra.

— Ça va pas créer de problème que je vienne.

— Si ça en crée, qu'ils aillent se faire foutre.

Nous finissons le ménage et arrivons à la réunion une demi-heure après. Samuel et Martha discutent devant une feuille, Martha me regarde bizarrement.

— Tu as fait tout ce qui était prévu ?

— Oui, pas de problème

Bon ben, on a fait la liste, on vous a pas attendu. Après tout, ce n'était pas si compliqué, nous allons y aller étape par étape, un petit peu à chaque fois. Nous partirons demain matin. Marie viendra avec nous, indique Marc...

— Elle est censée me remplacer, elle n'aura pas le temps.

— Je l'aiderai.

— Comme tu voudras.

Nous parlons un peu de comment avancer, mais le résultat c'est que nous verrons bien quand nous y serons. Martha part et me donne rendez-vous dans deux heures pour préparer le repas. Samuel nous propose d'aller voir un film dans la salle de détente.

- *Pourquoi pas. Allez au [433](#).*
- *Moi, j'ai pas envie. Allez au [434](#).*

— Ben, t'as une autre idée ? me dit-il d'un air plein de sous-entendus.

Ce type a une bite dans la tête. Faut dire que l'Élise, là, elle est déjà prise, et Martha, ben, elle doit avoir la cinquantaine. Je dois être la première jeune fille libre qu'il voit depuis des années. Bon Dieu, quel guet-apens !

- *Ben ouais, j'ai une autre idée, tu pourrais m'emmener me promener par exemple. Allez au [435](#).*
- *Pas l'idée dont tu as envie, en tout cas. J'en sais rien moi, t'écris pas, tu fais pas de musique, tu regardes la télé, c'est tout ? Allez au [436](#).*

422

Nous allons dans la salle de détente, il n'y a personne.

Qu'est-ce que t'as envie de voir comme genre de film ?

- — *Ce que tu veux. Allez au [437](#).*
- *T'as des films d'horreur ? Allez au [438](#).*
- *Un film drôle, ça me fera du bien. Allez au [439](#).*

423

Il se retourne vers moi, je sens qu'il est finalement content que je m'intéresse à lui.

— J'ai fait un peu de tout, restauration, commerce, usine, je me suis démerdé.

— Et pourquoi as-tu quitté la terre ?

— L'appel de l'aventure, j'en avais marre du plancher des vaches, partir dans les étoiles de l'autre côté de l'univers, ça, ça me plaisait, et d'ailleurs, j'ai bien fait, quand tu penses qu'ils sont peut-être tous morts là-bas. Tu ne te rappelles même pas de ta famille ?

— Si, vaguement, mais pas les dernières années, c'est trouble, mes parents étaient profs.

Je prie pour que le métier de prof existe toujours, qu'ils n'ont pas été remplacés par des robots.

— Ha oui, profs de quoi ?

— Profs d'art.

— D'art ?

En me disant ça, j'ai l'impression que j'ai gaffé, l'art n'existe peut-être plus, je n'allais quand même pas dire qu'ils étaient à la SNCF, ça doit plus exister ce truc.

— Oui, ça te choque ?

— C’était des intellos alors ?

— Ben oui.

— Beurk.

Il me regarde d’un air dégoutté.

— Les intellos, ça m’a toujours gonflé. On a toujours l’impression qu’ils vous prennent pour un con.

Et ben, il y a des choses qui ne changent pas avec les années.

— Tu en connais ?

Non. Enfin si t’es une intello, ça ne me gêne pas. Toi, c’est pas pareil, ici, à des millions d’années de la terre, ça n’a plus d’importance. Si tu veux, quand tu auras fini avec Koban, on pourra aller regarder un film ?

- — *OK. Allez au [440](#).*
- *Je ne pense pas que j’aurais le temps, on a beaucoup de recherche à faire. Allez au [441](#).*

424

- *J’ai l’impression que le fait que je sois mise en avant le gêne, il ne doit pas savoir comment me prendre. Koban me propose de retourner travailler, je le suis dans sa tente. Allez au [425](#).*

425

Nous nous mettons à lire les imprimés que nous avons sortis ce matin, bien calés dans un fauteuil.

— Regarde ça, c’est sur la rotation des cultures. Apparemment, il ne faut pas toujours faire pousser la même chose au même endroit. Regarde le schéma, ils ont séparé leur potager en six parcelles, et ils décalent leur culture chaque année. Tomates, puis carottes, puis oignons, pommes de terre, haricots et salades. Chaque plante ne prend pas la même chose dans le sol et ça permet à la terre de se régénérer, vous faisiez ça ?

— Non.

— Allez, regardons.

Quand je pense que je m’arrachais les cheveux pour me demander comment j’allais faire des engrais chimiques...

Au bout de trois heures, le désir me vient d'aller me dégripper les jambes. Je fais quelques pas dehors, Marc et Samuel passent au loin.

- *Alors, qu'est-ce que vous faites les gars ? Allez au [442](#).*
- *Je les laisse passer. Allez au [443](#).*

426

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie fera une expédition dans les tribus amazoniennes dans le cadre de recherches ethnologiques. Après une attaque de chercheurs d'or, elle sera kidnappée et violée par l'un d'eux. Elle mourra en couche au fin fond de la jungle.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

427

... j'étais de nouveau dans les couloirs du labyrinthe.

- *(Ignorez la prochaine fois que l'on vous proposera **Marie 215**, l'escalier descendant au caveau aura disparu) Allez au [201](#).*

428

— Viens Sophie, arrête de trembler. Allons dans la tente boire quelque chose, tu vas nous expliquer tout ça, dit affectueusement Koban.

Nous les suivons vers la tente, Sophie est une femme d'une soixantaine d'années, la peau et les cheveux blancs, elle est belle.

Martha va faire chauffer de l'eau pour un thé. Tout le monde est accroché aux lèvres de Sophie.

— J'étais déjà venue pour vous parler, mais je suis tombée sur lui et il m'a chassée, dit-elle en pointant un doigt accusateur sur Pierre. Il m'a menacée de me tuer si je revenais.

— C'est vrai Pierre, pourquoi as-tu fait ça ? Demande Koban.

— Elle était hystérique, je l'ai prise pour une folle.

— Tu as rencontré une autre terrienne et tu l'as chassée ?

Un brouhaha emplit la salle.

— Calmez-vous, intime Koban, c'est du passé, calmons-nous. Pierre a fait une erreur grave, mais nous ne devons pas oublier que c'est lui qui nous a réorganisés, et même s'il y a beaucoup à dire, c'est lui seul qui s'en est chargé. Maintenant Sophie, dis-nous ce que tu as à dire.

Et Sophie nous parla des heures des Soliens, de leurs paroles faites de murmures chantants, de leur extrême respect de l'autre et de leur milieu, de leurs rêves, féeriques, de leur façon de soigner l'âme et le corps par le son, de leur empathie avec leur plante sacrée, le lichen, qui les fait voyager plus loin que tout, de leur télépathie, de leur amour, de leur culture si raffinée venue de leurs rêves, de leur profond amour pour la vie...

Tout le monde est sous le charme. Puis elle leur expliqua comment nous avons piégé une tribu-graine dans un cul-de-sac insuffisant pour sa survie. Ces Soliens avaient quitté leur tribu mère pour en créer une nouvelle dans d'autres galeries.

— Nous avons une grande civilisation à côté de nous et nous nous sommes comportés comme des barbares. Je comprends pourquoi l'homme a disparu de la terre. Nous ne valons pas mieux, murmure Koban.

Non, dit Sophie, tout est encore possible. Si vous le désirez, vous pouvez aller à la rencontre, de l'autre côté du lac, de la mère des sept tribus.

- *La discussion continue dans la soirée et il est décidé d'envoyer une délégation avec Sophie le lendemain matin. Bien sûr, je veux en faire partie. Allez au 444.*

429

Ils s'habillent tous du mieux qu'ils ont pu, car finalement ils viennent tous, même Élise, la femme enceinte. Ils se questionnent s'il faut laisser quelqu'un pour surveiller, mais nous leur répondons qu'à part eux avant, il n'y a peu de risque sur Sol.

Nous partons, traversant le lac sur un radeau de fortune. Sur le chemin, ils nous interrogent sur la façon de se conduire avec la reine des Soliens, Sophie leur répond qu'ils n'ont qu'à être eux même.

Nous arrivons au nid, les Soliens les accueillent d'une ambiance apaisante. Maintenant que les terriens n'ont plus peur, ils peuvent apprécier cette sensation unique que savent faire naître les Soliens. Quand ils entrent dans la salle de la mère, ils sont émerveillés. Cet amour qui se dégage de cet extra-terrestre me souffle à nouveau. Élise, la mère survivante, se met à pleurer. La Mère lui ouvre ses quatre bras et Élise va s'y réfugier, elle la console.

— Chers terriens, le temps de la défiance est terminé. Peu à peu, les soleils s'éloignent de Sol et nous avons besoin de votre connaissance pour coloniser sa surface, comme vous, vous avez besoin de notre connaissance pour vivre en paix parmi nous. Nous devons nous allier, nous enseigner, vivre ensemble, nos biens communs en dépendent.

— Vous avez besoin de la science humaine pour sortir des cavernes ?

Exactement.

Personne ne pense à remettre en cause cette bonne nouvelle, deux peuples si différents qui vivent en paix et partagent leurs connaissances pour transformer une planète en éden.

Nous restons là, un long moment, en paix, des milliers d'informations subtiles semblent s'échanger dans l'air. Puis la reine me parle à nouveau :

Marie, veux-tu rester avec nous quelques années ? Nous t'apprendrons à communier avec les plantes et les forces invisibles, sinon, il est dans mon pouvoir de te ramener là d'où tu viens.

- — *Je veux bien rester. Allez au [403](#).*
- — *Merci, mais je veux rentrer chez moi. Allez au [404](#).*

430

— Et toi ! Tu es celle que les vampires nous ont arrachée. Nous te croyions morte, et toi, tu es déjà venue ici !

Tout le monde se tait et regarde l'homme.

— Tu as déjà vu cette femme aussi, Pierre ?

— Oui, il m'a déjà vue, et on ne peut pas dire que j'ai été bien accueillie.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— C'est une folle.

— Comment ?

— Oui, votre chef me prend pour une folle parce que j'ai voulu essayer de vous éviter de faire une grave erreur et qu'il ne m'a pas écoutée.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle est avec les vampires.

— Vous êtes avec les vampires, madame ? Demande un petit homme barbu à l'air sympathique.

— Les vampires, comme vous dites, sont une grande civilisation pacifique. Et c'est de leur part que nous venons. Vous devez arrêter de les chasser et rentrez en contact avec eux.

— Venez dans la tente nous allons parler de cela tranquillement.

— Koban, je t'interdis...

Pierre, si tu nous as caché quelque chose tu es impardonnable, alors tais-toi.

L'homme appelé Koban est tout à fait civilisé, et a assez d'ascendant sur les autres pour mener la discussion au nom de tous. Rapidement, nous les convainquons. Tous regardent le patriarche dénommé Pierre d'un air déçu, apparemment, il est en train de perdre son statut.

— Pierre, ce que disent ces femmes est tout à fait réjouissant, comment as-tu pu nous cacher la vérité ? Bon, nous allons dire que notre situation nous a fait perdre le bon sens. Mesdames, nous voulons rencontrer celle que vous appelez votre mère à tous et lui demander pardon de notre attitude.

La rancune est une notion étrangère aux Soliens, vous vous en rendrez compte.

En nous servant un thé, ils se présentent, un à un.

Il y a Pierre, leur "ancien" chef, deux frères, Marc et Samuel, deux jeunes hommes à l'air énergique, Koban, un petit barbu sympathique, scientifique, Gérard, un technicien, Martha, une femme à l'âge mur et au regard dur, Daniel et Henry, côte à côte, l'air négligé, et Élise, jeune femme enceinte et déjà mère d'un petit garçon, Joseph.

Koban nous explique leur situation. Ils n'ont plus de nouvelles de la terre depuis longtemps et craignent que les hommes soient tous morts après une grande catastrophe. Ils vivaient dans la peur et pensaient que les Soliens étaient une source de nourriture comme une autre. Il est étrange de constater que c'est toujours la peur qui engendre les horreurs.

- *Après le thé, une délégation de la colonie décide de partir avec nous rencontrer la mère des sept tribus. Allez au [429](#).*

431

432

Le repas se fait tranquillement, à part les habituelles tensions. Samuel, Martha et Marc annoncent finalement leur expédition pour le lendemain matin. Tout le monde ne parle que de ça pendant le repas. Martha a réussi à secouer les garçons. Après le repas et

la vaisselle, je me demande qui je pourrais tenter de convaincre de laisser passer les Soliens.

- *Samuel, le frère de Marc, m'a l'air plus intelligent que les autres. En plus, il est assez beau et je ne le connais presque pas. Je vais tenter de le chercher. Allez au [445](#).*
- *Daniel et Henry, les deux fatigués toujours fourrés ensemble. En plus, ça en fera deux d'un coup. Allez au [446](#).*

433

Nous regardons un film de guerre, récent pour eux, futuriste pour moi : « La dernière mission des aigles de fers ». Ce sont d'éternels commandos en mission dans une jungle, violence et amitié virile, seul le contexte sociopolitique change, ambiance de réchauffement climatique et déplacement de population.

De toute façon, je n'ai pas le temps de voir la fin, Martha vient me chercher pour préparer le repas.

Tu t'es bien démerdée... me dit Martha... ben oui, pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça c'est sûr. Allez au [448](#).*

434

— Bon ben moi j'y vais, dit Samuel qui s'éclipse.

Marc reste avec moi.

— Tu peux y aller si tu veux.

Non, non, qu'est-ce que tu vas faire ?

- *Il faut que je te dise quelque chose. Au sujet des Soliens. Allez au [449](#).*
- *Qu'est-ce que tu proposes ? Allez au [450](#).*

435

— Alors là, il y a pas de problème, viens.

Il me prend par la main, excitée, et me tire. Nous montons dans le puits, et dépassons le potager, un peu plus loin, il y a une petite grotte. Il m'y emmène puis se tourne vers moi pour m'embrasser.

- *Je me laisse faire. Allez au [451](#).*
- *Je me jette sur lui. Allez au [452](#).*

Je l'arrête net.

- *Je crois qu'on ne s'est pas compris. Allez au [453](#).*

436

— Ben, je prépare l'expédition.

— L'expédition, ça fait combien de temps que tu la prépares, dix ans ?

Samuel, le frère de Marc, apparaît.

— Dis donc, Marc, on t'attend depuis une demi-heure avec Martha. On avait réunion, tu te rappelles ?

Ouais, j'arrive. Bon ben à plus Marie.

- — *Je peux venir avec vous ? Allez au [454](#).*
- *Bonne réunion. Allez au [419](#).*

437

Marc semble un peu mal à l'aise.

J'ai de bons pornos si tu veux ?

- *Bonne idée, lui dis-je avec un petit sourire coquin. Allez au [456](#).*
- *Heu, non, t'es lourd tu sais. Allez au [457](#).*

438

— T'aimes ça, toi.

— Ouais, de temps en temps.

Nous regardons un film de zombie assez crade : « Pas de pitié pour les cadavres ». Des hordes de morts-vivants venus des pays pauvres s'attaquent aux pays riches.

Après une demi-heure de film, Samuel, le frère de Marc, arrive dans la tente.

— Ben, t'es là toi, on t'attend depuis une demi-heure avec Martha. On avait réunion, tu te rappelles ?

Ouais, j'arrive. Bon ben à plus Marie.

- — *Je peux venir avec vous ? Allez au [454](#).*
- *Bonne réunion. Allez au [458](#).*

439

— Pas de problèmes.

On regarde un film affligeant sur des benêts à l'université : « Le bizutage des bazus ». Ils sont compléments crétins. D'habitude, je trouverais ça naze, mais là, je rigole bien. Le monde s'écroule autour d'eux et ils ne pensent qu'à manger.

Après une demi-heure de film, Samuel, le frère de Marc, arrive dans la tente.

— Ben, t'es là toi, on t'attend depuis une demi-heure avec Martha. On avait réunion, tu te rappelles ?

Ouais, j'arrive. Bon ben à plus Marie.

- — *Je peux venir avec vous ? Allez au [454](#).*
- *Bonne réunion. Allez au [458](#).*

440

On se quitte, et je pars avec Koban continuer nos recherches. Est-ce que j'arriverais à convaincre Marc de laisser passer les Soliens ? Ça serait bien. En même temps, je crois que pour le mettre dans mon camp, ça serait assez simple, mais est-ce que j'en ai envie ? Nous nous remettons au travail.

— Tiens, regarde, j'ai trouvé quelque chose sur comment récupérer les graines. Vous en avez, des graines ?

— Oui, il m'en reste encore quelques sachets.

— Tu ne les récupérais jamais ?

— Non, chaque année j'en mettais de nouvelles.

— Et ben, on peut en récupérer, regarde ça.

— Ça risque de nous sauver la vie plus tard. Je ne savais vraiment pas comment on allait faire quand nous n'en aurions plus. Je ne suis pas paysan moi, j'étais ingénieur dans la résistance des matériaux aux vibrations.

Je ne sais pas pourquoi, mais nous prenons un fou rire.

Comme prévu, Marc passe me prendre.

— Alors, ça s'est bien passé ?

— Oui, nous avons décidé de traverser le lac demain matin, on commence enfin, et toi ?

— Ça avance, on a trouvé comment récupérer des graines.

Ça te dit un film ?

- *Ouais. Allez au [459](#).*
- *J'irais bien faire un tour au potager plutôt, OK ? Allez au [460](#).*

441

Marc me laisse, blessé. C'est vraiment un sale môme. Je repars avec Koban pour travailler.

Nous travaillons un bon moment sur la taille des légumes. Des tas de plantes doivent être taillés pour repartir plus fortes. Par exemple, si un plant de courge fait trois ou quatre fruits, il ne faut en laisser que deux, c'est plus rentable. Nous étudions jusqu'à ce que j'aie la tête qui explose. Je sors pour me dégourdir les pieds,

- *Je vais voir Pierre, il est au potager, peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens. Allez au [461](#).*
- *Je vais voir Martha, elle doit être dans la salle commune, peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens ? Allez au [462](#).*

442

On va voir un film, ça t'intéresse ?

- — *Oui, attendez-moi, j'arrive. Allez au [463](#).*
- — *Non, merci. Allez au [443](#).*

443

Ils s'éloignent.

- *Je vais voir Pierre, il est au potager, peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens. Allez au [461](#).*
- *Je vais voir Martha, elle doit être dans la salle commune, peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens. Allez au [462](#).*

444

Après une bonne nuit de repos, la délégation faite de Pierre, Martha, Koban, Marc et Samuel part avec Sophie. Nous traversons enfin le lac sur un radeau de fortune à la rencontre des Soliens. Sophie nous guide. Après trois heures de marches, nous arrivons à leur nid. Il y en a de partout et de tout âge. Nous sommes un peu sur nos gardes, mais c'est étrange, il y a tout de même une forte impression de paix.

Plus nous avançons, plus ils sont nombreux. Maintenant, ils nous regardent avec intensité. Un vieux Soliens ridé vient vers Sophie et lui souffle quelque chose.

— Venez, la Mère de tous nous attend, c'est un grand honneur.

— Y'a-t-il un protocole à respecter ? demande Pierre.

Oui, être vous-même. De toute façon, la mère lit à livre ouvert dans tous les cœurs.

Nous suivons ce vieux Soliens, nous arrivons dans des galeries où les Soliens sont presque les uns sur les autres, et il faut qu'ils se poussent pour nous laisser passer.

Nous débouchons enfin dans un grand puits lumineux où des cascades d'eaux fraîches tombent des parois, il y a une végétation luxuriante, et là, je la vois.

Elle est immense, entourée d'enfants. Son ventre est un ballon qui doit faire trois mètres de diamètre. Elle a quatre bras immenses, on ne voit pas ses jambes et son visage, mon Dieu, son visage... Il est d'une humanité qui me touche immédiatement, elle paraît vieille et jeune à la fois. Dès que je croise ses yeux, elle me salut d'un regard. Je rentre dans l'immense champ télépathique qui nous entoure.

Pierre a les larmes aux yeux. Cette extraterrestre irradie la bonté et nous sommes tous touchés.

— Chers terriens, le temps de la défiance est terminé. Peu à peu, les soleils s'éloignent de Sol et nous avons besoin de votre connaissance pour coloniser sa surface, comme vous, vous avez besoin de notre connaissance pour vivre en paix parmi nous. Nous devons nous allier, nous enseigner, vivre ensemble, nos biens communs en dépendent.

— Vous avez besoin de la science humaine pour sortir des cavernes.

Exactement.

Personne ne pense à remettre en cause cette bonne nouvelle, deux peuples si différents qui vivent en paix et partagent leurs connaissances pour transformer une planète en éden. Nous restons là un long moment, en paix, des milliers d'informations subtiles semblent s'échanger dans l'air. Puis la reine me parle à nouveau :

Marie, veux-tu rester avec nous quelques années ? Nous t'apprendrons à communier avec les plantes et les forces invisibles, sinon, il est dans mon pouvoir de te ramener là d'où tu viens.

- — *Je veux bien rester.* **464**
- — *Merci, mais je veux rentrer chez moi.* **485**

445

Je le trouve vers la tente d'Élise, il est passé lui dire bonne nuit.

— Ça va Samuel, alors ça y est, demain c'est le grand jour ?

— Oui, enfin, on verra bien comment ça se passe.

— J'ai quelque chose à te dire qui risque de te paraître un peu bizarre.

— C'est pas grave, dis.

— Eh bien, je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires. Ils me disent que vous les empêchez de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux sans que les abattiez, enfin, tu vois quoi.

— Non, pas bien, ce sont des bêtes, tu as vu la gueule qu'ils ont ? Je crois que tu as beaucoup d'imagination.

— Tu ne penses pas que vous vous trompez sur leur compte ?

— Non, jamais je n'ai vu de tels monstres, et moi, je peux te poser une question ?

— Oui.

— Tu vas sortir avec mon frère ?

— Désolé, mais ça ne te regarde pas.

— Tu sais qu'il faudra que tu trouves quelqu'un ici ?

— Oui, j'ai cru comprendre.

— Tu devrais réfléchir à mon frère, au fond, c'est un bon bougre.

— J'y réfléchirais.

— Parce que sinon, il reste Gérard, Koban, Daniel ou Henry, des vieux. Moi ce n'est pas possible parce que j'ai déjà mes gênes dans Élise, comme Pierre.

— Oui, je sais, mais les vampires...

— Tu devrais laisser tomber les Vampires, tu as plus important à faire, crois-moi.

— Bon, ben je vais me coucher.

Bonne nuit.

- *Bon, ben il est beaucoup moins sympa que je croyais, je vais dans ma tente, j'en ai eu assez pour aujourd'hui. Allez au [466](#).*

446

Je les cherche un bon moment sans les trouver, puis, coup d'inspiration, je me rappelle avoir entendu qu'ils se fourraient souvent dans le véhicule.

J'y vais, quand j'ouvre le sas, ils sont là, étendus, l'air complètement drogué. Il y a des plants de lichens éparpillés autour d'eux. Ils me regardent l'air hébété, comme si je n'existais pas.

— Hé, les gars, ça va ?

Leurs pupilles dilatées s'écartent encore plus, Daniel parle enfin :

— Que fais-tu là ?

— Je vous cherchais.

— Pourquoi ?

— Je voudrais vous parler, mais dites-moi, vous vous droguez avec ces plantes ?

Ils ne me répondent pas, l'air ailleurs.

— Qu'est-ce que ça fait comme effet ?

— On ne pense à rien, on est bien, on voit des choses.

— Quoi comme chose ?

Le métal du véhicule, par exemple, eh bien, il est vivant, il fourmille de vie, j'ai l'impression de le connaître, tout bouge, tout est vivant.

- — *Je peux essayer avec vous ? Allez au [467](#).*
- *Il faut que je vous parle de quelque chose. Allez au [468](#).*
- *Bon ben, je vous laisse planer, à une autre fois les gars, quand vous pourrez m'écouter. Allez au [469](#).*

447

- *Non, je sais. Pardon, excuse-moi, je ne devrais pas m'énerver, viens, préparons le repas. Allez au [470](#).*

448

Martha me regarde d'un air effrayant et me flanque une gifle.

— Tu me respectes, tu entends, tu me respectes !

- — *Hé, on se calme, excuse-moi, OK !? Allez au [471](#).*
- *Non, mais ça va pas, ho ! Tu te prends pour qui ? Ma mère ? Allez au [472](#).*

449

— Des quoi ?

— Des vampires, si tu préfères.

— Ça va te paraître peut-être bizarre ce que je vais te dire.

— C'est pas grave, dis.

— Eh bien, je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires. Ils me disent que vous les empêchez de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux, enfin, tu vois quoi.

— Non, pas bien, ce sont des monstres, tu as vu la gueule qu'ils ont ? Ce sont des monstres, Marie, et en plus, notre seule viande. Il faut les tuer sans pitié, comme des vermines.

— Mais c'est horrible ce que tu dis.

— Ho, vous les femmes, vous voulez bien manger de la viande, mais si on vous dit qu'il faut tuer pour manger, vous faites les effarouchées, vous êtes pas logiques.

— Mais là, ce ne sont pas des bêtes !

— Mais tu les as vues, c'est des cauchemars ces choses-là, ce n'est pas pour rien qu'on les appelle des vampires, tu voudrais qu'ils viennent dans ton lit, hein ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu n'aurais pas peur si tu étais face à face avec eux ?

— Eh bien, je ne sais pas.

— Eh bien moi je te dis que si tu étais face à face avec eux, tu crierais « Marc, Marc, viens me sauver, j'ai peur ! »

— Ça m'étonnerait que je t'appelle. Marie, le prends pas mal, mais c'est la vérité. Vous les femmes, vous ne comprenez pas ces choses...

— Bon, ben salut, puisque je ne comprends rien.

— Hé, Marie, ne le prends pas mal...

Laisse-moi...

Je le laisse en plan, super énervée, ce type est vraiment trop con. Après avoir rongé mon frein dans ma tente, Martha vient me chercher pour préparer le repas. Après avoir fait quelques pas en sa compagnie, elle maugrée :

Tu t'es bien démerdée... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Qu'est-ce qu'ils ont, tous ?

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça c'est sûr. Allez au [448](#).*

450

Ben, on pourrait peut-être faire un petit tour, je connais un coin sympa au-dessus du potager. Il y a des grottes.

- *Tu m'emmènes. Allez au [473](#).*
- *— Non, merci, j'ai envie de me reposer un peu seule finalement. Allez au [486](#).*

451

Il m'embrasse à pleine bouche et m'enserme vigoureusement, fébrile.

— Ho Marie...

Je sens quelque chose de dur contre mon ventre, il commence à dégrafer ma chemise.

- *Je l'arrête. Allez au [453](#).*
- *Je le laisse faire. Allez au [476](#).*

452

Ça va me faire du bien, je lui arrache ses vêtements pendant qu'il arrache les miens. Nous faisons l'amour deux fois, je me sens bien.

- *C'est le moment de lui parler des Soliens. Allez au [477](#).*
- *C'est le moment de recommencer. Allez au [478](#).*

453

Hein ? Mais pourquoi tu m'as suivi alors ?

- *Ben, pour me promener. Allez au [479](#).*
- *Je voudrais juste qu'on soit amis. Allez au [480](#).*
- *Je ne veux pas qu'on aille trop vite. Allez au [501](#).*

454

— Heu, oui bien sûr, dit Marc tout content.

— Pourquoi pas ? dit Samuel.

Super, j'arrive.

Nous rejoignons Martha qui me regarde bizarrement.

— Tu as fait tout ce qui était prévu ?

— Oui, pas de problème.

— Et toi Marc, quand on a réunion, tu es prié de ne pas arriver en retard.

— Ho, ça va, hein !

— Bon ben j'ai commencé la liste. Regardez s'il manque quelque chose.

Nous ne trouvons rien à redire. Nous parlons après de comment avancer dans notre exploration.

— La meilleure solution, dit Martha c'est d'y aller étape par étape, un petit peu à chaque fois, nous partirons demain matin. Marie viendra avec nous, indique Marc...

— Comme tu voudras.

Nous parlons encore de comment avancer, mais le résultat c'est que nous verrons bien quand nous y serons. Martha part et me donne rendez-vous dans deux heures pour préparer le repas. Samuel nous propose d'aller voir un film dans la salle de détente.

- *Pourquoi pas. Allez au [433](#).*
- *Moi, j'ai pas envie. Allez au [434](#).*

455

456

Il devient rouge comme une pivoine. Il passe un bon vieux porno : « La verge et la vierge », ça suce au bout de trois minutes après un problème de plomberie vite résolue. Je lui mets rapidement la main sur le sexe. Toi, mon petit, je sais par où te prendre. Trois minutes après, je suis à genoux en train de le sucer, il souffle comme une locomotive en me caressant la tête, ça me fait penser à une bonne blague, vous savez la

différence entre un moustique et moi, c'est que le moustique vous ne pouvez pas lui caresser les cheveux quand il vous suce.

À l'écran, on en est déjà à la sodomie. J'enlève ma bouche et le branle un peu.

— Dis-moi, Marc, j'ai un service à te demander.

— Ce que tu veux Marie, ce que tu veux.

— Ça va te paraître peut-être bizarre ce que je vais te dire.

— C'est pas grave, dis.

— Eh bien, je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires. Ils me disent que vous les empêchez de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux, enfin, tu vois quoi.

— Oui Marie, je vois, je vois bien.

— Alors, écoute-moi, je ne sais pas si j'ai tords ou pas, mais je veux y croire. Ils veulent que je vous convainque que de les laisser passer, et j'ai besoin de soutien, est-ce que tu me soutiendras au moment où ça se passera.

— Eh bien...

Je replonge mes amygdales le long de sa verge, profond, très profond.

— Oui Marie, ce que tu voudras.

— En tout cas, si tu aimes ça, il faudra me soutenir, sinon, la prochaine fois, je te coupe la bite avec les dents.

Je me relève, écarte ma robe et ma culotte et m'enfile sur lui. Une fois que nous sommes bien mouillés, je ressors pour enfoncer sa queue dans mon cul, il n'en peut plus, et, rapidement, éjacule.

— Tu as bien compris, si tu veux qu'on recommence, il faudra m'aider.

— Oui, juré, juré.

Je me relève et sors de la tente. Je croise son frère qui me demande où il est.

— On avait rendez-vous pour préparer l'expédition il y a une demi-heure.

— Il est dans la tente.

Je m'éloigne.

- *(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu) Allez au [502](#).*

457

— Excuse-moi, je demandais ça comme ça.

— Ouais ben c'est lourd.

— Je vais te passer un film marrant, tu vas voir.

— Ouais.

Il me passe un film minable sur une invasion de tomates mutante dans un campus : « Jus de tomates chez les étudiants », film à deux balles, il m'a énervée.

Après une demi-heure de film, Samuel, le frère de Marc, arrive dans la tente.

— Ben, t'es là toi, on t'attend depuis une demi-heure avec Martha. On avait réunion, tu te rappelles ?

Ouais, j'arrive. Bon ben à plus Marie.

- — *Je peux venir avec vous ? Allez au [454](#).*
- — *Bonne réunion. Allez au [458](#).*

458

Je finis l'après-midi à regarder des films. Martha vient me chercher pour préparer à manger.

- *Elle me parle de la réunion avec les deux frères, ça s'est bien passé, ils ont fait la liste et ils partent demain matin pour commencer l'expédition. Allez au [531](#).*

459

Dans la tente de détente, il me met un film d'aventure romantique : « Les rescapés des derniers temps ». Bien joué, sauf que le héros est super fort et la fille une godiche de première catégorie. Je me demande si je lui parle des Soliens maintenant. Au moment où le héros et l'héroïne vont s'embrasser, sa main glisse sur la mienne sur le canapé.

- *Je la laisse. Allez au [504](#).*
- *Je l'enlève au premier effleurement, l'air de rien. Allez au [484](#).*

460

— Ouais, super idée. En plus, au-dessus, je connais des coins sympas.

Nous montons, Pierre prépare un compost un peu plus bas, nous discutons cinq minutes sur la nécessité de le remuer de temps en temps. Nous le laissons, je regarde les légumes et réfléchis à comment mettre en pratique la théorie. J'explique un peu mes recherches à Marc qui m'écoute poliment. Au bout d'un moment, il me propose d'aller voir au-dessus, dans la direction de la surface, il connaît des grottes qu'il voudrait me montrer.

- *OK, allons-y. Allez au [506](#).*
- — *Marc, il faut que je te parle de quelque chose. Allez au [507](#).*

- *Désolé, mais il faut que je retourne travailler. Allez au [508](#).*

461

Pierre prépare le compost, il broie de la végétation avec une pelle, c'est tout ce qu'il a trouvé. Je lui précise :

— Il faudra mettre aussi tous les déchets ménagers végétaux.

— D'accord. Si ça marche, ça va vraiment nous changer la vie.

— J'espère. Dis donc, t'es un peu le seul à bosser sur le potager, j'ai l'impression ?

— Ouais, bof, Gérard vient quand même souvent me donner un coup de main. Des fois aussi, Daniel et Henry, quand ils ne sont pas complètement dans les vapes. Je ne sais ce qu'ils font tous les deux, mais ils ne sont vraiment pas vifs.

— Ils sont déprimés peut-être.

— Peut-être.

— Dis-moi Pierre, il faut que je te parle de quelque chose. Je trouve ça très bizarre, mais je préfère avoir ton avis dessus, on ne sait jamais.

— Dis-moi tout Marie, je te fais confiance.

— Eh bien, je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires, et dans mon rêve, ils sont tout à fait civilisés, pacifiques, pas comme des hommes, comme des extra-terrestres, mais civilisés. Et dans mes rêves, ils me parlent, ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux, enfin, tu vois quoi.

— Étrange, effectivement.

— Est-ce que tu penses qu'il serait possible que nous nous trompions sur leur compte ?

— Tu es la deuxième à me dire ça. Une femme une fois m'a dit la même chose, une femme qui vivrait avec eux. Mais je l'ai chassée, je la croyais folle. Je vais réfléchir à tout ça, en tous cas, merci de m'en avoir parlé.

— C'est normal, à ce soir.

Je pars retourner voir Koban, très contente de moi. Si j'ai convaincu Pierre, tout est réglé. J'espère juste que mes rêves ne sont pas un piège des Soliens, breuuu, n'y pensons plus.

Nous travaillons encore un peu jusqu'à ce que la cloche sonne. À la bouffe !

- *(Rajoutez 100 au chiffre que vous avez retenu) Allez au [509](#).*

462

Quand j'arrive, Martha m'accueille dans un silence glacial. Elle ne répond même pas à mon salut.

— Tu m'en veux parce que je ne t'ai pas remplacée au ménage.

Pas de réponse.

— Hé, tu pourrais me répondre.

Désolé, mais j'ai du travail.

- — *Tu veux un coup de main ? Allez au [510](#).*
- *Écoute, j'ai quelque chose à te dire, j'ai besoin de ton aide. Allez au [511](#).*
- *On a tous du travail, c'est pas une raison pour être désagréable. Allez au [512](#).*

463

Nous allons tous dans la tente de détente. Samuel mets d'autorité un film de guerre, récent pour eux, futuriste pour moi : « Les escadrons de la dernière chance ». Ce sont d'éternels commandos en mission dans une jungle, violence et amitié virile, mais le contexte sociopolitique est le leur, ambiance de réchauffement climatique et déplacement de population. Le film est bien pourri sinon.

Ils n'arrêtent pas de commenter l'action par des insultes sur les ennemis. À la fin, ils me demandent :

Alors, ça t'a plu ?

- — *Heu, oui, super ! Allez au [513](#).*
- *Heu, un peu, c'est bien, mais c'est pas mon genre. Allez au [514](#).*
- *C'était une vraie merde, c'est tout ce que je déteste. Allez au [515](#).*

464

J'y suis restée cinq ans. Cinq ans de merveilles.

Toute la colonie s'est exilée au nord de Sol, là où le climat commence à s'adoucir. Ils ont trouvé une grande grotte dont la périphérie est à l'ombre presque toute la journée. C'est là que les hommes et les Soliens préparent la nouvelle ère. La terre n'a toujours pas donné de nouvelles.

Toute la colonie terrienne, maintenant qu'elle n'est plus en situation de crise, est devenue charmante et civilisée et a su apprécier tout l'art de vivre soliens.

Daniel et Henry sont en couples et sont devenus des consommateurs réfléchis et avertis du lichen, Pierre est heureux avec Martha, Samuel avec Élise, bien qu'elle attende maintenant un enfant de Marc. Gérard est tombé amoureux, aussi étrange que cela puisse paraître, d'une Solienne. Joseph grandit avec son frère, Hugo, et miracle, Koban et Sophie ont eu une petite fille, ils l'ont appelée Maria, en mon hommage. Seul Marc est un peu triste, je crois que je resterai à jamais son amour impossible et éphémère, mais sa future paternité lui fera du bien.

Personne ne m'a demandé à ce que je tombe enceinte pour assurer la diversité génétique, tout le monde sait que je dois partir, un jour ou l'autre. Les enfants se sont admirablement adaptés aux Soliens et sont télépathes comme eux. Ce sont les adultes terriens qui font extra-terrestres maintenant, et d'ailleurs... ne sont-ils pas extra-Soliens ?

Grâce au lichen et à une vieille Solienne que j'ai eue comme maître, j'ai appris à méditer pour rentrer en communication avec les plantes. Au début, elle me faisait prendre du lichen, puis je jeûnais et restais des jours entiers dans le noir. J'ai beaucoup vomi, crié, pleuré. Tout ce que mon ventre avait de noué a été purgé, et, peu à peu, les plantes sont devenues une partie de moi. Quand vous vous concentrez des mois et des mois sur une matière, vous finissez pour vous familiariser avec, comme si elle était votre peau, vos organes. Si vous êtes conscients, elle ne vous paraît plus étrangère et vous appréhendez ses lois. Les plantes sont devenues moi.

Bien sûr, si vous êtes toujours à côté de vous, comme un étranger à vous-même, vous ne pouvez pas me comprendre. Seul peut me comprendre celui qui s'est familiarisé avec le cœur et l'esprit à une matière. Un artisan sait comment réagissent ses matières premières, un médecin, le corps, une mère, son enfant. Maintenant, une plante me dit ses effets sur le corps humain, sur son milieu, sur la chaîne. Il me suffit de me taire et d'être à côté, le temps qu'il faut.

Marie gagne la clef du lichen - 25

Quand j'ai demandé à la mère comment j'étais arrivée ici, elle m'a expliqué longtemps sa conception de l'univers. Ce que j'en ai retenu, c'est que les mondes sont comme des fréquences radio. Notre réalité existe sur, par exemple 102.2, mais il y en a des milliers d'autres. Je viens juste d'une autre fréquence. Les Soliens ont toute une science du son. Ils soignent en chantant par exemple. La vibration de leur chant agit sur le corps. J'ai cru comprendre qu'ils ont soigné Koban d'un cancer avec leurs chants. Ils n'ont pas essayé de m'apprendre cela, ni leur art du rêve, mais les enfants...

Elle m'explique qu'elle me fera rentrer chez moi en captant sur moi les résidus de fréquence de mon origine, et, en chantant, me remettra toute entière sur cette fréquence.

Ce soir, je retourne chez moi.

Il y eut une grande cérémonie pour mon départ. Nous avons tous pris du lichen. Il y eut des chants Soliens magnifiques, et à la culmination de la cérémonie, nos esprits ont créé un grand globe d'énergie qui est parti, me dit la mère, sur ma dimension, et qui m'aidera plus tard.

Je les sens tous dans mon cœur, je pleure. Adieu.

La mère maintenant me fixe des yeux et se met à chanter, tout devient blanc, si blanc, si pur. Je sens les Soliens et toute la colonie terrienne me saluer, je sens les pensées de Marc tenter de me retenir, mais le chant entre en moi, s'empare de mon corps tout entier. Je ne pense à rien, vibrante, éblouie de sons, et puis... quand le chant se tamise...

- Allez au [875](#).

465

— Mais, j'y pense, ça ne va pas être trop dur le retour à la réalité ?

— Pardon ?

— Eh bien oui, vous étiez une grande chef de guerre, respectée, puissante, entourée, et vous allez redevenir une simple post-adolescente en fac, dans la grisaille et la monotonie.

— Ha bon ?

— Vous allez redevenir une pas grand-chose, une anonyme.

— Hum, je n'y avais pas pensé.

— C'est le piège avec ce labyrinthe, on s'exalte, on fait de grandes choses et tout se dégonfle comme un soufflé au fromage raté, c'est un peu comme l'or des fées, connaissez-vous cette histoire ? Vous savez ? Mais si, on va dans le monde des fées, on récolte de l'or et quand on revient chez soi, ce ne sont que des cailloux. C'est un peu ce qui vous arrivera non ?

— Je ne sais pas.

— Moi, ça me paraît évident.

— Mais je serais quand même allée dans le monde des fées, ça, personne ne pourra me me l'enlever.

— C'est vrai, personne. Comme nous sommes entre nous, je vais vous dire un dernier secret, le piège, c'est de confondre les deux niveaux du symbole, le niveau terre à terre, ce qui représente, et le niveau subtil, ce qui est représenté. C'est un peu comme

confondre le menu et le plat réel et souvent, les gens mangent le menu plutôt que le plat, les symboles sont le menu, pas le plat.

— Vous voulez me dire que ce qui m’est arrivé, c’est le menu, pas le plat.

— Exactement.

Brusquement, avec une force incompréhensible pour sa taille, il me jette dans un miroir qui se brise et laisse place à un passage. Il me pousse violemment à l’intérieur.

- *Vous avez eu le menu, à vous de faire le plat ! Allez au [586](#).*

466

Je me mets dans mon lit. Je m’attends à voir apparaître Marc dans la tente à chaque instant, mais il n’y a que Martha qui vient se coucher un peu plus tard.

- — *Demain matin, nous partons tôt. Je compte sur toi pour le petit déjeuner, la vaisselle, le repas, et faire notre tente et celles de Samuel et de Marc. N’hésite pas à aider Élise si elle te le demande. Allez au [475](#).*

467

— Tu fais bien comme tu veux.

— Quelle quantité il faut prendre ?

Il me tend une seule tige.

— Tu la mâchottes.

— L’effet vient vite ?

— Oui.

Ils ont vraiment l’air hagards, comme désintéressés. Ben s’ils se bourrent de ça, ça ne m’étonne pas qu’ils soient diffractés en permanence, mais moi, j’essaierais bien une fois.

- *Je prends le bout et le mâche. Ça a un goût amer, un peu citronné. Bientôt, tout devient lumineux, le sol a l’air de trembler un peu. Allez au [519](#).*

468

Ils ne réagissent pas, comme si je n’étais pas vraiment là.

Vous devriez comprendre ça, vous, si vous prenez de la drogue. Je fais des rêves sur les vampires, ils me parlent. Ils me disent que vous les empêchez de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux, enfin, vous voyez quoi. Et moi, je crois en ces rêves. Alors, j'ai besoin de soutiens pour changer l'attitude de la colonie, qu'est-ce que vous en pensez ?... Ho, vous m'avez entendu ?... Si je vous dérange, il faut le dire !

- — *Ho, vous vous réveillez et vous me répondez, ou je préviens Pierre que vous vous droguez tous les soirs. Allez au [520](#).*
- *Je vous préviens, je ne bouge pas de là tant que vous ne m'avez pas répondu. Allez au [521](#).*

— Bon, ben salut, planez bien.

- *Je ne pourrais rien en tirer. Allez au [469](#).*

469

- *Je sors du véhicule, c'est vraiment des larves. Pour avoir leur soutien, bonjour, autant essayer d'avoir le soutien d'une pomme de terre. Je vais dans ma tente, j'en ai eu assez pour aujourd'hui. Allez au [466](#).*

470

La cloche sonne et tout le monde vient à table. Nous parlons de l'expédition de demain, l'ambiance est quand même plutôt bonne, mais quand Pierre entend parler de mon enrôlement dans l'expédition, il explose :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Marie, je t'interdis de faire cette expédition !

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, c'est trop dangereux, je croyais avoir été clair. Tu as l'interdiction de sortir du périmètre, c'est la dernière fois que je le dis.

— Mais Marc, Samuel, vous ne dites rien ?

— Je lui ai promis, Pierre, laisse-la y aller, intervient Marc.

— Depuis quand tu décides de ce qu'il se passe ici, Marc. Puisqu'apparemment tu la veux, tu voudrais lui faire courir un danger. Tu crois que nous avons assez de jeunes femmes ici, pour qu'elles fassent des expéditions dans des grottes dont nous ne savons rien, tu es inconscient.

Il a raison, Marc, nous n'avons pas réfléchi, rajoute Samuel.

- *Nous nous taisons, je n'irais pas, tant pis, je n'en suis pas à une couleuvre à avaler prêt. Allez au [522](#).*
- *Je ne suis pas votre prisonnière, je ferais ce que je veux ! Allez au [523](#).*

471

Martha se reprend, je continue :

— On est toutes les deux sur les nerfs, mais ce n'est pas la peine de nous taper dessus, alors, on se respecte l'une l'autre et pas de problème.

— Excuse-moi, Marie, je suis désolée, excuse-moi. Tu vas faire le ménage à ma place et moi, je te prends la tête, excuse-moi.

— C'est pas grave.

- *Viens préparons le repas. Allez au [470](#).*

472

— Marie, excuse-toi, ou je t'en recolle une !

— Ha oui, essaie, tarée !

Elle va pour me remettre une claque, mais je lui bloque la main et lui en donne une bonne sur la joue, elle se met à me tirer les cheveux.

— Salope !

Là, c'est la bagarre, je lui griffe le visage pour qu'elle me lâche, elle me mord le bras, nous hurlons en nous injuriant. Koban apparaît.

— Arrêtez, arrêtez immédiatement, vous êtes folles !

Il tente de nous séparer.

- *J'en colle une à Koban, de quoi il se mêle ! Allez au [524](#).*
- *Je m'arrête. Allez au [525](#).*

473

— Alors là, il n'y a pas de problème, viens.

Il me prend par la main, excité, et me tire. Nous montons dans le puits et dépassons le potager. Un peu plus loin, il y a une petite grotte. Il m'y emmène.

— C'est super que tu fasses l'expédition avec nous !

- *Oui, je te remercie. Allez en **Marie**... .*

Il se tourne vers moi pour m'embrasser.

- *Je me laisse faire. Allez au [526](#).*
- *Je me jette sur lui. Allez au [527](#).*

Je l'arrête net.

- — *Je crois qu'on ne s'est pas compris. Allez au [528](#).*

474

Soudain, les médailles que j'ai gardées tout ce temps se mettent à me brûler le torse.

— Qu'avez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Mon Dieu, vous l'avez fait venir ici !

Soudain, le petit gardien se met à partir en courant.

— Hé, attendez !

Je vais pour le suivre quand un mal de ventre me saisit et me couche à terre, merde, mon derrière est en train de se transformer en cul de vache, mes quatre membres, en pattes de lion, mon corps se recouvre de plume d'aigle et deux ailes me poussent sur les côtés, seule ma tête reste humaine. Les médailles sont entrées en moi et m'ont transformée, je regarde autour. Tous les symboles n'en représentent qu'un sous des milliers de formes, le diable.

— Bonjour petite voleuse, tu me reviens enfin.

J'essaie de m'envoler pour fuir, mais mes ailes sont trop petites, mon cul est trop lourd, il s'approche de moi, je vais pour lui donner des coups de griffes, mais je me sens totalement impuissante.

— Alors Marie, tu as enfin un gros cul de vache, ça te va bien, et puis les plumes, bravo, quant à tes pattes, splendides, et ta petite figure, on dirait vraiment une représentation grecque d'une chimère ou je ne sais quoi. En tout cas, tu es bel et bien un monstre, mais moi, les monstres, j'aime ça, ça m'excite !

Il se met derrière moi et me pénètre violemment.

— Grosse vache, ça c'est bon pour ton cul de petite voleuse ! Tu croyais qu'on pouvait me voler comme ça, moi, le prince des voleurs ? Voler le prince des voleurs, c'est une façon tacite de lui appartenir.

— Meuh ! Maheu !

— C'est ça, meugle, meugle !! Mais puisque nous sommes dans un musée, je vais t'apprendre en quel symbole tu t'es transformée, le lion représente le désir, l'humain, le cœur, l'aigle, l'esprit, et la vache, le corps, et bien sûr, les quatre mélangés comme tu

l'es, montre simplement que le diable peut tout pervertir ! Tout ! J'espère que ça te servira de leçon !

Son dernier coup de reins me projette violemment dans un miroir qui se brise et laisse place à un passage. Il me pousse violemment à l'intérieur.

- *Que ça te serve de leçon petite voleuse, et ne me remercie pas ! Allez au [586](#).*

475

La nuit se passe dans une calme moiteur.

Je m'endors. Assez rapidement, je rêve aux Soliens.

— Alors Marie, as-tu avancé ? Vont-ils nous laisser passer ?

— Je fais ce que je peux.

— Nous viendrons demain au coucher du soleil.

— Déjà, mais...

— Nous avons pris notre décision, nous avons attendu au-delà de nos possibilités.

Quoi que tu aies fait, nous t'en remercions, à demain.

— Mais...

Le rêve s'éloigne déjà. Je n'ai plus qu'une seule idée en tête, convaincre les autres de les laisser passer.

À ma grande surprise, c'est Pierre qui me réveille.

— Allez debout, Marie, tu es en retard.

— J'arrive.

— Dépêche-toi.

Merde, je saute de mon lit pour préparer le petit déjeuner de tout le monde. La table de la salle commune est déjà pleine de reste.

— C'est l'expédition, ils sont partis tôt ce matin. J'espère que tout va bien se passer, dit Pierre. Je reviens dans un quart d'heure quand tout sera prêt.

Peu à peu, tout le monde arrive, avec bien sûr, en dernier, Daniel et Henry, l'air complètement défoncé.

Je fais la vaisselle et range tout. Ça y est, je suis prête...

- *... à faire le ménage dans notre tente et celle des frères, ça sera fait et j'aurais l'esprit libre pour tenter d'en convaincre encore quelques-uns. Allez au [516](#).*
- *Je tenterais bien de convaincre Gérard, il ne dit jamais rien, mais il n'a pas l'air idiot. Allez au [517](#).*
- *Il faut frapper un grand coup, je vais voir Pierre, après tout, si je le convaincs, c'est gagné. Allez au [518](#).*

476

Il découvre ma petite poitrine, toute menue, j'imagine que ça l'excite au plus haut point. Il susurre mon nom, plonge sa main sur mes fesses sous ma culotte.

- *Je n'y prends pas de déplaisir. Allez au [529](#).*
- *J'ai envie de pleurer. Allez au [530](#).*

477

Nous sommes allongés, tranquillement dans la grotte, sa tête sur mon ventre.

— Dis-moi, Marc, j'ai quelque chose à te dire.

— Je t'écoute.

— Ça va te paraître peut-être bizarre, mais c'est important pour moi. Je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires, des rêves très beaux. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux. Je ne sais pas si j'ai tords ou pas, mais je veux y croire. Ils veulent que je vous convainque que de les laisser passer, et j'ai besoin de soutien, est-ce que tu me soutiendras au moment où ça se passera ?

— Je t'aime Marie, ce que tu voudras.

Nous nous embrassons, longtemps, très longtemps, en voilà un que j'ai convaincu, apparemment.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

— Marc, il faut que je redescende pour aider Martha à préparer le repas.

OK, je descends avec toi.

Nous redescendons, je cours un peu devant pour ne pas avoir à lui tenir la main. Je ne tiens pas à ce que tout le monde sache pour le moment que nous sommes ensemble.

Nous tombons sur Martha.

— Eh bien Marc, nous avons réunion avec ton frère pour préparer l'expédition, tu étais passé où ?

— Ben...

— Laisse tomber, j'ai compris. On a fait toute la liste sans toi et nous avons décidé de commencer demain matin, tu viens quand même ?

— Oui, bien sûr.

— Allez viens Marie, on a le repas à préparer.

- *Nous préparons le repas tranquillement avec une certaine complicité, elle me parle de l'expédition. Nous sonnons la cloche. Allez au [531](#).*

478

- Hé, j'en peux plus, t'es une vraie salope toi !
- Moins que toi. Mais c'est tout mou ça, attends, je vais le réveiller.
- Hou...

- *Ha tu vois, ça se réveille. Allez au [532](#).*

479

- Et ben, tu te promèneras toute seule.
- Il part brusquement. Son petit plan à la grotte, je l'ai vu venir. Il se passera de moi.

- *Je regarde un peu, il y a effectivement des grottes, mais aucune n'est très profonde. Elles sont justes avant la limite entre les feux de Sol et l'ombre éternelle. Il y fait bon. Beaucoup de lichen y pousse. Bon, qu'est ce que je vais faire moi ? Allez au [536](#).*

480

- Je sens que ça lui fait l'effet d'un seau d'eau froide sur la tête.
Qu'on soit amis, qu'est-ce que c'est que cette connerie !

- *Oui, Marc, tu sais, je suis traumatisée, j'ai besoin de temps pour me reprendre, j'aimerais qu'on soit amis, s'il te plait. Allez au [533](#).*
- *Ha oui, tu fais partie de ceux qui pensent qu'on ne peut pas être ami avec une fille. Que si on s'intéresse à elle, c'est juste pour la sauter. Allez au [534](#).*

481

482

483

Je regarde un compas, il est magnifique dans sa simplicité, la fiche indique la mesure, mesure dans tous les sens du terme. Il indique la précision, la réflexion, si on mesure trop vite, on a toutes les chances de se tromper, donc il faut faire les choses avec conscience, calme, être mesuré, prendre tous les facteurs en compte, et là, agir, après une vraie discipline.

C'est le symbole de l'artisan qui coopère avec les lois de la matière, condition sine qua non du début de l'initiation. Les francs-maçons en ont fait l'un de leurs symboles principaux. Pour commencer à être un homme, il faut savoir faire quelque chose de ces mains.

— C'est fou non ?

Je me retourne pour voir qui me parle. C'est un petit être bossu au visage émacié et vêtu d'une blouse grise. Il a du mal à lever la tête pour me regarder dans les yeux.

— Qui êtes-vous ?

— Eh bien ma chère Marie, vous êtes dans un musée, le musée des symboles, et quoi de plus normal qu'un musée ait son gardien, je suis le gardien du musée des symboles.

— Qu'est-ce que je fais là ?

— Eh bien, vous visitez, que faire d'autre dans un musée ?

— Non, mais ce que je veux dire...

— Taisez-vous très chère, ne me prenez pas pour un imbécile, je sais très bien ce que vous vouliez me demander, qu'est-ce que vous faites là ? La vie a-t-elle un sens ? Pourquoi vous ? Ici ? Tout ça quoi ! Des questions absolument inintéressantes pour moi, et, malgré ce que vous en pensez, pour vous aussi. Écoutez-moi plutôt, ce qui est fou, et je reviens à ce que je voulais vous dire et qui était vraiment intéressant, plus que le destin de votre petit cul ! Chut, ne le prenez pas mal ! Qu'est-ce que les gens ont à prendre mal des choses de leur derrière, comme s'il était si important, les gens susceptibles ne vont pas plus loin que derrière leur ombre, et derrière leur ombre il n'y a que le grotesque de leur énorme ego boursoufflé, et, éventuellement, leur derrière, croyez-vous qu'il y ait une place pour ces considérations dans mon musée ? Je ne crois pas !! Personne ne vous a demandé de venir ici, vous y êtes venue de votre plein gré, vous pouvez donc en sortir quand il vous plaira !! Je ne crois pas qu'on vous ait particulièrement priée de venir ici ! Autant dire que si c'est pour vous entendre chougner, nous nous passerons très bien de vous, n'y avait-il pas assez d'autres portes pour que vous veniez précisément ici ?

— Si, heu...

Alors, allez-vous m'écouter comme une gentille petite fille que vous êtes ? Où alors, allez-vous continuer à vouloir me parler de votre derrière ?

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour me faire parler comme ça.

Je ressors. (*Choisissez une autre porte de 883 à 890. Vous ne pouvez plus choisir la porte du musée des symboles, elle aura disparu.*)

— Je vous écoute, promis.

- (*Si vous voulez l'écoutez et que vous avez la clef des Jumeaux, de Chef de guerre ou des Médailles, enclenchez-la tout de suite, sinon :) Allez au [1099](#).*

484

Il fait l'air de rien, moi aussi. On regarde la fin du film sans un mot. Je pense qu'il est vexé.

J'essaie quand même de lui parler des Soliens.

— Dis-moi Marc, je voudrais te parler.

- *Mouais. Allez au [507](#).*
- *Je le salue rapidement et vais voir Pierre. Il doit être au potager, peut-être est-ce que je pourrais commencer à lui parler des Soliens ? Si je pouvais le convaincre, ce serait un grand pas. Allez au [461](#).*
- *Je le salue rapidement et vais voir Martha, elle doit être dans la salle commune, peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens ? Allez au [462](#).*

485

— Eh bien alors, nous continuerons sans toi, merci pour tout. Il est temps de rentrer chez toi.

— Mais...

Elle me fixe des yeux et chante, tout devient blanc, si blanc, si pur. Je sens les Soliens et toute la colonie me saluer, leurs images se figent en moi comme une chaleur immortelle, je sens Marc tenter de me retenir une dernière fois, le chant entre en moi, s'empare de mon corps tout entier, je ne pense à rien ; vibrante, éblouie de sons, et puis, quand le chant se tamise...

- *Allez au [875](#).*

486

— Heu... comme tu veux.

Il part brusquement. Son petit plan à la grotte, je l'ai vu venir. Il se passera de moi. Bon, qu'est ce que je vais faire moi ?

Je traîne un peu et vois Élise et Joseph. Je les rejoins, peut-être que je pourrais lui parler :

— Je peux un peu rester avec vous ?

— Oui, bien sûr.

Comme d'habitude, elle a l'air épuisée. Son teint est très pâle et elle de grosses poches sous les yeux.

— Tu dors mal ?

— Je passe mes nuits avec Joseph dans mon lit, il me réveille au moins cinq fois par nuit. Je sais que c'est bon pour lui, mais avec ma grossesse, c'est beaucoup.

— Dis-moi Élise, t'en penses quoi, toi, des vampires ? Tu ne penses pas que c'est une erreur de les chasser ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— La question que je viens de te poser.

— Excuse-moi, Marie, mais je suis fatiguée, je vais me reposer. Tu peux garder un peu Joseph ?

— Heu, ben oui !

Elle rentre dans la tente, nous allons avec le petit au bord de l'eau regarder les bestioles à l'intérieur. Je me demande s'ils ont essayé d'en manger, il faudra que je pense à leur demander.

Joseph m'a crevée, il est mignon, mais il faut s'occuper de lui sans cesse, sinon, il pleure, nous avons fait de jolis tas de cailloux.

Martha vient me chercher pour préparer le repas, elle a l'air speede, je laisse Joseph à Élise.

Tu t'es bien démerdée me dit Martha. Ben oui, pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c'est sûr. Allez au [448](#).*

489

490

491

492

— Bon, je préfère ça, ce que je veux dire, c'est que le début du voyage de l'enfant pour devenir un homme accompli, passe d'abord par le travail manuel, et que plus les civilisations deviennent décadentes, plus le travail manuel est méprisé. Ce que nous appelons aujourd'hui les grandes civilisations a un mépris quasi affiché pour le travail manuel, la plupart de nos grands dirigeants sont incapables de tenir un marteau et un clou, autant dire qu'ils sont handicapés, donc que le handicapé est mis en haut de l'échelle sociale, d'où mon intervention, c'est fou non ?

— Oui, maintenant que vous le dites... Ha pendant que j'y suis, vous pourriez me dire ce que représentent ces médailles ?

— Faites voir, c'est de la camelote ça, en étain, ça ne vaut pas grand-chose. Hum, l'aigle représente le monde mental, à la fois l'intellect et la vision, le taureau va représenter le corps, le lion, les désirs, et l'être humain, les sentiments. Regardez, nous les retrouvons tous les quatre autour de la carte du monde dans le Tarot de Marseille, ils encadrent la quinte essence, représentée par Marie Madeleine, l'humain accompli, la sainte. Vous avez eu ça où ? J'espère que vous ne l'avez pas payé cher, ça ne vaut rien.

— Ha bon, je croyais que ça avait de la valeur.

— Celui qui vous a dit ça devait être un escroc.

— Peut-être le plus grand.

— Comme nous sommes entre nous, je vais vous dire un dernier secret. Le piège, c'est de confondre les deux niveaux du symbole, le niveau terre à terre, ce qui représente, et le niveau subtil, ce qui est représenté. C'est un peu comme confondre le menu et le plat réel et souvent, les gens mangent le menu plutôt que le plat, les symboles sont le menu, pas le plat.

— Vous voulez me dire que ces médailles, c'est le menu, pas le plat.

— Exactement, et c'est bon pour tout ce qu'il y a dans le labyrinthe.

Brusquement, avec une force incompréhensible pour sa taille, il me jette dans un miroir qui se brise et laisse place à un passage. Il me pousse violemment à l'intérieur.

- *Vous avez eu le menu, à vous de faire le plat ! Allez au [586](#).*

493

— Petite pute !

Je l'éjecte hors de moi, mais je suis projetée contre le mur. Mon visage se cogne contre la pierre et quand je veux bouger, je me rends compte qu'une chaîne suspendue à un piercing m'est apparue sur le nez et s'est fixée au mur.

Soudain, un autre piercing, fixé par deux chaînes à deux anneaux sur mes tétons, m'oblige à tirer la langue. Mes mains sont fixées par des menottes accrochées au mur, je l'entends derrière moi. Il me glisse un doigt humide dans l'anus qu'il me met ensuite dans la bouche. Je ne peux pas le mordre sans me mordre la langue, puis il m'encule, me tirant les seins, trifouillant ma bouche, m'écrasant le corps contre le mur de pierre...

- *Une haine immense monte en moi. Allez au [115](#).*
- *Je le laisse faire, il est trop fort. Allez au [291](#).*

494

495

496

497

498

499

500

501

— Ouais, t'es une fille, je comprends. Tu veux qu'on fasse des trucs avant. Mais ici, je te préviens, c'est limité. Je ne sais pas bien ce qu'on pourra faire ensemble. Allez viens, je vais te montrer toutes les grottes.

Il y en a une petite dizaine de tailles différentes, mais aucune n'est très profonde, elles sont à la limite entre les feux directs du soleil de Sol et les zones d'ombres. Il y a très peu de végétation.

- *C'est très joli Marc. Allez au [566](#).*
- *Dis-moi, il faut que je te parle de quelque chose. Allez au [535](#).*

502

Je suis fière de moi, je me sens puissante, c'est bizarre la vie. Je vais me promener un peu, profitant de ma sensation de pouvoir. C'est sûr qu'on peut manipuler qui on veut avec un peu de volonté. Je monte en haut du puits, à la limite entre l'ombre et la lumière, il y a plein de petites grottes et des plans de lichen. Je vois que certains ont été arrachés, je me demande qui a fait ça. Je regarde l'extérieur, c'est superbe, brillant, éclatant, le soleil et le désert. Je reste là, longtemps. Puis je redescends, je vois Martha.

— Ha, tu es là, je te cherchais pour préparer le repas. Tu as passé une bonne après-midi.

— Oui, très bien.

— Moi j'étais avec Marc et Samuel pour préparer l'expédition, nous avons fait la liste de ce dont nous aurons besoin, nous partons demain matin. Marc est arrivé en retard, mais en pleine forme. Tu ne l'aurais pas vu cet après-midi ? me demande-t-elle avec un petit sourire.

— Un petit peu, on a regardé un bout de film.

Je n'en dis pas plus.

— Bon, allons préparer le repas.

- *Nous préparons le repas et sonnons la cloche. Allez au [531](#).*

503

Nous nous éclipsons en douce dans la pénombre et montons. Marc a pris une torche, car sinon, il ferait absolument noir. Un petit sentiment d'aventure me prend, j'ai un peu peur. Marc manque de se casser la gueule, ce qui nous fait bien rire.

Enfin, nous arrivons en haut et sortons du périmètre, il y a deux lunes qui brillent, Marc éteint sa lampe. Nous continuons à monter jusqu'en haut, le sol est encore très chaud, c'est magnifique, grandiose, j'ai l'impression d'être minuscule et immense à la fois. Des dunes rendues argentées par la lumière lunaire s'étirent à perte de vue, le ciel scintille de milles étoiles. L'infini, l'infini partout. Marc me prend la main.

- *Je lui laisse faire. Allez au [537](#).*
- *Ben Marc, t'as peur ? Il faut que je te tiennne la main ? Allez au [538](#).*

504

Cinq minutes après, il m'embrasse et commence à se coller à moi, houlala...

- Hé, t'es pas obligé de me sauter dessus aussi vite. Allez au [539](#).
- C'est parti mon kiki. Allez au [540](#).

505

Soudain, je vois une grande illustration avec deux jumeaux, Castor et Pollux. Je pense à mes enfants, une émotion monte en moi, un immense déchirement.

— Ha, vous regardez ça ! Savez-vous que l'un des jumeaux est mortel et l'autre immortel, là encore, nous avons la double nature de l'homme, mais je vois, je ne vous intéresse plus, vous avez encore le cœur d'une mère.

Il a dit ça sans méchanceté.

— Et oui, je sais, vous allez recommencer votre vie, laissant tout derrière vous. Là où vous allez, vous n'avez pas encore d'enfants, et puis c'est vrai que le monde où vous allez n'aime pas vraiment les enfants, ils ne seront jamais autant aimés et accueillis que ceux que vous avez eus chez les Caraïbes... Je sais, vous allez souffrir, ils ne vivront jamais nus, en liberté, entourés de familles et d'amis, entourés de sacré et de nature, ils vivront dans un appartement mesquin, entourés de goudron et de publicité. Avec un peu de chance, votre mari sera un sombre tâcheron sans vie, vous achèterez des choses à crédit qui feront que plutôt que de vous occuper de vos enfants, vous devrez gagner de l'argent... pour vous sentir en sécurité, et pourtant, en travaillant cent fois plus qu'un Caraïbe, avec cent fois plus d'objets, cent fois moins de danger, vous vous sentirez seule, perdue, et bien sûr en totale insécurité...

Hum, je comprends, c'est dur.

— Non, non, ça ne sera pas comme ça.

— Oui, oui, bien sûr, ça ne sera pas comme ça, si vous avez beaucoup de courage et de cœur, mais sachez que toute la société sera contre vous. Ho, après, ce n'est pas bien grave, c'est un monstre très effrayant, mais finalement avec très peu de consistance, la volonté peut beaucoup de chose contre cette monstruosité informe, par contre, la peur, Marie, souvenez-vous, la peur est la grande conseillère de votre société, alliée avec le prestige de la consommation, peur et prestige sont les infâmes bâtons et carottes qui font avancer les ânes de votre époque, et dieu sait qu'ils courent. À vous de choisir Marie...

Brusquement, avec une force incompréhensible pour sa taille, il me jette dans le dessin qui se brise et laisse place à un passage. Il me pousse violemment à l'intérieur.

- Choisissez ! Allez au [586](#).

506

Nous montons au-dessus du potager, vers le périmètre entre le désert et l'ombre. Plus nous montons, plus mes yeux doivent s'habituer à la lumière de plus en plus vive.

Effectivement, il y a plusieurs anfractuosités de tailles différentes que l'on pourrait appeler grottes, mais aucune n'est profonde. Ici, le lichen pousse à profusion, à certains endroits, il a été arraché. Marc se tortille comme une jeune fille. Apparemment, il m'a emmené ici pour quelque chose de précis.

- *Je m'approche de lui et l'embrasse. Allez au [542](#).*
- *Marc, tu as quelque chose à me dire ? Allez au [543](#).*
- *Bon, ben c'est très joli, mais moi, j'ai du boulot. Allez au [508](#).*

507

— J'aimerais te parler de rêve que je fais en ce moment.

— Je t'écoute.

— Ça va te paraître peut-être bizarre ce que je vais te dire.

— C'est pas grave, dis.

— Eh bien, je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux.

— Et alors ?

— Eh bien, faudrait les laisser passer.

— Tu en as parlé à Pierre ?

— Non.

— Eh bien, c'est à lui qu'il faudrait parler. Nous l'écoutons tous ici, mais je te préviens. Il déteste les vampires. Pour nous, c'est de la viande, juste bon à être chassé.

— Tu le penses aussi ?

— Oui.

— Mais c'est horrible ce que tu dis.

— Pour manger de la viande, il faut tuer, c'est comme ça.

— Mais là, ce ne sont pas des bêtes !

— Tu les as vues, c'est des cauchemars ces choses-là, ce n'est pas pour rien qu'on les appelle des vampires. Qu'est-ce que tu ferais si tu étais face à eux ? tu crierais pour qu'on vienne te sauver, c'est tout.

— En tout cas, c'est pas toi que j'appellerai, salut.

— Mais Marie...

— Laisse-moi.

Il m'a gonflée.

- *Je vais voir Pierre, tentons le tout pour le tout. Allez au [461](#).*
- *Ça m'étonnerait que je convainque Pierre, tentons plutôt Martha, elle doit être dans la salle commune. Allez au [462](#).*

508

— Heu...

— Salut.

Je le plante là comme une merde.

- *Je vais voir Pierre pour lui parler de mes rêves, tentons le tout pour le tout. Allez au [461](#).*
- *Ça m'étonnerait que je convainque Pierre, tentons plutôt Martha, elle doit être dans la salle commune. Allez au [462](#).*
- *Quand je dis quelque chose, je le fais, je vais travailler en attendant le repas. Allez au [544](#).*

509

Il y a de l'animation ce soir, entre mes recherches et l'expédition de Marc et Samuel pour le lendemain, tout le monde a à parler. Ça change de l'ambiance morne habituelle.

Après le repas, ceux de l'expédition peaufinent leur départ, moi je suis crevée, je rentre me coucher. Aujourd'hui, je n'ai peut-être fait autant que j'ai pu, mais je n'ai pas chômé.

Avant de m'endormir, j'ai l'impression que Marc pourrait surgir à chaque instant, mais apparemment, il a autre chose à faire. Je m'endors.

Assez rapidement, je rêve aux Soliens.

— Alors Marie, as-tu avancé ? Vont-ils nous laisser passer ?

— Je fais ce que je peux.

— Nous viendrons demain au coucher du soleil.

— Déjà, mais...

— Nous avons pris notre décision, nous avons attendu au-delà de nos possibilités.

Quoi que tu aies fait, nous t'en remercions, à demain.

— Mais...

Le rêve s'éloigne déjà. Pourvu qu'ils les laissent passer.

Je me lève avec une seule idée en tête, convaincre encore que je pourrais. Je vais au petit déjeuner, l'expédition est déjà partie, on les attend pour la moitié de l'après-midi. Daniel et Henry arrivent en dernier, ils ont l'air de deux cadavres, je me demande ce qu'ils font de leur nuit, eux, en tout cas, ils ne me disent rien qui vaille. Je prévient Koban que je ne l'aiderai pas ce matin, il me donne sa bénédiction. Qui est-ce que je pourrais voir ?

- *Élise, voilà quelqu'un qui se laisserait peut-être convaincre. Allez au [545](#).*
- *Gérard, je ne lui ai encore jamais vraiment parlé, c'est le moment. Allez au [546](#).*

510

— Non, merci, ça ira. J'imagine que tu as plus important à faire que de m'aider, madame le petit génie.

— Écoute, Martha...

— Non, je n'écoute rien. Tire-toi maintenant !!

— OK, OK, je m'en vais.

Elle est au bord de la crise de nerfs. Je vois que je ne pourrais rien en tirer sans la mettre hors d'elle, je m'en vais.

- *Quand je sors de la tente, je l'entends se mettre à pleurer. Je retourne voir Koban. Allez au [544](#).*

511

— Qu'est-ce que tu as à dire !?

— Martha, je fais des rêves, sur les vampires, ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux.

Elle s'attendait à tout, sauf à ça.

— Et qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Eh bien, que le moment venu, tu me soutiennes.

— C'est tout ?

— Oui.

— Alors laisse-moi, maintenant.

- *Je pars, j'aurais fait ce que j'ai pu, mais je ne sais pas si elle me soutiendra le moment venu. Je retourne voir Koban. Allez au [544](#).*

512

Qu'est-ce que tu en sais, toi !? Ça fait des années que je suis la bonniche, que je ne vauz rien parce que je suis stérile, et au moment où tu arrives et où tu pourrais enfin me libérer, tu te débrouilles pour te mettre avec ce vieux con de Koban, alors, tu voudrais que je sois agréable !

- *C'est la vie, tu n'as pas à m'en vouloir. Allez au [548](#).*
- *Écoute, je suis prête à te remplacer. Tant pis après tout, Koban peut se débrouiller sans moi maintenant. Allez au [549](#).*

513

Samuel me regarde d'un air goguenard.

— Ha ben dis donc, pour une intello, ça va, t'es supportable, t'aimes les pornos aussi, on pourrait en regarder un tous les trois, non ?

— Arrête, dis Marc, t'es con.

Mais attends, peut-être que ça lui plait.

Je deviens toute rouge et très mal à l'aise, c'est quoi ces gros lourds.

- *Heu, non, pas du tout, j'y vais, j'ai du travail. Allez au [550](#).*
- *Ça dépend, vous avez quoi comme porno ? Allez au [551](#).*

514

— Ouais, normal, t'es une fille, bon, Marc, tu viens, on a encore un peu de boulot pour l'expédition de demain.

— OK, j'arrive, à plus Marie

— A plus.

Bon, ben qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

- *Je vais aller encore un peu travailler avec Koban en attendant le repas. Allez au [544](#).*

- *Si j'allais voir Pierre pour lui parler de mes rêves, tentons le tout pour le tout. Allez au [461](#).*
- *Ça m'étonnerait que je convainque Pierre, tentons plutôt Martha, elle doit être dans la salle commune. Allez au [462](#).*

515

— Ouais, c'est sûr, c'est trop bien pour une intello de mes fesses, allez viens Marc, on a encore du boulot pour l'expédition, à plus Marie.

— Mais...

— Viens Marc, j'te dis.

— Bon, ben à plus.

— A plus.

Houla, ils sont susceptibles. Je les laisse partir. Bon, ben qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

- *Je vais aller encore un peu travailler avec Koban en attendant le repas. Allez au [544](#).*
- *Si j'allais voir Pierre pour lui parler de mes rêves, tentons le tout pour le tout. Allez au [461](#).*
- *Ça m'étonnerait que je convainque Pierre, tentons plutôt Martha, elle doit être dans la salle commune. Allez au [462](#).*

516

Je fais ma tornade blanche toute la matinée. Pierre passe de temps en temps pour m'observer, je lui montre que je prends à cœur mon rôle et que je ne ménage pas ma peine.

Une fois le ménage terminé, je vais préparer le repas, même sans Martha, je me débrouille bien. Une fois tout prêt, j'ai quasiment fini mon programme de la journée, il ne me restera plus que le repas du soir. Tout le monde vient manger tranquillement. À la fin du repas, Pierre vient me parler :

Dis-moi, j'ai vu que tu as bien travaillé ce matin, est-ce que tu veux venir m'aider au potager cet après-midi ?

C'est l'occasion rêvée pour lui parler.

- *Oui, bien sûr Pierre, avec plaisir, je fais la vaisselle et j'arrive. Allez au [552](#).*

— Heu, non, je préfère me reposer.

- *Et plutôt tenter de convaincre Gérard. Allez au [517](#).*

517

Je le trouve sous le véhicule en train de le bidouiller.

— Salut Gérard, qu'est-ce que tu fais ?

Le système de rotation des chenilles grippe un peu, il doit y avoir du sable qui s'est glissé quelque part.

- *Je peux t'aider ? Allez au [553](#).*
- *Est-ce que je pourrais te parler cinq minutes ? Allez au [554](#).*

518

On me dit que Pierre est dans sa tente. J'y vais, elle est fermée. Peut-être qu'il a envie d'être tranquille ?

Bon, je l'appelle quand même.

- *Pierre, c'est Marie, est-ce que je peux te parler ? Allez au [555](#).*
- *Je vais plutôt voir Gérard, il a dit qu'il devait voir un truc sur le véhicule. Allez au [517](#).*
- *Bon, je vais faire le ménage dans notre tente et celle des frères, j'ai vraiment besoin d'avoir l'esprit tranquille avant d'affronter Pierre. Allez au [516](#).*

519

C'est magnifique, tout a l'air de bouger, de devenir vivant, je regarde les deux compères, ils ont l'air vieux, loin, si loin, j'ai l'impression de rentrer dans leurs esprits. Ils sont tristes, fatigués, et avec le lichen, tout devient si tranquille, harmonieux, oui, tout devient parfait, il n'est plus possible d'avoir des problèmes.

Je les regarde, ils me regardent, j'ai même l'impression qu'ils me sourient. Cette conversation que nous avons eue, je ne sais pas si je l'ai rêvé, je ne sais pas si elle a été parlé ou échangé directement d'esprit à esprit, mais voilà ce dont je me rappelle :

— C'est merveilleux ce qu'on ressent avec cette plante.

— Oui.

— Voilà ce que vous prenez tous les soirs ?

— Oui.

— Vous fuyez la réalité.

— Oui.

— Je comprends, dites-moi, je fais des rêves, sur les vampires. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux. Est-ce que vous les voyez avec le lichen ?

— Oui, de loin, nous les voyons passer, ils vont vers leurs rêves et nous vers les nôtres. Une fois, nous sommes allés avec eux, c'était merveilleux. Ils ont essayé de nous parler, mais nous les avons toujours pris pour des illusions.

— Ils voulaient que vous les aidiez à passer ?

— Oui.

— Et vous avez refusé ?

— C'est de la drogue, Marie, une illusion.

— Comme les rêves.

— Oui.

— Eh bien moi j'y crois aux rêves. Appelons les Soliens.

Au moment où je pense à ça, un fantôme de Solien apparaît devant nous. Daniel et Henry sont ébahis. Le Solien nous regarde avec une intensité incroyable.

Le Solien disparaît laissant derrière lui une impression de calme, je demande à Daniel et Henry :

— Vous allez m'aider à les laisser passer maintenant ?

— Oui.

— Vous me soutiendrez le moment venu.

— Oui.

— C'est bien.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

Je ne sais pas combien de temps a duré le trip, mais quand j'ai repris mes esprits, Daniel et Henry dormaient comme des masses. Je suis rentrée dans ma tente me coucher. Martha dormait déjà, elle avait laissé un mot sur mon lit :

« Demain matin, nous partons tôt, je compte sur toi pour le petit déjeuner, la vaisselle, le repas, et faire notre tente et celles de Samuel et de Marc. N'hésite pas à aider Élise si elle te le demande. »

- *Je m'endors enfin, très fatiguée. Allez au [475](#).*

— Qu'est-ce que tu nous veux à la fin ?

— Je fais des rêves, sur les vampires, ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux. Est-ce que vous les voyez avec le lichen ?

— Oui, nous les voyons. Parfois, nous voyons leurs rêves.

— Et vous n'avez rien dit !

— Ce ne sont que des illusions, toute la vie est illusion, laissez-nous maintenant.

— Vous m'aidez à les laisser passer ?

Ce sont des rêves Marie, ils passeront quoi qu'il arrive.

- *Je sens que je n'arriverai plus rien à en tirer. Je quitte le véhicule et vais dans ma tente, intriguée par leurs paroles. Allez au [466](#).*

521

Je reste là, silencieuse. Ils ne bougent pas d'un poil, je crois qu'ils ont oublié ma présence. Un instant fugace, j'ai l'impression que l'air devient plus brillant.

En tout cas, ma stratégie ne donne rien.

- — *Ho, vous vous réveillez et vous me répondez ou je préviens Pierre que vous vous droguez tous les soirs ! Allez au [520](#).*

— Bon, ben salut, planez bien.

- *Je ne pourrais rien en tirer. Allez au [469](#).*

522

Le repas se termine dans un silence tendu. À la fin, Pierre ordonne à Marc de le suivre.

— J'ai deux mots à te dire.

Marc le suit comme un enfant puni.

Je fais la vaisselle en me disant qu'ils sont vraiment tous dérangés. Une fois tout terminé, je me demande qui je pourrais tenter de convaincre de laisser passer les Soliens.

- *Koban, le chercheur, m'a l'air plus intelligent que les autres, et je ne le connais presque pas. Je vais tenter de le chercher. Allez au [556](#).*

- *Daniel et Henry, les deux fatigués toujours fourrés ensemble. En plus, ça en fera deux d'un coup. Allez au [446](#).*

523

— Marie, tu n'as pas intérêt à désobéir.

— Tu n'es pas mon père, tu n'as pas à dire ce que j'ai à faire ou pas.

— Tu te trompes, tu ne t'appartiens pas, tu appartiens à la race humaine. Marc, Samuel attrapez-la !

— Quoi ! vous allez lui obéir ?

— Désolé.

À ma grande stupéfaction et horreur, ils se saisissent de moi, Pierre revient avec une seringue qu'il m'enfonce dans le bras.

Je vois avec horreur le regard de Marc, entre excitation et désespoir.

- *Je m'évanouis, je rêve des Soliens, ils viennent ce soir, je hurle pour qu'ils viennent me sauver, ils ne peuvent rien faire. Je me réveille le lendemain enchaînée à un lit. Allez au [355](#).*

524

Koban tente de me maîtriser, Martha me tire les cheveux, Pierre arrive.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est Marie, elle devient complètement folle.

— Ha, je savais que nous aurions des problèmes avec elle, maîtrisez-la, j'arrive.

— Lâchez-moi ou je vous tue !

Pierre revient avec une seringue qu'il me plante dans le bras.

- *Je m'évanouis, je rêve des Soliens, ils viennent ce soir, je hurle pour qu'ils viennent me sauver, ils ne peuvent rien faire. Je me réveille le lendemain enchaînée à un lit. Allez au [355](#).*

525

— Toi aussi, arrête Martha, tu as quel âge ? Ça ne va pas toutes les deux ? Je ne dirais rien à Pierre, mais calmez-vous !

- *Nous cessons les hostilités et préparons le repas dans un silence glacial, personne ne voulant prendre la parole ou s'excuser. Nous arrivons quand même à nous calmer. Allez au [470](#).*

526

Il m'embrasse à pleine bouche et m'enserme vigoureusement, fébrile.

— Ho Marie.

Je sens quelque chose de dur contre mon ventre, il commence à dégrafer ma chemise.

- *Je l'arrête. Allez au [528](#).*
- *Je le laisse faire. Allez au [557](#).*

527

Ça va me faire du bien, je lui arrache ses vêtements pendant qu'il arrache les miens. Nous faisons l'amour deux fois, je me sens bien.

- *C'est le moment de lui parler des Soliens. Allez au [585](#).*
- *C'est le moment de recommencer. Allez au [559](#).*

528

Hein ? Mais pourquoi tu m'as suivi alors ?

- *Ben, pour me promener. Allez au [560](#).*
- *Je voudrais juste qu'on soit amis. Allez au [561](#).*
- *Je ne veux pas qu'on aille trop vite. Allez au [562](#).*

529

Assez rapidement, il me pénètre, nous ne nous regardons surtout pas dans les yeux, mais le plaisir vient en moi peu à peu. Je lui enserre les fesses en l'accompagnant dans ses va-et-vient, je regarde le plafond de la grotte, je me surprends à vouloir gémir, je le fais, enfouissant ma tête contre son épaule en lui mordillant le cou. J'arrive à passer ma main pour me masturber, nous jouissons. Je le regarde en souriant, il me demande si ça m'a plus, je lui réponds ouais. Il me serre dans ses bras.

— Marc, il faut que je te parle.

— Quoi ? Il y a un problème ?

— Non, non. C'est juste qu'en ce moment, je fais des rêves, je rêve des vampires. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Tu dois faire quoi ?

— Vous convaincre de les laisser passer.

— Et tu dois me convaincre, moi ?

— Ben oui.

— Tu n'as pas couché avec moi pour me convaincre, quand même ?

— Je ne sais pas, non.

— Je t'aiderais s'il le faut, je t'aime.

— Merci.

Il me tend ses lèvres que j'embrasse...

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

— Moi aussi, il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi ?

— J'avais rendez-vous avec Martha et Samuel pour préparer l'expédition, je dois être sacrément en retard.

— Ben, vas-y.

— Ouais, merci.

Il me laisse, je reste là, le corps en fleur, à profiter de ma tranquillité. Je m'endors un peu, puis je redescends. Je vois Martha.

— Ha, tu es là, je te cherchais pour préparer le repas. Tu as passé une bonne après-midi ?

— Oui, très bien.

— Moi j'étais avec Marc et Samuel pour préparer l'expédition, nous avons fait la liste de ce dont nous aurons besoin, nous partons demain matin. Marc est arrivé en retard, mais en pleine forme. Tu ne l'aurais pas vu cet après-midi ? Me demande-t-elle avec un petit sourire.

— Un petit peu, on s'est un peu promené.

Je n'en dis pas plus.

— Bon, allons préparer le repas.

- *Nous préparons le repas et sonnons la cloche. Allez au [531](#).*

530

Pendant qu'il baisse ma culotte, je sens des larmes tomber de mes yeux, je me sens vide. Il continue, il ne se rend compte de rien.

- *Je pleure franchement. Allez au [563](#).*
- *Je le laisse faire, pleine de pensées contradictoires. Allez au [564](#).*

531

Le repas se passe tranquillement, Marc vient à côté de moi pour papoter. Nous parlons de films que nous avons vus. À la fin du repas, il me propose, en parlant doucement pour que Pierre ne l'entende pas, une ballade tout en haut du puits, sur la surface de Sol. Il me dit que la nuit y est magnifique.

- *J'accepte. Allez au [503](#).*

Je refuse le plus poliment possible, mais ça l'énerve quand même. J'ai d'autres chats à fouetter, je me demande qui je pourrais tenter de convaincre de laisser passer les Soliens.

- *Samuel, le frère de Marc, m'a l'air plus intelligent que les autres. En plus il est assez beau et je ne le connais presque pas. Je vais tenter de le chercher après ma vaisselle. Allez au [445](#).*
- *Daniel et Henry, les deux fatigués toujours fourrés ensemble. En plus, ça en fera deux d'un coup. Allez au [446](#).*

532

J'étais en train de lui sucer la bite, à quatre pattes le cul en l'air, quand Martha apparut.

— Ha ben t'es là.... Ho, excusez-moi.

Martha se retourne, elle rigole. Je me jette sur mes habits pour me cacher et je rougis comme une pivoine.

— Oui, Marc, excuse-moi, mais on avait rendez-vous avec Samuel pour préparer l'expédition. Tu as plus d'une heure de retard, tu viens ou pas ?

Marc se rhabille ne quatrième vitesse et dit :

Oui, oui, j'arrive Marie, vu qu'on est en retard tu seras seule pour préparer le repas.
OK ?

— Oui, oui.

Elle a du mal à ne pas exploser de rire.

— Tu as de très jolies fesses sinon.

Je rougis encore si c'était possible.

— À tout à l'heure me dit Marc.

Je me retrouve conne et toute seule. J'espère que Martha ne va pas raconter ça à tout le monde, la suite me prouvera que non, chic fille.

- *Avec tout ça, je n'ai pas eu le temps de parler à Marc de mes rêves. Je descends et prépare le repas toute seule, je sonne la cloche. Allez au [531](#).*

533

— Tu veux qu'on soit amis et tu as besoin de temps pour aller plus loin ?

— Oui.

— Bon écoutes, d'accord, je te comprends. C'est vrai que nous sommes dans une situation difficile, si c'est vrai qu'en plus tu ne te rappelles même plus d'où tu viens. C'est d'accord, soyons ami.

— Je te remercie, Marc, ça me touche.

Je sens qu'il fait de gros efforts pour ne pas paraître vexé.

- *Marc, est-ce que je peux te parler de quelque chose maintenant que nous sommes amis ? Allez au [535](#).*
- *On continue la promenade ? Allez au [566](#).*

534

— Oui, je fais partie de ceux-là, surtout quand ils sont peut-être les derniers humains vivants.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Pourquoi ? Tu te rappelles enfin d'où tu viens ?

— Non.

— Alors, laisse-moi te dire que beaucoup de choses nous poussent à penser ça, et si tu ne penses pas comme nous, c'est que tu es plus bête que tu en as l'air.

— Je t'interdis de me parler comme ça.

— Bon ben moi, je préfère partir.

Il me laisse.

- *Bon ben si je voulais m'en faire un allié, c'est raté. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Allez au [536](#).*

535

— Je t'écoute, dit-il, en laissant passer un soupir.

— C'est juste qu'en ce moment, je fais des rêves, je rêve des vampires. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Tu dois faire quoi ?

— Vous convaincre de les laisser passer.

— Et tu dois me convaincre, moi ?

— Ben oui.

— Bon, je te soutiendrai. (*Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu*)

— Mais moi aussi, il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi ?

— J'avais rendez-vous avec Martha et Samuel pour préparer l'expédition, je dois être sacrément en retard.

— Ben, vas-y.

— Ouais, merci.

Je reste là, vers les grottes, toute seule. Ça me fait du bien.

Quand je pense qu'il est l'heure de rejoindre Martha pour faire le repas, elle m'attend dans la salle principale.

— Ha ben te voilà, j'allais te chercher, allez viens. C'est le dernier repas où je t'aide, demain, tu te débrouilleras toute seule, nous partons enfin en expédition.

— Super.

- *Une fois le repas prêt, nous sonnons la cloche. Allez au [531](#).*

536

Je redescends et vois Élise et Joseph vers leur tente. Je les rejoins, peut-être que je pourrais lui parler.

— Je peux un peu rester avec vous ?

— Oui, bien sûr.

Comme d'habitude, elle a l'air épuisée. Son teint est très pâle et elle de grosses poches sous les yeux.

— Tu dors mal ?

— Je passe mes nuits avec Joseph dans mon lit, il me réveille au moins cinq fois par nuit. Je sais que c'est bon pour lui, mais avec ma grossesse, c'est beaucoup.

— Dis-moi Élise, t'en penses quoi, toi, des vampires, tu ne penses pas que c'est une erreur de les chasser ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— La question que je viens de te poser.

— Excuse-moi, Marie, mais je suis fatiguée, je vais me reposer. Tu peux garder un peu Joseph ?

— Heu, ben oui !

Elle rentre dans la tente, nous allons avec le petit au bord de l'eau regarder les bestioles à l'intérieur. Je me demande s'ils ont essayé d'en manger, il faudra que je pense à leur demander. Joseph m'a crevée, il est mignon, mais il faut s'occuper de lui sans cesse, sinon, il pleure, nous avons fait de jolis tas de cailloux.

Martha vient me chercher pour préparer le repas je laisse Joseph à Élise.

— Tu as vu Marc ?

— Oui, un peu.

— Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais il était sur des piles tout à l'heure. Cet après-midi, on avait rendez-vous pour préparer l'expédition, ça a avancé cette fois. Nous avons fait la liste et faisons une première expédition demain matin. C'est un peu grâce à toi, je te remercie, mais je t'en supplie, prends garde à Marc, il n'est pas sûr de lui et peut péter les plombs.

— OK

- *Nous préparons le repas et sonnons la cloche. Allez au [432](#).*

537

Quand il voit que je ne fais rien, il va pour m'embrasser.

- *Je l'arrête. Allez au [567](#).*
- *Je le laisse faire. Allez au [565](#).*

538

Il me regarde comme si je lui avais fait tomber un seau d'eau froide sur la tête.

— Hé, je plaisante, je rigole.

Ben moi, je ne trouve pas ça drôle.

- *Ben si t'as pas d'humour, tu dois être bien malheureux dans la vie. Allez au [569](#).*

— Excuse-moi, hein, tu m'excuses ?

- *Je lui fais un petit sourire tout mignon. Allez au [570](#).*

539

Il me regarde comme si je lui avais fait tomber un seau d'eau froide sur la tête.

— Ben oui, tu me fais voir un film romantique, et après tu me sautes dessus comme un sauvage.

Excuse-moi.

- *Je plaisante, bien sûr, allez viens ! Allez au [540](#).*
- *Je t'excuse. Tiens d'ailleurs, il faudrait que je te parle de quelque chose. Allez au [571](#).*
- *Je crois qu'il vaut mieux que nous fassions comme si rien ne s'était passé. Allez au [441](#).*

540

Il se met à m'embrasser comme si sa vie en dépendait, je ne sais pas pourquoi, mais je suis dans un état d'excitation maximum. J'ai envie de lui, j'ai envie d'être pénétrée, j'ai envie de la bite de ce petit con dans le mien. Il baisse son pantalon, je relève ma jupe et il passe sans que j'enlève ma culotte, je le chevauche comme un étalon, dominatrice, en lui tirant les cheveux. Nous jouissons très vite.

- *Marc, il faut que je te parle de quelque chose. Allez au [571](#).*
- *Super, c'était super, merci. Bon, moi, il faut que je retourne travailler, hé qu'est-ce que tu fais ? Allez au [441](#).*

541

Il est toujours au même endroit. Nous travaillons sur la taille des légumes. Des tas de plantes doivent être taillés pour repartir plus fortes. Par exemple, si un plant de courge fait trois ou quatre fruits, il ne faut en laisser que deux, c'est plus rentable. Nous étudions jusqu'à ce que j'aie la tête qui explose. Je sors pour me dégourdir les pieds.

- *Je vais voir Pierre, il est au potager. Peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens. Allez au [461](#).*
- *Je vais voir Martha, elle doit être dans la salle commune. Peut-être que je pourrais commencer à lui parler des Soliens ? Allez au [462](#).*

542

Il m'embrasse aussi d'une façon très romantique. Marie, je t'aime...

- *Heu, ne nous emballons pas. Allez au [572](#).*
- *Je lui lance un sourire, séduite. Allez au [573](#).*

543

Marie, est-ce que tu veux sortir avec moi ?

- *Heu, ne nous emballons pas. Allez au [572](#).*
- *Je lui lance un sourire, séduite. Allez au [573](#).*

544

Je retrouve Koban qui lève à peine le nez quand j'arrive, ses recherches le passionnent.

Je tente de travailler encore un peu, mais je n'arrive à rien, impossible de me concentrer, je ne fais que penser à cet après-midi, me demandant si j'ai pris les bonnes décisions au bon moment.

- *Je tergiverse jusqu'à ce que la cloche sonne. Allez au [509](#).*

545

Je cherche Élise et Joseph, ils sont vers leur tente au bord de l'eau. Joseph pleure et Élise tente de le consoler.

— Je t'en supplie Joseph arrête de pleurer, je suis fatiguée, je t'en supplie arrête.

Joseph ne l'écoute pas et redouble de pleurs, Élise a l'air au bord des larmes.

— Ça va ?

— Je suis fatiguée.

— Je peux t'aider ?

— Occupe-toi un peu de Joseph, s'il te plait, moi je craque.

— OK.

Elle rentre dans la tente, et me laisse Joseph en pleine de crise. Nous allons au bord de l'eau et j'arrive à le calmer en lui montrant les bestioles à l'intérieur. Je passe deux bonnes heures à occuper le gosse. Je me dis que de m'en occuper me fera gagner la confiance d'Élise. Koban se débrouillera bien sans moi maintenant qu'il a toutes les pistes. Joseph m'épuise, il est mignon, mais il faut s'occuper de lui sans cesse sinon, il pleure, nous avons fait de jolis tas de cailloux.

Enfin, Élise ressort avec un air de cadavre.

— Merci, je vais le reprendre.

— Dis-moi Élise, est-ce que je peux te poser une question ?

— Oui, bien sûr.

— T'en penses quoi, toi, des vampires ? Tu ne penses pas que c'est une erreur de les chasser ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— La question que je viens de te poser.

— Écoute, j'ai d'autres choses à penser. Vois ça avec les autres, je ne veux prendre aucune décision.

Elle a l'air au bord des larmes.

— Oui, bien sûr.

Moi j'ai gâché ma matinée, je crois. La cloche sonne, nous allons manger. Koban était en train de nous expliquer ses recherches de ce matin quand soudain, toute l'installation électrique saute. Plus rien, plus de lumière, de frigo, d'ordinateur, rien...

- *C'est la panique, tous les gens restant ici sautent dans le véhicule pour vérifier les lignes menant aux panneaux solaires. Quand je vais pour aller avec eux, Pierre me dit : — Marie, toi tu restes ici, tu t'occupes d'Élise et Joseph. Allez au [574](#).*

— Salut Gérard, qu'est-ce que tu fais ?

Le système de rotation des chenilles grippe un peu, il doit y avoir du sable qui s'est glissé quelque part.

- *Je peux t'aider ? Allez au [575](#).*
- *Est-ce que je pourrais te parler cinq minutes ? Allez au [576](#).*

547

548

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire ! Sors, tu entends, sors !

Elle est au bord de la crise de nerfs. Je vois que je ne pourrais rien en tirer sans la mettre hors d'elle, je m'en vais.

- *Quand je sors de la tente, je l'entends se mettre à pleurer. Je retourne voir Koban. Allez au [544](#).*

549

Martha se calme.

— Écoute, j'ai bien compris que grâce à toi la communauté faisait des découvertes importantes. Je suis juste jalouse, c'est à moi de m'excuser. Ne me remplace pas pour le moment. Dans quelques jours peut-être, si ta proposition tient toujours.

Ne t'en fais pas Martha, je n'oublierai pas ce que j'ai dit. J'ai bien compris que nous étions dans une situation délicate et que tout le monde était sur les nerfs...

- *... bon, je vais te laisser, je rejoins Koban. Allez au [544](#).*
- *... dis-moi, est-ce que je peux te parler de quelque chose ? Allez au [577](#).*

550

— Allez, reste un peu.

— Non non, j'y vais.

Je quitte la tente sous les ricanements de Samuel. J'ai une étrange moiteur dans le bas ventre, quels cons !

- *Je vais aller encore un peu travailler avec Koban en attendant le repas. Allez au [544](#).*
- *Si j'allais voir Pierre pour lui parler de mes rêves, tentons le tout pour le tout. Allez au [461](#).*
- *Ça m'étonnerait que je convainque Pierre, tentons plutôt Martha, elle doit être dans la salle commune. Allez au [462](#).*

551

— Ho putain, dis Samuel, ce que tu veux, on a ce que tu veux, on en a trois milles.

— Ben, mets ton préféré.

— Marc, mets la lesbienne en cuir, le [462](#).

— OK

Le film commence, c'est une justicière masquée, une lesbienne en cuir, qui combat le mal, mais, manque de pot, elle se fait emprisonner par des voleurs dont elle a envoyé les potes en prison, imaginez la suite, quant à moi...

J'ai un garçon de chaque côté qui me prend par l'épaule. La main de Samuel glisse dans ma culotte et commence à me titiller, nous nous embrassons. Marc sort son sexe et essaie de me dégrafer le pantalon, je lève mon cul pour l'aider tout en branlant Samuel, finalement, je serais mieux à quatre pattes. Naturellement, ma bouche tombe sur la bite de Samuel qu'elle enfourne pendant qu'il me tient les cheveux, Marc met à l'air mon gros petit cul.

— Putain, t'es une salope, toi, on a trouvé une vraie salope. Vas-y Marc, encule-la, profite-en, encule-la. Hein que t'es d'accord ?

Pour marquer mon acquiescement, je me sers de ma bouche comme d'une ventouse sur sa queue et écarte au maximum mon cul en le remuant en peu. La mouille dégouline sur mes jambes, je glisse ma main dans mon interstice pour me branler et emmener de la mouille sur mon petit trou, je le sens béer, il avale la bite de Marc d'un coup et je me mets à meugler. Que c'est bon ! J'aspire la bite de Samuel comme si ma vie en dépendait.

— La petite intello qui aime la bite, putain je vais venir.

Il me tient fermement la tête et d'un coup de reins m'asperge la gorge, Marc s'enfonce aussi loin qu'il peut, je sens ses couilles battre ma chatte, je les lui attrape et tire doucement, tout en me branlant de la paume. J'avale le foutre des deux trous dans un spasme nerveux.

— Hou, t'es une bonne, toi...

Je me sens comblée, je n'avais jamais fait ça, un vieux phantasme assouvi, c'était bon, mais court... mais bon. Bon, en attendant, j'espère qu'ils vont m'aider, sinon, je leur arrache les couilles.

- *Les gars, c'est bien beau tout ça, mais j'ai quelque chose à vous demander... Allez au [578](#).*

552

Pendant la vaisselle, je me sens nerveuse, comme avant un entretien d'embauche. Je sais que si je convaincs Pierre de laisser passer les Soliens, la moitié du travail est fait. Je termine le rangement et le rejoins au potager, il bêche une nouvelle parcelle.

— Ha, tu es là, Marie. Bien, écoute, tu vas enlever tout ce qui a des racines dans ce que je bêche. Nous n'avons presque plus de désherbant et je me rappelle que mon grand-père faisait ça.

— Pas de problème Pierre.

Nous commençons le travail.

— Alors, tu te plais avec nous ?

— Eh bien, tout le monde est un peu nerveux, mais ça va.

— Oui, je sais, ça porte sur les nerfs notre situation, mais tu es un nouvel espoir pour notre communauté ? As-tu rencontré Marc ?

— Oui, bien sûr.

Comment le trouves-tu ?

- *Il est tout à fait charmant. Allez au [579](#).*
- *Je ne le connais pas encore assez pour me faire une idée. Allez au [580](#).*
- *Honnêtement, ce n'est pas mon style. Allez au [601](#).*

553

— Est-ce que tu t'y connais en mécanique ?

— Ben non.

— Tu sais faire la différence entre une clef de douze et une de seize ?

— Ben, si c'est marqué dessus, je devrais m'en sortir.

— Ben, passe-moi la clé de douze.

— Ouais.

Je farfouille dans la caisse à outils jusqu'à trouver une clé de douze.

— Tiens.

— Merci, ouais, c'est bien ce que je pensais. Du putain de sable s'est immiscé dans l'enroulement, il va falloir tout démonter.

— Je t'aiderai.

Mouais, tu n'as rien de mieux à faire ?

- *Si vous avez déjà fait tout votre ménage. Allez au **602**.*
- *Si vous n'avez pas fait votre ménage. Allez au [603](#).*

554

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'espère que c'est important ?

— Oui, c'est au sujet des vampires, je fais des rêves. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Tu viens m'emmerder pour me raconter tes rêves, c'est moi qui ai l'impression de rêver là !

— Mais je crois qu'ils se servent des rêves pour me parler vraiment.

— Ici, nous avons décidé de les chasser, et c'est une bonne chose, ce sont nos protéines, nous ne pouvons pas nous en passer, Pierre a raison. Je crois que tu ferais mieux de te concentrer sur ce que tu as à faire plutôt que sur ces conneries, et si tu as des suggestions à faire, réfléchis un peu avant, ne crois pas que nous n'ayons pas réfléchi aux problèmes avant toi.

— Mais...

— Écoutes Marie, tu es une gentille fille, mais moi, j'ai du boulot, si la chenille casse, nous n'avons plus de moyen de locomotion, alors tes rêves, laisse-les pour la nuit.

Il se replonge dans sa mécanique en maugréant. Je sens que si j'insiste, il va m'envoyer balader.

- *Si vous avez déjà fait tout votre ménage. Allez au **604**.*
- *Si vous n'avez pas fait votre ménage. Allez au [605](#).*

555

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Marie, je peux entrer.

— Je t'ai demandé ce qu'il y a !

— C'est pour te parler d'un problème important.

— Tu ne peux pas te débrouiller toute seule, je suis occupé.

— Non.

— Merde ! on ne peut pas être tranquille un peu !

Je l'entends débrancher des choses et se rhabiller, il sort énervé.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Écoute, c'est très important, tu vas peut-être me prendre pour une folle, mais il faut que je te parle maintenant, c'est au sujet des vampires, je fais des rêves. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Est-ce que tu as fait ce que tu avais à faire ?

— Quoi ?

— Je te demande si tu as fait le ménage que Martha t'a demandé de faire ?

— Mais...

— Réponds !

— Non.

— Tu viens me déranger pour me raconter tes rêves au lieu de faire ton boulot, c'est ça ?

— Oui.

— Fous le camp, tu entends, fous le camp !

Toutes ses veines sortent de sa peau, il est dans une colère noire. Cet homme est à moitié fou, j'ai l'impression qu'il va me frapper, je suis terrorisée.

— C'est bon, je m'en vais.

Je pars précipitamment en l'entendant rager dans mon dos. Je suis toute retournée et il me faut un moment pour me calmer. Pierre revient.

Alors, tu vas le faire ce ménage ?

- *Oui, j'y vais maintenant. Allez au [606](#).*
- *Non, tu n'as pas à me terroriser ! Allez au [607](#).*

556

Je le retrouve dans sa tente laboratoire, quand je lui demande si je peux entrer, il répond oui dans un grand sourire et me propose une tasse de thé. Il y aurait quelqu'un de civilisé ici ?

— Alors Marie, comment vas-tu, tout se passe bien ?

— Oui, pas trop mal. Koban, vous êtes scientifique, n'est-ce pas ?

— Oui, un peu par la force des choses, j'étais chimiste dans de grands laboratoires, mais à part une certaine méthode, ça ne m'aide pas beaucoup.

— Croyez-vous aux rêves ?

— Les rêves sont toujours intéressants, l'inconscient parle à ces moments-là.

— Pensez-vous qu'ils puissent être autre chose qu'un message de l'inconscient ?

Non, ils sont cela. Ils nous servent à gérer les frustrations que nous n'avons pas résolues dans la journée. Mais, je sens que tu as quelque chose à me dire, si tu as quelque chose à me confier et que tu penses que je suis la personne la mieux indiquée pour cela, tu peux le faire.

- *Non, finalement, non, excusez-moi, je vais me coucher. Allez au [608](#).*
- *J'ai un rêve à vous raconter. Allez au [609](#).*

557

Il découvre ma petite poitrine, toute menue, j'imagine que ça l'excite au plus haut point. Il susurre mon nom, plonge sa main sur mes fesses sous ma culotte.

- *Je n'y prends pas de déplaisir. Allez au [610](#).*
- *J'ai envie de pleurer. Allez au [611](#).*

558

Je me retourne pour voir qui me parle, personne, mais j'ai entendu la voix dans cette direction, vers un fourré.

Je vais voir, ho, du lichen, le lichen que j'ai pris sur Sol, je reconnais sa forme, son odeur, sa personnalité, naturellement je vais pour en prendre... Sans réfléchir.

— Non, Marie, ça suffit, si tu reprends du lichen ton âme restera bloquée ici et il faut que tu repartes.

De nouveau la voix, cette fois, je vois qui me parle, une femme d'une soixantaine d'années, habillée de lin blanc. Mon Dieu, elle a les traits de la mère des Sols.

— Est-ce vous ?

— Oui, non, qu'importe, donne-moi la main.

Bien sûr que je lui donne, et soudain, je vois toutes les interactions subtiles qu'il y a dans cette grotte, elles sont infinies, elles ont des couleurs, des formes, chaque plante, chaque animal, l'énergie de tout danse avec tout dans un ballet infini. La femme me montre les êtres humains et je vois chacune de leur défaillance, et je vois comment

chaque élément de cette nature et sous quelle forme pourrait rééquilibrer leurs couleurs. Mon Dieu que les interactions sont riches ici, rien que dans cette grotte, je pourrais tous les soigner.

— Oui, Marie... mère nature a créé bien des interactions, et plus il y a d'interactions, plus la vie est riche et équilibrée, mais plus il faut pouvoir voir...

Je regarde à nouveau et je sais par exemple que cette femme a des problèmes gastriques, et qu'il suffirait de lui faire une infusion de cette herbe pour la soulager, je vois que ce petit garçon est nerveux, à cause de l'indifférence de son père, je sais que la coquille de ce crustacé, bouilli, pourrait agir sur ses nerfs, je vois à quel point je pourrais aider... Tout est si simple.

— Ho non, Marie, soigner est une chose, vouloir être soigné en est une autre, pour soigner les êtres humains, il faut aussi qu'ils réalisent quel est leur but, leur authentique but, il faut qu'ils sachent pour qui ou quoi ils travaillent, pour qui ou pour quoi ils recueillent l'or de la terre, la nature est au service de la fraternité, de la lumière, et l'homme n'est souvent au service de rien, à ce compte, la médecine peut devenir un poison. Saches aussi que chaque plante réclame son dû, et que comme toute chose sur terre son instinct est de foisonner, plus les gens la consomment, plus elle sera protégée par ses consommateurs, en cela l'addiction est toujours proche, même le lichen ne voit que sa survie, regardes, tu as voulu en prendre sans réfléchir, sans même savoir pourquoi, c'est l'esprit du lichen qui te possédait à ce moment-là.

— Comment ne jamais se tromper ?

— On ne peut pas, pas avant longtemps, avant, il faut se tromper, et se tromper encore, mais l'intention, rappelles toi juste de l'intention, l'autre est un autre soi-même, c'est à la fois simple et difficile, rappelle-toi, l'autre est un autre soi-même, mais pour que l'autre soit un autre soi-même, encore faut-il être soi-même quelqu'un.

- *L'image de la femme se tamise jusqu'à disparaître, ainsi que la grotte et ses visiteurs... Allez au [586](#).*

559

— Hé, j'en peux plus, t'es une vraie salope toi !

— Moins que toi. Mais c'est tout mou ça, attends, je vais le réveiller.

— Hou...

- *Ha tu vois, ça se réveille. Allez au [612](#).*

560

— Et ben, tu te promèneras toute seule.

Il part brusquement. Son petit plan à la grotte, je l'ai vu venir. Il se passera de moi. Je regarde un peu, il y a effectivement des grottes, mais aucune n'est très profonde. Elles sont justes avant la limite entre les feux de Sol et l'ombre éternelle. Il y fait bon. Beaucoup de lichen y pousse. Bon, ça doit être l'heure de préparer le repas. Je trouve Martha.

— Ha ben te voilà toi. Viens, on a le repas à préparer.

Je laisse Marc et suis Martha. Après avoir fait quelques pas en sa compagnie, elle maugrée :

— Tu t'es bien démerdée... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Houla, elle est jalouse, elle.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c'est sûr. Allez au [448](#).*

561

Je sens que ça lui fait l'effet d'un seau d'eau froide sur la tête.

Qu'on soit amis, qu'est-ce que c'est que cette connerie !?

- *Oui, Marc, tu sais, je suis traumatisée. J'ai besoin de temps pour me reprendre, j'aimerais qu'on soit ami, s'il te plait. Allez au [613](#).*
- *Ha oui, tu fais partie de ceux qui pensent qu'on ne peut pas être ami avec une fille, que si on s'intéresse à elle, c'est juste pour la sauter. Allez au [614](#).*

562

— Ouais, t'es une fille, je comprends. Tu veux qu'on fasse des trucs avant, mais ici, je te préviens, c'est limité. Je ne sais pas bien ce qu'on pourra faire ensemble. Allez viens, je vais te montrer toutes les grottes.

Il y en a une petite dizaine de tailles différentes, mais aucune n'est très profonde, elles sont à la limite entre les feux directs du soleil de Sol et les zones d'ombres. Il y a très peu de végétation.

- *C'est très joli Marc. Allez au [587](#).*
- *Dis-moi, il faut que je te parle de quelque chose. Allez au [616](#).*

563

Ben, qu'est-ce qu'il y a, tu n'aimes pas ça, pourquoi tu me laisses faire alors ?

- *T'es vraiment trop con ! Allez au [617](#).*
- *Excuse-moi, ce n'est pas de ta faute. Allez au [618](#).*

564

J'ai l'impression d'être un tas de viande dans lequel il se branle. Quand il finit, tout m'est insupportable, lui, moi, c'est horrible, je pars en courant. Marie !

Je descends à toute allure, je tombe sur Martha.

— Ha ben te voilà toi, viens, on a le repas à préparer. Ben, qu'est-ce qu'il y a, tu as l'air toute chamboulée ?

Je tombe en pleurs dans ses bras.

Eh bien ma petite fille, qu'est-ce qu'il y a, hein, qu'est-ce qu'il y a ?

- *Rien, ça va, ça va mieux maintenant. Allez au [619](#).*
- *J'ai fait une connerie. Allez au [620](#).*

565

Nous faisons l'amour sur le sable chaud sous les trois lunes tièdes de Sol, c'est comme dans un film, magnifique.

Marc semble fou amoureux de moi, je me sens bien,

Si vous n'avez pas encore convaincu Marc de laisser passer les Soliens :

Je lui parle de mes rêves, je le convaincs facilement de m'aider, il me dit qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir, qu'il m'aime. (*Rajoutez cinquante au chiffre que vous avez retenu*)

Nous rentrons chacun dans notre chambre, épuisés et heureux. Marc doit partir tôt pour l'expédition du lendemain. Il voulait rester avec moi, mais je l'ai encouragé à y

aller, que nous aurons tout le temps que nous voudrions plus tard. Je ne sais pas si je l'aime, mais ça m'a drôlement fait du bien.

Dans ma tente, Martha dort déjà, elle a laissé un mot sur mon lit : « Demain matin, nous partons tôt, je compte sur toi pour le petit déjeuner, la vaisselle, le repas, et faire notre tente et celles de Samuel et de Marc. N'hésite pas à aider Élise si elle te le demande. »

- *Je m'endors enfin, très fatiguée. Allez au [475](#).*

566

— Écoutes, désolé, mais non. J'avais rendez-vous avec Martha et Samuel pour préparer l'expédition, je dois être sacrément en retard.

— Ben, vas-y.

— Ouais, merci.

Je reste là, vers les grottes, toute seule, ça me fait du bien. Quand je pense qu'il est l'heure de rejoindre Martha pour faire le repas, elle m'attend dans la salle principale.

— Ha ben te voilà, j'allais te chercher, allez viens. C'est le dernier repas où je t'aide. Demain, tu te débrouilleras toute seule, nous partons enfin en expédition.

— Super.

- *Une fois le repas prêt, nous sonnons la cloche. Allez au [436](#).*

567

— Amis, justes amis, OK ?

OK... bon, il faut que rentre. Demain, je me lève tôt.

- *OK, je rentre avec toi. Allez au [621](#).*
- *Marc, je peux te parler de quelque chose avant ? Allez au [622](#).*

568

569

— Bon, je ne suis pas là pour qu'on se foute de ma gueule !

— Mais Marc...

— Je rentre me coucher, de toute façon je dois me lever tôt pour l'expédition de demain.

Il rentre, je le suis. Nous n'échangeons pas un mot, il est susceptible ce garçon.

- *Dans ma tente, Martha dort déjà, elle a laissé un mot sur mon lit : « Demain matin, nous partons tôt, je compte sur toi pour le petit déjeuner, la vaisselle, le repas, et faire notre tente et celles de Samuel et de Marc. N'hésite pas à aider Élise si elle te le demande. » Je m'endors enfin, très fatiguée. Allez au [475](#).*

570

Il me sourit en retour.

— Je ne sais pas si je t'excuse.

Il se jette sur moi pour chahuter, nous rions, peu à peu, nos jeux changent de nature.

- *Laissons la nature faire. Allez au [565](#).*
- *Je l'arrête. Allez au [567](#).*

571

Je lui explique mes rêves sur les Soliens, et l'aide que j'attends de lui. Il a l'air de se laisser convaincre, sûrement pour me sauter après, mais bon, c'est mieux que rien.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

- *Nous nous quittons, il doit voir des choses pour l'expédition de demain et moi, je dois rejoindre Koban. Allez au [541](#).*

572

— Je ferais tout ce que tu veux, tu entends, tout ce que tu veux.

— Ha, alors il faut que je te parle de quelque chose.

Je lui explique mes rêves sur les Soliens et son âme chevaleresque lui fait jurer qu'il me soutiendra. J'ai du mal à ne pas pouffer de rire, il se croit vraiment dans un mauvais film romantique, il prend ça comme une épreuve pour mon amour, un truc comme ça. Enfin, s'il me soutient et que je n'ai pas à aller plus loin pour le moment avec lui, ça me va.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

- *Nous redescendons et nous nous quittons. Il doit voir des choses pour l'expédition de demain et moi, je dois rejoindre Koban. Allez au [541](#).*

573

— Je t'aime, tu vas devenir ma femme devant Dieu, je te le demande.
— Hé, tu ne crois pas que tu vas un peu vite en besogne ?
Non, je sais que c'est ce qu'il faut faire. Tu as besoin d'être protégé, et je suis là.

- *Heu, je crois qu'on est en train de se gourer tous les deux. Allez au [600](#).*
- *Bon, d'accord. Allez au [624](#).*

574

Et merde, cette fois c'est sûr, je n'aurais plus le temps de convaincre quiconque cette après-midi. Élise est folle d'inquiétude, je fais ce que je peux pour la rassurer, elle a peur.

Je passe l'après-midi à m'occuper de Joseph pendant qu'elle fait des jeux débiles sur l'ordinateur. L'expédition qui devait arriver en milieu d'après-midi est en retard, et les autres n'arrivent pas non plus. Je me décide à préparer à manger, peut-être que les Soliens vont venir quand il n'y aura personne, ça serait bien. Je me dis que j'aurais peut-être pu aller les chercher, mais je n'ai pas osé laisser Élise toute seule.

- *Le soir tombe, personne n'est encore là. Enfin, le véhicule arrive, les Soliens vont arriver d'un moment à l'autre. Allez au [625](#).*

575

— Est-ce que tu t'y connais en mécanique ?
— Ben, non.
— Tu sais faire la différence entre une clef de douze et une de seize ?
— Ben, si c'est marqué dessus, je devrais m'en sortir.
— Ben, passe-moi la clé de douze.
— Ouais.
Je farfouille dans la caisse à outils jusqu'à trouver une clé de douze.
— Tiens.

— Merci, ouais, c'est bien ce que je pensais. Du putain de sable s'est immiscé dans l'enroulement, il va falloir tout démonter.

— Je t'aiderai.

— Mouais, tu n'as rien de mieux à faire ?

— Non, ce matin Koban se débrouille tout seul, j'ai besoin de penser à autre chose. Si je travaille trop sur un sujet, je ne deviens plus efficace.

— Moi, c'est pareil, s'il y a une panne que je ne comprends pas, je laisse passer une journée, en général, j'en rêve la nuit, et le lendemain, j'ai la solution. Mais là, malheureusement, je sais exactement ce qu'il faut faire. Bon, je vais t'expliquer comment procéder.

Nous passons toute la matinée à réparer la chenille, à midi, ce n'est pas terminé, et Martha vient nous emmener à manger sur place. Je suis pleine de cambouis, c'est très fatigant, nous arrivons enfin à finir en milieu d'après-midi.

— Allons boire une bière, nous l'avons bien méritée.

Nous allons en salle principale.

— Il n'en reste presque plus et je ne les bois qu'après de grands efforts. Je te remercie d'être venue m'aider, tu m'as bien fait gagner du temps.

Je crois qu'il dit ça pour me faire plaisir.

- *Dis-moi, Gérard, je peux te parler de quelque chose. Allez au [626](#).*
- *Ouais, pas de quoi. Allez au [627](#).*

576

— Qu'est-ce qu'il y a, j'espère que c'est important ?

— Oui, c'est au sujet des vampires, je fais des rêves. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Tu viens m'emmerder pour me raconter tes rêves, c'est moi qui ai l'impression de rêver là !

— Mais je crois qu'ils se servent des rêves pour me parler vraiment.

— Ici, nous avons décidé de les chasser, et c'est une bonne chose. Ce sont nos protéines, nous ne pouvons pas nous en passer, Pierre a raison. Je crois que tu ferais mieux de te concentrer sur ce que tu as à faire plutôt que sur ces conneries, et si tu as des suggestions à faire, réfléchis un peu avant. Ne crois pas que nous n'ayons pas réfléchi aux problèmes avant.

— Mais...

— Écoutes Marie, tu es une gentille fille, mais moi, j'ai du boulot, si la chenille casse, nous n'avons plus de moyen de locomotion, alors tes rêves, laisse-les pour la nuit.

Il se replonge dans sa mécanique en maugréant. Je sens que si j'insiste, il va m'envoyer balader.

- *Je vais tenter ma chance avec Élise. Allez au [545](#).*

577

Je lui explique mes rêves sur les Soliens et l'aide que j'attends d'elle.

— Écoutes Marie, j'ai toujours senti que nous déconnions avec les vampires. Quelque chose dans mon cœur me disait que nous nous conduisions comme des barbares, alors, je te soutiendrai, mais je crains de n'avoir que peu d'influence.

— En tout cas, merci, je vais mettre la table, ça t'aidera un peu.

— C'est moi qui te remercie Marie, j'espère que tu as raison et qu'ils t'écouteront
Quand tout est prêt, Martha sonne la cloche.

- *(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu) Allez au [509](#).*

578

— Ce que tu veux princesse.

Je leur explique mes rêves et leur demande leur soutien.

— Et on pourra recommencer ça de temps en temps ?

— On verra, si vous êtes sage.

— Je sens qu'on va être sage.

(Rajoutez cent au chiffre que vous avez retenu)

Nous nous reposons un peu tous les trois, lovés les uns sur les autres, puis nous retournons chacun vaquer à nos occupations.

— À bientôt, princesse.

- *Je rejoins Koban. Allez au [541](#).*

579

— Je suis content que tu me dises ça, c'est un jeune fougueux, vous vous ferez du bien, et si vous faites un enfant, ça sera parfait. Enlève bien toutes les racines, hein.

- *Dites-moi, Pierre, je peux vous parler de quelque chose ? Allez au [628](#).*

580

— Hé, tu as le temps, pas une éternité, mais tu as le temps. S’il ne te plait pas, il y a Koban, il est plus vieux, mais il est très gentil, Gérard est un peu bourru, quant à Daniel et Henry, ça me semblerait un mauvais choix. Je les soupçonne de se shooter avec le lichen malgré mes interdictions. Attention, tu as oublié des racines là.

— Je n’avais pas encore fait ce coin.

— Tu le fais bien, hein ?

— Oui, oui.

- *Dites-moi, Pierre, je peux vous parler de quelque chose ? Allez au [628](#).*

581

582

583

Je m’assois au pied de la cascade sur une pierre moussue. Je ne pense plus, je regarde, et la vie de ce que je regarde me pénètre, un immense sourire me pénètre le cœur, je ne suis plus qu’un grand sourire plein de générosité. J’entends des bruits d’enfants venir à moi, suivi des parents, des oncles, des tantes, des anciens...

Toute une colonie d’humains habillés de lin blanc arrive. Les enfants se mettent à jouer avec émerveillement dans ce cadre, les parents installent un pique-nique. Radieux, ils me regardent, me sourient, une vieille dame vient m’inviter, je la remercie d’un sourire, sans un mot, elle repart. Les cris d’enfants sont des volutes joyeuses, la plupart sont déjà nus et vont se baigner... Je suis bien.

Je les rejoins au pique-nique, m’assois à côté de leur nappe. Les adultes parlent de leurs problèmes, santé, travail, gouvernement, l’un des hommes insulte violemment le président en fonction. Apparemment, son beau-frère n’est pas d’accord avec lui. Les femmes échangent des adresses de magasins de vêtements, un enfant s’est fait mal, crie et vient pleurer dans les jambes de sa mère qui le console mécaniquement, on me demande ce que je fais, je dis que je suis en vacance. Soudain, une voix chuchote à mon oreille :

— Tu sais qu’ils vont tous mourir ?

— Qui me parle ?

— Moi.

- *Si vous avez la clef de l'affection, du lichen ou du soleil enclenchez-la, sinon : allez au [783](#).*

584

585

Nous sommes allongés tranquillement dans la grotte, sa tête sur mon ventre.

— Dis-moi, Marc, j'ai quelque chose à te dire.

— Je t'écoute.

— Ça va te paraître peut-être bizarre, mais c'est important pour moi. Je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires, des rêves très beaux. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux. Je ne sais pas si j'ai tort ou pas, mais je veux y croire. Ils veulent que je vous convainque que de les laisser passer, et j'ai besoin de soutien, est-ce que tu me soutiendras au moment où ça se passera ?

— Je t'aime Marie, ce que tu voudras.

Nous nous embrassons, longtemps, très longtemps. En voilà un que j'ai convaincu, apparemment.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

— pour aider Martha à préparer le repas.

— OK, je descends avec toi.

Je trouve Martha.

— Ha ben te voilà toi, viens, on a le repas à préparer.

Je laisse Marc et suis Martha. Après avoir fait quelques pas en sa compagnie, elle maugrée :

— Tu t'es bien démerdée... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Houla, elle est jalouse, elle.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c'est sûr. Allez au [448](#).*

Marie se rappellera de tout son passage dans le labyrinthe, et retrouvera sa terre, son époque et ses frères terriens.

Puis peu à peu, son souvenir se tamisera comme celui d'un rêve marquant.

Ce qu'elle fera de ce qu'elle a vécu dans le labyrinthe, et comment elle orientera sa vie ? À vous de voir, de l'imaginer, de le sentir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle en fera quelque chose...

En tout cas, merci, merci pour elle, merci pour vous, merci pour la douleur et la joie, l'incompréhension et le mystère, merci pour la vie.

Fin

Pour vivre d'autres aventures avec Marie et avoir des indices pour les trouver dans le labyrinthe, utilisez la lampe magique dans la salle de magie (la première que Marie trouve en sortant de sa cellule).

— Écoutes, désolé, mais non, j'ai encore des trucs à voir pour préparer l'expédition.

— Ben, vas-y.

— Ouais, merci.

Je reste là, vers les grottes, contrariée.

Puis, je pense qu'il est l'heure de rejoindre Martha faire le repas, elle m'attend dans la salle principale. Dès qu'elle me voit, elle maugrée :

— Ha ben te voilà enfin... Tu t'es bien démerdée... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Houla, elle est jalouse, elle.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c'est sûr. Allez au [448](#).*

— Merci Marie.

Je regarde ce couple, ils ont une cinquantaine d'années, ils me sourient.

Mon Dieu qu'ils sont beaux, ils dégagent une impression de bonté qui me tord le cœur, Papa, Maman...

— Assis-toi quelque temps avec nous Marie, nous sommes contents de te revoir. Hé, il y a un bout de temps que nous n'avons pas passé du temps ensemble. Tiens, prends une assiette.

— Vous êtes mes parents ?

Leurs visages sont légèrement ridés, ils ont les cheveux poivre et sel, et la maturité et la disponibilité se dégagent de chacun de leurs gestes...

Mon Dieu, comme j'aimerais leur ressembler...

— Non, nous ne sommes pas tes parents, Marie. Enfin, est-ce que tes parents sont roi et reine ? Es-tu une princesse ?

— Je l'ai cru longtemps, toute mon enfance en fait...

— Et oui, nous sommes tes parents idéaux alors, ceux qui n'ont jamais existé. Tiens prends de la pintade, et raconte-nous tes aventures, je suis sûre que c'est passionnant.

Je leur raconte tout, ils sont intéressés. Jamais ils ne me jugent ou font un commentaire déplacé, le contraire de mes parents en fait. Il se dégage de cette pièce une chaleur, un amour. Le nombre et l'ambiance des convives créent une impression de paradis, de bonheur, et puis surtout cette impression de famille... Je n'ai jamais connu ça...

— Nous allons mourir Marie, disparaître, mais ce n'est pas grave. Avant de disparaître, nous avons un dernier secret à te confier.

La reine vient à mon oreille gauche, le roi à mon oreille droite, et tous les deux me chuchotent de leur voix plus douce que le miel :

— Régner, c'est servir, Marie, régner, c'est servir... Nous t'aimons...

Une fois ces phrases délicieusement murmurées à mon oreille, tout vieillit extrêmement vite. En quelques secondes, je suis entourée de momies desséchées dans une pièce délabrée...

Je sais que je vais bientôt rentrer chez moi, que je vais retrouver ceux que j'aime... et qui ne sont absolument pas comme j'aurais voulu qu'ils soient. Mais je me rappelle une chose... Régner, c'est servir. Et je suis aimée.

- *En attendant mon retour prochain... Je nettoie tant que je peux cette salle royale... Allez au [586](#).*

589

590

591

592

Sa langue gonfle en moi, j'explose.

Quand je reprends conscience, il n'est plus là.

La salle, elle, est comme nous l'avons laissée. Je sens un manque en moi, un manque immense, il me manque quelque chose, quelque chose qu'il me doit. Je fouille partout, je trouve un coffret d'ébène habillé de soie, et à l'intérieur, sept médailles, je sais qu'elles sont à moi.

Je les serre contre moi, on voudra me les reprendre, c'est sûr. Tout me semble louche et conspirateur. Je me mets à froncer du nez, comme un animal inquiet, et ces médailles qui me réchauffent la main comme un doux réconfort.

Il faut que je parte, je ne me sens pas en sécurité ici. Je vais pour sortir quand j'entends sa voix dans mon dos :

— Petite voleuse, ne bouge plus ! Relâche ces médailles par terre !

— Elles sont à moi !

— Malgré ce que tu crois, elles ne te seront d'aucune utilité.

Je fais tomber deux ou trois médailles, mais c'est une ruse, je pique un sprint terrible pour lui échapper avec les médailles restantes.

— Hahaha, tu es maligne, bravo Marie, bravo !

Je cours, prends un nouveau passage qui est apparu dans le couloir.

Bientôt, je me sens en sécurité, j'ouvre ma main, j'ai pu en garder quatre. Je les observe mieux, elles ont au dos une étoile à cinq branches et de l'autre côté, il y a, soit une tête humaine, soit un lion, soit un taureau, soit un aigle.

Je défais l'un de mes colliers pour y accrocher les médailles et le remets au cou. Les médailles sur mon torse me donnent une sensation de pouvoir.

Vous avez acquis la clef des médailles -9.

Je l'ai bien eu, j'ai volé le diable, je m'éloigne rapidement.

J'arrive à un croisement.

- *Je tourne à droite, je décide que c'est le nord-est. Allez au [46](#).*
- *Je tourne à gauche, je décide que c'est le nord-ouest. Allez au [47](#).*

593

594

595

596

597

598

599

600

Ma réplique lui fait l'effet d'un seau d'eau sur la tête.

— Tu ne veux pas de moi ?

— Ben, je crois que tu vas un peu vite en besogne, je te l'ai déjà dit, je ne veux pas me marier, là, comme ça, sur un coup de tête.

— Je ne suis pas assez bien pour toi ?

— Je te connais à peine.

— Et tu voudrais aller avec qui à part moi ?

— Ce n'est pas le problème.

— Il n'y a personne d'autre.

— Hé, tu commences à me gonfler, Marc, tu t'enfonces.

— Bon, ben salut, t'es vraiment une salope.

— Hé !

- *Il part, je crois que j'ai bien fait de ne pas aller plus loin avec lui, il est complètement taré. Je vais voir Koban, j'ai besoin de me laver la tête. Allez au [541](#).*

601

— Ha, je peux comprendre, ce n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler un gentleman. Lui et son frère ne viennent pas du haut de la société, mais on a ce qu'on a. S'il ne te plait pas, il y a Koban, il est plus vieux, mais il est très gentil, Gérard est un peu bourru. Quant à Daniel et Henry, ça me semblerait un mauvais choix, je les soupçonne de se shooter avec le lichen malgré mes interdictions. Attention, tu as oublié des racines là.

— Ha oui, pardon.

— Concentre-toi sur ce que tu fais, petite.

- *Dites-moi, Pierre, je peux vous parler de quelque chose ? Allez au [628](#).*

602

— Non, j'ai déjà tout fait.

— Alors je veux bien de ton aide. Bon, je vais t'expliquer comment procéder.

Rapidement, je suis pleine de cambouis, c'est très fatigant. Nous finissons enfin la réparation en milieu d'après-midi.

— Allons boire une bière, nous l'avons bien mérité.

Nous allons en salle principale.

— Il n'en reste presque plus, et je ne les bois qu'après de grands efforts. Je te remercie d'être venue m'aider, tu m'as bien fait gagner du temps.

Je crois qu'il dit ça pour me faire plaisir.

- *Dis-moi, Gérard, je peux te parler de quelque chose. Allez au [626](#).*
- *Ouais, pas de quoi. Allez au [627](#).*

603

— Eh bien si, mais je le ferais plus tard.

Si j'étais toi, je le ferais tout de suite. Si Pierre te voit m'aider alors que tu avais des choses à faire, ça va le mettre hors de lui.

- *Tu as raison, j'y vais. Allez au [516](#).*
- *Eh bien qu'il aille se faire foutre, je ne suis pas sa souillon. Allez au [629](#).*

604

- *Je pars vexée. C'est trop un con. Je me demande si je vais parler à Pierre ou pas quand le cri de Joseph perce notre grotte, il hurle. Tout le monde accourt, que s'est-il encore passé ? Allez au [630](#).*

605

Je pars vexée, Pierre arrive vers moi les yeux en feu.

— Qu'est-ce que tu faisais là ?

— J'étais allée voir Gérard.

— Je veux que tu le laisses tranquille, il a des choses importantes à faire, c'est compris ? File faire ton ménage !

— Mais...

— Tais-toi !

- *Je pars faire mon ménage en les maudissant tous. Allez au [606](#).*

606

Je passe ma matinée de mauvaise grâce à faire le ménage, j'ai envie de tout faire brûler, ensuite le repas, je ne peux pas m'empêcher de cracher dans tous les plats, ça me soulage.

Le repas se passe dans un silence glacial, Pierre ne me regarde pas une fois. Comme je fais aussi le service, j'ai vraiment l'impression d'être la bonniche.

- *L'après-midi, je décide d'aller me calmer dans ma chambre, j'ai envie de pleurer. Je ne sors pas pendant un long moment quand un cri déchire la grotte. Je reconnais celui de Joseph, il hurle. Je sors et accours avec tout le monde vers la tente de lui et sa mère, que s'est-il encore passé ? Allez au [630](#).*

607

Je n'aurais pas dû dire ça, il ne se maîtrise plus et m'envoie un grand coup de poing dans la figure.

Tout le reste est un cauchemar. Je me suis retrouvée attachée dans une tente, la mâchoire cassée.

Les Soliens sont venus, le soir même comme prévu, ils les ont massacrés jusqu'au dernier sans que je ne puisse rien faire.

Je suis devenue la "femme" de Marc. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte.

Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.

- *Nous mourrons, moi et mon enfant. Allez au [426](#).*

608

— Comme tu voudras.

- *J'avale mon thé d'un coup et sors. Je ne crois vraiment pas qu'il aurait pu m'aider. Allez au [466](#).*

— J'ai rêvé de ceux que vous appelez les vampires, ils m'ont parlé. Il faut qu'ils passent par votre colonie, ils ne sont pas dangereux, ils sont évolués, ils s'appellent les Soliens, mon rêve était si réel, comme s'ils m'appelaient.

— Drôle de rêve effectivement.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne sais pas. C'est vrai que nous vivons dans cette planète sans nous poser de question, nous n'avons jamais réfléchi vraiment à ces créatures.

— Ils ont dit que vous aviez peur et que nous avions des choses à apprendre les uns des autres.

— Eh bien, ils n'ont pas tort, nous avons peur.

Koban se fige, son visage se crispe.

— Je vais méditer sur ce que tu as dit, il se peut que ton rêve soit vrai, je ne sais pas si tu communique avec eux, mais en tout cas, ton inconscient nous dit de changer d'attitude, je ressens ce genre de choses depuis quelque temps. Je sais que nous nous trompons sans pouvoir dire exactement comment.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

- *Nous parlons encore un peu en buvant le thé chaud, il me paraît délicieux, puis je vais me coucher, le cœur léger. Cet homme est bon, j'en suis sûre, il n'est pas fou comme les autres. Allez au [466](#).*

Assez rapidement, il me pénètre. Nous ne nous regardons surtout pas dans les yeux, mais le plaisir vient en moi peu à peu. Je lui enserme les fesses en l'accompagnant dans ses va-et-vient, je regarde le plafond de la grotte, je me surprends à vouloir gémir, je le fais, enfouissant ma tête contre son épaule en lui mordillant le cou. J'arrive à passer ma main pour me masturber, nous jouissons.

Je le regarde en souriant, il me demande si ça m'a plu, je lui réponds ouais. Il me serre dans ses bras.

— Marc, il faut que je te parle.

— Quoi ? Il y a un problème ?

— Non, non. C'est juste qu'en ce moment, je fais des rêves, je rêve des vampires. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Tu dois faire quoi ?

— Vous convaincre de les laisser passer.

— Et tu dois me convaincre, moi ?

— Ben oui.

— Tu n’as pas couché avec moi pour me convaincre, quand même ?

— Je ne sais pas, non.

— Je t’aiderai s’il le faut, je t’aime.

— Merci.

Il me tend ses lèvres que j’embrasse...

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

— Marc, il faut que je redescende pour aider Martha à préparer le repas.

OK, je descends avec toi.

Je retrouve Martha.

— Ha ben te voilà toi, viens, on a le repas à préparer.

Je laisse Marc et suis Martha. Après avoir fait quelques pas en sa compagnie, elle maugrée :

— Tu t’es bien démerdée... ben oui... pour t’incruster dans l’expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m’a proposée de m’aider, mais moi je n’ai pas un petit cul de vingt ans.

Houla, elle est jalouse, elle.

- *Je suis désolée, mais ce n’est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c’est sûr. Allez au [448](#).*

611

Pendant qu’il baisse ma culotte, je sens des larmes tomber de mes yeux, je me sens vide. Il continue, il ne se rend compte de rien.

- *Je pleure franchement. Allez au [631](#).*
- *Je le laisse faire, pleine de pensées contradictoires. Allez au [632](#).*

612

J’étais en train de lui sucer la bite, à quatre pattes le cul en l’air, quand Martha apparut.

— Ha ben t’es là... Ho, excusez-moi.

Martha se retourne, elle rigole. Je me jette sur mes habits pour me cacher et je rougis comme une pivoine.

— Dis donc Marie, on a le repas à préparer, tu viens ou pas ?

Marc se rhabille en quatrième vitesse pendant que je dis :

— Oui, oui, j'arrive

Elle a du mal à ne pas exploser de rire.

— Tu as un très joli cul et on peut dire que tu sais parler aux hommes toi.

Je rougis encore si c'était possible.

— À tout à l'heure, me dit Marc.

— Et ben toi, tu sais manipuler ton monde...

Nous descendons nous occuper du repas, Martha prend fou rire sur fou rire. Heureusement que nous finissons par sonner la cloche, car je crois que je commençais à mal le prendre.

J'espère aussi que Martha ne va pas raconter ça à tout le monde. La suite me prouvera que non, chic fille. Avec tout ça, je n'ai pas eu le temps de parler à Marc de mes rêves.

- *Le repas est prêt, nous pouvons appeler tout le monde. Allez au **470**.*

613

— Tu veux qu'on soit amis et tu as besoin de temps pour aller plus loin ?

— Oui, c'est à peu près ça.

— Bon, écoutes, d'accord, je te comprends. C'est vrai que nous sommes dans une situation difficile. Si c'est vrai qu'en plus tu ne te rappelles même plus d'où tu viens. C'est d'accord, soyons ami.

— Je te remercie, Marc, ça me touche.

Je sens qu'il fait de gros efforts pour ne pas paraître vexé.

- *Marc, est-ce que je peux te parler de quelque chose maintenant que nous sommes amis ? Allez au [616](#).*
- *On continue la promenade ? Allez au [587](#).*

614

— Oui, je fais partie de ceux-là, surtout quand ils sont peut-être les derniers humains vivants.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Pourquoi, tu te rappelles enfin d'où tu viens ?

— Non.

— Alors, laisse-moi te dire que beaucoup de choses nous poussent à penser ça, et si tu ne penses pas comme nous, c'est que tu es plus bête que tu en as l'air.

— Je t'interdis de me parler comme ça.

— Bon, ben moi, je préfère partir.

Il me laisse.

Bon ben, si je voulais m'en faire un allié, c'est raté. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Je traîne un peu, contrariée, et me dis que c'est l'heure de préparer le repas, je descends, Martha m'attend, elle grommelle :

— Ha ben te voilà enfin... Tu t'es bien démerdée... Ben oui, pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Houla, elle est jalouse, elle.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c'est sûr. Allez au [448](#).*

615

La sorcière, la sorcière Caraïbe.

— Je... je...

Les larmes me submergent, la gratitude, l'amitié, le respect. Elle me sourit et ce sourire m'emplit, jamais je ne me suis sentie aussi proche de quelqu'un, jamais je ne me suis sentie aussi comprise, aussi... aimée, accueillie.

— Je ne pensais pas vous retrouver aussi tôt.

— Ho je n'en ai pas fini avec toi. Tu vas retourner sur terre, tu vas beaucoup souffrir, tu vas ressentir beaucoup d'incompréhension, tu vas être énormément déçue. En fait, tu vas vivre le lot de l'homme, mais comme tu as travaillé pour moi, je vais te marquer.

Elle met sa main sur mon front, et pendant un instant, un immense soleil me choque le plexus, tout mon système nerveux se détend. Je la regarde, une immense lune se dessine sur son visage, une lune changeante, toujours changeante.

— Maintenant, le soleil est en toi, et moi, j'aurais la lune. Tu n'auras de cesse de me retrouver, et moi, je vais me cacher.

Une immense nostalgie me déchire le cœur, une immense insatisfaction. La sorcière se met peu à peu à disparaître, je sens qu'elle emporte avec elle un morceau de moi.

— Ne partez pas.

— Ho si je vais partir ! Mais toi, tu vas me chercher, ne t'en fais pas, tu y arriveras, ne t'en fais pas, sois-en certaine, nous allons travailler ensemble, nous sommes maintenant liées, j'ai accepté de te prendre en charge, je ne te laisserai pas, mais cherche-moi... jusqu'à ton dernier souffle s'il le faut.

Ça y est, elle n'est plus là, mon Dieu... C'est la fin et je sais que je dois la trouver...

- *Étrangement, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Allez au [586](#).*

616

— Je t'écoute, dit-il en laissant passer un soupir.

— C'est juste qu'en ce moment, je fais des rêves, je rêve des vampires. Ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— Tu dois faire quoi ?

— Vous convaincre de les laisser passer.

— Et tu dois me convaincre, moi ?

— Ben oui.

— Bon, je te soutiendrais. (*Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu*)

— Mais moi aussi, il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi ?

— Il faudrait que j'y aille, j'ai encore des trucs à voir pour préparer l'expédition.

— Ben, vas-y.

— Ouais, merci.

Je reste là, vers les grottes, toute seule, ça me fait du bien.

Puis, je pense qu'il est l'heure de rejoindre Martha faire le repas, elle m'attend dans la salle principale.

— Ha ben te voilà enfin... Tu t'es bien démerdée... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Houla, elle est jalouse, elle.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Ben non, ça, c'est sûr. Allez au [448](#).*

617

Tout me devient insupportable, lui, son air de connard, moi, qui l'ait laissé faire, c'est horrible. Je pars en courant, il me crie d'un air autoritaire : Marie !

Je descends à toute allure, le laissant derrière moi, je tombe sur Martha.

— Ha ben te voilà toi, viens, on a le repas à préparer. Ben, qu'est-ce qu'il y a, tu as l'air toute chamboulée ?

Je tombe en pleurs dans ses bras.

Eh bien ma petite fille, qu'est-ce qu'il y a, hein, qu'est-ce qu'il y a ?

- *Rien, ça va, ça va mieux maintenant. Allez au [619](#).*
- *J'ai fait une connerie. Allez au [620](#).*

618

— Je t'aime, c'est fini, viens dans mes bras, tu verras, à partir de maintenant, je vais te protéger.

Instinctivement, je vais dans ses bras, je me sens rassurée.

Tu as eu de gros problèmes, mais je suis là, tu vas devenir ma femme, je vais m'occuper de toi.

— Écoute, je n'ai pas besoin de toi comme mari, j'ai juste besoin d'un ami. Maintenant, ça va mieux, j'ai des crises, parfois, mais c'est passé, je ne veux plus qu'on en parle, d'accord ?

- *Je le repousse. Allez au [480](#).*
- *D'accord. Allez au [624](#).*

619

— Bon, si tu ne veux rien me dire, tant pis, viens, préparons le repas.

J'arrive à me détendre pendant la préparation, j'ai peur de croiser le regard de Marc, ou qu'il vienne me parler, mais il ne me regardera pas de la soirée, faisant mine de m'ignorer, quel con !

- *Nous sonnons la cloche. Allez au [432](#).*

620

— Qu'est-ce que tu as fait comme connerie ?

Je lui raconte toute ma mésaventure avec Marc, elle me regarde gentiment.

— C'est embrouillé dans ta petite tête, quelque part, tu es encore une petite fille, mais tu n'as rien fait de grave. N'en veux pas à Marc, c'était à toi de dire non, il faut le comprendre, tu es la première jolie fille disponible qu'il rencontre depuis des années, c'est normal qu'il en ait envie. En tout cas, ne t'en fais pas, tout va bien se passer.

Ses paroles me consolent et j'arrive à me détendre pendant la préparation du repas. Il faudra qu'un jour je comprenne pourquoi je réagis comme ça, en tout cas, elle a raison, je n'avais qu'à dire non.

- *Nous sonnons la cloche. Allez au [432](#).*

621

Nous rentrons chacun dans notre chambre, nous souhaitant à peine bonne nuit. Apparemment, il est soit fatigué, soit déçu, sûrement les deux.

Dans ma tente, Martha dort déjà, elle a laissé un mot sur mon lit.

« Demain matin, nous partons tôt, je compte sur toi pour le petit déjeuner, la vaisselle, le repas, et faire notre tente et celles de Samuel et de Marc. N'hésite pas à aider Élise si elle te le demande. »

- *Je m'endors enfin, très fatiguée. Allez au [475](#).*

622

(Si vous n'avez pas convaincu encore Marc de vous aider)

Et là, sous la faible lueur argentée des trois Lunes de Sol, je lui parle de mes rêves, je mets ma tête contre son épaule, comme une amie, et il ne tente rien, il a compris. À la fin de l'explication de mes rêves, je lui demande si je pourrais compter sur lui.

— Je t'aiderais, dit-il en laissant passer un soupir.

— Merci, tu es un vrai ami.

— Bon, je vais rentrer me coucher, on part tôt demain.

— Je t'accompagne.

(Rajoutez 50 au chiffre que vous avez retenu)

(Sinon)

- *Heu, non, rien finalement. Allez au [621](#).*

— Mayi !

Mon mari est là, je le serre dans mes bras.

— Pourquoi es-tu habillé comme ça ?

Il est habillé comme un homme d'affaires, avec le costume et tout ça.

— Qu'importe, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est temps que tu rentres chez toi, enfin.

— Pourquoi m'as-tu demandé si je savais qu'ils allaient tous mourir ?

— Parce qu'ils me font penser à nous, à toute notre tribu, nous avons été tellement près les uns des autres, nous nous sommes tellement aimés, apportés, et tout a disparu.

— Tu es là.

— Oui, une dernière fois, pour te dire que je t'ai vraiment aimée, que tu as été une épouse formidable et qu'il faut maintenant m'oublier, nous oublier tous.

— Je ne pourrais jamais vous oublier.

— Mais si, regarde-moi, à temps changeant, homme changeant, regarde mon costume, je ne suis plus un Caraïbe, j'ai adopté les mœurs de ce temps nouveau, sans regret ni peine.

— Mais moi, je ne peux pas oublier.

— Tu as raison, Mahie, n'oublie pas si tels est ton désir, la souffrance sera plus aiguë, mais le futur plus vivant. N'oublie pas alors, mais rappelle-toi, rappelle-toi de notre vie, le temps de l'abondance n'a qu'un temps, il faut en profiter, en faire profit, profite d'aujourd'hui, sois heureuse aujourd'hui pour rendre les autres heureux demain, c'est la grande loi, adieu.

- *Mayi s'éloigne dans un fourré, je ne fais rien pour le suivre, pour le tenir, car, maintenant, il est là... dans mon cœur... uni à jamais... Allez au 586.*

Grossière erreur, à partir du moment où j'ai dit d'accord, il m'a considérée comme sa propriété.

Je lui ai parlé de mes rêves, il m'a dit qu'il s'occupait de tout, qu'il en parlerait à Koban. Le reste est un cauchemar, ils les ont tous massacrés et je suis rentrée dans une profonde dépression.

Je suis devenue la "femme" de Marc. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte.

Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.

- *Nous mourrons, moi et mon enfant. Allez au [633](#).*

625

Ils descendent pleins de sable, épuisés.

— C'est bon, les panneaux sont réparés. Ils avaient grillé sur trois mètres, et comme ils étaient enfouis en partie, quelle merde. Les autres sont arrivés ?

— Non, pas encore.

— Qu'est-ce qu'ils foutent, j'espère qu'il ne leur est rien arrivé de grave, qu'est-ce qu'il se passe là-bas ?

Les Soliens arrivent en procession silencieuse, une horde d'une cinquantaine de créatures blanches.

— Bon Dieu ! Les flingues, nous sommes attaqués !

— Regardez, l'expédition revient.

— Venez vite, les vampires attaquent !!

Je crie dans un effort désespéré :

— Non, arrêtez, nous devons les laisser passer !!

C'est maintenant que je saurais si j'ai réussi à assez les convaincre.

Prenez le chiffre que vous avez retenu (sans oublier d'avoir effectué les additions que l'on vous a éventuellement indiquées), et rajoutez-y deux cents, allez au nouveau chapitre indiqué.

626

— Bien sûr Marie, j'ai tout mon temps maintenant.

— Ça va peut-être te paraître bizarre, mais c'est au sujet des vampires. Je fais des rêves dans lesquels ils me disent que nous les empêchons de passer qu'ils ne sont pas des bêtes, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux et qu'ils ont besoin de mon aide.

— De ton aide pour quoi ?

— Pour vous convaincre de les laisser passer.

— C'est avec Pierre qu'il faut voir ça, moi, je ne m'en occupe pas, désolé, c'est lui qui prend les décisions.

— Mais...

— Je ne veux même pas en parler...

- *J'allais lui répondre quand un cri horrible déchire la grotte. Je reconnais celui de Joseph, il hurle. Nous sortons et accourons vers la tente de lui et sa mère, que s'est-il encore passé ? Allez au [630](#).*

627

- *Nous avons fait le tour de la conversation quand un cri horrible déchire la grotte. Je reconnais celui de Joseph, il hurle. Nous sortons et accourons vers la tente de lui et sa mère, que s'est-il encore passé ? Allez au [630](#).*

628

— Oui, je t'écoute petite, si tu me promets de faire attention à ton travail.

— Promis. Eh bien, voilà Pierre, je trouve ça très bizarre, mais je préfère avoir ton avis dessus, je pense que tu pourrais m'éclairer.

— Dis-moi tout Marie, en toute confiance.

— Eh bien, je fais des rêves en ce moment, je rêve des vampires, et dans mon rêve, ils sont tout à fait civilisés, pacifiques, pas comme des hommes, comme des extra-terrestres, mais civilisés. Et dans mes rêves, ils me parlent, ils me disent que nous les empêchons de passer, qu'il faudrait qu'ils puissent traverser la colonie pour rentrer chez eux, qu'en penses-tu ?

— Je pense que tu es une petite pleine d'imagination.

— Vous ne pensez pas qu'il faut prendre mon rêve au sérieux ?

C'est un rêve, tu l'as dit toi-même, depuis quand faut-il prendre les rêves au sérieux ?

- *Je crois que vous avez raison, il ne faut prendre ni les femmes ni les rêves au sérieux, ce serait une erreur. Allez au [634](#).*
- *Et vous, vos rêves, qu'en avez-vous fait ? vous ne les prenez pas au sérieux non plus ? Allez au [635](#).*

629

— Je ne veux pas que tu parles de Pierre comme ça, compris ?

Il est rouge de colère. En plus, son éclat de voix attire Pierre. Merde, deux cons contre moi.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Est-ce que tu pourrais dire à cette fille de me laisser travailler et d'être un peu plus respectueuse ? Marie, je crois que tu as autre chose à faire, non ?

Putain, j'ai l'impression de me faire engueuler par deux profs tyranniques, au secours !

- *Oui, pardon, j'y vais, c'est bon, c'est fini. Allez au **606**.*
- *Va te faire foutre ! Allez au [607](#).*

630

— Elle s'est suicidée, quelle conne !!

Panique à bord, cette crétine d'Élise s'est coupé les veines dans sa tente, Pierre se met à aboyer des ordres.

Mon Dieu, c'est horrible, les larmes me coulent des yeux et je me jette sur Joseph pour le serrer dans mes bras. Tout le monde court dans tous les sens, on l'emmène en catastrophe dans la tente de Koban, là où sont toutes ses affaires médicales.

Je promène Joseph, le serrant fort contre mon cœur, essayant de me protéger les oreilles contre ses cris. Je lui parle, lui dit que je suis là, que ce n'est pas de sa faute, qu'elle va peut-être vivre, qu'il faut qu'il se calme, que ça va aller mieux.

Peu à peu, il se calme, je ne sais pas combien de temps cela a duré, il s'endort, je le garde contre mon sein, il tremble, je ne veux pas penser à ce qu'il s'est passé, c'est trop l'horreur ici. Personne n'a vu qu'elle était prête à faire ça, tout le monde s'en foutait, ils sont nuls, ce n'était quand même pas à moi de m'en occuper, on croit toujours que l'on a mal fait dans ces moments-là, toujours...

Le temps passe. Apparemment, ses blessures sont très superficielles, c'était un appel au secours, tout le monde respire, j'entends Pierre hors de lui en train de l'engueuler, qu'elle n'a pas le droit, que ce n'est pas digne d'elle, de nous, de tous, le pire c'est que je suis d'accord avec lui. Elle n'a pas à faire ça, il faut qu'elle se batte, j'insiste pour lui emmener Joseph, elle tombe en pleurs en le voyant, elle lui demande pardon, c'est déchirant.

Des heures ont passé, l'expédition a du retard. Cela ajoute à l'inquiétude générale, je pense que les Soliens ne vont pas tarder. Pour moi, les dés sont lancés, je suis trop anéantie pour pouvoir convaincre encore quiconque, de toute façon, tout le monde est stressé et affairé.

- *Enfin, l'expédition revient, ils ont pris leur temps c'est tout, Pierre les prévient de ce qui s'est passé. Samuel est ébranlé, ils s'engueulent avec Pierre, je sens que les Soliens arrivent, je le sens. Allez au [636](#).*

631

Ben, qu'est-ce qu'il y a, tu n'aimes pas ça ? Pourquoi tu me laisses faire alors ?

- *T'es vraiment trop con ! Allez au [637](#).*
- *Excuse-moi, ce n'est pas de ta faute. Allez au [638](#).*

632

J'ai l'impression d'être un tas de viande dans lequel il se branle, quand il finit, tout m'est insupportable, lui, moi, c'est horrible, je pars en courant. Marie !

Je descends à toute allure, je tombe sur Martha.

— Ha ben te voilà toi, viens, on a le repas à préparer.

Elle ne se rend absolument pas compte de mon état, j'en profite pour me reprendre, pourquoi suis-je si compliquée. Après avoir fait quelques pas en sa compagnie, elle se met à maugréer :

— Tu t'es bien démerdée.... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Une montée d'angoisse me fait perdre la tête.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Mais vous allez me foutre la paix bande de cons ! Allez au [448](#).*

633

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, pétrie d'angoisse, croira trouver la solution à ses problèmes en se mariant juste à la fin de ses études avec un jeune homme fou d'amour pour elle.

Jaloux, possessif et paranoïaque, il lui gâchera complètement la vie. Elle ne trouvera jamais le courage de le quitter. Une fois enceinte, elle n'aura le droit de sortir que pour travailler. Cloîtrée chez elle, elle mourra en couche.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

634

Il me regarde, contrarié.

— Marie, tu te trompes sur mon compte, je pense que les femmes sont notre plus grand trésor, c'est bien pour ça que j'essaie tant de les protéger.

— Contre elle-même s'il le faut, j'ai bien compris.

— Écoute, je...

- *Un cri horrible déchire la grotte, rompant malheureusement la conversation. Nous reconnaissons celui de Joseph, il hurle. Nous sortons et accourons vers sa tente, que s'est-il encore passé ? Allez au [630](#).*

635

Il me regarde d'un air de nounours triste.

— Si Marie, ce ne sont que mes rêves qui me portent, qui me donnent la force d'essayer de prendre soin de tous, et je t'assure que c'est difficile.

Il se tourne pour me cacher le visage, s'essuie rapidement les yeux.

— Alors, si ce sont vos rêves qui vous portent, peut-être que les miens sont précieux aussi ?

— Pour tout t'avouer, tu es la deuxième à me parler de ces vampires et me disant que nous nous trompons. Une autre femme m'a dit la même chose, une femme qui vivrait avec eux. Mais je l'ai chassée, je croyais...

(Rajoutez 100 au chiffre que vous avez retenu)

Gérard arrive en courant.

— Pierre, toute l'installation électrique vient de sauter, c'est la catastrophe ! Plus rien, plus de lumière, de frigo, d'ordinateur, rien...

C'est la panique, tout le monde saute dans le véhicule pour vérifier les lignes menant aux panneaux solaires. Quand je vais pour aller avec eux, Pierre me dit : Marie, toi tu restes ici, tu t'occupes d'Élise et Joseph.

- *Allez au [574](#).*

Une horde d'une cinquantaine de créatures blanches, étrangement calmes, arrive en procession silencieuse.

— Bon Dieu ! Les flingues, nous sommes attaqués !

— Venez vite ! Les vampires attaquent !!

Je crie dans un effort désespéré :

— Non, arrêtez, nous devons les laisser passer !!

C'est maintenant que je saurais si j'ai réussi à assez les convaincre.

Prenez le chiffre que vous avez retenu (sans oublier d'avoir effectué les additions que l'on vous a éventuellement indiquées), et rajoutez-y deux cents, allez au nouveau chapitre indiqué.

Tout me devient insupportable, lui, son air de connard, moi, qui l'ais laissé faire, c'est horrible. Je pars en courant, il me crie d'un air autoritaire : Marie !

Je descends à toute allure, je tombe sur Martha.

— Ha ben te voilà toi, viens, on a le repas à préparer.

Elle ne se rend absolument pas compte de mon état, j'en profite pour me reprendre, pourquoi suis-je si compliquée ? Après avoir fait quelques pas en sa compagnie, elle se met à maugréer :

— Tu t'es bien démerdée... ben oui... pour t'incruster dans l'expédition. Quand je pense que moi, pas une seule fois on m'a proposée de m'aider, mais moi je n'ai pas un petit cul de vingt ans.

Une montée d'angoisse me fait perdre la tête.

- *Je suis désolée, mais ce n'est pas de ma faute. Allez au [447](#).*
- *Mais vous allez me foutre la paix bande de cons ! Allez au [448](#).*

— Je t'aime, c'est fini, viens dans mes bras, tu verras, à partir de maintenant, je vais te protéger.

Instinctivement, je vais dans ses bras, je me sens rassurée.

Tu as eu de gros problèmes, mais je suis là, tu vas devenir ma femme, je vais m'occuper de toi.

— Écoute, je n'ai pas besoin de toi comme mari, j'ai juste besoin d'un ami. Maintenant, ça va mieux, j'ai des crises, parfois, mais c'est passé, je ne veux plus qu'on en parle, d'accord ?

- *Je le repousse. Allez au [561](#).*
- *D'accord. Allez au [624](#).*

639

Tout le reste est un cauchemar. Ma mission ratée, je suis rentrée dans une profonde dépression et je suis devenue la "femme" de Marc. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, je m'en souviens comme d'un rêve trouble.

Je suis tombée enceinte.

Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.

- *Nous mourrons, moi et mon enfant. Allez au [426](#).*

640

Pierre intervient :

— Attendez, ne tirez pas !

— Qu'est-ce que tu fais ? Demande Samuel hargneusement, vite rejoint par Marc.

— Attendez, j'ai dit, ne tirons pas tout de suite.

La tribu de Soliens s'approche, nous nous écartons, les armes braquées vers eux. Les femelles tiennent les enfants dans leurs bras, ou, s'ils sont plus grands, sur leurs épaules. Ils sont vraiment étranges, tout blanc, une peau caoutchouteuse, des yeux presque transparents, des espèces de branchies à la place des oreilles. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. Seuls les enfants sont compléments nus. Les adultes ont des pagnes tissés dans ce qui ressemble à des toiles d'araignées.

- *Je reste sur mes gardes, prête à agir. Allez au [644](#).*
- *Je regarde avancer la procession vers nous, fascinée, j'ai réussi, ils arrivent vers nous en paix, enfin je souffle. Allez au [645](#).*

641

- Pousse-toi Marie, c'est dangereux !
- Mais, j'ai essayé de vous prévenir...
- Tais-toi !

Les deux personnes que j'ai convaincues viennent avec moi.

Écoute Pierre, baisse ton arme et voyons s'ils sont dangereux avant de tirer.

- *Je vais derrière Pierre et l'assomme « discrètement » avec un caillou. Allez au [646](#).*
- — *Pierre, écoute-nous, je t'en supplie. Allez au [647](#).*

642

Pierre intervient, soutenu par la personne que j'ai convaincue :

- Attendez, ne tirez pas !
- Qu'est-ce que tu fais ? demande Samuel hargneusement.
- Attendez, j'ai dit, ne tirons pas tout de suite.

La tribu de Soliens s'approche, nous nous écartons, les armes braquées vers eux. Les femelles tiennent les enfants dans leurs bras, ou, s'ils sont plus grands, sur leurs épaules. Ils sont vraiment étranges, tout blanc, une peau caoutchouteuse, des yeux presque transparents, des espèces de branchies à la place des oreilles. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. Seuls les enfants sont compléments nus. Les adultes ont des pagnes tissés dans ce qui ressemble à des toiles d'araignées.

- *Je reste sur mes gardes, prête à agir. Allez au [648](#).*
- *Je regarde avancer la procession vers nous, fascinée, j'ai réussi, ils passent en paix, enfin je souffle. Allez au [649](#).*

643

- Pousse-toi Marie, c'est dangereux !
- Mais, j'ai essayé de vous prévenir...
- Tais-toi !

Les trois personnes que j'ai convaincues viennent avec moi.

Écoute Pierre, voyons s'ils sont dangereux avant de tirer.

- *Je prends un caillou et assomme Pierre. Allez au [646](#).*
- — *Pierre, écoute-nous, je t'en supplie. Allez au [651](#).*

Je vois Samuel et Marc comploter quelque chose, je m'approche d'eux.

— Tire-toi Marie.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Ça ne te regarde pas.

— Mais...

— Ta gueule salope...

Le reste est un cauchemar, ces deux abrutis se mettent à tirer sur les Soliens.

— Arrêtez immédiatement, intervient Pierre.

Le chaos commence de toute part, Marc fait un carton, je me jette sur lui pour l'arrêter, Samuel tire sur Pierre.

— Pauvre con, tu vas arrêter de te prendre pour le chef, enfoiré !

Marc me lance un coup de crosse qui m'assomme, je m'évanouis au milieu des cris et de la rage.

- *Allez au [650](#).*

Ce sont eux qui me parlaient dans mes rêves et qui me soignaient de leurs chants oniriques, je suis fascinée. Tout notre groupe paraît maintenant hypnotisé par leur procession et les derniers excités attendent finalement de voir ce qu'il va se passer. Il y a une femme terrienne parmi les Soliens. Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter, j'ai l'impression que certains me regardent avec sympathie. Tout le monde regarde fasciné la rencontre entre Koban et cette femme.

— Koban, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive. La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher, laissez-moi vous expliquer maintenant, et je vous en supplie, écoutez-moi...

- Allez au [428](#).

646

Je me mets derrière lui pendant qu'il parle avec les autres, prends une grosse pierre et lui frappe durement sur le crâne. Tout le monde me regarde avec des yeux ébahis, certains viennent vers moi pour me maîtriser.

— Arrêtez, c'était notre seule chance de ne pas faire la plus grosse connerie de notre vie.

— Quelle connerie espèce de folle !

— Écoutez-la !

— Attention les Soliens arrivent !

Le mouvement s'immobilise, plus personne ne sait quoi faire, les Soliens sont à quelques mètres.

Les femelles tiennent les enfants dans leurs bras, ou, s'ils sont plus grands, sur leurs épaules. Ils sont vraiment étranges, tout blanc, une peau caoutchouteuse, des yeux presque transparents, des espèces de branchies à la place des oreilles. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. Ils sont étrangement calmes, ils exercent maintenant une espèce d'hypnose sur le groupe, j'espère qu'ils ne vont pas nous sauter dessus et nous massacrer, j'espère que j'ai bien agi.

À la grande stupéfaction générale, il y a une femme terrienne parmi les Soliens. Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter, devant nos armes maintenant baissées, j'ai l'impression que certains me regardent avec sympathie. Tout le monde regarde fasciné la rencontre entre Koban et cette femme.

— Koban, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive. Pierre se relève.

— Que s'est-il passé bon Dieu...

La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher, laissez-moi vous expliquer maintenant, et je vous en supplie, écoutez-moi...

- *Allez au [428](#).*

647

Pierre est désarçonné par notre groupe, les Soliens avancent. Tout le monde se tourne vers Pierre pour voir sa réaction, les Soliens sont à quelques mètres, les femmes tiennent les enfants dans leurs bras. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. À la grande stupéfaction générale, il y a une femme terrienne parmi les Soliens. Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter, devant nos armes maintenant baissées. Pierre ne sait plus quoi faire, tout le monde regarde fasciné la rencontre entre Koban et cette femme.

— Koban, dit la femme, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive.

La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher, laissez-moi vous expliquer maintenant, et je vous en supplie, écoutez-moi...

- *Allez au [428](#).*

648

À ma grande joie, tout se passe bien.

- *Allez au [649](#).*

649

C'est un moment d'une étrange beauté, la rencontre enfin pacifique de deux civilisations. À la stupéfaction générale, il y a une femme terrienne parmi les Soliens.

Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter devant nos armes maintenant baissées. Tout le monde regarde fasciné la rencontre entre Koban et cette femme.

— Koban, dit la femme, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive.

La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher, laissez-moi vous expliquer maintenant, et je vous en supplie, écoutez-moi...

- *Allez au [428](#).*

650

Le reste est un cauchemar, les Soliens ont tous été massacrés et Samuel et Marc ont pris le pouvoir, ceux qui prenaient Pierre pour un dictateur se trompaient, il y a bien pire.

Je suis devenue la "femme" de Marc, enchaînée dans une tente. Dans cette ambiance morbide, les jours ont passé comme des ombres, ceux qui ont essayé de me libérer ont été tués, Élise s'est suicidée, je me souviens du reste comme d'un rêve trouble. Je suis tombée enceinte.

Ce soir, j'accouche, tout se passe mal, je crois que je vais être enfin libérée.

- *Nous mourrons, moi et mon enfant. Allez au [426](#).*

651

— Qu'est-ce que vous avez tous, vous vous êtes ligués contre moi ?

Pierre se met à trembler.

— Pierre, écoute-nous maintenant...

— Vous avez comploté dans mon dos, tous, traîtres ! Reculez ou je tire !

— Pierre, tu es...

Pierre devient fou, il se met à tirer contre nous, les autres se mettent à tirer contre les Soliens, massacre général, une balle me traverse la poitrine, je m'écroule en ayant la vision des mères Soliennes serrant dans leurs bras leurs enfants ensanglantés, je crois que j'ai échoué.

Un sentiment d'injustice me noue la gorge...

- *Allez au [379](#).*

652

- *Allez au [702](#).*

653

— Ça va Mademoiselle ?

— Heu, oui, oui, où sommes-nous ?

— Vous m'inquiétez mon enfant, aux Caraïbes, mais rassurez-vous, nous allons retrouver les autres et partir à Saint-Domingue.

— Et nous sommes en 1713.

— Oui, prenez un peu d'eau.

Il me tend unealebasse, je bois.

— Et que ferais-je à Saint-Domingue ?

Eh bien, si vous n'avez pas de moyens, peut-être trouverez-vous une place comme servante chez un marchand, je peux même en parler au gouverneur. À moins que vous ne désiriez rejoindre les ordres...

- — *Je crois que je vais retourner chez les Caraïbes. Allez au [674](#).*
- — *Tout cela me semble parfait, marchons et merci d'avance.*

Je vais me réveiller. Allez au [665](#).

654

— Comme vous le désirez, c'est peut-être bien pour vous, qui sait ? J'ai beaucoup aimé ce peuple et je vous envie presque. Que Dieu vous bénisse, ma fille.

— Heu, merci.

Je le laisse partir sans regret. Il était sympa finalement lui aussi, mais les Caraïbes sont plus sympas qu'un rôle de bonniche ou de nonne. C'est vraiment n'importe quoi ma vie.

De retour au village, les Caraïbes sont ravis de me revoir, je quitte définitivement mes habits, et décide une fois pour toutes de me transformer en Caraïbe. Le rocou sur mon corps, ce pigment ocre, de nouveau les bijoux, on me fait des tresses, je suis l'une d'elles, mon cœur bat, je respire à plein poumon. Qu'est-ce qu'on est bien à poils ! Les Caraïbes décident de refaire une fête ce soir pour moi, je participe avec les autres femmes à toute la préparation.

- *Allez au [666](#).*

655

Trois semaines sont passées depuis mon arrivée, j'ai l'impression d'être là depuis mille ans et n'ai pas du tout envie de partir. La plante de mes pieds est devenue une vraie semelle, et, quand j'ai mon rocou et mes bijoux, j'ai l'impression d'être habillée.

C'est étrange, mais aucun garçon ne me drague, et pourtant je ne ressens aucun racisme. J'imagine qu'ils attendent que l'amour surgisse ou je ne sais quoi.

Maintenant, il est très clair que les Caraïbes ont deux langages différents, un pour les mères, dont je comprends peu à peu que beaucoup ne sont pas Caraïbes à l'origine, et qu'elles apprennent aux jeunes enfants, et l'un pour les adultes.

Le changement de langage s'accompagne du passage à l'âge adulte. Je commence aussi à comprendre les mots de base des deux langages, même si, vous l'imaginez, je me trompe encore.

Je commence aussi à avoir des rudiments de cuisine, de cueillette, de tissage. Personne n'est jamais exigeant avec moi, et je ne me suis jamais sentie aussi libre. Il faut dire que je respecte les règles. Au début, les tâches attribuées aux femmes me paraissaient choquantes, mais ils sont tellement heureux, et surtout, je ne vois pas comment les faire changer, plus tard peut-être.

J'ai appris à tailler les calebasses, qu'ils appellent Matallou, pour faire de la vaisselle, recueillir les branches du Taouïn, qui se consume comme une chandelle, faire de la glue en mélangeant de la fiente de vermisseau avec la gomme de l'arbre Huéleguenne. Je sais les prénoms de chaque habitant, ils m'appellent tous Mahi.

J'apprends aussi à connaître les animaux, me méfier de la vipère jaune et des scorpions, rire des singes à face rouge, regarder sur la plage les immenses tortues de mer...

Un soir, les Caraïbes sont plus calmes, comme recueillis, et, à ma grande surprise, il n'y a pas de repas, sauf pour les enfants. J'essaie de me faire expliquer pourquoi, et ils me répètent Icheiricou, et je comprends que c'est leur Dieu, et je comprends que ce soir, il va y avoir une cérémonie.

Effectivement, la nuit tombée, à part cinq ou six femmes qui restent pour garder les enfants, tout le reste de la tribu se réunit. Les hommes portent des torches de santal, Touliu dans leurs langues, qui éclairent nos visages de leurs flammes claires.

Personne ne m'a particulièrement demandé de venir ou de rester.

- *Je les laisse entre eux pour faire leur cérémonie, je vais plutôt rester pour les enfants. Allez au [682](#).*
- *Je reste dans le cortège. Allez au [670](#).*

656

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

— Les cadeaux des Caraïbes.

— Laissez-le, nous devons garder nos forces, croyez-moi, ces babioles ne vous serviront à rien.

Je n'insiste pas, il n'est pas gentleman en tout cas.

- *Je laisse tout sur la plage. Allez au [668](#).*
- *Je garde au cou un collier de corail particulièrement réussi et laisse le reste sans intérêt. Allez au [681](#).*

657

Nous rentrons en procession dans cette large caverne. Rapidement, le noir est total. Je les suis, ils ont l'air de connaître le chemin par cœur.

Après avoir traversé ce qu'il m'a semblé être un couloir, nous entrons dans une salle plus grande où nous nous asseyons par terre. Ma main cogne quelque chose au sol, je le tâte, une angoisse me saisit, j'ai l'impression que c'est un os humain, je le rejette.

Les Caraïbes commencent à psalmodier inlassablement « Icheiricou ! ».

Ça y est, j'y suis, en plein rituel magique. Motivée et angoissée, je répète avec eux le mot. La vieille Kayo (du moins, j'imagine que c'est elle) commence à lancer une plainte lancinante, un mélange de mélodées et de pleurs. La psalmodie continue de plus belle tandis que le chant déchirant nous galvanise.

Au bout d'une dizaine de minutes, nous avons dû déranger une chauve-souris, car un bruit d'aile nous passe au-dessus de la tête, le chant s'intensifie encore, ainsi que le battement d'ailes.

Soudain, Kayo stoppe son chant et dit d'une voix grave « chematipo », ce qui doit vouloir dire « je suis là ». Toute l'assemblée plonge dans un silence total.

Je crois reconnaître la voix du Cacique parler maintenant, il a l'air de poser des questions à cette voix grave qui lui répond laconiquement.

La voix du Cacique est d'une humilité absolue, et le silence de l'assemblée transpire la crainte et le respect. Apparemment, leur dieu leur parle à travers Kayo.

De quoi parlent-ils, mystère ? Je ne maîtrise pas assez la langue pour le comprendre, mais l'échange dure bien un quart d'heure et la voix grave a l'air de donner des indications et des informations très précises. Mon cœur bat.

Enfin, l'échange stoppe et nous gardons quelques minutes de silence avant de ressortir de la caverne.

Tout le monde se taira jusqu'au village, là seulement quelques conversations auront lieu entre les hommes dans une langue dont je ne comprends rien, mais alors rien du tout.

J'ai l'impression de n'avoir rien appris de leur langage. J'apprendrai le lendemain qu'il y a une troisième langue chez les Caraïbes, une langue dont je ne saurais jamais rien, une langue réservée uniquement aux hommes, la langue de la guerre...

- Allez au [660](#).

658

Comme des Sioux sur le chemin de la guerre, nous nous faufilons jusqu'à la jungle et nous embusquons pour espionner les plagistes, Père Albert est furax.

— C'est, eux, bon Dieu, je leur avais interdit de faire du feu.

Il marche d'un pas résolu vers les fautifs. En effet, ils sont trois. Deux nonnes et un homme d'une quarantaine d'années habillé comme un mousquetaire, épée comprise. Père Albert leur parle comme à des enfants de trois ans :

— Je peux savoir pourquoi vous avez fait du feu ?

— Du calme, mon Père, ce n'est pas un petit feu qui mènera à notre perte. Bonjour, Mademoiselle, enchanté de faire votre connaissance, je me présente Charles-Henri de Montbéliard, émissaire du lieutenant général de Saint-Domingue et sujet de notre bon Roi Louis.

— Heu, appelez-moi Marie.

— Enchantée Marie. Je ne savais pas qu'en venant si loin de la civilisation, je ferais de si charmantes conquêtes. La vie est pleine de surprise, n'est-ce pas ?

— Conquête, vous vouliez dire rencontre, non ?

— Bien sûr, n'ai-je pas dit rencontre ?

— Je ne crois pas.

— Ce n'est pas grave, voulez-vous un verre ? dit-il en me tendant un verre de vin d'ananas. Père Albert s'emporte :

— Nous devons emporter le strict minimum !

— Du vin est toujours considéré comme le strict minimum, Père Albert. En voulez-vous aussi ?

— Grumpf, répond Père Albert en acceptant le verre.

Nous discutons quelque peu et faisons les présentations. Père Albert indique que je suis tombée malade et que je ne me rappelle plus comment je suis arrivée chez les Caraïbes.

Charles-Henri porte encore beau et ne se départit pas d'une attitude à la fois désinvolte et séductrice. La vieille nonne (enfin vieille, soixante ans quoi) a toujours l'air d'une petite fille guettant les moindres réactions de Père Albert, quant à la discrète Sœur Isabelle, elle a l'air un peu, comment dire, simple.

Une grande pirogue chargée de quelques ballots est amarrée sur la plage. Le plan est de dormir ici ce soir et de partir avant les aurores, pour profiter de la fraîcheur matinale.

Père Albert et les deux sœurs vont se coucher rapidement, tandis que Charles-Henri a l'air de vouloir encore me faire la causette au coin du feu.

- *Pourquoi pas après tout. Allez au [703](#).*
- *Je vais me coucher aussi. Allez au [661](#).*

659

Le matin, le village se lève comme d'habitude, les enfants ont déjà rejoint leurs mères respectives et la grande toilette matinale est déjà commencée. Les femmes ont remis en place la natte en palmier de leurs hommes et de leurs enfants et s'enduisent de rocou, il fait toujours beau.

J'interroge Piyoua sur ce qui s'est passé hier. Au bout de longs efforts et de nombreux gestes, je comprends que leur dieu protecteur est venu sous forme d'un oiseau durant la cérémonie. Le Cacique l'a interrogé pour savoir s'il était bénéfique de lancer une expédition guerrière chez les Arawaks (apparemment une autre tribu).

L'Echeiricou a répondu positivement à cause de moi (et là, j'ai pas bien compris ce que j'avais à faire dans l'histoire). Les hommes préparent donc cette expédition pour

demain. J'essaie de savoir pourquoi ils partent en guerre. Je crois comprendre qu'Iyuka, leur chef, est devenu trop vieux et qu'il faut que Meyopo, un plus jeune guerrier, le remplace, mais là aussi, je ne vois pas bien le rapport...

Pour la première fois depuis que je suis arrivée, je vois les hommes préparer à manger, je m'approche. Ils font réchauffer une mixture dans un grand pot de terre dont ils ont soigneusement cueilli et préparé les ingrédients. Je vais mettre mon doigt pour goûter quand un homme m'arrête brusquement, je ne comprends pas. Il me mime. Il fait semblant de mettre son doigt, de le lécher, et là, il tombe à terre dans des convulsions, les autres rigolent, il se relève. Apparemment, c'est du poison.

Les hommes aussi s'entraînent avec de larges épées en bois, ils s'amuse à faire exploser des calebasses avec une précision diabolique, les enfants apprécient.

Au repas de midi, aucun homme ne mange, ils jeûnent pour se préparer au combat.

Le reste de la journée se passe tranquillement, j'apprends à tisser des baluchons en coton. Nous en avons fait une cueillette il y a quelques jours. Je commence à me faire des amis parmi les filles, les hommes ne se mélangent que rarement à nous. Le ventre de Piyoua s'arrondit doucement...

Le lendemain matin, quelques femmes préparent tout le matériel pour l'expédition, armes, torches, victuailles, ustensiles de cuisine...

En fin d'après-midi, tout le monde accompagne les guerriers vers les pirogues à la rivière. Je comprends qu'un petit groupe de jeunes filles (c'est-à-dire sans enfants) s'appêtent à partir pour l'expédition.

- *Je demande à en faire partie. Allez au [714](#).*
- *Je reste bien tranquille dans mon coin. Allez au [671](#).*

660

J'ai du mal à m'endormir, fascinée par ma soirée.

La nuit, je me réveille en sursaut, j'ai rêvé d'une grande chauve-souris noir mangeuse d'hommes. Bien qu'elle ne m'attaquait pas, elle restait au-dessus de ma tête comme un vautour au-dessus d'un mourant dans un désert. Brrr...

Je me rendors.

- *Allez au [659](#).*

661

Je me couche sur le sable à une dizaine de mètres du feu et commence à m'endormir. Je me réveille, entendant des bruits autour de moi. Je regarde. Charles-Henri est agenouillé devant moi et me regarde sans rien dire, un mystérieux sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Je vous admirais Marie...

- — *Allez m'admirer plus loin, vous m'empêchez de dormir. Allez au [704](#).*
- *Je lui souris aussi. Allez au [710](#).*

662

Ho Marie, me chuchote-t-il dans l'oreille en commençant à m'enlacer.

- — *Laissons ça là pour le moment Charles-Henri, nous reparlerons de tout ça demain, dis-je en le repoussant définitivement, pour ce soir au moins. Allez au [721](#).*
- *Je lui offre mes lèvres, ma bouche, et bientôt tout le reste... J'ai besoin d'affection... Allez au [706](#).*

663

— Ça va Mademoiselle.

— Oui, oui.

Les Indiens me regardent inquiets et me tendent unealebasse d'eau.

— Nous sommes en 1713 donc, au temps des pirates.

— Tout à fait.

— Et si je pars avec vous, que va-t-il m'arriver ?

Eh bien, si vous n'avez pas de moyens, peut-être trouverez-vous une place comme servante chez un marchand. Je peux même en parler au gouverneur. À moins que vous ne désiriez rejoindre les ordres ?

- — *Je crois que je vais rester ici, vous ne m'en voudrez pas ? Allez au [675](#).*
- — *Tout cela me semble parfait, marchons et merci d'avance. Je vais me réveiller. Allez au [667](#).*

664

— Pfeu, dépêchez-vous.

Je crois qu'il me méprise un peu, mais bon tant pis.

Je récupère ma culotte et prends finalement la robe que les femmes m'ont faite.

— Voilà, j'ai terminé.

— Ha, vous voilà plus présentable Mademoiselle, parfait. Dites au revoir aux Caraïbes et partons, dites-leur Gamssalé.

- *Gamssalé. Allez au [667](#).*

665

— À la bonne heure, marchons vers la civilisation.

Nous partons sur la plage. Au bout d'un moment, la discussion reprend :

— Nous avons une petite pirogue avec laquelle nous partirons demain matin, avec vous nous serons cinq, nous laisserons la mission derrière nous, tant pis. C'est trois ans de ma vie que je laisse derrière moi.

Nous avons été attaqués par des pirates avant-hier. Ils nous ont pris huit sœurs, dont la majeure partie n'était pas mécontente de partir avec ces mécréants.

La plupart d'entre elles avaient pris comme une punition de venir ici, d'ailleurs, c'en était une. Les sœurs dont j'avais la charge avaient été éloignées du couvent de Saint-Domingue pour des raisons, hum, peu chrétiennes. Ils ont laissé Sœur Thérèse parce qu'elle était trop vieille et Sœur Isabelle parce qu'elle était au petit coin durant l'attaque et qu'elle s'est cachée. Il y a aussi un émissaire du gouverneur qui a réussi à se cacher durant toute l'attaque. De toute façon, je le soupçonne d'être un pleutre en plus d'un traître. Il a été envoyé par le gouverneur pour m'interroger sur les mœurs des Caraïbes de cette île, soi-disant pour mieux les comprendre, mais en fait, il ne veut que des renseignements militaires pour une prochaine revanche.

Si vous avez apprécié les Caraïbes, ne lui dites rien sur eux. Toutes les informations que vous lui donnerez ne seront qu'utilisées contre nos amis. Car pour tout vous avouer, même s'ils n'écoutaient mes prêches que par goût du spectacle, je les ai aimés, moi, ces sauvages. Malgré leurs usages pour le moins peu chrétiens.

— Je ne les ai jamais vus faire quoi que ce soit de mal.

— Parce que vous n'êtes pas un ennemi, mais sinon, il vous aurait torturée et dévorée, ce sont des cannibales.

— Glurp...

- *Allez au [676](#).*

La fête est de nouveau une réussite, de nouveau les chants et les danses entrent en mon esprit. Dès le deuxième soir, je me rappelle de quelques pas, de certains chants, leur langue commence à entrer en moi.

Je loge toujours chez Piyoua, qui en est très fier. Je me rends compte qu'elle est enceinte. Certains soirs, son mari, qui a une autre femme et déjà deux enfants, vient dormir chez nous. C'est lui qui a construit la maison, et, selon son humeur, il choisit là où il passe sa nuit. Cela n'a l'air de ne poser aucun problème.

Le monde sexué des Caraïbes est très structuré, les hommes s'occupent de la pêche, de la chasse, de construire les pirogues et les maisons, et c'est tout. Les femmes s'occupent des enfants et de toutes les tâches ménagères et agricoles. Il arrive même parfois qu'elles accompagnent les hommes à la chasse pour ramener le gibier à leur place.

Quand ils se reposent, les hommes s'entraînent au tir à l'arc ou s'amuse à apprivoiser des perroquets. Ne croyez pas qu'ils méprisent les femmes, il n'en est rien, au contraire, il y a une grande harmonie entre les sexes, c'est juste que leurs attributions sont clairement limitées.

Les journées sont relativement identiques, les femmes se lèvent, s'occupent des enfants, puis lavent, coiffent et enduisent de rocou leurs maris. Ensuite, certaines s'occupent des enfants, d'autres préparent le repas (parfois les mêmes), d'autres accompagnent les maris à la pêche et à la chasse, parfois nous allons toutes à la cueillette de coquillages (la mer n'est pas trop loin), ou s'occuper d'un champ de manioc ou de coton, enfin s'occuper, regarder voir si ça pousse ou récolter, les champs sont en grande partie laissés à eux-mêmes.

Les enfants sont adorables, ils doivent à chaque repas tirer à l'arc pour faire tomber leur repas où les mères l'ont suspendu à un arbre. Ce qui fait qu'un môme de huit ans est capable de vous loger à dix mètres une flèche dans l'œil. J'ai remarqué que la langue utilisée avec les enfants n'était pas exactement la même qu'avec les adultes.

Les mères s'occupent admirablement des bébés, même si un psy leur reprocherait sûrement de ne pas casser la fusion. Jusqu'à environ deux ans, elles sont toujours, mais alors toujours, avec eux. Elles les portent dans des écharpes de cotons qu'elles ont mille façons de nouer. Le bébé tête quand il veut et n'est jamais seul, le résultat est qu'il ne pleure quasiment jamais, et, paradoxalement, quitte très facilement les jupes de sa mère l'âge venu.

Je commence à maîtriser les bases de leurs langages, je ne leur parle pas français, sauf au chef, qui parfois veut que je lui donne des cours. J'espère que je ne fais pas une erreur.

La semaine après mon arrivée, il y eut une autre fête pour la mise à l'eau d'une nouvelle pirogue, les hommes l'ont construite sur la plage de la rivière qui mène à la mer. Les pirogues sont sophistiquées, plusieurs bois sont utilisés selon ses vertus, ce n'est pas rien.

Pour annoncer la fête, le propriétaire est passé dans chaque maison offrir un verre de vin d'ananas et expliquer la raison du pourquoi, c'est l'occasion de longues palabres avec chacun.

Je suis bien, tout me paraît simple et sans ambiguïté chez ce peuple. Je ne sens aucun regard concupiscent sur mon corps, ils sont charmants et heureux, j'ai bien fait de rester.

- *Allez au [655](#).*

667

Je dis au revoir à tout le monde, ils ont l'air déçus que je parte, ils me donnent dans un sac les cadeaux qu'ils m'ont faits la veille. Je prends le sac et nous partons avec le curé.

— Je m'appelle Père Albert.

— Moi, c'est Marie.

- *Les enfants nous accompagnent quelques mètres puis nous nous retrouvons sur la plage. Je suis contente de revoir la mer. Allez au [665](#).*

668

Je laisse mon sac sur la plage, laissant derrière moi mon expérience d'indigène. Père Albert est trop préoccupé pour commenter.

- *Et la longue marche sur la plage continue. Allez au [680](#).*

669

Je fais comprendre à Iyuka que je veux rejoindre l'autre « village », je maîtrise maintenant assez la base de leur langue pour me faire comprendre. Iyuka a l'air un peu contrarié, mais me souhaite bonne chance (en langage Caraïbes, ça donne « que l'oiseau

de l'Icheiricou te porte sur ses ailes », un truc comme ça). Je salue tout le monde et pars seule sur la plage.

- *Tout d'un coup, je me dis que je suis à poils et que je ne sais pas du tout ce que je vais trouver. Je rebrousse chemin. Allez au [730](#).*
- *J'avance vers de nouvelles aventures. Allez au [707](#).*

670

Personne ne me dit rien, je peux apparemment rester.

Nous quittons le village pour nous enfoncer dans la forêt, c'est une femme d'une quarantaine d'années qui est à notre tête, Kaiyo. Elle a pour l'occasion une parure de tête avec des petits os qui pendent. Je ne la connais pas particulièrement, elle parle peu et reste plutôt avec les personnes âgées.

Nous marchons, silencieux. Après une petite heure de marche, nous atteignons une montagne. Nous montons un peu et arrivons à l'entrée d'une grotte.

Là, tous les Caraïbes éteignent leurs torches et rentrent, toujours en silence, dans la caverne.

- *Heu, je vais les attendre dehors, on ne voit strictement rien là-dedans. Allez au [701](#).*
- *Je les suis. Allez au [657](#).*

671

Tout le monde est prêt, mais nous avons l'air d'attendre encore quelque chose. Soudain, un brouhaha s'empare de l'assemblée. Du fleuve arrivent une demi-douzaine de pirogues. La tribu d'à côté se joint à eux. Ils accostent et se saluent dans une grande joie. Ils ont l'air de bien se connaître, ce sont des retrouvailles.

Enfin, ils montent sur la pirogue, nous saluent et descendent la rivière jusqu'à la mer...

Ce sont les hommes qui pagaient, l'ambiance est joyeuse. Une fois la dernière pirogue disparue, nous rentrons tranquillement au village. Les femmes n'ont pas du tout l'air tristes ou inquiètes, ça donne l'impression que leurs maris et pères sont partis à un pique-nique, j'aurais peut-être dû y aller.

Le village, livrée aux femmes et aux enfants, sera particulièrement joyeux, j'ai l'impression que c'est un peu les vacances sans les hommes, tout sera plus lâche, plus

détendu. Je comprends que les hommes ne reviendront pas de la guerre avant cinq ou six jours.

Je me surprends à penser à Meyopo, celui qui est promis à devenir le nouveau Cacique, et, de jour en jour, je me demande si je ne deviens pas amoureuse de lui. C'est étrange, car je ne l'avais pas particulièrement remarqué avant.

Les jours passent agréablement, je continue à approfondir mes connaissances de ce peuple, langue et habitudes, et au soir du cinquième jour, les hommes reviennent, fiers comme des guerriers victorieux, je guette Meyopo...

- *Allez au [705](#).*

672

Je lui raconte n'importe quoi, il est très intéressé, je lui parle d'une armée efficace et sans pitié, d'armes secrètes, de magie effroyable, de la haine de la trahison et d'un absolu d'indépendance.

— Voilà, lui dis-je dans un sourire hypocrite.

Nous nous reposons tandis qu'il semble réfléchir sur mes gros mensonges en attendant les autres. Ils arrivent enfin, les bras chargés de fruit.

(Marie acquiert la clef de la langue fourchue +13)

Après une sieste sans conséquence, nous nous remettons en route. Sœur Thérèse se plaint de son bras, et à peine partis, nous devons réaccoster. Sœur Isabelle a l'air d'avoir attrapé la turista, je le sens de plus en plus mal, ce voyage.

- *Allez au [741](#).*

673

— Ça va Mademoiselle.

— Oui, oui.

Les Indiens me regardent inquiets et me tendent unealebasse d'eau.

— Nous sommes en 1713 donc, au temps des pirates.

— Tout à fait.

— Et si je partais avec vous, que va-t-il m'arriver ?

Eh bien, si vous n'avez pas de moyen, peut-être trouverez-vous une place comme servante chez un marchand, je peux même en parler au gouverneur. À moins que vous

ne désiriez rejoindre les ordres, ou peut-être êtes-vous capable de vous débrouiller par vous-même.

- — *Je vais rester ici, au revoir. Allez au [677](#).*
- — *Heu, je vais venir avec vous finalement, attendez cinq minutes, je me dépêche. Allez au [664](#).*

674

— Comme vous voulez Mademoiselle, après tout, chacun est libre, et ils ne sont pas pires que d'autres, mais prenez garde. Comme vous êtes française, faites oublier votre nationalité, s'ils sont de mauvais poil et qu'ils s'en rappellent, vous risquez de finir à la casserole.

— Pourquoi ?

— Parce que notre gouverneur vient de les trahir une fois de plus, et que pour les Caraïbes, nous sommes tous responsables des actes de notre tribu. S'ils ne m'ont pas encore massacré, c'est grâce à mes très bonnes relations avec le Cacique. Mais les autres tribus risquent de ne pas réagir pareil, nous regagnons Saint-Domingue.

— Les pirates ?

Oui, les pirates, je pense qu'ils vont devenir les alliés privilégiés des Caraïbes, maintenant.

- — *Tant pis, je préfère les Caraïbes à devenir une servante ou une nonne. Allez au [654](#).*
- — *Je vais venir avec vous finalement. Allez au [665](#).*

675

— Comme vous voulez Mademoiselle, après tout, chacun est libre, et ils ne sont pas pires que d'autres, mais prenez garde comme vous êtes française, faites oublier votre nationalité, s'ils sont de mauvais poil et qu'ils s'en rappellent, vous risquez de finir à la casserole.

— Merci, j'en tiendrais compte.

— J'ai beaucoup aimé ce peuple et je vous envie presque. Que Dieu vous bénisse, ma fille.

— Heu, merci.

Je le laisse partir sans regret, il était sympa finalement lui aussi, mais les Caraïbes sont plus sympas qu'un rôle de bonniche ou de nonne. C'est vraiment n'importe quoi ma vie.

Les Caraïbes sont ravis de me voir rester, je quitte définitivement mes habits et décide une fois pour toutes de me transformer en Caraïbe. Le rocou sur mon corps, ce pigment ocre, de nouveau les bijoux en corail, les tresses, je suis l'une d'elles, mon cœur bat, je respire à plein poumon. Qu'est-ce qu'on est bien à poils ! Les Caraïbes décident de refaire une fête ce soir pour moi, je participe avec les autres femmes à toute la préparation.

- Allez au [666](#).

676

Nous marchons des heures durant, Père Albert m'a montré comment faire un chapeau avec une palme pliée. Il est bon bougre, même si bon, ben, c'est un curé quoi. Je me rends compte que je laisse un peu à regret les Caraïbes.

(Marie a dorénavant la clef de corail +18)

Il m'interroge un peu sur mon passé, alors je lui raconte un peu n'importe quoi, je n'ai pas envie de lui dire la vérité. Quand il croit deviner quelque chose sur mon histoire, je lui dis oui, comme ça il est content. Donc, j'ai quitté la France il y a trois ans pour servir la femme d'un marchand, je me suis enfuie pour échapper aux mauvais traitements, et je me suis retrouvée chez les Caraïbes un peu comme ça, bof... pourquoi pas ?

Sur lui, j'apprends qu'il est dominicain, et pas jésuite (ça a l'air important pour lui de le préciser). Troisième enfant d'une famille modeste de petits fonctionnaires du roi, il a été placé à cinq ans dans un monastère, et il est parti en mission il y a quatre ans. Nommé responsable de ce couvent un peu spécial, il a essayé d'évangéliser les Caraïbes, sans succès. La tribu dans laquelle il m'a trouvée ne le connaissait que depuis quelques mois, mais il a sympathisé rapidement avec leur Cacique.

Les Caraïbes m'accueillaient toujours bien, enfin, avant que notre gouverneur ne les trahisse, j'ai eu le temps d'apprendre les rudiments de leur langue et de leur faire quelques sacrements, mais ils m'ont toujours pris pour une espèce de conteur. Je ne crois pas qu'il ne m'ait jamais pris au sérieux, moi et la bible.

Les heures passent, le sac de cadeaux des Caraïbes commence à me peser. En fait, je ne peux plus le porter tellement j'ai mal à l'épaule. Il y a des poudres de rocou, quelquesalebasses ouvragées, quelques bijoux, des souvenirs quoi...

- *Je laisse tout sur la plage. Allez au [668](#).*
- *Je garde au cou un collier de corail particulièrement réussi et laisse le reste sans intérêt. Allez au [681](#).*
- *Je demande à Père Albert de porter mon sac. Allez au [656](#).*

677

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Adieu, et que Dieu vous bénisse.

— Merci, pas de quoi.

Il part, et franchement, je suis contente qu'il parte, c'est vraiment n'importe quoi ma vie.

Les Caraïbes sont ravis de me voir rester et ils décident de refaire une fête ce soir pour moi, je participe avec les autres femmes à toute la préparation.

- *Allez au [666](#).*

678

679

680

La nuit commence à tomber.

— On est bientôt arrivés ?

— Dans quelques heures encore.

— Je ferais bien une pause.

Nous nous arrêtons vers une crique, et trouvons quelques coquillages et un goyavier. Après une petite demi-heure de repos, nous repartons. C'est quand même incroyable de pouvoir se nourrir gratuitement et facilement, tu m'étonnes que c'est des pays où on ne sait pas trop ce que c'est que le travail...

Je commence vraiment à avoir mal partout, et je suis contente d'avoir abandonné mon sac, même s'il n'était pas trop lourd. Cette fois, il fait nuit noire.

— Vous arriverez à retrouver le chemin même dans la nuit ?

— Ne vous en faites pas.

Non, non, je ne m'en fais pas.

Après encore trois heures de marches, tout mon corps veut se poser. Enfin, nous voyons un feu au loin sur la plage.

— Je leur avais interdit de faire du feu !

— Peut-être que ce n'est pas eux ?

— Nous verrons, venez, longeons par la jungle, nous verrons bien si c'est eux ou pas.

- Allez au [658](#).

681

Je garderai ce collier comme souvenir de mon expérience, en plus, il est vraiment joli. Si on aime, bien sûr...

Père Albert ne remarque même pas que je laisse mon sac, trop préoccupé par la situation, nous continuons notre longue marche.

- Allez au [680](#).

682

Les Caraïbes partent en silence dans la forêt. Bientôt, un silence inhabituel s'empare du village. Les enfants et mères restent calmes, comme s'ils participaient à distance au recueillement. Je dors chez Piyoua qui accueille pour l'occasion six enfants dans sa case.

Tout le monde s'endort assez rapidement, sauf moi.

J'aurais aimé leur raconter des histoires, j'ai hâte de maîtriser leurs langues. Je suis perdue dans une autre époque, à des milliers de kilomètres de chez moi, chez un peuple qui ne connaît même pas la télé ou les voitures, et pourtant... Jamais je n'ai eu l'impression d'être aussi vivante, et pour la première fois de ma vie, jamais aussi je n'ai eu autant envie d'être mère...

La musique de la respiration des enfants est une symphonie parfaite, le bruit de la jungle nocturne, moi... je finis par m'endormir en pensant à mon ancienne vie, et je me demande si je ne suis pas cruelle, car, rien de ce qui faisait ma vie ne me manque...

- Allez au [659](#).

683

684

Vous avez raison, on est jamais trop aidé.

685

686

687

688

689

690

691

692

— Pardon ?

— Ben oui, on pourrait quand même en discuter.

— Mais c'est l'Officier qui a dit ça, il faut lui obéir !

— Ben pourquoi ? Je pense que ça serait plus intéressant qu'on en parle tous ensemble pour voir ce que l'on veut faire.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— C'est lui Officier, il discute vos ordres !

— Vous discutez mes ordres, marin ?

— Ben, heu, j'aimerais qu'on en parle, c'est tout.

— Foutez-moi cette tapette à la flotte !

— Bien officier.

— Hé, laissez-moi, fascistes !

Plusieurs marins viennent pour me saisir, je sens leurs membres durs se serrer contre moi, ils me balancent à la flotte tandis que le travesti me regarde en souriant. Les marins continuent à m'insulter :

— Alors la flotte, on coule !

Mon Dieu, au moins j'ai échappé au bâton dans le cul. Je suis submergée d'émotions contradictoires et d'eau salée...

« Moi si j'étais un homme, je serais romantique... »

Diane Tell « Si j'étais un homme »

693

694

695

696

697

698

699

700

Ils me regardent avec étonnement. Iyuka et Meyopo me disent qu'ils acceptent, puis me tendent une épée de bois ? Je dois décider si je les accompagne seulement, ou si je veux participer à l'attaque.

- *Je prends l'épée de bois. Allez au [719](#).*
- *Je ne la prends pas. Allez au [735](#).*

701

Ils s'engouffrent tous dans cet immense trou noir et m'abandonnent là. Enfin, ils m'abandonnent, c'est moi qui ne les suis pas, mais c'est moi qui ai l'impression d'être abandonnée.

Seule dans la forêt, je me demande si je ne vais avoir encore plus peur que dans cette caverne. Au bout d'un moment, je me réponds si, j'ai grave la trouille, il y a des bruits vraiment bizarres et je ne sais pas encore allumer du feu comme eux. Ils arrivent à faire brûler de la mousse sèche avec deux bâtons, c'est assez incroyable d'ailleurs. Ils font une entaille dans l'un des deux bâtons qu'ils ensèrent avec leurs pieds et font tourner rapidement l'autre dans l'entaille, et ça brûle. Bon, c'est un bois bien spécial quand même.

Paniquée, je me résous à les rejoindre, mais à peine deux pas dans la caverne, je me cogne le pied contre un truc qui me fait super mal. Je le ramasse et vais le voir à la lumière de la lune, c'est un crâne humain, je le rebalance aussi sec dans la caverne d'où j'entends sortir maintenant d'étranges psalmodies, et je me dis que, finalement, j'ai bien fait de ne pas y aller.

Du coup, je tremble toute seule comme une conne dans la nuit noire, imaginant milles conneries diverses venant m'attaquer, me violer ou je ne sais quoi d'autre, j'ai vraiment la trouille, merde. C'est pas possible quand même, à mon âge, d'avoir peur la nuit, seule, dans une jungle, infestée de fauves, alors qu'une cérémonie se passe à quelques mètres dans une caverne remplie de cadavres, à milles kilomètres de chez moi, dans un autre temps.

Enfin, je me concède le droit de péter de trouille et de prier je ne sais qui de veiller sur moi...

Au bout d'une petite heure qui me parut une éternité, tous les Caraïbes sortent en silence de la caverne, je suis très contente de les revoir, personne ne parle et nous rentrons dans un silence recueilli jusqu'au village où je m'empresse de rejoindre ce que je considère comme ma maison confortable et sûre...

J'ai du mal à m'endormir, encore terrorisée par le souvenir de ma terreur.

La nuit, je me réveille en sursaut, j'ai rêvé d'une grande chauve-souris noir mangeuse d'hommes. Bien qu'elle ne m'attaquait pas, elle restait au-dessus de ma tête comme un vautour au-dessus d'un mourant dans un désert. Brrr

- *Allez au [659](#).*

702

— Pousse-toi Marie, c'est dangereux !

— Mais, j'ai essayé de vous prévenir...

— Tais-toi !

Les coups de feu commencent à partir dans la direction des Soliens, ils sont fauchés comme les blés, je hurle de désespoir. La seule personne que j'ai convaincue ne sait pas quoi faire dans ce chaos ambiant.

— Éloignez Marie ! Elle craque.

Samuel me tire en arrière, tout en continuant à tirer.

— Laisse-moi, il faut les sauver !

Je vois les enfants et leurs mères dans des mares de sang, Marc bande, je le sens contre moi. Les Soliens se laissent massacrer, tout tourne, je m'évanouis...

- *Allez au [639](#).*

— Alors, chère Marie, que comptez-vous faire de retour à Saint-Domingue ?

— J'avoue que mon futur est un grand mystère, je ne sais pas.

— Êtes-vous lettrée ?

— Est-ce que vous voulez savoir si je sais lire et écrire, oui ?

— Ho, et bien sachez que le gouverneur cherche une nouvelle préceptrice pour ses deux enfants, Jean et Louis. Je pourrais vous introduire. Je suis sûr qu'il serait intéressé, la place est bonne, le couvert et la chambre sont assurés et l'émolument n'est pas à dédaigner. Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien pourquoi pas, il faut voir.

— Je suis sûr que vous seriez une parfaite préceptrice, me dit Charles-Henri en me passant le bras autour du cou.

- *Je le laisse faire. Allez au [662](#).*
- *Je le repousse. Allez au [713](#).*

— Mais...

— Charles-Henri, nous nous connaissons à peine. Ne me donnez pas si rapidement une impression de goujat, je vous en serai reconnaissante.

Il repart la queue basse et je mets une éternité à retrouver le sommeil. C'est la voix de Père Albert qui me réveille beaucoup trop tôt, j'ai l'impression que je me lève pour aller à l'école.

- *Allez au [712](#).*

Meyopo arrive en tête, son épée de bois brandi. Derrière lui, Iyuka, fier. Ils tiennent une corde où une dizaine de prisonniers est tenue en laisse, je remarque aussi que de nombreuses femmes sont avec eux.

Les nouvelles femmes sont superbes, grandes, dignes, les traits fins et leurs seins somptueux et fermes. Avec ma poitrine en œuf au plat, je me sens soudainement jalouse. Voilà d'où viennent une partie des femmes du village, ils les kidnappent. Elles ne sont pas attachées. Les hommes, beaux et fiers eux aussi, regardent droit devant eux, le visage fermé et méprisant.

Je ne compte aucune victime de notre côté, le raid a dû être bien préparé.

Une excitation s'empare de tout le village, impossible d'approcher Meyopo, il donne des ordres pour que les prisonniers mâles soient attachés à des poteaux au centre du village. Parfois, un prisonnier crache à la face d'un Caraïbe et reçoit des coups d'une violence inouïe. Pourquoi les Caraïbes s'acharnent comme cela sur les prisonniers ? Je ne les pensais pas comme ça. En fait, ce n'était que le début d'une cruauté inouïe...

Les Caraïbes, une fois les prisonniers bien attachés, se mettent à les insulter et à se moquer d'eux. Les prisonniers restent impassibles, ils ne commencent qu'à réellement crier et à insulter à leur tour que quand Meyopo, armé d'un tison, leur transperce les côtes, et que les guerriers de tout âge s'amuse à leur planter des flèches avec adresse dans toutes les parties non mortelles du corps. Une immense nausée, ainsi qu'une fascination morbide s'empare de moi.

Les femmes du village restent coites, tandis que les prisonnières détournent le regard. Les enfants, eux, dans leur immense majorité, sont très curieux et les petits garçons n'hésitent pas à tirer des flèches sous les conseils de leurs pères.

Je croise le regard de l'un des prisonniers. Même sous la torture, son visage reste d'une violente dignité, ni ils ne supplieront, ni ils ne baisseront les yeux...

Tout d'un coup, le sol semble se défilier sous mes pas, surtout quand Meyopo, armé d'un couteau, leur découpe les épaules comme on le ferait d'un quartier de viande...

- Allez au [722](#).

706

Cinq minutes après, il se reculotte satisfait et pars se coucher en me laissant totalement frustrée. Je viens de découvrir le sens de goujat, connard et éjaculateur précoce en cinq minutes.

Énervée au plus haut point, je me finis toute seule et essaie de trouver le sommeil. En plus, il ronfle cet abruti.

Après avoir passé une partie de la nuit à essayer de dormir, hésitant sans cesse à aller lui casser la gueule, vexée comme un pou, j'arrive enfin à m'endormir...

C'est la voix de Père Albert qui me réveille ce qui me paraît quelques instants plus tard, j'ai l'impression que je me lève pour aller à l'école après une nuit d'insomnie.

(Marie a acquis la clef de la cuisse +47)

- Allez au [712](#).

707

Un sentiment de liberté s'empare de moi, je me sens forte, je prends un grand bâton et avance pleine de fougue sur la plage. La nuit, je me couche sous un palmier après m'être nourrie de quelques goyaves et coquillages. Je regarde la nuit tomber, les animaux de la jungle font toujours un vacarme incroyable à cette heure de la journée. Je reste assise, regardant la mer.

Le lendemain matin, le temps s'est épaissi, et un vent violent balaie les côtes, je continue ma route. Après quelques heures de marches, je vois un petit bateau passer.

— Yoho ! Du bateau !

J'ai pris une immense palme que je secoue comme un drapeau en m'époumonant. Le bateau dépasse ma position, merde, ça marche pas, ha si, je vois quelqu'un qui me voit, rejoint par d'autres types, ils changent de cap. J'arrête de bouger ma palme, tant mieux, je commençais à avoir mal aux bras, et j'attends tranquillement qu'ils arrivent.

Le petit voilier arrive. Je vois des tas de têtes à la proue du bateau en train de voir qui je suis. Plus il s'approche, plus je me rends compte qu'ils ont à peu près mon âge. Le bateau mouille à quelques mètres. Là, ils se mettent à me gueuler bonjour en Caraïbe, ben oui, vu mon look.

— Je ne suis pas une Caraïbe, je suis française, je veux venir avec vous !

— Et ben, viens !

Celui qui a parlé doit être le Capitaine, il a un grand chapeau avec des plumes de perroquets et deux pistolets au côté, il ne doit pas avoir seize ans.

Je rentre dans l'eau et nage jusqu'à l'échelle de corde qu'ils ont fait tomber. Sur le pont, je découvre toute une bande de jeunes qui est en train de me mater en ricanant.

— Vous n'auriez pas des habits ?

— Allez lui chercher des fringues !

Le Capitaine me sourit effrontément. Je regarde les autres, je suis entourée d'une trentaine de jeunes adultes. Certains n'ont pas dû avoir la vie facile, cicatrices, œil crevé avec le bandeau réglementaire, boiteux, estropiés, mais ils ont l'air de bonne humeur. On m'emmène un pantalon de toile tenu par une corde et une chemise, mais je garde un collier de corail Caraïbe en souvenir.

(Marie gagne la clef de corail -18)

— Qu'est-ce que tu fais là, ma grande ?

— J'étais chez les Caraïbes...

Et là, je leur raconte tout ce qui m'est arrivé depuis quelques semaines, inventant un passé où je me serais enfuie d'un marchand qui me maltraitait pour trouver refuge chez les Caraïbes, puis, mon envie de voir du pays...

— Ben, c'est sûr qu'avec les Caraïbes, tu sais jamais si tu vas pas finir à la casserole !

— Pourquoi ?

— Hé, les gars, elle a passé du temps chez les Caraïbes et elle n'a même pas vu qu'ils étaient cannibales !

Éclat de rire général.

Ils étaient cannibales ? Bon, ben j'ai bien fait de me tirer alors, surtout qu'ils ont l'air sympas ici.

- *Allez au [738](#).*

708

Je m'éloigne du village, le cœur battant, une envie de vomir me prend et je rends tout mon repas, puis de la bile verte.

Je ne comprends plus rien, j'ai l'impression que mon peuple, les Caraïbes, s'est transformé en monstres, qu'ils ne sont plus ceux que j'ai connus, que je vis un cauchemar.

Je commençai à reprendre mes esprits, en me disant que finalement, je ne les connaissais que peu, quand une odeur de viande arrive à mes narines, et je ne peux pas m'empêcher de croire que c'est celle de la chair humaine que l'on grille.

Je ne peux y croire, je retourne jeter un coup d'œil, c'est affreux, tous les prisonniers ont les épaules découpées et les Caraïbes font passer un plat de viande entre eux. Je sais que ce sont les épaules des prisonniers, je m'éloigne à nouveau. Je ne sais plus ce que je dois faire. Pourrais-je continuer à vivre ici ?

- *Je décide de m'enfuir pour ne plus jamais revenir. Allez au [732](#).*
- *Je ne veux pas prendre de décision maintenant, je vais attendre que la nuit passe. Allez au [744](#).*

709

L'orgie continue, ils dansent, torturent, mangent, chantent, boivent. La culmination de la soirée se passe quand Iyuka cède son collier croissant de lune à Mayapo, en en faisant le nouveau Cacique.

- *Je continue de regarder, fascinée. Allez au [725](#).*
- *J'en assez vu, je vais me coucher. Allez au [744](#).*

710

— Ha, Marie, vous êtes une merveille, savez-vous que je pourrais facilement vous trouver du travail à Saint-Domingue. Il s’approche de moi et commence à me caresser les cheveux. Je ne sais pas, dès que je vous ai vu...

Il approche son visage bronzé pour m’embrasser.

- — *Laissons ça là pour le moment Charles-Henri, nous reparlerons de tout ça demain, dis-je en le repoussant définitivement, pour ce soir au moins. Allez au [704](#).*
- *Je lui offre mes lèvres, ma bouche, et bientôt tout le reste... J’ai besoin d’affection... Allez au **706**.*

711

Le soir, nous avons de nouveau bivouaqué sur une île. Tout le monde est recueilli et prépare ses forces. De nouveau, les femmes se sont occupées de la nourriture.

Le lendemain, nous approchons de toute une myriade d’îles, il y en a partout de tailles différentes. Là encore, nous faisons une pause quand le soleil est trop fort et repartons quand il commence à décliner. Mais ce soir, nous nous arrêtons plus tôt sur une petite île et une pirogue part en éclaireur.

Tard dans la soirée, elle revient. Les hommes parlent, j’arrive à comprendre qu’ils ont trouvé le camp de nos ennemis et qu’ils préparent leur attaque cette nuit. Tout le monde veille, les hommes préparent leurs flèches en les enduisant d’un liquide poisseux, celui qu’ils avaient préparé quand je croyais qu’ils faisaient de la cuisine. Apparemment, ils vont attaquer de nuit avec des flèches empoisonnées, on ne peut pas dire qu’ils ont le style chevalier.

Au milieu de la nuit, ils partent en guerre.

- *Je les attends avec les autres femmes à notre campement. Allez au [743](#).*
- *Je leur fais comprendre que je veux les accompagner. **Marie 700**.*

712

La petite troupe se lève, Charles-Henri me lance un petit sourire en coin dès qu’il me voit. Nous déjeunons de quelques fruits et de quelques biscuits secs. Puis, nous nous logeons dans la pirogue. Le jour commence à peine de se lever, nous sommes quatre à pagayer tandis que le cinquième se repose.

— Si tout se passe bien, nous devrions être à Saint-Domingue dans une dizaine de jours, précise Père Albert.

Dix jours, mazette, ça va être long.

Au bout de deux heures, nous bivouaquons à peu près là d'où nous sommes partis hier soir avec Père Albert. J'ai déjà les bras en compotes, et les deux sœurs sont relativement inefficaces. Quand l'une d'elles pagaie, nous avons tendance à tourner de leur côté, il faut sans arrêt récupérer le cap. Sœur Isabelle a l'air de bouder et Sœur Thérèse passe son temps à marmonner des prières jusqu'à énerver Père Albert lui-même, qui lui demande régulièrement de se taire.

Nous nous arrêtons dans une relative nervosité. Charles-Henri va directement se reposer à l'ombre tandis qu'il ordonne aux sœurs de trouver à manger. Elles obéissent de mauvais cœurs. Père Albert les accompagne, tant mieux, on n'allait pas manger avant ce soir si on se reposait uniquement sur ces deux bras cassés.

- *Si vous êtes allé chez les Caraïbes : allez au **753**.*
- *Sinon : Charles-Henri fait la sieste pendant que je me demande encore et encore comment je suis arrivée ici. Allez au [741](#).*

713

— Enfin, Marie, je ne vous demande pas grand-chose.

— Moi non plus Charles-Henri, la journée a été dure et celle de demain ne le sera pas moins, et puis, nous avons tout le temps de faire connaissance.

— Ho, Marie, vous me rendez fou !

— À demain, lui dis-je en souriant.

Charmé, il me répond en m'envoyant un petit baiser de la main.

Quel gros lourd, je vais me coucher un peu plus loin en espérant qu'il ne revienne pas à la charge dans la nuit, j'ai sommeil moi.

- *Allez au [712](#).*

714

Je vais voir le Cacique et demande à partir avec les guerriers. Il me regarde d'un air sérieux et va consulter Meyopo qui acquiesce. Ils me font signe qu'ils sont d'accord, je suis contente, je pars à l'aventure. Une excitation s'empare de moi, je me rapproche des pirogues.

Nous avons l'air d'attendre encore quelque chose. Soudain, un brouhaha s'empare de l'assemblée, du fleuve arrive une demi-douzaine de pirogues. La tribu d'à côté se joint à nous. Ils accostent et se saluent dans une grande joie. Ils ont l'air de bien se connaître.

Enfin, nous montons sur une pirogue, saluons ceux qui restent et descendons la rivière jusqu'à la mer...

Ce sont les hommes qui pagaient, l'ambiance est joyeuse, je suis contente.

- *Allez au [720](#).*

715

Je pars sous un palmier m'allonger. Mon corps nu sur le sable tiède me plonge dans des délices sensuels, et soudain, j'aimerais faire l'amour avec Meyopo... Je m'enfonce dans mes rêveries jusqu'au départ.

Le soleil n'est plus à son zénith, nous sommes reposés et repus, nous repartons jusqu'à la prochaine île.

- *Allez au [711](#).*

716

Je lui dis leur nombre, la localisation de leur village, leur organisation sociale et tente de répondre à ses questions, même si, finalement, je ne sais pas grand-chose.

Voilà, lui dis-je dans un sourire, en espérant qu'il saura se rappeler de ma franchise le moment venu.

(Marie acquiert la clef de la langue -12)

Nous nous reposons tandis qu'il semble réfléchir à mes informations. Les autres arrivent enfin, les bras chargés de fruits.

Après une sieste sans conséquence, nous nous remettons en route. Sœur Thérèse se plaint de son bras, et à peine partie nous devons réaccoster, Sœur Isabelle a l'air d'avoir attrapé la turista, ça va être long, ce voyage.

- *Allez au [741](#).*

717

Nous rebroussons une fois de plus chemin.

Le bateau passe sa route et tout le monde est rassuré. Par contre, j'ai l'impression qu'à ce rythme nous arriverons à Saint-Domingue dans quinze ans.

- *Allez au [739](#).*

718

Une excitation s'empare de tout le village, Meyopo donne des ordres pour que les prisonniers mâles soient attachés à des poteaux au centre du village. Un prisonnier crache à la face d'un Caraïbe et reçoit des coups d'une violence inouïe sous l'acclamation du village. J'essaie de faire bonne figure, mais je commence à avoir peur de la suite...

Les Caraïbes, une fois les prisonniers bien attachés, se mettent à les insulter et à se moquer d'eux. Les prisonniers restent impassibles, ils ne commencent qu'à réellement crier et à insulter à leur tour que quand Meyopo, armé d'un tison, leur transperce les côtes, et que les guerriers de tout âge s'amuse à leur planter des flèches avec adresse dans toutes les parties non mortelles du corps. Une immense nausée, ainsi qu'une fascination morbide, s'empare de moi. En fait, ils ne vont pas les soigner, ils les ont ramenés pour les torturer en public.

Les femmes du village restent coites, tandis que les prisonnières détournent le regard. Les enfants, eux, dans leur immense majorité, sont très curieux et les petits garçons n'hésitent pas à tirer des flèches sous les conseils de leurs pères.

Je croise le regard de l'un des prisonniers. Même sous la torture, son visage reste d'une violente dignité, ni ils ne supplieront, ni ils ne baisseront les yeux...

Tout d'un coup, le sol semble se défilier sous mes pas, surtout quand Meyopo, armé d'un couteau, leur découpe les épaules comme on le ferait d'un quartier de viande...

- *Allez au [722](#).*

719

Me voilà guerrière Caraïbe. Nous laissons les autres femmes et partons dans la nuit noire. En pagayant, personne ne fait de bruit. Après une heure de pirogue, nous abordons et nous nous faufile dans la jungle, guidés par l'éclaireur.

Nous arrivons vers une petite clairière où nous découvrons plusieurs maisons de bois à deux étages et recouvertes de feuilles de palmiers. L'une d'elles est somptueuse, de toutes les couleurs, la nuit claire permet d'en deviner tout l'éclat.

Plusieurs guerriers, armés d'arcs et de flèches, partent de chaque côté pour encercler le village, tandis que nous allumons des torches. Le groupe dont je fais partie, guidé par Meyopo, se rapproche de la première maison.

Meyopo, sans hésiter, met le feu aux maisons les unes après les autres.

- *Soudain, je ne peux pas supporter ces façons de faire. Nous attaquons vraiment comme des traîtres, je me mets à hurler de toutes mes forces. Allez au [746](#).*
- *Je laisse le plan se dérouler. Allez au [734](#).*

720

Rapidement, nous atteignons la mer. Les hommes pagaient dans un rythme soutenu, une impression de force se dégage de leur bras. Nous, les femmes, nous n'avons qu'à profiter de la croisière. Je me demande presque si je n'aurais pas aimé combattre, emportée par cette force virile. Je regarde la côte défiler. Le paysage est montagneux, superbe, la mer est incroyable, nous passons au-dessus de fabuleuses colonnes de coraux noirs et rouges.

Au bout de deux heures, nous ne longeons plus notre île et la laissons derrière nous, mais au loin, nous pouvons deviner une autre terre. Il y a apparemment tout un archipel. Au loin aussi, sur notre droite, un grand navire nous tourne le dos, il passe entre les deux îles.

Au bout de deux autres heures, nous avons traversé le bras de mer entre les deux îles et accostons. Il était temps, la chaleur devenait insupportable.

Amarrés sur la plage, je comprends que c'est là que les femmes doivent agir. Nous partons dans les terres pour trouver des fruits, tandis qu'un autre groupe ramasse des coquillages. Les hommes arrivent à chasser quelques iguanes que nous faisons rôtir. L'ambiance est bonne. Autant les Caraïbes étaient peu diserts sur les pirogues, autant ils discourent sans fin et avec gaîté au sol.

Rapidement, le repas est prêt et nous mangeons, puis nous faisons une longue sieste. De nouveau, un grand navire passe au loin pour suivre la même route que celui de tout à l'heure. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de trafic à à peine deux heures de pirogues de notre village, l'idée d'être séparée du reste du monde me quitte.

J'essaie de leur demander à qui sont ces bateaux, mais ce n'est pas très clair, à part comprendre que ce ne sont pas des Caraïbes, et qu'ils ont un « village » de l'autre côté de l'île, je n'en sais pas plus.

- *J'ai soudainement envie de laisser là les Caraïbes et d'aller de l'autre côté de l'île voir ce « village », si ça ne me plaît pas, je pourrais toujours retourner chez eux. Allez au [669](#).*
- *Tout le monde a l'air de se forcer à se reposer, je m'allonge pour garder des forces pour le reste de l'expédition. Allez au [715](#).*

721

722

Tout le village semble changer de dimension, cette mise à mort d'une cruauté inouïe s'empare de l'assemblée, mon ventre se dilate, mon cerveau explose, je suis fascinée, tout en ayant l'impression de perdre la tête.

- *Je reste, hypnotisée. Allez au [740](#).*
- *Je m'éloigne, apeurée d'être emportée par la folie. Allez au [708](#).*

723

— Faîtes un effort Marie, pour moi, je vous en saurais grée.

— Ho, même pour vous mes souvenirs ne sont rien Charles-Henri, je vous assure, lui dis-je dans un grand sourire hypocrite.

Un peu désappointé, il n'ose pas insister. Nous nous reposons en attendant les autres. Ils arrivent enfin, les bras chargés de fruits.

Après une sieste sans conséquence, nous nous remettons en route. Sœur Thérèse se plaint de son bras, et, à peine partis, nous devons ré accoster, sœur Isabelle a l'air d'avoir attrapé la turista, je le sens de plus en plus mal, ce voyage...

- *Allez au [741](#).*

724

— D'accord, mais si ce sont des pirates, je vous prierais d'oublier de dire que je suis un émissaire du gouverneur et du lieutenant général.

Nous pagayons l'air de rien, et effectivement, bien que nous ralentissions pour ne pas les croiser, le bateau bifurque pour aller à notre rencontre.

— Le bateau est un tartane, soit ce sont des Espagnols, soit ce sont des pirates qui ont fait une prise de guerre, dans les deux cas, je vous en supplie, oubliez ma fonction.

— Ne vous en faites pas, je parlerai, dit Père Albert. Mais il n’y a pas de pavillon, je crains que ce ne soit des pirates.

La proue s’avance vers nous, deux ou trois gamins de mon âge nous regardent, ils sont torsés nus et portent des foulards sur la tête, un sabre bien en évidence.

— Ce sont des pirates, prions pour que tout se passe bien.

— Holà, du bateau, que faites-vous là et qui êtes-vous ? lance un pirate à bonnet rouge.

— Je suis le Père Albert, j’étais en mission et je retourne à Saint-Domingue.

— Un curé, hé mon père, ne voudrais-tu pas sauver notre âme, je crains que Satan ne soit notre père à tous !

Les pirates se mettent à rigoler, j’hallucine, ce sont des jeunes, pas un n’a l’air de dépasser la trentaine.

— Vous avez l’air d’avoir de biens jolies donzelles sur votre pirogue, hé les filles, pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ? Nous vous promettons la belle vie !

— Capitaine, venez voir, un curé et deux belles filles.

Un gamin de seize ans apparaît, il a un grand chapeau avec des plumes de perroquet et deux pistolets aux côtés.

— Montez sur le bateau que nous discussions un peu.

— Mais...

— Tout de suite, où je vous envoie par le fond !

Les pirates nous font descendre une échelle de corde. Nous montons, Charles-Henri se débrouille pour monter juste derrière moi.

- *Allez au [745](#).*

725

L’orgie continue jusqu’à l’orée du jour, les Caraïbes vont enfin s’endormir dans la plainte lugubre des torturés qui n’ont pas été achevés.

Certains sont morts, d’autres gémissent. C’est une véritable boucherie et un festin pour les mouches agglutinées sur leurs plaies. Il n’y a plus que moi et eux.

- *Je les achève, ils ont assez souffert. Allez au [726](#).*
- *Je leur emmène un peu à boire et à manger et tente de chasser les mouches. Allez au [760](#).*
- *Je retourne me coucher, à quoi bon... Allez au [733](#).*

726

Hé, je n'ai jamais tué personne moi, je ne sais même pas comment on fait. Je fais quoi ? Je les assomme, je les égorge, merde, j'ai envie de pleurer, c'est bien, non ? De les achever, c'est quand même plus humain.

Je prends une corde et étrangle les survivants en fermant mes yeux mouillés de larmes. Avant d'achever le dernier, il murmure quelque chose, j'ai l'impression qu'il me remercie, l'odeur de sang et de viandes est insupportable. Je m'éloigne du camp et pleure toutes les larmes de mon corps. J'ai l'impression que la vie n'a pas de sens, enfin si, qu'elle en a un, mais cruel, absurde, et pour tout dire, inhumain...

- *Je décide de quitter les Caraïbes à jamais, je ne pourrais plus les regarder en face après ce qu'ils ont fait. Allez au [732](#).*
- *Je décide de me reposer, je suis épuisée, traumatisée, ce n'est pas le moment de prendre des décisions. Allez au [762](#).*

727

Je nage vers le bateau sous le soleil, j'ai essayé de calculer mon itinéraire pour le croiser, mais ce n'est pas gagné. Il y a longtemps que je n'ai pas beaucoup nagé et mes bras me font rapidement mal, mais je ne panique pas, je vais y arriver.

Je ne peux pas m'empêcher de me dire que je ne vais pas y arriver, il n'y a rien de plus effrayant que de sentir l'immensité de la mer sous son corps, et rien pour se poser, là c'est sûr, si on lâche, la mer ne nous fera pas de cadeau.

À bout de souffle, je m'approche du petit bateau, je suis épuisée, et il va vite, si je rate mon coup, c'est la cata, en plus, je ne suis pas sûre d'avoir assez de souffle pour crier fort, je commence à me dire que je vais mourir.

— Hé ! Y'a quelqu'un !

En plus, je ne vois personne, je vais rater le bateau d'une bonne dizaine de mètres, je prends toutes les forces qui me restent pour crier une dernière fois :

— Hé, au secours !

Je suis trop conne.

- *Allez au [755](#).*

728

Me revoilà regonflée psychologiquement, les arguments ont parfois cela de valable, c'est que parfois, il vous convainc. Je ne vais quand même pas faire ma bourgeoise !

Je vais aider aux champs pour ramasser quelques patates douces. Les femmes capturées sont totalement libres et d'autres femmes leur font visiter le village en papotant, vous dire qu'elles respirent la joie de vivre serait exagéré, mais on sent qu'elles étaient préparées à l'éventualité.

Nous ramenons des patates douces pour le repas de midi. Je me rends compte qu'ils vont se servir de la graisse des prisonniers pour préparer le plat.

- *C'est too much, je suis une bourgeoise, je vais vomir et jamais je ne mangerais ça. Allez au [751](#).*
- *Soyons désinvolte, n'ayons l'air de rien, tout ça, c'est dans la tête. Allez au [742](#).*

729

Je me réveille avec un super mal au crâne, je le touche, il y a une grosse bosse. Je sens le roulis d'une pirogue, il fait à peine jour. L'embuscade est terminée et je n'ai rien empêché. Iyuka est agenouillé devant moi, il me regarde durement et m'explique que je n'aurais pas du venir, mais j'ai l'air d'en être quitte, putain, je suis dégoûtée...

Je regarde les autres pirogues, elles sont pleines à craquer. Une trentaine de prisonniers sont ligotés, une dizaine d'hommes blessés et une vingtaine de femmes. Ils sont superbes, les femmes ont de magnifiques poitrines et une prestance d'une rare noblesse, malgré leur situation.

Je suis entourée de femmes prisonnières, elles semblent accepter la fatalité avec une morgue exemplaire, quelques-unes, tout de même, se mettent à pleurer dans l'indifférence générale.

À l'orée du jour, nous bivouaquons. Les hommes se nettoient du sang, je me demande pourquoi ils en avaient autant autour du visage. Iyuka me met un cataplasme de plante sur ma plaie qui me soulage immédiatement. Nous ne comptons aucun blessé, aucune perte. Je regrette qu'ils n'essaient pas de soigner aussi les prisonniers blessés, certains ont de vilaines blessures, j'imagine qu'ils s'occuperont d'eux au village.

Le retour continue. Non seulement ils ne s'occupent pas des blessés hommes, mais les traitent avec cruauté, les frappant, ne leur donnant presque pas à boire ou à manger, se moquant d'eux.

J'essaie de me faire expliquer leur cruauté, je crois comprendre qu'on m'explique qu'ils sont mauvais, qu'ils sont le mal... j'imagine qu'il doit y avoir de la vengeance là-dessous...

Les femmes, par contre, sont rapidement détachées et traitées comme si elles faisaient déjà partie de la tribu. Je me rends compte que je comprends une partie de ce qu'elles disent. Il y a une racine commune entre les deux langages, c'est évident.

Enfin, épuisés, nous rentrons triomphalement au village. Tout le monde court à notre rencontre et Meyopo ouvre triomphalement la marche, son épée de bois brandi et Iyuka derrière lui. Je crois que les Caraïbes ont un nouveau chef...

- *Allez au [718](#).*

730

Je leur fais part de mon changement d'avis. Ils accueillent ma décision avec joie, presque avec soulagement. En fait, je finis par comprendre que ma présence parmi eux est une sorte de bénédiction et chasse le Mabouya, le mal.

Je pars sous un palmier m'allonger avec un étrange sentiment de sécurité... Je m'enfonce dans mes rêveries jusqu'au départ.

Le soleil n'est plus à son zénith, nous sommes reposés et repus, nous repartons jusqu'à la prochaine île.

- *Allez au [711](#).*

731

Sans réfléchir, emportée par l'ambiance, je prends un morceau et le mange.

Soudain, j'ai l'impression de communier avec toute la tribu. Le reste est une effroyable orgie, les blessés sont torturés jusqu'au bout de la nuit, nous dansons, les mangeons, chantons, l'ancien Cacique donne officiellement son collier croissant de lune à Mayapo, en faisant de lui le nouveau chef. Tout assurée dans ma nudité et ma nouvelle vie, je fais face à lui, le corps prêt à être offert, mais il est dans une espèce de transe et je comprends que ce n'est pas le moment. Enfin, à l'orée du jour, nous nous endormons dans la plainte lugubre des torturés qui n'ont pas été achevés.

- *Allez au [750](#).*

732

Je m'enfuis vers la plage, certaine de ne pas vouloir continuer à vivre avec des cannibales. Je m'endors sous un palmier, enchaînant les cauchemars.

Après avoir à peine dormie, je décide de suivre la plage vers l'est, je finirais bien par trouver un bateau d'européens ou je ne sais quoi. J'ai assez appris pour pouvoir me nourrir indéfiniment. J'arrive au bout de l'île, au loin, je vois une autre île.

Je décide tout de même, en souvenir des bons moments passés avec les Caraïbes de garder le collier de corail que j'ai au cou, quoi qu'il arrive.

(Vous gagnez la clef du corail -18, à partir de maintenant Marie ne voudra jamais retourner chez les Caraïbes. Ignorez à l'avenir le choix Marie 1020)

Au bout d'une journée d'attente, je vois un petit bateau à voile qui va passer entre les deux îles, sans réfléchir...

- *Je me jette à l'eau pour nager vers lui, il est un peu loin, mais j'y arriverais. Allez au [727](#).*
- *Je hurle dans leur direction en agitant une grande palme. Ils sont un peu loin, mais ils me verront peut-être. Allez au [756](#).*

733

En fait, j'ai peur que s'ils me voient avec les prisonniers, ils me dévorent à mon tour.

Je ne supporte pas d'avoir peur des Caraïbes, eux que je prenais pour des amis, eux dont je pensais qu'ils avaient trouvé la voie du bonheur, de la paix sur terre. La vie ne me semble avoir aucun sens, ou alors, un sens ignoble.

- *Je décide de quitter les Caraïbes à jamais, je ne pourrais plus les regarder en face après ce qu'ils ont fait. Allez au [732](#).*
- *Je décide de me reposer, je suis épuisée, traumatisée, ce n'est pas le moment de prendre des décisions. Allez au [762](#).*

734

Le résultat ne se fait pas attendre, bientôt des Indiens sortent en toussant, et là, nous ne leur laissons aucune chance. Les flèches meurtrières s'abattent sur les hommes avant même qu'ils n'aient le temps de réagir, les femmes et les enfants se mettent à crier.

Au bout d'un moment, Meyopo nous fait signe, il faut charger et contenir les habitants au centre du village. Les Indiens essayant de s'enfuir sont tirés comme des lapins, ceux essayant de résister sont frappés à coup d'épée avec une violence inouïe.

Bientôt, le camp adverse est complètement défait. De nombreux morts ou blessés graves gisent de-ci de-là, nous regroupons le village dans les pleurs des enfants. En restant à peine en arrière, je n'ai rien eu à faire, je n'ai servi à rien.

Soudain, je crois voir une scène qui me fait croire que je suis dans un cauchemar, c'est à ce moment-là que j'ai perdu pied avec la réalité, Meyopo fait venir quelques cadavres d'ennemis au milieu du camp et leur ouvre le torse pour leur arracher le cœur puis le dévorer. Chacun de nos guerriers va à son tour faire le rite sanglant.

Les pleurs, le sang, l'ultra violence, l'idée que je dois aller dévorer un cœur vivant, je m'évanouis...

- *Allez au [748](#).*

735

Nous laissons les autres femmes et partons dans la nuit. En pagayant, personne ne fait de bruit. Après une heure de pirogue, nous abordons et nous nous faufileons dans la jungle, guidés par l'éclaireur.

Nous arrivons vers une petite clairière où nous découvrons plusieurs maisons de bois à deux étages et recouvertes de feuilles de palmiers. L'une d'elles est somptueuse, de toutes les couleurs, la nuit claire permet d'en deviner tout l'éclat.

Plusieurs guerriers, armés d'arcs et de flèches, partent de chaque côté pour encercler le village, tandis que nous allumons des torches. Un autre groupe, guidé par Meyopo, se rapproche de la première maison. Meyopo, sans hésiter, met le feu aux maisons, les unes après les autres.

- *Soudain, je ne peux pas supporter leurs façons de faire, ils attaquent vraiment comme des traîtres, je me mets à hurler de toutes mes forces. Allez au [746](#).*
- *Je laisse le plan se dérouler. Allez au [761](#).*

736

Je n'en reviens pas, emportée par l'excitation, j'ai mangé de la viande humaine. Je pars, retourne sur la plage. Soudain, une envie de vomir me prend, je gerbe tout ce que j'ai dans le ventre, et voyant ces morceaux de viande à peine digérés, je ne peux m'empêcher de hurler, j'ai l'impression que mon corps est maudit à tout jamais, je marche, essayant d'arrêter de réfléchir, qu'ai-je fais ?

Je décide de suivre la plage vers l'est, je finirais bien par trouver un bateau d'européens ou je ne sais quoi.

J'ai assez appris pour pouvoir me nourrir indéfiniment. Je m'endors quelques heures et me réveille en hurlant, le corps parsemé de grosses fourmis. Je les balaie de mon corps, n'osant les tuer, puis, je mange quelques coquillages et repars. La chair des coquillages me semble immonde, et je les vomis à leur tour, je ne supporte plus que les fruits.

J'arrive au bout de l'île, au loin, je vois une autre île.

Je décide tout de même de garder le collier de corail que j'ai au cou quoi qu'il arrive, mais je décide que je ne retournerai jamais chez les Caraïbes. (*À partir de maintenant, le choix Marie 1020 sera interdit*)

(vous gagnez la clef de corail -18)

Au bout d'une journée d'attente, je vois un petit bateau à voile qui va passer entre les deux îles, sans réfléchir...

- *Je me jette à l'eau pour nager vers lui, il est un peu loin, mais j'y arriverais. Allez au [758](#).*
- *Je hurle dans leur direction en agitant une grande palme. Ils sont un peu loin, mais ils me verront peut-être. Allez au [756](#).*

737

Je me réveille, il fait jour, jamais les Caraïbes ne m'ont apparu autant comme un mélange d'anges et de démons.

Je me lève, tout le village est en activité, comme tous les matins, avec la même joie et la même innocence. Sauf que quelques femmes sont en train de désosser les prisonniers et d'en récupérer toute la viande, graisse comprise.

Je ne peux pas voir ça, ça m'est impossible. Je vais à la rivière faire ma toilette. Je tombe sur Piyoua qui nettoie des enfants. Je me baigne, l'eau fraîche me détend. J'aurais cru que l'eau aurait su ce que j'avais fait, ou pas, et qu'elle m'aurait rejetée, ou brûlée, ou je ne sais quoi encore.

Mais l'eau se comporte avec moi comme elle l'a toujours fait.

Je ne sais que penser, je me dis qu'à Rome, on vit comme un Romain, et que si je veux être adoptée par les Caraïbes, il faut suivre leurs coutumes, puis je me dis que rien ne m'obligera jamais à manger de la chair humaine, pas même les Caraïbes, et que c'est moi, et moi seule qui prend mes décisions.

Je vais aider aux champs pour ramasser quelques patates douces. Les femmes capturées sont totalement libres et d'autres femmes leur font visiter le village en

papotant. Vous dire qu'elles respirent la joie de vivre serait exagéré, mais on sent qu'elles étaient préparées à l'éventualité.

Nous ramenons des patates douces pour le repas de midi. Je me rends compte qu'ils vont se servir de la graisse des prisonniers pour préparer le plat.

Je décide de faire ma nourriture de mon côté.

Iyuka, accompagnée de Kayo, leur guérisseuse, viennent me voir.

— Tu ne manges pas de l'homme ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Dans mon pays, nous ne mangeons pas d'hommes.

— Que faites-vous de vos (ennemis ?).

Je me fais expliquer ce nouveau mot, c'est bien ennemi.

— Je n'ai pas d'ennemi.

Iyuka me sourit gentiment.

— Je pense que tu es possédée par un Icheiricou, il en est un qui aime même les ennemis. J'en ai parlé à Kayo, elle est d'accord avec moi, et elle veut t'apprendre le don d'éloigner le Mabouya, le voudrais-tu Mahi ?

- — *Si je ne suis pas obligée de manger de l'homme, oui. Allez au [808](#).*
- — *Non, ça ne m'intéresse pas, merci. Allez au [814](#).*

738

Un curé et une sœur s'approchent de moi, un curé chez les pirates. Mais je le reconnais, c'est le curé qui était passé chez les Caraïbes.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Hum, nous avons pris un peu de retard pour partir et nous sommes tombés sur eux. Nous avons décidé finalement de rester avec eux.

— C'est marrant en tout cas, de vous retomber dessus. Moi j'ai quitté les Caraïbes parce que... les cannibales, c'est trop pour moi.

— Ho, vous savez, il y a mille façons de dévorer ses contemporains...

Nous sommes interrompus par le Capitaine qui se met à crier.

- *Allez au [768](#).*

739

Nous voilà tous repartis, laissant derrière nous Caraïbes et pirates.

Le voyage est pénible, mais Charles-Henri, chaque soir, a encore assez d'énergie pour venir me voir.

- *Je l'envoie chier et l'humilie assez pour qu'il me fiche définitivement la paix. Allez au [774](#).*
- *Je lui cède, il me promet de me trouver un bon poste à Saint-Domingue. Allez au [766](#).*
- *Je le fais rêver, je discute avec lui, me laisse toucher le genou, mais je lui dis qu'il est encore trop tôt, mais, bientôt... Allez au [803](#).*

740

C'est de la boucherie pure, Meyopo détache au couteau toutes les épaules du prisonnier et les donne aux femmes qui commencent à les faire griller. Le plus jeune des prisonniers se met à pleurer et récolte les quolibets de nos guerriers et le mépris de ses frères. Une des prisonnières se met à éclater en sanglots et à insulter les Caraïbes, personne ne fait attention à elle. La viande humaine se met rapidement à cuire et à dégager son fumet dans tout le village, les femmes en font des petits morceaux qu'elles disposent sur un plat, Meyopo en prend un morceau et le mange devant les prisonniers.

Une souffrance extrême leur pétrit leurs visages, et je reconnais en eux des figures vues sur des tableaux médiévaux, celui entre autres d'une passion du Christ particulièrement réussi.

Le plat de chair humaine arrive à moi.

- *J'en prends un bout, voulant participer à cette horrible messe. Allez au [731](#).*
- *Je refuse, en m'éloignant chaque fois que le plat vient à moi. Allez au [709](#).*

741

Nous repartons, Sœur Isabelle boude, et, je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'elle m'en veut particulièrement. Je soupçonne que l'attention que me donne Charles-Henri n'y est pas pour rien.

Nous continuons à longer la côte maladroitement, j'ai soif, je réclame de l'eau et nous nous rendons compte que personne n'a pensé à remplir les gourdes. Père Albert s'en prend à Sœur Thérèse qui se défend en disant qu'on ne lui avait pas dit.

Tout le monde commence à m'énerver, nous réaccostons, manque de pot, il n'y a pas de rivière ici. Je propose que nous retournions en arrière, après tout, cela ne fait qu'une

heure que nous sommes partis et nous ne pouvons pas rester sans eau. Charles-Henri rouspète, mais, comme il y a un long bras de mer à traverser entre deux îles, nous rebroussons chemin, prenons de l'eau et repartons.

Sœur Thérèse veut se reposer, façon à elle de dire qu'elle ne veut plus pagayer aujourd'hui. Sœur Isabelle nous dit que si Sœur Thérèse ne pagaie plus, elle non plus. Nous pagayons à tour de rôle à trois, je me demande si finalement ça ne va plus vite sans elles.

L'ambiance est détestable, j'ai envie d'arracher les yeux de tout le monde, le soleil n'y est pas pour rien et chacun se tait. Nous dépassons enfin l'île, et, au loin, la prochaine étape. Nous commençons à traverser le bras de mer. Charles-Henri semble nerveux.

— Regardez là-bas !

Un bateau vient dans notre direction. À vue de nez, nous allons nous croiser au milieu du bras.

— Ha ben ouf, on est sauvé là, non ?

— Mademoiselle, cette partie des Caraïbes est infestée de sauvages et de pirates, il y a une forte chance que cela soit de la canaille de la pire espèce.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que ça ne peut pas être pire qu'eux, mais en même temps, je n'en suis pas sûre non plus.

— Vous croyez qu'ils nous ont vus ?

Je ne sais pas, c'est fort possible. Si nous faisons demi-tour, nous aurons l'air louches, et si nous continuons, nous sommes sûrs qu'ils nous verront.

- — *Ben, continuons alors. Allez au [724](#).*
- — *Ben, rebroussons chemin alors. Allez au [717](#).*

742

Je les aide à préparer à manger, je prends la graisse humaine à pleine main et la mets dans les récipients de ragoûts au-dessus du feu, force est de constater que ça sent bon. Je me sens comme une indigène d'un film d'aventure, ça y est, je suis cannibale, putain, ça c'est gothique, non ?

Au repas, je sers moi-même Meyopo, le nouveau chef, il me plaît de plus en plus. Après le repas, les hommes parlent en regardant les prisonnières, je me fais expliquer par Piyoua qu'ils décident de qui sera la nouvelle épouse de qui. Il y aura une grande cérémonie de mariages collectifs dans quelques jours.

- *Je veux me marier avec Meyopo. Allez au [765](#).*

- *Je vais voir Kayo, la Boyer, la guérisseuse, j'aimerais qu'elle m'apprenne son art. Allez au [773](#).*
- *Je laisse le destin se dérouler. Allez au [807](#).*

743

Les hommes partent, nous préparons encore de la nourriture en grande quantité, la chargeons, puis discutons. J'arrive à comprendre que les hommes vont ramener d'autres femmes. Je commence aussi à comprendre pourquoi il semble y avoir deux races chez les femmes des Caraïbes, la moitié sont des prises de guerre.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est pour croiser les gènes et que les races ne dégénèrent pas. Je ne peux pas aussi m'empêcher de penser que je ferais de très beaux enfants avec Meyopo. C'est amusant, je ne pensais jamais à avoir des enfants avant de venir ici.

Je me fais expliquer que les femmes enlevées sont une récompense pour les meilleurs guerriers et qu'ils doivent construire une maison pour chaque femme qu'ils épousent, et cela, depuis la nuit des temps...

Les hommes arrivent enfin. Ils ont le visage barbouillé de sang...

Ils ramènent une trentaine de prisonniers ligotés, suivis d'une vingtaine de femmes. Ils sont superbes, les femmes ont de magnifiques poitrines et une prestance d'une rare noblesse malgré leur situation. Je me surprends à être jalouse d'elles, moi et mes deux œufs au plat.

Nous embarquons immédiatement pour nous enfuir, je me retrouve entourée de femmes prisonnières, elles semblent accepter la fatalité avec une morgue exemplaire, quelques-unes, tout de même, se mettent à pleurer dans l'indifférence générale.

Je ne peux plus m'empêcher de penser à Meyopo.

À l'orée du jour, nous bivouaquons. Les hommes se nettoient du sang, je me demande pourquoi ils en avaient autant autour du visage. Nous ne comptons aucun blessé, aucune perte, ils ont dû fondre sur l'ennemi durant leur sommeil. Je regrette qu'ils n'essaient pas de soigner un peu les prisonniers blessés, certains ont de vilaines blessures, j'imagine qu'ils s'occuperont d'eux au village.

Le retour s'effectue. Non seulement ils ne s'occupent pas des blessés, mais ils les traitent avec cruauté, les frappant, ne leur donnant presque pas à boire ou à manger, se moquant d'eux, soudain, j'ai l'impression de ne pas les reconnaître.

J'essaie de me faire expliquer leurs actes, je crois comprendre qu'ils sont mauvais, qu'ils sont le mal... j'imagine qu'il doit y avoir de la vengeance là-dessous...

Les femmes, elles par contre, sont rapidement détachées et traitées comme si elles faisaient déjà partie de la tribu. On ne fait pas attention par contre à leurs pleurs ou supplications. Je me rends compte que je comprends une partie de ce qu'elles disent. Il y a une racine commune entre les deux langages, c'est évident.

Enfin, épuisés, nous rentrons triomphalement au village. Tout le monde court à notre rencontre et Meyopo ouvre triomphalement la marche, son épée de bois brandie et Iyuka derrière lui. Je crois que les Caraïbes ont un nouveau chef...

- *Allez au [718](#).*

744

Bien sûr, je n'arrive pas à dormir, surtout qu'ils passent la nuit à chanter et à danser. Enfin, tout se calme, Piyoua rentre se coucher et avec elle un silence effroyable s'empare de tout le village. N'y tenant plus, je me lève voir les prisonniers...

Certains sont morts, d'autres gémissent. C'est une véritable boucherie et un festin pour les mouches agglutinées sur leurs plaies.

- *Je les achève, ils ont assez souffert. Allez au [726](#).*
- *Je leur emmène un peu à boire et à manger et tente de chasser les mouches. Allez au [760](#).*
- *Je retourne me coucher, à quoi bon... Allez au [733](#).*

745

— Hé bien voilà effectivement de bien jolies donzelles, ma fois !

Le gamin, qui est le Capitaine, nous sourit effrontément, nous voilà entourés d'une trentaine de jeunes adultes. Certains n'ont pas dû avoir la vie facile, cicatrices, œil crevé avec le bandeau réglementaire, boiteux, estropié, mais ils ont l'air de bonne humeur, surtout quand la Capitaine ordonne :

— Sortez la sangria ! Nous allons recevoir dignement nos hôtes.

Avec une rapidité et un entrain joyeux, une table est dressée. De magnifiques verres en cristal et une grande soupière de sangria sont emmenés, elle a l'air délicieuse. Nous sommes immédiatement et copieusement servis, suivis à la queue leu leu par tout l'équipage. Tout cela donne l'impression d'une colonie de vacances sans moniteur. Père Albert veut refuser le verre, mais il est servi d'office, et, comme à son habitude, se laisse fléchir.

— Voilà donc les rescapés de notre petite escapade, sachez que vos sœurs, mon père, n'ont pas à se plaindre de nous et qu'elles sont bien traitées ! Mais je vois qu'il en manquait deux et que vous nous les avez emmenés, c'est trop bon de votre part !

L'équipage s'esclaffe, mais pas méchamment, comme à une bonne blague. Je ne peux pas m'empêcher de les trouver sympathiques, j'ai l'impression qu'on peut faire de bonnes bringues avec eux.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle à traumatiser de pauvres filles mes garçons, s'exclame Père Albert.

— Mon père, sachez qu'elles restent avec nous de leur plein gré. Une fois que nous leur avons montré notre camp et notre façon de vivre, elles ont eu le choix de rester ou pas. Nous avons autre chose à faire que de garder toujours un œil sur eux, et, sachez que les pirates n'aiment qu'une chose, la liberté. Eh bien, croyez-moi ou pas, mais même en leur proposant de les raccompagner jusqu'à Saint-Domingue, pas une n'a voulu retourner au couvent.

De nouveau, la compagnie s'esclaffe.

— Elles ont préféré perdre leur âme avec nous plutôt que de la gagner avec vous ! Rajoute un gros pirate qui bégaie et qui louche.

— D'ailleurs, mesdemoiselles, et vous tous d'ailleurs, nous vous invitons à nous rejoindre et à avoir la belle vie, mais si vous n'êtes pas intéressés, regagnez votre pirogue, vous êtes libres.

Le Capitaine me lance un petit regard enjôleur, tandis que Charles-Henri me chuchote à l'oreille :

— N'y allez surtout pas Marie, il ne ferait de vous rien d'autre qu'une prostituée.

Je regarde Père Albert qui s'interroge, Sœur Thérèse qui attend de savoir ce que va dire Père Albert, sœur Isabelle qui guette la moindre réaction de Charles-Henri, tout en me lançant des petits regards mauvais, et Charles-Henri qui essaie d'avoir l'air détendu.

- — *Moi en tout cas, je reste avec vous. Allez au [800](#).*
- — *Moi, je reste avec vous, et méfiez-vous de cet homme, c'est un émissaire du gouverneur de Saint-Domingue. Allez au [757](#).*
- — *Je crois qu'il serait mieux que nous repartions, et merci pour la sangria. Allez au [763](#).*
- *Je me tais et laisse la situation se démêler sans moi. Allez au [770](#).*

Mon voisin Caraïbe me regarde interloqué, et me dit de me taire. Certainement pas, il m'assène un grand coup de son épée en bois dans la tête. Je m'évanouis.

- *Allez au [729](#).*

747

Le petit voilier arrive, je vois des tas de têtes à la proue du bateau en train de voir qui je suis. Plus il s'approche, plus je me rends compte qu'ils ont à peu près mon âge. Le bateau mouille à quelques mètres. Là, ils se mettent à me gueuler bonjour en Caraïbe, ben oui, vu mon look.

— Je ne suis pas une Caraïbe, je suis française, je veux venir avec vous !

— Et ben, viens !

Celui qui a parlé doit être le Capitaine, il a un grand chapeau avec des plumes de perroquets et deux pistolets au côté, il ne doit pas avoir seize ans.

Je rentre dans l'eau et nage jusqu'à l'échelle de corde qu'ils ont fait tomber. Sur le pont, je découvre toute une bande de jeunes est en train de me mater en ricanant.

— Vous n'auriez pas des habits ?

— Allez lui chercher des fringues !

Le Capitaine me sourit effrontément. Je regarde les autres, je suis entourée d'une trentaine de jeunes adultes, certains n'ont pas dû avoir la vie facile, cicatrices, œil crevé avec le bandeau réglementaire, boiteux, estropié, mais ils ont l'air de bonne humeur. On m'emmène un pantalon de toile tenu par une corde et une chemise.

— Qu'est-ce que tu fais là, ma grande ?

— Je me suis enfuie de chez les Caraïbes... et là, je leur raconte tout ce qui m'est arrivé depuis quelques semaines, inventant un passé où je me serais enfuie d'un marchand qui me maltraitait pour retrouver refuge chez les Caraïbes, puis, ne supportant pas de rester avec des cannibales, ma seconde fuite.

— C'est sûr qu'eux, quand t'es invité, tu sais jamais si c'est pour l'apéro ou pour finir dans la casserole.

Éclat de rire général.

Bon, ça a l'air sympa ici.

- *Allez au [738](#).*

748

Je sens le roulis d'une pirogue, je me réveille, il fait à peine jour, l'embuscade est terminée. Iyuka est agenouillé devant moi, il me regarde gentiment et m'explique que je me suis évanouie durant l'assaut.

Je regarde les autres pirogues, elles sont pleines à craquer. Une trentaine de prisonniers sont ligotés, une dizaine d'hommes blessés et une vingtaine de femmes. Ils sont superbes, les femmes ont de magnifiques poitrines et une prestance d'une rare noblesse malgré leur situation.

Je suis entourée de femmes prisonnières, elles semblent accepter la fatalité avec une morgue exemplaire, quelques-unes, tout de même, se mettent à pleurer dans l'indifférence générale.

À l'orée du jour, nous bivouaquons. Les hommes se nettoient du sang, le cauchemar de la veille me revient, mais je ne peux toujours pas y croire. Je regrette qu'ils n'essaient pas de soigner les prisonniers blessés, certains ont de vilaines blessures, j'imagine qu'ils s'occuperont d'eux au village.

Le retour s'effectue, non seulement ils ne s'occupent pas des blessés, mais ils les traitent avec cruauté, les frappant, ne leur donnant presque pas à boire ou à manger, se moquant d'eux.

J'essaie de me faire expliquer leur cruauté, je crois comprendre qu'on m'explique qu'ils sont mauvais, qu'ils sont le mal... j'imagine qu'il doit y avoir de la vengeance là-dessous...

Les femmes, elles, sont rapidement détachées et traitées comme si elles faisaient déjà partie de la tribu. On ne fait pas attention, par contre, à leurs pleurs ou leurs supplications. Je me rends compte que je comprends une partie de ce qu'elles disent. Il y a une racine commune entre les deux langages, c'est évident.

Enfin, épuisés, nous rentrons triomphalement au village, tout le monde court à notre rencontre et Meyopo ouvre triomphalement la marche, son épée de bois brandi et Iyuka derrière lui. Je crois que les Caraïbes ont un nouveau chef...

- *Allez au [718](#).*

749

Avoir un mari, des enfants, bon, des enfants cannibales, mais... hum, hors de question que moi je le sois en tout cas. Pour les enfants, on verra plus tard.

Des enfants...

Peut-être que si je devenais la femme du chef, Meyopo, j'aurais plus de pouvoir, peut-être même que je pourrais changer les mentalités...

- *Je vais essayer d'être la femme du chef. Allez au [817](#).*

- *Pfuu, je vais plutôt essayer d'avoir un mari de mon âge, un truc moins prise de tête en tout cas... Allez au [825](#).*

750

Je me réveille comme d'un lendemain de cuite, le corps lourd, mal à la tête, et soudain, je me rappelle de ce que j'ai fait la veille. Je me sens très mal. Je me lève, tout le village est en activité, comme tous les matins, avec la même joie et la même innocence. Sauf que quelques femmes sont en train de désosser les prisonniers et d'en récupérer toute la viande, graisse comprise. Je ne peux pas voir ça, ça m'est impossible. Je vais à la rivière faire ma toilette.

Je tombe sur Pyona qui nettoie les enfants. Je me baigne, l'eau fraîche me détend. J'aurais cru que l'eau aurait su ce que j'avais fait, et qu'elle m'aurait rejetée, ou brûlé, ou je ne sais quoi encore, mais l'eau se comporte avec moi comme elle l'a toujours fait.

Je ne sais que penser, je me dis qu'à Rome, on vit comme un Romain, et que si je veux être adoptée par les Caraïbes, il faut suivre leurs coutumes, puis je me dis que rien ne m'obligeait à manger de la chair humaine, pas même les Caraïbes, et que c'est moi, et moi seule qui ait pris cette décision.

- *Je décide de quitter ce village à tout jamais, j'ai assez fait de connerie comme ça. Allez au [736](#).*
- *Je décide de rester. Après tout, c'est une vraie expérience ethnographique qui m'est proposée, et qui me dit que mon cerveau occidental a raison, ne serais-je pas dans une morale judéo-chrétienne débile ? Allez au [728](#).*

751

Je m'éloigne, je deviens toute blanche, j'ai un début de fièvre et mon ventre commence à vouloir faire de la bouillabaisse. Ils utilisent la graisse des prisonniers pour faire leur bouffe, non, mais je délire, c'est pas possible... Ça y est, il faut que j'aille me coucher, je suis malade. Avant, je chie moue en même temps que je vomis, c'est dégueulasse.

J'arrive à me traîner jusqu'à la case, Piyoua me voit. Elle va chercher la guérisseuse. Je vais mourrrrrrrrrre...

- *Allez au [772](#).*

752

Est-ce que vous avez convaincu Pierre ? (Si oui, vous avez ajouté cent au chiffre retenu en un paragraphe)

- *Si oui : Allez au [640](#).*
- *Si non : Allez au [641](#).*

753

Je reste un moment avec Charles-Henri qui en profite pour me questionner :
Vous qui êtes restée avec les Caraïbes, parlez-moi d'eux, sont-ils nombreux ?

- — *Je ne m'en rappelle plus, j'ai tendance à tout oublier en ce moment... Allez au [723](#).*
- — *Ho, un bon millier, et encore, rien que dans le village où j'étais. Allez au [672](#).*
- *Je réponds à toutes ces questions avec exactitude. Allez au [716](#).*

754

755

— Capitaine, un homme à la mer !

— Il se noie, vite !

J'entends deux plouf. Deux hommes nagent vers moi et viennent me chercher.

— Merci.

Ils sont jeunes, de mon âge. L'un d'eux me prend sous les bras tandis que je vois une échelle de corde tomber de leur bateau, j'arrive à me hisser.

— C'est une Caraïbe !

— Je ne suis pas une Caraïbe, je suis française.

Je reprends mon souffle. Toute une bande de jeunes est en train de me mater en ricanant.

— Vous n'auriez pas des habits ?

— Allez lui chercher des fringues !

Celui qui a parlé doit être le Capitaine, il a un grand chapeau avec des plumes de perroquets et deux pistolets au côté, il ne doit pas avoir seize ans. Je regarde les autres tandis qu'il me sourit effrontément. Je suis entourée d'une trentaine de jeunes adultes, certains n'ont pas dû avoir la vie facile, cicatrices, œil crevé avec le bandeau réglementaire, boiteux, estropié, mais ils ont l'air de bonne humeur. On m'emmène un pantalon de toile tenu par une corde et une chemise.

— Qu'est-ce tu là fais ma grande ?

— Je me suis enfuie de chez les Caraïbes... Et là, je leur raconte tout ce qui m'est arrivé depuis quelques semaines, inventant un passé où je me serais enfuie d'un marchand qui me maltraitait pour retrouver refuge chez les Caraïbes, puis, ne supportant pas de rester avec des cannibales, ma seconde fuite.

— C'est sûr qu'eux, quand y zont la dalle, t'as des chances d'être le bifteck.

Éclat de rire général.

Bon, ça a l'air sympa ici.

- *Allez au [738](#).*

756

— Yoho ! Du bateau !

J'ai pris une immense palme que je secoue comme un drapeau en m'époumonant. Le bateau dépasse ma position, merde, ça marche pas, ha si, je vois quelqu'un qui me voit, rejoint par d'autres types, ils changent de cap. J'arrête de bouger ma palme. Tant mieux, je commençai à avoir mal aux bras, j'attends tranquillement qu'ils arrivent.

Bon ben, on va voir la suite, hein. Je me demande sur quoi je vais tomber encore, pourvu que ce ne soit pas de Charybde en Scylla comme disent les Grecques.

- *Allez au [747](#).*

757

— Salope !

À ma grande surprise, ce n'est pas Charles-Henri qui me hurle ça en se jetant sur moi toutes griffes dehors, mais Sœur Isabelle. Nous roulons par terre tandis qu'elle me tire les cheveux avec rage.

— Arrêtez immédiatement ! Nous crie Père Albert. Isabelle arrête !

Putain de salope elle aussi, elle est en train de m'arracher les cheveux, tous les pirates crient d'excitation. Cette salope a le dessus et est en train de me foutre une rouste, je croise son regard, un mélange de haine et de désespoir.

Père Albert arrive enfin à nous séparer, il me glisse à l'oreille « Qu'avez-vous fait ? ».

Le Capitaine nous sourit à pleines dents.

— Il est émissaire du gouverneur français, et alors ? La belle affaire !

Charles-Henri est tout blanc et attend sa mise à mort.

— Il pourrait bien être émissaire du pape, ça ne changerait rien à l'affaire. Mais, bon, c'est gentil à toi ma fille de nous l'avoir indiqué. Bon, alors, qui veut rester ?

Charles Henri et Père Albert vont un peu à l'écart et se mettent à discuter. Quelques minutes après, ils reviennent.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, Monsieur de Montbéliard va repartir avec les deux Sœurs, mais moi, j'aimerais rester, au moins quelque temps, avec vous.

— Bien sûr, hé toi, la donzelle, tu vas avoir enfin ton amoureux pour toi toute seule ! Toute l'assemblée se marre.

— Et toi la vieille, pourquoi ne viens-tu pas avec nous ?

Sœur Thérèse regarde Père Albert pour lui demander ce qu'elle doit répondre.

— Faites comme vous voulez, Sœur Thérèse.

Celle-ci semble vivre un violent ouragan intérieur, je crois que c'est la première fois qu'on lui demande son avis depuis sa naissance.

— Sœur Thérèse, parlez, je vous assure, faites comme vous voulez.

— Je veux rester avec Père Albert.

— À la bonne heure, nous aurons le curé et sa femme !

— Mais...

Père Albert se reprend et ne répond pas à la provocation.

— Allez vous deux, ouste si vous ne restez pas !

Charles Henri et Sœur Isabelle repartent. Et ben, ça y est, elle l'a pour elle toute seule, son Charles-Henri. En tout cas, moi, je me suis débarrassée de ce connard.

Leur pirogue s'en va au loin, Sœur Isabelle a trouvé une nouvelle vigueur pour pagayer, mon Dieu...

- *Allez au [768](#).*

758

Je nage vers le bateau sous le soleil, j'ai essayé de calculer mon itinéraire pour le croiser, mais ce n'est pas gagné. Il y a longtemps que je n'ai pas nagé et mes bras me font rapidement mal, mais je ne panique pas, je vais y arriver.

Je ne peux pas m'empêcher de me dire que je ne vais pas y arriver, il n'y a rien de plus effrayant que de sentir l'immensité de la mer sous son corps, et rien pour se poser. Là, c'est sûr, si on lâche, la mer ne fera pas de cadeau.

À bout de souffle, je m'approche du petit bateau, je suis épuisée, et il va vite, si je rate mon coup, c'est la cata, en plus, je ne suis pas sûre d'avoir assez de souffle pour crier fort, je commence à me dire que je vais mourir.

— Hé ! Y'a quelqu'un !

Je ne vois personne, je vais rater le bateau d'une bonne dizaine de mètres, je prends toutes les forces qui me restent pour crier une dernière fois :

— Hé, au secours !

Je suis trop conne. J'ai de nouveau envie de vomir, soudain, plus rien n'a d'importance...

- *Allez au [771](#).*

759

J'ai toujours rêvé d'être une sorcière.

Je vais voir Kaiyo et lui demande tout simplement si elle veut bien m'apprendre son art. Elle me perce de son regard d'aigle. J'ai l'impression que d'un coup d'œil, elle a mis à jour toute ma personnalité, elle accepte. Elle m'explique qu'elle viendra me chercher de temps en temps, mais qu'il est impératif que je ne lui demande jamais rien. J'accepte.

Les semaines passent, je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants.

De temps en temps, Kaiyo vient me chercher pour que je l'accompagne dans ses cueillettes. Elle me fait apprendre les noms des plantes et leurs vertus, le noyau du fruit du Loullourou, par exemple, peut servir de savon, mais aussi stopper les hémorragies, le lait qui sort d'une branche de cacouti, sert à soigner les caries, une infusion de branche de taya-taya, soigne à peu près tout, etc.

Elle ne vient me voir que de temps en temps (parfois moins d'une fois par semaine), le reste du temps, je ne suis qu'une femme parmi les autres, autant dire une servante des hommes, et au bout d'un moment, je me dis que je voudrais bien accélérer le processus.

- *Je lui demande de m'emmener plus souvent. Allez au [806](#).*
- *Je n'ose pas lui demander. Allez au [769](#).*

760

Dans l'odeur de charnier, les yeux emplis de larmes, je les nourris, leur donne à boire, chasse les mouches. Je me sens impuissante, impuissante à les libérer, ils sont condamnés, impuissante à les achever, je ne pourrais pas, impuissante à les laisser, qui le pourrait, impuissante à hurler ma haine aux Caraïbes, j'ai peur qu'ils me tuent. Je ne me sens capable que de porter de l'eau à des lèvres à moitié mortes, de donner quelques

bouchées de fruits à des corps souillés, à chasser la vermine dans laquelle de toute façon leur corps finira.

À moitié endormie, je vois Iyuka, l'ancien Cacique, qui vient me demander durement ce que je fais, je lui réponds que je prends soin d'eux, il me dit qu'il ne faut pas, qu'ils sont mauvais, je lui réponds que c'est faux, qu'ils sont comme des enfants (je m'exprime comme je peux avec mon vocabulaire).

Il prend un couteau et achève les prisonniers, mettant fin à mon calvaire. Je me tourne vers lui, prête à être mise à mort pour mon impudence. Il me sourit, j'éclate en sanglots, il m'emmène un peu plus loin, me prend dans ses bras et me chante à l'oreille une douce chanson qui fait redoubler mes pleurs, j'ai peur de réveiller le village, mais il ne m'empêche pas, au contraire, il me serre encore, et une douleur infinie sort de mon corps dans des convulsions.

Au bout d'un moment, épuisée, je m'endors, je le sens qui me porte vers ma case.

- *Allez au [737](#).*

761

Le résultat ne se fait pas attendre, bientôt des Indiens sortent en toussant, et là, ils ne leur laissent aucune chance. Les flèches meurtrières s'abattent sur les guerriers avant même qu'ils n'aient le temps de réagir, les femmes et les enfants se mettent à crier. Au bout d'un moment, Meyopo fait signe aux autres, il faut charger et contenir les habitants au centre du village. Les Indiens essayant de s'enfuir sont tirés comme des lapins, les Indiens essayant de résister sont frappés à coup d'épée avec une violence inouïe.

Bientôt, le camp adverse est complètement défait, de nombreux morts ou blessés graves gisent de-ci de-là, ils regroupent le village dans les pleurs des enfants. En restant en arrière, un sentiment d'impuissance et de culpabilité s'empare de moi. Soudain, je crois voir une scène qui me jette dans un cauchemar, c'est à ce moment-là que j'ai perdu pied avec la réalité. Meyopo fait venir quelques cadavres d'ennemis au milieu du camp et leur ouvre le torse pour leur arracher le cœur puis le dévorer. Ses guerriers y vont chacun à leur tour pour faire le rite sanglant.

Les pleurs, le sang, l'ultraviolence, l'idée que je dois, peut-être, aller dévorer un cœur vivant... je m'évanouis...

- *Allez au [748](#).*

762

Je m'endors comme une masse douloureuse.

Je me réveille comme d'un lendemain de cuite, le corps lourd, mal à la tête, et soudain, je me rappelle de ce qui s'est passé la veille. Je me sens très mal.

Je me lève, tout le village est en activité, comme tous les matins, avec la même joie et la même innocence. Sauf que quelques femmes sont en train de désosser les prisonniers et d'en récupérer toute la viande, graisse comprise. Je ne peux pas voir ça, ça m'est impossible. Je vais à la rivière faire ma toilette. Je tombe sur Piyoua qui nettoie les enfants. Je me baigne, l'eau fraîche me détend. J'aurais cru que l'eau aurait su ce que j'avais fait ou pas, qu'elle m'aurait rejetée, brûlée, ou je ne sais quoi, mais l'eau se comporte avec moi comme elle l'a toujours fait.

Je ne sais que penser, je me dis qu'à Rome, on vit comme un Romain, et que si je veux être adoptée par les Caraïbes, il faut suivre leurs coutumes, puis je me dis que rien ne m'obligera jamais à manger de la chair humaine, pas même les Caraïbes, et que c'est moi, et moi seule qui prend mes décisions.

Je vais aider aux champs pour ramasser quelques patates douces. Les femmes capturées sont totalement libres et d'autres femmes leur font visiter le village en papotant, vous dire qu'elles respirent la joie de vivre serait exagéré, mais on sent qu'elles étaient préparées à l'éventualité.

Nous ramenons des patates douces pour le repas de midi quand je me rends compte qu'ils vont se servir de la graisse des prisonniers pour préparer le plat.

Je décide de faire ma nourriture de mon côté.

Iyuka vient me voir.

— Tu ne manges pas de l'homme ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Dans mon pays, nous ne mangeons pas d'hommes.

— Que faites-vous de vos (ennemis ?).

Je me fais expliquer ce nouveau mot, c'est bien ennemi.

— Je n'ai pas d'ennemi.

Il me sourit gentiment et s'en va. Je ferais ma nourriture dès qu'ils mangeront de la chair humaine, et ma fois, personne ne trouvera à y redire. Là où je suis horrifiée, c'est que les anciennes prisonnières mangeront leur peuple sans broncher, elles sont folles elles aussi.

Les jours passent, une grande fête de mariage a eu lieu et les prisonnières ont toutes été mariées aux guerriers, qui ont maintenant au moins deux femmes. Ils leur

construisent leur maison, car chaque femme vit indépendamment des autres, le mari choisissant là où il passe la nuit. Bientôt, c'est comme si les prisonnières avaient toujours été là.

Les nuits de lune noire, nous dansons toute la nuit pour obliger Mabouya, le dieu « méchant », à la recracher. Je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants. Je commence aussi à mieux comprendre leur religion, il y a le grand esprit, le Chemyn en langage des femmes, ou l'Icheiricou en langage homme. C'est celui-ci qu'ils avaient invoqué durant leur cérémonie nocturne, il l'avait interrogé sur leur expédition. J'apprends aussi qu'un étranger dans leur village attire le Chemyn, c'est pour cela qu'ils ont toujours été contents de m'avoir, je suis une bénédiction pour eux.

Et il y a aussi le mauvais esprit, le Mabouya, tous leurs ennemis sont des agents du Mabouya, comme les maladies et les catastrophes. Leur prêtre, la Boyer, est Kayo, une vieille femme très discrète. C'est aussi leur guérisseuse. Dès que quelqu'un est malade, elle le soigne par des plantes et lui sculpte une représentation hideuse du Mabouya, petite statuette en bois portée autour du cou.

Pour les Caraïbes, il y a trois âmes, une dans le cœur, une dans la tête, et une dans les bras. Certaines sont immortelles, certaines appartiennent au Mabouya, d'autres au Chemyn, je m'y perds un peu, et de toute façon, cela n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'importance.

Nous avons fait une grande fête pour la première coupe de cheveux d'un gamin, Piyoua a accouché, c'est un garçon, son mari va faire un jeûne de quarante jours.

Si j'occulte le fait qu'ils sont cannibales, ce village est de nouveau le paradis.

- *Et j'aimerais avoir un mari à mon tour. Allez au [749](#).*
- *Je me rapproche de Kayo, j'aimerais qu'elle m'apprenne le secret des plantes. Allez au [759](#).*
- *Je me laisse vivre, laissant la vie décider pour moi. Allez au **810**.*

763

Tout le monde me regarde un peu étonné.

— Personne ne veut rester avec nous ? Toi, la jolie Sœur, es-tu sûre de vouloir rester eux ? Et vous mon père ? Bon, si personne ne se décide, repartez, et vous pourrez dire que vous avez croisé le Capitaine Peter et qu'il vous a reçu comme un roi !

Tous ces hommes hurlent et crient « Vive le Cap'taine Peter ! »

Nous repartons en pirogue.

— Bon, et bien, vous voyez, tout s'est bien passé.

— Tous ces voyous méritent la potence, et un jour, je vous l’assure, ils y finiront, assure Charles-Henri.

- *Allez au [739](#).*

764

— Vous ne regretterez pas votre choix. Allez vous deux, ouste si vous ne restez pas ! Charles Henri et Sœur Isabelle repartent. Et ben, ça y est, elle l’a pour elle toute seule, son petit Charles-Henri. En tout cas, moi, je me suis débarrassée de ce connard.

Leur pirogue s’en va au loin, Sœur Isabelle a trouvé une nouvelle vigueur pour pagayer, mon Dieu...

- *Allez au [768](#).*

765

En interrogeant Piyoua, j’apprends qu’il a déjà une femme, mais pas encore d’enfants. Je ne m’en rends compte que maintenant, car les couples ne se remarquent pas forcément, si ce n’est autour des enfants, et comme tout le monde s’occupe un peu des enfants de tout le monde.

De plus, en « récompense » de ses faits de guerre, il va choisir au moins une autre femme parmi les prisonnières. Une chose est sûre, s’il veut de moi, je devrais faire partie d’un harem.

- *Ça ne me pose aucun problème. Allez au [776](#).*
- *Je pourrais peut-être me débrouiller pour être la seule, non ? Allez au [805](#).*
- *Bha, si je dois trouver un mec ici, autant en trouver un célibataire. Je laisse tomber Meyopo, tant pis. Allez au [807](#).*

766

Sœur Isabelle est tombée malade, c’est un vrai boulet, si elle pouvait crever, ça ferait des vacances. Tous les soirs, Charles-Henri vient me visiter, pas de doute, il s’améliore. Il me chuchote mille et mille promesses, qu’il va m’épouser, qu’il va faire de moi une grande dame, et peu, à peu, je crois à ce charmeur de serpent.

Au bout d’une dizaine de jours, nous arrivons enfin à Saint-Domingue. Il était temps...

Nous abordons à un kilomètre de la ville et finissons à pied, laissant derrière nous cette maudite pirogue. J'ai des bras en bétons armés.

Enfin, nous voyons la ville, c'est incroyable, pour moi en tout cas, une trentaine de magnifiques bateaux sont amarrés au port, deux forts armés de canons surplombent la ville, des centaines de maisons en bois et de toutes tailles sont agglomérées dans une immense crique, une activité incroyable l'anime.

Nous arrivons en même temps que quelques hommes habillés de peaux de bêtes et transportant des chariots de viandes. Des boucaniers me précisent Père Albert. En gros, des chasseurs qui font fumer la viande pour la revendre.

Une dizaine de nationalités se mélange, trafiquants hollandais, marchands d'esclaves anglais, commerçants français, missionnaires portugais, émissaires indigènes, aventuriers italiens, artisans allemands, protestants et illuminés de partout, et tout cela sous l'égide française. J'apprends que les Français sortent à peine d'une guerre pour le trône d'Espagne qui l'a laissée exsangue.

Je suis à Disney World, les costumes, les odeurs, les maisons, les rues, les échoppes, les accents et les langues. Le contraste entre le calme de la jungle et la furie urbaine, oui, même à cette époque, est flagrant.

Charles-Henri m'explique qu'il doit me laisser un jour ou deux pour aller voir le gouverneur et préparer la maison. Il me demande de l'attendre avec Père Albert et Isabelle. Il me promet, il me jure, et moi, je le crois...

Après m'avoir embrassée follement, il part. Nous continuons un peu à l'extérieur de la ville jusqu'à l'église principale et les bâtiments pontificaux.

Père Albert me présente à la mère supérieure qui accepte de me recevoir le temps que Charles-Henri revienne.

Il ne reviendra jamais.

Au bout du troisième jour, je le fais demander par Père Albert qui me dit qu'il est reparti en France faire un compte-rendu au roi. Tout s'écroule. En même temps, je le savais, je décide de rester quelque temps au couvent, histoire de méditer sur ma destinée...

Je ne connais rien au catholicisme, mais je me plie au rythme du lieu. Peu de sommeil, beaucoup de prières, et un métier d'aide-soignante. C'est le couvent qui sert d'hôpital à la ville.

Étrangement, je prends goût à ce rythme immuable. Les nonnes sont obsédées par le diable, elles me fatiguent un peu, mais en même temps, on leur bourre le mou avec ça depuis tellement longtemps.

Peu à peu, je fais le deuil de Charles-Henri. J'ai la sensation de vivre quelque chose de si commun à cette époque, le noble qui se tape une fille du peuple en la faisant rêver.

À ma grande surprise, je me jette à corps perdu dans la prière, suppliant Dieu ou Jésus de m'apparaître pour me sauver, de me montrer la voie.

Les autres sœurs me paraissent maintenant insupportables, et je passe un temps fou à m'imaginer les tuer de mille façons différentes.

De plus en plus, j'entends des voix qui se moquent de moi, j'ai alors une crise mystique, j'explique à la mère supérieure que je suis là pour les sauver toutes, que moi seule ai la vision. Elle me dit que c'est bien, mais me conseille de ne plus m'occuper des malades pour un temps, de passer à la laverie et d'avoir un peu plus de charité pour mes sœurs.

Je passe des journées entières à faire des lessives à la main, draps souillés des malades, je sais que chaque pièce de tissus lavée est associée à une partie de mon âme.

Au bout d'un certain temps, mes délires s'épuisent, la mère supérieure me remet aux soins des malades, je les essuie, les torche, les aide, les aime. Peu à peu, je sens mon cœur s'ouvrir comme une fleur, tout me paraît de plus en plus léger, l'amour et les soins que je verse aux malades m'inondent, les autres sœurs m'apparaissent sympathiques, chacun de leur défaut comme une petite coquetterie sans importance.

À force de fréquenter des malades, je choppe une pneumonie, je meurs, entourée par mes sœurs, je suis persuadée que Dieu m'attend, que tout est bien...

- *Allez au [875](#).*

767

768

— Allez, rentrons à la maison, cap sur la Crique du Diable !

— Mon Dieu, soupire Père Albert.

Tout l'équipage se met en branle, tire des cordages, oriente des voiles, le Capitaine est à la barre, et tous se mettent à chanter :

— Nous avons bien navigué, et les voiles sont fatiguées

Il est temps de rentrer chez nous !

Là-bas sur notre plage de sable

Au milieu des falaises et des arbres

Là ! À la Crique du Diable !

Nous mangerons et buvons

Tout ce qui peut se dévorer

Là ! À la Crique du Diable !

Et nous pourrons nous reposer

À l'ombre des palmiers

Là ! À la Crique du Diable !

Ma mère m'a abandonné

Et mon père est un fumier

Il n'y a qu'un lieu fiable, c'est là !

À la Crique du Diable !

Tandis qu'ils manœuvrent, je les observe. Le Capitaine a une grande chevelure blonde, tout le monde l'appelle Cap'taine Peter, les autres ont tous des surnoms, La Poisse, Gusse, La Flûte, Le Tondu, Les Jumeaux...

Je suis étonnée de ne voir aucune personne de plus de vingt-cinq ans, je demande son avis à Père Albert :

— Vous savez la plupart des pirates sont des marins qui ont déserté les vaisseaux militaires ou commerçants, et souvent, on meurt jeune dans ces métiers, mais c'est vrai que c'est étonnant, peut-être verrons-nous des adultes au camp.

— Pourquoi êtes-vous là Père Albert ?

— Je ne sais pas, ou plutôt, j'ai plusieurs raisons, je voudrais voir si, effectivement, les sœurs sont bien traitées, et puis, je me dis, que si je n'ai pas réussi à évangéliser les Caraïbes, j'aurais plus de chances ici...

Le Cap'taine Pete vient me voir.

— Dis donc, comment qu'tu t'appelles ?

— Marie.

— Hé, Marie, est-ce que tu voudrais devenir pirate ?

— Heu, j'en sais rien encore.

— Parce que si tu veux dev'nir pirate, tu peux pas être une fille, mais habillée comme ça et avec tes p'tits seins de rien du tout, on dirait un beau mec.

— Ha ?

— Si tu veux on dit pas qu't'es une fille, parce que je te préviens, si tu veux rester en fille avec les pirates, tu vas bien t'marrer, mais tu seras une pute et une cuisinière, rien d'autre.

— Bon ben on a qu'à dire que j'suis un mec, on verra si je change d'avis.

— D'ac, j'vais prévenir tout le monde, tu peux nous faire confiance, ici, on sait tenir un secret.

— D'ac.

— Et l'curé tiendra sa langue, hein, s'il veut pas qu'on lui coupe.

— Humpf, bien sûr.

— Hé, les gars, on va faire passer la fille pour un mec, d'ac !

— Ouais !!!

— Mais c'est interdit !

— Sur notre bateau, c'est nous qui décidons !

— Ouais !!!
— D'accord !!!
— Ouais !!
— Comment tu veux qu'on t'appelle ?
— Heu, Florent.
— Bienvenue au marin Florent !!
— Ouais !!
Et ben, voilà, j'ai changé de sexe, mon dieu...

Au bout de quelques heures, nous rentrons dans un passage entre deux falaises immenses, nous bifurquons, et là, une immense crique à l'abri du regard.

Pour y accéder, il faut manœuvrer entre de grands piliers de coraux blancs magnifiques.

Les pirates hissent un pavillon noir sur lequel il y a effectivement un crâne et deux tibias croisés, mais aussi un homme nu portant une épée et un sablier. Je demande à un marin pourquoi ils hissent le pavillon maintenant.

— Pour se faire reconnaître de là-haut !

Sur la falaise à notre gauche, en hauteur, un canon est braqué sur nous. Nous mouillons à quelques dizaines de mètres de la plage. Sur la gauche, il y a une petite forêt coincée entre la falaise et une rivière, ensuite une grande plage parsemée de huttes et de diverses constructions, à droite, de nouveau, une immense falaise qui ferme la plage de l'autre côté, et derrière, la jungle.

Certains pirates se jettent à l'eau pour atteindre la plage tandis que d'autres font descendre une chaloupe où nous sommes invités.

— Plaise à Dieu que nous ne regretterons pas d'être venus, me dit Père Albert.

Marie gagne la clef du mousse + 5

- Allez au [811](#).

769

Les semaines passent...

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive.

Nous devons aller dans la caverne des cérémonies invoquer l'Icheiricou. Nous partons le soir en procession. Kayo me demande d'être à côté d'elle et de porter la

torche pour la marche dans la jungle. Durant le voyage, elle me chuchote d'une voix quasi imperceptible :

Tu resteras à côté de moi durant l'invocation, et je proposerais à l'Icheiricou de te posséder. Nous verrons s'il te juge digne. S'il vient en toi, offre-lui ton corps sans résistance, laisse-toi totalement posséder et laisse-lui ta voix pour qu'il parle. Il vient sous la forme d'un oiseau, tu entendas ses ailes voler autour de toi, puis il se posera sur ton épaule et il entrera dans ton âme de tête par l'oreille gauche, ensuite, il prendra ton âme de cœur en descendant par ta gorge.

- — *Je ne veux pas être possédée. Allez au [844](#).*
- — *Bien, je ferais de mon mieux s'il me choisit. Allez au [851](#).*

770

Au bout d'un long moment d'incertitude où personne ne dit mot, Le Père Albert se tourne vers Charles-Henri.

— Puis-je vous parler en privé ?

— Bien sûr mon père.

Charles Henri et Père Albert vont un peu à l'écart et se mettent à discuter. Quelques minutes après, ils reviennent.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, Monsieur de Montbéliard va repartir avec les trois Sœurs restantes, mais moi, j'aimerais rester, au moins quelque temps, avec vous.

— Bien sûr, hé toi, la donzelle, pourquoi veux-tu repartir avec cet homme, ils ne t'obligent pas au moins ?

— Non, non, répond Sœur Isabelle en me jetant un regard de haine.

— Et toi la vieille, pourquoi ne viens-tu pas avec nous ?

Sœur Thérèse regarde Père Albert pour lui demander ce qu'elle doit répondre.

— Faites comme vous voulez, Sœur Thérèse.

Celle-ci semble vivre un violent ouragan intérieur, je crois que c'est la première fois qu'on lui demande son avis depuis sa naissance.

— Sœur Thérèse, parlez, je vous assure, faites comme vous voulez.

— Je veux rester avec Père Albert.

— À la bonne heure, nous aurons le curé et sa femme !

— Mais... Père Albert se reprend et ne répond pas à la provocation.

— Et vous Mademoiselle, vous n'avez pas l'habit de sœur, êtes-vous sûre de vouloir nous quitter ?

- — *Je veux partir de mon plein gré, je vous assure. Allez au [801](#).*
 - *Je ne me vois pas du tout faire un voyage de dix jours juste avec Charles-Henri et Sœur Isabelle.*
- *Je veux rester avec vous. Allez au [764](#).*

771

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie fera une expédition dans les tribus amazoniennes dans le cadre de recherches ethnologiques. Après avoir été bien acceptée, mais choquée par les rites tribaux, elle se noiera en traversant une rivière à la nage.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

772

Les murs tournent autour de moi, je sus à grosses gouttes, j'ai déjà vomi tout ce que j'avais dans le ventre, Kayo, la guérisseuse arrive. Elle me perce de ses yeux d'aigles, me touche le front et repart.

Elle revient avec un breuvage atrocement amer que je bois. Elle m'a empoisonnée, c'est sûr, mes tempes vont exploser, un feu brûlant me déchire le front, une haine incroyable me transperce, je les hais, je ne peux pas m'empêcher de hurler, de les insulter, une énergie folle s'empare de moi, je me lève, il faut que je les frappe, je vais vers la guérisseuse pour lui hurler dans les oreilles, mais je me cogne à son regard, comme un mur invisible qui m'empêche de l'approcher, je sors, je fuis, je cours dans la jungle.

Je trouve un endroit où ma rage et mon désespoir peuvent exploser, je pleure, je me tords. Soudain, une sensation d'absence d'amour s'empare de moi, je m'entends dire que je n'aimerais jamais plus personne, que tout le monde m'a toujours trahie, je pense à mes parents, des souvenirs d'enfance remontent en moi, j'explose en pleurs, frappe le sol de mes mains, trahison, ma vie n'a jamais été qu'une suite de trahison. Au bout d'un moment, je me calme...

Piyoua s'approche et me met la main sur l'épaule, j'ai le réflexe de la repousser, et de nouveau, des sanglots, je suis épuisée, Piyoua me ramène dans la hutte, je m'endors.

Je me réveille le lendemain, plus du tout malade. De nouveau, le village pépie de joie... Je ne le supporte pas, je ne veux pas voir la lumière, je ne veux plus les voir, j'essaie de me raisonner, me dit qu'il faudrait que je fuie, mais impossible, je ne peux pas sortir, je ne veux pas. Tout mon esprit se révolte contre le monde entier. J'accepte tout de même la nourriture que m'emmène Piyoua, je n'accepte que des fruits, je ne veux plus manger aucune nourriture préparée par eux, même les coquillages me paraissent infâmes.

Kaiyo revient me voir, me touche le front, me demande si ça va, je ne lui réponds pas, elle se retire et je reste coucher toute la journée. Régulièrement, je pleure...

Deux jours passent, Piyoua vient me nourrir, Kaiyo passe de temps en temps, elle veut que je mette une affreuse petite statue autour du cou. Elle représente un homme grimaçant, difforme, elle me fait peur...

- *J'accepte de la porter autour du cou. Allez au [804](#).*
- *Je refuse. Allez au [830](#).*

773

En fait, j'ai toujours rêvé d'être une sorcière.

Je vais voir Kaiyo et lui demande tout simplement si elle veut bien m'apprendre son art. Elle me perce de son regard d'aigle. J'ai l'impression que d'un coup d'œil, elle a mis à jour toute ma personnalité, elle accepte, elle me dit qu'elle viendra me chercher de temps en temps, mais que je ne lui demande jamais rien. J'accepte.

Les jours suivants, une grande fête de mariage a eu lieu et les prisonnières ont toutes été mariées aux guerriers, qui ont maintenant au moins deux femmes. Meyopo a maintenant trois épouses.

Ils leur construisent leurs maisons, car chaque femme vit indépendamment des autres, le mari choisissant là où il passe la nuit. Bientôt, c'est comme si les prisonnières avaient toujours été là.

Les semaines passent, je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants. Je commence aussi à mieux comprendre leur religion, il y a le grand esprit, le Chemyn en langage des femmes, représenté par l'Icheiricou en langage homme. C'est celui-ci qu'ils avaient invoqué durant leur cérémonie nocturne, il l'avait interrogé sur leur expédition. J'apprends aussi qu'un étranger dans leur village attire les Chemyn,

c'est pour cela qu'ils ont toujours été contents de m'avoir, je suis une bénédiction pour eux.

Et il y a aussi le mauvais esprit, le Mabouya, tous leurs ennemis sont des agents du Mabouya, comme les maladies et les catastrophes. Dès que la lune disparaît, c'est que le Mabouya l'a dévorée. Nous dansons alors toute la nuit pour qu'il la recrache.

Pour les Caraïbes, il y a trois âmes, une dans le cœur, une dans la tête et une dans les bras. Certaines sont immortelles, certaines appartiennent au Mabouya, d'autres au Chemyn, je m'y perds un peu, et de toute façon, cela n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'importance.

Nous avons fait une grande fête pour la première coupe de cheveux d'un gamin, Piyoua a accouché, c'est un garçon. Son mari va faire un jeûne de quarante jours.

De temps en temps, Kayo vient me chercher pour que je l'accompagne dans ses cueillettes. Elle me fait apprendre les noms des plantes et leurs vertus, le noyau du fruit du Loullourou, par exemple, peut servir de savon, mais aussi stopper les hémorragies, le lait qui sort d'une branche de cacouti, sert à soigner les caries, une infusion de branche de taya-taya, soigne à peu près tout, etc.

Elle ne vient me voir que de temps en temps (parfois moins d'une fois par semaine), le reste du temps, je ne suis qu'une femme parmi les autres, autant dire une servante des hommes. Au bout d'un moment, je me dis que je voudrais bien accélérer le processus.

- *Je lui demande de m'emmener plus souvent. Allez au [806](#).*
- *Je n'ose pas lui demander. Allez au [820](#).*

774

Sœur Isabelle est ravie, c'est elle qui, chaque soir, quand Père Albert dort, se fait récurer le conduit, elle ne me fait plus du tout la gueule. Au bout d'un moment, je n'existe plus pour Charles-Henri, et j'avoue que finalement, ça me fait des vacances.

Au bout d'une dizaine de jours, nous arrivons enfin à Saint-Domingue. Il était temps...

Nous abordons à un kilomètre de la ville et finissons à pied, laissant derrière nous cette maudite pirogue. J'ai des bras en bétons armés.

Enfin, nous voyons la ville, c'est incroyable, pour moi en tout cas. Une grosse dizaine de grands bateaux sont amarrés au port, deux forts armés de forces canons surplombent la ville, des centaines de maisons en bois de toutes tailles sont agglomérées dans une immense crique, une activité incroyable l'anime.

Nous arrivons en même temps que quelques hommes habillés de peaux de bêtes et transportant des chariots de viandes. Des boucaniers, me précise Père Albert, en gros, des chasseurs qui font fumer la viande pour la revendre.

Une dizaine de nationalités se mélange, trafiquants d'or hollandais, marchands d'esclaves anglais, protestants fuyant l'Europe, commerçants français, missionnaires portugais, émissaires indigènes, aventuriers italiens, artisans allemands, et tout cela sous l'égide française. J'apprends que la France vient juste de terminer une guerre pour la succession d'Espagne contre le reste de l'Europe, et qu'elle en est sortie exsangue.

Je suis à Disney world, les costumes, les odeurs, les maisons, les rues, les échoppes, les accents et les langues. Le contraste entre le calme de la jungle et la furie urbaine, oui, même à cette époque, est flagrant.

Charles-Henri, après avoir dit quelques mots à sœur Isabelle, nous quitte pour rejoindre les quartiers du gouverneur. En voilà une qui risque de l'attendre longtemps. Nous, nous continuons un peu à l'extérieur de la ville jusqu'à l'église principale et les bâtiments pontificaux.

Père Albert me présente à la mère supérieure qui accepte de me recevoir un temps indéfini.

- *Allez au [1008](#).*

775

- *Je n'ai pas assez fait gaffe, dès la première nuit je sens quelque chose me serrer le cou, j'ouvre les yeux, Sœur Isabelle m'étrangle avec une liane, elle a de la force cette conne... Allez au [812](#).*

776

Je vais le voir avec toute l'arrogance de mon corps de jeune fille nue.

— Meyopo, je veux être ta femme !

Il est surpris, en même temps, je sais que ça y est, il me voit, je l'excite. Il me met la main sur l'épaule et me dit :

— Je vais voir la Boyer lui demander son avis, mais avoir une étrangère comme femme emmènera l'Icheiricou sur toute la tribu, et tu es belle comme un oiseau.

Mon corps est en fusion. Il va voir Kayo, la Boyer, ils se retirent tous les deux faire je ne sais quelle divination. Une petite heure après, il revient.

— Kayo a interrogé les os de mes ancêtres, ils sont d'accord, tu seras ma femme.

Je tremble de joie, je regarde Meyopo, mon futur mari, le chef, j'ai soudainement envie de le sucer, oui, de le sucer, là, devant tout le monde, mais j'attends.

Meyopo choisit une autre femme parmi les prisonnières Arawaks, la tribu vaincue, Loyouou. Il me présente aussi sa première femme, une charmante Caraïbe de dix-sept ans, Faayo, elle n'est qu'obéissance envers son mari, surtout qu'elle n'a pas encore eu d'enfant.

Meyopo et les autres guerriers sont très occupés, ils doivent construire une maison pour chacune de leur nouvelle femme, car nous n'habiterons pas ensemble, mais chacune dans notre case, et c'est notre mari qui choisira chaque soir où il dormira. Le village pousse comme un champ de champignon.

Une fois les maisons terminées, nous pouvons préparer la fête. Piyoua m'aide à créer une parure aux milles plumes d'oiseaux, nous choisissons de multiples bijoux. La date fatidique approche, l'excitation et la joie gagnent le village, je désire de plus en plus ardemment Meyopo.

Enfin la cérémonie, les danses, les chants matrimoniaux, nous sommes attachés symboliquement par un poignet tous les quatre durant toute la cérémonie collective (toutes les femmes prisonnières sont mariées à des guerriers qui se retrouvent avec au moins deux femmes).

Enfin, Meyopo part avec Loyouou dans sa case, je suis un peu jalouse qu'il ne m'ait pas choisie en première, mais bon... je n'arrive pas à m'endormir, mais au petit matin, qui arrive triomphalement et encore en pleine forme ? L'homme dont je caresse maintenant le corps musclé...

- *C'est un très bon amant sans tabou... Allez au [932](#).*

777

— Mon cœur est rempli d'oiseaux qui volent, Mahi.

Je l'embrasse, les Caraïbes ne s'embrassent pas, mais je peux vous assurer que mon nouveau mari trouve très vite charmante cette coutume exotique.

Mayi fait la tournée de toutes les cases avec des Calebasses remplies de vins d'ananas pour annoncer la nouvelle et commence un jeûne de purification avant la date de la cérémonie.

Les Caraïbes adorent faire des jeunes et sautent sur chaque occasion pour s'en faire un petit. Il me construit aussi ma propre case. C'est beau de voir son homme faire sa maison, je l'aime.

Piyoua, qui est restée ma meilleure amie, est folle de joie pour moi, elle m'aide à faire ma parure de mariage, une robe et une parure de tête pleine de plumes d'oiseaux

trouvées (les Caraïbes ne tuent jamais d'oiseaux, pour eux, ils sont la personnification de l'Icheiricou). Je suis excitée comme une première communiant.

Enfin, le banquet est prêt, Kayo, la vieille Boyer nous marie. On nous attache symboliquement les deux poignets puis on nous fait une entaille au bras et nous mélangeons nos sangs. Maintenant, nous avons un bras en commun, de deux, nous devons faire un. Quand la Boyer appelle l'esprit de l'Icheiricou pour attirer son regard sur nous, j'ai vraiment l'impression qu'une force, une énergie, tombe sur nous deux.

Toute la tribu danse et chante jusqu'à tard dans la nuit...

- *Enfin, nous allons, mon mari et moi, mélanger nos corps et nos âmes dans ma nouvelle case. Mayi est un amant simple et fort, mais j'ai beaucoup de savoir-faire exotique qui là encore, le remplit de joie. Allez au [818](#).*

778

Ils acceptent. Enfin quand je dis qu'ils acceptent, c'est qu'ils ne refusent pas, nous n'avons plus aucun chef et les Boyers n'ont plus aucun contact avec l'Icheiricou. Les Caraïbes sont complètement éteints, dépressifs, même les enfants sont tristes. Ils ont perdu leurs maris, leurs chefs, leurs pères, c'est un peuple massacré constitué de femmes, d'enfants, de vieillards et de deux hommes.

Je me couds aussi bien que je peux une robe de femme. C'est étrange, je ne suis pas plus touchée que ça, comme si tout cela était loin de moi. Je suis étrangère à leur destin en fait, je suis désolée pour eux, certes, mais lointaine.

Je me fais accompagner par un homme pour qu'il me montre le chemin du fort, puis il me quitte. J'approche, deux soldats viennent à moi.

— Je suis française, je voudrais parler à votre chef.

Ils m'escortent, je rentre à l'intérieur du fort, et sur qui je tombe ? Père Albert qui me reconnaît aussitôt.

— Marie, c'est bien cela votre nom ? Il me regarde d'un air interrogateur.

— Bonjour, Père Albert, je suis restée avec les Caraïbes et je suis venue négocier leur reddition.

— Bravo, ma petite, vous me soutiendrez, je suis là aussi pour ça. Quand j'ai appris que les Français allaient définitivement détruire la nation Caraïbe, j'ai fait intervenir l'évêché pour que j'empêche le pire. Monsieur de Pourallié, l'officier qui dirige l'opération, m'a donné sa parole qu'il n'y aurait aucun massacre. Je suis désolé de l'attitude des Français, un jour l'histoire nous jugera comme des criminels.

— J'ai peur que non, mon père.

— Comment vont les Caraïbes depuis leur dernière défaite ?

— Ils sont éteints, leur dieu ne leur parle plus, ils n'ont en tout et pour tout que deux hommes, c'est la fin.

Les Français ont prévu de faire une expédition pour ramener comme esclave les survivants, enfin, c'est surtout les survivantes qui les intéressent. J'y serais et je veillerai à ce que tout se passe le mieux possible, et vous Marie, qu'allez-vous faire ?

- — *Je crois que je vais rentrer dans les ordres et me retirer de ce monde. Allez au [834](#).*
- — *Je vais proposer à ce Monsieur de Pourralié de l'aider à gérer les Caraïbes, je les connais bien après tout, je pourrais lui être utile. Allez au [856](#).*
- — *Quoi qu'il arrive, je veux partager le sort des Caraïbes. Allez au [864](#).*
- — *Ben, j'en sais trop rien. Allez au [900](#).*

779

— Les blancs viendront de plus en plus nombreux, comme des vagues incessantes pouvant briser le rocher, ils prendront les terres et les âmes du valeureux peuple Caraïbe.

Toute l'assemblée se tait et me fixe.

— Si le peuple Caraïbe veut résister, il lui faudra accepter la déferlante et l'humiliation, la survie est à ce prix. Résistez, résistez, mais à un moment précis, la résistance sera la mort, et la retraite la victoire, n'ayez pas peur, l'Icheiricou vous guidera...

J'ai dit ce que j'avais à dire, et je ne sais pas si c'est moi qui ai parlé ou un esprit en moi. Je regarde Kaiyo, l'air interrogateur. Elle me fixe de son regard pénétrant et conclut :

— L'Icheiricou a parlé.

Nous nous levons tous en silence et quittons la tente. Meyopo et Iyuka viennent immédiatement nous voir pour demander la confirmation de mes dires à Kaiyo.

— C'est l'Icheiricou blanc qui a parlé à Mahie, le créateur de tous les oiseaux, l'Icheiricou nous a mis en garde, ce qu'il a dit va se passer.

Les deux chefs décident de faire un jeûne de dix jours pour méditer sur mon message.

Le lendemain matin, tout le monde parle de ma prédiction.

Vous avez gagné la clef blanche + 43

Au bout des dix jours, la décision a été prise de partir faire la guerre avec les Caraïbes noirs. Ma prédiction devient un souvenir lointain, mais je fais confiance à nos chefs

pour ne pas l’oublier. Je ne suis pas surprise de ma prédiction, je le sais bien, moi, qu’un jour ou l’autre cette civilisation prendra fin, peut-être que ma mise en garde évitera le pire.

Avant le départ des guerriers, un jeune d’entre eux vient me voir. Il s’appelle Mayi, j’avais déjà remarqué qu’il me regardait parfois, moi et mon cul, mais gentiment hein, d’ailleurs, franchement, il est sympa. D’autant plus que je suis quasiment considérée comme une Boyer.

— Mahie, depuis quelque temps, dès que je te vois, des oiseaux s’emparent de mon cœur et volent. Après cette guerre, j’aurais le droit de prendre une femme et je pense à toi.

— Nous verrons, reviens de la guerre déjà.

Je lui souris, il me sourit, nous nous sourions et nous piquons un fou rire. Il enchaîne en faisant une imitation de Kayo qui me plie en deux, je l’imite à mon tour et nous rions...

Du coup, nous passons du temps ensemble avant son départ. Je vois Kayo qui nous observe d’un air étrange, elle semble vouloir me faire comprendre quelque chose...

Les hommes partent enfin, et je réfléchis à ce que je vais dire à Mayi à son retour. Trois jours après, ils reviennent victorieux, mais cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n’y entrera.

À la fin de la cérémonie, il pleut, comme si le ciel pleurait nos hommes. Nous nous retrouvons avec Mayi sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J’accepte, il me plait. Allez au [924](#).*
- *Je refuse. Allez au [862](#).*

780

781

782

783

— Et tu sais pourquoi ils vont tous mourir ?

Je regarde mon interlocuteur, c'est un jeune homme blond aux yeux bleus dans un costume noir, très classe. Il serait assez beau s'il ne louchait pas légèrement et si ses yeux n'étaient pas si plissés.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le maître de tous ces gens, eux, et des milliards d'autres. Et tu sais quoi ? Le plus drôle ? Pas un seul ne sait qu'il travaille pour moi. Bon, je reprends ma question, sais-tu pourquoi ils vont tous mourir ?

— Non.

— Eh bien parce que le type, là, le brun, va racheter toutes les terres à l'est de cette montagne, et va en faire un complexe touristique. Son beau-frère, qu'il déteste et qui le déteste en retour, va acheter les terres ouest pour y construire des usines très polluantes, et emmerder donc son beau-frère et son complexe touristique. Celui-ci pour se venger, va acheter les terres sud, pour faire les mêmes usines que son beau-frère et casser les prix, pour le ruiner. Là, un neveu par alliance, voyant les ressources de ces terres et les guerres fratricides du reste de la famille, va se faire élire président du conseil général de la région, tout en se faisant secrètement financer par les deux beaux-frères, leur faisant croire à chacun qu'il va le soutenir contre l'autre, pour finalement découvrir des gisements d'or dans les terres nord. Il va s'allier avec des Japonais pour en extraire l'or et déverser des tonnes de cyanures pour prospector. Comme il est de coutume pour cette famille de venir ici une fois l'an, croyant que c'est un lieu protégé à jamais, ils se baigneront et seront tous empoisonnés par l'eau gorgée de cyanure. Fascinant, non ?

— Ça ne va pas se passer comme ça.

— Si si, c'est très drôle.

— Je ne trouve pas ça du tout drôle.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas, je trouverais.

- — *Ha ? Eh bien bonne chance alors, Marie... Allez au [586](#).*

784

785

786

787

788

789

790

791

— Je reviens de voir le gouverneur, je lui ai répété toutes les informations que vous m'aviez données, elles rejoignent les siennes, bravo Marie, nous avons bien travaillé, venez, je vais vous le présenter...

Les mois suivants, Charles m'a épousée, et enfin, il m'a eu... et re-eu d'ailleurs, on peut dire que sa frustration a fait de lui une bête lubrique, mais bon...

Grâce à mes informations et à ses obséquiosités, le gouverneur l'a nommé comme son représentant sur l'île de Sainte-Lucie, car enfin les Français ont débarqué en force et l'ont prise définitivement, après un dernier massacre.

Une fois un fort durablement établi, nous partons nous y installer. Charles était à cette époque encore sympathique.

Tout cela a bien dégénéré une fois là-bas.

Quand nous sommes arrivés, toutes les femmes survivantes Caraïbes ont été mariées de force à des soldats, puis on a attribué des terres aux soldats pour qu'ils se transforment en colons. Des hordes d'esclaves noirs ont été débarquées. Il faut dire que l'île est en partie transformée en plantation de canne à sucre qui demande une quantité extraordinaire de mains d'œuvres. Les conditions pour les esclaves sont horribles, mais on s'y habitue.

Charles et moi avons l'une de plus grandes plantations de l'île au nom de la compagnie des Indes occidentales, c'est-à-dire des intérêts français.

Sur la base du fort, une petite ville se construit, et très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Je n'arrive pas à avoir d'enfant avec Charles, qui finit par m'abandonner et engrosser une jeune servante portugaise.

J'oblige Charles à la répudier, mais nous gardons l'enfant. Malgré mes efforts, je n'arriverais jamais à l'aimer comme ma fille et je l'abandonnerais aux diverses nourrices. Charles ne me le pardonnera jamais et commencera à boire.

Je prends comme amant Monsieur de Pourralié, l'officier qui dirige le fort, mais lui aussi, les années passant, m'abandonne.

Parfois, une tristesse s'empare de moi... et je pleure...

Quand une embolie pulmonaire m'emporte, je suis seule, mon mari étant parti à Saint-Domingue pour affaire...

- *J'aurais tellement eu envie d'avoir des enfants... Allez au [942](#).*

792

793

794

795

796

797

798

Je ne sais pas pourquoi je fais ça, aller me battre contre des loups avec une branche, j'y crois pas. Si je meurs bêtement après avoir passé toutes ces épreuves, ce sera d'un ridicule fini.

J'y vais avec tout mon courage et ma force, je me jette dans la mêlée, le cerf encorne un loup, j'en frappe violemment un sur la tête, et frappe, refrappe, le troisième loup va me mordre quand le cerf l'éjecte avec ses cornes... les trois loups s'enfuient.

Je regarde le cerf et plonge mon regard dans ses immenses yeux, on dirait qu'ils sont une porte vers l'infini. Il part en trotant, je le suis, il arrive vers une source d'eau pure dans laquelle il se met à boire, je vois qu'il est blessé à la jambe arrière droite. Sans réfléchir, je me mets à genoux et me mets à lécher sa plaie. Le goût de son sang est délicieux, je ferme les yeux de plaisirs.

Quand je les rouvre... le cerf s'est transformé en jeune homme... nu... qui me sourit, il a gardé ses cornes d'argent. Mon Dieu qu'il est beau... il m'attire à lui et m'embrasse, le goût de son sang et de nos salives se mélangent sur le parterre moussu.

Rapidement, je suis nue à mon tour et son sexe arqué me pénètre. Quelques heures plus tard, son sperme m'inonde, et c'est comme si mon corps retournait à la terre, bientôt... je suis grosse... mon ventre est un immense ballon qui renferme la vie... j'accouche de trois enfants, deux filles et un garçon.

Comme leur père, ils sont capables de se transformer en biches et en cerfs. Ils grandissent, je vieillis, mon mari, moins, beaucoup moins, je deviens vieille, nos enfants nous ont quittés, et un soir, sous une lune éclatante... mon mari nous fait monter en haut d'une montagne, il s'est transformé en cerf et je le chevauche.

Il me demande si je sais ce qu'il va se passer, je ne réponds rien... Nous nous asseyons et nous nous serrons, rien ne peut nous arriver, les loups reviennent, cette fois ils ne sont pas trois, ils sont innombrables... et ils ont faim... et nous n'avons pas peur...

- *Nous nous sommes nourris et nourriture nous finirons. Allez au [586](#).*

799

800

— À la bonne heure !

Le Capitaine me lance un sourire à tomber par terre.

— En voilà une qui a fait le bon choix, et vous très chère, que faites-vous ? demande-t-il à Sœur Isabelle. Celle-ci se retourne immédiatement vers Charles-Henri qui prend la parole :

— Je crois que nous, nous allons continuer notre route, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, n'est-ce pas Père Albert ?

Celui-ci a l'air de s'interroger, il se retourne vers Charles-Henri.

— Puis-je vous parler en privé ?

— Bien sûr mon père.

Charles Henri et Père Albert vont un peu à l'écart et se mettent à discuter. Quelques minutes après, ils reviennent.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, Monsieur de Montbéliard va repartir avec les deux sœurs restantes, mais moi, j'aimerais rester, au moins quelque temps, avec vous.

— Bien sûr, hé toi, la donzelle, pourquoi veux-tu repartir avec cet homme, ils ne t'obligent pas au moins ?

— Non, non.

— Et toi la vieille, pourquoi ne viens-tu pas avec nous ?

Sœur Thérèse regarde Père Albert pour lui demander ce qu'elle doit répondre.

— Faites comme vous voulez, Sœur Thérèse.

Celle-ci semble vivre un violent ouragan intérieur, je crois que c'est la première fois qu'on lui demande son avis depuis sa naissance.

— Sœur Thérèse, parlez, je vous assure faites comme vous voulez.

— Je veux rester avec Père Albert.

— À la bonne heure, nous aurons le curé et sa femme !

— Mais...

Père Albert se reprend et ne répond pas à la provocation.

— Allez vous deux, ouste si vous ne restez pas.

Charles-Henri et Sœur Isabelle repartent. C'est bizarre, j'ai l'impression que la sœur serait plus en sécurité avec nous qu'avec Charles-Henri.

Leur pirogue s'en va au loin, Sœur Isabelle a trouvé une nouvelle vigueur pour pagayer, mon Dieu...

- Allez au [768](#).

801

Nous repartons tous les trois, Sœur Isabelle me lance des regards de démons, il va falloir que je fasse gaffe.

- Allez au [775](#).

802

Est-ce que vous avez convaincu Pierre ? (Si oui, vous avez ajouté cent au chiffre retenu en un paragraphe).

- Si oui, Allez au [642](#).
- Si non, Allez au [643](#).

803

Si vous avez la clef de la cuisse, enclenchez-la.

Sinon :

Je le rends fou, il ne peut pas s'empêcher de me mater comme un loup et je multiplie les pauses alanguies. Sœur Isabelle tombe malade de jalousie, et c'est un vrai boulet, si elle pouvait crever, ça ferait des vacances.

Tous les soirs, Charles-Henri revient à la charge, et chaque soir, il peut me toucher un peu plus, mais juste un peu. Il me chuchote mille et une promesses, qu'il va m'épouser, qu'il va faire de moi une grande dame, et je lui dis :

— Vous êtes un charmeur de serpent, Charles, combien de jeunes filles avez-vous fait tomber dans votre lit comme ça ? Puisque vous me parlez de mariage, et bien, j'y consens, dès notre arrivée, et là, bien sûr...

Et je me penche un peu, une langue traînarde sur les lèvres. Peut-être que j'en fais un peu trop, non ?

Au bout d'une dizaine de jours, nous arrivons enfin à Saint-Domingue. Il était temps...

Nous abordons à un kilomètre de la ville et finissons à pied, laissant derrière nous cette maudite pirogue. J'ai des bras en bétons armés. Enfin, nous voyons la ville, c'est incroyable, pour moi en tout cas. Une grosse dizaine de grands bateaux sont amarrés au port, deux forts armés de forces canons surplombent la ville. Des centaines de maisons en bois de toutes tailles sont agglomérées dans une immense crique, une activité incroyable l'anime.

Nous arrivons en même temps que quelques hommes habillés de peaux de bêtes et transportant des chariots de viandes. Ils font peur. Des boucaniers me précisent Père Albert, en gros, des chasseurs qui font fumer la viande pour la revendre.

Une dizaine de nationalités se mélange, trafiquants d'or hollandais, marchands d'esclaves anglais, commerçants français, protestants et divers illuminés fuyant l'Europe, missionnaires portugais, émissaires indigènes, aventuriers italiens, artisans allemands, et tout cela sous l'égide française. J'apprends que les Français viennent juste de signer le traité d'Utrecht, dans lequel ils renoncent au trône d'Espagne et qui met fin à des années de guerre.

Je suis à Disney World, les costumes, les odeurs, les maisons, les rues, les échoppes, les accents et les langues. Le contraste entre le calme de la jungle et la furie urbaine, oui, même à cette époque, est flagrant.

Charles-Henri m'explique qu'il doit me laisser un jour ou deux pour aller voir le gouverneur et préparer la maison. Il me demande de l'attendre avec Père Albert et Isabelle.

— Charles, vous n'allez pas me laisser au couvent, vous allez m'acheter une robe et me présenter au gouverneur avant notre mariage, que croyez-vous ?

— Heu, bien sûr, Marie.

Je sens qu'il a besoin d'une femme forte.

Nous laissons Père Albert et sœur Isabelle. Il m'achète une robe somptueuse et nous sommes reçus chez le gouverneur à manger. Enfin, le luxe...

Une grande propriété, des dizaines d'esclaves noirs, un bon repas, du vin, de riches marchands, de beaux officiers, je fais sensation et prend garde à bien rendre jaloux Charles (oui, je l'appelle Charles maintenant, vous aviez remarqué ?)

Charles s'isole avec le gouverneur.

- *Si vous avez la clef de la langue, ou la clef de la langue fourchue, enclenchez-la.*
- *Sinon allez au [933](#).*

Dès que je mets la statuette en pendentif, une peur atroce s'empare de moi ainsi que des tremblements, j'ai l'impression de voir des ombres mauvaises me transpercer le corps.

— Tu es possédée par le Mabouya, n'enlèves surtout pas la statuette, même la nuit, même pour te laver. Tant que le chemin de la peur n'est pas terminé, il est très dangereux pour celui qui l'a commencé de l'arrêter, il pourrait perdre son âme de tête, quoi qu'il arrive garde-le.

Elle me laisse à nouveau seule. Dès qu'ils sortent, les sueurs et les vomissements recommencent, je suis malade, je ne peux pas m'empêcher de croire que c'est la statue que je porte autour du cou qui crée mes cauchemars, je la garde tout de même une atroce journée.

Après une nuit de sommeil correct, dès que j'ouvre les yeux, le cauchemar et les suées recommencent.

- *Hors de question que je garde cette statue maudite autour du cou, je sais qu'elle me rend encore plus folle. Quand la Boyer arrive, je la jette par terre. Allez au [830](#).*
- *Je garderais la statue le temps qu'il faudra. Allez au [827](#).*

Mais comment ?

- *Compter sur mes seuls charmes ? Allez au [816](#).*
- *Assassiner mes concurrentes ? Allez au [823](#).*
- *Faire de la magie ? Allez au [840](#).*

Je vais voir Kayo et lui dis :

— Je veux apprendre plus vite, tu ne m'emmènes pas assez souvent avec toi, je veux plus, mon cœur a soif de savoir.

Kayo me regarde de ses yeux rusés.

— Tu ne te rappelles pas de ce que je t'ai dit ? Ne me demande jamais rien. Je suis désolée Mahi, je ne peux plus rien t'apprendre.

— Quoi !?

— Oui, l’initiation réclame cette règle, et la bafouer, ne serait-ce qu’une seule fois, détruit toute la relation magique que j’avais avec toi. Elle prouve que ton âme de tête n’est pas encore assez forte. Puisque tu ne te rappelles pas les promesses, je ne peux plus rien t’apprendre pendant trois ans. Si dans trois ans, tu veux que je t’initie à nouveau, il faudra me le demander, mais attention, si tu me le redemandes avant, il faudra repartir à zéro.

Et elle part.

J’hallucine, la conne, vu ce qu’elle vient de dire, je ne peux même pas insister, je la déteste, je viens de tout rater.

- *Bon ben tant pis pour moi, elle me l’avait dit en effet, je m’en rappelle. Allez au [819](#).*
- *Elle m’enfume, je vais pas me laisser faire, elle le regrettera... Allez au [831](#).*

807

Les jours suivants, une grande fête de mariage a eu lieu et les prisonnières ont toutes été mariées aux guerriers, qui ont maintenant au moins deux femmes. Meyopo a trois épouses.

Ils leur construisent leurs maisons, car chaque femme vit indépendamment des autres, le mari choisissant là où il passe la nuit. Bientôt, c’est comme si les prisonnières avaient toujours été là.

Les semaines passent, je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants. Je commence aussi à mieux comprendre leur religion, il y a le grand esprit, le Chemyn en langage des femmes, représenté par l’Icheiricou en langage homme. C’est celui-ci qu’ils avaient invoqué durant leur cérémonie nocturne, il l’avait interrogé sur leur expédition. J’apprends aussi qu’un étranger dans leur village attire les Chemyn, c’est pour cela qu’ils ont toujours été contents de m’avoir, je suis une bénédiction pour eux.

Et il y a aussi le mauvais esprit, le Mabouya, tous leurs ennemis sont des agents du Mabouya, comme les maladies et les catastrophes. Dès que la lune disparaît, c’est que le Mabouya l’a dévorée. Nous dansons alors toute la nuit pour qu’il la recrache.

Pour les Caraïbes, il y a trois âmes, une dans le cœur, une dans la tête et une dans les bras. Certaines sont immortelles, certaines appartiennent au Mabouya, d’autres au Chemyn, je m’y perds un peu, et de toute façon, cela n’a pas l’air d’avoir beaucoup d’importance.

Nous avons fait une grande fête pour la première coupe de cheveux d'un gamin, Piyoua a accouché, c'est un garçon, son mari va faire un jeûne de quarante jours.

Je connais maintenant chaque membre de la tribu, son nom, son caractère. Je me fais des amis, je passe de plus en plus de temps avec un garçon un peu plus jeune que moi, Mayi, nous nous marrons à imiter tous les autres. Il me montre comment faire parler les perroquets, nous leur apprenons les phrases fétiches de quelques membres de la tribu, une vieille qui dit à chaque fois qu'il pleut, « La pluie rapproche plus que le désir », ou alors « Un oiseau qui te chie sur la tête chasse le Mabouya », elle en a plein des comme ça.

Sinon, ben je suis comme les autres femmes, c'est-à-dire une servante des hommes, mais ça va, c'est sympa.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs, ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et nous proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent.

Cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Mayi, qui revient victorieux, a le droit de choisir une femme. Un soir qu'il pleut, nous nous retrouvons sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, il me plait. Allez au [777](#).*
- *Je refuse. Allez au [813](#).*

808

— Ce n'est pas un problème, tu n'es pas une Caraïbe de sang, mais de cœur, tu n'es pas obligée de manger de l'homme, me dit Kaiyo en souriant mystérieusement. Je suis prête à t'initier, tu seras une grande Boyer, peut-être mon successeur. Je viendrais te chercher de temps en temps pour t'apprendre.

Les jours passent, une grande fête de mariage a eu lieu et les prisonnières ont toutes été mariées aux guerriers, qui ont maintenant au moins deux femmes. Ils leur construisent leur maison, car chaque femme vit indépendamment des autres, le mari

choisissant là où il passe la nuit. Bientôt, c'est comme si les prisonnières avaient toujours été là.

Les nuits de lune noire, nous dansons toute la nuit pour obliger Mabouya, le « dieu » méchant, à la recracher. Je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants. Je commence aussi à mieux comprendre leur religion, il y a le grand esprit, le Chemyn en langage des femmes, ou l'Icheiricou en langage homme. C'est celui-ci qu'ils avaient invoqué durant leur cérémonie nocturne, il l'avait interrogé sur leur expédition. J'apprends aussi qu'un étranger comme moi dans leur village attire le Chemyn, c'est pour cela qu'ils ont toujours été contents de m'avoir, je suis une bénédiction pour eux.

Et il y a aussi le mauvais esprit, le Mabouya, tous leurs ennemis sont des agents du Mabouya, comme les maladies et les catastrophes

Pour les Caraïbes, il y a trois âmes, une dans le cœur, une dans la tête et une dans les bras. Certaines sont immortelles, certaines appartiennent au Mabouya, d'autres au Chemyn, je m'y perds un peu, mais Kaiyo me dit que c'est important pour soigner, alors, je tente de me rappeler.

Nous avons fait une grande fête pour la première coupe de cheveux d'un gamin, Piyoua a accouché, c'est un garçon. Son mari va faire un jeûne de quarante jours.

De temps en temps, Kaiyo vient me chercher pour que je l'accompagne dans ses cueillettes. Elle me fait apprendre le nom des plantes et leurs vertus, le noyau du fruit du Loullourou, par exemple, peut servir de savon, mais aussi stopper les hémorragies, le lait qui sort d'une branche de cacouti, sert à soigner les caries, une infusion de branche de taya-taya, soigne à peu près tout, etc.

Quand la maladie est grave, elle sculpte une représentation hideuse du Mabouya, une petite statuette en bois que le malade doit porter autour du cou pour chasser la maladie. Elle me montre les rites et les prières à faire sur la statuette. Chose étrange, cela a l'air de très bien fonctionner, les malades guérissent vite.

Je me demande pendant un moment si cela est psychologique, ou si c'est de la réelle magie, et puis, avec le temps, cette question perd toute son importance.

L'Icheiricou se présente durant les cérémonies sous la forme d'un oiseau, c'est pour cela qu'ils sont sacrés pour les Caraïbes, et qu'ils ne sont jamais chassés. L'Icheiricou n'apparaît que dans le noir complet, c'est pour cela aussi qu'ils font leurs cérémonies dans la grotte.

Elle me fait faire des jeûnes, des prières, je dois apprendre certaines danses, c'est du boulot tout ça, même si, les trois quarts du temps, je ne suis qu'une femme parmi les autres.

J'adore entre autres m'occuper des enfants. Toutes les femmes s'occupent de tous les enfants avec le même amour.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive.

- *Nous devons faire une cérémonie dans la grotte pour invoquer l'Icheiricou et lui demander son avis, je serais l'assistante de Kayo. Allez au [822](#).*

809

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. Après une longue période de fièvre délirante où elle s'attaquera à un enfant, elle sera mangée par la tribu lors d'un rituel.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

810

Les semaines passent, je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants.

J'ai l'impression d'avoir une double identité, Caraïbe, bien sûr, mais le fait de ne pas avoir mangé de chair humaine et de n'avoir pas « communié » avec eux dans cet acte horrible me donne comme une distance, une indépendance.

Je me sens bien, plus adulte. Le fait d'avoir fait un choix personnel hors des règles de la tribu, mais aussi, que les Caraïbes ne m'en tiennent absolument pas rigueur, me donne un aperçu de la liberté. Pouvoir être soi-même sans en payer le prix. Cela me rend encore plus proche des Caraïbes.

Sinon, je ne suis qu'une femme parmi les autres, certains pourraient nous voir comme des servantes des hommes, mais moi, pas, pas maintenant en tout cas. La séparation nette des sexes est rassurante, et du coup, l'ambiance chez les filles est géniale, on se

marre bien, et, quand les hommes sont parmi nous, nous ressentons la réelle différence des sexes, le contraste crée un savoureux mélange.

Je suis bien, j'aime m'occuper des enfants des autres, j'aime faire la cuisine avec mes sœurs, j'aime aller à la cueillette aux coquillages ou au fruit. Il faut dire qu'il n'y a pas de lessive, peu de complication, aucune paperasse, et que notre rôle domestique est quand même très cool. Quand on a bossé quatre heures dans la journée, c'était la grosse journée, on a du temps pour les enfants, pour rire, pour nous...

Je connais maintenant chaque membre de la tribu, son nom, son caractère, je me fais des amis. Je passe de plus en plus de temps avec un garçon un peu plus jeune que moi, Mayi. Nous nous marrons à imiter tous les autres, il me montre comment faire parler les perroquets, nous leur apprenons les phrases fétiches de quelques membres de la tribu, une vieille qui dit à chaque fois qu'il pleut, « La pluie rapproche plus que le désir », ou alors « Tout passe, sauf la mort », elle en a plein des comme ça.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent.

Cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Mayi, qui revient victorieux, a le droit de choisir une femme. Un soir qu'il pleut, nous nous retrouvons sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, sans condition... Allez au [777](#).*
- *J'accepte, mais il devra me jurer que nos enfants ne seront pas cannibales. Je lui fais aussi comprendre qu'il faudrait lui aussi qu'il abandonne cette coutume. Allez au [843](#).*
- *Je refuse, je sens qu'il faut que je reste indépendante coûte que coûte. Allez au [821](#).*

811

À peine à terre, des dizaines de pirates de toutes nationalités nous rejoignent. Père Albert s'inquiète tout de suite de ses anciennes nonnes, il est pas déçu. Elles sont toutes maquillées avec des robes espagnoles étincelantes et des coiffures pas possibles, elles font grave la gueule de le voir. Ils discutent un peu avec.

Je regarde le camp, mon Dieu, j'suis chez les pirates. Bizarrement, c'est assez propre. Soudain, un cri retentit :

— Hornigold revient aussi !

Au loin, nous voyons manœuvrer un grand bateau.

— C'est qui Hornigold ?

— C'est celui qui a créé ce camp, un ancien corsaire, un fameux gars, le chef ! Je pense qu'il a dû faire une prise et qu'il revient en profiter avec nous.

Immédiatement, des tables sont dressées et du punch sorti tandis qu'on commence à s'activer en cuisine.

Il faut une bonne heure pour le voir enfin accoster, tout est prêt et tout le monde l'attend. Père Albert revient :

— Alors ?

— Elles vont bien.

Il n'en dira pas plus, mais je l'entends soupirer durant une bonne demi-heure. Enfin, ils arrivent.

— Hé, m'dit Pete, il a fait une prise, regarde, il y a de nouvelles têtes, de nouveaux pirates.

J'apprends que les pirates proposent aux marins de les rejoindre, sinon, ils les laissent repartir. Beaucoup les rejoignent, fuyant les dures conditions de marins pour la vie facile des pirates.

Tout le monde arrive sur la plage, un marin hurle « Punch !! », repris en chœur par la moitié de l'assemblée à terre.

Pete me montre Hornigold, il est impressionnant, c'est une masse, le visage couturé de partout, il a une cinquantaine d'années et semble respecté par tous, d'ailleurs, on sent une efficacité diabolique chez lui et ses comparses.

Hornigold hurle :

— Pas un verre tant que les nouveaux ne prêtent pas serment à la chasse partie, le contrat des pirates.

— Vas-y, assis-toi au milieu des nouveaux.

— Et si je ne veux pas être pirate ?

— T'en fais pas, vas-y.

Nous nous asseyons tous en rond pour écouter le règlement des seigneurs de la mer, c'est un vieux pirate à jambe de bois et à lorgnon qui nous en fait le résumé en jetant des coups d'œil à une liasse de parchemin. Son apparent taux d'alcoolémie le fait souvent reprendre son souffle.

— Chaque marin a droit à une part de butin, sauf le chirurgien, les maîtres artisans, le pilote, qui ont une part et quart, le canonier, le Second et le Quartier-maître qui en ont une et demi, et le Capitaine, qui en a deux.

Les marins blessés au combat, ou durant la traversée, seront indemnisés, par exemple, Pete la tortue, a eu 900 écus pour la perte de ses deux bras, un bravo pour Pete.

Tous les pirates crient bravo à Pete, un type d'une trentaine d'années habillé tout en soie brillante et multicolore, il sourit tout fier, mais bon, il n'a pas de bras. La lecture reprend.

— Les récompenses, le chirurgien reçoit systématiquement 200 écus pour son coffre à médicament, les initiatives courageuses et utiles sont aussi récompensées, en général, deux écus aussi.

— Deux cents « Vois-double », deux cents !

— Pardon, deux cents... Tout marin a le droit de vote durant les assemblés, je rappelle qu'un conseil de douze hommes existe pour les problèmes les moins cruciaux, ils peuvent être révoqués après un procès équitable. Tout marin a le droit de boire et de manger ce qu'il veut tant que le rationnement n'a pas été voté, sinon...

Il change de feuille, la fait tomber, la ramasse, relis le début de la première, puis finalement continue.

— Un pirate doit veiller à la propreté de ses pistolets, tout homme volant plus d'un écu sera privé de sa prochaine part, en cas de récidive, on lui coupe les oreilles et le nez avant de le maronner. Tout pirate mettant en danger le groupe par son incompetence ou par son insbor... insurb... insubordination, pfuuu, peut être abattu sur le champ par le Capitaine, tout commandant jugé incompetent est abandonné sur une île déserte avec son fusil, de la poudre et des balles. Introduire une femme dans l'équipage est punie de mort, les prisonnières seront gardées hors de vu du même équipage, les jeux de hasard à bord sont punis de mort, ainsi que les duels ou affrontements, ils devront attendre d'être à bord...

— À terre !

— Pardon, à terre, pour régler leurs comptes. La désertion durant un combat ou la trahison sont punis aussi de mort, et le commandement d'un bateau adverse est jugé par son équipage, ou, par le conseil.

Je crois que je n'ai rien oublié, ha si, nul n'est sensé ignorer la loi, veuillez signer là s'il vous plait.

Éclat de rire de l'assemblée, Vois-double part s'asseoir en titubant content de son show, Hornigold reprend la parole :

— Maintenant, vous devez jurer solennellement devant l'assemblée de respecter la chasse partie pour devenir pirate.

Un à un, nous jurons dans une certaine solennité, en cela je veux dire que les pirates ne font pas de plaisanteries grasses pendant ce moment, et, une fois la cérémonie terminée, open-bar à gogo, soupe à la tortue, et festin de grillades, coquillages et fruits, orchestre taré, putain, ça, c'est la fête !

Je parle un peu avec un autre nouvel arrivant, Charles, un marin d'une quarantaine d'années qui a un pied à moitié retourné, blessure de guerre. Il vient de l'Étoile Royale, le bateau militaire français qu'Hornigold vient de récupérer. Il vient de rejoindre les pirates, comme moi, et il est bien sympa, il a plein d'humour et de morgue et la langue déliée par l'alcool, ça me va bien, on sympathise.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à devenir pirate ?

— Tu comprends, m'avoua-t-il en fumant sa pipe. Après vingt ans en mer, j'ai plus de familles sur le continent, ou alors, j'les connais plus, autant finir au soleil avec quelques négresses charnues comme servante, non ? Mais j'ai p'têtre pas dit mon dernier mot, et ça m'plait bien ici, pis j'ai déjà remplacé un patron sur un bateau, parce qu'il s'était pris un tonneau mal arrimé dans la gueule, et j'ai bien regardé comment qu'y f'sait l'pilote, pis y m'a expliqué aussi, mais bon, c'est loin.

— T'as pas voulu continuer comme pilote.

— Ça s'est pas trouvé.

— Et le Capitaine de ton ancien bateau ?

Ils l'ont passé sous la coque et l'ont déchiqueté sur les moules qui s'y étaient accrochés. C'était pas un mauvais Capitaine, mais dans un coup de colère, il a exécuté un marin qui avait volé un bout de pain et de l'eau, ça l'a perdu, Dieu ait son âme.

Il me présente quelques autres bons gars de son équipage avec qui je sympathise, me voilà de nouveaux amis, puis je les laisse pour rejoindre Pete et sa bande, on se marre comme des phoques en buvant des litres de punches, même si je ne comprends pas la moitié de leurs blagues. On rit surtout des Caraïbes, le peuple indigène voisin, où on ne sait jamais en les rencontrant s'ils vont nous bouffer ou nous inviter comme des rois.

Je bois, ris, danse, bois, m'écroule...

Je me réveille avec un marteau piqueur dans le crâne. Je suis en plein soleil sur la plage, entourée d'autres ivrognes qui ronflent, ho putain que j'ai mal. Ho merde, je vois double encore, ha non, ce sont Les Jumeaux, deux de mes nouveaux potes.

— Viens boire un coup.

— Ha non.

— D'eau imbécile.

— D'accord.

Nous allons à la rivière.

— Tu devrais rejoindre notre équipe, on est tous d'accord.

— Je vais réfléchir.

— OK. Un peu plus loin, il y a une cascade avec des grottes, tu pourras être tranquille.

— Merci.

Ils sont vraiment sympas, j'y vais, c'est magnifique, une cascade cristalline chute d'une falaise déchiquetée et somptueuse, je vois quelques singes m'observer. Je vais me planquer dans une grotte où un petit bassin s'est créé. Enfin à poils dans la flotte, putain qu'il fait bon. Je décuite en pensant à mon futur et en grattant mes multiples piqûres de moustiques.

- *Je vais dire que je suis une femme et rejoindre la bande de nonnes défroquées. Allez au [965](#).*
- *Je vais rejoindre l'équipe du Cap'taine Pete. Allez au [1010](#).*
- *Je vais attendre de voir ce qu'on me propose. Allez au [976](#).*
- *Je vais tenter (ou retenter) ma chance avec les Caraïbes, le peuple indigène de l'île voisine. Allez au [1020](#).*

812

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera une expédition dans les tribus amazoniennes dans le cadre de recherches ethnologiques. De retour à la civilisation, elle se fera draguer par un responsable du gouvernement local et se fera assassiner par sa femme, folle de jalousie.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

813

— Mahi, mon cœur est rempli d'ombres et de silence...

Il repart la tête basse, il était très amoureux de moi apparemment, pauvre pitchounet, mais il se consolera vite avec une autre jeune fille...

- *Je n'ai pas envie de me **marier**, je n'y peux rien. Allez au [926](#).*

814

Très bien, c'est dommage, tu aurais fait une très bonne Boyer.

Les jours passent, une grande fête de mariage a eu lieu et les prisonnières ont toutes été mariées aux guerriers, qui ont maintenant au moins deux femmes. Ils leur construisent leur maison, car chaque femme vit indépendamment des autres, le mari

choisissant là où il passe la nuit. Bientôt, c'est comme si les prisonnières avaient toujours été là.

Les nuits de lune noire, nous dansons toute la nuit pour obliger Mabouya, le « dieu » méchant, à la recracher. Je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants. Je commence aussi à mieux comprendre leur religion, il y a le grand esprit, le Chemyn en langage des femmes, ou l'Icheiricou en langage homme. C'est celui-ci qu'ils avaient invoqué durant leur cérémonie nocturne, il l'avait interrogé sur leur expédition. J'apprends aussi qu'un étranger comme moi dans leur village attire le Chemyn, c'est pour cela qu'ils ont toujours été contents de m'avoir, je suis une bénédiction pour eux.

Et il y a aussi le mauvais esprit, le Mabouya, tous leurs ennemis sont des agents du Mabouya, comme les maladies et les catastrophes. Leur prêtre, le Boyer est Kayo, une vieille femme très discrète. C'est aussi leur guérisseuse. Dès que quelqu'un est malade, elle le soigne par des plantes et lui sculpte une représentation hideuse du Mabouya, petite statuette en bois portée autour du cou.

Pour les Caraïbes, il y a trois âmes, une dans le cœur, une dans la tête et une dans les bras. Certaines sont immortelles, certaines appartiennent au Mabouya, d'autres au Chemyn, je m'y perds un peu, et de toute façon, cela n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'importance.

Nous avons fait une grande fête pour la première coupe de cheveux d'un gamin, Piyoua a accouché, c'est un garçon. Son mari va faire un jeûne de quarante jours.

Si j'occulte le fait qu'ils sont cannibales, ce village est de nouveau le paradis.

- *Et j'aimerais avoir un mari à mon tour. Allez au [749](#).*
- *Je me laisse vivre, laissant la vie décider pour moi. Allez au **810**.*

815

Charles revient me voir.

— Êtes-vous sûre des informations que vous m'avez données ? Le gouverneur est très sceptique et a des informations contradictoires, je passe pour un imbécile, m'avez-vous menti ?

— Présentez-moi le gouverneur, je vais voir ça directement avec lui.

— Mais...

— Charles !

— Bien, mais attention à ce que vous dites, ma carrière est en jeu.

Je me rends compte qu'il ne plaisante pas, qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter ? Du culot, ma fille, du culot !

Je fais mon plus beau sourire au gouverneur, un vieil aristocrate à l'air, ma fois, bon. Et effectivement, on sent qu'on ne peut pas trop lui en raconter.

— Alors Mademoiselle, c'est vous qui avez vécu avec les Caraïbes ?

— Oui, messire, un peu.

— Et alors ? Ils sont des milliers, bien armés, puissants, une véritable armée sanguinaire et organisée ?

— En tout cas, ils sont fort sympathiques, ils m'ont très bien accueillie, et je ne vois pas l'intérêt de leur faire la guerre. Surtout qu'à ce que je sais, de nombreux traités de paix ont été trahis par les Français.

— Ils sont sympathiques, certes, mangeurs d'hommes, revanchards. Bien sûr que nous avons trahi nos traités, comment pourrions-nous faire autrement ? Dès qu'un soudard ou qu'un aventurier français boit un peu trop et viole une de leurs femmes, ils massacrent toute une colonie en représailles. Et des colonies, il y en aura de plus en plus, c'est un mouvement historique. Un jour ou l'autre, les Caraïbes devront s'y faire, c'est une question de temps. Bien sûr que j'aimerais que cela se fasse en douceur, mais l'époque est dure, la guerre fait encore rage, les pirates, les aventuriers de tout bord, les protestants, tout le monde vient ici, et moi, j'obéis au roi, et croyez-moi ce n'est pas simple.

Mademoiselle, je crois comprendre que vous devez être l'une de ces exaltées qui pullulent ici, et je vous le répète, je comprends votre charité pour les indigènes, mais croyez-moi, ils seront annihilés un jour ou l'autre. Quant à celui que vous avez choisi comme chevalier servant, Charles-Henri de Montbéliard, je viens d'avoir une preuve de plus que c'est un imbécile. Je vais le renvoyer en France faire mon rapport au Roi, il devrait en être capable.

— Je vous en prie, ne l'humiliez pas, mon destin est entre ses mains.

— J'y veillerai, mais je vous conseille de mettre votre destin entre d'autres mains.

— Les vôtres ?

— Pourquoi pas, si vous acceptez de mettre un peu de plomb dans votre tête et si vous connaissez les Caraïbes, je pourrais avoir besoin de vous...

Monsieur, je suis à votre service.

Je suis passée au service du gouverneur pour les affaires Caraïbes, laissant Charles voguer vers la vieille Europe sans qu'il n'ait jamais pu me toucher, je crois qu'il me maudit encore.

Rapidement, effectivement, les Caraïbes sont défaits. Je suis déléguée pour que les survivants ne soient pas trop mal traités.

Je repars sur l'île avec Père Albert et les soldats qui doivent conforter la présence française sur Sainte-Lucie, l'île d'où je viens.

Une semaine après notre arrivée, la dernière grande attaque Caraïbe est déjouée et massacrée, il ne leur reste quasiment plus que des femmes et des vieillards.

Après l'installation forcée du camp Caraïbe à côté du fort, nous organisons un tirage au sort pour attribuer les femmes survivantes aux soldats. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. J'ai pris des cours accélérés avec lui avant de revenir. À nous deux, nous prendrons soin que les Caraïbes soient globalement bien traités.

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement des bons bougres, et une forme d'amour se crée même dans certains couples.

L'île devient peu à peu une vraie colonie et j'apprends aux Caraïbes le français, et à quelques Français le Caraïbe des femmes, le plus courant. Monsieur Pourralié, l'officier en charge des opérations, m'a fait construire une maison un peu en dehors du fort, je refuse d'avoir des esclaves.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur sont alloués pour les transformer en champs de canne à sucre.

Et qui dit champs de canne à sucre, dit esclaves, beaucoup d'esclaves.

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où, très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Un bateau rempli d'artisan arrive, une petite ville s'installe, je suis toujours l'invitée de Monsieur Pourralié. Si ce n'est son complexe de supériorité absolu sur les Caraïbes, il n'est pas mauvais bougre. Il essaie de me séduire, sans succès.

Je sympathise avec un charpentier d'une quarantaine d'années, il est charmant, il s'appelle Joseph. Nous nous mettons ensemble, d'abord pour mélanger nos solitudes, mais devant sa gentillesse, je tombe peu à peu amoureux de lui, il m'adore. Sa femme est morte en couche avec son enfant il y a bien longtemps à Marseille. Il a fui sa souffrance et le vieux monde en venant ici. Il est seul depuis dix ans, et je lui offre la joie de vivre...

Je vois disparaître la culture Caraïbe que j'avais un peu connue, j'ai participé du mieux que j'ai pu à son intégration en douceur. Les premiers enfants mixtes apparaissent, ils sont magnifiques, et la plupart aimés de leur père. Il y a toujours du monde à la maison, et j'ai l'impression d'avoir des dizaines d'enfants, Joseph est radieux.

Il nous fait une magnifique maison, les années passent dans la joie.

Parfois, une tristesse s'empare de moi... et je pleure... Joseph ne me demande rien, et m'emmène toujours dans ces cas là un verre de vin d'ananas que je ne bois jamais...

Avec le temps, les Caraïbes sont considérés comme des Français, notre petite colonie prospère.

Quand une embolie pulmonaire emporte mon mari dans mes bras, je ne lui survis que de quelques semaines.

- *Je sais que tout va bien... et que j'ai fait ce que j'ai pu... Allez au [875](#).*

816

Je vais le voir avec toute l'arrogance de mon corps de jeune fille nue.

— Meyopo, je veux être ta femme !

Il est surpris, en même temps, je sais que ça y est, il me voit, je l'excite. Il me met la main sur l'épaule et me dit :

— Je vais voir la Boyer lui demander son avis, mais avoir une étrangère comme femme emmènera l'Icheiricou sur toute la tribu, et tu es belle comme un oiseau.

— Attends, si tu me veux, je veux être ta seule femme.

Il me regarde étonné.

— Pourquoi Mahie ? Tu sais bien que j'ai déjà une femme, et, en tant que chef de guerre, je dois épouser au moins une des prisonnières.

— Si tu me veux, je dois être ta seule femme, mon cœur ne veut pas te partager.

Il rit.

— Mahie, tu me fais penser aux enfants qui voudraient leur mère pour eux tout seul, tu es une adulte, ton corps et ton âme m'inspirent comme la naissance d'une fleur, mais j'ai déjà une femme, et si je la répudiais, je ne pourrais pas rester avec ma tribu. Désolé, soit tu es ma femme avec les autres, soit, je ne peux t'épouser.

Un sentiment de frustration et de vexation s'empare de moi, je serre les dents.

- — *Eh bien tant pis pour toi.*

Je le laisse comme deux ronds de flan et décide de laisser passer un peu de temps sans prendre de décision. Allez au [807](#).

- — *Bien, j'accepte les autres femmes.*

C'est peut-être pas plus mal. Allez au [854](#).

817

Bon, Meyopo a déjà trois femmes, une Caraïbe, la première, et il a épousé à la dernière fête deux Arawaks, les femmes prisonnières ramenées en butin. Il n'a toujours

pas d'enfant, mais ça ne devrait pas tarder, sauf s'il est stérile, bien sûr. Une chose est sûre, s'il veut de moi, je devrais faire partie d'un harem.

- *Ça ne me pose aucun problème. Allez au [937](#).*
- *Bha, si je dois trouver un mec ici, autant en trouver un célibataire. Je laisse tomber Meyopo, tant pis. Allez au [825](#).*

818

Nous sommes heureux, Mayi a vraiment une personnalité qui me correspond, et de par la séparation des sexes, tout est simple.

Il fait ce qu'il a à faire avec les hommes (pas grand-chose, à part la chasse et la guerre en fait, le reste du temps ils s'entraînent à l'arc ou font des conneries, style, apprendre à un perroquet à m'imiter) et moi, une fois que je l'ai enduit de rocou et peigné, je peux aller avec mes copines bosser un peu et m'occuper des mômes.

En fait, nous avons beaucoup de temps libre, et qui dit beaucoup de temps libre pour un jeune couple, dit beaucoup d'accouplements.

Cette vie simple me va tout à fait. Quand je pense à mes copines qui doivent courir toute la journée pour leur boulot, leurs études, leurs jobs d'étés, leurs factures, leurs bourses, comme ma vie me paraît simple. Je suis tout le temps en pleine forme et dispo, et, en plus, dans une sacrée bonne ambiance. Les Caraïbes ont un humour simple, jamais méchant, et ont toujours des petites occupations marrantes. Les femmes, ce n'est rien de le dire, passent beaucoup de temps à leur toilette et à leur corps.

Avec Mayi, nous rions et baisons beaucoup, du coup, ce qui devait arriver n'arrive pas, mes règles, je crois que je suis enceinte...

Je l'annonce à Mayi, il a les larmes aux yeux, mon Dieu qu'il est mignon, il m'enlace encore et encore et m'aime plus que jamais, je souhaite à toutes les femmes enceintes d'être accueillies comme ça par leur mec. Il faut dire qu'il n'a pas à réfléchir à comment il va nous nourrir ou arranger sa vie, tout est si simple, bien organisé. C'est moi et les femmes qui nous occuperont de l'enfant, il viendra faire guizou guizou de temps en temps avant de retrouver ses potes, et tout sera très bien... si c'est un garçon il l'emmènera très tôt à la chasse, et si c'est une fille il la comblera de tendresse, les Caraïbes adorent leurs enfants...

Les mois passent, je suis un peu inquiète, car mon ventre grossit vraiment, je vais voir la Boyer qui m'annonce que j'ai sûrement des jumeaux et que tout va bien...

Merde, des jumeaux, je pleurs d'émotion, je ne sais pas si c'est parce que ça me fait peur ou parce je trouve ça génial d'avoir des jumeaux, je le dis à Mayi qui est ravi, avoir

des jumeaux est un signe de bénédiction de l'Icheiricou, toutes les autres femmes me le confirment.

Les hommes repartent encore à la guerre contre les Français. Cette fois pas de perte, Mayi m'explique, ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil. Ils les ont mangés sur place cette fois, car ils étaient un peu trop loin.

J'ai toujours du mal à m'imaginer ce peuple si génial se transformer en assassin cannibale nocturne.

Le temps des pluies et des ouragans arrive, c'est impressionnant. Trois huttes ont été arrachées par le vent, les hommes les reconstruisent aussitôt, il y a des averses délirantes. Les enfants sont ravis, une fois l'orage passé, d'aller patouiller dans les flaques. Quand je pense que bientôt ce seront les miens.

Mon ventre est prêt à éclater, j'ai toujours mal au dos, mes pieds sont gonflés. Kayo, notre Boyer, a toujours une bonne petite pommade ou boisson pour moi, qui souvent, me soulage rapidement.

Et enfin, un soir, les contractions dont j'ai si souvent entendu parler me prennent, je perds mes eaux, Mayi va chercher Kayo, c'est sûr, c'est pour cette nuit... J'ai à la fois très peur et déjà envie de pleurer de bonheur. Mayi me lance un sourire qui me donne toute la force du monde...

- Allez au [837](#).

819

Finalement, je m'en fous pas mal, de ne plus apprendre l'herboristerie, parce que finalement, c'est tout ce que j'apprenais, et puis, dans trois ans... on verra bien.

Je me sens plus disponible pour vivre ma vie de Caraïbe, toute simple.

Je connais maintenant chaque membre de la tribu, son nom, son caractère, je me fais des amis. Je passe de plus en plus de temps avec un garçon un peu plus jeune que moi, Mayi, nous nous marrons à imiter tous les autres, il me montre comment faire parler les perroquets, nous leur apprenons les phrases fétiches de quelques membres de la tribu, une vieille qui dit à chaque fois qu'il pleut, « La pluie rapproche plus que le désir », ou alors « Une femme qui n'est pas généreuse est comme un pot toujours à l'envers », elle en a plein comme ça.

Sinon, ben je suis comme les autres femmes, c'est-à-dire une servante des hommes, mais ça va, c'est sympa.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent.

Cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Mayi, qui revient victorieux, a le droit de choisir une femme. Un soir qu'il pleut, nous nous retrouvons sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, il me plait. Allez au [777](#).*
- *Je refuse. Allez au [813](#).*

820

Les semaines passent...

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive.

Nous devons aller dans la caverne des cérémonies invoquer l'Icheiricou. Nous partons un soir en procession. Kayo me demande d'être à côté de moi et de porter la torche pour la marche dans la jungle. Durant le voyage, elle me chuchote d'une voix quasi imperceptible.

Tu te mettras à mes côtés durant l'invocation, et je proposerais à l'Icheiricou de te posséder toi, plutôt que moi. Nous verrons s'il te juge digne de te posséder. S'il vient en toi, offre-lui ton corps sans résistance, laisse-toi totalement posséder et laisse-lui ta voix pour qu'il parle. Il vient sous la forme d'un oiseau, tu entendas les ailes voler autour de toi, puis il se posera sur ton épaule, puis, il entrera dans ton âme de tête par l'oreille gauche, ensuite, il prendra ton âme de cœur en descendant par ta gorge.

- — *Je ne veux pas être possédée. Allez au [832](#).*
- — *Bien, je ferais de mon mieux s'il me choisit. Allez au [841](#).*

— Mahi, mon cœur est rempli d'ombres et de silence...

Il repart la tête basse, il était très amoureux de moi apparemment, pauvre pitchounet, mais il se consolera vite avec une autre jeune fille...

- *Je sens que si je me marie, je vais perdre ma liberté. Et pourtant, comme un corps d'homme me manque, mais tant pis... Allez au [944](#).*

Le soir arrive, toute la tribu est là. Le Caraïbe noir est là aussi, il a eu la permission de venir participer à la cérémonie. De nouveau, nous allumons les torches et avançons en silence jusqu'à la grotte. Kayo ouvre la marche et je la suis à quelques pas avec une autre fille qui suit aussi ses enseignements, Youina. C'est une jeune fille un peu ronde pour une Caraïbe, elle est très gentille, mais un peu appliquée.

Devant la grotte, nous éteignons nos torches et entrons dans le noir complet. La grotte est remplie d'os humains, ce sont tous des ancêtres et leurs ossements nous rappellent la longue lignée des Caraïbes.

Nous nous installons au fond de la grotte, Meyopo, le nouveau chef, s'installe face à nous, secondé par Iyuka. La cérémonie peut commencer, tous les participants répètent « Icheiricou » en chœur.

La litanie envahit l'espace et le temps, et crée un espace magique, éternel. Ce mot adoré depuis des générations dans ce lieu consacré transforme le futur et le passé en un éternel présent. C'est ce que veut l'Icheiricou, il peut maintenant arriver.

Un bruit d'aile nous survole, un bruit d'aile qui claque et bouscule l'air figé.

Je n'essaie plus de savoir si nous avons dérangé une chauve-souris, si nous vivons une hallucination collective, ou si, effectivement, un esprit arrive, le fait est qu'une adoration sacrée du dieu s'empare de l'assemblée.

Le battement d'ailes se stabilise au-dessus de la tête de Kayo et descend en courbe pour la pénétrer et me frôler au passage. Quelque chose s'est ouvert dans ma tête, soudain, une immense lucidité silencieuse s'empare de moi, comme si ce battement d'ailes avait nettoyé toutes pensées et émotions inutiles.

Kayo stoppe son chant et dit d'une voix grave « Chematipo », « Je suis présence ». Toute l'assemblée plonge dans un silence total. Meyopo pose sa question :

— Icheiricou, toi qui es la naissance et la mort de mon peuple, pouvons-nous partir cueillir des os avec nos frères les Caraïbes noirs, aurons-nous les oiseaux de la victoire ?

— Vous ferez de nombreuses cueillettes, et vos estomacs seront remplis de la chair de vos adversaires.

Je sens qu'il faut que je dise quelque chose, une phrase me pousse aux lèvres.

- *Je la dis. Allez au [779](#).*
- *Je me tais, je ne suis encore qu'une apprentie, si quelque chose doit être dit, ce n'est pas à moi de le faire. Allez au [835](#).*

823

Voilà une bonne idée. Après tout, je suis dans une sorte de rêve, rien n'a de réelle consistance, je peux bien m'amuser à faire ce que je veux, et pourquoi pas assassiner mes concurrentes, rejoindre le rang glorieux des empoisonneuses. Je vais bien regarder les hommes quand ils font leur poison pour leur flèche, et soit je leur en volerai, soit j'en ferais moi-même.

Tout excitée par mon plan, j'espionne les guerriers. Alors que je tentais de les suivre de loin dans la jungle, Kayo, la Boyer vient me parler :

— Que cherches-tu Mahie ?

— Heu, rien de spécial...

— Depuis quelque temps, tu as l'air de chercher quelque chose. Parfois, dans une tribu, un membre est possédé par le Mabouya, alors, le Mabouya à travers lui cherche à nuire à la tribu, mais une vieille femme comme moi le voit dans les yeux de sa victime. Quand une personne est possédée par le Mabouya, il faut l'exorciser, ça ne marche pas toujours, alors, nous sommes obligés de lui faire comme à nos prisonniers de guerre...

— Ha bon, c'est très intéressant.

— À plus tard Mahie.

Et elle s'en va, la conne, la putain de conne, comment elle a su ? Elle ne m'a pas dit ça par hasard quand même ? Je suis tétanisée, toutes mes vellétés de meurtres ont disparu, je suis repère et je ne veux certainement pas finir torturée et bouffée par les Caraïbes. Tout d'un coup, je ne sais pas ce qu'il m'a pris de vouloir assassiner, et si le Mabouya m'avait vraiment possédée ?

- *Cette vieille sorcière est trop forte, je veux qu'elle m'apprenne son art. Je me marierai plus tard. Allez au [773](#).*
- *Je n'ai plus la force de me marier avec Meyopo, j'ai l'impression de l'avoir trahi, je ne peux plus le regarder en face, je m'en remets au destin, oubliant du mieux que je peux ma courte carrière de serial killer. Allez au **807**.*

824

Je me fais une robe décente pour aller voir les Français. Depuis qu'ils ont chassé les pirates de l'île d'à côté, ils y ont fait un camp. Je suis persuadée qu'ils vont bientôt venir en force sur notre île et que ce sera la fin.

Un matin, après avoir prévenu Mayi, notre chef, je prends une pirogue pour aller au fort français.

Mayi m'a prévenue, il y a déjà eu bien des traités avec les Français, ils ne les ont jamais tenus. Je me dis que s'il voit que je suis aussi française, ça changera la donne.

Après une petite journée de pirogue, je vois enfin le fort. Je débarque sur la plage, trois soldats armés de rapière et de mousquets viennent à moi. Je leur parle en français, leur dit que je connais bien les Caraïbes et que je veux voir leur chef. Ils m'escortent jusqu'à lui. Le fort en bois a déjà plusieurs canons, une centaine d'hommes vaque aux activités quotidiennes, je fais sensation.

On peut voir le reste d'un ancien village en ruine à côté du fortin. Je rentre dans le fort et on m'emmène, après m'avoir annoncée, à la hutte de l'officier, un assez bel homme d'une quarantaine d'années a l'air pas commode. C'est marrant, il a une grande perruque bouclée, c'est le seul.

— Henri de Pourallié, enchanté, madame ?

— Marie, appelez-moi juste Marie.

— Voudriez-vous boire quelque chose, un armagnac ?

— Pourquoi pas, ça fait longtemps que je n'ai pas bu autre chose que du vin d'ananas.

— Alors Marie, que fait une si jolie demoiselle ici ? J'avoue que j'ai été très surpris quand on m'a dit qu'une belle Française apparue en pirogue voulait me voir.

— Il y a quelques années, j'ai fui un marchand qui m'avait emmenée comme servante et qui m'avait violée, j'ai trouvé refuge chez les Caraïbes et...

— Chez les Caraïbes ? Ils ne vous ont pas mangée ?

— Ils ne mangent que leurs ennemis, et si les Français ne les avaient pas trahis plusieurs fois, ils ne vous auraient jamais attaqués !

— Je comprends ce que vous dites, j'ai moi-même un cousin qui a pris pour maîtresse une ancienne Caraïbe, il m'a dit qu'effectivement, ils pouvaient être tout à fait, comment dire, inoffensifs, mais ce n'est pas le cas à ce jour. Vos amis Caraïbes ont massacré des centaines de français, et toujours en agissant comme des traîtres, de nuit, n'épargnant ni femmes ni enfants. Si vous aviez découvert, comme je l'ai découvert, l'un de leurs massacres, vous sauriez qu'ils ne sont rien d'autre que des animaux sauvages, que dis-je, ils sont pires que des bêtes.

— Ils ne font ça que parce que vous ne respectez jamais votre parole, et pour un Caraïbe, si un Français trahit, ce sont tous les Français qui sont des traîtres. Et vous, n'avez-vous pas massacré des villages entiers ? Vous croyez que nous ne voyons pas arriver les rescapés de vos « missions ?

— Marie, que voulez-vous ?

— Je veux que cette guerre cesse et que les Caraïbes soient laissés en paix.

— Je crains que ce ne soit guère possible, mes ordres sont clairs, j'attends des renforts imminents pour prendre possession définitivement de l'île de Sainte-Lucie, celle d'où vous venez, nous allons y installer définitivement une forte colonie.

— Les Caraïbes ne vous laisseront pas faire.

— Je crains qu'ils ne soient pas en état de nous empêcher de faire quoi que ce soit.

— Je vous en prie, laissez-les vivre, pourquoi faites-vous cela ?

— Ma chère Marie, vous n'avez pas idée de ce qu'il se joue dans cette région.

Durant des décennies, les pirates ont fait la loi, mais nous les chassons avec les Anglais comme la peste, et le célèbre Robert a été tué le mois dernier. Il ne reste plus que quelques fous furieux que nous finirons bien par achever. Mais l'alliance des armées européennes contre les pirates va bien finir un jour ou l'autre et de nouveau nous nous battons entre nous, anglais, espagnols, hollandais. Les ordres du régent sont clairs, nous devons conforter et agrandir nos possessions.

— Le régent ?

— Ha, vous êtes bien loin de tout, le Roi Soleil est mort, et son fils, Louis Quinze a sept ans, c'est le régent Philippe d'Orléans qui dirige la France actuellement.

Mais dites à vos amis Caraïbes que s'ils nous laissent nous installer tranquillement dans l'île, nous ne les attaquerons pas. Je suis sûre que nous pourrions cohabiter, si j'ai votre parole, bien sûr. Proposez cela à vos amis, et revenez me dire la réponse.

- — *Merci, je vous remercie, je reviens vite. Allez au [838](#).*
- — *Attendez... Allez au [847](#).*

825

Les semaines passent et je regarde particulièrement les jeunes hommes qui peuvent faire l'affaire. J'en trouve un facilement qui correspond au cahier des charges. Il est charmant et n'est pas insensible à ma présence. Nous devenons peu à peu amis, il s'appelle Mayi.

Nous nous mettons à passer beaucoup de temps ensemble, on se marre à imiter les autres, il me montre comment faire parler les perroquets, nous leur apprenons les phrases fétiches de quelques membres de la tribu, une vieille qui dit à chaque fois qu'il pleut, « La pluie rapproche plus que le désir », ou alors « Une femme qui veut commander son mari finira avec un fou (un oiseau qui n'arrête pas de piailler) », elle en a plein comme ça.

Peu à peu, nous avons dans oiseaux dans le cœur, comme disent les Caraïbes...

Sinon, ben je suis comme les autres femmes, c'est-à-dire une servante des hommes, mais ça va, c'est sympa.

Mayi n'a pas le droit d'avoir une femme tant qu'il n'aura pas fait un acte de bravoure, et, chez les Caraïbes, pas d'amour avant le mariage, hors de question. Fort heureusement, un événement précipite tout.

Un noir (un nègre quoi) vient voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Il vient nous dire que les Français sont de plus en plus nombreux et il nous propose une alliance avec eux pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent.

Mayi participe à sa première guerre

J'attends fébrile. Une semaine après, il revient victorieux, même si cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

J'attends sa déclaration comme un incendie attend sa première allumette. Le lendemain de son retour, alors qu'il pleut, nous nous retrouvons sous un palmier, il me demande enfin si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, sans condition... Allez au [777](#).*
- *J'accepte, mais il devra me jurer que nos enfants ne seront pas cannibales. Je lui fais aussi comprendre qu'il faudrait qu'il abandonne lui aussi cette coutume. Allez au [843](#).*

826

Dès que je prends la décision de laisser passer l'énergie, celle-ci me rentre par la nuque, je sens une force terrible et je prends une assurance incroyable. Ce n'est plus moi qui parle, enfin si, c'est nous.

— Peuple Caraïbe, n'avez-vous pas le cœur rempli d'erreurs (je voulais dire honte, mais c'est un mot qui n'existe pas dans leur langue) ? Cessez immédiatement de manger vos adversaires ! Quand vous mangez un homme, c'est le Mabouya que vous servez, pas l'Icheiricou. Si vous ne cessez pas ces rites, vous disparaîtrez dans les couloirs du temps, vous serez emportés par le vent des jours qui passent comme des pétales de fleurs. Mabouya sur vous, vous entendez, Mabouya ! Et écoutez-moi (je voulais dire

écoutez ma fille, c'est mon père qui parle ou quoi ?), moi seul(e) peux vous sauver, moi seul(e) peux vous guider dans les nouveaux temps qui se préparent.

— Quel esprit es-tu ? Demande Kaiyo, pas paniquée du tout.

— Je suis le grand esprit du peuple de Mahie, je suis là pour vous aider, je suis là pour vous rendre bon et vous ôtez l'erreur dans le cœur !

— Merci esprit, nous t'avons entendu.

L'esprit ne veut pas partir de ma nuque, il reste là, nous observant tous. Je sens qu'il voudrait rester en moi, je ne sais pas quoi faire. Kaiyo s'en rend compte et s'approche de moi, elle me met la main sur la nuque et me souffle dans l'oreille. L'esprit est obligé de partir, mais je sens qu'il en veut au Boyer. Je me retiens de l'insulter.

Tout le monde attend la réaction de Kaiyo. Moi-même, je suis décontenancée. Est-ce moi qui ai parlé, disant tout haut ce que je pense tout bas, est-ce vraiment l'esprit du peuple français, a-t-il raison ? Ne fait-il pas ça pour déstabiliser les Caraïbes ? Ben ma fois, j'en sais rien, en tout cas je pense sincèrement que si les Caraïbes ne mangeaient pas leurs adversaires, il ne perdrait rien au change.

— Rentrons tous nous coucher, je vais méditer sur le message que nous a donné Mahie.

Ainsi parla Kaiyo. Nous rentrons tous silencieusement dans nos cases.

(Vous avez gagné la clef du milieu – 37)

Le lendemain matin, tout le monde parle de ma prédiction.

Kaiyo s'enferme avec Meyopo dans sa hutte pour discuter. Ils ne ressortent que la nuit tombée, et toute la tribu attend leur conclusion. C'est Meyopo qui prend la parole :

— Nous avons longtemps médité et discuté du message de Mahie. J'ai demandé à Kaiyo ce qu'elle en a pensé, elle m'a dit, l'esprit de Mahie veut nous aider, et nous aidera si nous ne mangeons plus le pouvoir de nos adversaires. J'ai demandé à Kaiyo, que faut-il faire ? Faut-il continuer à prendre le pouvoir des ennemis, et risquer la colère de cet esprit, ou faut-il ne plus prendre le pouvoir de nos ennemis et avoir le soutien de cet esprit ?

Depuis la nuit du temps nous mangeons nos ennemis, est-ce que l'Icheiricou ne va-t-il pas être en colère ? Je ne crois pas que nous servions le Mabouya en mangeant le cœur de nos ennemis, l'esprit de Mahie ment à ce sujet. Voilà ce que notre Boyer m'a répondu, oui, il ment à ce sujet, nous n'avons pas servi le Mabouya en mangeant le cœur de nos ennemis. Par contre, Kaiyo m'a dit qu'il était avantageux d'avoir un esprit du peuple blanc avec nous. Il connaît le cœur de nos ennemis, il pourra nous aider. Elle m'a dit aussi que dans des temps très anciens, nous ne mangions pas le cœur de nos ennemis, et que l'Icheiricou était quand même avec nous.

Alors, j'ai décidé d'amadouer l'esprit de Mahie. Pour qu'il nous aide, nous ne mangerons plus le cœur de nos ennemis, et nous verrons l'aide que nous donne l'esprit blanc.

Ho, les pragmatiques, j'hallucine, ce peuple m'étonnera toujours...

La décision a tout de même été prise de partir faire la guerre avec les Caraïbes noirs.

Avant le départ des guerriers, un jeune d'entre eux vient me voir, il s'appelle Mayi. J'avais déjà remarqué qu'il me regardait parfois, moi et mon cul, mais gentiment hein, d'ailleurs, franchement, il est sympa, d'autant plus que je suis quasiment considérée comme une Boyer.

— Mahie, depuis quelque temps, dès que je te vois, des oiseaux s'emparent de mon cœur et volent. Après cette guerre, j'aurais le droit de prendre une femme et je pense à toi.

— Nous verrons, reviens de la guerre déjà.

Je lui souris, il me sourit, nous nous sourions et nous piquons un fou rire, il enchaîne en faisant une imitation de Kayo qui me plie en deux, je l'imité à mon tour et nous rions...

Du coup, nous passons du temps ensemble avant son départ, je vois Kayo nous regarder d'un air étrange, comme si elle essayait de me faire comprendre quelque chose...

Les hommes partent enfin, et je réfléchis à ce que je vais dire à Mayi à son retour. Trois jours après, ils reviennent victorieux, mais cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

À la fin de la cérémonie, il pleut, comme si le ciel pleurait nos hommes. Nous nous retrouvons avec Mayi sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme. Je sens une force qui me dit d'accepter...

- *J'accepte, il me plait. Allez au [858](#).*
- *Je refuse. Allez au [862](#).*

827

Des cloques apparaissent sur ma poitrine sous la statue, comme si elle me brûlait, un kyste m'a poussé sous le nombril, un peu à droite, je vais voir Kayo. Dès que je suis sous son regard, mon corps se met à trembler, je ne peux pas m'empêcher de la voir

comme une sorcière. Elle me met une pommade qui soulage ma brûlure, et une autre sur mon kyste.

— Les plantes soignent les âmes de ton corps, et cette statuette soigne ton âme de cœur, quand tu auras fini ce chemin de la peur, je t'enseignerais l'art de guérir, si tu le souhaites.

Je retourne dans ma case, mes mains voudraient arracher la statuette, mes pieds voudraient fuir dans la forêt, ma tête voudrait tuer les Caraïbes et mon cœur voudrait mourir, je me rends compte que j'ai quatre âmes dans le corps, puisque chacune d'entre elles voudrait une chose différente, et soudain, je comprends...

Je dois être plus forte que mes quatre âmes, je suis la cinquième, la cinquième âme, dès que je ressens cela, tout me paraît plus facile.

Dans la nuit, le kyste explose et laisse sortir un pus noir et puant, Kayo m'a demandé de le lui garder, qu'elle pourra s'en servir pour une décoction, mes brûlures guérissent moins vite, car le contact de la statuette l'irrite. Je dors mal, mais c'est calme que je me lève le matin. Kayo vient me voir.

— Le Mabouya est parti, tu as fini le chemin de la peur, donne-moi la statuette, nous allons la brûler ensemble.

Nous allons vers un feu et la brûlons, Kayo psalmodie :

— Hem... Mabouya tu es venue sur Mahie et tu as fait ton jeu, mais Mahie n'est pas partie avec toi, peut-être reviendras-tu, peut-être ne reviendras-tu pas ? Hééém...

Mahie, voilà, tu es sauvée, repose-toi maintenant...

Les jours passent, les Caraïbes redeviennent à mes yeux ce qu'ils étaient, un peuple heureux, cannibale, certes, mais heureux. Ce paradoxe ne me gêne plus, et mes actes sont digérés, je ne veux plus me battre et j'accepte ma vie parmi et avec les Caraïbes.

Une grande fête de mariage a eu lieu et les prisonnières ont toutes été mariées aux guerriers, qui ont maintenant au moins deux femmes. Ils leur construisent leur maison, car chaque femme vit indépendamment des autres, le mari choisissant là où il passe la nuit. Bientôt, c'est comme si les prisonnières avaient toujours été là.

Les nuits de lune noire, nous dansons toutes la nuit pour obliger le Mabouya à la recracher. Comme tout le village sait que je lui ai échappé, ils me donnent une place principale dans les danses.

Je maîtrise maintenant bien la langue des femmes et des enfants. Je commence aussi à bien comprendre leur religion, il y a le grand esprit, le Chemyn en langage des femmes, ou Icheiricou en langage homme. C'est celui-ci qu'ils avaient invoqué durant leur cérémonie nocturne, il l'avait interrogé sur leur expédition. J'apprends aussi qu'un étranger comme moi dans leur village attire le Chemyn, c'est pour cela qu'ils ont toujours été contents de m'avoir, je suis une bénédiction pour eux.

Et il y a aussi le mauvais esprit, le Mabouya, mais celui-là, je crois que je le connais bien.

Nous avons fait une grande fête pour la première coupe de cheveux d'un gamin, Piyoua a accouché, c'est un garçon, son mari va faire un jeûne de quarante jours.

Kayo vient tenir sa promesse.

Mahie, veux-tu que je t'apprenne mes secrets, après ton épreuve, je suis sûre que tu seras une très bonne Boyer ?

- — *J'accepte Kayo, et je te remercie de m'avoir aidée. Allez au [845](#).*
- — *Même parmi les Caraïbes, je préférerais avoir une vie normale, pourquoi pas me marier et avoir des enfants, je te remercie Kayo, mais c'est non. Allez au [867](#).*

828

— En tant que femme du chef, tu as à montrer l'exemple !

— Je suis enceinte, je dois me reposer.

— Jamais une Caraïbe au début de sa grossesse n'a eu à se reposer.

— Eh bien moi si !

Nous nous disputons. Apparemment, ils n'ont pas l'habitude. Je décide de faire la gueule et de l'avoir à l'usure, ce salop passe de plus en plus de temps avec ses autres femmes, je fais un scandale, mon ventre pousse, je pleure, il crie, le village tremble. Il ne vient plus jamais me voir et moi je ne lui adresse plus la parole. Je n'ai plus vraiment d'amis, mais je sens la vie dans mon ventre et je me sens forte, je n'ai besoin de personne.

Les mois passent, la guerre empire. Les hommes vont de plus en plus en expéditions, nous nous sommes alliés avec les pirates et les Caraïbes noirs contre les Français, les hommes ont regagné toute une île, mais au prix de nombreux morts.

Meyopo se remarie avec deux veuves, le village déménage, il y avait trop de huttes avec des tombes à l'intérieur. Quand les Caraïbes ramènent des morts de leur tribu, ils les enterrent dans leurs anciennes cases et plus personne n'y entre. Gros déménagement, je n'en fous pas une, mais cette fois, avec raison, je suis énorme, je crois que j'ai des jumeaux.

Meyopo me fait quand même une nouvelle case dans le nouveau village, à une dizaine de kilomètres, et enfin, j'accouche avec Kaiyo. Un accouchement long et douloureux, je maudis la terre entière. J'ai effectivement des jumeaux, l'un de type français, et l'autre de type Caraïbe, je les mets au sein, on m'explique qu'il faut que je leur écrase le nez pour qu'ils soient comme les Caraïbes, je refuse. De nouveau, tout le monde s'éloigne de moi, je m'en fous, avec mes deux enfants, je me sens puissante.

Les mois passent, j'ai de beaux bébés dont je suis fier...

L'alliance avec les pirates a été trahie par les pirates, qui, de toute façon, sont en partie exterminés par les Français alliés aux Anglais, les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs, mais cette fois Meyopo ne revient pas vivant, soudain, j'ai peur...

- *Allez au [861](#).*

829

— Va vite !

Je vais consulter Kaiyo.

— Kaiyo, Mayi revient de guerre, et il m'a demandée en mariage, il me plaît, puis-je l'épouser ?

Kaiyo me perce une fois de plus de son regard d'aigle.

— Si tu te maries avec Mayi, tu auras certainement des enfants, mais tu seras moins disponible comme Boyer. Il est préférable qu'une Boyer se consacre entièrement à l'Icheiricou et à son peuple, du moins du temps de l'apprentissage. Les enfants mangent le sang de la mère et un Boyer a besoin de beaucoup de sang.

Mais je ne peux pas t'interdire de te marier, c'est toi qui dois faire ton propre choix. Réfléchis...

- *Je ne veux pas rester vieille fille. Je vais dire à Mayi que j'accepte. Allez au [917](#).*
- *Je vais dire à Mayi que je refuse. Allez au [862](#).*

830

La Boyer me quitte, le regard désolé, mais je ne veux pas des malédictions de cette sorcière, je ne veux plus la voir. La journée passe, morne. Piyoua vient encore me voir, mais je l'ignore. Le soir venu, j'entends une voix, une voix très claire.

— Bonjour, Marie, alors, comment vas-tu ?

— Je vais bien, très bien même, je crois que j'ai compris quelque chose.

— Ha oui, et quelle est cette chose ?

— Je crois que je suis immortelle et au-dessus des hommes, que le bien et le mal n'existent pas.

— Tout à fait, comme je suis d'accord avec toi, si tu suis mes indications, tu seras immortelle.

— Je veux bien.

— Suis-moi...

Je suis la voix dehors.

— Ce peuple a besoin d'être purifié, le mal par le mal, ce sont des cannibales, seul la mort pourra les racheter...

— Je sais.

— Tu vois cet enfant là-bas, il faut le sauver, tue-le...

Oui. Marie, je, me, elle, se voit se me jeter sur l'enfant, on, ils, me, la, rattrapent et la, me, toi, je, stoppe... je, elle, toi, coup de masse sur la tête, pleurs de Piyoua, Kayo désolée... ils, nous, vous ne peuvent laisser le Mabouya régner...

- *Allez au [809](#).*

831

Je mâche ma vengeance, elle va voir ce qu'elle va voir, surtout que dès qu'elle me croise, elle a un petit sourire narquois.

Je me demande si je vais l'empoisonner, ou si je vais la calomnier. J'imagine mille vengeances, mais finalement, je penche pour l'empoisonnement, je vais bien regarder les hommes quand ils font leur poison pour leur flèche, et soi je leur en volerai, soi j'en ferais moi-même.

Tout excitée par mon plan, j'espionne les guerriers. Alors que je tentais de les suivre de loin dans la jungle, Kayo, la Boyer vient me parler :

— Que cherches-tu Mahie, une plante dont je t'ai appris le secret, tu voudrais soigner quelqu'un ?

— Heu, oui, non, rien de spécial en fait, je ne perds pas la main, c'est tout...

(Je vais t'empoisonner, salope)

— Je t'observe depuis que je t'ai dit que tu avais brisé le lien magique entre toi et moi. Ton cœur doit être tenté par l'orage, et parfois l'orage du cœur se transforme en cyclone, et là, le Mabouya sent qu'il peut venir, dans un éclair, et donner de mauvaises idées, tu le sais tout ça ?

— Heu, oui...

— Je vais te rappeler ce qu'il se passe quand je me rends compte que le Mabouya s'empare de quelqu'un, car une vieille femme voit le Mabouya chez les gens mieux qu'il ne le voit eux-mêmes, et bien, quand je le vois, il faut le chasser, c'est un long rituel très douloureux, et parfois il ne marche pas, alors, nous sommes obligés de lui faire comme à nos prisonniers de guerre...

— Ha oui, je me rappelle maintenant

— À plus tard Mahie.

Et elle s'en va, la conne, la putain de conne, comment elle a su, elle ne m'a pas dit ça par hasard quand même. Je suis tétanisée, toutes mes velléités de meurtres ont disparu, je suis repère et je ne veux certainement pas finir torturée et bouffée par les Caraïbes. Tout d'un coup, je ne sais pas ce qu'il m'a pris de vouloir assassiner, et si le Mabouya m'avait vraiment possédée ?

Je décide de reprendre ma vie normale de Caraïbe, sans rancœur... et ma fois, ça marche, un sentiment de gratitude envers la Boyer s'empare de mon âme de cœur, je crois qu'elle m'a empêchée de faire une belle connerie, et ce n'est peut-être pas la première fois...

Les semaines passent...

Je connais maintenant chaque membre de la tribu, son nom, son caractère, je me fais des amis, je passe de plus en plus de temps avec un garçon un peu plus jeune que moi, Mayi, nous nous marrons à imiter tous les autres, il me montre comment faire parler les perroquets, nous leur apprenons les phrases fétiches de quelques membres de la tribu, une vieille qui dit à chaque fois qu'il pleut, « La pluie rapproche plus que le désir », ou alors « Quand on ne veut pas voir, on cherche à côté », elle en a plein comme ça.

Sinon, ben je suis comme les autres femmes, c'est-à-dire une servante des hommes, mais ça va, c'est sympa.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent.

Cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Mayi, qui revient victorieux, a le droit de choisir une femme. Un soir qu'il pleut, nous nous retrouvons sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, il me plait. Allez au [777](#).*
- *Je refuse. Allez au [813](#).*

Nous partons le soir pour la cérémonie. Une autre fille se met à côté de Kayo, Youina, je l'ai remarquée plusieurs fois avec elle, et maintenant je comprends qu'elle aussi apprend avec notre Boyer. Je ne sais pas si j'ai bien fait de refuser...

La cérémonie a lieu, nous allons dans cette grande caverne recouverte d'ossements de nos ancêtres (voilà que je dis nos). Nous psalmodions le nom d'Icheiricou jusqu'à ce qu'un bruit d'aile apparaisse au-dessus de nos tête et fond sur Youina. C'est elle qui prend la voix grave de l'esprit et répond aux questions de Meyopo :

— Icheiricou, toi qui es la naissance et la mort de mon peuple, pouvons-nous partir cueillir des os avec nos frères les Caraïbes noirs, aurons-nous les oiseaux de la victoire ?

— Vous ferez de nombreuses cueillettes, et vos estomacs seront remplis de la chair de vos adversaires.

Le message est clair, c'est la guerre.

Les hommes se préparent à partir et Youina et Kayo ne se quittent plus, je comprends alors que j'ai passé mon tour, je vais voir Kayo.

— Boyer, je ne souhaite plus devenir comme toi.

— Je le sais, quand tu as refusé de servir l'Icheiricou à ma place, l'âme de ton cœur a parlé et déjà tu me quittais.

Je ne trouve plus rien à lui dire, j'ai l'impression que Kayo est un peu triste, une impression sûrement, comme mon sentiment d'échec, une impression, sûrement...

Avant le départ des guerriers, un jeune d'entre eux vient me voir, il s'appelle Mayi, j'avais déjà remarqué qu'il me regardait parfois, moi et mon cul, mais gentiment hein, d'ailleurs, franchement il est sympa.

— Mahie, depuis quelque temps, dès que je te vois, des oiseaux s'emparent de mon cœur et volent. Après cette guerre, j'aurais le droit de prendre une femme et je pense à toi.

— Nous verrons, reviens de la guerre déjà.

Je lui souris, il me sourit, nous nous sourions et nous piquons un fou rire, il enchaîne en faisant une imitation de Kayo qui me plie en deux, je l'imité à mon tour et nous rions...

Du coup, nous passons du temps ensemble avant son départ, je vois Kayo nous regarder en souriant elle aussi, ho, après tout, la vie continue, et mon choix est peut-être le bon...

Les hommes partent enfin, et je réfléchis à ce que je vais dire à Mayi à son retour. Trois jours après, ils reviennent victorieux, mais cette fois, il y aura quelques morts chez

nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

À la fin de la cérémonie, il pleut, comme si le ciel pleurait nos hommes. Nous nous retrouvons avec Mayi sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, il me plait. Allez au [777](#).*
- *Je refuse. Allez au [813](#).*

833

Ça n'a pas posé de problème, surtout parce que je n'ai pas d'enfant et que de toute façon, ils sont déprimés. Je m'entraîne comme une folle à l'arc, à l'épée de bois. Les hommes sont presque contents de mon énergie, ça leur redonne un peu de courage. Ils m'apprennent même les rudiments de leur langue spécifique à la guerre, une première dans leur histoire.

Ça y est, c'est arrivé, les Français s'installent sur notre île, et en force. En deux jours, le temps que nous les repérons, ils ont construit un fortin armé de canons, ils sont peut-être trois-cents, dont la moitié de soldats. Quant aux quatre tribus Caraïbe qui restent sur l'île, il doit rester quarante guerriers, deux cents femmes et autant de vieux et d'enfants...

Le conseil des quatre Caciques s'est réuni, ils ont fait une grande invocation de l'Icheiricou, et il s'est passé quelque chose d'affreux, il n'est pas venu. C'était dramatique, poignant. Pour les Boyers, le Mabouya est tellement fort qu'il empêche l'Icheiricou de venir. Et la cause est claire, la présence française.

Je participe au conseil des guerriers. Nous décidons de faire une attaque-surprise cette nuit pour massacrer tout le monde. J'ai peur, je suis excitée, je suis prête à tuer pour mon peuple.

Nous avons préparé nos poisons, nous avons mis de la pommade magique d'un puissant Boyer voisin, mais l'absence de bénédiction de l'Icheiricou nous manque.

Nous partons dans la nuit comme des fauves silencieux. Après deux heures de marche, nous arrivons vers le fort. Tout est silencieux et nous ne voyons aucun guetteur. Nous approchons de la porte, elle est grande ouverte, nous décidons d'entrer silencieusement et de massacrer tout le monde le plus rapidement possible, apparemment, l'Icheiricou est avec nous.

C'est un piège, ils ont creusé sur chaque côté, à l'extérieur du fort, des tranchées dans lesquels ils s'étaient cachés.

Alors que nous allions pénétrer dans le fort, à notre droite et à notre gauche, des hommes armés surgissent de tapis de feuillage et tirent sans sommation. En cinq secondes, la moitié de mes compagnons est fauché, les hommes embusqués rechargent tandis que l'on entend du fort d'autres hommes arriver vers nous.

Mes compagnons tirent des flèches avec leur précision étonnante pour en tuer quelques-uns, mais nos ennemis se remettent vite à découvert, les Caraïbes alors chargent... nous allons tous mourir...

- *Je cours vers le fort, les mains en l'air, en criant « Au secours, je suis française, je suis française ! » Allez en **848***
- *Je charge avec mes amis. Allez au [855](#).*
- *Je m'enfuis vers la jungle. Allez au [863](#).*

834

À la grâce de Dieu.

Me voilà prête à partir à Saint-Domingue, je n'ai sur moi qu'une robe simple, des lettres de recommandation de Père Albert et une bourse avec quelques dizaines de pièces de huit.

J'embarque sur la goélette, laissant derrière moi Sainte-Lucie, le nom qu'ont donné les Français à notre île. Le rivage s'éloigne, et avec lui, tout mon passé avec les Caraïbes.

Arrivé à Saint-Domingue, une grande ville côtière, je cherche le couvent.

La mère supérieure lit la lettre de Père Albert et accepte de me recevoir un temps indéfini.

Je ne connais rien au catholicisme, mais je me plie au rythme du lieu. Peu de sommeil, beaucoup de prières, et un métier d'aide-soignante. C'est le couvent qui sert d'hôpital à la ville.

Étrangement, je prends goût à ce rythme immuable. Les nonnes sont obsédées par le diable comme les Caraïbes étaient obsédés par le Mabouya, peut-être est-ce le même.

Chaque matin, nous communions, nous mangeons la chair et le sang du Christ, et, chaque matin, j'ai l'impression de faire un rite cannibale dénaturé, les Caraïbes eux, mangeait vraiment les gens, pas un bout d'hostie et un coup de rouge.

Je me jette à corps perdu dans la prière, suppliant dieu ou jésus de m'apparaître pour me sauver, pour me montrer la voie. Les autres sœurs me paraissent insupportables, et je passe un temps fou à m'imaginer les tuer de mille façons différentes.

De plus en plus, j'entends des voix qui se moquent de moi, j'ai alors une crise mystique, j'explique à la mère supérieure que je suis là pour les sauver toute, que moi seule ai la vision. Elle me dit que c'est bien, mais me conseille de ne plus m'occuper des malades pour un temps, de passer à la laverie et d'avoir un peu plus de charité pour mes sœurs.

Je passe des journées entières à faire des lessives à la main, draps souillés des malades, je sais que chaque pièce de tissus lavée est associée à une partie de mon âme.

Au bout d'un certain temps, mes délires s'épuisent, la mère supérieure me remet aux soins des malades, je les essuie, les torche, les aide, les aime, peu à peu, je sens mon cœur s'ouvrir comme une fleur, tout me paraît de plus en plus léger, l'amour et les soins que je verse aux malades m'inondent, les autres sœurs m'apparaissent sympathiques, chacun de leurs défauts comme une petite coquetterie sans importance.

À force de fréquenter des malades, je choppe une pneumonie, je meurs, entourée par mes sœurs, je suis persuadée que Dieu m'attend...

- Allez au [875](#).

835

La force insiste, puis, voyant mon refus s'en va. La cérémonie se termine et nous rentrons tous nous coucher.

Il est maintenant acquis que je suis la disciple de Kaiyo, et nous commençons à nous voir quotidiennement.

Avant le départ des guerriers, un jeune d'entre eux vient me voir, il s'appelle Mayi, j'avais déjà remarqué qu'il me regardait parfois, moi et mon cul, mais gentiment hein, d'ailleurs, franchement il est sympa.

— Mahie, depuis quelque temps, dès que je te vois, des oiseaux s'emparent de mon cœur et volent. Après cette guerre, j'aurais le droit de prendre une femme et je pense à toi.

— Nous verrons, reviens de la guerre déjà.

Je lui souris, il me sourit, nous nous sourions et nous piquons un fou rire, il enchaîne en faisant une imitation de Kaiyo qui me plie en deux, je l'imité à mon tour et nous rions...

Du coup, nous passons du temps ensemble avant son départ, je vois Kaiyo nous regarder avec un étrange regard, comme si je devais comprendre quelque chose...

Les hommes partent enfin, et je réfléchis à ce que je vais dire à Mayi à son retour. Trois jours après, ils reviennent victorieux, mais cette fois, il y aura quelques morts chez

nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

À la fin de la cérémonie, il pleut, comme si le ciel pleurait nos hommes. Nous nous retrouvons avec Mayi sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- — *Je dois demander à Kayo son avis, mais moi aussi je sens des oiseaux dans mon cœur. Allez au [873](#).*
- — *Je ne veux pas me marier, désolé, je veux être libre. Allez au [862](#).*

836

Il me regarde en souriant, puis il me serre dans ses bras.

— Merci, Mahie, ton attitude devenait un vrai problème, mais je vois que tu es bonne.

Bof, je viens juste d'avoir la grosse tête durant quelques mois, mais je m'en suis rendu compte, c'est l'essentiel...

Tous les gens qui s'étaient un peu éloignés de moi à cause de mon attitude reviennent, Piyoua et Louyoulou redeviennent mes meilleures amies, et nous sommes inséparables. Finalement, je prends un plaisir fou à faire les tâches quotidiennes avec elles, nous prenons des fous rires, on s'aide, on se conseille. Meyopo vient voir ses femmes à tour de rôle, il est toujours en pleine forme, et nous lui proposons même quelques plaisirs à plusieurs. Louyouou tombe à son tour enceinte, nous sommes heureux.

Meyopo est radieux, mais a bien besoin de notre soutien, car son boulot de chef est duraille en ce moment, la guerre empire. Les hommes vont de plus en plus en expéditions. Nous nous sommes alliés avec les pirates et les Caraïbes noirs contre les Français, les hommes ont regagné toute une île, mais au prix de nombreux morts.

Moi, avec cette vie dans mon ventre qui pousse au milieu de la tribu, je me sens heureuse comme je ne l'ai jamais été.

Meyopo se remarie avec deux veuves, nous devons réadapter l'équilibre de notre famille, je sens qu'un âge d'or est en train de s'achever. Le village déménage, car il y avait trop de huttes avec des tombes à l'intérieur. Quand les Caraïbes ramènent des morts de leur tribu, ils les enterrent dans leurs anciennes cases et plus personne n'y entre. Gros déménagement, cette fois je n'en fous pas une, mais avec raison, je suis énorme, je crois que j'ai des jumeaux.

Meyopo nous fait de nouvelles cases dans le nouveau village, à une dizaine de kilomètres, et enfin, j'accouche avec Kaiyo J'ai effectivement des jumeaux.

L'accouchement se passe avec beaucoup de plaisir et de douleur, pas de péridurale chez les Caraïbes, mais bon, il ne faut pas exagérer, ça se passe bien.

Mes enfants ont vraiment la double nationalité, l'un est de type français, et l'autre de type Caraïbes, je les mets au sein, on m'explique qu'il faut que je leur écrase le nez pour qu'ils soient comme les Caraïbes, j'accepte. Je n'ai pas l'envie d'être différente de cette tribu magique...

Les mois passent, j'ai de beaux bébés dont je suis fier, l'un blanc, l'autre noir, et tous en harmonie...

L'alliance avec les pirates a été trahie par les pirates, qui de toute façon sont en partie exterminés par les Français alliés aux Anglais, les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs, mais cette fois Meyopo ne revient pas vivant...

- *Allez au [866](#).*

837

Les contractions arrivent, Kaiyo me fait respirer, elle est absolument sûre d'elle et calme, cela me rassure, je n'arrête pas de changer de position, couchée, debout, à quatre pattes. Mayi est là, présent, à sa place, il va chercher de l'eau tiède, me demande si j'ai faim, les contractions se rapprochent, ça fait mal, j'ai envie de crier, tout d'un coup la gentillesse de Mayi m'insupporte et je me mets à l'engueuler, Kaiyo m'encourage en riant :

— Crie, vas-y, crie-lui dessus ! Il est là pour ça !

Je ne m'en prive pas, je l'engueule comme du poisson pourri, Kaiyo est en joie de me voir hurler, Mayi aussi, nous rions, le bébé pousse au col de l'utérus, je pousse, des mélanges de glaires et de merdes sortent de moi, mais je vous assure que je n'en ai rien à foutre, je donne la vie moi.

— On voit la tête, pousse Mahie, pousse.

Je pousse en hurlant de douleur et de plaisir, j'ai l'impression qu'une lumière blanche entre dans la case, Kaiyo aide à sortir le premier monstre, il est tout violet, merde, il est peut-être mort, non, il bouge, il ne pleure pas, rien. Mayi le prend dans ses bras et mord le cordon pour le couper, le second arrive, je pousse un cri de samouraï, le premier est un garçon, le second me défonce le vagin, j'en ai marre, mais je pousse, encore et encore.

On voit la tête, pousse Mahie, pousse !

Enfin, j'ai deux petits garçons qui me dévorent les seins, l'un couleur français, l'autre couleur Caraïbe. Tout de suite, on me montre comment leur écraser un peu le nez durant la tétée, à la mode Caraïbe.

Kaiyo a récupéré le placenta pour en faire un plat sacré que je mangerai plus tard avec Mayi. Elle saucissonne les bouts de cordon avec une plante, tout va bien. Par l'entrée de

la case, je vois des tas de têtes nous regarder, des enfants et quelques femmes. Durant deux mois, tout le village va être à nos petits soins, c'est un rêve de bonheur et de joie...

Les enfants grandissent. Comme prévu, tout se passe bien. Chose incroyable, je dois aussi nourrir un autre bébé dont la mère n'a pas assez de lait, si on m'avait dit qu'avec mes deux œufs au plat je nourrirais une tribu. Nous dormons tous ensemble dans une chaleur animale exquise, le temps passe, les enfants grandissent, la guerre, elle, malheureusement, continue...

L'alliance avec les pirates a été trahie par les pirates, qui, de toute façon sont en partie exterminés par les Français alliés aux anglais, les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs, mais cette fois, notre chef, Meyopo ne revient pas vivant...

On ramène son cadavre dans sa case pour l'enterrer, lui et ses femmes, oui, on enterre ses femmes vivantes avec lui, elles acceptent cette mort horrible avec une incroyable dignité, elles sont folles

Les affaires empirent, nous accueillons de plus en plus de réfugiés Caraïbes, beaucoup de femmes, de vieux et d'enfants. Une autre terrible tragédie pousse aussi notre tribu à l'angoisse. On a retrouvé notre Boyer, Kaiyo, morte dans la forêt, apparemment son cœur a lâché et c'est Youina qui la remplace, elle semble gentille, mais un peu incompétente... tout cela est de très mauvais signe.

Il y a une grande réunion dans la hutte principale pour décider des actions à entreprendre, les mères restent avec leurs enfants dehors. Quand la réunion est terminée, Mayi vient me voir, il vient m'annoncer qu'il a été choisi nouveau Cacique, chef, et qu'il va devoir prendre au moins deux nouvelles femmes, des veuves.

- — *D'accord, je suis fière de toi, et je te soutiendrai du mieux que je peux. Allez au [878](#).*
- — *Hors de question que tu sois Cacique. Si tu meurs, je devrais mourir, et qui s'occupera des enfants ? Prend d'autres femmes si tu veux, je le comprends et je sais que tu le fais par devoir, mais si tu deviens chef, je quitte le village. Allez au [907](#).*

Je rejoins la pirogue et nous rentrons au village. J'ai malgré tout l'impression d'avoir sauvé tout le peuple Caraïbe.

De retour au camp, j'organise un conseil de village dans la grande hutte principale où je prêche la paix et l'accueil des Français. Tout le monde est dubitatif, mais, face à notre faiblesse, le conseil accepte.

Je retourne chez les Français pour leur annoncer notre décision. Monsieur de Pourralié me félicite, et m'annonce qu'ils vont bientôt débarquer faire un fort. Il m'assure qu'ils nous protégeront des autres pays européens, et qu'il donnera à tous les Caraïbes le protectorat français.

Quelques semaines passent, ils débarquent avec deux cents soldats qui montent immédiatement un camp fortifié. J'organise une délégation Caraïbe pour les accueillir avec notre Cacique.

Monsieur de Pourralié nous accueille dans sa hutte. Notre Cacique, Mayi, tout emplumé, est mal à l'aise, il redoute une trahison.

— Pouvez-vous dire à ce sauvage qu'à la première tentative de rébellion nous tuerons tout son village ?

— Quoi, mais qu'est-ce que vous dites ! Je ne peux pas lui dire ça, nous sommes alliés !

Mayi me regarde avec inquiétude, je commence à me sentir mal.

— Oui, oui, bien sûr, c'est justement pour ça.

— Je vous rappelle que c'est toujours les Français qui ont rompu les alliances.

— Hum, je ne crois pas non. Dites leurs que nous avons besoin de cinquante jeunes femmes, si possibles sans enfants, pour les soldats, nous les traiterons bien...

Je suis de plus en plus mal à l'aise, mais je traduis, et, à ma grande surprise, Mayi ne le prend pas mal et accepte. Je me dis que de toute façon, des femmes, on en a trop...

Les mois et les tractations passent. Les Caraïbes, au fil des négociations passent en semi esclavage, leur survie est à ce prix et Mayi en a totalement conscience. L'île devient peu à peu une colonie française où les Caraïbes deviennent une sous caste. Ce n'est pas du tout ce que j'imaginai, mais je n'ai plus aucun pouvoir. Je ne sais pas si ce que j'ai fait est bien ou pas, j'apprends au Caraïbe le français, et à quelques Français, le Caraïbe des femmes, le plus courant. Je reste vieille fille, nous ne sommes plus que quelques-uns à habiter encore dans la jungle...

Je vois disparaître la culture Caraïbe que j'avais connue. Un soir de grande nostalgie, je rentre dans ma couche sans vérifier s'il y a un scorpion ou un serpent, un réflexe de base, je suis piquée, j'ai l'impression d'une intense brûlure et de millions de petites aiguilles qui me transpercent la cuisse droite, j'éjecte la couverture et vois le scorpion fuir, je me mets à trembler, je sais que je n'ai plus que quelques heures à vivre, je commence à saliver abondamment... Kaiyo m'aurait sauvée, elle...

- Allez au [911](#).

Me voilà prête à partir à Saint-Domingue, je n'ai sur moi qu'une robe simple, des lettres de recommandation de Père Albert et de Monsieur de Pourralié et une bourse avec quelques dizaines de pièces de huit.

J'embarque sur la goélette, laissant derrière moi sainte Lucie, le nom qu'ont donné les Français à notre île. Le rivage s'éloigne, et avec lui, tout mon passé avec les Caraïbes.

Arrivé à Saint-Domingue, une grande ville côtière, centre névralgique des colonies françaises, je n'ai pas le cœur d'aller voir le gouverneur pour me mettre à son service, comme me le proposait Monsieur de Pourralié, mais je préfère aller au couvent me retirer quelque temps.

La mère supérieure lit la lettre de Père Albert et accepte de me recevoir un temps indéfini.

Je ne connais rien au catholicisme, mais je me plie au rythme du lieu. Peu de sommeil, beaucoup de prières, et un métier d'aide-soignante. C'est le couvent qui sert d'hôpital à la ville.

Étrangement, je perds peu à peu goût à tout, parfois je me réveille en pleine nuit en repensant aux Caraïbes, ce peuple éradiqué dont j'ai partagé les derniers moments de liberté.

Les nonnes sont obsédées par le diable comme les Caraïbes étaient obsédés par le Mabouya, peut-être est-ce le même. J'ai de plus en plus la sensation d'avoir raté quelque chose, comme si le Mabouya m'avait possédée et empêchée de faire ma mission spirituelle. Cela m'obsède jour et nuit. Je demande à voir la mère supérieure pour lui parler de mes obsessions. Elle m'explique que la fréquentation des Caraïbes, ce peuple démoniaque, a dû me tourmenter profondément et que je dois faire pénitence.

Chaque matin, nous communions, nous mangeons la chair et le sang du Christ, et, chaque matin, j'ai l'impression de faire un rite cannibale dénaturée, les Caraïbes eux, mangeaient vraiment les gens, pas un bout d'hostie et un coup de rouge. Les paroles de la mère supérieure ne me sont d'aucun secours et je continue à être persuadée d'avoir perdu une partie contre le Mabouya, il a gagné mon âme.

Je me jette à corps perdu dans la prière, suppliant Dieu ou Jésus de m'apparaître pour me sauver, pour me montrer la voie. De plus en plus, j'entends des voix qui se moquent de moi, me rappelant mon passé de mangeuse d'hommes, je me prends alors pour une élue de dieu, j'explique à la mère supérieure que je suis là pour les sauver toute, que moi seule ai la vision. Elle me dit que c'est bien, mais que je dois bien laver les linges des malades.

Je passe des journées entières à faire des lessives à la main, je sais que chaque pièce de tissus lavée est associée à l'âme de quelqu'un, et que c'est son âme que je lave grâce à mes pouvoirs. Je n'aurais de cesse de laver le plus de drap possible, mais, malgré les moqueries des autres sœurs qui ne se rendent pas compte et qui sont manipulées par le Mabouya, je sais que le temps va me manquer... pour sauver toute l'humanité...

- *Allez au [940](#).*

840

Putain, fais chier ! Toutes les recettes de magie que je connais pour faire tomber un homme amoureux de moi sont avec des photos, hum, je pourrais peut-être dessiner ? Mouais, mais sur quoi, y a pas de feuilles !

Ha, une recette me revient avec juste une bougie, ouais, bon, c'est juste une prière quoi, j'y crois pas trop, je ne vais quand même pas demander à la Boyer comment faire, elle va m'envoyer chier. En plus, cons comme ils sont, je ne suis même pas sûre qu'ils ont des recettes pour l'amour, ça doit se faire tout seul chez ces animaux, en plus j'apprends que les mariages avec les prisonnières vont se passer dans trois jours, Meyopo en a déjà choisi deux. Pfuuu, rien que le temps de réfléchir un peu à ce que je vais faire, il a déjà deux femmes de plus...

Tout d'un coup, je me sens conne, là, à marcher depuis deux heures pour trouver une recette magique, comme si mon intérêt pour Meyopo s'amenuisait à chaque pas. Je pourrais certainement faire quelque chose avec une de ses rognures d'ongles ou une de ses touffes de cheveux, mouais, faudra que je choppe ça, je m'imagine lui tourner autour pour une rognure d'ongle. Je n'y avais jamais pensé, mais c'est pas évident de chopper un déchet de quelqu'un, je sais aussi que ma prière à la bougie sera renforcée si je fais un sacrifice de mon propre sang, une entaille au poignet, est-ce que j'ai vraiment envie de me couper ?

Je me rappelle d'une grande loi de la magie, plus l'effort du magicien est grand, plus l'effet est important.

- *Tant pis, je vais faire un grand sacrifice, je veux que Meyopo tombe amoureux de moi et largue ses pouffiasses. Allez au [868](#).*
- *Pfuuu, tant pis, je laisse tomber, c'est trop fort pour moi, je ne vais pas m'emmerder pour ça. Je tente d'oublier ma période ensorceleuse pour de bon, et revenir au cours normal des choses... Allez au [807](#).*

841

Kayo ne me répond rien, mais sourit, je sens qu'elle est heureuse de mon choix et je crois que je vais enfin passer aux choses sérieuses de son enseignement.

Nous partons le soir pour la cérémonie, une autre fille se met à côté de nous, Youina. Je l'ai remarquée plusieurs fois avec elle, et maintenant je comprends qu'elle aussi apprend avec notre Boyer. Mais c'est à moi qu'elle a proposé d'abord d'être la réceptrice de l'Icheiricou.

Nous allons dans cette grande caverne recouverte d'ossements de nos ancêtres (voilà que je dis nos). Nous psalmodions le nom d'Icheiricou jusqu'à ce qu'un bruit d'aile apparaisse au-dessus de nos tête et fond sur moi. En effet, j'ai l'impression que ça me rentre dans l'oreille gauche, je prends peur, Kayo me met la main sur l'épaule et me rassure, je me détends complètement et l'immense force de l'Icheiricou entre en moi. Comment la décrire ? C'est une présence sûre, une puissante présence, je la sens suivre mes veines et me rentrer dans le cœur, toute ma poitrine se dilate et une sensation de force et de bien être s'empare de moi et de mon esprit, je m'entends dire d'une voix grave : « chematipo », « je suis là ». Toute l'assemblée plonge dans un silence total. Meyopo pose sa question :

— Icheiricou, toi qui es la naissance et la mort de mon peuple, pouvons-nous partir cueillir des os avec nos frères les Caraïbes noirs, aurons-nous les oiseaux de la victoire ?

L'Icheiricou répond à travers moi :

— Vous ferez de nombreuses cueillettes, et vos estomacs seront remplis de la chair de vos adversaires.

Le message est clair, c'est la guerre. L'Icheiricou me quitte brusquement, comme un coup de poing. Un sentiment agréable de devoir accompli s'empare de moi, nous rentrons.

Les hommes se préparent à partir et moi et Kayo ne nous quittons plus, Kayo me présente enfin Youina. Elle ne semble pas aigrie de ne pas avoir été choisie, en fait, elle a l'air d'être complètement au service de Kayo, elle est sympa, et avec le temps, elle sera une fidèle amie.

Les hommes partent enfin, et trois jours après, ils reviennent victorieux, mais cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

À la fin de la cérémonie, il pleut, comme si le ciel pleurait nos hommes. Je me retrouve avec Mayi, un jeune guerrier célibataire sous un palmier. Ça fait quelque temps que j'avais remarqué qu'il me matait, moi et mon cul, mais il m'a toujours paru sympa, même si j'avais d'autres chats à fouetter. Il me parle :

— Mahie, depuis quelque temps, dès que je te vois, des oiseaux s'emparent de mon cœur et volent. Après cette guerre, j'ai le droit de prendre une femme et je pense à toi.

— J'avais remarqué...

Je lui souris, il me sourit, nous nous sourions et nous piquons un fou rire, il enchaîne en m'imitant :

— Hé, je ne suis pas comme ça, par contre toi... et je l'imité à mon tour, nous rions... à la fin, il me lance un regard plein d'interrogation.

- — *Je dois demander à Kayo son avis, mais moi aussi je sens des oiseaux dans mon cœur. Allez au [829](#).*
- — *Je ne veux pas me marier, désolé, je veux être libre. Allez au [862](#).*

842

Ça y est, c'est arrivé, les Français s'installent sur notre île, et en force. En deux jours, le temps que nous les repérons, ils ont construit un fortin armé de canon, ils sont peut-être trois cents, dont la moitié de soldats. Quant aux quatre tribus Caraïbes qui restent sur l'île, il doit rester quarante guerriers, deux cents femmes et autant de vieux et d'enfants, c'est la fin...

Le conseil des quatre Caciques s'est réuni, et ils ont fait une grande invocation de l'Icheiricou, et il s'est passé quelque chose d'affreux, il n'est pas venu, c'est la catastrophe, nous avons peur, le Mabouya est tellement fort qu'il empêche l'Icheiricou de venir. Et la cause est claire, la présence française. Les guerriers décident de faire une attaque-surprise la nuit pour massacrer tout le monde, je prie pour que ça marche. Ils partent...

Ils ne reviennent pas, les Français les attendaient et leur avaient tendu un piège, il ne revient que deux hommes. Les Caraïbes n'ont plus d'homme.

Le monde s'écroule autour de moi, ça y est, c'est la fin de notre peuple, c'est fini, fini, fini...

Nous tombons tous dans une apathie morbide, nous sommes vaincus, nous n'avons plus aucun chef. Les Boyers n'ayant plus de contact avec l'Icheiricou ont perdu toute énergie, même les enfants ont l'air d'avoir perdu leur joie.

Quelques jours plus tard, une escouade de soldats français arrive, armes en main, nous n'offrons aucune résistance, nous ne fuyons même pas.

— Hé, nous n'allons pas manquer de femmes et de servantes, crie l'un d'eux, moi c'est celle-là que je veux, dit-il en montrant Piyoua.

Il la tire par le bras et la montre comme un trophée à ses compagnons.

— Attention, pas de violence ! Monsieur de Pourralié m'a donné sa parole !

Je me retourne, c'est le Père Albert, nous sommes plusieurs à le reconnaître, il me voit.

— Ho, vous êtes encore là. Messieurs, celle-ci est une Française malgré les apparences. Du respect !

Je le regarde, des larmes plein les yeux. Il vient vers moi plein de compassion.

— Je sais ce que vous ressentez, mais j'ai eu la parole de leur officier qu'ils ne tueraient pas les enfants et ne se conduiraient pas comme des soudards. Par contre, ils vont ramener tout le monde au fort pour en faire des esclaves, je parlerais de vous à Monsieur de Pourallié.

Je m'effondre en pleurs devant lui, il me prend dans ses bras, tout le monde nous regarde, même les soldats sont embarrassés par la tristesse de la situation.

Comme prévu, nous quittons définitivement le village avec vieux et enfants, les deux derniers hommes viennent aussi, tête basse.

Après quelques heures de marches, ils nous installent à côté du camp. Nous devons faire nos propres huttes sous la garde de quelques soldats. Père Albert vient me voir.

— Monsieur de Pourallié veut vous voir, venez.

Je le suis jusqu'à sa hutte. C'est étrange, il y a des meubles de style, une bibliothèque, de belles choses. Monsieur de Pourallié doit avoir à peine plus que mon âge, peut-être trente-huit ans. Il est assez beau et une impression de force s'émane de lui, il a une perruque bouclée.

— Voilà donc la française qui a rejoint les sauvages, rassurez-vous madame, vous avez rejoint la civilisation.

Je garde un mutisme absolu. Père Albert parle à ma place :

— Monsieur, je crois qu'elle était très heureuse parmi les Caraïbes, et qu'elle vient de vivre un drame.

Vous vous en remettrez, Madame, on se remet de tout, même si vous n'êtes plus si jeune. Bien que, je dois l'avouer, la vie sauvage vous a en tout point préservée. Je vous laisse le choix, les hommes manquent de femmes, c'est sûr, et nous allons nous servir chez ces sauvageonnes, une femme comme vous, qui les connaît bien, pourra nous être utile. Je tiens à ce que tout se passe le mieux possible, mais je comprendrais si vous vouliez retourner à Saint-Domingue, retrouver des terres plus civilisées. En ce cas, je vous donnerai un peu d'argent, de quoi vous refaire, et vous mettrai dans le prochain bateau.

- — *Ni l'un ni l'autre, je veux entièrement partager le destin des Caraïbes, ce sont eux ma vraie famille. Allez au 870.*

- — *Je veux bien rester ici et veiller à ce que tout se passe bien entre les femmes et vos hommes. Allez au [849](#).*
- — *Je veux partir de cette île le plus rapidement possible. Allez au [839](#).*

843

Il me regarde avec des yeux éberlués, il ne s'attendait pas à ça le pauvre, lui qui venait tout love, voilà que je lui demande déjà plein de trucs, mais bon, c'est comme ça. En tout cas, il ne sait pas quoi répondre.

— Si tu me donnes ta parole, je serais à toi.

— Mon cœur est rempli d'oiseaux qui volent, Mahi, j'accepte.

Et ben, voilà...

Je l'embrasse, les Caraïbes ne s'embrassent pas, mais je peux vous assurer que mon nouveau mari trouve très vite charmante cette coutume exotique.

Mayi fait la tournée de toutes les cases avec des calebasses remplies de vins d'ananas pour annoncer la nouvelle et commence un jeûne de purification avant la date de la cérémonie.

Les Caraïbes adorent faire des jeunes et sautent sur chaque occasion pour s'en faire un petit. Il me construit aussi ma propre case. C'est beau de voir son homme faire sa maison, je l'aime.

Piyoua, qui est restée ma meilleure amie, est folle de joie pour moi, elle m'aide à faire ma tenue de mariage, une robe et une parure pleine de plumes d'oiseaux morts (les Caraïbes ne tuent jamais d'oiseaux, pour eux, ils sont la personnification de l'Icheiricou). Je suis excitée comme une première communiant.

Enfin, le banquet est prêt, Kayo, la vieille Boyer nous marie, on nous attache symboliquement les deux poignets, puis on nous fait une entaille au bras et nous mélangeons nos sangs. Maintenant, nous avons un bras en commun, de deux, nous devons faire un. Quand la Boyer appelle l'esprit de l'Icheiricou pour attirer son regard sur nous, j'ai vraiment l'impression qu'une force, une énergie, tombe sur nous deux.

Toute la tribu danse et chante jusqu'à tard dans la nuit...

- *Enfin, nous allons, mon mari et moi, mélanger nos corps et nos âmes dans ma nouvelle case. Mayi est un amant simple et fort, mais j'ai beaucoup de savoir-faire exotique qui là encore, le remplisse de joie. Allez au [872](#).*

844

— Très bien Mahie, comme tu veux.

Nous partons le soir pour la cérémonie, une autre fille se met à côté de Kayo, Youina. Je l'ai remarquée plusieurs fois avec elle, et maintenant je comprends qu'elle aussi apprend avec notre Boyer. Je ne sais pas si j'ai bien fait de refuser...

La cérémonie a lieu, nous allons dans cette grande caverne recouverte d'ossements de nos ancêtres (voilà que je dis nos). Nous psalmodions le nom d'Icheiricou jusqu'à ce qu'un bruit d'aile apparaisse au-dessus de nos tête et fond sur Youina. C'est elle qui prend la voix grave de l'esprit et répond aux questions de Meyopo :

— Icheiricou, toi qui es la naissance et la mort de mon peuple, pouvons-nous partir cueillir des os avec nos frères les Caraïbes noirs, aurons-nous les oiseaux de la victoire ?

— Vous ferez de nombreuses cueillettes, et vos estomacs seront remplis de la chair de vos adversaires.

Le message est clair, c'est la guerre.

Les hommes se préparent à partir et Youina et Kayo ne se quittent plus, je comprends alors que j'ai passé mon tour, je vais voir Kayo.

— Boyer, je ne souhaite plus devenir comme toi.

— Je le sais, quand tu as refusé de servir l'Icheiricou à ma place, l'âme de ton cœur a parlé et déjà tu me quittais.

Je ne trouve plus rien à lui dire, j'ai l'impression que Kayo est un peu triste. Une impression sûrement, comme mon sentiment d'échec, une impression, sûrement...

Avant le départ des guerriers, un jeune d'entre eux vient me voir, il s'appelle Mayi, j'avais déjà remarqué qu'il me regardait parfois, moi et mon cul, mais gentiment hein, d'ailleurs, franchement il est sympa.

— Mahie, depuis quelque temps, dès que je te vois, des oiseaux s'emparent de mon cœur et volent. Après cette guerre, j'aurais le droit de prendre une femme et je pense à toi.

— Nous verrons, reviens de la guerre déjà.

Je lui souris, il me sourit, nous nous sourions et nous piquons un fou rire, il enchaîne en faisant une imitation de Kayo qui me plie en deux, je l'imité à mon tour et nous rions...

Du coup, nous passons du temps ensemble avant son départ. Je vois Kayo nous regarder en souriant elle aussi, ho, après tout, la vie continue, et mon choix est peut-être le bon...

Les hommes partent enfin, et je réfléchis à ce que je vais dire à Mayi à son retour. Trois jours après, ils reviennent victorieux, mais cette fois, il y aura quelques morts chez

nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n’y entrera.

À la fin de la cérémonie, il pleut, comme si le ciel pleurait nos hommes. Nous nous retrouvons avec Mayi sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J’accepte, il me plait. Allez au [777](#).*
- *J’accepte, mais il devra me jurer que nos enfants ne seront pas cannibales. Je lui fais aussi comprendre qu’il faudrait lui aussi qu’il abandonne cette coutume. Allez au [843](#).*
- *Je refuse. Allez au [821](#).*

845

— Tu seras une très bonne Boyer, peut-être mon successeur, je viendrais t’enseigner de temps en temps, ne sois pas pressée...

Le temps passe, je suis une femme Caraïbe parmi les autres, mais, de temps en temps, Kayo vient me chercher pour que je l’accompagne dans ses cueillettes. Elle me fait apprendre les noms des plantes et leurs vertus, le noyau du fruit du Loullourou, par exemple, peut servir de savon, mais aussi stopper les hémorragies, le lait qui sort d’une branche de cacouti, sert à soigner les caries, une infusion de branche de taya-taya, soigne à peu près tout, etc., etc.

Quand la maladie est grave, elle sculpte la représentation hideuse du Mabouya que je ne connais que trop bien. Elle me montre les rites et les prières à faire sur la statuette. Les malades guérissent vite.

Je me demande pendant un moment si cela est psychologique, ou si c’est de la réelle magie, et puis, avec le temps, cette question perd toute son importance.

L’Icheiricou se présente durant les cérémonies sous la forme d’un oiseau, c’est pour cela qu’ils sont sacrés pour les Caraïbes, et qu’ils ne sont jamais chassés. L’Icheiricou n’apparaît que dans le noir complet, c’est pour cela aussi qu’ils font leurs cérémonies dans la grotte.

Elle me fait faire des jeunes, des prières, je dois apprendre certaines danses, c’est du boulot tout ça, même si, les trois quarts du temps, je ne suis qu’une femme parmi les autres.

J’adore entre autres m’occuper des enfants. Toutes les femmes, même si la mère a un rapport privilégié avec ses enfants, s’occupent de toute la descendance de la tribu avec le même amour.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive.

- *Nous devons faire une cérémonie dans la grotte pour invoquer l'Icheiricou et lui demander son avis, je serais l'assistante de Kayo. Allez au [822](#).*

846

Meyopo me regarde complètement interloqué, comme si j'avais parlé dans une autre langue.

— Tu ne m'as pas comprise ?

— Les hommes en font autant que vous, nous chassons, construisons les huttes, faisons la guerre.

— La plupart du temps, tu regardes les fleurs pousser avec tes copains. Je veux que tu en fasses autant que moi pour la nourriture et le ménage.

— N'importe quoi !

— En tout cas, tant que tu ne travailles pas autant que moi, je ne ferais rien, tant pis pour les autres si elles veulent être tes esclaves !

Meyopo s'en va, je l'ai mouché. En tout cas, je ferais ce que j'ai dit, et je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour convaincre les autres femmes.

En attendant, je décide lui faire la gueule et de l'avoir à l'usure.

Je tente de convaincre les autres femmes, elles me regardent comme si j'étais... heu... une Française. Je passe des heures à leur parler, mais je crains que ça ne marche pas. Maintenant, elles me fuient quand j'arrive, salopes !

Quant à Meyopo, ce salop, il passe de plus en plus de temps avec ses autres femmes et ne vient plus du tout me voir, je fais un scandale, mon ventre pousse, je pleure, il crie, le village tremble, je ne lui adresse plus la parole. Je n'ai plus vraiment d'amis, mais je sens la vie dans mon ventre et je me sens forte, je n'ai besoin de personne.

Les mois passent, la guerre empire. Les hommes vont de plus en plus en expéditions, nous nous sommes alliés avec les pirates et les Caraïbes noirs contre les Français, les hommes ont regagné toute une île, mais au prix de nombreux morts.

Meyopo se remarie avec deux veuves, je les déteste, le village déménage, il y avait trop de huttes avec des tombes à l'intérieur. Quand les Caraïbes ramènent des morts de leur tribu, ils les enterrent dans leurs anciennes cases et plus personne n'y entre. Gros

déménagement, je n'en fous pas une, mais cette fois, avec raison, je suis énorme, je crois que j'ai des jumeaux.

Meyopo me fait quand même une nouvelle case dans le nouveau village, à une dizaine de kilomètres. Enfin, j'accouche avec Kaiyo, un accouchement long et douloureux, je maudis la terre entière. J'ai effectivement des jumeaux, l'un de type français, et l'autre de type Caraïbe, je les mets au sein, on m'explique qu'il faut que je leur écrase le nez pour qu'ils soient comme les Caraïbes, je refuse. De nouveau, tout le monde s'éloigne de moi, je m'en fous, avec mes deux enfants, je me sens puissante.

Les mois passent, j'ai de beaux bébés dont je suis fier...

L'alliance avec les pirates a été trahie par ces derniers, qui, de toute façon sont en partie exterminés par les Français alliés aux Anglais, les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs, mais cette fois Meyopo ne revient pas vivant, soudain, j'ai peur...

- *Allez au [861](#).*

847

— Quelles garanties donnez-vous ? Les Français ont déjà trahi leurs engagements plus d'une fois.

— Mais je vous donne toutes les garanties que vous voulez, Madame, n'ayez crainte.

— Donnez-moi votre parole de gentleman, jurez-le sur Dieu !

— Hum, écoutez-moi bien, je n'ai aucune garantie à vous donner, les Caraïbes sont un peuple mort, j'attends un bataillon de trois cents hommes armés demain, nous aurons quinze pièces de huit, s'ils ne capitulent pas, nous les massacrerons jusqu'au dernier, est-ce clair ?

C'est très clair, oui...

- — *Je vais tout faire pour que leur reddition se passe dans les meilleures conditions, sans massacres. Allez au [838](#).*
- — *Les Caraïbes sont encore puissants, bien plus que vous ne le croyez, je vais dire aux chefs vos intentions. Allez au [912](#).*
- — *Je vais tout faire pour que leur reddition se passe dans les meilleures conditions, sans massacres.*

(Je vais surtout prévenir les Caraïbes pour que nous puissions faire un joli comité d'accueil à base de flèches empoisonnées) Allez au [921](#).

848

— Protégez-moi, j'étais prisonnière, je suis française !

Dans le brouhaha des cris de guerre et des blessés, dans les hurlements sanglants des fusils, je cours dans le fort, on me laisse passer, je me recroqueville dans un coin en pleurnichant et en répétant que je suis Française. Un soldat vient me consoler en me disant que ça va aller.

Quelques minutes plus tard, la bataille est terminée.

— On les a bien eus !

— Connards de Caraïbes !

— Débarrassez les cadavres, qu'ils aillent pourrir plus loin, qui c'est celle-là ?

— Apparemment une Française qu'il tenait prisonnière.

— Pourquoi l'ont-ils menée là ?

— Peut-être pour traduire s'ils faisaient des prisonniers.

— Hum, ils ne font jamais de prisonniers, ils mangent tout le monde.

— Avant de les manger peut-être ?

— Ha, Monsieur de Pourralié, ça y est, nous les avons massacrés, voilà là une Caraïbe qui se dit française, qu'en faisons-nous ?

— Habillez-la et emmenez-la-moi plus tard.

— Allez, viens là toi, viens mettre quelque chose sur tes fesses avant qu'on ne te mette autre chose, hé hé.

Ils me donnent des vêtements d'hommes, je ne dis pas un mot, traumatisée par la mort de mes amis, traumatisée par ma lâcheté, apeurée par mon destin. Monsieur de Pourralié, leur chef portant perruque et beaux habits, homme impressionnant d'une quarantaine d'années, me fait enfin demander. Je rentre dans sa hutte, pleine de beaux meubles, de livres, de vraies vaisselles, il m'offre un verre d'eau.

— Alors, dites-moi tout.

Je lui raconte tout, mensonge compris, j'étais une servante d'un méchant marchand, j'ai fui chez les méchants Caraïbes qui me gardaient comme interprète pour faire parler les gentils Français avant de les tuer, et mon cauchemar prend enfin fin...

Monsieur de Pourralié me regarde d'un air intelligent, je ne sais pas s'il me croit ou pas.

— Ne vous en faites plus madame, vous êtes maintenant en sécurité, loin de ces monstres. Avec cette escarmouche, c'est la fin des Caraïbes et de leur terreur. D'après mes informations, c'étaient les derniers guerriers, n'est-ce pas ?

Dès demain, je vais envoyer avec Père Albert, un prêtre qui a à cœur le destin des Caraïbes, une mission pour ramener les survivants ici. Nous marierons les femmes avec nos soldats. Quant à vous, et bien je me dis qu'une femme comme vous, qui les connaît bien, pourra nous être utile. Je tiens à ce que tout se passe le mieux possible, mais je

comprendrais si vous vouliez retourner à Saint-Domingue, retrouver des terres plus civilisées.

En ce cas, je vous donnerai un peu d'argent, de quoi vous refaire, et vous mettrez dans le prochain bateau.

- — *Je veux bien rester ici et veiller à ce que tout se passe bien entre les femmes et vos hommes. Allez au [849](#).*
- — *Je veux partir de cette île le plus rapidement possible. Allez au [839](#).*

849

Après l'installation forcée du camp Caraïbe à côté du fort, ils font un tirage au sort des femmes pour les soldats. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. À nous deux, nous prendrons soin que les Caraïbes soient bien traités. Après, il ne faut pas rêver, les femmes deviennent les servantes des hommes. Mais finalement, rien ne change...

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement des bons bougres, et une certaine forme d'amour se crée même dans quelques couples. Après tout, les femmes Arawaks, par exemple, avaient bien changé de peuple avec une souplesse exemplaire.

L'île devient peu à peu une vraie colonie française où j'apprends aux Caraïbes le français, et à quelques Français le Caraïbe des femmes, le plus courant. Je reste vieille fille, Monsieur Pourralié m'a fait construire une maison un peu en dehors du fort, je refuse d'avoir des esclaves.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur étant alloués.

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Je vois disparaître la culture Caraïbe que j'avais connue, et j'ai participé du mieux que j'ai pu à son intégration en douceur, les premiers enfants mixtes apparaissent, ils sont magnifiques, et la plupart aimés par leur père.

Un soir de grande nostalgie, je rentre dans ma couche sans vérifier s'il y a un scorpion ou un serpent, un réflexe de base, je suis piquée, j'ai l'impression d'une intense brûlure et de millions de petits piques qui me transpercent la cuisse, j'éjecte la couverture et vois le scorpion fuir, je me mets à trembler, je sais que je n'ai plus que quelques heures à vivre, je commence à saliver abondamment... Kaiyo m'aurait sauvée, elle...

- *Allez au [911](#).*

- *Ma méthode ne marche pas, il se désintéresse de moi pour voir Sœur Isabelle qui n'attend que ça, je n'aurais pas du coucher le premier soir. Allez au [774](#).*

851

Le soir arrive, toute la tribu est là, un Caraïbe noir est là aussi, il a eu la permission de venir participer à la cérémonie. De nouveau, nous allumons les torches et avançons en silence jusqu'à la grotte. Kayo ouvre la marche et je la suis à quelques pas avec une autre fille qui suit les enseignements de notre Boyer, Youina. C'est une jeune fille un peu ronde pour une Caraïbe. Elle est très gentille, mais un peu appliquée.

Devant la grotte, nous éteignons nos torches et entrons dans le noir complet. La grotte est remplie d'os humains, ce sont tous des ancêtres et leurs ossements nous rappellent la longue lignée des Caraïbes.

Nous nous installons au fond de la grotte. Meyopo, le nouveau chef, s'installe face à nous, secondé par Iyuka. La cérémonie peut commencer, « Icheiricou » est répété en chœur par tous les participants.

La litanie envahit l'espace et le temps et crée un espace magique, éternel. Ce mot adoré depuis des générations dans ce lieu consacré transforme le futur et le passé en un éternel présent. C'est ce que veut l'Icheiricou, il peut maintenant arriver.

Un bruit d'aile nous survole, un bruit d'aile qui claque et bouscule l'air figé.

Je n'essaie plus de savoir si nous avons dérangé une chauve-souris, si nous vivons une hallucination collective, ou si, effectivement, un esprit arrive, le fait est qu'une adoration sacrée s'empare de l'assemblée.

Le battement d'ailes se stabilise au-dessus de la tête de Kayo et descend en courbe pour la pénétrer. Ce n'est pas moi qui suis choisie finalement, mais je sens aussi une présence derrière ma nuque, quelque chose qui veut s'exprimer, quelque chose qui est très en colère contre les Caraïbes. C'est étrange, cette sensation d'un esprit qui veut parler par ma voix. Pour le moment, je la réfrène.

Kayo stoppe son chant et dit d'une voix grave « Chematipo », « Je suis là ». Toute l'assemblée plonge dans un silence total. Meyopo pose sa question :

— Icheiricou, toi qui es la naissance et la mort de mon peuple, pouvons-nous partir cueillir des os avec nos frères les Caraïbes noirs, aurons-nous les oiseaux de la victoire ?

— Vous ferez de nombreuses cueillettes, et vos estomacs seront remplis de la chair de vos adversaires.

La présence dans ma nuque veut s'exprimer, je la sens, elle est très en colère.

- *Je lui prête ma voix. Allez au [826](#).*
- *Je ne me laisse pas posséder, l'Icheiricou s'est déjà exprimé par la voix de Kaiyo, et, à ma connaissance, il n'y en a pas deux. Allez au [835](#).*

852

La force de persuasion que j'ai déployée agit. Tous les gens que j'ai convaincus se mettent de mon côté. Même Pierre, s'il n'était pas encore de notre côté, s'y range intuitivement.

Ils arrivent...

La tribu de Soliens arrive, nous nous écartons, les armes braquées sur eux. Ils sont une cinquantaine, étrangement calme, les femelles tiennent les enfants dans leurs bras, ou, s'ils sont plus grands, sur leurs épaules. Ils sont vraiment étranges, tout blanc, une peau caoutchouteuse, des yeux presque transparents, des espèces de branchies à la place des oreilles. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. Seuls les enfants sont compléments nus. Les adultes ont des pagnes tissés dans ce qui ressemble à des toiles d'araignées.

Ce sont eux qui me parlaient dans mes rêves et qui me soignaient de leurs chants oniriques, je suis fascinée. Il y a une femme terrienne parmi eux. Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter, j'ai l'impression que certains me regardent avec sympathie. Nous sommes tous hypnotisés par cette procession.

— Koban, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive. La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher, laissez-moi vous expliquer maintenant, et je vous en supplie, écoutez-moi...

- *Allez au [428](#).*

853

Il est là, je le sens, j'essaie de me lever pour fuir, mais mes jambes sont immobilisées.

— Alors Marie, petite voleuse, on veut devenir une shaman, alors que l'on n'est qu'une petite voleuse ? Croyais-tu que je t'avais oubliée ?

Les médailles me brûlent la poitrine, j'essaie de les arracher, mais elles me brûlent les mains, je me pisse dessus... Je sens des mains griffues commencer à glisser le long de mon corps.

— Alors, petite mangeuse d'hommes...

Je suis foutue... je vais mourir...

— Laisse Mahie tranquille !

Kaiyo, Kaiyo est là, dans une auréole de lumière.

— Elle m'a volée, elle a pris mes médailles, son âme m'appartient.

— Tu n'avais qu'à mieux ranger tes affaires, pars !

Shlaouf...

Tout le monde disparaît. Ai-je rêvé ? Seule l'odeur d'urine subsiste, j'ai un sentiment de gratitude éternel pour Kaiyo... Je finis par m'endormir...

Le lendemain, je me réveille sans peur au ventre, je sais que je suis protégée.

Après un temps que je n'arrive plus à définir, Kaiyo vient me voir, je lui raconte les apparitions.

— Je ne suis pas venue, tu sais, c'est juste ton âme de cœur qui a pris ma forme pour faire fuir le Mabouya.

— C'était le Mabouya ?

— Bien sûr, et tu sais, ces médailles ne lui appartiennent pas. Le Mabouya est le grand voleur, il tente de nous faire croire que ce qui ne lui appartient pas lui appartient, ces médailles sont à toi maintenant...

(Changez le code d'activation des médailles, ce n'est plus -9, mais +9 maintenant)

— Que le Mabouya vienne est le processus normal, Mahie, une Boyer doit vaincre ses peurs d'enfants, car, c'est souvent par là que le Mabouya entre dans l'âme de cœur des gens, et qu'il infeste les autres âmes. Soit patiente, sois douce envers toi-même, le Mabouya donne toute sa puissance contre les apprentis Boyers, car, il sait que si elles survivent à l'épreuve, elle sera leur plus grande ennemie. Mais même lui se lasse, si tu tiens, il viendra de moins en mois, du moins jusqu'à ce que tu l'oublies et qu'il vienne sous une nouvelle forme, je reviendrai demain.

— Reste encore un peu, s'il te plait...

— Ne me demande jamais rien, tel est la règle, au revoir...

Putain la salope, elle m'enferme quarante jours dans la merde de chauve-souris, et ne veut même pas rester un peu avec moi.

Je veux la tuer, quelle conne !

- *Je passe un temps fou à la hair, je n'ai qu'une envie, sortir pour lui gueuler dessus, et puis, comme un éclair de lucidité, je vois le Mabouya en moi. Moi qui avais, il y a peu, un sentiment de gratitude envers Kaiyo, le Mabouya m'a tout fait oublier en une seconde. Le Mabouya qui me pousse à la violence, le Mabouya qui me tente, je commence à comprendre ce qu'il est, et je commence aussi, à devenir admirative de sa force de persuasion... Allez au [869](#).*

854

— Tu verras, je vous rendrais heureuse. Avoir une étrangère comme femme emmènera l'Icheiricou sur toute la tribu, et, tu es belle comme un oiseau. Je vais quand même demander son avis à notre Boyer.

Il va voir Kaiyo, ils se retirent tous les deux faire je ne sais quelle divination. Une petite heure après, il revient.

— Kaiyo a interrogé les os de mes ancêtres, ils sont d'accord, tu seras ma femme.

Meyopo choisit une autre femme parmi les prisonnières Arawaks, la tribu vaincue, Loyouou. Il me présente aussi sa première femme, une Caraïbe de dix-sept ans, Faayo, elle n'est qu'obéissance envers son mari, surtout qu'elle n'a pas encore eu d'enfant.

Meyopo et les autres guerriers sont très occupés, ils doivent construire une maison pour chacune de leur nouvelle femme, car nous n'habiterons pas ensemble, mais chacune dans notre case, et c'est notre mari qui choisira chaque soir où il dormira. Le village pousse comme un champ de champignon.

Une fois les maisons terminées, nous pouvons préparer la fête. Piyoua m'aide à créer une parure aux milles plumes d'oiseaux, nous choisissons de multiples bijoux, la date fatidique approche, l'excitation et la joie gagnent le village, je désire de plus en plus Meyopo.

Enfin la cérémonie, les danses, les chants matrimoniaux, nous sommes attachés symboliquement par un poignet toutes les quatre durant toute la cérémonie collective (toutes les femmes prisonnières sont mariées à des guerriers qui se retrouvent avec au moins deux femmes).

Enfin, Meyopo part avec Loyouou dans sa case, je crève de jalousie qu'il ne m'ait pas choisie en première, mais bon... je n'arrive pas à m'endormir, mais au petit matin, qui arrive triomphalement et encore en pleine forme ? L'homme dont je caresse maintenant tout le corps musclé...

- *C'est un très bon amant sans tabou... Allez au [932](#).*

Pan !

Argh !

- *Tout ralenti, la balle me traverse le corps, puis une autre me rentre dans l'œil... Je tombe, comme tous les autres Caraïbes... comme un jeu de quilles... Allez au [911](#).*

Mais lui être utile à quoi ?

Je vais faire de mon mieux pour soutenir les Caraïbes

- *Allez au [914](#).*

Finalement, je vais surtout faire de mon mieux pour sortir mon épingle du jeu.

- *Allez au [925](#).*

Je me couds aussi bien que je peux une robe. C'est étrange, je ne suis pas plus touchée que ça par leur tragédie, comme si tout cela était loin de moi, je suis étrangère à leur destin en fait. Je suis désolée pour eux, certes, mais lointaine.

Les Caraïbes ne font pas attention à ce que je fais, ils sont éteints, ils n'ont plus de chef, et leurs Boyers n'ont plus aucun contact avec l'Icheiricou, même les enfants sont tristes. Ils sont finis.

Je me fais accompagner par un homme pour qu'il me montre le chemin du fort, puis il me quitte. J'approche. Deux soldats viennent à moi.

— Je suis française, je voudrais parler à votre chef.

Ils m'escortent, je rentre à l'intérieur du fort, et sur qui je tombe ? Père Albert qui me reconnaît aussitôt.

— Marie, c'est bien cela votre nom ? il me regarde d'un air interrogateur.

— Bonjour, Père Albert, vous êtes revenu ?

— Quand j'ai appris que les Français allaient définitivement détruire la nation Caraïbe, j'ai fait intervenir l'évêché pour que j'empêche le pire. Monsieur de Pourallié,

l'officier qui dirige l'opération m'a donné sa parole qu'il n'y aurait aucun massacre envers les survivants. Je suis désolé de l'attitude des Français, un jour l'histoire nous jugera comme des criminels.

— J'ai peur que non, mon père.

— Comment vont les Caraïbes après leur dernière défaite ?

— Ils sont éteints, leur dieu ne leur parle plus. Ils n'ont en tout et pour tout que deux hommes, c'est la fin.

Les Français ont prévu de faire une expédition pour ramener en esclave les survivants, enfin, c'est surtout les survivantes qui les intéresse, j'y serais et je veillerai à ce que tout se passe le mieux possible, et vous Marie, qu'allez-vous faire ?

- — *Je crois que je vais rentrer dans les ordres et me retirer de ce monde. Allez au [834](#).*
- — *Je vais proposer à ce Monsieur de Pourralié de l'aider à gérer les Caraïbes, je les connais bien après tout, je pourrais lui être utile. Allez au [856](#).*
- — *Ben, j'en sais trop rien. Allez au [900](#).*

858

— Mon cœur est rempli d'oiseaux qui volent.

Et ben, voilà...

Je l'embrasse, je suis sûre que j'arriverais à être une bonne femme pour Mayi et une bonne disciple pour Kaiyo.

Mayi fait la tournée de toutes les cases avec des Calebasses remplies de vins d'ananas pour annoncer la nouvelle et commence un jeûne de purification avant la date de la cérémonie.

Piyoua, qui est restée ma meilleure amie, est folle de joie pour moi. Elle m'aide à faire ma tenue de mariage, une robe et une parure de tête pleine de plumes d'oiseaux morts (les Caraïbes ne tuent jamais d'oiseaux, pour eux, ils sont la personnification de l'Icheiricou). Je suis excitée comme une première communiant.

Kaiyo vient me chercher pour faire une cueillette.

— Désolée Kaiyo, je dois préparer ma robe pour le mariage, je serais plus disponible après.

Elle me sourit, elle comprend tout à fait.

Enfin, le banquet est prêt. Kaiyo nous marie, on nous attache symboliquement les deux poignets, puis on nous fait une entaille au bras et nous mélangeons nos sangs, maintenant nous avons un bras en commun, de deux, nous devons faire un. Quand la

Boyer appelle l'esprit de l'Icheiricou pour attirer son regard sur nous, j'ai vraiment l'impression qu'une force, une énergie, tombe sur nous deux.

Toute la tribu danse et chante jusqu'à tard dans la nuit...

Enfin, nous allons, mon mari et moi, mélanger nos corps et nos âmes dans ma nouvelle case. Mayi est un amant simple et fort, mais j'ai beaucoup de savoir-faire exotique qui, là encore, le remplit de joie.

Nous passons notre temps à rire et à faire l'amour. Je suis heureuse. Alors que nous revenons d'une escapade amoureuse, on me dit que Kaiyo me cherchait pour faire un rituel, et qu'elle est partie avec Youina, son autre disciple. Je me dis que ce n'est pas bien grave, nous aurons d'autres occasions.

Elle revient me chercher le lendemain, mais comme nous avons fait l'amour toute la nuit, je suis trop fatiguée, elle ne dit rien.

Nous sommes un jeune couple, attend un peu Kaiyo, bientôt, je serais plus disponible.

Quelques semaines après, ce qui devait arriver n'arrive pas, mes règles, je crois que je suis enceinte...

Je l'annonce à Mayi, il a les larmes aux yeux, mon dieu qu'il est mignon, il m'enlace encore et encore et m'aime plus que jamais, je souhaite à toutes les femmes enceintes d'être accueillies comme ça par leur mec, il faut dire qu'il n'a pas à réfléchir à comment il va nous nourrir ou arranger sa vie, tout est si simple...

Kaiyo, qui passe tout son temps avec Youina vient me voir et me dit :

— Tu es enceinte alors ?

— Oui.

— Es-tu heureuse ?

— Oui. Si tu veux, je peux garder ma journée de demain pour être avec toi.

— Non, non, je serais avec Youina, tu vas être très occupée maintenant.

— C'est vrai.

Nous ne nous disons plus rien, elle avait raison, je ne serais jamais Boyer, mais je m'en fous, je suis heureuse...

Les mois passent, je suis un peu inquiète, car mon ventre grossit vraiment, je vais voir Kaiyo qui m'annonce que j'ai sûrement des jumeaux et que tout va bien...

Merde, des jumeaux, je pleurs d'émotion. Je ne sais pas si c'est parce que ça me fait peur ou parce que je trouve ça génial d'avoir des jumeaux. Je le dis à Mayi qui est ravi. Avoir des jumeaux est un signe de bénédiction de l'Icheiricou, toutes les autres femmes me le confirment.

Les hommes doivent repartir encore à la guerre contre les Français. Je pleure toute la nuit avant le départ de Mayi, qui fait ce qu'il peut pour me consoler. Je ne veux pas qu'il parte, et en même temps, j'ai bien conscience qu'il est obligé. En même temps, je suis heureuse, pour la première fois, grâce à moi, les Caraïbes ne vont pas dévorer leurs ennemis.

Il part, je n'assiste pas au départ, trop dur pour moi. Je vais passer trois jours à l'attendre en me rongant les ongles. Je ne sais pas comment font les autres femmes pour être si détendues. Elles ont confiance dans l'Icheiricou qui a donné sa bénédiction pour ce combat.

Enfin, ils reviennent.

Mayi est vivant. Il m'explique qu'ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats, avant même qu'ils n'aient pu faire leurs camps. Ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil.

Même si je ne suis pas Boyer, je suis tout de même le médium attitré du nouvel esprit qui nous aide. Je suis de plus en plus persuadée que c'est mon père, sensation étrange, comme s'il pouvait être là, à des siècles de lui-même.

C'est donc moi qui attire son esprit. Il est radicalement efficace, c'est incroyable, il nous dit tout, le nombre de nos ennemis, qui nous trahira et quand. Par contre, il devient de plus en plus exigeant, il veut que j'apprenne le français à tous les Caraïbes, les Caraïbes acceptent, et je dois sonner ces cours en plus de ma grossesse qui ne tarde pas à arriver à terme.

Enfin, les contractions arrivent, Kaiyo me fait respirer, elle est absolument sûre d'elle et calme, cela me rassure. Je n'arrête pas de changer de position, couchée, debout, à quatre pattes. Mayi est là, présent, à sa place, il va chercher de l'eau tiède, me demande si j'ai faim, les contractions se rapprochent, ça fait mal, j'ai envie de crier, tout d'un coup la gentillesse de Mayi m'insupporte et je me mets à l'engueuler, Kaiyo m'encourage en riant.

— Crie, vas-y ! Crie-lui dessus ! Il est là pour ça !

Je ne m'en prive pas, je l'engueule comme du poisson pourri, Kaiyo est en joie de me voir hurler, Mayi aussi, nous rions, le bébé pousse au col de l'utérus, je pousse, des mélanges de glaires et de merdes sortent de moi, mais je vous assure que je n'en ai rien à foutre, je donne la vie moi.

— On voit la tête, pousse Mahie, pousse.

Je pousse en hurlant de douleur et de plaisir, j'ai l'impression qu'une lumière blanche entre dans la case, Kaiyo aide à sortir le premier monstre, il est tout violet, merde, il est peut-être mort, non, il bouge, il ne pleure pas rien. Mayi le prend dans ses bras et mord le cordon pour le couper, le second arrive, je pousse un cri de samourai, le premier est

un garçon, le second me défonce le vagin, j'en ai marre, mais je pousse, encore et encore.

— On voit la tête, pousse Mahie, pousse !

Enfin, j'ai deux petits garçons qui me dévorent les seins, l'un couleur français, l'autre couleur Caraïbe. Tout de suite, on me montre comment leur écraser un peu le nez durant la tétée, à la mode Caraïbe.

Kaiyo a récupéré le placenta pour en faire un plat sacré que je mangerai plus tard avec Mayi. Elle saucissonne le bout de cordon avec une plante, tout va bien. Par l'entrée de la case, je vois des tas de têtes nous regarder, les enfants et quelques femmes. Durant deux mois, tout le village va être à nos petits soins, c'est un rêve de bonheur et de joie...

Les enfants grandissent. Comme prévu, tout se passe bien, chose incroyable, je dois aussi nourrir un autre bébé dont la mère n'a pas assez de lait. Si on m'avait dit qu'avec mes deux œufs au plat je nourrirais une tribu. Nous dormons tous ensemble dans une chaleur animale exquise, le temps passe, les enfants grandissent, la guerre, elle aussi, continue, mais le nouvel esprit veille...

Je suis de plus en plus persuadée que c'est mon père, je le sens fier comme un coq d'avoir des petits enfants, il donne de nombreux préceptes pour leur éducation, il est même un peu lourd parfois.

Pour ce qui est de la politique, il nous prévient de la trahison des pirates, alliance dans laquelle il nous avait engagés. Nous les prenons de cours en les trahissant avant, en les dénonçant à un gouverneur français, notre nouvel allié. Mes cours de français donnent de bons résultats et nous avons maintenant de bons diplomates qui négocient avec le gouverneur.

L'esprit fait merveille, et nous indique l'état d'esprit de notre allié, nous lui donnons ce qu'il veut, une apparence de protectorat sur île et la permission de construire un fort. Nous rallions autour de nous tous les peuples Caraïbes, les enjoignant de cesser d'être cannibales. Environ la moitié nous rejoint. Nous trahissons l'autre moitié en signe de bonne volonté au gouverneur que nous tenons par les couilles, nous avons réussi à enlever ses deux enfants que nous éduquons à notre façon.

Les années passent, l'esprit nous a contraints à changer de religion et de plus en plus à adopter les mœurs françaises. J'habite maintenant juste à côté du fort français, qui est devenu une vraie petite ville avec port de commerce. Nous prenons sous notre coupe de nombreux esclaves noirs pour faire des plantations de canne à sucre. Nous sommes certainement ceux qui traitent le mieux nos esclaves de toute l'Amérique.

D'apparence occidentalisée, nous gardons nos racines cachées et avons une sacrée réputation, celle d'avoir de grands pouvoirs magiques. C'est nous les vrais maîtres de

l'île. Kaiyo est morte, et avec elle beaucoup de nos savoirs, Youina est loin d'être de sa stature. Mais nous faisons toujours nos cérémonies durant lesquelles l'esprit me parle.

Nous rendons ces enfants au gouverneur quelques années plus tard, ils sont totalement acquis à notre cause.

Mes deux enfants apprennent les deux cultures et sont appelés à devenir des personnages importants des Caraïbes, l'un de mes fils, le Caraïbe, parle à l'esprit lui aussi. Moi et mon mari avons vécu le plus harmonieusement possible, même si le devoir nous a souvent éloignés.

J'ai trente-huit ans, mes enfants quinze, je me suis donnée corps et âme à mon peuple et à mes enfants, une oppression à la poitrine s'empare de moi, je meurs rapidement entourée des miens, Kaiyo m'aurait sauvée, je pense...

En tous cas, j'ai fait du mieux que j'ai pu...

- *Marie acquiert la clef du père - 63. Allez en Marie 875.*

859

Soudain, mes médailles se rappellent à moi, je les observe toutes les quatre, et soudain, je sais. Un soir de pleine lune, je vais sur la plage avec un couteau et un bol de terre. Je les mets dans le bol et les inonde de mon sang en psalmodiant :

— Par la médaille de l'ange, que ton cœur soit à moi, par la médaille du taureau, que ton corps soit à moi, par la médaille du lion, que tes désirs soient à moi et par la médaille de l'aigle, que tes pensées soient à moi.

La lune fait briller étrangement mes quatre médailles ensanglantées.

Le lendemain, je les offre à Meyopo, en lui disant que ce sont des médailles de protection, il les accepte en me remerciant. J'attends. Le résultat ne se fait pas attendre, le lendemain, il vient me voir, il a l'air de ne pas avoir dormi.

— Mahie, j'ai pensé à toi toute la nuit, je ne peux pas me passer de toi, me veux-tu comme mari ?

— Sais-tu que chez moi, on fait sa demande à genoux ?

— Non, mais je me mets à genoux pour toi.

— Sais-tu que chez moi, ce sont les femmes qui dirigent ?

— Tu seras ma Cacique.

— Sais-tu que chez moi, on refuse que son mari ait plusieurs femmes ?

— Tu ne peux pas me demander ça Mahie.

— Alors pars.

Le pauvre Meyopo se décompose.

— Non.

— Pars.

— Je répudierai mes autres femmes si tu me le demandes.

Je te le demande.

La nouvelle agite tout le village, le Cacique répudie ses femmes et se marie avec moi. Immédiatement la vieille Boyer, Kaiyo va voir Meyopo. Il refuse de la suivre, lui disant qu'il n'a pas à la consulter. Kaiyo le menace, lui dit qu'il est possédé par le Mabouya. Tout de suite, elle veut voir les médailles, elle sait que c'est moi qui les avais. Il la repousse violemment, toute la tribu tremble. Kaiyo me jette un regard qui me terrifie. Je vais voir Meyopo et lui dis que notre Boyer m'a menacée, et que c'est sûrement elle qui est possédée par le Mabouya. Il ordonne à ses guerriers de la tuer, je trépigne de joie, mais les guerriers hésitent à le suivre. Je dis à Meyopo que s'il ne la tue pas tout de suite, je pars. Énervé, il prend son arc et tue la Boyer qui meurt en nous maudissant. J'annonce que je serais la nouvelle Boyer de cette tribu, Meyopo acquiesce.

Tout le village se tait, je jubile, j'insiste pour que Meyopo exile ses trois anciennes femmes. Elles partent sous le regard plein d'incompréhension du village, tout le monde nous regarde en tremblant, j'ordonne que l'on prépare une fête pour notre mariage.

Je veux que ce soit somptueux...

Le village ne se révolte pas. Avec le chef dans ma poche et la Boyer morte, ils ont l'air perdus et nous préparent une somptueuse fête. J'ai voulu deux trônes, la plus grande hutte du village, un repas somptueux, des chants, Piyoua m'a fait une robe incroyable, pleine de plume d'oiseau.

Durant la cérémonie, pour la première fois de l'histoire Caraïbe, ils servent leur roi et leur reine.

Durant la nuit de noces, je griffe mon mari dans le dos, lui laissant des traces sanglantes, il m'appartient, ils m'appartiennent tous d'ailleurs...

Les semaines passent et je tombe rapidement enceinte, signe de prestige et de bénédiction pour le peuple.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive.

J'accepte si Meyopo dirige l'expédition. Le peuple demande à ce qu'on invoque l'Icheiricou. Je leur explique que je suis en contact direct avec lui, et qu'il parle par ma bouche. Meyopo, comme toujours, me soutient, le peuple avale la couleuvre.

J'ordonne à Meyopo de revenir vivant et couvert de gloire, il me le jure. Les hommes partent, je me retire dans ma hutte, me faisant servir.

Trois jours après, les hommes reviennent victorieux, Meyopo a leur tête.

Cette fois, pourtant, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte.

Nous torturons et mangeons les quelques prisonniers français, je réclame les cœurs.

Nous prenons les veuves des guerriers comme servantes attirées, je me fais un plaisir de les humilier.

Enfin, j'accouche, j'ai des jumeaux, mais j'ai perdu beaucoup de sang, notre Boyer a manqué sur ce coup-là. Je mets trois semaines à me remettre, trois semaines où je suis insupportable et où je maudis cette pute de ne pas être là. Je trouve des nourrices pour mes enfants, j'ai autre chose à foutre qu'à m'en occuper.

Mes enfants sont parfaits, l'un est de type français, et l'autre de type Caraïbes. J'ai une nette préférence pour le français.

Les mois passent...

J'ordonne une alliance avec les pirates contre les Français, tout en envoyant des émissaires pour parler avec eux. Les Caraïbes s'unifient, j'insiste pour que Meyopo se propose comme chef. Les autres Caciques ne sont pas enthousiastes, je les maudis.

Certains Caraïbes se sont enfuis de notre tribu pour rejoindre des tribus voisines, les traîtres.

Dès que je vais mieux, je vais moi-même faire des pourparlers avec les Français. Je couche avec un officier français, Monsieur de Pourralié, et un Capitaine pirate, ils me jurent leur fidélité. Meyopo ne se doute de rien, et même s'il s'en rendait compte...

Une fois qu'il est clair que l'ère des pirates va prendre fin, je les trahis pour les Français, leur donnant toutes les indications pour trouver leurs repaires, ils sont massacrés. Ensuite, je trahis les autres tribus Caraïbes, prévenant les Français d'une attaque. De nouveau, un massacre. Mes hommes, eux, n'y étaient pas, comme par hasard...

Il est clair que les Français vont envahir en force notre île, je dis à mon peuple qu'ils sont une bénédiction, nous leur préparons une grande fête.

Nous nous installons à côté du fort français. C'est mon amant, Monsieur de Pourralié qui le dirige. Je le demande en mariage, ordonnant à Meyopo de l'accepter, il avait bien plusieurs femmes lui.

Nous nous marions, j'organise des mariages mixtes entre les Caraïbes célibataires ou veuves et les soldats français, qui sont ravis. Nous transformons aussi une partie de l'île en plantation de canne à sucre. Pour ça, nous avons besoin de nombreux esclaves.

Mes enfants grandissent, je les fais éduquer à l'occidental.

Je fais assassiner Monsieur de Pourralié par Meyopo et prends la direction de l'île. J'amadoue le nouvel émissaire français et me fais reconnaître par lui. J'organise un négoce avec les Hollandais, l'île se met à gagner beaucoup d'argent.

Meyopo n'a jamais quitté ses médailles, mais un soir, le vieux cordon de cuir se casse et toutes les médailles tombent à terre devant moi. Il me regarde, comme s'il se réveillait d'un long, long rêve...

J'ai maintenant trente-cinq ans, mes enfants ont treize ans, treize ans qu'il est mon pantin, je suis persuadée d'avoir sauvé son peuple, il me regarde, je me demande s'il va me tuer, mais ça ne me fait pas peur...

— Je ne t'obéirai plus jamais.

— Ce n'est pas grave, vas-tu me tuer ?

— Non, la tribu a besoin de nous.

— Bien, tu sais, j'ai fait ce que j'avais à faire.

— Tu as trahi nos frères.

— Sinon, nous serions tous morts, c'était le prix de notre survie.

— Ne m'adresse plus jamais la parole.

Il sort, malgré moi, je suis triste, déçue qu'il ne m'ait pas comprise. Le lendemain, il retournera se cacher dans la jungle avec mon fils Caraïbe, je n'aurais plus jamais de nouvelles d'eux.

Je prépare mon autre fils à prendre ma succession, je meurs dans ses bras d'une embolie pulmonaire à ses dix-sept ans.

Tout est préparé pour qu'il soit le nouveau maître.

Quand je sens mon dernier souffle me quitter, j'entends comme un rire démoniaque...

- *Allez au [877](#).*

C'est étrange, je ne suis pas plus touchée que ça par leur tragédie, comme si tout cela était loin de moi. Je suis étrangère à leur destin en fait, je suis désolée pour eux, certes, mais lointaine.

Ils tombent tous dans une apathie morbide, ils sont vaincus, ils n'ont plus aucun chef. Les Boyers, n'ayant plus de contact avec l'Icheiricou, ont perdu toutes énergies, même les enfants ont l'air d'avoir perdu leur joie.

Quelques jours plus tard, une escouade de soldats français arrive, armes en main, nous n'offrons aucune résistance, nous ne fuyons même pas.

— Hé, nous n'allons pas manquer de femmes et de servantes, crie l'un d'eux, moi c'est celle-là que je veux, dit-il en montrant Piyoua.

Il la tire par le bras et la montre comme un trophée à ses compagnons. Je leur lance un regard méprisant.

— Attention, pas de violence, Monsieur de Pourralié m'a donné sa parole.

Je me retourne, c'est le Père Albert, nous sommes plusieurs à le reconnaître, il me voit.

— Ho, vous êtes encore là. Messieurs, celle-ci est une Française malgré les apparences. Du respect.

— Merci Père Albert, vous êtes venu tenter de sauver ce qu'il reste ?

— Oui mon enfant, quelle tragédie... enfin, j'ai la parole de leur officier qu'aucune violence inutile ne sera faite contre eux, et vous ?

Moi, et bien... je ne sais pas...

Nous quittons définitivement le village avec vieux et enfants, les deux derniers hommes viennent aussi, tête basse.

Après quelques heures de marches, ils les installent à côté du camp. Ils doivent faire leurs propres huttes sous la garde de quelques soldats. Père Albert vient me voir.

— Je vais vous présenter à leur officier, Monsieur de Pourralié, venez.

Je le suis jusqu'à sa hutte. C'est surprenant, il y a des meubles de style, une bibliothèque, de belles choses. Monsieur de Pourralié doit avoir à peine plus que mon âge actuel, peut-être trente-huit ans, il a une perruque bouclée et il est poudré.

— Voilà donc la française qui a vécu avec les sauvages, rassurez-vous madame, vous avez rejoint la civilisation.

Je lui souris vaguement. Père Albert parle à ma place :

— Monsieur, je crois qu'elle était très heureuse parmi les Caraïbes, et qu'elle vient de vivre un drame.

— Vous vous en remettrez, madame, on se remet de tout, même si vous n’êtes plus si jeune. Bien que je doive l’avouer, la vie sauvage vous a bien préservée. Je vous laisse le choix. Les hommes manquent de femmes, c’est sûr, et nous allons nous servir chez ces sauvageonnes. Une femme comme vous, qui les connaît bien, pourra nous être utile. Je tiens à ce que tout se passe le mieux possible, mais je comprendrais si vous vouliez retourner à Saint-Domingue, retrouver des terres plus civilisées.

En ce cas, je vous donnerai un peu d’argent, de quoi vous refaire, et vous mettrai dans le prochain bateau.

- — *Je crois que je vais rentrer dans les ordres et me retirer de ce monde, Monsieur de Pourralié. Allez au [834](#).*
- — *Ni l’un ni l’autre, je veux entièrement partager le destin des Caraïbes, ce sont eux ma vraie famille. Allez au [870](#).*
- — *Je veux bien rester ici et veiller à ce que tout se passe bien entre les femmes et vos hommes. Allez au [856](#).*
- — *Je veux partir de cette île le plus rapidement possible. Allez au [839](#).*

861

Tout le village est en deuil, mes enfants ont un an. Pour les funérailles, on vient me chercher. Je ne sais pas pourquoi, mais toute mon assurance est partie. Les autres femmes de Meyopo se mettent dans des costumes rituels que je ne connaissais pas. Elles ont l’air bizarres, on me demande de confier mes enfants à une nourrice le temps de ma préparation, j’ai l’impression étrange que je ne les reverrai plus jamais.

Nous sommes là, toutes les femmes, devant la case de Meyopo, le visage recouvert de cendre et de parure en os d’oiseaux. On dirait que nous sommes des mortes vivantes. Nous nous alignons devant le corps de Meyopo, ils l’ont recouvert de plumes d’oiseaux. Toute la tribu est là, ils entonnent un chant déchirant. Les guerriers prennent leur arc, le visage triste et nous visent, je regarde les autres femmes, elles ne bronchent pas, ils ne vont pas tirer quand même, on n’est pas en Inde, on ne tue pas les femmes à la mort de leur mari, ce n’est jamais arrivé en tout cas. En même temps, c’est leur chef, leur Cacique qui meurt, ils ne vont pas tuer la mère des enfants de leur roi...

Je me pose toutes ces questions quand une nuée de flèches s’abat sur nous, je n’y crois pas, ce n’est pas possible, je suis morte... ?

- *Allez au [903](#).*

862

— Mahie, mon cœur est rempli d'ombres et de silence...

Il repart la tête basse, il était très amoureux de moi apparemment, pauvre pitchoun, mais il se consolera très vite avec une autre jeune fille, c'est sûr...

Les semaines passent, maintenant Kaiyo ne freine plus son enseignement. Elle m'apprend à sculpter la représentation hideuse du Mabouya, la petite statuette en bois que le malade doit porter autour du cou pour chasser la maladie. Elle me montre les rites et les prières à faire sur la statuette. Les résultats sur les malades sont toujours étonnants. J'ai définitivement perdu mon esprit cartésien.

Je fais encore des jeûnes, des prières, j'approfondis ma connaissance des danses et des chants. J'apprends l'histoire secrète des origines du monde, celle que l'on doit murmurer à l'oreille des nouveau-nés.

Un soir Kaiyo vient me voir.

— En refusant le mariage avec Mayi, tu as pris ton dernier engagement dans la voie du Boyer, c'est pour cela que j'ai approfondi notre relation.

Je peux maintenant t'initier. Tu vas faire un jeûne de quarante jours dans la grotte des ancêtres, tu ne devras pas voir la lumière du jour et rester parmi les os des anciens Boyers. Je viendrais te voir une fois par jour pour t'apprendre à reconnaître le Mabouya et à entendre l'Icheiricou.

Un jeûne de quarante jours dans une grotte pleine de cadavres ! J'accepte. Alors que toute mon âme, tout mon corps hurle non, ma voix, elle, prononce distinctement ce mot.

Oui Boyer.

Le grand soir venu, tout le village m'accompagne à la lueur des torches. Les consignes sont claires, je ne dois jamais sortir de la grotte. Si jamais j'enfreignais la règle, je devrais attendre trois ans avant de pouvoir refaire l'initiation.

Le village reste à l'entrée, Kaiyo m'accompagne. Nous marchons sur des fémurs humains, tous les squelettes des anciens Boyer.

Dans le noir et le silence complet, Kaiyo pose une natte et unealebasse d'eau.

— Bonne nuit Mahie, je reviendrais demain.

Il y a une grande gentillesse dans sa voix, un encouragement généreux et calme, elle part, je suis seule... ha non, j'entends le bruissement d'aile de chauve-souris, cool...

Jamais, je n'ai été aussi consciente de ma présence, c'est fou, j'ai accepté de rester sans manger quarante jours dans le noir, et bien je vais vous dire, dès la première nuit... j'ai peur, au bout de cinq minutes, j'imagine, des monstres, des serials killers, des petites bêtes, et ce ne sont pas les os et les chauves-souris qui me rassurent.

J'essaie de dormir, tout bouge. Le noir est le royaume de l'imaginaire, comme un écran vierge sur lequel je peux projeter toutes mes peurs. Jamais mon doudou ne m'a autant manqué, jamais les fantômes n'ont été aussi présents, d'ailleurs, en voilà un...

- *Si vous avez la clef des médailles, enclenchez-la, sinon... Allez au [910](#).*

863

- *Mon ventre devient un sac à chiasse molle, je cours, priant que personne ne me tire dessus. J'entends mes amis mourir derrière moi, je cours, je cours, je cours... je sens les fantômes des guerriers me traiter de lâche, je sais que je ne pourrais pas rentrer au village leur annoncer la nouvelle, nous avons perdu, nous sommes perdus, c'est la fin du peuple Caraïbe, je vomis, je vomis tous ces hommes que j'ai mangés, des fantômes de dévorés tournent autour de moi, plus rien n'a de sens, je veux mourir, la fièvre s'empare de moi, j'ai une hallucination, des jaguars se faufilent entre les arbres, ce sont des amis, il y en a cent, ils s'approchent de moi, ils me demandent la permission de me manger, je leur dis oui, ho oui, ils s'approchent et commencent à me croquer, la souffrance est étrange, à la fois insupportable et neutre, ils me mangent comme j'ai mangé, je suis mangé comme ils ont été mangés... Allez au [922](#).*

864

— Ne dites pas de bêtises, vous n'allez pas partager le sort des Caraïbes, nous n'allons pas vous marier à un soldat vérolé juste parce que vous êtes romantique. Je comprends votre attitude, votre charité envers ce peuple, mais je ne peux l'accepter. Vous serez bien plus utile aux Caraïbes et à nous autrement, n'est-ce pas ?

- *Je réfléchis, je sais qu'il a raison, j'accepte finalement d'aider de mon mieux à la colonisation. Allez au [914](#).*

865

866

Je ne veux pas y croire, tout mon bonheur s'effondre en même temps que le moral des Caraïbes. Notre chef, mon mari, est mort. Nous nous retrouvons entre femmes et pleurons ensemble. Louyouou vient me voir, nous n'avons plus qu'à mourir dignement avec lui.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est la coutume, quand un chef meurt, nous devons l'accompagner de l'autre côté.

— Mais les enfants ?

— Les autres femmes s'en occuperont.

Je deviens, blanche, rouge, noir, le sol s'effondre sous mes pieds, il faut que je meure ?

- *J'accepte ma destinée, Caraïbe j'ai été, Caraïbe je serais. Allez au [874](#).*
- *Je ne dis rien, mais je prépare ma fuite avec mes enfants, j'aime bien les Caraïbes, mais là, ils déconnent. Je leur dis que je veux passer un dernier moment avec mes enfants dans la forêt avant de mourir. Allez au [909](#).*

867

— C'est ton choix, je le respecte, en effet une Boyer n'a pas tout à fait une vie normale...

Les semaines passent, je connais maintenant chaque membre de la tribu, son nom, son caractère, je me fais des amis. Je passe de plus en plus de temps avec un garçon un peu plus jeune que moi, Mayi, nous nous marrons à imiter tous les autres, il me montre comment faire parler les perroquets, nous leur apprenons les phrases fétiches de quelques membres de la tribu, une vieille qui dit à chaque fois qu'il pleut, « La pluie rapproche plus que le désir », ou alors « Un oiseau qui te chie sur la tête ne regarde pas si tu es le Cacique », elle en a plein comme ça.

Sinon, ben je suis comme les autres femmes, c'est-à-dire une servante des hommes, mais ça va, c'est sympa.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent.

Cette fois, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Mayi, qui revient victorieux, a le droit de choisir une femme. Un soir qu'il pleut, nous nous retrouvons sous un palmier, il me demande si je veux bien être sa femme.

- *J'accepte, il me plait. Allez au [777](#).*
- *Je refuse. Allez au [813](#).*

868

Si vous avez la clef des médailles, enclenchez-la, sinon

Je guette le matin, quand Meyopo est baignée et peignée par une de ses femmes, elles utilisent un peigne d'arête. Quand Faayo, une de ses nouvelles femmes Arawaks a terminé, je lui demande de me prêter le peigne et y dérobe quelques cheveux de Meyopo. Ensuite, je vais chercher quelques iguanes et les sacrifie un soir de pleine lune sur un pentacle dessiné sur le sol. Avec leur sang et les cheveux, je fais une petite boulette dans laquelle je rajoute un peu de mon propre sang. Je passe la nuit à la malaxer dans unealebasse en priant pour qu'il répudie ses femmes et me prenne comme seule épouse.

Au petit matin, j'ai une boulette de sang coagulé et de cheveux. Je crois que j'ai pas mal donné là. Maintenant, il faut qu'il la mange.

J'attends le repas et lui prépare un petit feuilleté au manioc que je lui tends avec un verre d'ananas. Je lui dis que la coutume est de manger le feuilleté et de prendre direct un verre de vin. Il rit et le fait, avec le vin, ça passe, il me fait une petite moue de dégoût, beurk, ça n'avait pas l'air bon, maintenant, ça devrait agir, j'attends.

Je vois qu'il me regarde de plus en plus, je fais mon aguicheuse, et un soir.

— Mahie, dès que je te vois, j'ai des oiseaux dans le cœur qui s'élève en nuée, veux-tu de venir ma femme ?

Putain, ça a marché, j'y crois pas, la magie, ça marche, bon, en profiter...

— Meyopo, moi aussi j'ai des oiseaux, mais il y a un problème, je me suis juré d'épouser un homme qui n'a que moi comme épouse.

— Pourquoi Mahie, pourquoi te couper d'amies, je suis déjà marié, je ne peux pas couper les liens que l'Icheiricou a bénis sans faire venir le Mabouya sur toute la tribu.

— Alors tant pis...

Et je pars en tortillant du popotin, il va craquer.

Il entre dans une grande mélancolie. Apparemment, il est dans un choix cornélien. J'attends encore, sûre de mon coup, mais il devient de plus en plus maigre et pâle. Maintenant, tout le village se fait du souci pour lui, je me demande si je ne vais pas un peu trop loin. Il revient à la charge :

Mahie, je t'en supplie, ma vie sans toi est un vide. Accepte de te marier avec moi sans que je répudie d'autres femmes, tu seras ma préférée.

- — *Hors de question, je veux être la seule. Allez au [905](#).*
- — *Bon, si je suis la préférée, d'accord. Allez au [876](#).*

869

Les heures ont passé, puis les jours, je n'ai plus aucune notion de jour et de nuit, j'ai horriblement faim, je bois de l'eau macérée avec une plante et quelques racines de maniocs, parfois je m'ennuie, parfois, durant des heures, des souvenirs remontent à moi, de l'enfance, mes parents, ma famille, l'école, des souvenirs de plus en plus lointains, de plus en plus enfouie, parfois je pleurs, parfois, oui, je ris, comme une folle pleine d'une solitude affreuse, parfois, je m'invente des histoires, parfois, je me dis que rien ne me retient ici, que ma pauvre volonté, je n'ai qu'à faire quelques mètres pour sortir respirer l'air frais, mais je sais, je sais que la Boyer le saura, rien qu'à mon regard, ou magiquement, et que j'aurais raté l'épreuve, je me parle toute seule, je parle à mon père, à ma mère, à ma sœur, à des fantômes, c'est étrange, mais je n'ai plus peur du tout, comme si je m'étais habituée à l'obscurité, parfois certains souvenirs de mon enfance sont si douloureux, que je veux les fuir, mais ici, comment fuir... alors ils reviennent encore et encore.

Dieu merci Kaiyo vient de temps en temps, elle me guide, me dit que je dois affronter toute la vérité de mon esprit, de mes souvenirs, de ma colère, de ma tristesse, elle me dit qu'au fond de chaque être humain, il y a toujours, toujours un oiseau qui vole, c'est comme cela qu'ils appellent la joie de vivre. Elle me dit que le Mabouya peut le chasser, l'enfourer, mais jamais, jamais, le tuer...

Les jours passent, et les souvenirs remontent, encore et toujours, comme une purge. Je n'aurais jamais cru que l'on puisse autant remonter dans le passé, et jamais ho grand jamais, je n'aurais cru que les souvenirs étaient aussi vivants. Je vois que des choses de mon enfance m'ont marquée au fer rouge, que certains mots cruels de ma mère me font encore trembler de rage et de pleurs, que la mort d'un animal familier me plonge encore dans des abîmes de tristesses, comme si, seuls les animaux m'avaient vraiment aimée sans rien attendre en retour, et en pensant à mon vieux chien, je me rends compte pourquoi certains êtres humains aiment autant leurs animaux, mon dieu, ce chien, que mon cœur d'enfant a pu l'aimer...

Et je me souviens aussi de chacune des trahisons de mes parents, de chaque geste un peu brusque, de chaque mot cruel, et comment peu à peu mon cœur s'est interdit à aimer, cela devient proprement insupportable, et si le Mabouya n'apparaît plus comme un cauchemar, une apparition ou un fantôme, une haine, une colère entière et

surprenante s'empare de mon esprit, et cela me fait peur, horriblement peur, je voudrais tuer, me mutiler...

Quand Kaiyo vient après je ne sais quel nombre de jours (elle refuse de me dire le nombre de jours qui passent), je sais que si elle ne reste pas un peu plus avec moi, je vais me suicider, devenir folle, c'est trop dur, trop dur.

— Je vais devenir folle, Kaiyo

— C'est ton choix, si tu veux devenir folle, je n'y vois pas d'inconvénient.

Elle me dit ça tranquillement, elle le pense, c'est un monstre, elle se lève pour partir, et je sais, je sais que je ne vais pas survivre à ce nouveau moment de solitude, je sais que si elle ne reste pas encore un peu avec moi... je vais mourir...

- *Kaiyo, reste encore avec moi, je vais mourir... Allez au [916](#).*
- *Je la laisse partir, tant pis, elle aura ma mort sur sa conscience... Allez au [943](#).*

870

J'ai alors partagé le sort des Caraïbes. On a bien essayé de me dissuader, de me dire qu'en tant que Française je pouvais avoir bien mieux, mais j'avais choisi, Caraïbe un jour, Caraïbe toujours.

Et le sort d'une Caraïbe de mon âge était de se marier avec un soldat, alors, quand ils ont mis toutes les Caraïbes en ligne avec des numéros pour un tirage au sort, je me suis mise en ligne et j'ai pris un numéro. Les soldats, après de longs mois de célibat, de bateau et de guerre, bavaient.

Ils ont mis tous les numéros dans une calebasse et Monsieur de Pourralié les a tirés au sort, en précisant bien que les échanges étaient permis.

Je me suis surprise à regarder les soldats, en en préférant un jeune, ou un beau, mon numéro est sorti, mon gagnant était un homme d'une cinquantaine d'années, rustre, un vieux soldat qui n'était jamais monté en grade et qui allait bientôt prendre sa retraite. Il me regarda comme une bête de foire, il essaya bien de m'échanger avec une plus jeune, mais n'y arriva pas.

— Allez viens.

Il parlait avec la pointe d'autorité qu'ont les maîtres sur leurs esclaves, je le suivais dans la petite hutte sommaire qu'il avait construite. La première chose qu'il fit fut de me faire mettre à quatre pattes pour une saillie rapide...

Les mois suivants furent pénibles, mon « mari » se servait de moi à la fois comme servante et comme esclave sexuel, je ne crois pas qu'il m'ait adressé la parole pour autre chose que de m'ordonner quelque chose, en tout cas, je partageais le sort des Caraïbes, mais pas forcément le meilleur... Si certains soldats se comportaient plus mal encore

que le mien, frappaient leur femme, les violentaient, la plupart étaient corrects, voir, amoureux pour de vrai.

Monsieur de Pourralié avait transformé la moitié des soldats en colons pour faire des plantations de canne à sucre et leur avait alloué à chacun un lopin de terre. Nous avons eu alors des esclaves noirs, mon mari était intraitable avec eux.

Je trouvais un plaisir malsain à me soumettre dont je ne comprenais pas la cause. Par chance, la plantation voisine de la nôtre était tenue par Piyoua, ses deux enfants Caraïbes et son mari, un autre vieux soldat. Quand ils se saoulaient tous les deux en se racontant leurs souvenirs de guerre, nous pouvions parler, nous, de notre paradis perdu. Piyoua n'était guère mieux lotie que moi, son mari n'attendait qu'une chose, que ses enfants aient suffisamment grandi pour les exploiter au champ.

Un soir, nous décidons de fuir dans la jungle tous les quatre.

Au dernier moment, Piyoua prend peur, pour elle, pour ses enfants, et décide de rester. Je n'ose pas partir toute seule.

Mon mari finit par tomber gravement malade, il est pris de fièvre et se plaint de constipation. Je lui conseille de rester au lit, mais il veut encore travailler. C'est un vieux bougre, il est incapable de garder le lit. Je le ramasse évanoui dans le champ, il n'avait rien avalé depuis trois jours.

Il devient fou, il m'insulte, tout en suant abondamment. Je suis obligée de m'enfuir chez nos voisins, il me courait maladroitement derrière avec une hache. Il meurt quelques jours après.

Monsieur de Pourralié, mis au courant, me fait hériter de ses terres, me voilà libre, je ne suis plus toute jeune, j'accepte d'avoir quelques esclaves noirs de plus pour me seconder, je prends le plus jeune d'entre eux comme amant.

J'essaie de faire hériter les enfants de Piyoua de mon domaine, mais c'est impossible. À ma mort, mes terres reviennent à la compagnie des indes occidentales, c'est-à-dire, à l'état français.

- *Allez au [930](#).*

871

Enfin, je redécouvre le plaisir d'être caressée, prise, de donner et de prendre du plaisir, je me réveille de ma nuit de noces comme une jeune fille comblée. J'ai l'impression que tout le village m'appartient, je me sens responsable et proche de chacun.

Les jours passent, j'essaie d'être la meilleure femme de chef possible. À tour de rôle, chaque matin, nous enduison de rocou et faisons la coiffe du chef. Il a l'air heureux. Il

passé ses nuits chez l'une ou l'autre, ça ne me pose aucun problème, il a de quoi nous satisfaire toutes.

Les autres femmes de Meyopo sont, il faut bien l'avouer, totalement sympas. La plus jeune, la Caraïbe, Faayo, est très discrète, mais quand on la connaît mieux, pleine de joie. L'ancienne prisonnière Arawak, Loyouou, tient à sympathiser avec moi. Elle me parle de son ancienne tribu. Je me rends compte qu'elle fonctionne de façon très proche de celle des Caraïbes, même méthode de pêche, de chasse, de nourriture, même séparation des tâches entre hommes et femmes, mais leurs maisons diffèrent, celles des Arawaks sont plus complexes, elles ont un étage, et leur religion n'est pas la même non plus, ils ont des dieux avec de vraies personnalités et de vrais domaines de prédilections. Ils ont aussi un jeu de balle qu'elle veut m'apprendre. Il ne faut toucher la balle de caoutchouc ni avec les mains ni avec les pieds et l'envoyer dans le camp adverse.

Finalement, je prends un plaisir fou à faire les tâches quotidiennes avec elles, nous prenons des fous rires, on s'aide, on se conseille, nous vivons comme quatre copines, et, certains soirs, ce n'est pas une seule femme qui se retrouve dans la couche de ce chanceux de Meyopo...

Mes règles sont très en retard, je vais voir Kaiyo, notre Boyer, elle me dit d'attendre encore avant d'annoncer la bonne nouvelle.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent, notre mari à leur tête.

Nous lui offrons une nuit de plaisir et le regardons partir à la guerre en retenant nos larmes.

Mon ventre a un peu grossi, et, en accord avec la Boyer, je pourrais annoncer officiellement à Meyopo que je suis enceinte de lui à son retour. Je n'en dors plus de fierté.

Loyouou, l'a deviné, elle me donne des tas de trucs Arawaks pour que ma grossesse se passe bien, elle n'est pas jalouse, ou alors, elle le cache bien.

Les hommes reviennent victorieux, Meyopo a leur tête. Cette fois, pourtant, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Ils torturent et mangent les quelques prisonniers français, je ne m'y ferais jamais, je m'éloigne du camp.

J'annonce enfin la nouvelle à Meyopo, il est fou de joie. Le lendemain, il fait la tournée des huttes avec du vin d'ananas pour annoncer la nouvelle. Il veut préparer une fête, toutes les femmes du village s'activent.

Meyopo est radieux, mais a bien besoin de notre soutien, car son boulot de chef est duraille en ce moment, la guerre empire. Les hommes vont de plus en plus en expéditions, nous nous sommes alliés avec les pirates et les Caraïbes noirs contre les Français, les hommes ont regagné toute une île, mais au prix de nombreux morts.

Moi, avec cette vie dans mon ventre qui pousse au milieu de la tribu, je me sens heureuse comme je ne l'ai jamais été.

Meyopo se remarie avec deux veuves, nous devons réadapter l'équilibre de notre famille, je sens qu'un âge d'or est en train de s'achever. Comme le temps passe vite...

Le village déménage, car il y avait trop de huttes avec des tombes à l'intérieur. Gros déménagement, cette fois je n'en fous pas une, mais avec raison, je suis énorme, je crois que j'ai des jumeaux.

Meyopo nous fait de nouvelles cases dans le nouveau village, à une dizaine de kilomètres, et enfin, j'accouche avec Kaiyo. J'ai effectivement des jumeaux. L'accouchement se passe avec beaucoup de plaisir et de douleur, de douleur, mais de plaisir, pas de péridurale chez les Caraïbes, mais bon, il ne faut pas exagérer, ça se passe bien... Mes enfants ont vraiment la double nationalité, l'un est de type français, et l'autre de type Caraïbes, je les mets au sein, on m'explique qu'il faut que je leur écrase le nez pour qu'ils soient comme les Caraïbes, j'accepte. Je n'ai pas l'envie d'être différente de cette tribu magique...

Les mois passent, j'ai de beaux bébés dont je suis fier, l'un blanc, l'autre noir, et tous en harmonie...

L'alliance avec les pirates a été trahie par les pirates, qui, de toute façon, sont en partie exterminés par les Français alliés aux Anglais, les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs, mais cette fois Meyopo ne revient pas vivant...

- *Allez au [866](#).*

872

Nous sommes heureux, Mayi a vraiment une personnalité qui me correspond, et, de par la séparation des sexes, tout est simple.

Il fait ce qu'il a à faire avec les hommes (pas grand-chose à part la chasse et la guerre en fait, le reste du temps ils s'entraînent à l'arc ou font des conneries, style, apprendre à

un perroquet à m'imiter) et moi, une fois que je l'ai enduit de rocou et peigné, je peux aller avec mes copines bosser un peu et m'occuper des mômes.

En fait, nous avons beaucoup de temps libre, et qui dit beaucoup de temps libre pour un jeune couple, dit beaucoup d'accouplement. Cette vie simple me va tout à fait. Quand je pense à mes copines qui doivent courir toute la journée pour leur boulot, leurs études, leurs jobs d'étés, leurs factures, leurs bourses, comme ma vie me paraît simple. Je suis tout le temps en pleine forme et dispo, et, en plus, dans une sacrée bonne ambiance. Les Caraïbes ont un humour simple, jamais méchant, et ont toujours des petites occupations marrantes. Les femmes, ce n'est rien de le dire, passent beaucoup de temps à leur toilette et à leur corps.

Avec Mayi, nous rions et baisons beaucoup, du coup, ce qui devait arriver n'arrive pas, mes règles, je crois que je suis enceinte...

Je vais voir Kaiyo, notre Boyer, elle me dit d'attendre encore avant d'annoncer la bonne nouvelle.

Je l'annonce à Mayi, il a les larmes aux yeux, mon Dieu qu'il est mignon, il m'enlace encore et encore et m'aime encore plus que jamais, je souhaite à toutes les femmes enceintes d'être accueillies comme ça par leur mec. Il faut dire qu'il n'a pas à réfléchir à comment il va nous nourrir ou arranger sa vie, tout est si simple, bien organisée. C'est moi et les femmes qui nous occuperont de l'enfant, il viendra faire guizou guizou de temps en temps avant de retrouver ses potes, et tout sera très bien... si c'est un garçon il l'emmènera très tôt à la chasse, et si c'est une fille il la comblera de tendresse, les Caraïbes adorent leurs enfants...

Les mois passent, je suis un peu inquiète, car mon ventre grossit vraiment, je vais voir la Boyer qui m'annonce que j'ai sûrement des jumeaux et que tout va bien...

Merde, des jumeaux, je pleurs d'émotion, je ne sais pas si c'est parce que ça me fait peur ou parce je trouve ça génial d'avoir des jumeaux. Je le dis à Mayi qui est ravi, avoir des jumeaux est un signe de bénédiction de l'Icheiricou, toutes les autres femmes me le confirment.

Les hommes doivent repartir encore à la guerre contre les Français. Je pleure toute la nuit avant le départ de Mayi, qui fait ce qu'il peut pour me consoler. Je ne veux pas qu'il parte, et en même temps, j'ai bien conscience qu'il est obligé. Je lui rappelle sa promesse de ne plus manger de chair humaine. Maintenant qu'il va être dans la situation d'en manger, il est embêté.

Il part, je n'assiste pas au départ, trop dur pour moi, je vais passer trois jours à l'attendre en me rongant les ongles, je ne sais pas comment font les autres femmes

pour être si détendues. Elles ont confiance dans l'Icheiricou qui a donné sa bénédiction sur ce combat.

Enfin, ils reviennent. Mayi est vivant, mais il tire un peu la tronche. Il m'explique qu'ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil.

Par contre, tout le monde a remarqué qu'il n'a pas participé au rite cannibale. Et on commence à jaser dans son dos. Il a été questionné par Meyopo à qui il a dû avouer que c'était une promesse qu'il m'a faite. Mayi me dit qu'il a cru lire du mépris dans le regard du Cacique et d'autres guerriers, cela le met extrêmement mal à l'aise, je le vois bien.

Mahie, sois douce, enlève les chaînes de parole que tu as mises sur mon cœur, je ne peux pas m'éloigner des autres guerriers, je dois manger mes ennemis pour prendre leur pouvoir.

Je vois bien que je ne peux pas faire un paria de mon mari.

— D'accord, mais je te préviens, mes enfants ne mangeront pas de chair humaine, même si pour cela je dois quitter le village.

- — *Tes paroles font couler une rivière d'eau douce dans mon cœur. Allez au [923](#).*
- — *Hors de question, si tu m'aimes, tu montreras la force dans ton cœur aux autres. Si tu redeviens mangeur d'hommes, je pars. Allez au [913](#).*

873

— Va vite !

Je vais consulter Kaiyo :

— Kaiyo, Mayi revient de guerre, et il m'a demandés en mariage, il me plait, puis-je l'épouser ?

Kaiyo me perce une fois de plus de son regard d'aigle.

— Si tu te maries avec Mayi tu deviendras à part entière une Caraïbe, tu auras certainement des enfants, et tu seras moins disponible comme Boyer. Il est préférable qu'une Boyer se consacre entièrement à l'Icheiricou et à son peuple, tout au moins au début de son apprentissage. Les enfants mangent le sang de la mère et un Boyer a besoin de beaucoup de sang.

Mais je ne peux pas t'interdire de te marier, c'est toi qui dois faire ton propre choix. Réfléchis...

- *Je ne veux pas rester vieille fille. Je vais dire à Mayi que j'accepte. Allez au [917](#).*
- *Je ne veux pas rester vieille fille. Je vais dire à Mayi que j'accepte, mais il devra me jurer que nos enfants ne seront pas cannibales. Je lui fais aussi comprendre qu'il faudrait lui aussi qu'il abandonne cette coutume. Allez au [901](#).*
- — *Je ne veux pas me marier, désolé, je veux être libre. Allez au [862](#).*

874

Nous nous mettons dans des costumes rituels que je ne connaissais pas. Je confie mes enfants à Piyoua, qui elle aussi a un enfant du même âge, elle pourra les nourrir comme leurs mères. Je lui fais entièrement confiance, elle pleure, moi, je fais mon devoir, même si tout me semble irréel.

Nous sommes là, toutes les femmes devant la case de notre mari, le visage recouvert de cendre et de parure en os d'oiseaux. On dirait que nous sommes des mortes vivantes.

Nous nous alignons devant le corps du Cacique, ils l'ont recouvert de plumes d'oiseaux. Toute la tribu est là, un chant déchirant est chanté par tous, sauf nous. Les guerriers prennent leur arc, le visage triste et nous visent. Je regarde les autres femmes, elles ne bronchent pas, alors je ne bronche pas non plus. Tout mon passé me revient, ma lointaine adolescence au vingt et unième siècle, ce labyrinthe, ma vie extraordinaire, je ne regrette rien.

Les hommes tirent, je vois au ralenti les flèches venir vers mon cœur, et soudain, je pense à mes enfants, mes enfants que j'abandonne, soudain je ne veux plus mourir, tout mon corps hurle non à cette connerie de mourir avec des enfants en bas âge, je cours... Six flèches me font taire à jamais...

- *Allez au [903](#).*

875

Je me réveille en sursaut dans la cellule du labyrinthe, là où tout a commencé, cette vie entière n'a été qu'un rêve, j'ai toujours 22 ans. Bon Dieu...

Tous les souvenirs de mes aventures s'entrechoquent, mais cette fois, je n'ai pas peur...

C'est comme si je connaissais ce labyrinthe de toute éternité, comme si je ne l'avais jamais quitté, seulement oublié, comme si ce labyrinthe faisait partie de moi...

Et je sais aussi que sept autres personnes peuvent y accéder, sept autres personnes auxquelles je suis liée.

Je me rappelle que le labyrinthe a de nombreuses pièces, qu'à chaque personne, il en correspond huit, et que j'en ai donc huit à ma disposition...

Je parcours, une fois de plus, ses couloirs.

Ils sont changeants, passant du moderne au préhistorique, du vulgaire au sophistiqué, qu'ici, toutes les époques, les styles, les ambiances peuvent naître, qu'il est la fois infini et fini, achevé depuis toujours et en perpétuel changement... Mon Dieu... Quel mystère ébahit !

Cette fois, il y a huit portes que je peux franchir.

(Tous les choix sont possibles avec ou sans clef)

La première porte a un beau revêtement de cuir vert capitonné et un judas.

- *J'entre. Allez au [883](#) (Résolution de la clef de l'ange).*

La seconde porte est un passage, un boyau de grotte, envahi par une végétation luxuriante. Des insectes de toutes sortes tourbillonnent dans les airs.

- *J'entre. Allez au [884](#) (Résolution de la clef du soleil, du lichen et de l'affection).*

La troisième porte a un miroir, quand je me regarde dedans, je me vois vieille et nue, incroyablement vieille. Mais ce n'est pas moi maintenant, aucun doute.

- *J'entre. Allez au [885](#).*

La quatrième porte est en bois brut, sans fioriture. Quand je m'en approche, je me sens envahie par une force virile.

- *J'entre. Allez au [886](#).*

La cinquième porte est tapissée de velours blanc, agrémenté de fleurs de lys. Sa poignée se termine en couronne.

- *J'entre. Allez au [887](#) (Résolution de la clef du père).*

La sixième porte est en bronze, gravée de multiples symboles : Soleil, lune, étoile, chaîne, croix, signes astrologiques, candélabre, roue, mandala...

- *J'entre. Allez au [888](#) (Résolution de la clef des jumeaux, de la guerre et des médailles).*

La septième porte est recouverte d'affichettes qui annoncent des conférences, invitent à des réunions, proposent des manifestations.

- *J'entre. Allez au [889](#) (Résolution de la clef de la chauve-souris).*

La huitième porte est un grand passage d'où sort un vent frais et où j'ai cru voir s'engouffrer un cerf.

- *J'entre. Allez au [890](#).*

876

— Merci Mahie.

Il pleure, c'est trop mignon, et je suis trop bonne.

— Mais rappelle-toi, je suis ta première femme.

— Oui, Mahie, la première, la première...

Mon corps est en fusion, je tremble de joie, je regarde Meyopo, mon futur mari, le chef, j'ai soudainement envie de le sucer, oui, de le sucer, là, devant tout le monde, mais j'attends.

Meyopo court préparer unealebasse de vin d'ananas pour en offrir à tout le monde et annoncer la nouvelle. Je suis fière comme un paon, et je ne remarque qu'à peine le regard perçant de notre Boyer, Kaiyo.

Il me présente aussi à ses autres femmes, que je toise d'un regard légèrement méprisant, histoire de les remettre à leur place. Il y a deux anciennes prisonnières Arawaks, la tribu vaincue, Loyouou et Kiyuna, et sa première femme, une pouffiasse Caraïbe de dix-sept ans, Faayo, elle n'est qu'obéissance envers son mari, surtout qu'elle n'a pas encore eu d'enfant.

Ensuite, Meyopo doit me construire une maison, il me fait la plus grande du village, on commence à me regarder bizarrement, mais je les emmerde.

Une fois la maison terminée, nous pouvons préparer la fête. Piyoua, qui ne m'est pas hostile, m'aide à créer une parure aux milles plumes d'oiseaux, nous choisissons de multiples bijoux, la date fatidique approche, l'excitation et la joie gagnent le village, je désire de plus en plus ardemment Meyopo.

Enfin la cérémonie, les danses, les chants matrimoniaux, nous sommes attachés symboliquement par un poignet durant toute la cérémonie collective. La joie de la fête repousse les mauvaises pensées. Enfin Meyopo part avec moi dans ma case.

- *C'est un très bon amant sans tabou, prêt à explorer toutes les techniques exotiques d'une jeune délurée d'un autre siècle... Allez au [932](#).*

877

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive, initiée à la magie noire, elle rendra amoureux d'elle un chef de tribu qui lui fera deux enfants, l'un blanc et l'autre indien.

Douée en affaire, elle profitera de la mode des tribus archaïques pour transformer en attraction pour touriste toute la tribu. Son mari retournera dans la jungle profonde avec son fils indien et elle gèrera comme un vrai manager le reste de la tribu avec son autre fils. Elle mourra riche et seule à l'âge de quarante-huit ans.

Fin

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

878

Il me regarde plein de noblesse et d'affection.

— Merci Mahie, tu as un grand courage.

Mayi devient très occupée, il doit construire les cases de ses nouvelles femmes. J'ai pitié d'elles, elles ont des enfants, et les Français ont massacré une grande partie de leur tribu.

Quelques jours plus tard, nous allons dans la grotte invoquer l'Icheiricou, c'est la merde, Youina n'est pas possédée, l'Icheiricou n'est pas venu. Mouvement de panique général. Mayi doit faire de grands efforts pour ne pas laisser le village céder à la panique. Les nouvelles femmes sont plutôt sympas et le mariage a lieu, c'est une sensation étrange que de voir son mari se marier avec des inconnues, elles ont une quarantaine d'années en moyenne, bien plus vieilles que nous, leurs enfants ont une dizaine d'années.

Tout le monde fait un effort pour que la vie semble continuer comme avant, mais à part les enfants, le cœur n'y est pas. Nos hommes sont des tueurs, des vrais. Ils ont tué, torturé et dévoré des dizaines de Français chacun, et cela leur porte sur les nerfs malgré la justesse absolue de leur cause. Les Français doivent les voir comme des monstres, du coup, ils les massacrent aussi sans hésiter...

Mayi commence à aller coucher chez ses nouvelles femmes, Louyouou et Kiyina, sans entrain, mais, il y va... je pleure, puis je me reprends je suis la femme du chef...

Et puis un jour, ce que je craignais arrive, les hommes partent à la guerre et Mayi ne revient pas...

Je ne veux pas y croire, tout mon bonheur s'effondre en même temps que le moral des Caraïbes, notre chef, Mayi est mort. Nous nous retrouvons entre femmes et pleurons

ensemble. Louyouou vient me voir et me dit nous n'avons plus qu'à mourir dignement avec lui. J'ai l'impression que ça la soulage, de quitter ce bordel...

Quant à moi, je deviens, blanche, rouge, noir, le sol s'effondre sous mes pieds, il faudrait que je meure ? Mes enfants ont neuf mois !

- *J'accepte ma destinée, Caraïbe j'ai été, Caraïbe je serais. Marie 874.*
- *Je ne dis rien, mais prépare ma fuite avec mes enfants, j'aime bien les Caraïbes, mais là, ils déconnent. Je leur dis que je veux passer un dernier moment avec mes enfants dans la forêt avant de mourir. Marie 909.*

879

Les mois passent, je perds peu à peu la déception de ne pas avoir réussi à être Boyer. Les hommes doivent repartir encore à la guerre contre les Français. Pour la première fois, grâce à moi et aux imprécations de mon esprit, les Caraïbes ne vont pas dévorer leurs ennemis. L'Icheiricou a aussi donné sa bénédiction sur ce combat.

Enfin, ils reviennent. Les soldats ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil.

Même si je ne suis pas Boyer, je suis tout de même le médium attitré du nouvel esprit qui nous aide, je suis de plus en plus persuadée que c'est mon père, sensation étrange, comme s'il pouvait être là, à des siècles de lui-même. C'est donc moi qui attire son esprit, il est radicalement efficace, il nous dit tout, le nombre de nos ennemis, qui nous trahira. Par contre, il devient de plus en plus exigeant, je le sens fier comme un coq de m'aider, il est même un peu lourd parfois. Il veut que j'apprenne le français à tous les Caraïbes, ils acceptent.

Le temps passe, les enfants grandissent, la guerre continue, mais le nouvel esprit veille...

Il nous prévient de la trahison des pirates, alliance dans laquelle il nous avait engagés. Nous les prenons de cours en les trahissant avant en les dénonçant à un gouverneur français, notre nouvel allié. Mes cours de français donnent de bons résultats et nous avons maintenant de bons diplomates qui négocient avec le gouverneur.

L'esprit fait merveille, et nous indique l'état d'esprit de notre allié, nous lui donnons ce qu'il veut, une apparence de protectorat sur île et la permission de construire un fort. Nous rallions aussi autour de nous les autres peuples Caraïbes, les enjoignant de cesser d'être cannibales. Environ la moitié nous rejoint. Nous trahissons l'autre moitié en signe

de bonne volonté au gouverneur, que nous tenons par les couilles, nous avons réussi à enlever ses deux enfants que nous éduquons à notre façon.

Les années passent, l'esprit nous a contraints à changer de religion et de plus en plus à adopter les mœurs françaises, j'habite maintenant juste à côté du fort français, qui est devenu une vraie petite ville avec port de commerce. Nous prenons sous notre coupe de nombreux esclaves noirs pour faire des plantations de canne à sucre. Nous sommes certainement ceux qui traitent le mieux les esclaves de toute l'Amérique.

D'apparence occidentalisée, nous gardons nos racines cachées et avons une sacrée réputation, celle d'avoir de grands pouvoirs magiques. C'est nous les vrais maîtres de l'île. Kaiyo est morte, et avec elle beaucoup de nos savoirs, Youina, sa remplaçante, est loin d'avoir sa stature. Mais nous faisons toujours nos cérémonies durant lesquelles l'esprit me parle.

Nous rendons ses enfants au gouverneur quelques années plus tard, ils sont totalement acquis à notre cause.

J'ai trente-huit ans, je me suis donnée corps et âme à mon peuple, pourtant, j'ai l'impression de ne pas avoir vécu ma vie, une oppression à la poitrine s'empare de moi, je meurs rapidement entourée des miens, Kaiyo m'aurait sauvée, je pense... en tous cas, j'ai fait du mieux que j'ai pu...

- *Marie acquiert la clef du père - 63. Allez au [875](#).*

880

— Je t'interdis, tu entends Mahie, je t'interdis...

Il rentre dans une colère noire que je ne peux que trop comprendre, alors, je lui mens, pour son bien, pour celui de mes enfants, pour moi...

— Je resterai, ne t'en fais pas, je reste, calme-toi.

Il se détend.

— Merci Mahie, merci, tu m'enlèves une araignée du cœur...

Nous passons une dernière nuit d'amour, il ne comprend pas pourquoi je pleure autant alors que tout est réglé. Je lui dis encore et encore que je l'aime.

Au petit matin, je pars avec mes deux enfants me promener dans la forêt. Je sais maintenant que je laisse derrière moi un peuple terminé, un de futurs cadavres, et un mari finalement suicidaire et égoïste et...

- *Allez au [909](#).*

— Allez, venez !

J'ai l'impression d'être une collégienne en train de faire une connerie, ça m'excite.

Nous retournons à l'entresol dans nos quartiers. Entre la cuisine et l'atelier du charpentier, il y a là une trappe qui permet de descendre en cale, tous les marins sont au concert. Ronan, un d'mes potes, la soulève et nous descendons par l'escalier.

Ça sent le moisi et les biscuits, et là, plus de fenêtre, des lampes à huile solidement accrochés aux murs. Nous arrivons dans une toute petite pièce avec trois portes, puis dans un couloir en u avec des étagères pleines de bouffes, mais surtout, des tonnes de biscuit.

— Venez par là, dit Ronan en chuchotant. Pas c'te porte, c'est la Sainte-Barbe, la réserve de poudre, si on nous trouve là, on nous pend, viens.

Nous prenons un passage pour l'avant du bateau, Bon Dieu, quel bordel organisé, des réserves de voiles, des troncs entiers, des centaines de tonneaux, des paquets, des sacs, des caisses, et là encore, deux boxes, c'est la caverne d'Ali Baba.

— Putain, du bruit !

Effectivement, on entend quelqu'un venir ici, nous nous en allons le plus rapidement et silencieusement possible jusqu'à l'avant du bateau, et prenons une porte que nous refermons, il fait complètement noir, et ça sent la rouille et le sel.

— C'est la salle des ancres, y'a aucune raison qu'ils viennent ici, chut.

Mon cœur bat, quelques secondes passent, soudain, il fait horriblement chaud, nous entendons une porte qui s'ouvre, puis qui se referme et quelqu'un qui repart.

— On y retourne les gars ?

— Attend.

Je rêve où ils commencent à se tripoter ? Ronan me prend la main et la pose sur son sexe, il bande comme un taureau, je commence à devenir toute rouge, sa main vient contre mon entrejambe, je la repousse d'un coup sec.

- *Démerde-toi avec tes deux potes, moi je veux pas. Allez au [953](#).*
- *J'le branle à distance. Allez au [938](#).*
- *Ho et puis merde, je l'embrasse fougueusement. Allez au [972](#).*

Mon cœur bat comme celui d'une première communiant, je suis le Quartier-maître en planant au-dessus du sol, il m'emmène à l'arrière du bateau, à l'entresol, dans le

sacro-saint, le carré des officiers. Imaginez ma torture, même pas un miroir pour me mettre à peu près les cheveux comme il faut.

Le Quartier-maître frappe à la porte, j'entre.

Le Premier lieutenant m'attend seul dans une grande pièce avec une belle table, des chaises, des armoires, une bibliothèque.

— Entre Florent, assis-toi, ne sois pas impressionné. Bon, j'ai vu avec le Capitaine, nous avons effectivement besoin d'un copiste. Il faudra recopier le plus exactement possible ces cartes.

Je vois un tas de cartes maritimes sur la table.

— Normalement, ce sont les plus exacts des îles Caraïbes, là où nous aurons nos prochaines missions. Elles sont très précieuses et nous devons en remettre une copie au gouverneur de Saint-Domingue, notre destination. Si tu fais bien ton travail, tu nous feras gagner du temps pour repartir.

Il s'assoit à côté de moi, prend un parchemin vierge et me montre la façon de faire. Je regarde du mieux que je peux pour imprimer chacun de ces gestes.

— Tu crois que tu pourras te débrouiller ?

— Oui, oui, bien sûr ! lui dis-je avec un grand sourire.

— Tu continueras de manger avec les marins et de dormir chez le calfat. J'ai vu avec lui, tu ne feras le travail de copie que l'après-midi, le matin tu le seconderas toujours. Ne parle jamais au Capitaine s'il ne t'a pas adressé la parole, et obéis toujours à l'officier, au pilote et au timonier, veux-tu boire quelque chose ?

— Heu oui.

Il me sert un verre de vin, délice.

— Ha oui, Florent, je sais que la tentation va être grande, mais tu vas travailler ici, ne prends jamais rien, bien sûr.

— Bien sûr.

Nous restons là un moment sans savoir quoi nous dire.

— Bon, et bien à demain, après le repas de midi.

Je ressors, imaginant mille choses.

Les jours passent, Rolland me fait la gueule, mais comme je suis contente, j'essaie de mettre un peu plus d'entrain à l'aider. Il se calme, mais ne m'adresse la parole que pour me donner des ordres. Je continue à bien rigoler avec le Coq et sa joyeuse équipe. Sinon, le boulot de copiste est une sacrée merde, d'abord, je passe un temps fou à attendre que le carré des officiers soit libre, parfois ils traînent après les repas, souvent, ils me demandent de sortir pour voir des affaires entre eux, quant au Capitaine, c'est bien simple, dès qu'il me voit, il me fait sortir, et on oublie parfois de me dire que la place est à nouveau libre. Je passe des heures à attendre devant la porte à l'entrepont. Quant au boulot de copiste lui-même, bonjour. Certes, je sais écrire, mais la plume

d'oie, ben c'est pas commode au début, taches, pâtés, déchirures... Heureusement que j'ai vite progressé parce qu'au début, j'ai gâché pas mal de feuilles. Je ressentais l'énervement du Premier lieutenant (je ne connais toujours pas son nom) ce qui me mettait dans des états terribles...

Mais nous nous croisons souvent, même si nous ne savons pas trop quoi nous dire, il me regarde avec un regard qui.... Bon, en tous cas, je deviens potable en tant que copiste.

Nous arrivons, au bout de quelques semaines, à Bordeaux, dernière escale avant la traversée de l'Atlantique. Le Coq m'a proposé de descendre à terre avec son équipe, mais j'ai préféré m'avancer dans mon travail.

Nous quittons l'Europe...

Les semaines passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marin de faire un concert, tout le monde est ravi. Nous avons tous dansé et chanté, même si mon cavalier ne m'a pas invitée et est resté avec les officiers à regarder la fête du haut de l'arrière pont. On ne se mélange pas.

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le cambusier nous en donne un peu plus, mais il ne faut pas que ça se sache. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un autre événement marquant fut l'exécution d'un marin. On l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse. La première fois, il avait été mis à fond de cale pendant une semaine, j'm'en rappelle, mais cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire et il a voulu faire un exemple.

Des rumeurs disent que le voleur avait eu une relation avec le cambusier qui s'est mal terminée et que le cambusier s'est vengé. J'ai pas osé lui demander si c'était vrai, mais vu ce que j'ai vu dans la cale... C'est lui et Rolland qui vont participer à la punition.

Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, Coq ?

— Ça dépend, l'calfat a pas caréné le bateau depuis longtemps, ça fait parti de votre boulot, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque, tranchants comme des

rasoirs, ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté. Si c'est vrai c't'histoire de vengeance, il va pas lui faire de cadeau, il va tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages, ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé, ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté, fin de l'épisode et du beau marin à la cicatrice. Mais chez les marins, pour causer, ça cause. La punition a été trouvée trop lourde pour un simple vol et le cambusieur et le Capitaine ont eu leur part de malédiction.

Quand je retourne faire mon travail dans le carré des officiers, je retrouve le Premier lieutenant très nerveux.

— C'est par rapport à l'exécution ?

— Oui, nous avons eu des mots avec le Capitaine, il m'a reproché devant tout le monde mon incompetence. Selon lui, j'aurais du être au courant du premier vol, je lui ai dit que ce n'était pas bien grave et que le Quartier-maître avait bien agi. Il a insisté en disant qu'un bon Premier lieutenant est au courant de ce genre de chose et fait remonter l'information au Capitaine, que le vol était intolérable. Ce gamin avait été surpris la première fois en train de manger des gâteaux dans la cale, pas de quoi le pendre quand même.

— Et la seconde ?

— Il remplissait des bouteilles d'eau.

Le Premier lieutenant se met à trembler d'énervement. Instinctivement, je lui mets la main sur l'épaule, nos regards se croisent, la pièce gagne quelques degrés.

- *Je retire ma main en rougissant. Allez au [961](#).*
- *Je ferme les yeux et entrouvre la bouche. Allez au [949](#).*

883

Dès qu'on entre, une musique langoureuse se met en route. Il y a un grand lit rond, rempli de coussins, qui occupe la plus grande partie de la pièce. Sur deux côtés et au plafond, il y a des miroirs. Sur une table de nuit d'acajou, des préservatifs, masculins et féminins, et diverses huiles de massages sont posés bien en vue. Il y a un bar avec quelques alcools sucrés et des cigarettes d'hashish déjà préparées. Une bibliothèque de textes érotiques prend l'un des murs libres, l'autre a un renforcement où une grande télé à écran plat est posée avec un lecteur DVD et une collection de DVD à majorité pornographiques.

Dans une armoire, il y a une poupée gonflable, une paire de menottes, des loups de satin, quelques cordons et des godemichés.

Il reste une porte qui mène à une salle de bain très classe, avec une grande baignoire et des toilettes.

Si l'on observe bien, un mur est légèrement disjoint. C'est en fait une porte qui mène derrière les miroirs, qui se révèlent sans tain. Il y a donc une petite salle très confortable pour regarder les ébats qui se passent sur le lit.

- *Je rentre dans cette petite salle. Allez au [1185](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de 883 à 890)*

884

Après un passage dont il faut écarter de grandes fougères, on débouche sur une immense salle conique. Tout en haut, à des kilomètres, le soleil entre et fait une douce chaleur.

Une grande cascade d'une dizaine de mètres sort d'une paroi et tombe dans un lac poissonneux. Autour, un relief de rocher crée des dizaines de bassins de plus ou moins grandes tailles.

Le lac a une plage de sable fin et doux, l'eau est pure et étrangement peu froide. Si l'on regarde bien, on y voit des poissons inconnus de toutes formes et de toutes couleurs.

Dans les bassins vivent des crustacés, des grenouilles, mais aussi, dans les plus grands, d'étranges bêtes, entre le mollusque préhistorique et le poisson. Ils filent à la queue leu leu dans des spirales et trajectoires toujours changeantes, comme s'ils faisaient un ballet sans cesse renouvelé. Aucun bassin n'a exactement la même race de ces bêtes.

À l'opposé de l'entrée, des oiseaux pépient dans une petite forêt tropicale. Il y a là une multitude d'arbres étranges, aux fruits aux formes et couleurs inconnues, ils ont l'air savoureux. Une famille de singes aux faciès doux m'observe, sans peur ni intérêt excessif.

Rien ici ne semble exister ailleurs, ni insectes, ni végétations, ni animaux, ni odeurs, comme si ce lieu avait une biodiversité unique et nouvelle.

C'est magnifique, tout semble en paix et en harmonie dans une luxuriante générosité.

- *Je reste ici, je profite de cette harmonie. Allez au [583](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de 883 à 890)*

885

Je rentre dans cette salle, elle est ronde. Tous ses murs sont recouverts de miroirs déformants, j'ai tous les âges, je suis pauvre, riche, malade, en bonne santé, heureuse, dépitée, cent et un visages de moi-même et pourtant, aucun n'est le mien...

- *Je traverse l'un des miroirs. Allez au [982](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de [883](#) à [890](#))*

886

Dès que je rentre, une incroyable poussée d'hormone me saisit. De la barbe me pousse, mon vagin se referme tandis que mon clitoris se transforme en pénis, mes hanches s'amincissent tandis que mes seins disparaissent...

Je suis un homme, je suis sur un bateau, pas une seule femme à l'horizon, pas même moi. La hiérarchie et les compétences sont les maîtresses, on ne discute jamais un ordre, on obéit, on se débrouille, on ne demande conseil que quand on ne peut pas faire autrement et uniquement à quelqu'un de compétent. Une fois la compétence et la hiérarchie respectées, tout le monde est libre. On chante, on rit, on veut conquérir le monde...

- *Enfin, je suis un homme ! Allez au [283](#).*
- *Je ressors, et me retransforme aussi soudainement en femme. (Vous pouvez visiter une autre pièce de [883](#) à [890](#))*

887

Dès que je pousse la porte, une musique médiévale explose à mes oreilles, un fou du roi passe à côté de moi en faisant des roues, des hordes de serviteurs emmènent des plats à un banquet...

— Hé toi, magne-toi le cul ! Il y a cinquante invités à servir !

C'est à moi qu'on parle ?

- *Je vais en cuisine chercher les plats. (Choix obligatoire si vous avez la clef du père) Allez au [1098](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de [883](#) à [890](#))*

888

Je rentre dans un musée. Des centaines de symboles sont affichées avec des notes explicatives, l'Arbre de Vie, le Cercle, le Ciel, la Terre, le Carré, le Compas, les animaux, des créatures mythologiques, les symboles astrologiques, kabbalistiques, du Tarot de Marseille, du Yi King, des runes, des milliers de symboles affichés dans un couloir sans fin.

- *J'en regarde quelques-uns. Allez au [483](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de 883 à 890)*

889

Je débouche sur un théâtre antique avec une scène occupée par une table et des chaises.

Cela semble être un lieu de discussions, de réunions, ou de jugements.

- *Je monte sur la tribune Allez au [390](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de 883 à 890)*

890

Je débouche sur une immense forêt de sapins. Des hordes de cerfs passent en meute, des loups hurlent au loin, je vois même un essaim de petites fées passer à quelques mètres de moi, j'entends dans un taillis des petites voix murmurer.

Je vois un grand cerf au bois d'argent se faire attaquer par trois loups assoiffés de sang.

- *Je ramasse une branche solide et vais aider le cerf. Allez au [798](#).*
- *Je ressors. (Vous pouvez visiter une autre pièce de 883 à 890)*

891

892

893

894

895

896

897

898

899

900

— Eh bien, vous allez faire ce que je vais vous dire. D’abord, vous allez aider Père Albert à marier les Caraïbes avec nos soldats, et ne vous en faites pas, je vais m’occuper de vous.

Il me met la main sur l’épaule. Je sais que je vais faire tout ce qu’il va me dire de faire, je lui fais confiance.

- *Allez au [925](#).*

901

Il me regarde avec des yeux éberlués, il ne s’attendait pas à ça le pauvre, lui qui venait tout love, voilà que je lui demande déjà plein de trucs, mais bon, c’est comme ça. En tout cas, il ne sait pas quoi répondre.

— Si tu me donnes ta parole, je serais à toi.

— Mon cœur est rempli d’oiseaux qui volent, Mahi, j’accepte.

Et ben, voilà...

Je l’embrasse, je suis sûre que j’arriverais à être une bonne femme pour Mayi et une bonne disciple pour Kaiyo.

Mayi fait la tournée de toutes les cases, avec des Calebasses remplies de vins d’ananas, pour annoncer la nouvelle et commence un jeûne de purification avant la date de la cérémonie.

Piyoua, qui est restée ma meilleure amie, est folle de joie pour moi, elle m’aide à faire ma parure de mariage, une robe et une parure de tête pleine de plumes d’oiseaux morts (les Caraïbes ne tuent jamais d’oiseaux, pour eux, ils sont la personnification de l’Icheiricou). Je suis excitée comme une première communiant.

Kaiyo vient me chercher pour faire une cueillette.

— Désolée Kaiyo, je dois préparer ma robe pour le mariage, je serais plus disponible après.

Elle me sourit, elle comprend tout à fait.

Enfin, le banquet est prêt, Kaiyo nous marie, on nous attache symboliquement les deux poignets, puis on nous fait une entaille au bras et nous mélangeons nos sangs, maintenant nous avons un bras en commun. De deux, nous devons faire un. Quand la Boyer appelle l'esprit de l'Icheiricou pour attirer son regard sur nous, j'ai vraiment l'impression qu'une force, une énergie, tombe sur nous deux.

Toute la tribu danse et chante jusqu'à tard dans la nuit...

Enfin, nous allons, mon mari et moi, mélanger nos corps et nos âmes dans ma nouvelle case. Mayi est un amant simple et fort, mais j'ai beaucoup de savoir-faire exotiques qui, là encore, le remplissent de joie.

Nous passons notre temps à rire et à faire l'amour, je suis heureuse, alors que nous revenons d'une escapade amoureuse, on me dit que Kaiyo me cherchait pour faire un rituel, et qu'elle est partie avec Youina, son autre disciple, je me dis que ce n'est pas bien grave, nous aurons d'autres occasions.

Elle revient me chercher le lendemain, mais comme nous avons fait l'amour toute la nuit, je suis trop fatiguée, elle ne dit rien.

Nous sommes un jeune couple, attend un peu Kaiyo, bientôt, je serais plus disponible.

Quelques semaines après, ce qui devait arriver n'arrive pas, mes règles, je crois que je suis enceinte...

Je l'annonce à Mayi, il a les larmes aux yeux, mon dieu qu'il est mignon, il m'enlace encore et encore et m'aime encore plus que jamais, je souhaite à toutes les femmes enceintes d'être accueillies comme ça par leur mec, il faut dire qu'il n'a pas à réfléchir à comment il va nous nourrir ou arranger sa vie, tout est si simple...

Kaiyo, qui passe tout son temps avec Youina vient me voir et me dit :

— Tu es enceinte alors ?

— Oui.

— Es-tu heureuse ?

— Oui. Si tu veux, je peux garder ma journée de demain pour être avec toi.

— Non, non, je serais avec Youina, tu vas être très occupée maintenant.

— C'est vrai.

Nous ne nous disons plus rien, elle avait raison, je ne serais jamais Boyer, mais je m'en fous, je suis heureuse...

Les mois passent, je suis un peu inquiète, car mon ventre grossit vraiment, je vais voir Kaiyo qui m'annonce que j'ai sûrement des jumeaux et que tout va bien...

Merde, des jumeaux, je pleurs d'émotion, je ne sais pas si c'est parce que ça me fait peur ou parce je trouve ça génial. Je le dis à Mayi qui est ravi, avoir des jumeaux est un signe de bénédiction de l'Icheiricou, toutes les autres femmes me le confirment.

Les hommes doivent repartir encore à la guerre contre les Français. Je pleure toute la nuit avant le départ de Mayi, qui fait ce qu'il peut pour me consoler. Je ne veux pas qu'il parte, et en même temps, j'ai bien conscience qu'il est obligé. Je lui rappelle sa promesse de ne plus manger de chair humaine. Maintenant qu'il va être dans la situation d'en manger, il est embêté.

Il part, je n'assiste pas au départ, trop dur pour moi, je vais passer trois jours à l'attendre en me rongant les ongles, je ne sais pas comment font les autres femmes pour être si détendues. Elles ont confiance dans l'Icheiricou qui a donné sa bénédiction sur ce combat.

Enfin, ils reviennent. Mayi est vivant, mais il tire un peu la tronche. Il m'explique qu'ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil.

Par contre, tout le monde a remarqué qu'il n'a pas participé au rite cannibale. Et on commence à jaser dans son dos. Il a été questionné par Meyopo à qui il a dû avouer que c'est une promesse qu'il m'a faite. Mayi me dit qu'il a cru lire du mépris dans le regard du Cacique et d'autres guerriers, cela le met extrêmement mal à l'aise, je le vois bien.

Mahie, sois douce, enlève les chaînes de parole que tu as mises sur mon cœur, je ne peux pas m'éloigner des autres guerriers, je dois manger mes ennemis pour prendre leur pouvoir.

Je vois bien que je ne peux pas faire un paria de mon mari.

— D'accord, mais je te préviens, mes enfants ne mangeront pas de chair humaine, même si pour cela je dois quitter le village.

- — *Tes paroles font couler une rivière d'eau douce dans mon cœur. Allez au [923](#).*
- — *Hors de question, si tu m'aimes, tu montreras la force dans ton cœur aux autres. Si tu redeviens mangeur d'hommes, je pars. Allez au [913](#).*

902

Pierre intervient :

— Ne tirez pas !

Tout le monde baisse les armes.

Ils arrivent...

La tribu de Soliens arrive, nous nous écartons. Ils sont une cinquantaine, étrangement calmes, les femelles tiennent les enfants dans leurs bras, ou, s'ils sont plus grands, sur leurs épaules. Nous sommes fascinés, je sens tout le groupe ressentir leur paix. Ils sont vraiment étranges, tout blanc, une peau caoutchouteuse, des yeux presque transparents, des espèces de branchies à la place des oreilles. Ils avancent d'un pas leste, sans se dépêcher. Seuls les enfants sont compléments nus. Les adultes ont des pagnes tissés dans ce qui ressemble à des toiles d'araignées.

Ce sont eux qui me parlaient dans mes rêves et qui me soignaient de leurs chants oniriques, je suis fascinée.

Pierre, les larmes aux yeux devant ce spectacle, s'avance vers eux.

— Nous ne vous ferons pas de mal si vous ne nous en faites pas.

Tout le groupe semble ému, comme si une vieille tension s'envolait enfin.

Il y a une femme terrienne parmi les Soliens. Koban crie :

— Sophie !?

— Koban !?

La terrienne se jette dans les bras de Koban.

— Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

Les Soliens passent sans s'arrêter, j'ai l'impression que certains me regardent avec sympathie. Le reste des terriens semble hypnotisé par cette procession.

— Koban, c'est une grande civilisation qui passe à côté de vous, une grande civilisation...

Elle a les larmes aux yeux, les Soliens rentrent maintenant en silence dans l'eau du lac et se mettent à nager vers l'autre rive. La femme et Koban n'arrivent pas à se séparer, Sophie regarde la tribu partir, puis se tourne vers nous.

— Si vous saviez à quel point vous avez failli tout gâcher, laissez-moi vous expliquer maintenant...

- *Allez au [428](#).*

903

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie fera une expédition dans les tribus amazoniennes dans le cadre de recherche ethnologique. Après avoir bien été acceptée, elle se mariera avec le chef et lui donnera des jumeaux.

Peu de temps après, son mari sera tué dans une escarmouche guerrière, et Marie sera sacrifiée durant son rituel funéraire. Pour cette tribu, les femmes des chefs doivent l'accompagner dans la mort.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

904

Après une petite journée de pirogue, je vois enfin le fort. Je débarque sur la plage et me fais amener par trois soldats à leur officier, Monsieur de Pourallié, qui m'accueille avec courtoisie. C'est un bien bel homme dynamique d'une quarantaine d'années qui me sourit là, mais il est vrai que je suis encore belle et que mon assurance intérieure me rend encore plus charismatique, j'en ai totalement conscience.

Nous discutons de l'avenir de mon île. Je sens que ce n'est pas un homme mauvais, mais que c'est un militaire qui en a vu de dures, et qu'il a des ordres. Pour lui, je suis totalement inoffensive, il se trompe. Il m'affirme que le destin des Caraïbes et de Sainte-Lucie, l'île, est de passer, de gré ou de force, sous le protectorat français. Je ne le détrompe pas. Il m'apprend qu'il attend un bataillon de trois cents soldats demain, avec quinze canons et que si les Caraïbes ne capitulent pas, ils les massacreront jusqu'au dernier. J'en sais assez, je lui laisse croire que les Caraïbes vont capituler. Il me baise la main, c'est un séducteur...

Je rejoins la pirogue et nous rentrons au camp Caraïbe.

De retour au camp, j'organise un conseil de village dans la grande hutte principale où je leur annonce les intentions des Français et mon propre plan. Je sens toute la force de mon esprit animal monter en moi, un instinct de chasseur.

Des guetteurs sont parsemés sur toutes les côtes pour voir arriver les bateaux français, nous sommes prévenus tout de suite de leur débarquement. Durant ce temps, j'organise les guerriers Caraïbes de toute l'île, quatre tribus en tout.

Le premier soir de leur arrivée, nous les attaquons au petit matin, après qu'ils se soient épuisés à construire le plus rapidement possible les fondations d'un fort.

Nous massacrons les guetteurs et commençons à les égorger dans leur sommeil.

Leur état-major et quelques hommes avaient dormi dans un des bateaux. Les quelques coups de fusil de leurs hommes les réveillent, ils arrivent à fuir. Je vois Monsieur de Pourallié nous observer à la longue vue, je le vois marmonner quelques malédictions à mon encontre, cela ne fait que commencer.

Nous récupérons deux bateaux que nous sabordons et des tas de fusils, huit canons, des vivres, des tas d'objets. Nous avons tué cent cinquante hommes adverses, la moitié de leur armée, nous sommes ivres de sang.

Nous repartons à l'arrière avec notre butin.

Par un coup de chance, quelques vieux pirates qui ont échappé aux purges ont créé un petit camp de misère sur une plage de notre île. Nous les enrôlons contre des femmes et du vin d'ananas, ils sont trop contents de nous aider contre les Français. Ils nous apprennent le maniement des armes modernes, deux d'entre eux, les plus jeunes, acceptent d'être nos espions dans le camp français. Ils arrivent à se faire enrôler par Monsieur de Pourralié et nous envoient des informations sur les débarquements français.

Nous rallions des esclaves en fuites, les deniers Caraïbes, des pirates déchus.

Nous empêchons plusieurs fois les Français de débarquer.

Les Français arrivent enfin à s'installer avec huit cents hommes, mais nous leur avons préparé un piège. Nous avons construit un fort sur le bas d'une montagne, armé de canons, mais il n'y a à l'intérieur que cinq hommes. Les Français croyant que nous sommes tous là, encerclent le fort et se préparent à un long siège, nous arrivons par derrière et les massacrons une dernière fois.

Monsieur de Pourralié m'envoie une missive disant que nous devons négocier la paix, nous avons gagné, il me demande de venir traiter directement en me donnant sa parole d'honneur qu'il ne me tuera pas.

J'y vais avec mes meilleurs hommes, mon mari, notre chef de guerre, et deux vieux pirates...

Tout mon corps s'est transformé, je suis forte, pleine de cicatrices (j'ai perdu un œil d'un coup de sabre), on m'appelle maintenant « Marie la Rouge » dans toutes les Caraïbes.

Les pourparlers se font devant le fort français, une centaine de mes hommes sont tout autour du point de rendez-vous.

Monsieur de Pourralié me propose un café, je l'accepte.

— Nous nous retrouvons enfin. Bravo « Marie la Rouge » ! Si j'avais su, vous ne seriez jamais repartie vivante de mon fort à la première entrevue. J'ai des ordres du roi, je dépense trop d'argent dans cette guerre contre vous pour trop peu de résultats.

Sainte-Lucie doit être française, mais pas à n'importe quel prix. J'ai toute latitude pour négocier avec vous. Je ne demande qu'un fort et une petite colonie de trois cents colons, des cultivateurs et quelques artisans, vos conditions seront les miennes.
Marie gagne la clef de chef de guerre -18

Nous passons trois jours à négocier, le nombre de soldats français, la législation de l'île, j'impose des Caraïbes et des pirates à des fonctions importantes...

Les années passent, je suis la chef secrète de tous les Caraïbes, je forme des gens, apprend la langue française aux Caraïbes, je suis encore une grande guérisseuse, et je

soignera même Monsieur de Pourralié d'une méchante maladie. Nous devenons amis, il m'aide à conforter l'indépendance des Caraïbes.

Les années passent, mon mari est mort, un jeune guerrier très intelligent prend sa suite, j'ai totalement confiance en lui, j'ai aussi réussi à former une école de boyers avec de très bons éléments, je ne peux pas raconter les mille événements ici, mais sachez que quand je suis morte, à quatre-vingt-neuf ans, les Caraïbes ne sont toujours pas colonisés, ils vont se transformer encore, certes, mais en gardant le contrôle sur leur île et sur la région... Cela durera le temps que cela durera, mais je quitte un peuple libre... et je gagne un cœur plein...

- *Allez au [875](#).*

905

Le visage de Meyopo se décompose, comme s'il avait pris dix ans d'un coup, il part d'un pas traînant, il va craquer.

Quelques jours passent, et je le vois aller avec la vieille sorcière, Kaiyo, houla, pas bon. Il ressort de sa case avec une statuette de Mabouya autour du cou, elle est affreuse. Est-ce que la magie de la Boyer va être plus forte que la mienne ? Je n'arrive pas à dormir de la nuit.

Je me lève le matin après une nuit de cauchemar, je courais derrière Meyopo qui me repoussait. Merde, je crois qu'elle a retourné le sort contre moi, c'est impossible.

Les heures passent, Meyopo me manque comme une chienne, je pars me branler en pensant à lui, j'ai envie de me mettre à quatre pattes dès que je le vois. J'attends une journée, espérant que ça passe. De nouveau, des cauchemars, lui regagne des couleurs, je n'ai plus faim, je me surprends à murmurer son nom sans m'en rendre compte, je cours le voir.

— Meyopo, je veux être ta femme soumise, je n'en peux plus, dis oui, j'accepte tout ce que tu me diras...

— J'accepte Mahie, je te veux.

Je tremble de joie, je regarde Meyopo, mon futur mari, le chef, j'ai soudainement envie de le sucer, oui, de le sucer, là, devant tout le monde, je ne sais pas ce qui me prend, je me mets à genoux et pose mes lèvres sur son sexe, il me repousse en riant, tout en commençant de bander.

Attends le mariage, petite fleur.

Meyopo court préparer une calebasse de vin d'ananas pour en offrir à tout le monde et annoncer la nouvelle.

Il me présente aussi à ses autres femmes, que je regarde humblement. Il y a deux anciennes prisonnières Arawaks, Loyouou et Kiyuna, et sa première femme, une Caraïbe de dix-sept ans, Faayo.

Ensuite, Meyopo me construit une maison. Je lui demande de ne pas trop se fatiguer pour moi.

Une fois la maison terminée, nous pouvons préparer la fête. Piyoua m'aide à créer une parure aux milles plumes d'oiseaux, nous choisissons de multiples bijoux, la date fatidique approche. L'excitation et la joie gagnent le village, je désire de plus en plus ardemment Meyopo.

Enfin la cérémonie, les danses, les chants matrimoniaux, nous sommes attachés symboliquement par un poignet durant toute la cérémonie. La joie de la fête repousse les mauvaises pensées.

Enfin Meyopo part avec moi dans ma case.

Une fois la première saillie terminée, je le retiens, encore et encore, sans cesse, je voudrais qu'il ne parte jamais...

Je suis la première à tomber enceinte...

Du moins, je le crois. Mes règles sont très en retard, je vais voir Kaiyo, notre Boyer, elle me dit d'attendre encore avant d'annoncer la bonne nouvelle.

Au lit, j'essaie d'être la meilleure amante possible, mais Meyopo ne vient pas me voir plus pour autant. Dès qu'il n'est pas avec moi la nuit, je pleure. Je lui ouvre pourtant tous les trous qu'offre la nature.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent dire que les Français sont de plus en plus nombreux et proposent une alliance pour faire une expédition punitive.

Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent, mon mari à leur tête.

Je reste la plus digne possible, pourtant, je tremble pour mon mari.

Mon ventre a un peu grossi, et, en accord avec la Boyer, je pourrais annoncer officiellement à Meyopo que je suis enceinte de lui à son retour. Je n'en dors plus de fierté.

Loyouou, l'a deviné, elle me donne des tas de trucs Arawaks pour que ma grossesse se passe bien, elle n'est pas jalouse, ou alors, elle le cache bien.

Les hommes reviennent victorieux, Meyopo a leur tête.

Cette fois, pourtant, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Nous torturons et mangeons les quelques prisonniers français.

J'annonce enfin la nouvelle à Meyopo, il est fou de joie. Le lendemain, il fait la tournée des huttes avec du vin d'ananas pour annoncer la nouvelle. Il veut préparer une fête, je veux être celle qui en fait le plus.

Piyoua et Loyouou deviennent mes meilleures amies, et nous sommes inséparables. Loyouou tombe à son tour enceinte, nous sommes heureux.

Meyopo est radieux, mais a bien besoin de notre soutien, car son boulot de chef est duraille en ce moment, la guerre empire. Les hommes vont de plus en plus en expéditions, nous nous sommes alliés avec les pirates et les Caraïbes noirs contre les Français, les hommes ont regagné toute une île, mais au prix de nombreux morts.

Moi, avec cette vie dans mon ventre qui pousse au milieu de la tribu, je me sens heureuse comme je ne l'ai jamais été.

Meyopo se remarie avec deux veuves, je suis triste, mais mon mari fait ce qu'il a à faire. Quand les Caraïbes ramènent des morts de leur tribu, ils les enterrent dans leurs anciennes cases et plus personne n'y entre.

Enfin, j'accouche avec Kaiyo, j'ai effectivement des jumeaux. L'accouchement se passe avec beaucoup de plaisir et de douleur, de douleur, mais de plaisir...

Mes enfants sont magnifiques, l'un est de type français, et l'autre de type Caraïbes, je les mets au sein, on m'explique qu'il faut que je leur écrase le nez pour qu'ils soient comme les Caraïbes, bien sûr, j'accepte.

Les mois passent...

L'alliance avec les pirates a été trahie par ces derniers, qui, de toute façon, sont exterminés par les Français alliés aux Anglais. Les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs.

Mais cette fois, Meyopo ne revient pas vivant...

Je ne veux pas y croire, tout mon bonheur s'effondre en même temps que le moral des Caraïbes, notre chef, mon mari est mort. Nous nous retrouvons entre femmes et pleurons ensemble. Loyouou vient me voir, nous n'avons plus qu'à mourir dignement avec lui.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est la coutume, quand un chef meurt, nous devons l'accompagner de l'autre côté.

— Mais les enfants ?

— Les autres femmes s'en occuperont.

Je deviens, blanche, rouge, noir, le sol s'effondre sous mes pieds, mais je n'hésite pas une seconde, hors de question que je survive à mon mari.

- *Allez au [874](#).*

906

À ce moment-là, pourtant, je crois que je dormais encore, pourquoi ? Je ne sais pas.

Peut-être parce qu'un homme d'une grande force me réveillât, sans mot, je pense que je le connaissais très bien, qu'il voulait mon bien, qu'il avait une couronne, et, en même temps qu'il avait un grand pouvoir sur moi, il pouvait m'en donner un tout aussi grand. Il me montra un passage qui s'enfonçait dans la montagne, il s'y engagea et me fit signe de le suivre d'un geste solennel, que je me voyais mal refuser.

Le passage respirait la gloire et le pouvoir, et je m'imaginai pouvoir y vivre tout ce que je désirais, que là, je serais enfin comblée...

- *Je le suis. Allez au [934](#).*
- *Je me rendors. Allez au [927](#).*

907

— Mahie, mon oiseau, tu brouilles mon cœur, le conseil du village a choisi. Jamais personne ne l'a remis en cause, l'avenir de la tribu a été mis dans mes mains, je ne peux refuser.

— Il y a un début à tout, vois comme les Français nous tuent, nous massacrent...

À partir de ce moment, je craque, je me mets à pleurer, Mayi lui aussi a les yeux brouillés de larmes, ce qui nous arrive est trop dur.

— Si tu meurs, ils perdront déjà leur père, et tu voudrais qu'il n'ait plus leur mère non plus, c'est impossible, je ne peux pas l'accepter, pour toi, moi et nous, non Mayi, désolé, si tu deviens chef, je partirais.

— Ne pars pas, si tu pars, je n'aurais plus aucun goût à la vie, reste, je te le demande...

Nous pleurons en nous serrant dans les bras, comme deux enfants grandis trop vite dans un monde sans pitié, comme deux enfants qui s'aiment.

- — *Je reste avec toi, mais je ne mourrai pas sur tes cendres. Allez au [920](#).*
- — *Si tu deviens chef, je pars, désolé... Allez au [880](#).*

Je m'enfuis...

Je marche une journée entière, effrayée de tomber sur une bête sauvage, effrayée d'être pourchassée par les Caraïbes. Je trouve un endroit agréable, près d'une source qui se jette dans la mer. Il y a tout ce qu'il faut ici pour se nourrir.

Mon instinct de mère me fait faire des miracles, je construis une hutte, je trouve à manger, je suis courageuse, mais le soir, épuisée par la situation et mes deux petits monstres, je pleure, ho oui, je pleure, mais sans jamais regretter ma décision...

Les mois passent, mes enfants commencent à marcher, je leur parle beaucoup, les nourris à volonté, j'ai parfois des accès de fièvres, mais jamais rien de grave, mes enfants vont bien...

Un soir, je vois un groupe de soldats français patrouiller, à leur tête, Père Albert.

Sans réfléchir, je vais vers eux...

— Père Albert !

— Marie, c'est bien cela ? Que faites-vous là ?

Je lui explique ma situation, il m'écoute avec compassion et me donne des nouvelles de l'île. Les guerriers Caraïbes ont été massacrés sur toutes l'île, et les enfants, les vieux et les femmes mis en esclavage au fort français. Ça y est, les Français ont définitivement pris l'île. Père Albert est ici pour éviter les massacres inutiles.

Venez avec moi au fort.

À quelques heures de marches, nous arrivons, les Caraïbes survivants sont installés autour. Toutes les femmes ont été « mariées » à des soldats.

— Ne vous en faites pas Marie, je veille sans cesse à ce que les soldats se conduisent le plus chrétiennement possible.

Père Albert me présente à l'officier, Monsieur de Pourallié. Celui-ci m'assure sa protection.

Je vois de loin certaines de mes amies Caraïbes, elles ont l'air éteintes, je ne vois pas Piyoua, peut-être que si je l'avais vue, je serais allée les voir, mais là, je n'en ai pas la force...

Durant quelques jours, je ne fais rien, si ce n'est de discuter enfin avec des adultes qui parlent français. Les Caraïbes sont relativement bien traités, les soldats sont tellement heureux de trouver des femmes, surtout que les ordres sont de s'installer durablement.

Un petit port est construit, un bateau rempli d'artisan arrive, une petite ville s'installe, je suis toujours l'invitée de Monsieur de Pourralié, si ce n'est son complexe de supériorité absolu sur les Caraïbes, il n'est pas mauvais bougre.

Je sympathise avec un charpentier d'une quarantaine d'années, il est charmant, il s'appelle Joseph, nous nous mettons ensemble. Je le fais d'abord pour assurer la sécurité de mes enfants, mais en fait, devant sa gentillesse, je tombe peu à peu amoureux de lui, il m'adore, moi et mes enfants. Sa femme est morte à Marseille en couche avec son enfant il y a bien longtemps. Il avait fui sa souffrance et le vieux monde en venant ici. Il est seul depuis dix ans, et je lui offre la joie de vivre...

Il nous fait une magnifique maison, Père Albert s'occupe régulièrement de l'éducation de mes enfants. Les années passent dans la joie...

Parfois, je pense à mon mari Caraïbe, à ma vie là-bas, une tristesse s'empare de moi, sur mes amours blessés... et je pleure... Joseph ne me demande rien, et m'emmène toujours dans ces cas là un verre de vin d'ananas que je ne bois jamais...

Avec le temps, les Caraïbes sont considérés comme des Français, notre petite colonie prospère, mes deux enfants ont maintenant dix-sept ans, ce sont de grands gaillards que j'adore, ils sont cultivés, parlent Caraïbes, français, espagnol, anglais et latin, ils sont inséparables. Ils sont la preuve de l'amour de deux peuples.

Quand une embolie pulmonaire m'emporte dans les bras de mon mari, entourée par mes enfants, je sais que tout va bien.

Et que j'ai fait ce que j'avais à faire...

- *Marie acquiert la clef des jumeaux + 22. Allez au [875](#).*

910

Je passe la nuit à combattre les fantômes, enfin, à combattre la peur. Me convaincre qu'il n'y a personne qui tente de s'emparer de ma tête, me convaincre que ces voix n'existent pas, me convaincre de ne pas sortir...

Je finis par m'endormir, terrorisée, ma nuit ne sera que cauchemar.

Après ce qui me paraît une éternité, Kaiyo arrive enfin avec une nouvelle calebasse d'eau fraîche, je lui parle de mes peurs, de mes cauchemars.

— C'est le processus normal, Mahie, une Boyer doit vaincre ses peurs d'enfants, car, c'est souvent par là que le Mabouya entre dans l'âme de cœur des gens. Sois patiente, sois douce envers toi-même, le Mabouya donne toute sa puissance contre les apprentis Boyers, car il sait que si elles survivent à l'épreuve, elle sera leur plus grande ennemie.

Mais même lui se lasse, si tu tiens, il viendra de moins en mois, du moins jusqu'à ce que tu l'oublies et qu'ils viennent sous une nouvelle forme. Je reviendrai demain.

— Reste encore un peu, s'il te plaît...

— Ne me demande jamais rien, tel est la règle. Au revoir...

Putain la salope, elle m'enferme quarante jours dans la merde de chauve-souris, et ne veut même pas rester un peu avec moi !

Je veux la tuer, quelle conne !

Je passe un temps fou à la haïr, je n'ai qu'une envie, sortir pour lui gueuler dessus, et puis, comme un éclair de lucidité, je vois le Mabouya en moi, le Mabouya qui me pousse à la violence, le Mabouya qui me tente, je commence à comprendre ce qu'il est, et je commence aussi, à devenir admirative de sa force de persuasion...

- *Allez au [869](#).*

911

Marie aura quelques souvenirs utiles du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. Elle tombera amoureuse de cette civilisation et passera sa vie à les défendre contre les agressions du monde moderne sans jamais tomber dans la naïveté.

Elle finira à l'UNESCO où elle leur sera grandement utile, sacrifiant toute sa vie privée à sa cause.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

912

Je me lève pour quitter ce fort, Monsieur de Pourralié se lève et me prend par la manche.

— Je crois que vous n'allez aller nulle part.

— Lâchez-moi !

— Pour que vous alliez prévenir les Caraïbes, hors de questions ! Gardes !

— Monsieur, lâchez-moi tout de suite !

Deux gardes arrivent, je me débats, pourquoi ai-je voulu le menacer, c'était stupide !

Je ne leur dirai rien promis !

Ils m'emmènent dans une maison de bois fermée à clef, le monde tourne autour de moi, j'ai l'impression d'avoir trahi les Caraïbes, d'avoir raté ma mission, un sentiment de culpabilité insupportable monte en moi.

Je cherche quelque chose pour me calmer, hors de moi. Je me couche sur la paille pour pleurer, sans vérifier s'il y a un scorpion ou un serpent, un réflexe de base, je suis piquée, j'ai l'impression d'une intense brûlure et de millions de petits piques qui me transpercent la cuisse droite, j'éjecte la couverture et vois un scorpion fuir, je me mets à trembler, je sais que je n'ai plus que quelques heures à vivre, je commence à saliver abondamment...

Kaiyo m'aurait sauvée, elle...

- *Allez au [911](#).*

913

Je sens la colère bouillir en lui.

— Tu ne m'aimes pas, si tu m'aimais, tu ne me demanderas pas ça !

— C'est parce que je t'aime que je te demande ça, si je ne t'aimais pas, tu pourrais faire n'importe quoi, je regarderais ailleurs.

— Je n'aurais jamais dû épouser une fille de l'autre côté de la mer !

La phrase de trop. Nous nous engueulons comme du poisson pourri pour la première fois de notre vie. Il quitte la case et ne rentrera pas de la nuit. Moi, je pleure.

Il revient le lendemain matin, tout penaud, moi je continue à faire la gueule, impossible de m'arrêter. Alors qu'il vient plutôt gentil, je ne lui réponds pas quand il me parle. J'aimerais faire autrement, mais je n'y arrive pas.

Finalement, je le vois aller parler à Kaiyo, la Boyer du village, je tremble, elle est la conscience du peuple et quoi qu'elle dise, il l'écouterà, je prie pour que cette vieille sorcière ne lui mette pas des idées en tête. Ils parlent longtemps, bien trop longtemps à mon goût, j'ai peur pour mes enfants. Enfin, il revient, je le regarde plein d'inquiétude.

— Alors, qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit qu'il valait mieux l'amour de sa femme que le pouvoir de ses ennemis.

Je lui saute dans les bras, pleine de reconnaissance pour Kaiyo, pardon d'avoir pensé tant de mal de toi.

— Elle m'a dit aussi que Meyopo était venu la voir pour lui expliquer le problème. Elle lui a dit que ta présence était une bénédiction pour la tribu et que nous devons accepter ton cœur.

Quelle sage, je l'aime, j'embrasse mon mari, prépare une assiette de coquillages et de fruit et va humblement l'apporter à Kaiyo pour la remercier. Comme à son habitude, elle me perce de son regard, mais je sais maintenant qu'elle est bonne, profondément

bonne. Je me mets à pleurer comme une gosse, elle ne me prend pas dans ses bras comme je le voudrais.

— Pleure Mahie, pleure, puis ris, ris, tout va bien, crois-moi.

Et elle me sourit de son sourire profond.

Nous reprenons le quotidien. Mayi essuiera encore quelques moqueries, mais son courage à la guerre et le fait qu'il mettra une correction au jeune guerrier qui le cherchait mettra peu à peu fin à son ostracisme.

Le bonheur revient, les Caraïbes sont extrêmement prévenants avec les femmes enceintes, je passe des heures à regarder la nature en caressant mon ventre, de nouveau le bonheur...

Le temps des pluies et des ouragans arrive, c'est impressionnant, trois huttes ont été arrachées, les hommes les reconstruisent aussitôt. Il y a des averses délirantes. Les enfants sont ravis, une fois l'orage passé, d'aller patouiller dans les flaques. Quand je pense que bientôt ce sera les miens...

Mon ventre est prêt à éclater, j'ai toujours mal au dos, mes pieds sont gonflés, Kaiyo, notre Boyer a toujours une bonne petite pommade ou boisson pour moi, qui, souvent, me soulage réellement et rapidement.

Et enfin, un soir, les contractions dont j'ai si souvent entendu parler me prennent, je perds mes eaux, Mayi va chercher Kaiyo, c'est sûr, c'est pour cette nuit... J'ai à la fois très peur, et j'ai déjà envie de pleurer de bonheur, Mayi, me lance un sourire qui me donne toute la force du monde...

Les contractions arrivent, Kaiyo me fait respirer, elle est absolument sûre d'elle et calme, cela me rassure. Je n'arrête pas de changer de position, couchée, debout, à quatre pattes. Mayi est là, présent, à sa place, il va chercher de l'eau tiède, me demande si j'ai faim, les contractions se rapprochent, ça fait mal, j'ai envie de crier. Tout d'un coup, la gentillesse de Mayi m'insupporte et je me mets à l'engueuler, Kaiyo m'encourage en riant :

— Crie, vas-y crie lui dessus ! Il est là pour ça !

Je ne m'en prive pas, je l'engueule comme du poisson pourri, Kaiyo est en joie de me voir hurler, Mayi aussi, nous rions, le bébé pousse au col de l'utérus, je pousse, des mélanges de glaires et de merdes sortent de moi, mais je vous assure que je n'en ai rien à foutre, je donne la vie moi.

— On voit la tête, pousse Mahie, pousse.

Je pousse en hurlant de douleur et de plaisir, j'ai l'impression qu'une lumière blanche entre dans la case, Kaiyo aide à sortir le premier monstre, il est tout violet, merde, il est peut-être mort, non, il bouge, il ne pleure pas, rien, Mayi le prend dans ses bras et mord

le cordon pour le couper, le second arrive, je pousse un cri de samouraï, le premier est un garçon, le second me défonce le vagin, j'en ai marre, mais je pousse, encore et encore.

— On voit la tête, pousse Mahie, pousse !

Enfin, j'ai deux petits garçons qui me dévorent les seins, l'un couleur français, l'autre couleur Caraïbe, tout de suite on me montre comment leur écraser un peu le nez durant la tétée à la mode Caraïbe.

Kaiyo a récupéré le placenta pour en faire un plat sacré que je mangerai plus tard avec Mayi, elle saucissonne le bout de cordon avec une plante. Tout va bien. Par l'entrée de la case, je vois des tas de têtes nous regarder, des enfants et quelques femmes. Durant deux mois, tout le village va être à nos petits soins, c'est un rêve de bonheur et de joie...

Les enfants grandissent, comme prévu tout se passe bien. Chose incroyable, je dois aussi nourrir un autre bébé dont la mère n'a pas assez de lait, si on m'avait dit qu'avec mes deux œufs au plat je nourrirais une tribu. Nous dormons tous ensemble dans une chaleur animale exquise, le temps passe, les enfants grandissent, la guerre malheureusement continue...

L'alliance avec les pirates a été trahie par les pirates, qui, de toute façon sont en partie exterminés par les Français alliés aux anglais, les guerriers doivent aller aider de nouveau les Caraïbes noirs, mais cette fois, notre chef, Meyopo ne revient pas vivant...

On ramène son cadavre dans sa case pour l'enterrer, lui et ses femmes, oui, on enterre ses femmes vivantes avec lui, elles acceptent cette mort horrible avec une incroyable dignité, elles sont folles

Les affaires empirent, nous accueillons de plus en plus de réfugiés Caraïbes, beaucoup de femmes, de vieux et d'enfants. Une autre terrible tragédie pousse aussi notre tribu dans l'angoisse. On a retrouvé notre Boyer, Kaiyo, morte dans la forêt, apparemment son cœur a lâché et c'est Youina qui la remplace, elle semble gentille, mais un peu incompétente... tout cela est très mauvais signe.

Je fais partie de celles qui préparent la plus belle cérémonie d'enterrement possible pour Kaiyo.

Il y a une grande réunion dans la hutte principale pour décider des actions à entreprendre, les mères restent avec leurs enfants dehors. Mayi revient en colère.

— Ils ne m'ont pas choisi comme chef parce que je ne mange plus de chair humaine, je suis le meilleur guerrier et ils en ont choisi un autre.

— Rien ne te dit qu’il t’aurait choisi, en plus, il est hors de question que tu deviennes chef, je ne veux pas être enterrée vivante si tu reviens mort de la guerre, je ne veux pas laisser mes enfants orphelins.

— Par contre Mahie, je suis obligé de prendre deux autres femmes, il y a trop de veuves seules.

Je me mords la lèvre, mais ne dis rien.

Il boude durant quelques jours, puis oublie...

Il est très occupé, il doit construire les cases de ses nouvelles femmes. J’ai pitié d’elles, elles ont des enfants, et les Français ont massacré une grande partie de la tribu.

Ces nouvelles femmes sont plutôt sympas et le mariage a lieu, c’est une sensation étrange que de voir son mari se marier avec des inconnues, même si je sais que jamais elles n’auront son cœur comme je l’ai. Elles ont une quarantaine d’années en moyenne, bien plus vieilles que nous, leurs enfants ont une dizaine d’années. J’essaie d’être avec elles la plus accueillante possible. Elles m’en sont grées. Je découvre la joie d’être bonne.

Mais Mayi commence à aller coucher chez ses nouvelles femmes, Loyouou et Kiyna, sans entrain, mais il y va... je pleure, puis je me reprends, il y a si peu d’hommes...

Quelques jours plus tard, nous allons dans la grotte invoquer l’Icheiricou, c’est la merde, Youina n’est pas possédée, l’Icheiricou n’est pas venu, mouvement de panique général, le nouveau Cacique doit faire de grands efforts pour ne pas laisser le village céder à la panique, mais lui aussi manque d’expérience, c’est évident.

Tout le monde fait un effort pour que la vie semble continuer comme avant, mais à part les enfants, le cœur n’y est pas. Les hommes sont des tueurs, des vrais, ils ont tué, torturé et dévoré des dizaines de Français chacun, et cela leur porte sur les nerfs malgré la justesse absolue de leur cause. Je sens une fatigue nerveuse de plus en plus lourde sur les épaules de mon mari, et je passe un temps fou, quand les enfants me laissent un peu d’énergie, à le masser.

Ça y est, c’est arrivé, les français s’installent sur notre île, et en force, en deux jours, le temps que nous les repérions, ils ont construit un fortin armé de canons, ils sont peut-être trois cents, dont la moitié de soldats, quant aux quatre tribus Caraïbe qui restent sur l’île, il doit rester quarante guerriers, deux cents femmes et autant de vieux et d’enfants, c’est la fin...

Le conseil des quatre Caciques s’est réuni, et ils ont fait une grande invocation de l’Icheiricou. Pour la seconde fois, il n’est pas venu. Pour eux, le Mabouya est tellement fort qu’il empêche l’Icheiricou de venir. Et la cause est claire, la présence française. Les

guerriers décident de faire une attaque-surprise la nuit pour massacrer tout le monde, une fois de plus. Cette fois, je sens qu'ils vont au massacre.

Impossible par contre d'empêcher Mayi d'y aller, nous passons la nuit à pleurer, qui peut infliger ça à des hommes ?

Les hommes partent, et je sais que plus rien ne sera comme avant. J'attends leur retour dans une froide dépression, que seule la joie innocente de mes enfants parvient à distraire.

Miracle, enfin si l'on veut, Mayi revient avec un autre guerrier. Les Français leur ont tendu une embuscade, bien au courant de leur méthode. Ce sont les deux derniers hommes Caraïbes de toute l'île, et l'un d'entre eux, Dieu merci, est mon mari.

Je lui pleure dessus, insensible à la souffrance des autres femmes, et je lui murmure :
Plus de guerres, jure-le-moi, plus de guerre, rendons-nous, fuyons, je ne sais pas, mais je ne pourrais plus supporter de te voir partir encore.

- — *Rendons-nous au français, je négocierai notre survie, je suis française après tout, je t'en prie, dis oui. Allez au [941](#).*
- — *Partons loin dans la jungle, peu nombreux, nous nous cachons, nous serons heureux, je t'en prie, dis oui. Allez au [931](#).*

914

Merci Marie, me dit le Père Albert, nous aurons besoin de vous.

Après l'installation forcée du camp Caraïbe à côté du fort, ils font un tirage au sort des femmes pour les soldats. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. À nous deux, nous prendrons soin que les Caraïbes soient bien traités. Après, il ne faut pas rêver, les femmes deviennent les servantes des hommes. Mais finalement, rien ne change...

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement de bons bougres, et une forme d'amour se crée même dans certains couples. Après tout, les femmes Arawaks, par exemple, avaient bien changé de peuple avec une souplesse exemplaire.

L'île devient peu à peu une vraie colonie française où j'apprends aux Caraïbes le français, et à quelques Français, le Caraïbe des femmes, le plus courant. Monsieur

de Pourralié m'a fait construire une maison un peu en dehors du fort, je refuse d'avoir des esclaves.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur sont alloués pour en faire des champs de cannes à sucre.

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où, très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Un bateau rempli d'artisan arrive lui aussi. Je suis toujours l'invitée de Monsieur de Pourralié. Si ce n'est son sentiment de supériorité absolu sur les Caraïbes, il n'est pas mauvais. Il voudrait que je sois sa maîtresse, je refuse poliment.

Je sympathise par contre avec un charpentier d'une quarantaine d'années, il est charmant, il s'appelle Joseph. Nous nous mettons ensemble, d'abord pour mélanger nos solitudes, mais devant sa gentillesse, je tombe peu à peu amoureux de lui, il m'adore. Sa femme est morte en couche avec son enfant il y a bien longtemps, à Marseille. Il avait fui sa souffrance et le vieux monde en venant ici. Il est seul depuis dix ans, et je lui offre la joie de vivre...

Je vois disparaître la culture Caraïbe que j'avais connue, et j'ai participé du mieux que j'ai pu à son intégration en douceur, les premiers enfants mixtes apparaissent, ils sont magnifiques, et la plupart aimés par leur père. Il y a toujours du monde à la maison, et j'ai l'impression d'avoir des dizaines d'enfants, Joseph est radieux.

Il nous fait une magnifique maison, les années passent dans la joie...

Parfois, une tristesse s'empare de moi... et je pleure... Joseph ne me demande rien, et m'emmène toujours dans ces cas là un verre de vin d'ananas que je ne bois jamais...

Avec le temps, les Caraïbes sont considérés comme des Français, notre petite colonie prospère.

Quand une embolie pulmonaire emporte dans mes bras mon mari, je ne lui survis que de quelques semaines, je sais que tout va bien.

- *Et que j'ai fait ce que j'ai pu... Allez au [875](#).*

915

Le Coq nous paie un coup dans une auberge « Le p'tit Marseillais » et nous rentrons le soir par le grand canot avec une quantité astronomique de provisions, il y a déjà eu quatre voyages avant celui-là.

Enfin, nous quittons l'Europe...

Les semaines passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marins de faire un concert, tout le monde est ravi. Nous avons tous dansé et chanté.

Un autre événement marquant fut l'exécution d'un marin, on l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse. La première fois, il avait été mis à fond de cale pendant une semaine, j'm'en rappelle, mais cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire qu'on ne l'ait pas prévenu la première fois (le Second avait réglé ça en « interne ») le Capitaine a voulu faire un exemple.

Des rumeurs disent qu'il avait eu une relation avec le cambusier qui s'est mal terminé et que le cambusier s'est vengé. J'ai pas osé lui demander si c'était vrai, mais vu ce que j'ai vu dans la cale... C'est lui et Rolland qui vont participer à la punition.

Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, Coq ?

— Ça dépend, l'calfat a pas caréné le bateau depuis longtemps, ça fait parti de votre boulot, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque, tranchants comme des rasoirs, ça dépend comment tire ceux de l'autre côté, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, il va pas lui faire de cadeau, il va tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages, ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé, ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté, fin de l'épisode et du beau marin à la cicatrice. Mais chez les marins pour causer, ça cause. La punition a été trouvée trop lourde pour un simple vol et le cambusier et le Capitaine ont eu leur part de malédiction. Mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue...

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Alors le cambusier nous en donne un peu plus, mais il faut pas que ça se sache. Quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent. Apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre m'dit l'Coq, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, c'est d'accord, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

916

— Mahie, viens avec moi, c'est terminé.

— J'ai passé les quarante jours ?

— Non, tu en as passé six, mais en me demandant encore une fois quelque chose, tu as enfreint la règle, ce n'est pas grave, viens, c'est terminé.

— Mais...

— Viens...

Je sors avec elle, à la fois rassurée que tout soit terminé, et en même temps, je n'ai pas suivi l'épreuve jusqu'au bout, tant pis, tant mieux, je ne sais pas...

Kaiyo ne dit rien, moi non plus, mais je comprends que je ne serais jamais plus une Boyer, enfin, elle me dit que je pourrais repasser l'épreuve dans trois ans, une éternité. L'avenir me dira que je ne repasserai jamais l'épreuve.

— Est-ce que je t'ai déçu, Kaiyo ?

Elle ne me répond pas, elle me sourit, un peu tristement peut-être. C'est étrange, alors que je me suis sentie très proche d'elle, elle va devenir peu à peu comme une étrangère, et ce que j'ai vécu dans la grotte deviendra comme un rêve irréel. La vie en tous cas va continuer, je suis libre, mais elle ne viendra plus jamais me chercher, et moi non plus...

- *Si vous avez la clef blanche ou du milieu, enclenchez-la,*

Sinon :

- *Si vous n'avez pas mangé de chair humaine, **944***
- *Si vous avez mangé de la chair humaine, **926***

917

— Mon cœur est rempli d'oiseaux qui volent, Mahi.

Je l’embrasse, je suis sûre que j’arriverais à être une bonne femme pour Mayi et une bonne disciple pour Kaiyo.

Mayi fait la tournée de toutes les cases avec des calebasses remplies de vins d’ananas pour annoncer la nouvelle et commence un jeûne de purification avant la date de la cérémonie.

Piyoua, qui est restée ma meilleure amie, est folle de joie pour moi, elle m’aide à faire ma tenue de mariage, une robe et une parure de tête pleine de plumes d’oiseaux morts (les Caraïbes ne tuent jamais d’oiseaux, pour eux, ils sont la personnification de l’Icheiricou). Je suis excitée comme une première communiant.

Kaiyo vient me chercher pour faire une cueillette.

— Désolée Kaiyo, je dois préparer ma robe pour le mariage, je serais plus disponible après.

Elle me sourit, elle comprend tout à fait.

Enfin, le banquet est prêt, Kaiyo nous marie, on nous attache symboliquement les deux poignets, puis on nous fait une entaille au bras et nous mélangeons nos sangs, maintenant nous avons un bras en commun. De deux, nous devons faire un. Quand la Boyer appelle l’esprit de l’Icheiricou pour attirer son regard sur nous, j’ai vraiment l’impression qu’une force, une énergie, tombe sur nous deux.

Toute la tribu danse et chante jusqu’à tard dans la nuit...

Enfin, nous allons, mon mari et moi, mélanger nos corps et nos âmes dans ma nouvelle case. Mayi est un amant simple et fort, mais j’ai beaucoup de savoir-faire exotiques qui là encore, le remplissent de joie.

Nous passons notre temps à rire et à faire l’amour, je suis heureuse. Alors que nous revenons d’une escapade amoureuse, on me dit que Kaiyo me cherchait pour faire un rituel, et qu’elle est partie avec Youina, son autre disciple. Je me dis que ce n’est pas bien grave, nous aurons d’autres occasions.

Elle revient me chercher le lendemain, mais comme nous avons fait l’amour toute la nuit, je suis trop fatiguée, elle ne dit rien.

Nous sommes un jeune couple, attend un peu Kaiyo, bientôt, je serais plus disponible.

Quelques semaines après, ce qui devait arriver n’arrive pas, mes règles, je crois que je suis enceinte...

Je l’annonce à Mayi, il a les larmes aux yeux, mon dieu qu’il est mignon, il m’enlace encore et encore et m’aime encore plus que jamais, je souhaite à toutes les femmes enceintes d’être accueillies comme ça par leur mec, il faut dire qu’il n’a pas à réfléchir à comment il va nous nourrir ou arranger sa vie, tout est si simple...

Kaiyo, qui passe tout son temps avec Youina vient me voir et me dit :

— Tu es enceinte alors ?

— Oui.

— Es-tu heureuse ?

— Oui. Si tu veux, je peux garder ma journée de demain pour être avec toi.

— Non, non, je serais avec Youina, tu vas être très occupée maintenant.

— C'est vrai.

Nous ne nous disons plus rien, elle avait raison, je ne serais jamais Boyer, mais je m'en fous, je suis heureuse...

Les mois passent, je suis un peu inquiète, car mon ventre grossit vraiment, je vais voir Kaiyo qui m'annonce que j'ai sûrement des jumeaux et que tout va bien...

Merde, des jumeaux, je pleurs d'émotion, je ne sais pas si c'est parce que ça me fait peur ou parce je trouve ça génial d'avoir des jumeaux. Je le dis à Mayi qui est ravi, avoir des jumeaux est un signe de bénédiction de l'Icheiricou, toutes les autres femmes me le confirment.

Les hommes repartent encore à la guerre contre les Français, cette fois pas de perte, Mayi m'explique, ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil. Ils les ont mangés sur place, car ils étaient un peu trop loin d'ici, ce sont les tribus Caraïbes plus proches qui ont ramené des prisonniers vivants chez eux.

J'ai toujours du mal à m'imaginer ce peuple si génial se transformer en assassins cannibales nocturnes.

Le temps des pluies et des ouragans arrive, c'est impressionnant, trois huttes ont été arrachées par le vent, les hommes les reconstruisent aussitôt, il y a des averses délirantes. Les enfants sont ravis, une fois l'orage passé, d'aller patouiller dans les flaques, quand je pense que bientôt ce sera les miens.

Mon ventre est prêt à éclater, j'ai toujours mal au dos, mes pieds sont gonflés, Kaiyo, notre Boyer a toujours une bonne petite pommade ou boisson pour moi, qui, souvent, me soulage réellement et rapidement.

Et enfin, un soir, les contractions dont j'ai si souvent entendu parler me prennent, je perds mes eaux, Mayi va chercher Kaiyo. C'est sûr, c'est pour cette nuit... J'ai à la fois très peur, et j'ai déjà envie de pleurer de bonheur, Mayi me lance un sourire qui me donne toute la force du monde...

- *Allez au [837](#).*

Je descends, l'air est frais, des dizaines de chauves-souris me tournent autour, mais étrangement, je n'ai pas peur.

Par contre, au bout de quelques mètres, des araignées, de grosses araignées apparaissent, puis des serpents, de gros serpents ondoyants dans l'air, puis d'énormes insectes monstrueux, je vois même un singe à face rouge se moquer de moi.

Comme une bouée de sauvetage, je vois un passage qui ne s'enfonce plus, et même qui remonte légèrement, et j'y revois le Roi qui me fait signe de venir à lui.

Je le suis.

- *Allez au [934](#).*

Je continue à descendre, affrontant tous ces animaux grouillants.

- *Allez au [960](#).*

919

Dès que je lui donne, il me la prend et me la serre fortement, cela me fait mal, mais je n'ose pas crier. Il plonge son regard en moi, et je sens un mélange de désir et de fierté.

— Tu n'as plus rien à craindre, je te guiderai et tout va bien se passer dorénavant.

Une lumière tente de venir vers nous, mais le Roi la chasse.

— Avec moi, tu n'as pas besoin de ça !

Et il disparaît.

— Ne pars pas !

Je serais toujours avec toi !

Je me réveille dans la grotte, je me sens à la fois triste et rassurée, avec une boule dans l'estomac, mais aussi avec un sentiment de sécurité. En fait, je me sens encore petite fille, mais je sais que là-haut quelque chose veille sur moi...

Pourtant, je tombe malade, Kaiyo me retrouve grelottante de fièvre, je lui explique tout ce qui m'est arrivé. Elle me dit que je suis tombée sous le pouvoir d'un puissant esprit du monde du milieu. Elle m'ausculte, m'emmène des médecines, mais rien n'y fait, je vais mourir...

— Il faut que tu sortes, l'esprit s'oppose à la suite de ton initiation, et j'ai peur de te perdre si j'agis.

— Que pourrais-tu faire, Kaiyo ?

Je pourrais invoquer mon esprit animal, mais tu es tellement faible que j'ai peur que toute émotion te soit fatale.

Aidée par trois hommes, on me ramène au village. L'air frais me fait immédiatement du bien, et je sens déjà mes forces revenir.

Rapidement, je retrouve toutes mes forces, mais... je ne serais jamais Boyer. Par contre, je me rends compte que l'esprit me parle toujours durant les cérémonies et que la tribu l'écoute attentivement, car il est clair qu'il domine la situation...

- *Allez au [879](#).*

920

Nous pleurons dans les bras l'un de l'autre.

— Merci Mahie, d'accord, d'accord, merci...

J'aime cet homme plus que tout... *Marie gagne la clef de l'affection + 40.*

Mayi devient très occupé, il doit construire les cases de ses nouvelles femmes. J'ai pitié d'elles, elles ont des enfants, et les Français ont massacré une grande partie de la tribu.

Quelques jours plus tard, nous allons dans la grotte invoquer l'Icheiricou, c'est la merde, Youina n'est pas possédée, l'Icheiricou n'est pas venu, mouvement de panique générale. Mayi doit faire de grands efforts pour ne pas laisser le village céder à la panique.

Ses nouvelles femmes sont plutôt sympas et le mariage a lieu, c'est une sensation étrange que de voir son mari se marier avec des inconnues, même si je sais que jamais elles n'auront son cœur comme je l'ai. Elles ont une quarantaine d'années en moyenne, bien plus vieilles que nous, leurs enfants ont une dizaine d'années. J'essaie d'être avec elles la plus accueillante possible. Elles m'en sont reconnaissantes. Je découvre la joie d'être bonne.

Tout le monde fait un effort pour que la vie semble continuer comme avant, mais à part les enfants, le cœur n'y est pas. Nos hommes sont des tueurs, des vrais, ils ont tué, torturé et dévoré des dizaines de Français chacun, et cela leur porte sur les nerfs malgré la justesse absolue de leur cause. Les Français doivent nous voir comme des monstres, du coup, ils massacrent tout le monde maintenant...

Mayi commence à aller coucher chez ses nouvelles femmes, Loyouou et Kiyna, sans entrain, mais, il y va... je pleure, puis je me reprends, il y a si peu d'hommes...

Et puis un jour, ce que je craignais arrive, les hommes partent à la guerre et Mayi ne revient pas, notre chef, Mayi est mort. Ils ramènent son cadavre et préparent notre sacrifice et son enterrement.

Comme prévu, dans un flot ininterrompu de larmes, je prépare ma fuite avec mes enfants.

Je leur dis que je veux passer un dernier moment avec mes enfants dans la forêt avant de mourir. Je m'enfuis...

- *Allez au [909](#).*

921

Je rejoins la pirogue et nous rentrons au camp. J'ai l'impression que je peux encore sauver tout le peuple Caraïbe.

De retour au camp, j'organise un conseil de village dans la grande hutte principale où je leur annonce les intentions des Français. Je me découvre des talents d'orateur et de meneuse d'hommes, je galvanise tous les guerriers et des tonnes d'idées guerrières me viennent à l'esprit. Dès le lendemain, je m'entraîne aux arts guerriers Caraïbes.

Des guetteurs sont parsemés sur toutes les côtes pour voir arriver les bateaux français, ça marche, nous sommes prévenus tout de suite de leur débarquement.

Le premier soir de leur arrivée, nous les attaquons au petit matin après qu'ils se soient épuisés à construire le plus rapidement possible les fondations d'un fort.

Nous massacrons les guetteurs et commençons à les égorger dans leur sommeil.

Leur état-major et quelques hommes avaient dormi dans un des bateaux, les quelques coups de fusil de leurs hommes les réveillent, ils arrivent à fuir. Je vois Monsieur de Pourralié nous observer à la longue vue, je lui fais un bras d'honneur, je le vois marmonner quelques malédictions à mon encontre, qu'il crève.

Nous récupérons deux bateaux que nous faisons couler et des tas de fusils, huit canons, des vivres, des tas d'objets, nous avons tué cent cinquante hommes adverses, la moitié de leur armée, nous sommes ivres de sang.

Nous repartons à l'arrière avec notre butin.

Par un coup de chance, quelques vieux pirates qui ont échappé aux purges ont créé un petit camp de misère sur une plage de notre île, nous les enrôlons contre des femmes et du vin d'ananas, ils sont trop contents de nous aider contre les Français. Ils nous apprennent le maniement des armes modernes, deux d'entre eux, les plus jeunes, acceptent d'être nos espions dans le camp français. Ils arrivent à se faire enrôler pour Monsieur de Pourralié et nous envoient des informations sur les nouveaux débarquements français.

Nous rallions des esclaves en fuites, les deniers Caraïbes, des pirates déchus.

Nous empêchons plusieurs fois les Français de débarquer, et une étrange relation se crée entre moi et Monsieur de Pourralié, nous nous envoyons des lettres d'insultes par

tous les moyens, mais toujours avec un certain style. Nous devenons les deux meilleurs ennemis du monde.

Les Français arrivent enfin à débarquer et à s'installer avec huit cents hommes, mais nous leur avons préparé un piège. Nous avons construit un fort sur le bas d'une montagne, armé de canon, mais il n'y a à l'intérieur que cinq hommes. Les Français croient que nous sommes tous là, ils encerclent le fort et se préparent à un long siège, nous arrivons par derrière et les massacrons une dernière fois.

Monsieur de Pourralié m'envoie une missive disant que nous devons négocier la paix, que nous avons gagné. Il me demande de venir traiter directement en me donnant sa parole d'honneur qu'il ne me tuerait pas.

J'y vais avec mes meilleurs hommes, Mayi, notre chef de guerre et deux vieux pirates...

Tout mon corps s'est transformé, je suis forte, pleine de cicatrices (j'ai perdu un œil d'un coup de sabre), on m'appelle maintenant « Marie la Rouge » dans toutes les Caraïbes.

Les pourparlers se font devant le fort français, une centaine de mes hommes sont tout autour du point de rendez-vous.

Monsieur de Pourralié me propose un café, je l'accepte.

— Nous nous retrouvons enfin. Bravo « Marie la Rouge » ! Si j'avais su, vous ne seriez jamais repartie vivante de mon fort à la première entrevue. J'ai des ordres du nouveau régent, je dépense trop d'argent dans la guerre contre vous pour trop peu de résultats.

Sainte-Lucie doit être française, mais pas à n'importe quel prix. J'ai toute latitude pour négocier avec vous. Je ne demande qu'un fort et une petite colonie de trois cents colons, des cultivateurs et quelques artisans, vos conditions seront les miennes.
Marie gagne la clef de chef de guerre -18

Nous passons trois jours à négocier, le nombre de soldats français, la législation de l'île. J'impose des Caraïbes et des pirates à des fonctions importantes.

Quand je meurs d'une embolie pulmonaire quelques mois après, les Caraïbes ne sont pas colonisés, ils vont se transformer, certes, mais en gardant un vrai contrôle sur leur île... Cela durera le temps que cela durera, mais je quitte un peuple libre...

- *Allez au [875](#).*

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. Elle tombera amoureuse de cette civilisation et y restera de longues années.

Malheureusement, un groupe de chercheurs d'or massacra toute la tribu où elle se trouvait. Elle s'enfuit dans la jungle où elle finira folle.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

923

Je ne sais pas si j'ai bien fait de revenir en arrière, mais je n'ai pas la force de me battre contre mon mari alors que je suis enceinte, j'ai juste envie d'en profiter.

Mayi annonce son retour parmi les bouffeurs de cadavres et tout redevient comme avant. Il m'est reconnaissant de l'avoir libéré de sa promesse et me le rend bien...

Le bonheur revient, les Caraïbes sont extrêmement prévenants avec les femmes enceintes, je passe des heures à regarder la nature en caressant mon ventre, de nouveau le bonheur...

Le temps des pluies et des ouragans arrive, c'est impressionnant, trois huttes ont été arrachées par le vent. Les hommes les reconstruisent aussitôt, il y a des averses délirantes. Les enfants sont ravis, une fois l'orage passé, d'aller patouiller dans les flaques, quand je pense que bientôt ce sera les miens.

Mon ventre est prêt à éclater, j'ai toujours mal au dos, mes pieds sont gonflés. Kaiyo, notre Boyer a toujours une bonne petite pommade ou boisson pour moi, qui, souvent, me soulage réellement et rapidement.

Et enfin, un soir, les contractions dont j'ai si souvent entendu parler me prennent, je perds mes eaux, Mayi va chercher Kaiyo, c'est sûr, c'est pour cette nuit... J'ai à la fois très peur, et j'ai déjà envie de pleurer de bonheur, Mayi, me lance un sourire qui me donne toute la force du monde...

- *Allez au [837](#).*

924

— Mon cœur est rempli d'oiseaux qui volent.

Et ben, voilà...

Je l'embrasse, je suis sûre que j'arriverais à être une bonne femme pour Mayi et une bonne disciple pour Kaiyo.

Mayi fait la tournée de toutes les cases avec des calebasses remplies de vins d'ananas pour annoncer la nouvelle et commence un jeûne de purification avant la date de la cérémonie.

Piyoua, qui est restée ma meilleure amie, est folle de joie pour moi, elle m'aide à faire ma tenue de mariage, une robe et une parure de tête pleine de plumes d'oiseaux mort (les Caraïbes ne tuent jamais d'oiseaux, pour eux, ils sont la personnification de l'Icheiricou). Je suis excitée comme une première communiant.

Kaiyo vient me chercher pour faire une cueillette.

— Désolée Kaiyo, je dois préparer ma robe pour le mariage, je serais plus disponible après.

Elle me sourit, elle comprend tout à fait.

Enfin, le banquet est prêt, Kaiyo nous marie, on nous attache symboliquement les deux poignets, puis on nous fait une entaille au bras et nous mélangeons nos sangs, maintenant nous avons un bras en commun. De deux, nous devons faire un. Quand la Boyer appelle l'esprit de l'Icheiricou pour attirer son regard sur nous, j'ai vraiment l'impression qu'une force, une énergie, tombe sur nous deux.

Toute la tribu danse et chante jusqu'à tard dans la nuit...

Enfin, nous allons, mon mari et moi, mélanger nos corps et nos âmes dans ma nouvelle case. Mayi est un amant simple et fort, mais j'ai beaucoup de savoir-faire exotique qui là encore, le remplisse de joie.

Nous passons notre temps à rire et à faire l'amour, je suis heureuse, alors que nous revenons d'une escapade amoureuse, on me dit que Kaiyo me cherchait pour faire un rituel, et qu'elle est partie avec Youina, son autre disciple, je me dis que ce n'est pas bien grave, nous aurons d'autres occasions.

Elle revient me chercher le lendemain, mais comme nous avons fait l'amour toute la nuit, je suis trop fatiguée, elle ne dit rien.

Nous sommes un jeune couple, attends un peu Kaiyo, bientôt, je serais plus disponible.

Quelques semaines après, ce qui devait arriver n'arrive pas, mes règles, je crois que je suis enceinte...

Je l'annonce à Mayi, il a les larmes aux yeux, mon dieu qu'il est mignon, il m'enlace encore et encore et m'aime encore plus que jamais, je souhaite à toutes les femmes enceintes d'être accueillies comme ça par leur mec, il faut dire qu'il n'a pas à réfléchir à comment il va nous nourrir ou arranger sa vie, tout est si simple...

Kaiyo, qui passe tout son temps avec Youina vient me voir et me dit :

— Tu es enceinte alors ?

— Oui.

— Es-tu heureuse ?

— Oui. Si tu veux, je peux garder ma journée de demain pour être avec toi.

— Non, non, je serais avec Youina, tu vas être très occupée maintenant.

— C'est vrai.

Nous ne nous disons plus rien, elle avait raison, je ne serais jamais Boyer, mais je m'en fous, je suis heureuse...

Les mois passent, je suis un peu inquiète, car mon ventre grossit vraiment, je vais voir Kaiyo qui m'annonce que j'ai sûrement des jumeaux et que tout va bien...

Merde, des jumeaux, je pleure d'émotion, je ne sais pas si c'est parce que ça me fait peur ou parce je trouve ça génial d'avoir des jumeaux, génial, je le dis à Mayi qui est ravi, avoir des jumeaux est un signe de bénédiction de l'Icheiricou, toutes les autres femmes me le confirment.

Les hommes doivent repartir encore à la guerre contre les Français. Je pleure toute la nuit avant le départ de Mayi, qui fait ce qu'il peut pour me consoler. Je ne veux pas qu'il parte, et en même temps, j'ai bien conscience qu'il est obligé.

Il part, je n'assiste pas au départ, trop dur pour moi, je vais passer trois jours à l'attendre en me rongant les ongles, je ne sais pas comment font les autres femmes pour être si détendues. Elles ont confiance dans l'Icheiricou qui a donné sa bénédiction sur ce combat.

Enfin, ils reviennent, Mayi est vivant. Il m'explique qu'ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil.

Même si je ne suis pas Boyer, je suis tout de même le médium attitré du nouvel esprit, mais pour le moment, il ne revient pas, c'est l'Icheiricou habituel qui vient.

Enfin, les contractions arrivent, Kaiyo me fait respirer, elle est absolument sûre d'elle et calme, cela me rassure, je n'arrête pas de changer de position, couchée, debout, à quatre pattes, Mayi est là, présent, à sa place, il va chercher de l'eau tiède, me demande si j'ai faim, les contractions se rapprochent, ça fait mal, j'ai envie de crier, tout d'un coup la gentillesse de Mayi m'insupporte et je me mets à l'engueuler, Kaiyo m'encourage en riant :

— Crie, vas-y crie-lui dessus ! Il est là pour ça !

Je ne m'en prive pas, je l'engueule comme du poisson pourri, Kaiyo est en joie de me voir hurler, Mayi aussi, nous rions, le bébé pousse au col de l'utérus, je pousse, des mélanges de glaires et de merdes sortent de moi, mais je vous assure que je n'en ai rien à foutre, je donne la vie moi.

— On voit la tête, pousse Mahie, pousse.

Je pousse en hurlant de douleur et de plaisir, j'ai l'impression qu'une lumière blanche entre dans la case, Kaiyo aide à sortir le premier monstre, il est tout violet, merde, il est peut-être mort, non, il bouge, il ne pleure pas rien, Mayi le prend dans ses bras et mord le cordon pour le couper, le second arrive, je pousse un cri de samouraï, le premier est un garçon, le second me défonce le vagin, j'en ai marre, mais je pousse, encore et encore.

— Il arrive, pousse !

Enfin, j'ai deux petits garçons qui me dévorent les seins, l'un couleur français, l'autre couleur Caraïbe, tout de suite on me montre comment leur écraser un peu le nez durant la tétée à la mode Caraïbe.

Kaiyo a récupéré le placenta pour en faire un plat sacré que je mangerai plus tard avec Mayi, elle saucissonne le bout de cordon avec une plante, tout va bien. Par l'entrée de la case, je vois des tas de têtes nous regarder, des enfants et quelques femmes. Durant deux mois, tout le village va être à nos petits soins, c'est un rêve de bonheur et de joie...

Les enfants grandissent. Comme prévu, tout se passe bien, chose incroyable, je dois aussi nourrir un autre bébé dont la mère n'a pas assez de lait, si on m'avait dit qu'avec mes deux œufs au plat je nourrirais une tribu. Nous dormons tous ensemble dans une chaleur animale exquise, le temps passe, les enfants grandissent, la guerre continue.

Alors que nous sommes alliés avec les pirates depuis quelques mois, enfin l'esprit qui était venu à travers moi revient, il nous indique de rompre l'alliance avec les pirates, ce que nous faisons. Bien nous en a pris, car les pirates sont rapidement éradiqués par une alliance franco-anglaise, c'est la fin de leur règne.

L'esprit m'enjoint à apprendre le français à tous les Caraïbes et à cesser toutes guérillas contre les Français. Nous lui obéissons, de nombreux Caciques d'autres tribus Caraïbes suivent nos indications, les autres sont irrémédiablement massacrés par les Français. Assez rapidement, nous pouvons envoyer des diplomates maîtrisant bien le français au gouverneur local. Nous prenons soin de leur faire des habits les plus occidentaux possible. L'esprit nous conseille de devenir un vrai protectorat français, d'accepter une colonie.

Les Français débarquent avec le Père Albert, nous en faisons tout de suite un allié de taille.

Nous installons un camp Caraïbe à côté du fort, et proposons les nombreuses veuves comme femmes de soldats, pensant que c'est l'une des clefs de la paix. Tout le monde est d'accord. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. À nous deux, nous prenons soin que les femmes Caraïbes soient bien traitées. Après, il ne faut

pas rêver, les femmes deviennent les servantes des hommes. Mais finalement, rien ne change...

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement de bons bougres, et une forme d'amour se crée même dans certains couples mixtes. Après tout, les femmes Arawaks, par exemple, avaient bien changé de peuple avec une souplesse exemplaire.

L'île devient peu à peu une vraie colonie française où je continue d'apprendre aux Caraïbes le français, et à quelques Français le Caraïbe des femmes.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur sont alloués pour en faire des champs de cannes à sucre.

Il faut tout le temps négocier pour que les Caraïbes soient pris en compte, mais nous ne nous débrouillons pas trop mal, le gouverneur ayant bien compris que nous étions de bonne volonté et que tout le monde avait à y gagner

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où, très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Les années passent, nous feignons de changer de religion et de plus en plus à adopter les mœurs françaises. J'habite maintenant avec ma famille juste à côté du fort français. Nous prenons sous notre coupe de nombreux esclaves noirs pour faire vivre nos plantations. Nous sommes certainement ceux qui traitent le mieux nos esclaves de toute l'Amérique.

D'apparence occidentalisée, nous gardons nos racines. Kaiyo est morte, et avec elle beaucoup de nos savoirs, Youina est loin d'être de sa stature. Mais nous faisons toujours nos cérémonies durant lesquelles l'esprit me parle parfois.

Mes deux enfants apprennent les deux cultures et sont appelés à devenir des personnages importants des Caraïbes, l'un de mes fils, le Caraïbe, parle à l'esprit lui aussi. Moi et mon mari avons vécu le plus harmonieusement possible, même si le devoir nous a souvent éloignés. Marie *acquiert la clef des jumeaux* +22

J'ai trente-huit ans, mes enfants quinze, je me suis donnée corps et âme à mon peuple et à mes enfants, une oppression à la poitrine s'empare de moi, je meurs rapidement entourée des miens, Kaiyo m'aurait sauvé, je pense... en tous cas, j'ai fait du mieux que j'ai pu...

- Allez au [875](#).

Merci Marie, me dit le Père Albert, nous aurons besoin de vous.

Après l'installation forcée du camp Caraïbe à côté du fort, ils font un tirage au sort des femmes pour les soldats. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. Les femmes deviennent les servantes des hommes, finalement, rien ne change...

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement de bons bougres. Après tout, les femmes Arawaks, par exemple, avaient bien changé de peuple avec une souplesse exemplaire.

L'île devient peu à peu une vraie colonie française. Monsieur de Pourralié m'a fait construire une maison un peu en dehors du fort, j'accepte quelques esclaves noirs pour me seconder dans ma tâche.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur étant alloués. Je me fais aussi donner des parcelles pour cultiver de la canne à sucre, j'ai besoin de plus en plus d'esclaves. Monsieur de Pourralié, de qui je suis devenue la maîtresse, veille à ce que rien ne me manque.

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où, très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer. J'ai une quarantaine d'esclaves à mon service, je ne suis ni pire ni meilleur qu'une autre, plutôt meilleure à mon avis.

Je n'arrive pas à avoir d'enfant avec Monsieur de Pourralié, qui engrosse l'une de ses esclaves, nous l'adoptons, elle est magnifique.

Je vois disparaître la culture Caraïbe que j'avais connue, mais je n'ai plus aucun contact avec eux, ils disparaissent peu à peu comme race.

Monsieur de Pourralié s'éloigne de moi pour une plus jeune, normale, je me remarie avec le premier banquier à s'installer sur l'île, un vieil anglais protestant, ma sécurité est assurée. Je ne vois plus ma fille adoptive, de toute façon, je ne m'en suis jamais occupée, laissant ce soin aux nourrices. Je prends des amants parmi les esclaves noirs...

Parfois, une tristesse s'empare de moi... et je pleure...

- *Quand une embolie pulmonaire m'emporte, je suis seule, mon mari étant à Saint-Domingue pour affaire, j'aurais tellement eu envie d'avoir des enfants... Allez au [942](#).*

Les mois passent et j'ai une réputation de vieille fille puisque personne ne vient plus me demander en mariage, je connais maintenant parfaitement la langue, les danses, les us, je ne fais plus d'impair, je suis bien...

La situation politique par contre se dégrade. La défaite que nos hommes ont infligée aux Français avec les Caraïbes noirs et le traité de paix qui en a suivi n'a eu qu'un temps. Les Français, de nouveau en force, ne respectent plus leurs engagements et recommencent à prendre de nouvelles terres et à en massacrer les habitants.

Les guerriers font de plus en plus des expéditions punitives sanglantes contre les Français. Mais les Caraïbes noirs ont été exterminés et notre alliance avec les pirates a fait long feu. Des survivants d'autres tribus nous rejoignent, et notre chef, Meyopo a été tué. Ils ont réussi à ramener son corps et à l'enterrer dans sa case. J'ai assisté à une nouvelle coutume particulièrement choquante, toutes les femmes de notre Cacique, notre chef, ont été enterrées vivantes avec lui. Elles n'ont pas bronché. Soit elles sont folles, soit il y a bien des choses que je n'ai pas comprises.

Un malheur n'arrivant jamais seul, notre vieille Boyer, Kayo, a été retrouvée morte dans la jungle, apparemment un arrêt du cœur. Pour les Caraïbes, bien sûr, c'est la preuve que le Mabouya est là. Sa successeuse n'a pas été assez préparée, elle paraît bien jeune et inexpérimentée, malgré sa gentillesse et son dévouement.

Tous ces nouveaux événements sentent mauvais, et j'ai l'impression d'assister inexorablement à la fin d'une époque...

Mayi, mon ancien prétendant, est devenu le nouveau Cacique, il a maintenant sept femmes. Certaines sont des prises de guerre, et d'autres des veuves. Nous avons de moins en moins d'hommes parmi nous, par contre, notre cimetière en est rempli...

Tout cela m'inquiète et j'aurais aimé mieux étudier mes livres d'histoires pour savoir comment l'histoire se termine.

J'aimerais faire quelque chose pour faire basculer l'histoire avec mes seules forces. Puis-je changer le passé de mon monde ? En ai-je la force ? Suis-je même sur mon monde ou dans un monde parallèle ?

Je n'ai plus que de lointains souvenirs de ma famille, de ma fac, de mes amis, comme si tout cela appartenait à une autre vie...

L'ambiance s'est fortement détériorée au village, et la joie générale que j'ai bien connue est devenue rare...

Tellement de morts, de rage, d'impuissance...

Nos guerriers sont devenus sombres, ils ont tellement tué, torturé, apeuré... Les Français les prennent de plus en plus pour des diables, des empoisonneurs, des cannibales, tout cela est en partie vrai, mais les Français n'ont aucune parole, et il est

dur pour moi de ne pas les détester et de penser que chaque torture, chaque massacre, qui leur a été infligé, a été largement mérité.

- *Je décide de partir voir les Français pour prêcher la cause des Caraïbes. Allez au [824](#).*
- *Puisqu'il n'y a presque plus d'hommes, je me propose comme guerrière. Allez au [833](#).*
- *Je continue comme avant, et hasta la vista... Allez au [842](#).*

927

Quand je me suis réveillée, ou peut-être que je dormais encore, qu'importe, la grotte était éclairée par des nuages, je me suis levée, j'ai vu trois passages, l'un qui descendait, l'un qui s'enfonçait dans la montagne et l'autre, le dernier, qui montait.

Devant les trois sentiers, l'ombre d'un roi se dessina, un roi au visage qui me paraissait familier, il entra dans l'un des passages qui s'enfonçait dans la montagne et me fit signe de le suivre.

Avant de faire mon choix, j'observais à nouveau les trois passages.

Le premier, celui qui descendait, sentait l'air frais, et une vivacité s'en dégagait, je crus voir une chauve-souris y descendre, particulièrement grande, elle m'appela par le bas ventre, là où, hasard ou pas, j'ai tatoué une chauve-souris.

Le deuxième chemin, celui qui s'enfonçait dans la montagne, me semblait étincelant, glorieux, plein de fierté et de courage, j'y sentais une volonté impérieuse, un grand pouvoir. J'y crus revoir le roi, il m'appela par la tête, et par le bras.

Quant au troisième, celui qui montait, il me semblait d'un calme souverain, lumineux, si lumineux, d'une chaleur douce et enveloppante, j'y crus voir un ami, je ne sais lequel, mais un ami, il m'appela par le cœur.

- *Je prends le chemin qui descend. Allez au [918](#).*
- *Je prends le chemin qui s'enfonce. Allez au [934](#).*
- *Je prends le chemin qui monte. Allez au [945](#).*
- *Je ne bouge pas, je n'ai pas besoin de guide. Allez au [950](#).*

928

Les araignées ne fuient pas à mon approche, je me mets à côté d'elles, attendant que quelque chose se passe, mais rien, comment fait-on pour avoir son guide animal dans ces mondes ? Je n'en sais rien...

Je décide de rester le temps qu'il faudra avec ces bestioles pour qu'elles m'adoptent, mais rien ne se passe.

- *Je me réveille dans la grotte. Allez au [947](#).*

929

— Très drôle.

— Pardon...

— Je dis très drôle, comment pourrais-tu penser une seule seconde que tout cela pourrait t'arriver ? Il faut atterrir petite, personne ne peut soigner tout le monde, et d'ailleurs, ce n'est absolument pas souhaitable, ciao.

— Quoi ?

— Ciao !

Mes ailes prennent feu, je tombe. Mon Dieu, je tombe...

- *Je me réveille en sursaut et en sueur dans la grotte. Allez au [947](#).*

930

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. Elle tombera amoureuse de cette civilisation et y restera de longues années.

Malheureusement, un groupe de chercheurs d'or massacrera tous les hommes de la tribu où elle se trouvait, et prendront comme femmes les survivantes.

Voulant partager leur sort, elle épousera l'un des chercheurs et exploitera avec lui une mine dont elle héritera à sa mort. Sans successeur, la mine reviendra à un gros trust international.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

931

— Oui, Mahie, je suis d'accord, oui.

Nous décidons d'attendre une nuit pour préparer nos affaires, nous partirons avec les deux autres femmes et leurs enfants, huit en tout. Nous avons hésité à partir avec d'autres hommes et leurs femmes, mais nous avons décidé que moins nous serons, plus nous aurons de chance de survie. Nous partons au petit matin nous réfugier dans les montagnes, au début d'une source.

Le voyage est long et laborieux, les enfants se plaignent souvent, et porter nos enfants de trois ans sur des kilomètres n'est pas une mince affaire. Nous bivouaquons souvent. Tout le monde se sent un peu coupable d'avoir abandonné le reste de la tribu, mais à la guerre comme à la guerre.

Au bout de trois jours, nous trouvons enfin un endroit convenable, si ce n'est que nous n'avions pas vu une immense fourmilière de fourmis rouges juste à côté. Nos deux grands enfants sont recouverts de piqûres, et personne parmi nous ne connaît vraiment bien la médecine locale. L'ambiance commence à devenir lourde, mais je ne mets pas en question notre décision.

Le lendemain, nous repartons et trouvons un autre endroit, moins agréable, mais sans parasites. Mayi se met immédiatement à la construction d'une hutte, je prends garde à ce qu'elle se voit le moins possible.

Peu à peu, nous nous installons. Mayi part de plus en plus souvent à la chasse avec les deux grands garçons, nous laissant seules avec les Jumeaux, nous nous ennuyons. J'ai dû mal à ne pas me disputer avec les autres femmes sur les détails de notre quotidien. C'est étrange, avant, cela nous était inconnu.

Il y a eu un clash, pour une histoire idiote de nombre de nuits à dormir avec Mayi, je me suis battue avec Loyouou, carrément, les enfants sont horrifiés. Je crois que c'est les trois jours ininterrompus de pluie qui nous ont portés sur les nerfs. En tout cas, je regrette de plus en plus d'avoir emporté avec nous les deux autres femmes, au début je trouvais ça sympa, mais maintenant, je ne peux plus les voir en peinture.

Les enfants le ressentent et deviennent insupportables, je demande à Mayi de me construire une hutte pour moi et les enfants. En me la construisant, il se casse le bras, nous lui mettons une attelle, et les travaux sont repoussés. Je décide de faire la hutte moi-même sous ses conseils. Les deux autres femmes le prennent mal, la situation devient insupportable. Mayi part durant trois jours tout seul sans nous prévenir, nous rejetons la faute les unes sur les autres. Les enfants des autres épouses me détestent maintenant ouvertement et ne veulent plus jouer avec mes enfants, je craque et me mets à pleurer, je veux partir, un des jumeaux tombe gravement malade et personne ne sait quoi faire.

La gravité de la situation nous calme, et la solidarité se remet en place, c'est comme si mon enfant avait pris sur lui toute notre négativité, et, à travers sa maladie, avait cherché à nous ressouder.

Nous recréons un clan à peu près équilibré, et mon enfant survit, je remercie Dieu, mais j'en ai marre, je suis fatiguée, cette vie ne me convient pas...

Un soir de grande nostalgie, je rentre dans ma couche sans vérifier s'il y a un scorpion ou un serpent, un réflexe de base, je suis piquée, j'ai l'impression d'une intense brûlure et de millions de petits piques qui me transpercent la cuisse droite, j'éjecte la couverture et vois le scorpion fuir, je me mets à trembler, je sais que je n'ai plus que quelques heures à vivre, je commence à saliver abondamment... Kaiyo m'aurait sauvée, elle.

Tous les autres viennent me voir, incapable de faire quoi que ce soit, je souhaite bonne chance à mes enfants et plonge dans un délire psychotique...

- *Allez au [911](#).*

932

Je ne peux pas m'empêcher de hurler de plaisir, et je ne sais pas si c'est par jouissance ou si c'est pour montrer à tout le village qu'il est avec moi et qu'il me rend heureuse. Une fois la première saillie terminée, je le retiens, encore et encore, sans cesse...

Les jours passent, j'ai l'impression que les regards des autres Caraïbes ont changé depuis que je suis la femme du chef, ils sont plus respectueux. Je me refuse à faire les travaux quotidiens, j'estime que ce n'est plus à moi de les faire, personne ne me dit rien.

Les autres femmes de Meyopo sont, il faut bien l'avouer, plutôt sympas, la plus jeune, la Caraïbe, Faayo, est très discrète, c'est elle qui se tape la toilette matinale de son mari, l'enduire de rocou et lui faire sa natte. C'est elle aussi qui fait le plus de taches ménagères, une vraie Caraïbe. L'ancienne prisonnière Arawaks, Louyou, tient à sympathiser avec moi. Elle me parle de son ancienne tribu, je me rends compte qu'elle fonctionne de façon très proche de celle des Caraïbes, même méthode de pêche, de chasse, de nourriture, même séparation des taches entre hommes et femmes, mais leurs maisons diffèrent, celles des Arawaks sont plus complexes, elles ont un étage, et leur religion n'est pas la même non plus, ils ont des dieux avec de vraies personnalités et de vrais domaines de prédilections. Ils ont aussi un jeu de balle qu'elle veut m'apprendre. Mais c'est trop dur, il ne faut toucher la balle de caoutchouc ni avec les mains ni avec les pieds et l'envoyer dans le camp adverse.

Même si elles sont sympas, je ne peux pas m'empêcher de les considérer comme des femmes de seconde zone, car je me considère comme la première femme du chef, et le fait que personne ne me dise rien quant aux taches ménagères me conforte, surtout que je suis la première à tomber enceinte...

Du moins, je le crois. Mes règles sont très en retard, je vais voir Kayo, notre Boyer, elle me dit d'attendre encore avant d'annoncer la bonne nouvelle.

Au lit, j'essaie d'être la meilleure amante possible, sachant que le cœur des hommes se trouve dans leurs sexes, mais Meyopo ne vient pas me voir plus pour autant, soit il ne veut pas rendre jalouses les autres femmes, soit elles font la même chose que moi, pourtant, je lui ouvre tous les trous qu'offrent la nature.

Un noir (un nègre quoi) est venu voir la tribu, on m'explique que les noirs ont été emmenés de force loin de leur pays et qu'ils se sont révoltés. Il y en a toute une tribu dans une autre île qui s'est alliée avec les Caraïbes, on les appelle même les Caraïbes noirs. Ils viennent nous apprendre que les Français sont de plus en plus nombreux et nous proposent une alliance pour faire une expédition punitive. Après une cérémonie dans la caverne où l'Icheiricou a été invoqué, les hommes partent, mon mari à leur tête.

Je reste la plus digne possible, montrant bien au peuple que je n'ai pas peur pour mon homme.

Mon ventre a un peu grossi, et, en accord avec la Boyer, je pourrais annoncer officiellement à Meyopo que je suis enceinte de lui à son retour. Je n'en dors plus de fierté.

Louyou, l'a deviné, elle me donne des tas de trucs Arawaks pour que ma grossesse se passe bien, elle n'est pas jalouse, ou alors, elle le cache bien.

Les hommes reviennent victorieux, Meyopo a leur tête. Cette fois, pourtant, il y aura quelques morts chez nous, trois. Les cadavres qui ont été ramenés sont mis dans un hamac et enterrés dans leur hutte, plus personne n'y entrera.

Nous torturons et mangeons les quelques prisonniers français.

J'annonce enfin la nouvelle à Meyopo, il est fou de joie. Le lendemain, il fait la tournée des huttes avec du vin d'ananas pour annoncer la nouvelle. Il veut préparer une fête, les femmes du village s'activent, sauf moi.

Il vient me voir.

Mahie, tu sais à quel point l'Icheiricou à travers toi me comble de fruits, mais pourquoi n'aides-tu jamais pour la nourriture. Faayo et Louyou et toutes les femmes du village préparent la fête, et toi, tu les regardes comme si tu étais malade. Je voudrais que tu aides les autres comme une femme doit le faire.

- — *En tant que femme du chef, je n'ai pas à me conduire comme une esclave. Allez au [828](#).*
- — *En tant que chef du village, je ne peux que t'obéir, je les aiderais. Allez au [836](#).*
- — *Pourquoi ce sont toujours les femmes qui doivent tout faire, les hommes devraient en faire autant que nous. Allez au [846](#).*

Charles revient alors que je me laisse séduire par un officier qui est en train de m'expliquer que c'est lui qui doit envahir définitivement Sainte-Lucie, l'île d'où je viens. Il est assez charmant et je me laisse gentiment dévorer des yeux. Il faut dire que Charles m'a acheté une très jolie robe bleue foncée, qui malgré ma poitrine assez plate, me met tout de même en valeur. Charles arrive jaloux comme un coq, je me demande un moment s'ils vont se battre en duel, c'est l'époque non ?

Mais Charles me présente immédiatement comme sa future femme, ce qui calme les ardeurs de mon joli officier. Nous mangeons enfin et j'avoue que je suis la plus belle de la soirée, je me rends compte que cela rend, pour les autres, Charles d'autant plus intéressant. Je me rends tout d'un coup compte du pouvoir que donne aux hommes le fait d'avoir une belle femme, et, du coup, du pouvoir que peut avoir une belle femme.

Effectivement, nous nous marions deux mois plus tard, sans qu'il me touche avant, bien entendu. Nous nous marions à l'église, bien entendu, ce qui me fait bizarre, je ne sais même pas le « Notre Père ». C'est l'événement mondain de l'île, et tout le gratin participe au mariage.

Enfin, il couche avec moi, c'est un très mauvais amant, mais je l'éduquerais à ma façon. Il n'y a pas que des désavantages de venir d'un autre siècle, mais bon, quel rustre au début.

Charles a été officieusement missionné par le gouverneur pour commercer avec les pirates. Les pirates effectivement sont une grosse puissance locale, et n'arrivent pas forcément à écouler toutes les marchandises volées. C'est mon mari qui les négocie à un prix défiant toutes concurrences pour les revendre aux trafiquants hollandais. Tout cela sous mes conseils avisés, bien sûr. Tout le monde y trouve son compte, car le fait de négocier avec les pirates nous garantit aussi qu'ils ne pilleront pas notre ville. Bien sûr, tout cela doit rester caché.

Quand la paix se fait sur le continent, le roi, en accord avec les Anglais et les Hollandais, demande expressément de régler le problème des pirates. Mon mari participera à leur éradication en leur tendant plusieurs pièges sous couvert de trafic. Les pirates seront pendus et leurs cadavres laissés un mois à pourrir à l'entrée du port. Ils ne sont plus assez puissants pour faire des représailles.

Moi, je tombe enceinte au grand plaisir de mon mari, mais malheureusement, l'enfant mourra en couche. Personne n'est surpris, c'est très courant à l'époque.

C'est étrange, une certaine amitié se crée entre moi et mon mari, qui peu à peu vieillit comme du bon pain. En France, le Roi Soleil meurt, et son fils est trop jeune pour régner, c'est la régence. La politique locale est perturbée, le gouverneur perd de son

pouvoir, le lieutenant général, lui, devient tout puissant, et, manque de chance pour nous, il lorgne nos richesses. Il fait un procès à mon mari pour avoir commercé avec les pirates et trafiqué avec les Hollandais plutôt qu'avec la compagnie des indes occidentales, les marchands français. Nous sommes ruinés, et tous nos anciens amis s'éloignent de nous comme de la peste. Nous nous soutenons, et, étrangement encore, cela solidifie notre relation.

Nous recommençons dans une petite plantation de canne à sucre avec quelques esclaves. Je retombe enceinte, mais je suis trop vieille, et la médecine inexistante...

C'est après l'accouchement que je me sens partir, je suis à quelques mètres au-dessus de mon corps, couvert de beaucoup trop de sang, je vois mon mari serrer ma fille et demander avec urgence une nourrice négresse, il pleure, la sage femme referme mes yeux. Une négresse de vingt et un ans qui vient d'avoir un enfant arrive, elle s'appelle Marie, c'est amusant, elle a le même nom que moi, elle met ma fille au sein, et, je sais... je sais... qu'elle survivra...

Adieu...

- *Allez au [875](#).*

934

Dès que je suis ce chemin, je suis remplie d'espoir, je sens que ce que j'attendais depuis que je suis toute petite fille va enfin arriver, j'ai envie de pleurer comme une gamine, des frissons me parcourent le corps.

Les murs se mettent à étinceler d'or et de diamant, je me sens poussée, des paillettes de lumières tombent sur mes cheveux, j'ai l'impression d'être une élue, une princesse, que rien ne peut me résister. Soudain, je ne peux plus avancer, je reste bloquée, et je sens que je n'arrive plus à respirer...

Le roi s'approche de moi... comme j'ai l'impression que je le connais... ça y est, je suffoque, il me tend la main, pour me sauver, il a un regard implacable, mais je sens que c'est ma seule solution pour m'en sortir.

- *Je prends sa main. au [919](#).*
- *Je ne la prends pas. au **969**.*

935

Le bateau se stabilise à quelques mètres, il est un peu plus petit que le nôtre, nos deux ponts arrière sont côte à côte, le Capitaine de l'autre bateau prend un porte-voix et gueule à notre Capitaine :

— Nous allons prendre possession de votre bateau, rendez-vous immédiatement et le pire sera évité !

Après avoir dit ça, les sabords du vaisseau adverse tombent d'un coup et laissent sortir une dizaine de canons.

— On va leur tirer dessus nous aussi ?

— Non, j'en crois pas, nos canons ne sont pas chargés, on va se faire massacrer.

Une vague d'agitation et de peur suspend le temps sur notre bateau. Notre Capitaine prend lui aussi un porte-voix.

— Qui êtes-vous ?

— Capitaine Hornigold, ancien corsaire du Roi et pirate par nécessité !

— Vous trahissez votre Roi !

— C'est lui qui nous a trahis, une fois la guerre terminée, il nous a laissés à l'abandon, nous devons bien gagner notre croûte !

Un tir de fusil retentit, notre officier tombe un fusil à la main.

— Regarde, c'est leur moucheur qui l'a vu, là-haut, il devait vouloir viser leur Capitaine.

Je regarde en haut des mâts adverses, une bonne dizaine d'hommes nous surplombe un fusil à la main.

— Dîtes à vos hommes de baisser les armes et de les regrouper au centre du tillac !

— Baissez les armes et faites ce qu'il dit ! Nos canons ne sont pas chargés, si ces forbans tirent nous coulerons en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! Que voulez-vous ?

— Votre bateau ! Allez les gars à l'abordage !

Soudain, une volée de grappins se met à jaillir pour s'accrocher à nos drisses, une horde de pirates se retrouve sur notre pont. Nous reculons à l'arrière dans un chaos innommable. Immédiatement, armés de sabres et de pistolets, ils rassemblent les officiers et les gardes au centre.

— Nous ne ferons rien au simple marin, ne vous en faites pas, nous sommes de votre côté. Est-ce que tous vos officiers et gardes sont là ?

— Non, regardez, il en manque un !

— Ramenez-le !

Je tremble comme une feuille, paralysée par la situation, merde, des pirates. Le Capitaine adverse arrive à son tour, il est impressionnant, c'est une masse. Le visage couturé, il a une cinquantaine d'années et semble adulé par son équipage. Il prend la parole :

— Équipage de l'Étoile Royal, rassurez-vous, vous serez tous sains et saufs et nous ne volerons pas votre solde, par contre, nous prendrons tout le reste ! Nous pirates, nous nous révoltons contre ce Roi criminel qui se sert des pauvres gens pour les rouler dans la farine ! Nous avons choisi la liberté et la mer ! Si vous voulez rejoindre nos rangs, vous serez les bienvenus. Chez nous, le Capitaine est choisi par l'équipage et à l'équipage, il doit rendre des comptes ! Chez nous, le butin est partagé à part égale ! Chez nous, la loi est la même pour tous et c'est nous qui l'écrivons ! Ni les curés ni les hommes de loi, qui sont toujours du côté des puissants ! Mais si vous voulez repartir, libre à vous. Quant à vos officiers, nous allons faire leur procès et décider de leur peine. S'ils ont été bons avec vous, ils repartiront vivant, s'ils ont été cruels, nous leur rendrons œil pour œil et dent pour dent ! Rapprochez le Capitaine.

Ils emmènent le Capitaine, son visage de veille souris rongé par la colère et la dignité.

— Alors que vaut ce Capitaine ?

— C'est un criminel, il a tué un marin pour un bout de pain et une bouteille d'eau !

— C'est vrai ?

— Le vol ne doit pas être toléré sur...

— Tais-toi ! Tu as tué un homme pour deux fois rien, tu subiras le même sort.

— C'est l'ambulancier et l'ambulancier qui l'ont dénoncé ! Qu'ils crèvent aussi !

— Allez les chercher !

On les dégotte en fond de cale, on les ramène de force, le ambulancier fait pitié à voir, quant au ambulancier, Rolland, il hurle des malédictions, les yeux exorbités. Déchaîné, il arrive à jeter trois hommes à terre, traite les pirates de mécréants voués aux flammes de l'enfer. Une balle dans le crâne le fait taire à jamais et ramène un calme sanglant.

— Jetez-le à la mer ! Et le Premier lieutenant, mérite-t-il la vie sauve ?

— Non, hurlent des excités, il a laissé faire, pis le Second aussi, il a pas défendu ses marins !

Baptiste court vers le Premier lieutenant et parle, mais les hurlements le couvrent.

— Laissez-le parler !

— Le Premier lieutenant est un homme bon, il m'apprend à lire et à écrire, il a essayé de défendre...

— C'est son giton, qu'il se taise !

— Je ne suis pas son giton !

Des hurlements couvrent sa voix, Baptiste est paralysé par la colère.

Taisez-vous ! N'y a-t-il que son giton pour le défendre ?

- — *Non, il y a moi ! Allez au [958](#) (choix obligatoire si vous avez la clef du secret ou du matelot).*
- *Je me tais. Allez au [964](#).*

Je sors de la grotte, portée par Iyuka et Meyopo, je suis d'une extrême faiblesse, et pourtant, je ne me suis jamais portée aussi bien.

Tout le village est là pour m'accueillir, c'est une joie immense de les retrouver, j'avoue que je suis fière de moi.

Les jours passent, on prend extrêmement soin de moi. Mon estomac prend peu à peu l'habitude de remanger, et chaque repas est une fête. Je marche beaucoup pour retrouver mes muscles, il faut dire que c'est un vrai squelette qui est ressorti de la caverne, un squelette lumineux. Il est clair maintenant que je serais la nouvelle Boyer.

Kaiyo m'enseigne toutes les plantes, et je découvre mon nouvel instinct. Dès qu'il s'agit de soigner, je suis d'une sûreté absolue. J'apprends à entrer en transe en chantant. Là aussi, je maîtrise maintenant parfaitement les trois langues, même celles des hommes, à leur grande surprise. Je ne sais pas comment je fais, mais c'est ainsi. Une autre chose encore, je suis d'un calme à toute épreuve, chose que je n'aurais pas cru possible.

Les mois passent, je ressens le besoin d'un homme pour mon corps de femme, je finis par accepter les avances de Mayi, le jeune homme qui voulait de moi. Nous nous aimons très rapidement et intensément, nous rions et faisons l'amour. Par contre, déception tout de même, je ne tomberai jamais enceinte, peut-être les conséquences de mon jeûne, qui a été tout de même d'une grande violence contre mon corps. Mais cela n'est pas grave, car ici, nous sommes les parents de tous les enfants.

La situation politique par contre se dégrade. La défaite que nos guerriers ont infligée aux Français avec les Caraïbes noirs et le traité de paix qui en a suivi n'a eu qu'un temps. Les Français, de nouveau en force, ne respectent plus leurs engagements et recommencent à prendre de nouvelles terres et à en massacrer les habitants.

Les guerriers font de plus en plus d'expéditions punitives contre les Français. Je les enjoins au moins de cruauté possible et de laisser vivre les femmes, les vieux et les enfants. Je suis écoutée, je sais que c'est ce qu'il faut faire.

Les Caraïbes noirs ont été exterminés et notre alliance avec les pirates a fait long feu. Des survivants d'autres tribus nous rejoignent, et notre chef, Meyopo, a été tué. Ils ont réussi à ramener son corps et à l'enterrer dans sa case. Là encore, j'ai empêché que toutes les femmes de notre Cacique, notre chef, soient enterrées vivantes avec lui.

Un malheur n'arrivant jamais seul, notre vieille Boyer, Kaiyo, a été retrouvée morte dans la jungle, apparemment un arrêt du cœur. Mais je suis prête, nous organisons une grande cérémonie pour elle, et c'est étrange, mais depuis qu'elle est morte, jamais elle n'a été aussi présente dans mon cœur.

Les Caraïbes se reposent sur moi, je suis devenue très importante pour eux.

Mayi, après une réunion des hommes à laquelle je n'ai pas voulu participer a été élu le nouveau Cacique, j'accepte qu'il prenne d'autres femmes, vu le nombre de veuves. Cela ne nous posera presque aucun problème dans notre couple. Nous avons de moins en moins d'hommes parmi nous, par contre, notre cimetière en est rempli...

Mais j'ai confiance, totalement confiance.

Parfois, je pense avec tendresse à ma vie d'avant, en France... tout cela me paraît une autre vie.

La guerre quasi permanente devient un vrai problème. Un soir, j'invoque mon esprit, le message est clair, je dois aller rencontrer les Français. Après m'être fait faire une robe décente, j'y vais, accompagnée en pirogue par un guerrier

depuis qu'ils ont chassé les pirates de l'île d'à côté, ils y ont fait un camp, je suis persuadée qu'ils vont bientôt venir en force sur notre île et que ce sera la fin si je ne fais rien.

- *Enclenchez soit la clef de l'ange, soit la clef de la chauve-souris.*

937

Je vais le voir, tout excitée par mon choix. Le fait qu'il soit le chef, il faut bien l'avouer, me donne un frisson particulier. Les hommes de pouvoir fascinent, même à poils et enduit de poudre rouge.

— Meyopo, est-ce que je pourrais te parler ? Me voudrais-tu pour femme ?

Il me regarde, il est beau. Après m'avoir jugée quelques instants du regard, il me met la main sur l'épaule et me dit :

— Je vais voir la Boyer lui demander son avis, mais avoir une étrangère comme femme emmènera l'Icheiricou sur toute la tribu, et, tu es belle comme un oiseau.

Mon corps est en fusion. Il va voir Kayo, la Boyer, ils se retirent tous les deux faire je ne sais quelle divination. Une petite heure après, il revient.

— Kayo a interrogé les os de mes ancêtres, ils sont d'accord, tu seras ma femme.

Je tremble de satisfaction, je regarde Meyopo, mon futur mari, le chef. J'ai soudainement envie de le sucer, oui, de le sucer, là, devant tout le monde, mais j'attends.

Meyopo me présente officiellement à ses autres femmes, les prisonnières Arawaks, Loyouou et Kiyna, il me présente aussi sa première femme, une charmante Caraïbes de dix-sept ans, Faayo, elle n'est qu'obéissance envers son mari, surtout qu'elle n'a pas encore eu d'enfant.

Meyopo va faire le tour des huttes avec unealebasse de vins d'ananas pour annoncer la nouvelle et la fête, ensuite, il me construit ma maison, oui, ma maison... Le fait qu'il me fasse ma maison me rend encore plus amoureuse...

Une fois la maison terminée, nous pouvons préparer la fête. Piyoua m'aide à créer une parure aux milles plumes d'oiseaux, nous choisissons de multiples bijoux, la date fatidique approche, je désire de plus en plus ardemment Meyopo.

Une chose étrange, je ne ressens aucune jalousie de la part des autres femmes, ni des siennes, ni de celles du village.

Enfin la cérémonie, les danses, les chants matrimoniaux, nous sommes attachés symboliquement par un poignet tous les deux. Ses trois autres femmes nous servent durant tout le repas en baissant les yeux, c'est la coutume, et ma fois, elle n'est pas désagréable. Je ne sais pas si j'étais à leur place si je le prendrai si bien...

Enfin, Meyopo me prend par la main et m'accompagne chez nous, je dois rappeler qu'il n'y a aucun sexe chez les Caraïbes avant le mariage, mais après...

- *C'est un très bon amant sans tabou... Allez au [871](#).*

938

Mon Dieu, que ma mère ne soit jamais au courant, je suis en train de branler un marin pédé.

— C'est bon Florent, vas-y, accélère, mets-y de la bave.

Il me serre le bras, je me crache dans la main et j'accélère, finissons-en au plus vite, il pousse un gémissement et décharge, la porte s'ouvre, panique, le cambusier nous observe en tendant sa lanterne.

— Hé, hé, je vous y prends bande de petits salops, continuez et toi, suce-moi, je vous donnerai des gâteaux des officiers.

Mon Dieu, c'est trop pour moi, je le pousse et m'enfuis, toute rouge, et le cœur battant. Je remonte, merde, j'espère qu'il ne va pas me dénoncer, je suis écoeurée, apeurée, en haut, la fête bat son plein, mais je n'arrive pas à en profiter.

Avant la fin du concert, mes trois comparses remontent, ils ne s'assoient pas à côté de moi et se foutent de ma gueule, du moins, j'en suis à peu près sûre. À partir de ce moment, nous nous éviterons. Et Dieu merci, le cambusier ne me posera pas de problèmes.

- *Allez au [962](#).*

Nous ressortons, je suis rouge de honte, meurtrie, le visage rempli de pleurs, je vais me débarbouiller et me mettre dans le hamac, le salop, la haine emplit mon esprit et j'imagine mille façons de me venger, puis, je me planque dans un coin pour sangloter silencieusement.

Merde, le salop. Loarn a repris son quart, cet enculé, qu'est-ce que je vais faire ?

Je pense que la prochaine fois qu'il me fera descendre, je vais trouver un couteau et lui couper la gorge, je passe mon après-midi à ruminer et sangloter, en même temps je suis honteuse du plaisir que j'ai pris, de cette sexualité sauvage et violente. La vie est trop compliquée. C'est l'heure du repas.

Ils rythment nos journées, et je peux vous dire qu'ils sont très très importants, surtout celui du soir, car nous avons autre chose que des biscuits, mais de la viande salée avec soit du riz, soit du mil bouilli, soit des légumes secs en purée, soit... rien d'autre en fait...

Les marins chantent souvent, il y a des chants pour chaque manœuvre dont le rythme correspond à l'effort souhaité, chants à hisser les voiles, à virer l'ancre, chants de gaillard avant, etc., etc., et puis, des histoires, des histoires de marins et de combats navals. Beaucoup de marins fument la pipe ou chiquent le pétun (du tabac), mais en avoir est considéré comme un petit trésor.

Sinon, il y a des clans, les Bretons restent plutôt entre eux, et on ne comprend jamais trop ce qu'ils racontent, il y a aussi le clan des artisans, le clan des militaires, le clan des autres marins, et le clan des chefs.

Le travail au grand air me fait du bien, j'évite le regard de Loarn, qui rentre le soir pour s'écrouler dans le hamac, épuisé. Je prends mon quart de nuit.

À ma grande surprise, je commence à aller mieux, le grand air, les manœuvres, les chants...

Loarn me fout la paix quelques jours, j'ai réussi à voler un couteau que j'ai planqué dans la salle d'ancre, un coin spécial que je trouverais facilement.

Mon corps n'est que souffrance, mains écorchées, dos ruiné, muscles douloureux, souvenir du viol, mais, en même temps, je sens mon corps se renforcer, et cela me plaît. Loarn ose enfin revenir me voir, tu vas voir toi aussi, mon salop ! Je vais te tuer.

— Viens avec moi.

Je le suis, nous redescendons en fond de cale dans la salle des ancres, dès que nous y sommes il m'attrape violement les cheveux et me fait mettre à genoux.

— Au travail matelot !

Puis il me relève et me retourne. Je sais que je n'ai qu'à tendre le bras pour récupérer le couteau et le tuer. Je ne le fais pas, j'ai l'impression de mener le jeu, d'être maître de la situation, cela décuple mon plaisir. À la fin, nous nous embrassons longuement.

— C'est quoi ton prénom de fille ?

— Marie.

— Comme la vierge.

Il dit ça sans se moquer, comme une réflexion. Nous remontons, je ne l'ai pas tué, je ne sais pas ce qu'il lit dans mon regard, mais, là encore, il ne reviendra pas durant plusieurs jours.

Un marin qui se moquait de tout le monde a dû se moquer de la mauvaise personne, et un matin, on l'a pas retrouvé, ses potes disent qu'une de ses victimes l'a balancé à la flotte. Le Quartier-maître a bien fait une petite enquête, mais a terminé en disant qu'il l'avait bien cherché et qu'il foutait la merde. Ça calme bien ses potes. Je sais que ce bateau peut être violent, je le sais...

Le bateau a fait escale à Bordeaux avant de traverser l'Atlantique, mais les marins comme moi, c'est-à-dire forcés, n'ont pas eu le droit descendre.

Je n'ai plus le mal de mer et commence à savoir les bases de marins. Même si on me donne des choses à faire plutôt simples et pas trop fatigantes, j'ai encore mal partout, mais bon. Par contre, je ne voudrais pas me voir dans un miroir, parce que j'ai dû bien changer, jamais j'ai eu des muscles comme ça.

Enfin, nous quittons l'Europe...

Nous redescendons encore une fois avec Loarn. Cette fois, le cambusier nous repère, et ce vieux pervers veut qu'on le suce pour ne pas nous dénoncer, j'avais le couteau dans la main, je l'enfonce à peine dans le dos de Loarn et lui dis de sucer le cambusier, que s'il ne le fait pas, je le tue, il sait, il sent que je vais le faire, il se met à genoux.

— Au boulot Matelot, que j'lui dis.

Une fois terminé, le cambusier nous donne des gâteaux, nous remontons, Loarn est fou de rage et se jette sur moi, je lui donne un coup de pied dans les couilles qui le met à terre, il pleure de douleur, d'autres marins arrivent voir ce qu'il se passe.

— Il est tombé. Hein, qu't'es tombé, Loarn ?

Il relève ses yeux embués et répond :

— Oooui, oui, ça va, je suis tombé.

Les marins partent, je me mets à lui parler dans les oreilles :

— Écoute-moi bien Loarn, je ne suis pas ton esclave, et si tu me refais un sale coup, je te coupe la gorge, c'est compris ?

Il me fait oui de la tête, je lui crache à la figure, je me sens mieux, ça y est...

À partir de là, à mon grand soulagement, il se tient à carreau, mais je vous assure que j'avais toujours un œil sur lui et que je ne dormais jamais dans le hamac, mais bien planquée dans la chaloupe.

Les jours passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marins de faire un concert. Tout le monde se met à danser, à chanter. À ma stupéfaction, Loarn vient me voir pour m'inviter à danser, aucune arrogance dans son regard.

- *J'accepte. Allez au [957](#).*
- *Je refuse. Allez au [963](#).*

940

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. Elle tombera amoureuse de cette civilisation et y restera de longues années.

- *Malheureusement, un groupe de chercheurs d'or massacra tous les hommes de la tribu où elle se trouvait. Allez au arrivera à s'enfuir pour prendre refuge dans un couvent où elle finira sa vie. Prise de folie mystique, elle confondra lessive et sauver le monde jusqu'à la mort..*

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

941

— Oui, Mahie, je suis d'accord, oui.

Nous décidons d'attendre une nuit avant que je parte voir les Français pour négocier notre reddition, mais, dès le petit matin, une escouade de soldats français arrive, armes en main. Nous n'offrons aucune résistance.

— Je suis française, emmenez-moi à votre chef.

Les soldats me regardent médusés. Père Albert, qui est parmi eux, fonce sur moi.

— Vous avez survécu, à la bonne heure, je suis là pour que tout se passe bien et que le massacre soit évité. J'ai la parole de leur officier, Monsieur de Pourralié.

— Hé, nous n'allons pas manquer de femmes et de servantes, crie l'un d'eux, moi c'est celle-là que je veux, dit-il en montrant Piyoua.

Il la tire par le bras et la montre comme un trophée à ses compagnons. Je leur lance un regard méprisant.

— Attention, pas de violence ! Monsieur de Pourralié m'a donné sa parole !

Mon enfant, quelle tragédie, vous voyez, je ne suis pas de trop. Par contre, vous devez tous nous suivre pour installer votre camp à côté de notre fort. Toutes les femmes vont être mariées à des soldats, je ne peux pas faire autrement, c'est la clef de leur survie.

Nous quittons définitivement le village avec vieux et enfants, je ne sais pas si je dois tenir la main à Mayi. Finalement, je le fais.

Après quelques heures de marches, ils nous installent à côté du fort, nous devons faire nos propres huttes sous la garde de quelques soldats. Père Albert vient me voir.

— Je vais vous présenter à leur officier, Monsieur de Pourralié, venez, vous pourrez plaider votre cause.

Après m'être cousu en quatrième vitesse une robe présentable, je le suis jusqu'à sa maison, c'est surprenant, il y a des meubles de style, une bibliothèque, de belles choses. Monsieur de Pourralié doit avoir à peine plus que mon âge actuel, peut-être trente-huit ans, il a une perruque bouclée.

— Voilà donc la française qui a rejoint les sauvages, rassurez-vous Madame, vous avez rejoint la civilisation.

Je lui souris vaguement. Père Albert parle à ma place :

— Monsieur, je crois qu'elle était très heureuse parmi les Caraïbes, et qu'elle vient de vivre un drame.

— Vous vous en remettrez, Madame, on se remet de tout, même si vous n'êtes plus si jeune. Bien qu'à mieux vous observer, la vie sauvage vous a bien préservée. Je vous laisse le choix, les hommes manquent de femmes, c'est sûr, et nous allons nous servir chez ces sauvageonnes, une femme comme vous, qui les connaît bien, pourra nous être utile. Je tiens à ce que tout se passe le mieux possible, mais je comprendrais si vous vouliez retourner à Saint-Domingue, retrouver des terres plus civilisées. En ce cas, je vous donnerai un peu d'argent, de quoi vous refaire, et vous mettrai dans le prochain bateau.

— Monsieur de Pourralié, je suis mariée à un Caraïbe, que j'aime et qui n'est plus cannibale depuis longtemps. Je voudrais vivre en paix avec lui et nos deux enfants.

— Il n'est plus cannibale me dites-vous, l'avez-vous converti au catholicisme ?

— Heu, un peu, mais il est très intéressé.

— Bien, je peux éventuellement vous allouer un lopin de terre pour vous et votre petite famille, je vous avouerai que j’ai besoin d’un bon traducteur caraïbe-français, cela facilitera bien des choses.

— Je suis bien entendu à votre service.

— Eh bien soit.

— Merci Monsieur.

Hum...

Je ressors le cœur plein d’oiseau comme disent les Caraïbes et vais dire vite la nouvelle à Mayi, il est fou de joie.

Comme prévu, les femmes Caraïbes potables sont tirées au sort par les soldats. Mayi et moi décidons d’en remettre aussi au sort ses deux autres femmes, ce fut une décision douloureuse, mais nous ne pouvions pas nous permettre de les garder. Nous avons par contre toujours gardé contact avec elles, et avons même sympathisé avec un de leur mari, car au final, les Caraïbes seront relativement bien traités. Les soldats sont tellement heureux de trouver des femmes, surtout que les ordres sont de s’installer durablement. Moi et Père Albert faisons de notre mieux. J’ouvre une petite école de français-Caraïbe qui marche pas mal. Mayi a du mal à se transformer en paysan et à porter des pantalons, chose indispensable quand il est au camp.

Un petit port est construit, un bateau rempli d’artisan arrive, une petite ville s’installe. Je suis parfois invité avec Mayi chez Monsieur de Pourralié. Si ce n’est son complexe de supériorité sur les Caraïbes, il n’est pas mauvais bougre.

Avec le temps, les Caraïbes sont considérés comme des Français, notre petite colonie prospère, mes deux enfants ont maintenant 17 ans, ce sont de grands gaillards que j’adore, ils sont cultivés (merci Père Albert), parlent Caraïbes, français, espagnol, anglais et latin, mais leur père leur apprend aussi toute la culture de leur île, la chasse, le tir à l’arc, la religion, ils sont parfaitement à l’aise dans les deux cultures, et je crois qu’un grand destin les attend, ils sont la preuve de l’amour de deux peuples.

Avec Mayi, les épreuves ont rendu notre amour d’une profondeur que je ne soupçonnais pas, je crois que de deux, nous avons réussi à faire un.

Vous avez gagné la clef de l’affection +40 et la clef des jumeaux +22.

Quand une embolie pulmonaire m’emporte dans les bras de mon mari, entourée par mes enfants, je sais que tout va bien.

- *Et que j’ai fait ce que j’avais à faire... Allez au [875](#).*

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, elle partira en expédition en Amazonie dans une tribu primitive. La tribu sera massacrée par des promoteurs. Allez au les rejoindra pour exploiter avec succès la jungle. Elle se mariera avec un vieil escroc dont elle aura richesses et propriétés, mais elle mourra seule, et, finalement, assez triste...

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

Juste avant de me quitter, elle se retourne et me dit :

— Un cœur plein d'oiseaux est un cœur entièrement libre, il n'y a pas de mal à trahir sa tribu à la surface de l'eau si c'est pour trouver son âme de cœur. Il faut parfois renier les siens pour faire les plus grandes chasses, celles qui seront profitables à tous. Tu vas avoir la visite de plusieurs esprits, il faudra en choisir un, il sera ton guide dans les mondes d'à côté... N'oublie pas le Mabouya, il sera là lui aussi, et il peut prendre bien des visages.

Ce qu'elle me dit m'enlève tout d'un coup toute mon angoisse, je me mets à méditer sur ses paroles, puis, je m'endors d'un sommeil calme...

La suite, je n'ai jamais su si c'était un rêve ou la réalité, en tout cas, quoi que ce fût, cela changea totalement ma vie et me fit entrer définitivement dans la voie du Boyer...

- *Si vous avez la clef du milieu ou blanche, enclenchez-la, sinon allez au [927](#).*

Les mois passent, et j'ai une réputation de vieille fille puisque personne ne vient plus me demander en mariage, je connais maintenant parfaitement la langue, les danses, les us, je ne fais plus d'impair. Je suis bien, tout en gardant ma vigilance et ma singularité...

La situation politique par contre se dégrade. La défaite que les Caraïbes ont infligée aux Français avec les Caraïbes noirs et le traité de paix qui en a suivi n'a eu qu'un temps. Les Français, de nouveau en force, ne respectent plus leurs engagements et recommencent à prendre de nouvelles terres et à en massacrer les habitants.

Les guerriers font de plus en plus d'expéditions punitives sanglantes contre les Français. Mais les Caraïbes noirs ont été exterminés et notre alliance avec les pirates a fait long feu.

Des survivants d'autres tribus nous rejoignent, et notre chef Meyopo a été tué. Ils ont réussi à ramener son corps et à l'enterrer dans sa case. J'ai assisté à une nouvelle coutume particulièrement choquante, toutes les femmes du Cacique, du chef, ont été enterrées vivantes avec lui. Elles n'ont pas bronché. Soit elles sont folles, soit il y a bien des choses que je n'ai pas comprises.

Un malheur n'arrivant jamais seul, notre vieille Boyer, Kayo, a été retrouvée morte dans la jungle, apparemment un arrêt du cœur. Pour les Caraïbes, bien sûr, c'est la preuve que le Mabouya est là. Sa successeuse n'a pas été assez préparée, elle paraît bien jeune et inexpérimentée, malgré sa gentillesse et son dévouement.

Tous ces nouveaux événements sentent mauvais, et j'ai l'impression d'assister inexorablement à la fin d'une civilisation...

Mayi, mon ancien prétendant, est devenu le nouveau Cacique, il a maintenant sept femmes, certaines sont des prises de guerre, et d'autres des veuves. Il y a de moins en moins d'hommes parmi nous, par contre, notre cimetière en est rempli...

Tout cela m'inquiète et j'aurais aimé mieux étudier mes livres d'histoires pour savoir comment l'histoire se termine.

L'ambiance s'est fortement détériorée au village, et la joie générale que j'ai bien connue est devenue rare...

Tellement de mort, de rage, d'impuissance...

Nos guerriers ont tellement tué, torturé, apeurés... Les Français les prennent de plus en plus pour des diables, des empoisonneurs, des cannibales, tout cela est en partie vrai, mais les Français n'ont aucune parole, et il est dur pour moi de ne pas les détester et de penser que chaque torture, chaque massacre, qui leur a été infligé, a été largement mérité.

Ça y est, c'est arrivé, les Français s'installent sur notre île, et en force. En deux jours, le temps que nous les repérions, ils ont construit un fortin armé de canons, ils sont peut-être trois cents, dont la moitié de soldats, quant aux quatre tribus Caraïbe qui restent sur l'île, il doit rester quarante guerriers, deux cents femmes et autant de vieux et d'enfants, c'est la fin... Le conseil des quatre Caciques s'est réuni, et ils ont fait une grande invocation de l'Icheiricou, il s'est passé quelque chose d'affreux pour eux, il n'est pas venu. Pour eux, le Mabouya est tellement fort qu'il empêche l'Icheiricou de venir. Et la cause est claire, la présence française. Les guerriers décident de faire une attaque-

surprise la nuit pour massacrer tout le monde, une fois de plus, je sens qu'ils vont au massacre. Je tente de les dissuader, mais rien n'y fait, ils partent...

Ils ne reviennent pas, les Français s'attendaient à leur guérilla et leur avait tendu un piège, il ne revient que deux hommes, les Caraïbes n'ont plus d'homme.

- *Je propose de m'habiller en Française et d'aller négocier notre reddition. Allez au [778](#).*
- *Je décide de m'habiller en Française et de sauver ma peau. Allez au [857](#).*
- *Je décide de ne rien faire. Allez au [860](#).*

945

Je monte, ma poitrine se dégage de toute tristesse, de tout doute, de toute peur, je sens mon cœur s'ouvrir et je vois à quel point de nombreux muscles en moi étaient serrés, nerveux, angoissés, puisque, petit à petit tout se détend.

De plus en plus pure, de plus en plus lumineuse, de plus en plus aérienne, libre légère, la joie, l'amour, mais je sens un regard triste derrière moi, déçu, je sens que je laisse quelque chose derrière moi, je me retourne, je vois un passage qui ne monte pas, et même qui descend un peu, et, dans ce passage, le roi, le roi me regarde, il a le visage tendu, serré, et soudain, je sais que je perdrai quelque chose en montant, et une peur affolante s'empare de moi, j'ai peur que je perde ce roi à tout jamais si je continue.

- *Je vais vers le roi dans le passage, qui regagne toute sa superbe dès que je le suis. Allez au [934](#).*
- *Je continue à monter, le cœur torturé par une culpabilité terrible. Allez au [970](#).*

946

Je m'approche d'elles, immédiatement des frissons me parcourent l'échine, j'en regarde une dans les yeux, je ne sais pas pourquoi, mais je la trouve expressive, j'ai l'impression qu'elle me regarde vraiment, elle se tourne et me présente son dos, comme si elle voulait que je lui monte dessus, comme un cheval ailé.

J'hésite peu, et lui monte dessus, elle s'envole en douceur, un grand sentiment de joie s'empare de moi, et une amitié avec cette chauve-souris géante commence à naître...

Voler, avez-vous déjà rêvé que vous voliez ? C'est incroyable, géant, magnifique, nous survolons des paysages de nature sauvages d'une beauté incroyable, et toujours, toujours, remplis d'animaux de toutes sortes, nous passons au-dessus des marais et des

crocodiles, des plaines et des lions et des zèbres, des montagnes remplies de troupeaux de bouquetins, de mer où les dauphins et les baleines nagent en groupes imposants...

(Marie gagne la clef de la chauve-souris – 32)

Souvent, j'aurais l'occasion de revenir dans ce monde, souvent mon amie chauvesouris me fera recontacter mon instinct, mon intuition, mon âme de ventre, car c'est un pays de sauvage liberté, et ici, il n'y a aucun intérêt mesquin, jamais de calculs égoïstes, ici, il y a... la joie de vivre, la joie d'être, la joie de manger et d'être mangé, il y a tout ce que peuvent nous emmener et nous apprendre les animaux.

Quand je me suis rendu compte de cela, j'ai pleuré sans fin aux tortures inutiles que les hommes ont infligées à nos voisins, nos amis, mon Dieu...

Le reste de ma retraite dans la grotte se passera comme un rêve enchanté. Bien sûr, je ne passais pas tout mon temps dans ce monde enchanté, mais quand même. Quand Kaiyo venait me rendre visite, je lui racontais tout, et elle était heureuse. Pour elle, j'avais rencontré mon guide, celui sans qui on ne peut être une bonne Boyer...

- Allez au [936](#).

947

J'ai un léger sentiment d'échec, comme quelque chose que je n'aurais pas mené au bout, je tente de refaire l'expérience, rien n'y fait.

Au bout de quelques heures, Kaiyo revient, je lui raconte tout, elle me dit de ne pas m'en faire, que j'ai fait ce que j'ai pu, que tout est bien.

— Pourrais-je repartir dans ce monde étrange, tenter de retrouver mon guide ?

— Il ne faut rien forcer, peut-être que oui, peut-être que non, qu'importe, ne t'en fait pas.

— Mais peut-être existe-t-il des plantes hallucinogènes qui pourraient m'y mener avec toi ?

— Non, non, pas de plantes, les plantes ont des esprits qui demandent des choses en échange, elles font partie du monde du milieu, nous n'en avons pas besoin.

— Du monde du milieu ?

— Oui, il y a le monde d'en haut, de l'Icheiricou blanc, celui du milieu, là où est le guide de la tribu, Icheiricou, et le monde du bas, le monde des esprits animaux.

— Quel est le mieux ?

— Les esprits animaux sont les plus utiles.

— En as-tu un ?

— Oui, parfois l'esprit d'un grand oiseau blanc vient m'aider, surtout pour soigner.

— Et moi, qui va m'aider ?

Ne t'en fais pas, je te dis, tout va bien se passer.

Sauf que tout ne s'est pas bien passé, pas mal non plus, mais pas bien. Je me suis ennuyée, ennuyée à mourir, plus de peur, plus de fantômes, plus de souvenirs du passé, plus de voyages dans les mondes parallèles, plus rien que l'ennui, quelque chose s'était cassée définitivement.

— Kaiyo, j'ai décidé de sortir, ça ne m'intéresse plus d'être Boyer, je m'ennuie dans cette cave, j'ai l'impression d'être en prison et que plus rien ne m'arrive, je peux sortir ?

— Bien sûr, Mahie, personne ne t'oblige à rien ici, tu le sais bien.

Et elle me sourit gentiment.

— Est-ce que je t'ai déçu, Kaiyo ?

Elle ne me répond pas, elle me sourit un peu tristement, peut-être...

C'est étrange, alors que je me suis sentie très proche d'elle, elle va devenir peu à peu comme une étrangère, et ce que j'ai vécu dans la grotte deviendra comme un rêve irréel. La vie, en tous cas, va continuer, je suis libre, mais elle ne viendra plus jamais me chercher, et moi non plus...

- *Si vous avez la clef blanche soustrayez trente et un à l'addition et enclenchez-la*
- *Si vous avez la clef du milieu, rajoutez trente et un à la soustraction et enclenchez-la.*

Sinon :

- *Si vous n'avez pas mangé de chair humaine, au [944](#).*
- *Si vous avez mangé de la chair humaine, au [926](#).*

948

— Pffuu, dégonflé !

L'orchestre est génial, on s'amuse comme des fous, on danse, on chante, super.

Mes anciens amis me boudent, je ne sais pas trop ce qu'il s'est passé dans les cales durant leur expédition dont ils sont revenus sans problème, mais maintenant, je ne fais plus partie du groupe, je le sens bien, je les gêne. Bon, c'est comme ça...

- *Allez au [962](#).*

— Voyons Florent, reprenez-vous, murmure-t-il.

Merde, il doit me prendre pour un pédé.

— Je suis une femme.

Et jamais je ne me suis sentie aussi femme...

— Une femme ?!

— Oui, une femme.

Et là, il m'arrache les boutons de chemise. Devant ma petite poitrine, il doute encore, il baisse mon pantalon, et là, devant l'évidence.

— Tu es une femme, rhabille-toi, vite, dit-il en me remontant prestement le pantalon.

Il regarde autour de lui, paniqué.

— Mon Dieu, une femme à bord, clandestine, d'autres personnes sont au courant ?

— Heu, non.

— Tu es sûre ?

— Heu, oui.

— Personne ne doit être au courant, et encore moins que tu viennes ici...

Il se rend compte de la connerie qu'il vient de dire, il panique.

- *Quel gros con ! Allez au [956](#).*
- *Hé, détends-toi, ça sera notre secret. Allez au [978](#).*

950

Je reste là, devant les trois chemins, impassible, en équilibre, et peu à peu, j'ai l'impression que j'en suis le centre, le cœur, qu'en réalité, les trois chemins partent de moi pour revenir à moi, qu'en réalité, je n'ai plus d'intérieur et plus d'extérieur, je sens une présence, un regard, qui passe à travers moi, et qui donne vie à...

Qui suis-je ?

951

Loarn commence à me suivre partout comme un petit chien, il faut quand même que je lui parle.

— Écoute-moi Loarn, je ne veux plus être ton matelot, alors arrête de me suivre.

— Mais je te suis pas.

— Ouais, écoute-moi, je sais pas ce que je veux faire, et ça m'étonnerait pas que je suive le chemin où je suis sûre de ne pas te trouver.

— T'énerve pas.

Il joue le sale gosse qui se rappelle de la petite connerie qu'il a faite, il m'énerve.

— Écoute, je vais penser qu'à ma gueule maintenant, OK ?

— Mais, tout ce qu'on a vécu ensemble !

Il est fou, moi aussi d'ailleurs, de continuer à lui parler.

— Allez, fous-moi la paix maintenant.

— J'te paye un dernier verre.

— Pfuuu.

On boit un verre, mais très vite, face à mon mutisme absolu, il va traîner à droite à gauche. Je soupire un grand coup, à moi la fiesta !

- *Je le reverrai une heure plus tard traîner dans son vomi, parlez-moi d'une plaie. Allez au [1006](#).*

952

— Bravo.

— Pardon ?

— Je te dis bravo, qui serait assez bête pour penser qu'il peut soigner tout le monde, un abruti ? Un naïf ? Une indécrottable névrosée romantique ! Bravo ! Tu n'es pas tombée dans le piège, ciao.

— Quoi ?

— Ciao, je te dis CIAO ! ciao.

Et il disparaît dans un tourbillon de feu. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai trouvé sympa, même si je ne suis pas sûre de vouloir savoir qui il est exactement. Je me sens bien, lucide, tellement lucide que je me réveille dans la grotte. Marie *gagne la clef de l'ange +18*

Le reste de mon emprisonnement dans la grotte se passera comme un rêve enchanté, je sentais en permanence la présence d'entités lumineuses, d'anges au-dessus de moi, autour de moi, qui me bombardaient de lumière, d'énergie. Quand Kaiyo venait me rendre visite, je lui racontais tout, et elle était heureuse. Pour elle, j'étais en contact permanent avec l'Icheiricou blanc, j'allais devenir une grande guérisseuse.

— Oui, mais je ne pourrais pas guérir tout le monde Kaiyo, c'est impossible !

— Oui Mahie, impossible, surtout que certains ne le méritent pas !

Nous piquons un fou rire, nous rions, oui, nous rions...

- *Allez au [936](#).*

— Pffuu, t'es pas drôle.

Horriblement gênée, je prends le risque de sortir, tandis que... ben, ils se débrouillent à trois quoi...

Heureusement, il n'y a personne, je suis toute rouge. Je remonte, le bal bat son plein, tout le monde danse, je me mets dans un coin et profite de la musique.

Avant la fin du concert, mes trois comparses remontent, ils ne s'assoient pas à côté de moi et se foutent de ma gueule, du moins, j'en suis à peu près sûre. À partir de ce moment, nous nous éviterons.

- *Allez au [962](#).*

Après une petite journée de pirogue, je vois enfin le fort. Je débarque sur la plage, et me fais amener par trois soldats à leur officier, Monsieur de Pourallié, qui m'accueillera avec courtoisie. C'est un bel homme dynamique d'une quarantaine d'années qui ne paraît pas insensible à mon charme, mais il est vrai que je suis encore belle et que ma lumière intérieure me rend encore plus charismatique, j'en ai totalement conscience.

Nous discutons de l'avenir de mon île. Je sens que ce n'est pas un homme mauvais, mais que c'est un militaire qui en a vu de dures, et qu'il a des ordres. Pour lui, je suis totalement inoffensive, mais il devine peu à peu que j'ai une vraie influence sur les Caraïbes. Il m'affirme que le destin des Caraïbes et de sainte Lucie, l'île, est de passer de gré ou de force sous le protectorat français. Je ne le détrompe pas. Il m'apprend qu'il attend un bataillon de trois cents hommes armés demain, avec quinze canons et que, si les Caraïbes ne capitulent pas, ils les massacreront jusqu'au dernier. Je lui assure que les Caraïbes sont prêts à passer sous le protectorat français si les conditions sont acceptables.

Nous négocions une bonne partie de la nuit, rejoints par Père Albert, que je me fais une joie de revoir. Il est là lui aussi pour que le sort des Caraïbes soit le moins mauvais possible. Il est un vrai allié, et je comprends que Monsieur de Pourallié a tout intérêt à ce que tout se passe le mieux possible.

Le lendemain, je reviens à l'île et organise une grande réunion avec les quatre tribus de l'île, je suis écoutée. Ma situation de Boyer me donne une grande crédibilité.

Les Français débarquent une semaine plus tard avec le Père Albert.

Nous installons un camp Caraïbe à côté du fort, et proposons les nombreuses veuves comme femme de soldats, pensant que c'est l'une des clefs de la paix. Tout le monde

est d'accord. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. À nous deux, nous prenons soin que les femmes Caraïbes soient bien traitées.

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement de bons garçons, et une forme d'amour se crée même dans certains couples. Après tout, les femmes Arawaks, par exemple, avaient bien changé de peuple avec une souplesse exemplaire.

L'île devient peu à peu une vraie colonie française où je continue d'apprendre aux Caraïbes le français, et à quelques Français le Caraïbe des femmes.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur sont alloués pour en faire des champs de canne à sucre.

Il faut tout le temps négocier pour que les Caraïbes soient pris en compte, mais nous ne nous débrouillons pas trop mal.

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où, très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Les années passent, nous feignons de changer de religion et, de plus en plus, à adopter les mœurs françaises. J'habite maintenant avec mon mari juste à côté du fort français. Nous prenons sous notre coupe de nombreux esclaves noirs, que nous libérons et engageons, pour faire des plantations. Nous sommes certainement ceux qui les traitent le mieux de toute l'Amérique.

D'apparence occidentalisée, nous gardons nos racines

Les années passent, je suis la chef spirituelle secrète de tous les Caraïbes, je forme des gens, apprends la langue française aux Caraïbes, je suis encore une grande guérisseuse, et je soignerai même Monsieur de Pourralié d'une méchante maladie, nous devenons ami.

Les années passent, mon mari est mort, j'ai aussi réussi à former une école secrète de Boyer, avec de très bons éléments, je ne peux pas raconter les mille événements ici, mais sachez que quand je suis morte, à cinquante-huit ans, les Caraïbes n'étaient ni massacrés, ni disparus comme civilisation, j'ai fait du mieux que j'ai pu...

Et je pars le cœur plein d'oiseaux...

- *Allez au [875](#).*

955

Nous remontons, je suis rouge de honte et je vais voir tout de suite le Quartier-maître. Loarn me regarde, mais ne peut rien faire, trop de monde.

— Quartier-maître !

— Qu'est-ce qu'y'a Florent ?

— Faut qu’j’vous parle, d’s seul à seul... Mon matelot m’a forcée en me menaçant d’un couteau dans la salle d’ancre.

— Qu’est-ce que vous foutiez dans la salle d’ancre, vous aviez rien à y faire !

— Mais !

— Ta gueule, si j’apprends que vous y êtes redescendus, vous allez y rester deux semaines enchaînés au pain et à l’eau, compris ?

— Mais...

— Pis si ton matelot te fait des problèmes, t’as qu’à te défendre, t’es pas une gonzesse quand même, faut t’y aussi qu’j’torche !

— Mais...

— Ta gueule, sinon, j’t mets aux fers tout de suite !

J’repars une grosse boule dans le ventre, je tombe sur Loarn pas loin, le Quartier-maître se ramène et se met à gueuler sur lui.

— Et qu’j’ty r’prennes toi, et tu verras ! Et il part en maugréant.

— Qu’est-ce que tu lui as dit ?

— Tout, tu vois, y m’a rien fait, mais toi par contre, fais gaffe maintenant !

J’espère que mon coup d’esbroufe va marcher. En tout cas, ça a l’air de le faire réfléchir, mais je vous assure que je n’en mène pas large. Loarn prend son quart et je vais sangloter dans mon hamac, en faisant des pauses vomi mal de mer je veux mourir, toute l’après-midi jusqu’au repas.

À celui-ci, Loarn m’ignore, je ne sais pas ce qu’il manigance. J’ai une obsession qui ne va pas me quitter tant que je le verrai, qu’il me surprenne par-derrière en baissant mon pantalon et qu’il hurle devant tout le monde que je suis une fille.

Le soir, je reprends mon quart, j’ai mal partout et je ne fais que des conneries, je me coupe très fort une main. Vers minuit, alors que Loarn devait me remplacer, le Quartier-maître vient me voir.

— C’est un con ton matelot, on l’a rechoppé cette nuit en train de traîner dans la cale. Puisqu’il l’aime tant, on va l’y laisser une semaine au pain sec et à l’eau. Chuis sympa, je vais pas l’dire au Premier lieutenant, le Capitaine lui supprimerait sa solde. Pour le moment t’as plus de matelots, on se débrouillera sans lui, de toute façon, c’t’un peu une flemmasse, j’espère qu’il va réfléchir.

Il ne m’a pas dénoncée, un grand soulagement s’empare de moi, si tout se passe bien je suis libérée de ce petit con pour une semaine. Je pars me coucher et me lève pour le « petit déjeuner », à quatre heures.

Les repas rythment les journées du marin, et je peux vous dire qu’ils sont très très importants, surtout celui du soir, car nous avons autre chose que des biscuits, nous avons de la viande salée avec soit du riz, soit du mil bouilli, soit des légumes secs en

purée, soit... rien d'autre en fait... laissez tomber les légumes frais et le jus d'orange du matin...

La semaine passe, nous chantons souvent, et il y a des chants pour chaque manœuvre dont le rythme correspond à l'effort souhaité, chants à hisser les voiles (avec chœur s'il vous plait), à virer l'ancre (plus rapides et souvent marrantes, voire paillardes), chants de gaillard avant, etc., etc., et puis, des histoires, des histoires de marins et de combats navals, très sympas, bien qu'un peu répétitives à la longue. Beaucoup de marins fument la pipe ou chiquent le pétun (du tabac), mais en avoir est considéré comme un petit trésor.

Sinon, il y a des clans, les Bretons restent plutôt entre eux, et on ne comprend jamais trop ce qu'ils racontent, il y a aussi le clan des artisans, le clan des militaires, le clan des autres marins, et le clan des chefs.

Quand, une semaine plus tard, Loarn revient avec nous, il me dit pas un mot, il fait la gueule, ça me va parfaitement. Il se fait de nouveaux potes, une bande qui n'arrête pas de se moquer de tout le monde, dés fois ils sont drôles, mais y'en a qui le prennent mal, et là encore, le plus méchant de la bande, ben un matin, on l'a pas retrouvé, ses potes disent qu'une de ses victimes l'a balancé à la flotte. Le Quartier-maître a bien fait une petite enquête, mais a terminé en disant qu'il l'avait bien cherché et qu'il foutait la merde. Ça calme bien ses potes. En tous cas, Loarn a l'air de m'avoir oublié, même si mon obsession ne me quitte pas et que je serre les fesses en permanence, ma corde bien serrée.

Le bateau a fait escale à Bordeaux avant de traverser l'Atlantique, mais les marins comme moi, c'est-à-dire forcés, n'ont pas eu le droit descendre.

Je n'ai plus le mal de mer et commence à savoir les bases du métier, même si on me donne des choses à faire plutôt simples et pas trop fatigantes. J'ai encore mal partout, mais bon. Par contre, je ne voudrais pas me voir dans un miroir, parce que j'ai dû bien changer, jamais j'ai eu des muscles comme ça.

Enfin, nous quittons l'Europe...

Les jours passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

- *Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marin de faire un concert, tout le monde est ravi. Nous avons tous dansé... Allez au [962](#).*

956

Je ramasse les boutons arrachés par terre et lui dis :
— T'en fais pas, tu ne me verras plus, connard !

— Florent ! Attention à ce que vous dites !

— J'm'appelle pas Florent imbécile, mais Marie, et si tu m'emmerdes, je dirais que t'étais au courant depuis le début et que tu m'as violée !

Je pars en tenant ma chemise fermée. Je suis hors de moi, quel rustre, quel connard, quel...

Je me calme, et demande au voilier de quoi recoudre mes boutons, je ne retournerais plus jamais recopier des cartes au grand plaisir de Rolland. Le Premier lieutenant ne viendra pas me voir et moi je n'irais pas non, plus, je bous de colère.

Les jours passent...

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre m'dit l'Coq, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, c'est d'accord, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

957

Ce garçon me tue, soudain, je le vois comme un gamin à la fois complètement paumé et luttant pour survivre. Il danse pas mal, il est content et fier de m'avoir à son bras. Pour tous les autres marins, nous sommes un couple de matelots tout ce qu'il y a de plus normal et amoureux, ça ne choque personne et nous ne sommes pas les seuls.

À la fin du concert, je mets quelques trucs au point :

— Si tu penses que je vais recoucher avec toi après ce que tu m'as fait, tu te mets le doigt dans l'œil, je te pardonne parce qu't'es qu'un pauvre gosse qu'a pas dû avoir la vie facile, mais je te préviens, il va falloir que tu changes.

Il me regarde avec un regard de chien perdu. À partir de ce moment, il essaiera d'être sympa avec moi, mais des fois, j'ai l'impression d'avoir un petit chien, il est maladroit, il essaie de m'épater, pauvre type.

(Marie gagne la clef du chien -49)

Quelques jours passent...

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un autre événement marquant, fut l'exécution d'Eliaz, un autre de la bande des moqueurs, on l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse, cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire qu'on l'ait pas déjà prévenu la première fois. Le Capitaine a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent qu'Eliaz avait une relation avec le cambusier qui s'est mal terminé et que le cambusier s'est vengé. Connaissant ce vieux pourri, c'est tout à fait possible. Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque, tranchants comme des rasoirs. Ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, ils vont pas lui faire de cadeau, ils vont le tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages. Ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé. Ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté.

Fin de l'épisode. Chez les marins pour causer, ça cause... la punition a été trouvée trop lourde et le Capitaine et le cambusier prennent leur lot de malédiction, mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue.

Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, comme nous, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre avec des drapeaux, hé, il met un drapeau vert, je crois qu'on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

958

— C'est son giton lui...

— Ta gueule !

J'ai hurlé tellement fort que ça fait fermer la gueule de tout le monde, je me suis fait peur, je tremble de nervosité et de colère, mais je reprends avec une force décuplée :

— Qui ici a à se plaindre du Premier lieutenant ? Personne ! Vous voulez juste plus de sang ! En faisant ça, vous êtes pire que le Capitaine, lui, une victime lui a suffi ! Vous, trois ne vous suffisent pas ! Que le Premier lieutenant ait passé de son temps pour apprendre à lire, à écrire, mais aussi bien d'autres choses à Baptiste, un ancien mousse orphelin, vous vous en foutez ! Vous êtes pire qu'eux !

— Ta gueule !

— Taisez-vous, chacun a droit à la parole, et le prochain qui insulte un autre marin sans raison aura affaire à moi, tranche Hornigold. Nous allons voter, que ceux qui pensent qu'il faut le pendre aillent à droite, que ceux qui pensent qu'il mérite la vie sauve, aillent à gauche.

Baptiste et moi allons directement à gauche, suivis par un, puis deux, puis tous les plus vieux marins qui le connaissaient bien. Quelques imbéciles vont à droite, mais la majorité de l'équipage reste au milieu, sous l'œil terrible des plus vieux.

— Bien, il sera sauf, d'autres méritent-ils d'être pendus ? Non ? Plus personne ? Bien, maintenant, que ceux qui veulent nous rejoindre aillent à droite, que ceux qui veulent repartir aillent à gauche.

À la surprise générale, le Premier lieutenant se met du côté des pirates, immédiatement rejoint par Baptiste.

— Traître, grince le Capitaine.

Le Premier lieutenant répond simplement :

— Quand vous aurez rejoint notre créateur, vous me comprendrez, Capitaine.

Bien sûr, toutes les têtes de cons se rallient aux pirates, mais aussi une tripotée de chouettes gars et de vieux marins, en fait, à ma grande surprise, les trois quarts de notre équipage veulent les rejoindre.

La grande majorité des Bretons, elle, veut rentrer chez elle.

- *Je me mets du côté des pirates, bien entendu. (Choix obligatoire si vous avez la clef du secret) Allez au [1000](#).*
- *Hors de questions que je rejoigne une bande d'assassins. Allez au **974**.*

Les mois passent, les hommes doivent repartir encore à la guerre contre les Français.

Quand ils reviennent, ils nous expliquent qu'ils ont fait une embuscade en pleine nuit sur une nouvelle colonie de soldats avant qu'ils n'aient fait leur fortin, ces abrutis dormaient, ils en ont tué une cinquantaine dans leur sommeil.

Même si je ne suis pas Boyer, je suis tout de même le médium attitré du nouvel esprit, mais pour le moment, il ne revient pas, c'est l'Icheiricou habituel qui vient.

Les enfants grandissent, la guerre continue.

Alors que nous sommes alliés avec les pirates depuis quelques mois, enfin l'esprit qui était venu à travers moi revient. Il nous indique de rompre l'alliance avec les pirates, ce que nous faisons. Bien nous en a pris, car les pirates sont rapidement éradiqués par une alliance franco-anglaise, c'est la fin de leur règne.

L'esprit m'enjoint à apprendre le français à tous les Caraïbes et à cesser toutes guérillas contre les Français. Nous lui obéissons, de nombreux Caciques d'autres tribus Caraïbes suivent nos indications, les autres sont irrémédiablement massacrés par les Français. Assez rapidement, nous pouvons envoyer des diplomates maîtrisant bien le français au gouverneur français local. Nous prenons soin de lui faire des habits les plus occidentaux possible. L'esprit nous conseille de devenir un vrai protectorat français, d'accepter une colonie.

Les Français débarquent avec le Père Albert, nous en faisons tout de suite un allié de taille.

Nous installons un camp Caraïbe à côté du fort, et proposons les nombreuses veuves comme femme de soldats, pensant que c'est l'une des clefs de la paix. Tout le monde est d'accord. Moi et Père Albert servons à la fois de traducteur et de médiateur. À nous deux, nous prenons soin que les femmes Caraïbes soient bien traitées. Après, il ne faut pas rêver, les femmes deviennent les servantes des hommes. Mais finalement, rien ne change...

Nous intervenons parfois quand les soldats sont trop violents, mais c'est moins pire que ce que j'imaginai, la plupart sont finalement des bons bougres, et une forme d'amour se crée même dans certains couples mixtes. Après tout, les femmes Arawaks, par exemple, avaient bien changé de peuple avec une souplesse exemplaire.

L'île devient peu à peu une vraie colonie française où je continue d'apprendre aux Caraïbes le français, et à quelques Français le Caraïbe des femmes.

Peu à peu, les soldats se transforment en colons, des lopins de terre leur étant alloués.

Il faut tout le temps négocier pour que les Caraïbes soient pris en compte, mais nous ne nous débrouillons pas trop mal.

Le gouverneur a bien compris que nous étions de bonne volonté et que tout le monde avait à y gagner

Sur la base du fort, une petite ville se construit, où, très rapidement, les premiers marchands hollandais viennent commercer.

Les années passent, nous feignons de changer de religion et de plus en plus à adopter les mœurs françaises. J'habite maintenant avec ma famille juste à côté du fort français. Nous prenons sous notre coupe de nombreux esclaves noirs pour faire des plantations de canne à sucre. Nous sommes certainement ceux qui traitent le mieux nos esclaves de toute l'Amérique.

D'apparences occidentalisées, nous gardons nos racines. Kaiyo est morte, et avec elle beaucoup de nos savoirs, Youina est loin d'être de sa stature. Mais nous faisons toujours nos cérémonies durant lesquelles l'esprit me parle parfois.

J'ai trente-huit ans, je me suis donnée corps et âme à mon peuple, une oppression à la poitrine s'empare de moi, je meurs rapidement entourée des miens, Kaiyo m'aurait sauvé, je pense... en tous cas, j'ai fait du mieux que j'ai pu... c'est amusant, quand je meurs, j'ai l'impression que l'esprit qui nous accompagnait m'attendait, oui, il est là...

- *Vous ne le voyez pas ? ... Allez au [875](#).*

960

Affrontant ma peur, tentant de me rappeler que je suis dans une espèce de rêve, je descends parmi cette masse grouillante... Rien ne me touche, ils sont là à flotter autour de moi, ils sont affreux, effrayants, mais étrangement, je ne sens aucune agressivité de leur part, ils flottent dans une danse aquatique. Je descends... émerveillée...

Soudain, tout s'ouvre, je ne suis plus dans un passage, mais dans de grandes plaines automnales. C'est beau, spacieux, l'air est pur. Je vois des animaux de partout, des vols d'oiseaux sauvages, des troupeaux de cerfs et de faons, une colonie d'opossums. J'ai l'impression que c'est le monde des animaux sauvages, je ne vois aucune construction humaine nulle part, tout respire l'espace infini et la nature.

Les animaux n'ont pas peur de moi, je peux m'approcher d'eux. Soudain, il me vient une évidence, je dois trouver un animal qui sera mon guide...

Je cherche autour de moi. À ma grande surprise, quand je me mets à chercher, je ne trouve que trois types d'animaux...

- *Je choisis de m'approcher de mygales. Allez au [928](#).*
- *De grandes chauves-souris géantes. Allez au [946](#).*
- *D'un immense condor. Allez au [971](#).*

961

— Excuse-moi Florent, je ne devrais pas me mettre dans des états comme ça. Au fait, mon prénom est Olivier, quand nous sommes tous les deux, tu peux m'appeler comme ça.

— D'accord Olivier.

Nous rions.

— Bon, en tous cas, tu as bien progressé, je suis fière de toi, à plus tard.

Il quitte la salle... Olivier...

Les semaines passent...

Bizarrement, depuis qu'il m'a donné son prénom, je le trouve toujours aussi lointain, il ne reste plus du tout avec moi, que le minimum, et, mon opinion sur lui change, je le trouve un peu, comment dire... pédant.

Oui, pédant, il se la pète un peu.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre m'dit l'Coq, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, c'est d'accord, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

962

Moi, je me fais comme nouvel ami Charles, un marin d'une quarantaine d'années qui a un pied à moitié retourné, blessure de guerre. C'est un ancien gabier, ceux qui montent sur les mats. Il est ben sympa, il parle pas trop, mais il a plein d'humour et de morgue, ça me va bien, on sympathise.

Il aide comme il peut. Le Capitaine l'accepte pour ses anciens services, il veut se refaire aux Caraïbes.

— Ben oui, tu comprends, m'avoua-t-il en fumant sa pipe. Après vingt ans en mer, j'ai plus de familles sur le continent, ou alors, j'les connais plus. Autant finir au soleil avec quelques négresses charnues comme servantes.

Au début, ça me choquait, mais il est sympa. Aux veillées, à moi et quelques autres, il nous raconte tous ses souvenirs de marins et de guerre, et, sans exagérer, il est pas bête et a beaucoup d'expérience.

(Marie gagne la clef du Pied Tordu +8)

Un autre événement marquant fut l'exécution de Loarn, le beau marin que je n'ai pas choisi. On l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse, cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire. Le Capitaine a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent que Loarn avait une relation avec le cambusier qui s'est mal terminé et que le cambusier s'est vengé.

Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, m'dit Charles, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque, tranchants comme des rasoirs. Ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, ils vont pas lui faire de cadeau, ils vont le tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages. Ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé. Ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté.

Fin de l'épisode et du beau marin à la cicatrice. Chez les marins pour causer, ça cause... la punition a été trouvée trop lourde et le Capitaine et le cambusier prennent leur lot de malédiction, mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue.

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le

Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi. Faudra remonter le vent en louvoyant et essayer de voir où on a atterri.

— Dis donc, Charles, tu commences à t'y connaître.

— Hé, p'tit, vingt ans de marines, j'te rappelle ! Pis j'ai remplacé un patron sur un bateau, parce qu'il s'était pris un tonneau mal arrimé dans la gueule, et j'ai bien regardé comment qu'y f'sait l'pilote, pis y m'a expliqué aussi, mais bon, c'est loin.

— T'as pas voulu continuer.

— Ça c'est pas trouvé.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie se met à gueuler comme un putois.

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

963

Il part sans insister. La fête est très sympa, mais je me sens mal à l'aise dès que je vois Loarn.

Les jours suivants, je rêverais de lui dans des cauchemars érotiques qui se transformeront, le temps passant, en rêves érotiques tout court. Je n'arrive pas à me l'enlever de la tête, ça me tue, je tente de me raisonner, mais ça continue quasiment toutes les nuits...

Je me fais comme nouvel ami Charles, un marin d'une quarantaine d'années qui a un pied à moitié retourné, blessure de guerre, un ancien gabier, ceux qui montent sur les mâts. Il est ben sympa, il parle pas trop, mais il a plein d'humour et de morgue, ça me va bien, on sympathise.

Il aide comme il peut. Le Capitaine l'accepte pour ses anciens services, il veut se refaire aux Caraïbes.

— Ben oui, tu comprends, m'avoua-t-il en fumant sa pipe. Après vingt ans en mer, j'ai plus de familles sur le continent, ou alors, j'les connais plus, autant finir au soleil avec quelques négresses charnues comme servantes.

Au début ça me choquait, mais il est sympa. Aux veillées, à moi et quelques autres, il nous raconte tous ses souvenirs de marins et de guerre, et, sans exagérer, il est pas bête et a beaucoup d'expérience.

(Marie gagne la clef du Pied Tordu +8)

Un autre événement marquant est l'arrestation de Loarn, on l'a trouvé en train de piquer dans la cambuse, cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire. Il a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent que Loarn avait une relation avec le cambusier qui s'est mal terminé et que le cambusier s'est vengé. Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, m'dit Charles, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque tranchants comme des rasoirs, ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent de l'autre coté, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, il va pas lui faire de cadeau, il va tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages, ça sera pas beau à voir.

Tout d'un coup, je me mets à trembler comme une feuille, je me dis que c'est de ma faute, que j'aurais dû l'aider. Je cours pour le voir, il baisse la tête, il ressemble à un martyr, attaché et torse nu. Il me voit, il me lance un regard triste et résigné, je sais que quoi qu'il ait fait, il ne mérite pas la mort, je pousse les gens pour lui parler, on me fait place.

— Laissez passer son matelot !

J'arrive en pleurs, les autres marins nous entourent de leur chaleur, ils savent ce que sait que de voir son matelot dans cette situation, même s'ils sont loin d'imaginer notre relation, je prends Loarn dans mes bras et lui dit à l'oreille :

— Je te pardonne, vis s'il te plait, vis.

Un garde me repousse, je cours de l'autre côté pour le recueillir quand il sortira.

Je vois le cambusier tirer comme des bœufs, ils veulent sa mort, je me jette sur eux en les insultant, le garde me retient, on me menace de mettre aux arrêts, je me calme, attends la sortie de Loarn, compte les secondes, me demande combien de temps il peut survivre sans air, prend espoir. Enfin, je vois sa tête, c'est un cadavre sanguinolent qui ressort...

Je cours m'effondrer dans mon hamac...

Des marins viennent me consoler, tous sont unanimes, la punition a été trop lourde pour un simple vol, maudits soient le cambusier et le Capitaine.

Je rêve de lui une dernière fois, c'était un ange qui me remerciait et qui me disait de ne pas être triste... que tout était bien...

Je me relève le cœur en paix.

Quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée, la vie, continue.

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi, faudra remonter le vent en louvoyant et essayer de voir où on a atterri.

— Dis donc, Charles, tu commences à t'y connaître.

— Hé, p'tit, vingt ans de marines, j'te rappelle, pis j'ai remplacé un patron sur un bateau, parce qu'il s'était pris un tonneau mal arrimé dans la gueule, et j'ai bien regardé comment qu'y f'sait l'pilote, pis y m'a expliqué aussi, mais bon, c'est loin.

— T'as pas voulu continuer.

— Ça c'est pas trouvé.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

964

— Bien, s'il n'y a que son giton pour le défendre, il partagera le sort du Capitaine !

— Pis le Quartier-maître aussi, ce fils de pute !

Un brouhaha s'empare de l'assemblée, beaucoup défendent le Quartier-maître. Soudain, un cri de douleur jaillit, Baptiste a pris une hache et l'abat sur le groupe le plus virulent contre le Premier lieutenant. Après en avoir bien amoché quatre ou cinq, il est

maîtrisé et ils le traînent vers le bastingage pour le jeter par-dessus bord. Le Premier lieutenant court pour lui venir à l'aide. Ils sont jetés à la mer tous les deux.

— Tu crois que c'était vraiment son giton, j'y demande à mon voisin ?

— Non, j'crois pas.

— Ben merde alors.

— Bon calmez-vous, reprend Hornigold, d'autres méritent-ils d'être pendus, oui ou non ? Non ? Plus personne ? Bien, maintenant, que ceux qui veulent nous rejoindre aillent à droite, que ceux qui veulent repartir aillent à gauche.

Le Quartier-maître à son grand soulagement a été oublié. Tandis que les marins se décident pour un côté ou l'autre, il se fait le plus discret possible.

Bien sûr, toutes les têtes de cons passent du côté pirate, mais aussi, une tripotée de chouette gars et de vieux marins, en fait, à ma grande surprise, la moitié de notre équipage veut rejoindre les pirates.

La grande majorité des Bretons, elle, veut rentrer chez elle.

- *Je me mets du côté des pirates, bien entendu. Allez au 1000.*
- *Hors de questions que je rejoigne une bande d'assassins. Allez au 974.*

965

J'en ai ras le cul de me faire passer pour un mec, et puis je ne veux pas être un pirate, et puis j'adore les robes espagnoles à frou-frou, et puis... bon dieu, j'ai le tract, j'ai l'impression de faire un coming out, je me demande comment vont me juger les gens. Bon, je ressors de l'eau, me gratte un coup, maudis ces moustiques qui sont toujours là pour faire chier et ressors. Que c'est beau...

Je retourne vers le camp, les cadavres se lèvent peu à peu. Timide, je vais voir la hutte où je crois que sont les filles. Elles dorment toutes à moitié à poils. La plupart ont un pirate en train de ronfler à côté d'elles, ça pue l'alcool et le slip pas propre. Hum, je pense qu'on peut avoir sa propre hutte si on veut... quand même.

L'une d'entre elles se lève, elle a des cernes de baleines et deux dents en moins. Elle va en sous-vêtements, magnifiques par ailleurs, sûrement une prise, se baigner à la rivière. Elle se fout à poils sans se cacher, elle est jeune et belle. Deux pirates vont se laver eux aussi. Ils ne la violent pas, ils rigolent avec elle, ils se marrent, ils font une bataille d'eau, elle crie, les engueule en riant, puis s'assoit sur le sable et discute avec eux. Enfin, ils vont tous les trois manger quelques fruits et se mettent à ranger un peu la fête d'hier en plaisantant. J'ai peur de me dévoiler, c'est fou ! Je suis paralysée. Je vais les aider à ranger.

— Salut l'nouveau, comment qu'tu t'appelles ?

— Florent.

— Faudra te trouver un surnom, si tu veux pas qu'on le trouve avant toi. Moi c'est Dent de Hyène, mais ces cons m'appellent plutôt Haleine de Chacal, lui on l'appelle Le Cornu, à cause de son chapeau et elle, La Balance, parce qu'elle sait jamais ce qu'elle veut.

— Arrête, c'est pas vrai, non, mon nom, c'est Yeux d'Biche, pas La Balance !

— Alors, pour ce soir, tu veux qui dans ton lit, moi ou Le Cornu ?

— Je sais pas.

— Tu vois !

Ils se marrent tous, ils me posent des questions sur la prise d'hier et sur mon équipage, j'y réponds du mieux que je peux, il y a vraiment une bonne ambiance, les filles ont l'air d'être respectées, celle-là est un peu cruchonne, mais sympa.

Quand nous avons à peu près terminé, je vais voir Yeux d'Biche.

— Je peux te parler tranquille ?

— Hé Florent, tu taquines déjà, j crois que j'ai trouvé ton surnom !

— Bite en Feu, non, Le Lapin.

— Vos gueules les garçons, viens, les écoute pas, ils sont bêtes.

Je tremble de tous mes membres.

— Je suis une fille.

— Ben, c'est pas grave, calme-toi, viens on va aller plus loin.

Nous allons à l'orée de la forêt derrière le camp, je tremble de tout mon corps.

— Allez, raconte-moi tout ce que tu as sur le cœur.

Je lui raconte tout, enfin, presque tout, ça me fait un bien fou, j'ai l'impression de parler pour la première fois à une amie depuis longtemps.

— T'en fais pas, personne ne te fera de mal, viens, on va t'habiller puis on ira tout expliquer à Hornigold. Des fois, il est un peu con, mais là je suis sûre qu'il n'y aura pas de problème.

Nous retournons à la hutte des filles, il y a trois grands coffres remplis d'habits de toutes sortes.

— Bon, ça c'est les robes de fêtes, ça, nos anciens habits de nonnes, les garçons veulent les garder, ils disent que ça pourra peut-être servir un jour, tiens, regarde, cette robe bleue, je suis sûr qu'elle t'ira.

Je me déshabille avec l'impression de faire quelque chose de mal et enfile la robe, elle est simple, mais me va très bien.

— Je vais te peigner, tu vas voir.

Quand le peigne pénètre mes cheveux, j'ai l'impression de revivre. C'est une femme qui ressort de la hutte.

— Viens, je vois Hornigold là-bas, on va lui parler. Hé, Capitaine, on peut vous causer ?

Il me regarde d'un œil acéré.

— Qui c'est celle-là ?

— J'vais vous expliquer.

Et Yeux d'Biche, avec toute l'innocence et la grâce de son âge, lui explique mon histoire.

— Tu t'appelles Marie alors ?

— Oui Capitaine.

— Bien, bienvenue Marie, Yeux d'Biche, explique-lui comment ça se passe ici.

Nous repartons pour nous assoir dans un coin tranquille.

— Tu verras ici, c'est super.

— Tu étais nonne ?

— Ouais. Bon, déjà, y'a souvent la fête, dès qu'un bateau revient avec une prise, au moins une fois par semaine, là, ben faut la préparer. On n'est pas assez de filles alors les garçons nous aident un peu. La journée, on va cueillir des fruits, on prépare à manger, on range un peu. Pour les garçons, ils ont le droit de venir chacun leur tour, et t'en fais pas, ils sont toujours au courant, ils arrêtent pas d'espionner pour voir quand leur tour revient, mais bon, on regarde aussi parce qu'il y en a toujours qui essaie de gruger. Quand c'est le tour d'un mec et qu'il te choisit, tu peux pas refuser, même si c'est Le Quignon.

— Le Quignon ?

— Tu le verras bien assez tôt, il voudra t'essayer comme t'es nouvelle. S'il veut te faire des trucs que tu veux pas, des trucs bizarres, là aussi tu peux refuser, y'a des pervers, pas méchants, mais bon. Si t'as des problèmes, tu peux refuser durant deux, trois jours, mais pas plus et pas trop souvent, ça ferait des embrouilles. Si tu as un chouchou, là aussi, soyez discrets si vous voulez pas vous faire taper sur les doigts. Et puis on a des trucs de filles, pour pas attraper de maladie, faut que tu te verses un verre de rhum sur la chatte avant, c'est encore mieux si le pirate te la lèche après.

— Tu plaisantes ?

Non, ça marche.

• — *Et ben super, on commence quand ? Allez au [1004](#).*

• — *Et ben super, on commence quand ?*

Dès qu'elle aura le dos tourné, je récupère mes fringues de mecs, je réveille Pete, et je lui demande de m'emmener le plus rapidement possible chez les Caraïbes. Tout plutôt que d'être une servante pute alcoolique et syphilitique. Allez au [1020](#).

Je me mets à marcher le long de la plage à la recherche des Caraïbes, je frissonne d'aventure. Le temps s'épaissit d'un coup, merde, il va pleuvoir.

Je tente d'aller vers les terres, s'il pleut, je serais plus à l'abri. En effet, une pluie tiède se met à tomber en bourrasque.

J'arrive vers un arbre convenable. Vu la moiteur, je me déshabille pour mettre à l'abri mes vêtements dans un trou de l'arbre. Un peu fatiguée, je m'assoupis, un bruit me fait rouvrir les yeux.

Un gros chat tacheté me fixe des yeux à trois mètres, et quand je dis gros, c'est gros. Prise de panique, je me mets à courir comme une dératée.

Et merde, mes fringues, j'ai oublié mes fringues...

Je m'écorche de partout, les arbres grandissent, un coup de vent emporte une branche qui me tombe sur le crâne..., je m'évanouis...

J'ouvre les yeux, la pluie a cessé, il fait doux, je suis vivante, un visage d'indien de type sud-américain me sourit, un Caraïbe !

— Mayatopé, lo tijiva espéto ?

Il a un maquillage rouge orange sur tout le corps. J'ai mal au crâne, la branche ne m'a pas ratée.

Il est nu, a le visage assez plat, un petit nez aplati et une natte ramenée sur la tête, comme un palmier. Il doit avoir trente ans.

— Courouca ? Me dit le type en me montrant ma blessure.

Je comprends qu'il veut que je le suive pour me faire soigner, je le suis sans me faire prier. Dans mon malheur, je les ai trouvés !

Au bout de quelques heures sous les immenses arbres de la jungle, nous arrivons au village. Une horde de gamins courent vers nous, suivis par des adultes. Comme mon sauveur, ils ont des bijoux, colliers et boucles d'oreilles, corps maquillé de rouge.

Ils sont beaux dans l'ensemble, même si les femmes dès un certain âge, ont une poitrine assez pendouillante. Tout le monde m'entoure et se met piailler. Une dizaine de jeunes filles de mon âge m'offrent des fruits, des bijoux, des pots de poudre en me disant chacune un mot. Au bout d'un moment, je comprends, elles me disent leur nom, alors après je dis : Marie, moi Marie..

Tout le village répète mon nom en se marrant, Mahie, Mahie.

On m'offre dans un verre de bois taillé un délicieux vin d'ananas.

À peine ai-je eu le temps de boire qu'une vieille me traîne vers un hamac. Elle veut que je me repose. Pas de problème.

Là, une jeune fille arrive avec un pot de pigment rouge mélangé à de l'huile et me fait comprendre qu'elle peut, si je le désire m'en oindre le corps.

Les doigts de la jeune fille sur ma peau me font frissonner de plaisir. Une autre jeune fille me met des colliers de perles de bois odorantes aux poignets, une autre me lisse les cheveux et me fait des nattes. Me voilà transformée en une heure en vraie sauvage.

Les filles me font ensuite visiter le village. Les maisons sont assez identiques, deux fourches de bois sont plantées dans la terre, ils y mettent une poutre, puis encore quatre fourches de chaque côté avec une poutre sur lesquelles ils font leur toit pentu de feuilles de palmier. Les murs sont en nattes et on peut s'y tenir debout.

Puis, on me présente à un homme d'une cinquantaine d'années, sa seule particularité est qu'il est le seul à avoir un collier fait d'une lune de métal brillant autour du cou. Il a un visage bon et simple, je comprends que c'est le chef.

Pendant ce temps, un festin se prépare, une espèce de sanglier cuit

Les enfants mangent avant, ils leur préparent un sac de nourriture qu'ils suspendent par une liane à un arbre. Les enfants ont un petit arc et doivent transpercer de leur flèche la liane pour que la nourriture tombe.

Maintenant que le village est à peu près réuni, je me rends compte qu'il y a trois fois plus de femmes que d'hommes, et qu'une bonne partie des femmes n'a pas le nez écrasé, et ont l'air d'être d'une autre race, très belle.

On me ressert d'office un verre, le chef s'approche de moi. Il veut que j'ouvre grand ma bouche. Je finis par l'ouvrir. Il me crache à l'intérieur puis il ouvre grand la sienne pour que je lui crache à mon tour à l'intérieur, je ne me fais pas prier. D'autres sauvages arrivent pour que je leur crache à l'intérieur de la bouche. Je ne sais pas pourquoi, mais ça a l'air important pour eux.

Après la séance de crachat, nous pouvons nous installer à table.

Tout le monde veut me parler, enfin parler... me dire des mots et me demander les miens, fous rires, vins, les enfants courent autour de nous en rigolant, puis, en fin de repas, ils se mettent à chanter tous ensemble.

C'est magnifique, leur musique emplit la jungle d'une joyeuse sarabande.

Une jeune fille veut m'apprendre à danser. Comme je commence à être un petit peu pompette et très heureuse, je ne me fais pas prier, je crois que j'ai trouvé le paradis...

Je finis saoule comme une barrique, ils se sont presque disputés pour savoir chez qui j'allais dormir, mais finalement, je suis allée chez une jeune fille super sympa. Elle m'a couchée sur une natte, donnée une grande feuille de palme pliée en deux comme couverture et je me suis endormie.

Je me lève au petit matin, le village frémit déjà des jeux des enfants, j'ai un peu mal à la tête, la jeune fille s'approche de moi, elle s'appelle Piyoua. Nous sortons, elle

m'emmène vers une rivière où nous faisons notre toilette, elle m'enduit de nouveau le corps de « rocou », me refait ma natte.

Nous retournons au village, les hommes s'entraînent au tir à l'arc tandis que les femmes rangent la fête de la veille. Un peu plus loin, trois hommes apprivoisent un perroquet attaché à un arbre, ils essaient de lui apprendre des mots, et ça marche. Nous mangeons quelques fruits. Certaines femmes se mettent à ramasser des touffes de ces herbes dont ils se servent pour faire leur feu, nous allons un peu plus loin et nous arrivons dans un grand verger fait d'arbres à ananas. Ils font la cueillette, elle me montre comment les choisir, il fait beau. Une fois nos sacs pleins, nous revenons.

À ce moment-là, je décide que quoi qu'il arrive, je ne quitterai jamais les Caraïbes, je le fais comprendre solennellement à leur chef, il est très content, pour fêter ça, il ordonne une nouvelle fête.

- *(À partir de maintenant, tous les choix vous permettant de quitter les Caraïbes, Marie 732, Marie 736 ou Marie 669, vous sont interdits) Allez au [666](#).*

967

Je le plante là, merde à la fin, je fais ce que je veux, je ferais attention. Par exemple, je vais prendre un ou deux petits verres de rhum, mais pas plus, il va voir.

- *Moi en tout cas, je ne le verrai plus de la soirée, ça le fera réfléchir ! Allez au [1006](#).*

968

— Bonne idée, tu verras, on sera le plus grand couple de la piraterie, on parlera de nous dans les livres d'histoires, tu verras, viens, allons boire un autre coup pour fêter ça.

- *Rapidement, Loarn disparaîtra dans la soirée. Je le reverrai une heure plus tard, saoul comme cochon, et l'emmènerai se coucher dans une hutte. Allez au [1006](#).*

969

Je ne prends pas sa main, sans savoir pourquoi, par instinct, parce que je sais qu'il ne faut pas que je la prenne alors que tout mon corps, tout mon cœur, voudrait la prendre. Je suffoque, et plus je suffoque, plus le regard du roi semble dur, et puis, peu à peu, je

peux me remettre à respirer, et plus je reprends mon souffle, plus le roi disparaît, jusqu'à ce que je reprenne totalement mon souffle et que le roi ait totalement disparu, le couloir a totalement changé, c'est une sorte d'escalier.

- *Je monte. Allez au [945](#).*
- *Je descends. Allez au [918](#).*

970

Des torrents de larmes se détachent de moi. En même temps que les pleurs partent, mon cœur se vide, tout au moins, c'est ce que je croyais au début, mais, plus je pleurs, plus je me rends compte que mon cœur se vide de vieilles choses inutiles, et je me demande pourquoi ce roi était si difficile à quitter, et soudain, tout devient clair, c'était mon père, mon père avec toutes ses attentes que j'ai déçues, je le sais, je le sais, en laissant derrière moi ce roi, c'est mon père et sa volonté de régenter ma vie qui s'enfuit... je me sens libre, si libre... j'ai l'impression que des ailes m'ont poussé, et effectivement, je me mets à voler...

Quel sentiment de liberté incroyable...

Je vois arriver un autre ange, intuitivement, je sais que ce n'est pas celui qui m'a attirée ici, je le regarde, c'est un homme, un homme de toute beauté, je crois que c'est l'homme dont j'ai toujours rêvé, il tourne autour de moi, me sourit, me charme, je me sens femme, désirée, reconnue, aimée, il a de petites flammes dans les yeux qui me parle de passion, il me parle :

Marie, douce Marie, j'ai toujours su que tu pourrais venir ici, que tu en étais digne, si tu le souhaites, je vais te donner un pouvoir, un grand pouvoir, celui d'aider tous les êtres qui viendront à toi, le pouvoir de soigner n'importe quelle maladie, il suffira que tu touches les malades, et ils seront soignés, maladie de corps et d'âme, qu'en dis-tu ? Être la plus grande guérisseuse que le monde n'ait jamais vue ?

- — *Oui, j'accepte, je suis là pour ça. Allez au [929](#).*
- — *Non, je ne veux pas, non merci. Allez au [952](#).*

971

Le condor ne fuit pas à mon approche, je me mets à côté de lui, attendant que quelque chose se passe, mais rien, comment fait-on pour avoir son guide animal dans ces mondes, je n'en sais rien...

Je décide de rester le temps qu'il faudra avec cet animal pour qu'il m'adopte, mais il s'envole et disparaît.

- *Je me réveille dans la grotte. Allez au [947](#).*

972

Il est surpris, il ne s'attendait pas à ça, je suis prise de chaleur et perds toute raison, je tombe le pantalon et dirige son sexe vers mon vagin dans lequel il glisse vertueusement.

— Mais, t'es pas...

— Chut.

Je le fais taire en l'embrassant et me mets à gémir le plus bas possible.

— Hé, qu'est-ce que vous faites ? Demande l'un de nos voisins.

— T'es con ou quoi, il l'encule, lui répond son comparse.

Ho non, il ne m'encule pas, ho non...

— Mais toi aussi, j'veux t'enculer matelot, reprend-il.

— Mets bien de la salive, lui dit son voisin en se retournant.

Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses...

Nous remontons un peu plus tard, après nous être gavés de gâteaux volés, Ronan veut absolument me parler dans un coin tranquille.

— T'es une fille, alors ?

— Pourquoi, t'es pédé ?

— Heu non, non, pas du tout, mais, qu'est-ce que tu fous là ?

— Chais pas, ma vie est un peu... compliquée.

— T'es culottée en tous cas.

— Ouais, mais ça me plait.

— Y'en a d'autres qui savent que t'es une femme ?

— Non, il n'y a que toi.

— Ben mon salop, quelle histoire ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

— J'en sais rien.

On n'a pas fait grand-chose les semaines suivantes. En tout cas, on est restés entre nous, moi, Ronan, Loïc et Gaétan, à bien se marrer. Ronan a gardé notre secret et nous n'avons plus fait de visite à la salle de l'ancre. Ronan a une espèce d'adoration effrayée devant moi, surtout que quelques semaines plus tard, il faut que je me fasse à l'évidence, je n'ai toujours pas mes règles. Étrangement, la situation ne me panique pas,

j'en parle à Ronan qui rentre dans une phase un peu mystique. Je vais être Papa, voilà ce qu'il m'a répété trois fois avec un regard halluciné.

— On pourra pas rester sur le bateau, ils vont le voir que t'es enceinte, il faudra s'enfuir dès l'arrivée, on s'démerdera, il paraît que dans le Nouveau Monde, il y a de la place pour tout le monde.

Et nous échafaudons mille plans sur la comète.

(Marie gagne la clef de l'œuf +9)

Un autre événement marquant fut l'exécution de Loarn, le beau marin que je n'ai pas choisi. On l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse. Cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire qu'on l'ait pas déjà prévenu la première fois. Le Capitaine a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent que Loarn avait une relation avec le cambusier qui s'est mal terminé et que le cambusier s'est vengé. Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, m'dit Ronan, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque tranchants comme des rasoirs, ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent de l'autre côté, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, et je crois que c'est vrai, il va pas lui faire de cadeau, il va tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages, ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé, ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté, fin de l'épisode, et chez les marins pour causer, ça cause, la punition a été trouvée trop lourde pour un simple vol, et le cambusier et le Capitaine ont eu leur part de malédiction.

Mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue.

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins.

En plus, avec mon état, j'ai l'impression que mes seins grossissent, je les écrase sous un bandeau. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant, les jours passent. Ronan est un gars assez simple, mais marrant et amoureux, il prend soin de moi maladroitement, mais ça me touche, la situation est tellement irréaliste. Je crois que je l'aime, et puis tous les quatre, je trouve qu'on fait une belle bande. Quant au bateau, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire des trucs, mais je sais pas quoi, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, je crois qu'on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

973

Nous ressortons, je suis rouge de honte, meurtrie, le visage rempli de pleurs, je vais me débarbouiller et me mettre dans le hamac et sangloter silencieusement.

Loarn reprend son quart.

Je passe mon après-midi à ruminer et sangloter, en même temps je suis honteuse du plaisir que j'ai pris, de cette sexualité sauvage et violente. La vie est trop compliquée. C'est l'heure du repas.

Ils rythment nos journées, et je peux vous dire qu'ils sont très très importants, surtout celui du soir, car nous avons autre chose que des biscuits, mais de la viande salée avec soit du riz, soit du mil bouilli, soit des légumes secs en purée, soit... rien d'autre en fait... les marins chantent souvent, il y a des chants pour chaque manœuvre dont le rythme correspond à l'effort souhaité, chants à hisser les voiles, à virer l'ancre, chants de gaillard avant, etc., etc., et puis, des histoires, des histoires de marins et de combats navals. Beaucoup de marins fument la pipe ou chiquent le pétun (du tabac), mais en avoir est considéré comme un petit trésor.

Sinon, il y a des clans, les Bretons restent plutôt entre eux, et on ne comprend jamais trop ce qu'ils racontent, il y a aussi le clan des artisans, le clan des militaires, le clan des autres marins, et le clan des chefs.

Le travail au grand air me fait du bien, Loarn exige que je le serve durant les repas, il en profite le salop, je le fais, puis il rentre s'écrouler dans le hamac, épuisé. Je prends mon quart de nuit.

À ma grande surprise, je commence à aller mieux, le grand air, les manœuvres, les chants...

Loarn ne me fout pas la paix, je deviens sa servante, à part son quart, je dois tout lui faire, je le masse, le suce tous les matins, il me parle comme à une chienne, mais toujours quand nous sommes seuls, il ne perd rien pour attendre

Mon corps n'est que souffrance, main écorchée, dos ruiné, muscle douloureux, mais, en même temps, je sens mon corps se renforcer, et cela me plaît. Loarn veut que nous redescendions dans la salle des ancres.

Je le suis, nous redescendons en fond de cale dans la salle des ancres, dès que nous y sommes il m'attrape violement les cheveux et me fait mettre à genoux.

— Au travail matelot !

Puis il me relève et me retourne, cela décuple mon plaisir, à la fin, nous nous embrassons longuement.

— *C'est quoi ton prénom de fille ?*

— Marie...

— Comme la vierge.

Et il me met une main au cul.

Un marin, Gorgon qui se moquait de tout le monde, a dû se moquer de la mauvaise personne, et un matin, on l'a pas retrouvé, ses potes disent qu'une de ses victimes l'a balancé à la flotte. Le Quartier-maître a bien fait une petite enquête, mais a terminé en disant qu'il l'avait bien cherché et qu'il foutait la merde. Ça calme bien ses potes. Je sais que ce bateau peut être violent, je le sais...

Le bateau a fait escale à Bordeaux avant de traverser l'Atlantique, mais les marins comme moi, c'est-à-dire forcés, n'ont pas eu le droit descendre.

Je n'ai plus le mal de mer et commence à savoir les bases de marins, même si on me donne des choses à faire plutôt simples et pas trop fatigantes j'ai encore mal partout, mais bon. Par contre, je ne voudrais pas me voir dans un miroir, parce que j'ai dû bien changer, jamais j'ai eu des muscles comme ça.

Enfin, nous quittons l'Europe...

Nous redescendons une fois avec Loarn, cette fois, le cambusier nous repère, et ce vieux pervers veut qu'on le suce pour ne pas nous dénoncer, c'est moi qui m'y colle, il m'enfonce sa grosse bite molle dans la bouche tandis que Loarn m'encule. Malgré moi, je jouis comme une folle.

Une fois terminée, le cambusier nous donne des gâteaux, nous remontons, mélange de honte et de joie.

Il me « prostituera » comme ça plusieurs fois en échange de gourmandise tout en arrivant à cacher notre secret.

(Marie gagne la clef de la chaîne -15)

Les jours passent avec de la mer à perte de vue, nous avons vu un troupeau de baleines, croyez-moi ou pas, c'était extraordinaire.

Un soir, le Capitaine a permis à un petit orchestre de marin de faire un concert, tout le monde est ravi. Tout le monde se met à danser, à chanter, à ma stupéfaction, Loarn vient me voir pour m'inviter à danser.

— Allez, viens ma petite femme, me chuchote-t-il à l'oreille.

Ce garçon me tue, soudain, je le vois comme un gamin à la fois complètement paumé et luttant pour vivre. Il danse pas mal, il est content et fier de m'avoir à son bras. Pour tous les autres marins, nous sommes un couple de matelots tout ce qu'il y a de plus normal et amoureux, ça ne choque personne et nous ne sommes pas les seuls.

Quelques jours passent...

Il fait de plus en plus chaud et ça devient l'horreur de travailler sur le tillac.

L'eau est rationnée. En fait, on en a comme d'habitude, mais comme il fait dix fois plus chaud, ça craint. Le chapeau ou le foulard sont indispensables, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins. On m'appelle Le Frileux, mais je m'en fous, c'est pas méchant. Les jours passent, apparemment, nous tenons le bon cap.

Un autre événement marquant, fut l'exécution de Eliaz, un autre de la bande des moqueurs, on l'a trouvé une deuxième fois en train de piquer dans la cambuse, cette fois, c'est arrivé aux oreilles du Capitaine qui s'est mis dans une colère noire qu'on l'ait pas déjà prévenu la première fois. Le Capitaine a voulu faire un exemple. Des rumeurs disent qu'Eliaz avait une relation avec le cambusier qui s'est mal terminé et que le cambusier s'est vengé. Connaissant ce vieux pourri, c'est tout à fait possible. Devant tout le monde, il a été attaché par les bras et les jambes à une corde qui passe sous le bateau, la punition consiste à le faire passer sous le navire.

— Ben, c'est pas ben dangereux, non ?

— Ça dépend, m'dit Loarn, le bateau a pas été caréné depuis longtemps, il doit y avoir des tas de coquillages accrochés à la coque tranchants comme des rasoirs, ça dépend comment tirent ceux de l'autre côté, c'est le cambusier et le calfat qui tirent de l'autre côté, si c'est vrai c't'histoire de vengeance, il va pas lui faire de cadeaux, il va tirer comme un bœuf et le traîner sur les coquillages, ça sera pas beau à voir.

Et effectivement, c'est ce qu'il s'est passé, ils ont tiré comme des bœufs et c'est un cadavre sanglant qui est remonté de l'autre côté, fin de l'épisode, et chez les marins pour causer, ça cause, la punition a été trouvée trop lourde pour un simple vol, et le cambusier et le Capitaine ont eu leur part de malédiction.

Mais quelques jours après, plus personne n'en parle et la traversée continue.

Les jours passent. Apparemment, nous tenons le bon cap.

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, comme nous, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre avec des drapeaux, hé, il met un drapeau vert, je crois qu'on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

974

Les pirates étant trop nombreux pour aller tous sur La Flèche de Fortune, le bateau d'Hornigold, il est décidé après de longues tractations de laisser L'Étoile Royale à l'un de ses lieutenants. Avec lui viendra un tiers de son équipage, les Bretons, et la moitié des nouveaux pirates. Il s'engage à nous mener à un port avec notre solde.

Si vous avez la clef de l'œuf, enclenchez-la, sinon :

Je quitte tous ces gens que j'ai rencontrés durant le voyage, tous rejoignent les pirates, j'en quitte certain avec regrets, d'autres avec des pleurs et des déchirements, d'autres encore avec un grand soulagement. Personne ne tente de me retenir, alors que j'aurais pensé que certains, un surtout, mais il a apparemment mieux à faire ailleurs...

Je sais pas trop ce que je vais foutre, on verra bien, ils sont sensés nous laisser à Saint-Domingue, une grande ville française dont ils connaissent le gouverneur.

Quand les deux bateaux se séparent, c'est comme si je quittais mon monde une deuxième fois...

Le voyage se fera sans encombre et le Capitaine tiendra son engagement, nous débarquons à Saint-Domingue avec notre solde (largement). Je dis au revoir à mes camarades de traversée et voilà qu'il faut que je pense à mon avenir. Avec quelques-uns, nous décidons d'aller boire un coup dans une taverne. Plus tard, bien bourrée, je décide que j'en ai marre de passer pour un mec.

Dés le lendemain, je m'achète une robe potable, bleu clair, simple, mais jolie, j'ai l'impression de revivre, je sors et je fais sensation, je me rends compte qu'il y a très peu, pour ne pas dire pas, de femmes blanches dans les rues, des hommes, oui, des

négresses ou des métis, à foison, mais des blanches, non, d'ailleurs, assez rapidement je me fais accoster par un gentilhomme.

— Mademoiselle, je me présente, Monsieur de Pourralié, émissaire du roi et du gouverneur, je ne vous ai encore jamais vu aux réceptions, venez-vous d'arriver ?

— Oui, mon mari vient de mourir et m'a laissée veuve, nous avons une plantation de sucre dans une île et j'ai tout perdu.

— Ho non, Mademoiselle, vous n'avez pas tout perdu, il vous reste votre beauté. Sur quelle île étiez-vous ?

— Heu... Sainte-Lucie, Monsieur.

— J'ai entendu dire que les indigènes avaient encore fait des ravages là-bas ?

— Certainement.

— Où dormez-vous ?

— À l'auberge.

— Une femme de votre qualité ne peut pas rester à l'auberge, j'ai des appartements qui vous conviendront parfaitement.

— Pourquoi pas.

— Appelez-moi Charles.

Le plus dur, ça a été de cacher mes mains de bûcherons.

Je finis par m'installer chez lui, à apprécier le confort, à accepter le thé, puis le couvert, puis une invitation au théâtre (c'était un Molière, ça vient d'arriver aux Caraïbes), puis une main sur le genou, puis un baisé dans le cou, puis une demande en mariage, que je refuse, mais pas vraiment, puis une invitation à une réception du gouverneur.

C'est dans une grande propriété. Il y a là des dizaines d'esclaves noirs, de bons repas, du vin, de riches marchands, de beaux officiers, je fais sensation et prends garde à rendre un peu jaloux Charles.

Il s'isole pour parler affaires avec le gouverneur. Durant un instant, je pense au tour du destin...

- *Allez au [933](#).*

975

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe.

Après ses études d'histoires, elle partira en voyage en Amérique du Sud. Elle tombera folle amoureuse d'un marin de Buenos Aires qui la prostituera. Elle mourra du sida à 29 ans.

Fin

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

976

La journée se passe tranquillement, tout le monde se réveillant de la gueule de bois. Je discute avec quelques-uns de mes comparses. Ils sont tous très contents d'être là, pensent qu'Hornigold est un bon gars, et surtout que ça fait du bien d'avoir fait une grosse fête à terre après cette traversée.

Il fait beau, la symphonie des oiseaux de l'île se mêle à la beauté de la plage. Je vais un petit peu à l'atelier de menuiserie, un grand bâtiment où sont débités de grands troncs d'arbres pour les réparations des bateaux. Un petit sentier s'enfonce dans la jungle, on me dit que c'est là où se trouve le Cimetière des Pestiférés. On l'a appelé comme ça il y a longtemps, après une épidémie, mais c'est là que l'on continue d'enterrer les cadavres. Un sentier continue pour monter sur les falaises et accéder à l'un des canons qui surveillent la crique.

De l'autre côté de la plage, il y a la salle commune où l'on mange quand il pleut, les huttes sont faites à la Caraïbe, une charpente de tronc recouverte de feuille. Derrière, il y a la cuisine et les chambres des filles. On m'apprend qu'on a le droit d'aller les voir chacun son tour, elles ont l'air de bien se marrer entre elles. Encore à gauche, la rivière qui se traverse à guet et qui mène à la Plage des Amoureux, une magnifique petite plage qui demande de passer par une jungle épaisse et qui est cachée du reste du camp. Un autre sentier continue dans la jungle et monte aussi sur la falaise pour arriver aux autres canons. La crique est bien défendue des deux cotés, même si je ne suis pas sûre qu'hier, par exemple, il y a avait bien quelqu'un pour surveiller...

Enfin, une réunion informelle a lieu avec les nouveaux. Hornigold nous explique qu'il veut monter un second équipage sur un bateau arraisonné plus loin, plus petit que le sien, mais bien armé. Il va séparer son équipage en deux et le partager sur les deux bateaux, quant à nous, nous devons aussi nous séparer en deux. Il organise une loterie. Le hasard fera que je ne me retrouverais qu'avec des inconnus, tous mes amis rejoignant le bateau d'Hornigold. Je serais sur celui de son Second, Albert, un beau trentenaire qui boîte un peu. Il a décidé de le baptiser Le Monstre des Mers, et y a fait faire une poupe en forme de dragon. Même si la sculpture laisse un peu à désirer (la tête du dragon ressemble plus à celle d'un caniche que d'un dragon), ce n'est pas si mal.

Nous visitons le bâtiment, à ma grande surprise, le quartier des officiers n'est plus réservé aux gradés, pas de ça chez les pirates, il n'y a que la salle du conseil qui peut être fermé en cas de crise.

Pour le moment, nous n'avons pas le droit au chapitre, mais, dicit Albert, d'ici deux, trois prises, nous aurons tous l'impression de nous connaître depuis le ventre de notre mère.

Et nous voilà partis pour de nouvelles aventures, et je peux vous le dire, mon Dieu que les pirates sont fatigants...

- *Si vous avez la clef du mousse, enclenchez-la.*
- *Sinon allez au [1076](#).*

977

La Goulue s'met à gueuler :

— Hé toi salope ! Reviens !

Je continue de courir, mais trébuche, je m'effondre, merde, j'ai super mal à la cheville, je vois La Goulue attraper une branche par terre et courir vers moi.

— Retourne zi, sinon, tu vas voir !

— Arrête, j'ai mal !

— J'vais t'montrer si t'as mal, tu vas voir.

Elle commence à me fouetter de sa branche, elle est folle, des tas de gars nous entourent en gueulant, putain, elle me fait trop mal.

— Arrête !

Tu vas y retourner oui ou merde ?

- — *J'y r'tourne, arrête ! Allez au [1005](#).*
- — *Arrête j'te dis ! Allez au [1012](#).*

978

Je me tiens la chemise fermée parce qu'il a fait sauter tous mes boutons.

— Va dans ma chambre, je vais chercher du fil.

Il ouvre une porte dans le carré des officiers et me voilà dans sa chambre. Merde, il y a deux canons, quant au reste, c'est pas le grand luxe. Un lit suspendu avec un matelas, ha si, ça, c'est du luxe, quelques armes dont deux pistolets accrochés au mur, un coffre, et quelques livres dans un coin, tiens, bizarre qu'ils ne soient pas dans la bibliothèque. Je regarde un peu : Érasme, « L'Éloge de la folie », Machiavel, « Le Prince », bien sûr, et Thomas More « L'Utopie », j'ai étudié ça à l'université, vite fait, ce sont les trois auteurs principaux qui seront appelés les humanistes, ces bouquins ont déjà été écrits il

Il y a deux cents ans. Il les garde peut-être parce qu'ils sont toujours subversifs. Il faut dire qu'à part « Le Prince » et encore, je me rappelle plus trop ce que ça raconte. Ça me fait bizarre d'être dans sa chambre.

Attenante à sa chambre, il y a une autre petite pièce, une sorte de douche chiotte sommaire.

Il revient avec du fil et des aiguilles.

— Donne-moi ça, je vais te le réparer, heu, je me retourne.

— Ça parle de quoi, tes livres ? Tu es un humaniste ?

— Heu, oui, je suis très admiratif de More et Érasme, et je lis Machiavel pour garder les pieds sur terre.

— Ça parle de quoi ?

Je le sens un peu mal à l'aise, il garde le nez fixé sur sa couture.

— « L'Éloge de la folie » dénonce la fausse piété des juges et des ecclésiastiques, on peut résumer sa pensée par « Folie aux yeux des hommes, sagesse aux yeux de Dieu, sagesse aux yeux de Dieu, folie aux yeux des hommes ». Il pense que la vraie foi ne se révèle que chez les gens simples. Je fais ce que je peux pour suivre son message, c'est pour cela que j'apprends à lire à un jeune marin les soirs, et que je tente de garder le contact avec les gens du peuple, du moins tant que je le peux.

Je me mets à ses genoux et je répète :

— Sagesse aux yeux de Dieu, folie aux yeux des hommes.

Il me regarde, je lui souris, il fait tomber à terre ma chemise, tire son verrou et m'embrasse fougueusement, enfin...

Nous sommes enlacés, nus sur son matelas.

— Je m'appelle Marie au fait, mais tu peux continuer à m'appeler Florent.

— Moi je m'appelle Olivier, mais tu peux continuer à m'appeler Premier lieutenant.

Nous rions tout doucement, amants cachés sur le bateau de l'existence.

Les semaines passent, tout continue comme avant sauf que nous nous donnons la nuit des rendez-vous secrets, nous faisons l'amour, ou parlons durant des heures. Il me raconte sa vie, son père était un chirurgien réputé à bord du vaisseau royal, il ne l'a jamais beaucoup vu, mais, en tant que fils de lettré, il a eu accès à toute la culture classique dont il s'est gavé. Moi, je tente de me souvenir de ma vie d'avant et la transpose à ce que je sais de son époque.

Personne ne se doute de rien, notre clandestinité donne à notre relation un goût de rêve et d'aventure, nous sentons grandir notre amour comme un feu violent et c'est une torture que de ne pas passer nos journées ensemble. Des cernes emplissent peu à peu nos yeux...

(Marie gagne la clef du secret + 35)

Un matin, du vent pose sur le tillac des myriades de petits insectes.

— On se rapproche de la terre m'dit l'Coq, tiens regarde, ces oiseaux-là, c't'un signe aussi.

Effectivement, nous changeons de manœuvres pour remonter le vent. Alors que je me reposais, la vigie gueule comme un putois :

— Vaisseau à bâbord !

Tout le monde se met au bastingage pour le voir.

— T'as vu, il a mis le drapeau français, un collègue, pis tu vois, les autres drapeaux qu'ils montrent, ça veut dire qu'ils veulent nous voir, t'y vois là-haut, notre vigie attend les ordres du Capitaine pour lui répondre, hé, il met un drapeau vert, c'est d'accord, on va avoir de la visite.

- *Effectivement, les deux bateaux se rapprochent, excitation générale. Allez au [935](#).*

979

Hornigold me suit. La Goulue est là, les deux bras sur les hanches.

- *Bon, vous pouvez m'expliquer ce qu'il se passe ? Allez au [1016](#).*

980

981

Mais avant de parler des autres, parlons de moi, il a fallu que je devienne un marin, un vrai, moi une vraie jeune fille... Mes mains, mon dieu, mes pauvres mains. À l'heure où je vous parle, quelques semaines sur ce maudit bateau ont transformé mes mains en deux plaies calleuses, mon dos est en charpie, la promiscuité avec des dizaines de pirates puants et ronflants a fait de moi un zombi manquant de sommeil, quant à l'air de la mer, tu parles, le tangage incessant a créé chez moi un mal de mer chronique faisant de moi une machine à vomir, et alors, quand mes règles sont arrivées, je peux vous dire que ça a été fromage et dessert.

Et puis tous ces nœuds de cordes, enfin cordes, ça porte malheur de dire corde, il faut dire manœuvre, j'ai failli me faire lyncher quand j'ai dit corde la première fois, des dizaines de nœuds à apprendre, nœuds à tête de chien, de cabestan, de chaise, ils me

rendent folle de vrais casse-tête, et puis tous ces termes à la con, et la civadière, et la trinquette, et la balancine, et le tillac... La première fois qu'on m'a dit :

— Toi, à la bonnette du grand mâât !

Tandis que des marins, habiles comme des singes, montaient tout en haut des mats pour libérer des voiles, j'y ai répondu :

— Heu, c'est où ?

On m'a répondu :

— Thierry, montre à ce puceau la bonnette du grand mâât.

Autant dire que tout le monde me prend pour un con, et puis les pirates, y sont pas les derniers à se moquer.

Par exemple, le chapeau ou le foulard sont indispensables, à cause du soleil, mais, quasi tout le monde travaille torse nu, sauf, bien entendu, moi et quelques vieux marins qui se tuent moins à la tâche, on m'appelle le frileux, le puceau, le tocard, l'amateur, tout le monde se fout de ma gueule et je n'ai pas assez de force pour me défendre, trop crevée.

Les marins fonctionnent par deux, pour se partager le travail de jour et de nuit, et un hamac, et mon matelot est à moitié trisomique. Il est tout couillon et sert de pute aux pirates pas trop regardants. Autant dire que mon matelot, qui est censé être mon fidèle soutien, ne soutient que des bites entre ses dents.

Nous sommes donc censés nous reposer la moitié de la journée, mais se reposer quand vous avez le mal de mer en permanence, bonjour.

Heureusement, nous chantons souvent, et il y a des chants pour chaque manœuvre, chants à hisser les voiles (avec chœur s'il vous plait) à virer l'ancre (plus rapides et souvent marrantes, voire paillardes), chants de gaillard avant, etc., etc., et puis, des histoires, des histoires de pirates et de combats navals, très sympas, bien qu'un peu répétitives à la longue.

Sinon, il y a des clans, et je n'en fais partie d'aucun... trop fatiguée.

- *Mais bon, au bout de quelques semaines, ça va mieux, je me suis habituée au roulis et apprends le métier du mieux que je peux, je commence presque à ne pas être tout le temps à moitié morte, et pis les quolibets ont peu à peu cessé, je deviens à peu près transparente, mais quand même, je vous parle de mes problèmes personnels, mais il y a les pirates, et les pirates, mon Dieu les pirates... vous connaissez l'expression, « Il vaut mieux l'avoir en photo qu'à table », et bien eux, « Il vaut mieux les fréquenter dans les livres qu'en vrai »... Allez au [1076](#).*

Toutes les images de moi que j'ai vu dans les miroirs me traversent, je crois devenir folle, vieille, malade, désirable, excitée, déprimée, tous les âges, tous les métiers, intelligentes, bêtes à manger du foin, généreuse, aigrie, revancharde, superbe, généreuse, tous les qualificatifs me transpercent... me déchirent.

Je nais mille fois, je meurs mille fois, seule, abandonnée comme un chien, entourée de mes proches, angoissée, rassurée, comblée, frustrée, maternelle, idiote, sadique, aimante, avec des parents adorables, avec des monstres, battue, défendue, mille milliards d'expériences humaines me traversent et rien ne s'accroche, je ne bouge pas, je suis toujours là, mon Dieu... que les hommes ont peur... mon Dieu, comme il n'y a aucune raison d'avoir peur... il faut le leur dire, il faut que je me rappelle...

Il n'y a aucune raison d'avoir peur, il faut juste vivre et aimer...

- *Au milieu de ce maelstrom d'impression, d'expérience, je me repose, je me repose complètement, je me gorge d'énergie, je suis prête à tout... Allez au [586](#).*

983

Ronan bien entendu me suit, mais les deux autres préfèrent tenter leur chance chez les pirates, je les comprends, mais nous, si nous allons devenir parents, ce n'est pas raisonnable de devenir des requins des mers. Nous saluons tous nos anciens amis, le bateau part, nous nous tenons un long moment au bastingage à regarder la nuit tomber.

Le voyage se fera sans encombre et le Capitaine tiendra son engagement, nous débarquons à Saint-Domingue. Avec notre petit pécule, nous achetons un bateau de pêche, que Ronan maîtrise parfaitement, et allons nous installer à une dizaine de kilomètres de la ville. Nous construisons une maison et pêchons, il m'apprend, puis nous allons avec un petit âne vendre le résultat de notre travail à la ville. La ville est hallucinante, déjà très grande et incroyablement cosmopolite, Italien, Hollandais, Espagnols, parfois des Indiens, beaucoup d'illuminés. Dès que j'y vais, j'ai la nostalgie de ma vie d'aventure, et mon quotidien me semble tellement ennuyeux, mais nous préparons la venue du petit...

Nous vivons à peu près tranquillement, Ronan a un peu peur parce qu'il y a très peu de femmes blanches comme moi, et il a peur que quelqu'un me kidnappe, il est un peu simple quand on le fréquente quotidiennement.

Enfin un jour, je perds mes eaux, nous appelons une sage femme indigène qui m'aide à accoucher. Malgré tous ses efforts, l'accouchement se passe mal, elle essaie de m'expliquer que mon enfant est mort et que je dois l'expulser, et là, je repense à mes livres d'histoires, à ces millions de femmes mortes en couche durant les siècles... et je me dis qu'aujourd'hui...

- *C'est mon tour... Allez au [875](#).*

984

985

Loarn bien entendu est aussi devenu un pirate, je le vois souvent me lancer des petits sourires en coin. Putain, comment je peux être amoureuse de ce type, après tout ce qu'il m'a fait subir, et pourtant... je l'aime... non, je le déteste, il faut que je m'en sorte... je ne sais plus... il vient vers moi, je perds tous mes moyens.

— Tiens, prends ce verre de punch et suis-moi.

— Merci.

Nous partons un peu plus loin.

C'est génial qu'on soit là non, tu te rends compte, pirate ! Je bénis ces enculés de soldats qui nous ont pressés en Bretagne, à nous la belle vie ! Bon, si tu veux être pirate, faut toujours qu'on sache pas qu't'es une fille mon garçon. Sinon t'as vu, tu s'ras une pute comme les autres, à moins qu't'ais envie ? Dis-moi, t'as envie ? Ho, tu m'réponds ? De toute façon, si tu devenais une pute pour moi, ça vaudrait pas l'coup ici, ils payeraient pas, faudrait partir à Saint-Domingue, là tu pourrais rapporter un max de pognon, j'te vendrais aux gars de la haute, parce qu'il n'y a pas de putes blanches là-bas, j'me suis renseigné, on pourrait se faire des couilles en or, qu'est-ce que t'en dis ? Ho ! Faut qu'tu m'dises un peu ce que t'en penses cocotte !

- — *J'veux être pirate avec toi. Allez au [968](#).*
- — *C'que tu veux. Allez au [1003](#).*
- *Me faire pute ? C'est la goutte d'eau qui me fait prendre conscience qu'il faut que je me débarrasse de ce type. J'vais réfléchir, allons faire la fête, on verra ça demain. Allez au [1011](#).*

986

À ce moment-là, pourtant, je crois que je dormais encore, pourquoi ? Je ne sais pas.

Peut-être parce qu'une sorte de personnage lumineux était là quand je pris conscience que je rêvais. Il veillait sur moi avec affection. À un moment, j'ai cru que c'était le fantôme de l'un des Arawaks dont j'avais pris soin avant la mise à mort. Dès que je le vis, il me fit un sourire d'une générosité, d'un amour, que j'avais oublié, c'était un ami, un vrai ami sans aucun doute, celui pour qui aucune blessure du cœur n'est un secret, celui pour qui chaque regard est un onguent. Il me quitta pour un passage qui montait, il s'y engagea.

Ce passage respirait la lumière, le calme, la paix...

- *Je le suis. Allez au [945](#).*
- *Je me rendors. Allez au [927](#).*

987

- *Si vous avez Albert, le Second d'Hornigold comme chouchou, allez au [1053](#).*
- *Si vous avez Florent comme chouchou, allez au [1072](#).*

988

989

990

Une demi-douzaine de filles sont prêtes à me suivre, à peu près un quart. Je vais voir Teach, un peu effrayée quant à sa façon de prendre les choses. En tout cas, ne pas mentionner Hornigold, des hommes de confiance m'ont confirmé qu'il était bien devenu un chasseur de pirate, je ne comprends pas comment il a pu changer à ce point.

— Teach ?

Il relève ses gros sourcils en brosse noirs de sa carte maritime.

— Oui, La Garçonne, quoi encore ?

— J'aimerais partir avec quelques filles à Saint-Domingue, nous voulons quitter le camp.

— Tu sais que tu es la dernière personne à m'appeler encore Teach ?

— Je sais.

Il sourit sardoniquement, mon cœur se met à battre.

— Eh bien partez, les hommes sont encore libres dans ce camp, et il ne sera pas dit que Barbe Noire garde captive des putes pour le bon plaisir de son équipage.

— Je pourrais témoigner.

— Je vais dire à mon second de vous préparer un sloop. Nous n'irons pas jusqu'à faire un pot, les hommes boivent trop en ce moment.

— Je sais.

— Adieu La Garçonne, tu manqueras aux filles qui restent.

— Je sais, mais j'ai pris ma décision.

— Hum.

L'entretien est fini, je sors avec une immense sensation de soulagement, je ne crois pas que ça se passe aussi bien.

Deux jours après, le sloop est affrété, je salue mes derniers amis et nous embarquons, laissant l'île derrière nous. Une sensation de mélancolie s'empare de moi, on se sera bien marré quand même.

Alors que la côte disparaît, j'entends du bruit devant.

— Hé, qu'est-ce que vous faites ?

— Viens là, La Garçonne, nous en avons autant pour toi !

— Mais Teach...

— Ce sont ces ordres, vous êtes des traîtres, on ne quitte pas les pirates, Barbe Noire ne veut pas que vous alliez bavasser à n'importe qui.

— Mais...

- *Ta gueule ! Allez au [1044](#).*

991

Mais j'arrive à me traîner jusqu'à la hutte où j'ai mis Loarn, je m'effondre à côté de lui...

Hé, qu'est-ce qui me rentre dans le cul ? Ha, c'est Loarn qui se lève, il a quand même mis une couverture sur nous. De toute façon, nous sommes seuls dans la hutte.

Après avoir fait notre toilette à la rivière, nous allons boire et manger, je ne vous dis pas le plaisir de manger frais et de ne plus être rationné. Peu à peu, les cadavres se relèvent. Hornigold est déjà debout, en pleine discussion et en pleine forme.

- *Nous attendons que l'on nous dise ce qu'ils comptent faire de nous. Allez au [1117](#).*
- *Soudain, un plan fou me vient à l'idée, je vais tenter ma chance avec les indigènes Caraïbes. Je suis sûr que Pete peut m'emmener sans que Loarn n'en sache rien. Allez au [1020](#).*

992

993

994

995

996

997

998

999

1000

Trop nombreux pour aller tous sur La Flèche de Fortune, le bateau d'Hornigold, il est décidé, après de longues tractations, de laisser notre ancien bateau à l'un des pirates. Avec lui iront les Bretons et tous les autres qui ne veulent pas nous suivre. Les pirates s'engagent à les mener sains et saufs à un port et de leur donner leur solde.

Moi je reste sur La Flèche avec tous ceux qui me sont chers, nous partons. Le même sentiment de liberté qui m'avait prise sur L'Étoile réapparaît. Nous sommes accueillis avec un punch du tonnerre, et nous ripaillons avec toutes les bonnes réserves des officiers. Grosse, grosse, gueule de bois.

Le lendemain, nous rejoignons leur camp.

Dès que nous nous approchons de la terre, la mer devient d'un bleu turquoise magnifique, des colonnes de coraux, que le timonier évite avec adresse, s'élèvent comme des cathédrales maritimes, une odeur de muscade et de cannelle emplit nos narines, c'est magnifique, les rivages déchiquetés et volcaniques, la jungle luxuriante, enfin... les Caraïbes, la terre ferme...

Au bout de quelques heures à manœuvrer entre deux îles, nous rentrons dans un passage entre deux falaises immenses, nous bifurquons, et là, une immense crique à l'abri du regard apparaît. Tous les pirates, dont certains déjà bien saouls, se mettent à chanter d'une puissance émouvante et joyeuse.

— Nous avons bien navigué, et les voiles sont fatiguées

Il est temps de rentrer chez nous !

Là-bas sur notre plage de sable

Au milieu des falaises et des arbres

Là ! À la Crique du Diable !

Nous mangerons et boirons

Tout ce qui peut se dévorer

Là ! À la Crique du Diable !

Et nous pourrons nous reposer

À l'ombre des palmiers

Là ! À la Crique du Diable !

Ma mère m'a abandonnée

Et mon père est un fumier
Il n'y a qu'un lieu fiable, c'est là !
À la Crique du Diable !

Pour y accéder, il faut encore manœuvrer entre de grands piliers de coraux blancs magnifiques.

Les pirates hissent le pavillon noir sur lequel il y a effectivement un crâne et deux tibias croisés, mais aussi, un homme nu portant une épée et un sablier. Je demande à un marin pourquoi ils hissent le pavillon.

— Pour se faire reconnaître de là-haut !

Sur la falaise à notre gauche, en hauteur, un canon est braqué sur nous. Nous mouillons à quelques dizaines de mètres de la plage. Sur la gauche, il y a une petite forêt coincée entre la falaise et une rivière, ensuite une grande plage parsemée de huttes et de diverses constructions, à droite, de nouveau, une immense falaise qui ferme la plage de l'autre côté, et derrière, la jungle.

Certains pirates se jettent à l'eau pour atteindre la plage tandis que d'autres font descendre une chaloupe où nous sommes invités.

À peine à terre, des dizaines de pirates de toutes nationalités nous rejoignent. Certains n'ont pas dû avoir la vie facile, cicatrices, œil crevé avec le bandeau réglementaire, boiteux, estropié, mais ils ont l'air de bonne humeur, ainsi que quelques femmes et trois, quatre gamins. De nouveau, alors que mes tempes me font encore mal, des tables sont dressées pour le punch, Hornigold hurle :

— Pas un verre tant qu'ils ne prêtent pas serment à la chasse partie, le contrat des pirates.

Nous nous asseyons tous en rond pour écouter le règlement des seigneurs de la mer. C'est un vieux pirate à jambe de bois et à lorgnon qui nous en fait le résumé tout en jetant des coups d'œil à une liasse de parchemin. Son apparent taux d'alcoolémie le fait souvent reprendre son souffle.

— Chaque marin a droit à une part de butin, sauf le chirurgien, les maîtres artisans, et le pilote qui ont une part et quart, le canonnier, le Second et le Quartier-maître qui en ont une et demi, et le Capitaine, qui en a deux.

Les marins blessés, au combat ou durant la traversée, seront indemnisés. Par exemple, Pete la Tortue a eu mille huit cents écus pour la perte de ses deux bras, un bravo pour Pete.

Tous les pirates crient bravo à Pete, un type d'une trentaine d'années, habillé tout en soie brillante et multicolore. Il sourit tout fier, mais bon, il n'a pas de bras. La lecture reprend :

— Les récompenses... Le chirurgien reçoit systématiquement deux cents écus pour son coffre à médicament, les initiatives courageuses et utiles sont aussi récompensées, en général, deux écus aussi.

— Deux cents « Vois-double », deux cents.

— Pardon, deux cents... Tout marin a le droit de vote durant les assemblés, je rappelle qu'un conseil de douze hommes existe pour les problèmes les moins cruciaux, ils peuvent être révoqués après un procès équitable. Tout marin a le droit de boire et de manger ce qu'il veut tant que le rationnement n'a pas été voté, sinon...

Il change de feuille, la fait tomber, la ramasse, relis le début de la première, puis, finalement continue.

— Un pirate doit veiller à la propreté de ses pistolets, tout homme volant plus d'un écu sera privé de sa prochaine part, en cas de récidive, on lui coupe les oreilles et le nez avant de le maronner. Tout pirate mettant en danger le groupe par son incompetence ou par son insbor... insurb... insubordination, pffuuu, peut être abattu sur le champ par le Capitaine, tout commandant jugé incompetent est abandonné sur une île déserte avec son fusil, de la poudre et des balles, introduire une femme dans l'équipage est puni de mort, les prisonnières seront gardées hors de vue du même équipage, les jeux de hasard à bord sont punis de mort, ainsi que les duels ou affrontements, ils devront attendre d'être à bord...

— À terre !

— Pardon, à terre pour régler leurs comptes. La désertion durant un combat ou la trahison sont punis aussi de mort, et le commandement d'un bateau adverse est jugé par son équipage, ou, par le conseil.

Je crois que je n'ai rien oublié, ha si, nul n'est sensé ignorer la loi, veuillez signer là s'il vous plait.

Éclat de rire de l'assemblée, Vois-Double part s'asseoir en titubant, content de son show, Hornigold reprend la parole :

— Maintenant, vous devez jurer solennellement devant l'assemblée de respecter la chasse partie pour devenir pirate.

Un à un, nous jurons dans une certaine solennité, en cela je veux dire que les pirates ne font pas de plaisanteries grasses pendant ce moment, et, une fois la cérémonie terminée, open-bar à gogo, soupe à la tortue, festin de grillades, coquillages et fruits, orchestre taré, des filles et des garçons, putain... ça, c'est la fête...

- *Si vous avez l'une de ces clefs : la clef du secret, la clef de l'œuf, la clef du matelot, la clef de la chaîne ou la clef du chien, enclenchez-la.*
- *Sinon, allez au [1006](#).*

Le soir où j'allais prendre ma décision, je vois arriver Loarn. Il a vieilli et s'est musclé, il semble avoir repris son assurance.

— Salut, comment ça va ?

— Bien et toi.

— Ça va.

— Vous faites plein de prises en ce moment.

— Ouais, tiens, j'ai ça d'ailleurs pour toi.

Il me tend un petit paquet, je l'ouvre, une bouteille magnifique, un Bordeaux 1683.

— Il paraît que c'est une super bonne bouteille, mais moi j'y connais rien. On l'ouvre ?

— Heu, si tu veux.

— Tiens, j'ai tout ce qu'il faut.

— Merci.

Il est nerveux, il tape du pied. Quand c'est son tour, il n'a jamais osé venir avec moi, je me demande si c'est pas pour ce soir. On se dit rien, mais il craque.

— C'est mon tour, j'y crois.

— P't'être bien.

Tu viens ?

- — *Tu rêves, tu crois que je vais aller avec toi ? Dans tes rêves. Allez au [1032](#).*
- *T'es indécrottable, hein ? Allez viens. Allez au [1047](#).*

1002

Après quelques heures de marches le long de la plage, je reconnais l'embouchure du fleuve qui remonte au village.

Quand j'arrive, tout le monde m'accueille, je leur explique mon aventure chez les pirates, ils sont très intéressés. Je quitte mes habits et reprends mes accessoires Caraïbes, le rocou sur mon corps, ce pigment ocre, de nouveau les bijoux en corail, les tresses, je suis à nouveau l'une d'elles, mon cœur bat, je respire à plein poumon. Qu'est-ce qu'on est bien à poils ! Je me fais la promesse solennelle que je ne quitterais jamais plus les Caraïbes.

(À partir de maintenant, les choix vous permettant de quitter les Caraïbes, **Marie 732** et **Marie 736**, vous sont interdits)

Les hommes ne sont pas revenus de leur expédition. Un jour passe et c'est comme si je ne les avais pas quittés, je me mets à repenser à Meyopo, leur nouveau chef. Le soir même, ils reviennent, tout en trouvant naturel que je sois revenue aussi.

Mon épisode chez les pirates aura été comme une parenthèse, un nouveau rêve sans conséquence.

- *Allez au [705](#).*

1003

On va faire fortune à Saint-Domingue, les pirates, c'est trop dangereux.

Loarn arrive rapidement à négocier notre voyage. Je passerai beaucoup de temps en fond de cale.

Arrivés à Saint-Domingue, nous sommes émerveillés, c'est une ville immense et magnifique, très colorée et cosmopolite. Nous nous y sentons tout de suite bien.

Rapidement, nous trouvons une auberge, il m'achète une belle robe avec les premières passes et m'envoie tapiner le bourgeois. Au début, ça marche très bien, je suis une bonne adresse que ces messieurs s'échangent comme un cadeau. Nous vivons dans le luxe et la fête. Mais Loarn a dû se battre pour garder ma possession, il a perdu un œil et il boite, mais nous sommes riches.

Nous quittons les quartiers mal famés, c'est là que je découvre les symptômes de la syphilis, un gros ulcère au vagin. Loarn dépense des fortunes en médicaments, de petites pilules de plantes compressées de toutes les couleurs et très joliment gravées, mais malheureusement, sans aucune efficacité. Certains de mes clients fortunés l'attrapent aussi et la rumeur se répand comme une flambée de poudre, nous baissons de standing.

Je commence à y voir très mal, mes articulations gonflent, je ne peux plus travailler. Loarn en profite pour agrandir son cheptel de très belles métisses. Moi, je reste au lit.

Je vais mieux durant quelques années, où je sers de mère matrone à Loarn, aidant les filles, nous sommes une petite famille. Loarn ne déconne pas trop, enfin, sauf quand il boit, mais j'arrive à le raisonner... un peu. Je reprends quelque temps le travail, mais la syphilis revient de plus belle, je deviens aveugle et totalement paralysée... Loarn va très bien lui... Les filles s'occupent gentiment de moi...

Je l'aurais au moins aidé à se lancer dans la vie...

- *Allez au [975](#).*

— Ben, j’crois qu’j’ai tout dit, ha non, faut essayer d’en faire au moins deux par jours, sinon ça prend du retard pis ça gueule. Et puis, si tu veux qu’ça aille vite, tu leur titilles le trou du cul en gémissant, y’en a beaucoup qu’ça fait venir en trente secondes. Voilà tout...

Je vois que déjà des pirates m’ont repérée, j’ai l’impression que la nouvelle de mon apparition se répand comme une traînée de poudre. D’ailleurs, un beau et jeune pirate, fort comme un turc et pas estropié (enfin, il lui manque une ou deux dents, mais il manque des dents à tout le monde ici) vient nous voir. Il est bronzé, il ne porte qu’un pantalon de toile et a quelques cicatrices esthétiques par-ci par-là.

— Salut, t’es nouvelle ?

— Ben oui.

— C’est comment ton nom ?

— Hé, on va t’appeler La Garçonne, dit Yeux d’Biche comme une révélation, ça t’va ?

— Heu, ouais.

— C’est mon tour, je crois ?

— Ben ouais, La Balle, y’a pas de doute.

— Tu viens ?

— Vas-y, t’as d’la chance de commencer par La Balle.

Il me prend la main, je rougis, tout le monde se marre, je ne sais pas où me mettre.

— Viens, t’en fais pas, tu verras, tout va bien se passer.

Il me tire vers une hutte, tout le monde va nous entendre, peut-être nous voir... Là, il m’embrasse comme dans les films, il me serre dans ses bras musclés, tout mon corps de femme fond comme neige au soleil, il me déshabille doucement, me verse un verre de rhum sur la chatte et commence à travailler... mon Dieu.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré, longtemps en tout cas, il me pose un dernier baisé sur les lèvres et me laisse, mon dieu, je suis amoureuse. Quand je ressorts à mon tour, toutes les filles sont en train de m’attendre et se jettent sur moi en piaillant :

— D’où tu viens ?

— C’était bien !

— J’té préviens, La Balle, c’est mon amoureux, j’suis un peu jalouse.

— Tu parles, c’est moi sa préférée !

Elles m’entraînent dans leur hutte, nous servent un verre de punch et veulent tout savoir sur moi, je leur réponds comme je peux. Elles font un toast à mon honneur, encore boire, holala ! Elles sont hystériques.

— Hé, les filles, faudrait penser à faire à manger !

— Ta gueule, on accueille la nouvelle !

Elles se présentent, il y a La Nonne, parce qu'elle fait encore ses prières tous les soirs, La Goulue, une rousse potelée, Quatre Mains, qui a l'air d'être la plus intelligente, Clochette, une petite brune mignonnette, Cul à l'Air, une vraie matrone, La Chienne, maigre comme un clou, La Fontaine, parce que... hum... et d'autres encore. La majorité sont d'anciennes nonnes, mais il y a une quinzaine de femmes plus âgées dans le camp, négresses anciennes esclaves ou métisses indiennes, c'est là où se trouvent les mères des quelques enfants. D'ailleurs, c'est une grosse mama noire qui sonne la fin des réjouissances !

— Allez les filles, il faut aller faire à manger maintenant.

— Mais...

— On aura toute la vie pour discuter plus tard.

Nous sortons comme une volée de moineaux, sous les regards de quelques pirates curieux. Je vais aller chercher quelques fruits avec Yeux d'Biche et La Nonne, tandis que les autres font le plat chaud. Les hommes nettoient les couverts de bois dans la mer avec du sable et mettent le couvert sur de grandes tables de bois... nous mangeons...

L'après-midi, je fais mon deuxième. Un vieux pirate sympa et boiteux. On discute pas mal, c'est un ancien corsaire de l'équipe d'Hornigold, je n'échappe pas au verre de rhum, mais je me rends compte que si ça ne protège certainement pas des maladies, ça a l'avantage certain de lubrifier le conduit. Il ne m'excite pas trop et je pense aux conseils d'Yeux d'Biche, mais du coup, je suis un peu mal à l'aise après. Tout d'un coup, je me dis que si je ne veux pas avoir d'enfant ici, il va falloir varier les plaisirs comme on dit.

Bon, pour le moment ils sont plutôt sympas quand même. Le soir, tout le monde est plus calme. Je vais me coucher avec les filles, mais ça ne nous empêche pas de papoter jusqu'à tard dans la nuit.

Le lendemain matin, réveil rivière, puis La Goulue vient me voir. On l'appelle La Goulue parce qu'elle fait au moins quatre hommes par jours, et certains soirs de fête, une dizaine. Du coup, elle est très respectée.

— Dis donc, il y a Le Quignon qui te cherche. Pas de chance, ma fille, c'est ton tour.

— Pourquoi vous l'appelez Le Quignon ?

— Rapport à ses bras, il était canonnier et il a pas eu de chance, une charge explosive lui a sauté dans les mains, tu verras. Allez, regarde, il est là-bas, il t'attend et j'te préviens, pas moyen de te débiter.

Je me retourne, mon dieu... j'ai envie de mourir là ! C'est plus drôle ! Il vient vers moi. À la place des mains, il a deux embouts avec une fourchette et un couteau accroché, il a toute une série d'embouts autour de la ceinture, il a le visage et le torse constellés de cicatrices affreuses, dont une qui lui a coupé une extrémité de la bouche, on voit ses dents droites même quand il ferme la bouche, il est tout maigre, on dirait...

un zombi. Ça y est, il est en face de moi, il va me parler, putain, il pue de la gueule, j'comprends rien à c'qu'i'm'dit.

— Gné gon gour.

— Il te dit que c'est son tour, hé, L'Quignon, tu t'es lavé au moins ?

Il la repousse de sa fourchette.

— Vérifie s'il s'est lavé, des fois, ça le saoule.

— Heu, je fais comment ?

— Démerde-toi, ma grande.

Elle s'en va en me laissant face au zombi.

— Heu, tu t'es lavé ?

— Gnon.

— Bon, ben on va aller à la rivière.

Il boite un peu, et il bave aussi... devant moi.

— Bon ben déshabille... laisse tomber, j'irais plus vite.

Je lui baisse le froc et le frotte rapidement, mon dieu, il a du fromage plein la bite, c'est immonde, j'ai envie de vomir, il me regarde, tout content de son effet, je lui nettoie le zguégue le plus rapidement possible, en colère contre lui, il se met à bander mou. Je lui remonte son froc.

— Allez, viens.

Soudain, j'ai envie de pleurer, je vais partir en courant, je lève la tête et voit la tête de La Goulue qui m'observe.

- *J'peux pas, je pars en courant. Allez au [977](#).*
- *J'entre dans la hutte. Allez au [1021](#).*

1005

— Lève-toi, salope. Allez viens !

— Doucement, j'ai mal au pied.

— C'est ça. Allez dépêche-toi !

J'me reprends un coup de bâton dans les fesses, tous les pirates rigolent, les enfoirés, elle me balance dans la hutte. Le Quignon arrive, je le déshabille en pleurant, lui enlève ses deux embouts et vois ces moignons, il bande comme un chien en rut, soudain Hornigold surgit.

Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Marie, ici nous sommes libres, personne ne t'oblige à rien, c'est compris ? Si tu veux sortir, tu peux.

- — *Non non, ça va, ça va. Allez au [1030](#).*

- *Je sors en pleurant. Allez au [979](#).*

1006

La majorité des pirates sont à peu près de mon âge, et je peux vous dire qu'ils savent ce que c'est que de se mettre une mine, ils hurlent, rient, dansent. Je vais discuter avec les quelques filles qui ne sont pas accaparées. Elles n'ont pas l'air farouches. J'apprends que la majeure partie n'est pas là depuis longtemps, que ce sont d'anciennes nonnes capturées par les pirates et qui sont heureuses ici.

Leur ancien supérieur, Père Albert, un moine barbu et costaud d'une quarantaine d'années, a été capturé peu après elles. Il était libre de venir ou pas, mais il a voulu emmener un peu du message du Christ parmi les pirates qui le tolèrent parce qu'il est super sympa. Il est toujours suivi d'une ancienne nonne d'une cinquantaine d'années qui semble amoureuse de lui, Sœur Thérèse.

Nous discutons un peu, il m'explique qu'il avait monté un petit monastère en pleine terre Caraïbe, au milieu des indigènes, pour les évangéliser et éloigner certaines nonnes des tentations de la ville. Après une trahison du gouvernement français envers les Caraïbes et l'enlèvement de ses nonnes transformées en putains par les pirates, il a décidé de s'enfuir. Il me dit pourtant beaucoup de bien des Caraïbes, qu'il a beaucoup aimé, même si le message du Christ leur passait au-dessus de la tête. Mais, dans sa fuite, il a recroisé les pirates et a décidé de venir ici. Quant à moi, je lui invente un passé. Il est cool, mais je ne vais passer la nuit avec lui.

Je repère une bande de jeunes qui a l'air trop sympa un peu plus loin. Ils m'apprennent qu'ils ont déjà leur navire, un tartane et que leur chef est le Cap'taine Pete, un gamin de dix-sept ans, je le regarde, il a une grande chevelure blonde, un tricorne et un air malin et facétieux, les autres ont tous des surnoms, La Poisse, Gusse, La Flûte, Le Tondu, Les Jumeaux... Ils ont l'air de se connaître très bien et n'arrêtent pas de s'envoyer des vanes dont je n'en comprends pas la moitié, je finis la soirée avec eux.

Ils me parlent, entre autres, des Caraïbes, le peuple d'indigènes qui habite sur l'île d'en face. Je ne comprends pas trop, en même temps ils disent qu'ils sont super accueillants, et d'autres fois qu'ils sont cannibales. Je finis par supposer qu'ils sont sympas avec leurs amis, et cannibales avec leurs ennemis.

Je bois, ris, danse, bois, m'écroule...

(Si vous avez la clef de la chaîne, enclenchez-la)

Sinon :

Je me réveille avec un marteau piqueur dans le crâne, je suis en plein soleil sur la plage entourée d'autres ivrognes qui ronflent, ho putain que j'ai mal, holala comme j'ai pas assuré, c'est la dernière fois, promis. Ho merde, je vois double encore, ha non, ce sont Les Jumeaux, deux de mes nouveaux potes.

— Viens boire un coup.

— Ha non.

— D'eau imbécile.

— D'accord.

Nous allons à la rivière.

— Tu sais, hier, quand on a bu, on a vu que t'étais une fille, mais on a causé avec le Cap'taine Pete, il a dit qu'on devait garder le secret si tu voulais.

— Ha, merci.

— Tu peux aussi rejoindre notre équipage si tu veux.

— Je vais réfléchir.

— OK. Un peu plus loin, il y a une cascade avec des grottes, tu pourras être tranquille.

— Merci.

Ils sont vraiment sympas, j'y vais, c'est magnifique, une cascade cristalline chute d'une falaise déchiquetée et somptueuse, je vois quelques singes m'observer. Je vais me planquer dans une grotte où un petit bassin s'est creusé. Enfin à poils dans la flotte tiède, putain qu'il fait bon. Je décuite en pensant à mon futur et en grattant mes multiples piqûres de moustiques.

(Si vous avez la clef de l'œuf, enclenchez-la)

Après avoir bien réfléchi, finalement je me dis que...

- *Je vais dire que je suis une femme et rejoindre la bande de nonnes défroquées. Allez au [965](#).*
- *Je vais rejoindre l'équipe du Cap'taine Pete. Allez au [1010](#).*
- *Je vais attendre de voir ce que font mes anciens coéquipiers. Allez au [976](#).*
- *Je vais tenter ma chance avec les Caraïbes, j'ai toujours rêvé de vivre nue avec une plume dans l'cul (Je plaisante... Ha non en fait). Allez au [1020](#).*

1007

J'y retourne en traînant les pieds et la boule au ventre. Le Quignon m'attend toujours devant la hutte. Quand il me voit arriver, il sourit, il est affreux, nous entrons.

Je le déshabille en pleurant, il enlève ses deux embouts et je vois ses moignons, il bande comme un chien en rut.

- *Allez au [1030](#).*

1008

Je ne connais rien au catholicisme, mais je me plie au rythme du lieu. Peu de sommeil, beaucoup de prières, et un métier d'aide-soignante. C'est le couvent qui sert d'hôpital à la ville.

Étrangement, je perds peu à peu goût à tout, je n'ai pas la force de partir, me sentant en sécurité. Pourtant les nonnes sont obsédées par le diable, elles me rendent folle, je les trouve insupportables.

J'ai de plus en plus la sensation d'avoir raté quelque chose, comme si une force m'avait possédée et empêchée de faire ma mission spirituelle. Cela m'obsède jour et nuit. Je demande à voir la mère supérieure pour lui en parler. Elle m'explique qu'il est fréquent chez les nonnes d'avoir des obsessions et que ce n'est qu'un mauvais moment à passer, un péché a dû me tourmenter profondément, que je fasse pénitence ici est ce qui pouvait m'arriver de mieux.

Chaque matin, nous communions, nous mangeons la chair et le sang du Christ, et, chaque matin, j'ai l'impression de faire un rite cannibale dénaturé. Le Père Albert ne vient plus du tout me voir, il est reparti sur l'île. Les paroles de la mère supérieure ne me sont d'aucun secours et je continue à être persuadée d'avoir perdu une partie contre le diable, il a gagné mon âme, je perds toute force.

Je me jette à corps perdu dans la prière, suppliant Dieu ou Jésus de m'apparaître pour me sauver. De plus en plus, j'entends des voix qui se moquent de moi, je me prends alors pour une élue de Dieu, j'explique à la mère supérieure que je suis là pour les sauver toute, que moi seule ai la vision. Elle me dit que c'est bien, mais que je dois bien laver les linges des malades.

Je passe des journées entières à faire des lessives à la main, je sais que chaque pièce de tissus lavée est associée à l'âme de quelqu'un, et que c'est son âme que je lave grâce à mes pouvoirs. Je n'aurais de cesse de laver le plus de drap possible, mais, malgré les moqueries des autres sœurs qui ne se rendent pas compte, je sais que le temps va me manquer pour sauver toute l'humanité...

- *Allez au [1042](#).*

1009

Ronan vient me voir.

— Dis donc, tu vas pas devenir pirate dans ton état, et le bébé ?

— Et toi alors ?

— Moi, si tu me le demandes, je fais ce que tu veux.

La fête explose autour de nous, Loïc et Gaétan viennent nous voir des verres à la main.

— Allez, les amoureux, venez boire un coup ! C'est la fête !

— Pas maintenant, on arrive.

Bon a't'al.

- — *Fous-moi la paix, j'veux devenir pirate ! Allez au [967](#).*
- — *Bon, mais si je ne suis pas pirate, toi non plus ! Allez au [1013](#).*

1010

— Hé, les garçons, c'est toujours bon, je peux rejoindre votre équipe ?

— Ha ben ouais, m'repond L'Tondu, j'veis demander au Ca'p'taine Pete !

— Quoi ?

— Y'a Florent qui veut rejoindre l'équipage !

Pete arrive la gueule enfarinée, ce qui lui donne un aspect poupin encore plus prononcé, il me fixe.

— Tu veux rejoindre l'équipage du Cap'taine Pete !?

— Oui, Cap'taine !

— Tu sais qu'il n'y a qu'un Capitaine sur le bateau, et que c'est moi ?

— Oui, Cap'taine !

— Et ben alors tu peux nous rejoindre, bravo moussaillon !

Les autres garçons présents crient un hurra sonore.

— La Flûte, Les Jumeaux, allez nettoyer le bateau avec la nouvelle recrue, je veux qu'ça brille.

— Oui Cap'taine !

Nous prenons une chaloupe pour rejoindre leur bateau, Le Chanceux. Les Jumeaux sont de beaux gosses de seize ans, de beaux gaillards au corps élancé, et La Flûte a un visage androgyne accentué par ses cheveux mi-longs et son petit nez pointu. Nous nettoyons le bateau.

Les jours suivant, j'apprendrai à les connaître, tous ces gamins, La Poisse, aux traits mongoloïdes, jamais là au bon moment, le gentil Gusse, bon jusqu'à la faiblesse, Le Tondu, métis et tête de Turc préféré de Pete, La Flûte, donc, bon musicien et fier d'être le seul à savoir lire et écrire, Les Jumeaux, inséparables, et Pete, l'inénarrable Pete,

leader incontesté de toute cette équipe, Pete dont le moindre caprice est entendu comme un message des dieux par son équipage...

Notre première mission sera d'escorter le Second d'Hornigold jusqu'à Saint-Domingue, pour une « mission secrète ». C'est là que je verrais notre équipe à l'œuvre. D'abord, nous chantons beaucoup, accompagnés par La Flûte... à la flûte.

Ils inventent des chansons sanglantes ou drôles, ensuite, Pete invente sans cesse de nouveaux jeux, auxquels il est impératif de jouer en temps calme. Combats de lutte, courses d'escalade sur les mats, colin-maillards, duels de sabres (entourés de tissus tout de même)... Je me rends compte qu'ils sont les caricatures de leur personnalité, Pete gagne toujours, La Poisse se casse la gueule, ou arrive en retard, Gusse passe son temps à motiver les autres et laisse systématiquement gagner ses adversaires, La Flûte est susceptible, tout le monde se moque du Tondu, on ne sait jamais vraiment qui des deux Jumeaux on a en face de soi, Le Tricheur (un faux dur) triche, etc.

C'est aussi Pete qui décide de tout, quand et qui dort, travaille, mange, à quel poste, la règle du jeu veut qu'on lui obéisse sans poser de question. Le seul qui râle du voyage est La Poisse que Pete avait oublié de faire manger durant deux jours. Je ne crois pas que ce système soit très conventionnel, mais ça marche. Tous, en tout cas, rêvent et parlent de combats à venir, même si je les soupçonne de n'avoir que très peu combattu.

Pete m'a aussi donné une mission très spéciale, raconter des histoires à la veillée. En tant que nouvelle, je suis sensée savoir plein d'histoires qu'ils ne connaissent pas encore, je me prends un peu pour Shéhérazade...

Il y a aussi un sujet tabou, dont les garçons ne parlent que quand ils sont sûrs de l'absence de Pete, leurs parents et plus particulièrement leurs mères. Ils sont tous plus ou moins orphelins, mais tous disent se rappeler avec gourmandise de leur Maman, et racontent à quel point elle était extraordinaire. Mais, toujours, toujours en l'absence de Pete, que cela horripilerait au plus haut point.

Le Second d'Hornigold que nous accompagnons, quarante ans bien tassé, a l'air de trouver tout cela normal, même s'il ne participe jamais à nos jeux, à part les duels. N'empêche que moi, tout cela me donne le béaba de l'art du sabre et de l'apprentissage des manœuvres. J'apprends à drisser les voiles, ranger les manœuvres (les cordes, mais ce mot porte malheur), hisser la voile latine du mât d'artimon...

Quant à mon état de fille, c'est étrange, mais tous semblent l'avoir oublié, et même les luttes auxquelles je suis obligée de participer n'ont rien de l'érotisme qu'elles devraient faire naître, ce sont de grands enfants qui s'amuse. Le Second me le confirme :

— Hornigold aime beaucoup Pete, il l’a trouvé tout bébé et l’a en quelque sorte adopté. Il veut que Pete lui succède et lui a mis à disposition ce bateau. C’est un peu un bateau-école, ici. Pour le moment, ils s’entraînent à tous les postes dans de petites missions, mais je ne sais pas à quel point Hornigold sait comment Pete procède. Ce n’est pas la première fois que Pete m’escorte, et tout ce qu’Hornigold m’a demandé aux retours, c’est « Ça allait ? » et une fois que j’avais répondu oui, il est passé à un autre sujet. De toute façon, il lui laisse faire un peu ce qu’il veut.

— C’est quoi au fait, votre mission secrète ?

— Ho, nous avons pris des contacts avec le gouverneur de Saint-Domingue pour écouler la marchandise volée, je vais le rencontrer.

— Ce n’est pas un secret ?

— Si pourquoi ?

Pour rien.

Enfin, nous arrivons à Saint-Domingue, une centaine de bateaux sont à quai et ça grouille dans tous les sens. Le Second doit aller faire sa mission. Par contre, Pete a interdit à l’équipage de descendre à quai. Ça commence à me gonfler son autoritarisme.

- *J’insiste pour descendre au port avec le Second. Allez au [1049](#).*
- *Je reste avec l’équipage à quai. Allez au [1055](#).*

1011

— D’accord, on a toute la vie, Marie la vierge !

Rapidement, Loarn disparaîtra dans la soirée, je le reverrai une heure plus tard, saoul comme un cochon, et l’emmènerai se coucher dans une hutte. Je ne me détendrais qu’à partir de ce moment.

La majorité des pirates sont à peu près de mon âge, ils hurlent, rient, dansent. Je me dis que si je dévoile le fait que je suis une fille, Loarn n’aura plus de pouvoir sur moi, je vais donc les voir. Elles sont outrageusement maquillées, ont de grandes robes espagnoles à frou-frou et embrassent tous les hommes à leur portée. Je ne vais pas fuir Loarn pour finir comme ça.

J’apprends que la majeure partie n’est pas là depuis longtemps, que ce sont d’anciennes nonnes capturées.

Leur ancien supérieur, Père Albert, un moine barbu et costaud d’une quarantaine d’années, les a rejointes juste avant nous. Nous discutons un peu, il m’explique qu’il avait monté un petit monastère en pleine terre Caraïbe, au milieu des indigènes, pour les évangéliser et éloigner certaines nonnes des tentations de la ville. Après une trahison du

gouvernement français envers les Caraïbes et l'enlèvement de ses nonnes transformées en putains par les pirates, il a décidé de s'enfuir. Il me dit pourtant beaucoup de bien des Caraïbes, qu'il a beaucoup aimés, même si le message du Christ leur passait au-dessus de la tête. Mais, dans sa fuite, il a recroisé les pirates et a décidé de venir ici pour voir si les nonnes étaient bien traitées. Ils le tolèrent. Quant à moi, je lui invente un passé. Il est cool, mais je ne vais passer la nuit avec lui.

Je repère une bande de jeunes qui a l'air trop sympa. Ils m'apprennent qu'ils ont déjà leur navire, un tartane et que leur chef est le Cap'taine Pete, un gamin de dix-sept ans, je finis la soirée avec eux, nous sympathisons.

Je bois, fini par rire, danse, bois, et soudain, j'ai une idée géniale... je vais tenter ma chance avec les indigènes Caraïbes. Je suis sûr que Pete peut m'emmener sans que Loarn n'en sache rien, et là, je suis sûre qu'il ne viendra pas me chercher.

J'arrive à me traîner jusqu'à la hutte où je l'ai mis et m'effondre à côté de lui pour la première et dernière fois de ma vie...

- *Allez au [1020](#).*

1012

— Tu vas voir si j'arrête !

Et les coups redoublent.

— Arrête La Goulue, Hornigold arrive.

— Où est donc Hornigold ?

- *Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Allez au [1016](#).*

1013

— J'te l'ai déjà dit, d'accord.

Après de nombreuses disputes, j'accepte le temps de ma grossesse et jusqu'aux six mois du bébé de quitter le camp des pirates.

Pete, un jeune Capitaine qui serait, selon les rumeurs, le fils d'Hornigold et d'une belle Espagnole, accepte de nous faire partir clandestinement à Saint-Domingue, une grande ville française.

L'ambiance sur le bateau est super sympa, je sympathise avec tous ces jeunes éclopés aux surnoms marrants, La Flûte, Les Jumeaux, La Poisse...

Je me dis que dès que je peux je les rejoins.

Une fois débarqués, avec un petit pécule donné par Pete, nous achetons un bateau de pêche et allons nous installer à une dizaine de kilomètres de la ville. Ronan nous construit une petite maison, et nous allons vendre sa pêche à Saint-Domingue avec un petit âne. À part le marché de fin de semaine dans cette ville hallucinante, mon quotidien me semble tellement ennuyeux, je rêve de Pete et de son équipage, mais nous préparons la venue du petit...

... enfin un jour, je perds mes eaux, nous appelons une sage femme indigène. Malgré tous ses efforts, l'accouchement se passe mal, elle essaye de m'expliquer que mon enfant est mort et que je dois l'expulser, et là, je repense à mes livres d'histoires et à ces millions de femmes mortes en couche durant les siècles... et je me dis qu'aujourd'hui... c'est mon tour... Tout ça pour ça...

- *Mon Dieu... Allez au [875](#).*

1014

Pete, le mignon, l'adorable, le craquant Pete. Je me mets à traîner avec lui et son équipage. Il crée chez ses jeunes marins une admiration sans bornes, c'est vraiment lui le Capitaine, ils lui obéissent au doigt et à l'œil, même quand il est un peu capricieux. Il adore raconter ses prouesses, combats, sauvetages, manœuvres. Avec ses cheveux d'or, c'est un vrai soleil. Un soir, j'arrive enfin à m'éloigner un peu du groupe seule avec lui.

— Dis donc, Pete, tu viens jamais nous voir.

— Bha, bien sûr que si, c'est toi qui ne m'as pas vu, c'est tout.

— Ha, bon. Et, heu, moi, tu viendras me voir une fois.

— Heu, oui, bien sûr, plus tôt que tu ne le penses, crois-moi.

— Ha, et, heu... c'est vrai que ton père c'est Hornigold ?

— Ha ha, c'est un secret, je ne peux rien dire.

Il se met à fixer la mer avec un petit air triste et ne me dit plus rien, comme s'il attendait quelque chose.

— Heu, Pete ?

— Oui.

— Je te trouve vraiment mignon.

— Bien sûr, je suis le Capitaine Pete, tout le monde me trouve mignon.

— C'est vrai sur ce qu'on dit sur Clochette et toi ?

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Que tu es son chouchou.

— Ho non, c'est une amie c'est tout, Pete n'a pas de chouchou... heu, pas encore du moins.

Il se remet à fixer la mer, j'allais lui demander s'il voulait être le mien, mais il part brusquement retrouver sa bande.

Bon, ben raté pour cette fois. Le travail et les journées reprennent.

- *Allez au [1060](#).*

1015

Putain pour un début de grossesse, j'ai pas assuré. J'espère que Ronan était saoul avant moi, sinon, je vais l'entendre.

Merde, des gens arrivent, qui ça peut être ? Ha ben en parlant du loup, voilà Ronan, suivi de Loïc et de Gaétan.

— Qu'est-ce que vous faites là les gars !?

— T'empêcher de faire une belle connerie, attrapez-la.

Ils ont de grands sacs et des cordes, je hurle, essaie de m'enfuir, ils arrivent à m'attacher les mains dans le dos et à me mettre un bâillon, Ronan me remet mon pantalon et m'attache une grande corde autour du cou, les cons.

Ils me sortent de force et nous nous enfonçons dans la jungle.

— On trouvera un endroit et après on verra, faudra trouver des chaînes. Tu vois Marie, puisque tu ne veux pas être raisonnable, tu resteras enchaînée tant que le gamin n'est pas né, ça t'apprendra la connerie, tu t'es vu hier, c'est ça être pirate ?!

Puis ils continuent de discuter sur les modalités de mon emprisonnement, j'hallucine...

Le pire, c'est que leur plan a marché, Ronan était toujours avec moi et les autres nous emmenaient l'essentiel, je n'ai jamais pu m'échapper. Au bout de deux mois, ils ont trouvé un Capitaine pirate autre que Pete et Hornigold qui a accepté de nous emmener à Saint-Domingue, une grande ville française.

De nouveau, on m'attache et on me bâillonne jusqu'au bateau. Sur le bateau, j'ai quand même le droit d'être libre. La majorité des pirates approuvent Ronan, et même moi je ne sais plus quoi penser, en tout cas, vu mon état, j'en suis à quatre mois, je n'ai plus de velléité de liberté.

Une fois débarqués, avec notre petit pécule donné par les deux gusses, nous achetons un bateau de pêche et allons nous installer à une dizaine de kilomètres de la ville. Ronan nous construit une petite maison, et va vendre sa pêche à Saint-Domingue avec un petit âne. Mon quotidien me semble tellement ennuyeux, mais nous préparons la venue du petit...

... enfin un jour, je perds mes eaux, nous appelons une sage femme indigène. Malgré tous ses efforts, l'accouchement se passe mal, elle essaye de m'expliquer que mon

enfant est mort et que je dois l'expulser, et là, je repense à mes livres d'histoires et à ces millions de femmes mortes en couche durant les siècles... et je me dis qu'aujourd'hui... c'est mon tour... Tout ça pour ça...

- *Mon dieu... Allez au [875](#).*

1016

— C'est c'te pute ! Elle veut pas faire Le Quignon.

Elle se met à haranguer toute l'assemblée :

— P'têtre qu'il est pas assez bien pour elle, pt'êtr qu'c'te bourgeoise n'aime pas les pirates et qu'elle a trop mangé de pain blanc chez son Papa et sa Maman, qui lui faut qu'des bites de seigneurs, qu'c'est une précieuse !

Toute l'assemblée se marre, même Hornigold sourit.

— Viens avec moi.

Je pars avec Hornigold dans un coin.

— Tu veux pas faire Le Quignon ?

— C'est pas que je veux pas, c'est que je peux pas.

— Si tu veux rester ici, faut l'faire, chacune le fait une fois son tour, je sais qu'il est pas beau, mais ces blessures, il les a eues au combat, il mérite le respect, même si, je te l'accorde, il est un peu bizarre.

— Je peux pas rester sans être une pute ?

— Mais tu n'es pas une pute, tu es une femme pirate, et les pirates partagent tout. Soit tu couches avec tous, soit avec aucun, mais dans ce cas là, autant te faire nonne, et je ne plaisante pas. Si tu restes sans coucher, tu vas avoir toutes les filles sur le dos, La Goulue te le pardonnera pas, et avoir La Goulue sur le dos, c'est les avoir toutes. En plus, belle comme t'es, ça va énerver les marins, pis même toi, un soir de beuverie, tu en trouveras bien un jour à ton goût. C'est ça ou tu te tires, compris ?

Je respire un grand coup et dit :

- *Bon, ben j'vais m'faire nonne alors. Allez au [1040](#).*
- *Bon ben j'y retourne alors. Allez au [1007](#).*
- *J'vais demander à Pete de m'emmener chez les Caraïbes. Allez au [1020](#).*

1017

1018

Baptiste commence à me suivre partout comme un petit chien, il faut quand même que je lui parle.

— Écoute-moi Baptiste, pour le moment, je ne sais pas du tout ce que je vais faire, je ne veux plus être ton matelot pour le moment, et puis tu vois, je ne sais pas si je vais rester dans le même équipage que le Premier lieutenant, et je sais qu'il est bien que tu le suives encore, tu comprends.

— Tu veux plus être mon matelot ?

— Non... ne sois pas triste, tu verras, tout se passera bien mieux sans moi pour le moment. Et qui sait, plus tard.

Il se jette dans me bras et se met à pleurer.

— Je savais qu'tu partirais un jour, j'l'ais toujours su, mais j'voulais pas l'croire, mais p't'être plus tard ?

— Peut-être, qui sait, allez viens, on va boire un coup.

- *On boit un verre, mais très vite il va voir le Premier lieutenant. Je soupire un grand coup, à moi la fiesta ! Allez au [1006](#).*

1019

1020

— Tu veux rejoindre les Caraïbes ?

Pete est sur le cul, il me regarde avec un mélange d'admiration et d'étonnement.

— Bon, tu m'y emmènerais ou pas ?

Ouais ouais, pas de problème.

Quelques heures après, nous sommes à bord de son bateau avec son équipage de loustics. Apparemment, Pete fait un peu ce qu'il veut. Nous embarquons et traversons le bras de mer qui sépare les deux îles.

— Bon ben salut, j'espère que tu finiras pas à la casserole.

— Moi aussi, encore merci.

— Normalement, en t'enfonçant dans cette jungle tu devrais tomber sur eux à un moment ou un autre, attention aux serpents jaunes, ils sont mortels, puis au guépard aussi, il y en a quelques-uns, pis au scorpion, vérifie toujours ta couche, pis..

— Merci, merci, ça ira.

— Salut « Florent »

— Salut les gars.

Le bateau repart en me laissant avec quelques vivres. Bon ben l'aventure continue. Adieu pirates, marins et matelots !

- *Si vous avez la clef de corail, enclenchez-la.*
- *Sinon, allez au [966](#).*

1021

Il se retourne en grimaçant, je lui enlève ses embouts et je comprends pourquoi on l'appelle Le Quignon, ses deux bouts de bras sans mains ressemblent à des quignons, je le déshabille en silence, puis moi, je sens que j'ai besoin de rhum, j'en bois un et m'en verse un sur la chatte, au moins je ne verrais pas sa gueule. Il se met à laper comme un chien, on dirait qu'il prend un malin plaisir à être le plus dégoûtant possible. Je ferme les yeux et j'imagine que c'est le beau marin d'hier, putain, s'il pouvait faire moins de bruit, soudain, je sens qu'il essaie de faire rentrer quelque chose dans ma...

— Ha non ! Pas ça ! Vire ton moignon ! Pas de ça avec moi.

Je le regarde, il me regarde, il me fait pitié...

— Allez viens là.

Je me mets à quatre pattes, le suce avec un doigt dans le cul et me mets à gémir, putain, il bande pas dur le salop, au bout de dix minutes je m'arrête.

— Bon, qu'est-ce qu'il te faut ?

— Ingnulte-moi.

— Quoi, que je t'insulte ?

— Gnoui.

— Et... bon, je vais essayer.

Je me mets à le branler en l'insultant, plus c'est pire, plus il bande.

— T'es qu'un gros porc, t'es dégueulasse, une merde, un putain d'handicapé...

Je sens sa bite durcir, je le branle de plus en plus vite en m'activant les méninges pour trouver des insultes, il éjacule, merde, même son sperme a une odeur de chiotte, je le regarde, il pleure...

Je le rhabille et il s'en va sans un mot. La Goulue m'attend dehors.

— Tu t'en es bien sorti ?

— Je crois.

— En tout cas, quand on a fait Le Quignon, on peut tout faire.

- *Allez au [1050](#).*

Formidable ! Je suis allé le voir de plus en plus souvent, et je lui montrais mon affection. Je lui servais à table les plus beaux fruits, je lui souriais, le questionnai, lui proposait des massages, je riais à ces blagues. Et puis un soir, je l'ai emmené à la Plage des Amoureux, et là... nous avons fait l'amour sur le sable. Au doux bruit du roulis féérique de la mer des Caraïbes et sous un ciel pur et étoilé, je lui ai annoncé la nouvelle de mon affection. Il a ri doucement et m'a enlacée tendrement.

Il m'a parlé de son boulot. Le Second est celui qui veille à ce que le Capitaine ne prenne pas de mauvaises décisions et à ce qu'il tienne bien en compte tous les facteurs. Il me dit qu'Hornigold ne se fait jamais prier pour écouter les autres, qu'un bon Capitaine est quelqu'un qui sait bien s'entourer et qui sait les limites de ses compétences. Bien que parfois, il faut aussi qu'il sache aller à l'encontre de tous les autres. Et un bon équipage est un équipage qui sait que parfois le Capitaine peut avoir raison, seul contre tous. Il m'a raconté des manœuvres osées qu'il n'aurait jamais prises et qu'Hornigold, au cœur de la tempête, avait prises sans hésiter, et qui s'étaient toujours avérées les meilleures. Il dit qu'Hornigold est un maître pour lui.

Albert, car il s'appelle Albert est très joyeux, pas le style à râler ou tirer la gueule, même si parfois il rit de chose pas très drôle. Mais il est aussi apprécié pour ça, je l'admire.

Son meilleur ami, son matelot, est Alban, un grand maigre au corps musclé et aux cheveux noir et court. Ils prennent des fous rires interminables dont nul ne connaît la teneur exacte. Je sais que parfois, quand ils sont ensemble, ils énervent les autres à ricaner bêtement de choses stupides, mais quand on les connaît, on sait qu'il ne se moque jamais trop méchamment.

Les semaines passent et Albert (quel nom, si on m'avait dit que je sortirais avec un Albert, mon dieu...) est officiellement mon chouchou, il ne va plus voir les autres filles et m'apporte souvent des cadeaux somptueux, bijoux, robes, maquillages... Je suis heureuse, même si mon marin, de par sa fonction, part parfois de longs jours pour de mystérieuses missions secrètes, sans parler des expéditions de piraterie et des passages au port.

Il m'a dit un soir qu'il m'emmènerait visiter Saint-Domingue...

(Marie gagne la clef du Second +15)

- Allez au [1060](#).

Je vais chercher de quoi un peu boire et manger et je le rejoins. Nous passons par la rivière, main dans la main, nous nous faufileons à travers le tunnel de broussaille et arrivons enfin sur la plage de sable d'or et d'argent. Il ne fait pas encore nuit, nous nous embrassons, encore et encore, il murmure mon nom comme une litanie, comme s'il attendait ce moment depuis des siècles, nous refaisons l'amour et nous nous reposons en regardant les étoiles. Je lui explique qu'on pourra se donner rendez-vous ici, je lui demande s'il n'est pas jaloux, il me dit que non, je lui demande s'il m'aime, il me dit qu'il se tuerait pour moi, nous discutons toute la nuit, il me raconte son enfance horrible, toutes les humiliations qu'il a subies comme mousse, puis la rencontre avec le Premier lieutenant, puis avec moi...

— Le jour se lève, il faut que j'aie un peu dormir, je te ferais savoir pour les rendez-vous.

— D'accord moussaillon !

Les jours passeront, il prendra maintenant son tour avec moi, je l'attendrai anxieuse à chaque départ, je...

— Les filles, ça y est, j'ai un chouchou !

Non !! Raconte !!!

(Perdez la clef du matelot et gagnez la clef du matelot amoureux, +28)

- Allez au [1060](#).

1024

— Merci, chouette, suis-moi.

Nous nous éloignons dans la jungle.

— Hé, pourquoi veux-tu aller si loin ?

— Je veux être tranquille.

— Je comprends.

Le fait qu'il m'ait enfin choisi me gonfle d'orgueil et de joie, vous allez voir ce que vous allez voir, je vais le croquer tout cru, je vais lui faire découvrir l'amour moi, à ce petit puceau. Je mouille d'avance. Nous remontons en suivant la rivière, passons par un coin escarpé et, enfin, nous nous posons sur une petite plage.

— Hé ben dis donc Pete, ici c'est sûr, personne ne nous trouvera.

Il s'assoit sur la plage, à moi de jouer. Je m'assois à côté de lui avec lubricité, lui mord l'oreille doucement et lui pose un baiser sur la joue avant d'aller l'embrasser et d'empoigner son engin. Dès que je lui pose le baisé, il se met à rire, ce qui m'arrête net dans mon plan.

— C'est marrant ce dé.

— Quoi ?

— Tu m'as posé un dé sur la joue.

— Quoi ?

— Ce que tu m'as fait sur la joue, c'est un dé.

— Ben non, c'est une bise, un baisé quoi.

— Ha bon, je croyais que c'était un dé, une fille m'avait dit que c'était un dé.

Un peu déconcertée, je me remets à vouloir l'exciter quand il se remet à parler.

Tu connais ta Maman toi ?

— Hein ? Heu, oui, pourquoi Pete ?

— Moi je ne la connais pas, mais elle ne m'a jamais manqué.

— Ha, très bien, mais...

— Je ne comprends pas ce qu'ils ont tous avec les Mamans, tous les autres de mon équipage, ils parlent de temps en temps de leurs Mamans et moi, je leur dis que ça n'a aucun intérêt une Maman. En tout cas, je ne le vois pas, bon à part pour raconter des histoires aux enfants, bien sûr, mais ça, n'importe qui peut le faire, toi, tu pourrais très bien être notre Maman et nous raconter des histoires, n'est-ce pas ?

— Heu, oui.

— C'est vrai ? Tu voudrais ?

— Tais-toi un peu.

Je me jette sur lui, prête à le faire bander comme un taureau en rut, qu'il se taise bon Dieu. Il éclate de rire et me coupe tous mes effets.

— Arrête, tu me chatouilles !

Je ne suis plus du tout excitée, il commence à m'énerver.

— Pete, pourquoi es-tu venu ici avec moi ?

— Heu... et bien, tout le monde commençait à se moquer de moi parce que je ne vais jamais voir les filles, alors je me suis dit qu'il fallait que j'y aille.

— Mais tu n'as pas envie ?

— Non.

— Tu es pédé ?

— Non, non, pas du tout, ce n'est pas ça, je n'ai pas envie, c'est tout... tu ne diras rien, hein ?

— Quoi ?

— Ben tu leur diras que voilà, je l'ai fait, d'accord ?

— Heu, d'accord.

Merci.

Nous restons une petite demi-heure sur la plage, je suis complètement frustrée, quant à lui, il siffle, fait des ricochets, me raconte des blagues, taille un sifflet dans du bois, veut m'apprendre un jeu.

— Écoute, on va rentrer, non ?

— Ouais, si tu veux La Garçonne, on rentre, en tout cas je suis fier de moi, le Capitaine Pete est allé aux filles ! Avec La Garçonne !

Complètement taré ce pauvre Pete !

- *Si vous aviez Pete comme chouchou ou si vous n'aviez pas de chouchou. Allez au [1033](#).*
- *Sinon, allez au [1065](#).*

1025

1026

Et là, je lui dis tout, mon amour pour lui, notre amitié, le fait que je veux qu'il soit mon chouchou, il garde un long silence et me répond : Marie, moi aussi je ressens quelque chose pour toi, mais ce n'est pas de l'amour, tu es mon amie, je ne voudrais pas gâcher notre relation, d'accord ?.

Qu'est-ce qu'il veut que je réponde à ça ?

— T'es sûr ?

— Oui...

Et il repasse un long moment à se justifier, puis, pour la première fois depuis notre amitié, il me parle de ses parents. Il m'explique qu'ils étaient des planteurs de coton français massacrés par une expédition espagnole quand il avait quinze ans, ils ont violé et tué sa mère et sa sœur devant ses yeux, alors qu'il était caché sous un lit. Il s'est alors engagé avec les flibustiers pour se venger des Espagnols, puis il a continué avec Hornigold comme pirate à la fin de la guerre.

Quand il me raconte son histoire, il a l'air d'avoir cent ans...

- *Bizarrement, notre amitié ne sera jamais plus la même, comme si je l'avais gâchée en lui demandant son cœur, ho, on essaiera bien de faire comme avant, mais... peu à peu, nous nous verrons de moins en moins... Allez au [1060](#).*

1027

Et voilà, c'est bien pratique, une bonne excuse pour ne me donner qu'à mon homme. Je vous avoue que ça me fait des vacances, et que le chou chou en question n'est pas malheureux d'un peu d'exclusivité.

- *D'ailleurs, je ne trouve pas ça si mal l'exclusivité. Par contre, nous sommes encore plus discrets qu'avant, car... Allez au [1063](#).*

1028

— Allez, viens là.

Je me love dans ses bras en pleurant, merde, la syphilis bordel.

— T'en fais pas, tu l'as p't'être pas toi, allez. Écoute, je vais demander à Hornigold si je peux t'emmener à Saint-Domingue, j'ai rendez-vous avec le gouverneur, tu veux venir ?

— Oui.

Me voilà toute ragaillardie. Hornigold accepte.

Albert doit demander comment se situe le gouverneur par rapport aux rumeurs de durcissement de la politique envers les pirates. En fait, le gouverneur, par un de ses hommes, nous rachète énormément de marchandises volées pour les revendre.

Quelques jours plus tard, nous quittons l'île avec un sloop, un petit bateau très rapide. Je suis excitée comme une môme.

Le voyage se passe très bien, Albert a pris soin de ne prendre que des pirates à la mine acceptable, et ce sont souvent les plus sympas.

Enfin, nous voyons la ville, c'est incroyable, pour moi en tout cas, des dizaines de grands bateaux sont amarrés au port, deux forts armés de forces canons surplombent la ville, des centaines de maisons en bois de toutes tailles sont agglomérées dans une immense crique, une activité incroyable l'anime.

Nous arrimons en même temps que quelques hommes habillés de peaux de bêtes et transportant des palettes de viandes fumées. Des boucaniers, me précise Albert.

Une dizaine de nationalités se mélange, trafiquants hollandais, marchands d'esclaves anglais, commerçants français, missionnaires portugais, émissaires indigènes, aventuriers italiens, artisans allemands, protestants et illuminés de partout, et tout cela sous l'égide française.

Je suis à Disney world, les costumes, les odeurs, les maisons, les rues, les échoppes, les accents et les langues. Le contraste entre le calme de l'île et la furie urbaine, oui, même à cette époque, est flagrant.

Et là, deux jours et trois nuits durant, le rêve, la lune de miel (même si je refuse de baiser tant qu'on ne sait pas sûrement s'il a la syphilis ou pas, ma petite vengeance).

Il m'emmène au restaurant, me fait faire les boutiques, dépense des fortunes pour moi, nous nous bourrons la gueule en riant comme des collégiens, dormons dans la meilleure auberge de la ville. Je dois juste le laisser une demi-journée pour sa mission. Une fois terminée, nous repartons vite.

Le gouverneur est inquiet, il va encore commercer avec nous, mais impose des prix encore plus bas, en se justifiant avec les risques qu'il prend. Je me demande s'il ne va pas nous trahir. En tout cas, il paraît certain que les choses vont devenir plus dures pour les pirates. Le gouverneur attend toute une flotte militaire venue du continent pour nous éradiquer. Il n'oserait pas nous mentir.

Hornigold cessera à l'avenir de commercer avec le gouverneur, ce qui se révélera une sage décision.

Ce voyage m'a paru trop court, mais en même temps je reviens complètement dépaylée. Nous ne saurons jamais si Albert a eu la syphilis ou pas, car ces symptômes disparaîtront vite. Moi, je me refuse à avoir des relations sexuelles avec qui que ce soit tant que ce n'est pas sûr.

- *Les filles m'accueillent hystériques, cinq jours après mon départ. La vie reprend comme avant, mais... Allez au 1063.*

1029

Hornigold choisit son équipage, tandis que ceux qui ne veulent pas partir, les plus féroces pirates, élisent à l'unanimité Teach comme nouveau Capitaine. Tout cela finit tard dans la nuit, et il est décidé de faire une immense fête le lendemain.

Fête mémorable, j'ai fini à poils en train de danser sur, puis sous, une table. Le lendemain, Hornigold et son équipage partent. Nous disons au revoir à bien des amis. Je me rends compte, alors que le bateau s'enfuit à l'horizon, que beaucoup des pirates les plus civilisés sont partis, pas tous, mais... beaucoup, ainsi que les trois quarts des anciennes. Je me retrouve un peu à la place qu'avait La Goulue à mon arrivée, celle à qui on demande, ça ne me déplaît pas. Ce qui me déplaît, par contre, c'est la nouvelle ambiance qui s'instaure peu à peu au camp.

Depuis qu'Hornigold est parti, plus d'une prise sur deux se passe avec des complications, sans parler des combats de plus en plus violents contre les nombreux vaisseaux militaires, choses qui n'existaient quasiment pas il y a encore six mois. Les hommes racontent le soir au coin du feu les cruautés inouïes qu'ils font subir aux officiers, quand ceux-ci ont été déclarés trop autoritaires avec leur équipage. Les temps ont changé.

Du coup, les pirates reviennent souvent blessés, des vaisseaux disparaissent, la mort et les mutilations deviennent monnaie courante, et la décompression dont ils ont besoin à leur retour devient effrayante.

Ce ne sont plus des fêtes, mais d'immondes beuveries, excitées par des bagarres incessantes. Là où Hornigold aurait remis de l'ordre immédiatement, on dirait que Teach prend un malin plaisir, pas à les provoquer, mais en tout cas à les encourager. De plus en plus de filles se plaignent de brusqueries, j'en parle à Teach qui me dit qu'il va en parler aux hommes, mais qu'il faut que les filles comprennent, je lui rétorque que c'est inadmissible. Teach d'ailleurs, n'est plus appelé Teach, mais Barbe Noire, la première fois qu'on l'a appelé comme ça, j'ai eu comme un tournis...

Un soir, il y a l'événement de trop pour moi. Alors que nous dormions, trois pirates saouls comme des Polonais sont venus réveiller Douce Gorge, une charmante métisse indienne. Devant son refus de les suivre, ils l'ont emmenée de force. Je me suis mise entre eux et ils m'ont envoyée à terre d'une claque et menacée de me tuer si je ne les laissais pas faire, puis ils sont partis la violer. Je suis allé réveiller Teach qui cuvait et qui m'a envoyé chier.

Le lendemain, je retourne le voir, hors de moi.

— Du temps d'Hornigold...

— Ne me parle pas de ce traître ! Il travaille pour Rogers maintenant, et traque ses anciens compagnons !

— Je ne peux pas te croire.

— À ta guise, dehors ! Je te dirais ma décision sur cette affaire.

Je sors, Teach est effrayant, et même moi je sais qu'il ne faut pas l'énerver quand il a la gueule de bois.

Teach n'a pas voulu punir les hommes, plus précieux à son goût que l'honneur d'une métisse, par contre, il les a obligés à la dédommager d'une demi-part de butin chacun, une grosse somme. La plupart des filles sont tout de même terrorisées, mais peu au point de vouloir partir.

- *Je décide de partir avec celles qui le désirent et vais voir Teach pour lui annoncer ma décision. Allez au [990](#).*
- *Je décide de rester, je ne peux pas laisser les filles toutes seules. Allez au [1064](#).*

1030

Courage, je sens que j'ai besoin de rhum, j'en bois un et m'en verse un sur la chatte, au moins je ne verrais pas sa gueule. Il se met à laper comme un chien, on dirait qu'il prend un malin plaisir à être le plus dégoûtant possible. Je ferme les yeux et j'imagine

que c'est le beau marin d'hier, putain, s'il pouvait faire moins de bruit, soudain, je sens qu'il essaie de faire rentrer quelque chose dans ma... son moignon, c'est son moignon, il force, aïe, je serre les dents, il me lèche, toute ma chair se dilate, je mouille, il fait maintenant des allers-retours entre mon vagin et mon anus, jusqu'à que ce dernier accepte à son tour le moignon, puis, voyant que je continue de mouiller, il m'enfonce l'autre et se met à me lécher, c'est trop pour moi, je hurle de plaisir et de terreur, le corps en convulsion, il me retourne alors et m'encule sans difficulté, il éjacule.

Je le rhabille et il s'en va sans un mot. La Goulue m'attend dehors.

— Bon ben tu vois, c'était pas la mer à boire, surtout qu'à t'entendre, t'y as pris goût, on va te le garder à chaque fois Le Quignon. Allez viens, j'te paye un coup à boire, t'as été courageuse.

— Je crois.

— En tout cas, quand on a fait Le Quignon, on peut tout faire.

Dieu merci, Le Quignon aime changer de filles.

Nous buvons un coup. En fait, je me bourre la gueule, et toute l'affaire est enterrée. La Goulue m'appelle La Courageuse durant quelque jour.

- *Allez au [1050](#).*

1031

Une fois de plus, nous nous promenons avec Florent. Il me raconte leur dernière expédition, un bateau de commerce hollandais, plein de cochenilles, un insecte écrasé qui, transformé en teinte, coûte une fortune.

— Le bateau s'est rendu sans problème, nous l'avons accosté, Hornigold a fait une enquête pour savoir si l'équipage était bien traité, et bien jamais nous n'avions vu de marins si bien traités, de vrais bourgeois.

Le hollandais était un humaniste et ses marins n'étaient pas des engagés, mais des associés, ils avaient de petites parts dans l'opération et un bonus si le voyage se passait bien, c'était du délire, ils étaient là, très polis, presque à nous offrir le thé.

Hornigold a passé un long moment à discuter avec le Capitaine et nous les avons quittés sans rien leur prendre et en jurant de s'écrire, jamais vu ça. Ça a grogné un peu dans l'équipage, disant qu'on aurait au moins pu leur prendre leur argent, mais Hornigold a dit qu'il se refusait à piller des gentilshommes.

Nous nous éloignons du village, passons vers la réserve de bois derrière l'atelier et prenons le petit chemin qui mène au Cimetière de la Peste, là où nous enterrons nos morts quand nous récupérons les corps et là où sont enterrées les victimes d'une épidémie qui s'est abattue il y a dix ans. C'est drôle, les pirates sont des mécréants sans noms, hurlant par le slip de la vierge et par la chiasse du pape, et pourtant, chaque

tombe a une petite croix en bois, bien ouvragée, avec le surnom du défunt gravé, La Chouette, Pieds Sale, Tête de Pioche,...

À notre gauche, il y a un sentier qui monte sur la falaise, nous le prenons et arrivons au sommet, la mer à perte de vue, nous pouvons voir tout le camp rendu microscopique. Il y a un petit vent frais qui rend supportable le ciel parfaitement bleu, des condors volent dans le ciel, Hornigold a interdit qu'on s'amuse à leur tirer dessus. Nous nous asseyons et continuons la discussion, et là, je me mets dans la position de la fille qui en veut, sourire, je me repeigne en permanence, je l'écoute en entrouvrant les lèvres et les jambes. Tout cela a comme effet qu'il perd de son assurance et qu'il continue à me parler sans me regarder, alors là, soit il est timide, soit il est pédé, soit vraiment il ne m'aime pas.

- *Je me mets à califourchon sur lui pour l'embrasser à pleine bouche. Allez au [1052](#).*
- *Florent, j'ai quelque chose à te dire. Allez au [1026](#).*

1032

— T'es qu'une pute, tu dois venir avec moi !

— Chuis pas une pute, chuis une femme de pirate et je veux pas aller avec toi.

— Je vais le dire à Hornigold.

— Vas-y, j'lui expliquerai comment on s'est connu.

— J'te préviens Marie, j'vais t'avoir à l'œil, je sais vos manigances avec tes copines, vos histoires de chouchou et compagnie, si j'apprends que t'en as un, j'lui coupe la gorge, même si c'est Hornigold lui-même. J'en ai rien à foutre, sale pute !

Il explose la bouteille et brandit le tesson, je me mets à trembler de tous mes membres, mais d'autres pirates arrivent.

— Ça va ?

— Ouais, ça va, je me suis pas coupé, dit-il en balançant le tesson. Tiens salope, ramasse !

Il part. Mon Dieu, je me débarrasserai jamais de lui... Je maudis le jour où je l'ai rencontré...

— Qui a parlé des chouchous à Loarn ?

— Hé, personne, calme-toi La Garçonne...

- *Allez au [1050](#) (choisissez un chouchou... ou pas).*

— Alors ?

— Ben, voilà quoi.

— Il est comment ?

— Heu, surprenant.

— Bien ou pas bien, surprenant comment.

— Surprenant, m'enfin bon, voilà quoi, rien d'extraordinaire non plus, normal quoi.

— Ho, on est déçu. En tout cas, Clochette est hors d'elle, elle est partie bouder dans un coin, tu t'es pas fait une copine.

— J'y peux rien si c'est moi qu'il a choisie, mais je vais lui parler.

Je vais voir Clochette, dès qu'elle me voit elle tourne la tête.

— Hé Clochette !

Elle part rapidement en me lançant un regard noir.

— Hé !

Bon ben tant pis pour elle... si elle savait.

Le lendemain, je revenais du petit coin qui est à une dizaine de mètres dans la jungle, quand un coup de feu éclate et me transperce la poitrine.

— Qu'est-ce qu'il se passe !?

— C'est Clochette qui m'a dit qu'elle avait vu un léopard s'approcher du camp, je crois que je l'ai eu.

Un groupe s'approche de moi.

— Hé, merde, c'est pas un léopard, c'est La Garçonne, vite, allez chercher le chirurgien !

— La Garçonne, ça va ?

— Clochette, qu'est-ce que tu as fait, salope ? Comment ça, tu as cru que c'était un léopard ? Tu te fous de notre gueule, tu es folle !

Le chirurgien arrive enfin et s'agenouille à côté de moi.

— La balle a transpercé le poumon !

- *Quatre Mains hurle sur Clochette, dis qu'elle va la tuer, que ce n'est qu'une pauvre conne jalouse, Clochette hurle qu'elle avait vu un léopard et que ce n'est pas de sa faute. Le pauvre type qui m'a tirée dessus est à côté de moi, paniqué, il m'explique qu'il a cru que Clochette avait vraiment vu un léopard, elle avait tellement peur, il a cru que c'était vrai... Tout s'embrouille autour de moi... la salope... sur ce... je savais bien que Pete était son chouchou... Non ? Allez au*

— Viens là j'te dis.

— Me touche pas.

— Tu m'emmerdes La Garçonne !

— Je t'ai déjà dit de...

— Vas't'faire foutre !

Il se lève et part.

— Reviens, tu t'en tireras pas comme ça.

Il revient, hors de lui, il me fait soudain peur. Il m'envoie une torgnole qui m'envoie à terre.

— Personne ne me parle comme ça, tu entends, je ne veux plus jamais te revoir, si tu t'approches de moi, je t'en recolle une !

Il me laisse en larme sur la plage, les filles accourent pour me consoler.

— T'es folle, parler comme ça au second, t'as d'la chance qu'il t'ait pas tuée.

— Mais...

Et je les abreuve de mes plaintes.

— Même, on parle pas comme ça au second... Allez, viens, pleurs, t'en trouveras un autre va de chouchou.

Quelques jours plus tard, je vois apparaître les premières verrues autour de mon sexe, je suis horrifiée. Albert ne m'adresse plus la parole et refuse de me voir. Je ne peux m'empêcher de le détester et de penser que c'est de sa faute. Je suis à peu près persuadée que c'est lui qui a emmené la maladie. Je reste dans la hutte à me morfondre et ne veux plus coucher avec quiconque. Ce n'est pas facile, plein de gars qui ont la syphilis et qui n'en ont rien à foutre, veulent tirer leur coup comme avant.

Hornigold est obligé de faire un discours qui remet les choses à leur place, « Chacun est libre ! De baiser ou pas ! Et le viol sera puni de mort ! ». N'empêche que l'ambiance se dégrade. Heureusement que La Goulue continue d'accueillir tout le monde, syphilis ou pas. Notre confrérie se sépare en deux camps, ceux qui baisent et qui n'en ont rien à foutre, et nous, les nonnettes, dit avec un ton de mépris.

Peu à peu La Goulue, La Fontaine, Clochette, moi, plus ou une deux autres filles, ainsi qu'une trentaine de gars, devenons peu à peu monstrueux. Sur le visage, les mains, les pieds, des lésions apparaissent, peu à peu je vois de moins en moins. Rapidement, la douleur m'empêche de quitter mon lit, mes articulations gonflent. Je suis sûre que si Albert venait me voir, je guérirais rapidement. Lui à l'air de bien se porter, je le déteste encore plus. Quatre Mains a bien essayé de plaider ma cause, mais elle s'est fait envoyer violemment dans les roses. Il a menacé de battre la prochaine qui viendrait lui parler de ça. Ce salop m'abandonne quand je vais mal...

Rapidement, je perds toute force. Nous sommes deux à particulièrement être amochées, moi et Clochette, inconsolable elle aussi depuis la disparition de Pete, je n'ai pas de miroir, mais de la voir elle, m'horripile. De petite mignonnette, elle se transforme en monstre bouffi...

- *Je serais la première à m'endormir pour ne pas me réveiller... Allez au [1070](#).*

1035

Mon Dieu, c'est mon père, mon père et ma mère.

— Ha te voilà Marie, nous t'attendions. Ha, que fais-tu avec ce plat ? Tu n'es pas une servante à ce que je saches, viens, assis-toi et mange.

Je m'assois, j'ai envie de leur raconter tout ce qui m'est arrivé, mais il me coupe tout de suite.

— Tiens, regarde là-bas, le duc de Versaci, c'est un très bon parti, nous allons te marier à lui.

J'aimerais pouvoir dire quelque chose, lui répliquer, lui dire que ce n'est pas à lui de décider à ma place, mais une seule chose parvient à sortir de mes lèvres :

— Oui Papa, comme tu veux.

— Bien.

Puis il fait comme si je n'existais plus. Mon Dieu, je me rends compte qu'après toutes mes épreuves, je n'ai aucune vie propre, je ne suis que le prolongement de mes parents, je ne suis que leur marionnette. Cela me met dans une fureur rentrée, mon dieu... Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à desserrer les lèvres pour lui dire quelque chose, pour lui parler, pour lui dire que j'existe ?

Mon Dieu, il faut que ça s'arrête, il faut que je trouve le courage d'avoir une individualité propre...

- *Je ne peux pas être la poupée de mon père et à travers lui... de ma tribu... Allez au [586](#).*

1036

(Si vous avez la clef du chien et que vous avez un chouchou, enclenchez-la)

Sinon...

Les mois ont passé. Le boulot de pirate devient chaque semaine un peu plus dur, certains bateaux militaires commencent à croiser et les bateaux de commerces se

laissent de moins en moins arraisonner facilement, mais, en parallèle, jamais il n'y a eu autant de pirates. Nous sommes des milliers dans toutes les mers Caraïbes sur des dizaines de bateaux.

Jusqu'à maintenant, les états ne semblaient pas s'occuper outre mesure des pirates, ils avaient d'autres chats à fouetter. Mais maintenant que les pays d'Europe sont enfin en paix, nous devenons officiellement les ennemis numéaux un de la France et de l'Angleterre. Ils semblent s'être mis d'accord pour nous régler notre compte. Ils manient le bâton et la carotte, proposent une amnistie totale à ceux qui arrêtent et offrent des récompenses aux chasseurs de pirates. Les pirates ne prennent tout cela que peu au sérieux, certains font mine d'accepter la grâce pour recommencer aussitôt leur brigandage. L'argent continue à couler à flots.

Sinon, le Capitaine Pete et son équipage ont disparu, certains disent qu'ils ont fait naufrage, d'autres qu'ils ont été coulés par les Français, d'autre que Pete est tombé amoureux d'une Anglaise, d'autres encore que Pete a eu des nouvelles de sa mère qu'il recherche en Europe, d'autres encore qu'ils sont partis chasser le bison avec les Indiens d'Amérique, personne ne sait la vérité. En tous cas, c'est le moment où Hornigold devint plus éloigné de son équipage, plus ombrageux, et que Clochette perdit ses jolies rondeurs.

Et, un beau matin... La Goulue, jupe relevée, est en train de montrer sa chatte à plusieurs filles l'air inquiet. Je m'approche.

— Regarde La Garçonne.

— C'est quoi, beurk...

La Goulue a des verrues tout autour de la chatte.

— La syphilis, merde !

— Il faut prévenir Hornigold.

Hornigold arrive avec le chirurgien du camp et nous inspecte toutes. Quatre autres filles présentent des verrues plus petites.

— Capitaine, je vous préviens, je suis chirurgien, pas médecin, moi j'y connais rien, je suis un ancien boucher, j'ai pas fait d'étude.

Hum. Putain de la mère du diable, moi je connais un peu, c'te saloperie vous transforme un homme en lépreux, puis, pour ceux qui y résistent, elle semble disparaître, mais elle réapparaît des années plus tard pour vous achever. Faut trouver un médecin, il faut regarder les hommes aussi, faites ça. À force de fréquenter les putes vérolées de Saint-Domingue, ils ont ramené cette saloperie ici. En attendant, les filles, celles d'entres vous qui ne l'ont pas, je vous conseille de ne plus baiser jusqu'à nouvel ordre. Quant à celles qui l'ont, elles pourront y faire avec ceux qui l'ont aussi, à la grâce

de Dieu. Je vais appareiller le bateau pour aller chercher un médecin et des médicaments.

Ouf, j'y ai échappé, pour le moment, en même temps, je ne connais pas le temps d'incubation, si ça se trouve, dans quelques jours, on l'aura toute. La nouvelle en tout cas fait grand bruit, tous les hommes sont inspectés, une quarantaine présentent des verrues. Jusqu'à maintenant, ça n'inquiétait personne.

Moi en tous cas...

Si vous avez la clef du Second, enclenchez-la, sinon...

- *Je ne baise plus avec personne. Allez au [1063](#).*
- *Fuck la maladie, j'veis pas m'arrêter pour autant, même si je vais refuser ceux qui ont manifestement la maladie (quand même). Allez au [1046](#).*
- *Je ne baise plus qu'avec mon chouchou (seulement si vous en avez un). Allez au [1027](#).*

1037

Hé, à la bonne heure.

Hornigold choisit son équipage et nous partons le surlendemain. Teach a été élu comme nouveau Capitaine, et moi, je reste avec mon chouchou et Quatre Mains, ma meilleure amie, et maintenant, ce n'est plus un secret, la maîtresse d'Hornigold.

Nous disons au revoir à nos compagnons au cours d'une fête mémorable. Je ne suis pas mécontente de ne plus être une pute (c'est ce que j'étais finalement, non ?).

Nous repartons à Saint-Domingue, riches comme Crésus. Quatre Mains et moi choisissons deux magnifiques maisons mitoyennes, achetons des esclaves (on ne peut pas s'en passer à cette époque, c'est comme si maintenant on n'avait pas de compte en banque). À notre grande surprise, Hornigold et son équipage deviennent des chasseurs de pirates, nous laissant de longues semaines toutes seules, mais cette fois, sans toutes les copines.

C'est Quatre Mains la première qui prendra un amant, un charpentier qui nous construisait une dépendance. Nous jouons les grandes dames, côtoyons le beau monde de Saint-Domingue, nous serons bientôt invitées à toutes les réceptions et courtisées par les plus grands. Deux encore jeunes et jolies femmes blanches comme nous ne sommes pas monnaie courante. Quant à moi et mon « chouchou », nous devenons comme deux colocataires, chacun faisant sa vie et baisant de temps en temps.

Après quelques prises, Hornigold décidera de faire du commerce. Mal lui en a pris, le naufrage de son bateau nous laissera toutes les deux veuves. Je suis triste, mais la vie continue. De toute façon, nos maris nous avaient habitués à leur absence...

Les demandes de mariages pleuvent sur nous. Un jour, je croise un de mes anciens amis pirates, il crache à mon passage. Ceux-ci sont peu à peu éradiqués, et j'ai vu la tête de quelques-uns de mes anciens compagnons trôner en haut de pique à l'entrée du port (dont Teach, le fameux Barbe Noire).

Quatre Mains ne se mariera pas, déniaisant de temps en temps quelques jeunes officiers, quant à moi, une pneumonie m'emporte, dans les bras et les larmes de mon amie... je ne regrette rien...

- *Allez au [875](#).*

1038

Après quelques heures de marches le long de la plage, je reconnais l'embouchure du fleuve qui remonte au village.

Quand j'arrive, tout le monde m'accueille avec joie, je leur explique mon aventure chez les pirates, ils sont très intéressés.

Je quitte définitivement mes habits et décide une fois pour toutes de me transformer en Caraïbe. C'est comme si je ne les avais jamais quittés et que mon escapade n'ait été qu'un rêve sans conséquence.

Le rocou sur mon corps, ce pigment ocre, de nouveau les bijoux en corail, les tresses, je suis l'une d'elles, mon cœur bat, je respire à plein poumon. Qu'est-ce qu'on est bien à poils ! À ce moment-là, je décide que quoi qu'il arrive, je ne quitterai jamais les Caraïbes, je le fais comprendre solennellement à leur chef, il est très content.

Pour fêter ça, il ordonne une nouvelle fête. Je participe avec les autres femmes à toute la préparation. Mais, pfeu, j'ai encore mal à la tête moi, ils me tueront tous.

(À partir de maintenant, tous les choix vous permettant de quitter les Caraïbes, **Marie 732**, **Marie 736** ou **Marie 669**, vous sont interdits)

- *Allez au [666](#).*

1039

Ben ouais, j'ai pris comme chou chou mon ancien violeur.

Loarn à partir de ce moment va changer du tout au tout. Ho, pas du jour au lendemain, mais rapidement si on y pense. Il a pleuré encore bien des fois sur la Plage des Amoureux, il m'a boudée durant des jours, mais, peu à peu...

Déjà, il est vite monté en grade sur le bateau d'Hornigold et est devenu très apprécié par l'équipage. Il est devenu Quartier-maître, puis a été élu carrément au conseil, c'est d'ailleurs le plus jeune. Je crois qu'Hornigold l'a un peu adopté et a été le père qu'il n'a jamais eu, mais nous n'en sommes pas encore là...

— Les filles, ça y est, j'ai un chouchou !

— Non, j'y crois pas, raconte !

Vous allez pas me croire...

À la fin de mon histoire, toutes les filles pleurent.

— C'est trop beau La Garçonne, ça donne envie de croire...

(Marie perd la clef du chien et gagne la clef de la croix +7)

- Allez au [1060](#).

1040

— À la bonne heure, j'veais demander à Pete de t'emmener. Tu peux déjà prendre l'habit, les filles en ont.

Il va annoncer l'annonce de mon départ à toute l'assemblée et vas voir Pete. J'en sais rien moi si j'veux devenir nonne, en tout cas, pas de Quignon. Il me regarde, déçu, et va voir une autre fille qui me lance un regard de haine. J'ai perdu des copines. Mais j'ai trouvé un copain, Père Albert arrive.

— J'ai entendu dire que tu voulais devenir nonne ?

— Je ne sais pas encore.

— En tout cas, ma fille, je t'ai fait une lettre de recommandation pour la mère supérieure du couvent de Saint-Domingue, elle pourra au moins t'accueillir les premiers jours.

— Merci mon père.

— Je suis heureux de voir que, contrairement à mes anciennes nonnes, tu as vu que cette vie ne peut pas être celle d'une chrétienne.

Oui.

Plus personne ne me parle jusqu'à mon départ le lendemain, où j'embarque avec Pete et son équipage.

L'ambiance sur le bateau est détendue, je sympathise avec tous ces jeunes éclopés aux surnoms marrants, La Flûte, Les Jumeaux, La Poisse...

Parfois, je me dis que j'aurais dû les rejoindre, que j'aurais dû faire autrement, mais bon, nous arrivons à Saint-Domingue. Ils m'abandonnent avec quelques pièces de huit.

La ville est hallucinante, il y a des centaines de bateaux au port et une ambiance cosmopolite effrayante. J'ai besoin de calme et trouve vite le couvent. La mère supérieure me reçoit avec ma lettre de recommandation. Elle me dit que je peux rester là tant que je veux.

- Allez au [1008](#).

1041

Bravo, vous êtes comme moi, vous pensez que l'extérieur ne vaut pas l'intérieur, et bien Le Quignon, il était comme un... quignon justement, dur et rugueux à l'extérieur, mais, à l'intérieur, doux et blanc, et je savais que, comme le dit la légende, il suffisait que je lui fasse un baisé d'amour pour qu'il se transforme en crapaud... heu, pardon... en prince.

Je l'emmène donc en lui tenant la fourchette jusqu'à la Plage des Amoureux, et là, je l'embrasse d'amour, des étincelles de lumière tombent sur nous et sa vieille peau tombe, et c'était qui Le Quignon ? Hein ? Un beau prince qui m'emmena dans un pays où il faisait toujours beau et où il n'y avait ni méchant, ni pauvreté, ni mauvais temps. Là, il me fit trois enfants Fifi, Riri et Loulou, trois magnifiques triplés qui avaient un peu la prononciation de leur père et puis, et puis il faisait des poèmes aussi, style :

Matelot, tu as bien navigué, et la voile est rangée

À toi le repos, finis le ressac

File là-bas sur ta plage de varech

Idéal pour les siestes et loin de tout péril

La sensation du devoir fait, le goût du réglo

Lentement donneront ce moment de clarté

Tant désiré...

C'est beau, non ?... Vous voulez que je continue ? Non ? Vous aimez pas la poésie du Quignon ? Si tendre à l'intérieur ? Bande de pervers ! Rassurez-moi, vous êtes un mec pour avoir atterri dans ce chapitre ?

Bon, on perd tous notre temps là, non ?

Vous allez retourner en 1050 pour me choisir un beau chouchou, et d'abord c'est pas ridicule chouchou, et puis les filles, si jamais il y en a une qui a atterri là, si vous pensez que l'extérieur, ça compte pas, c'est que vous devez vraiment vous attifer comme des raclures de bidet, allez, salut !

1042

Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe.

À 28 ans, à la fin de ses études, Marie partira au Brésil. Elle fera de mauvaises rencontres qui l'emmèneront à la limite de la prostitution. Dégoûtée et traumatisée, elle se retirera dans un couvent où elle finira sa vie. Prise de folie mystique, elle confondra lessive et sauver le monde jusqu'à la mort.

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe.

1043

En effet, j'ai bien remarqué Clochette me jeter des regards de haines hallucinants, je vois que si je pars avec Pete, elle va péter les plombs.

— Je crois que Clochette voudrait vraiment aller avec toi.

Pete jette un regard dédaigneux à Clochette qui est remplie d'espoir.

— Pfu, avec Clochette, je crois que...

— Pete, va avec Clochette, compris, et si tu ne veux pas d'elle, explique-lui bien.

— Mouais.

Il part en traînant des pieds vers Clochette qui s'illumine de bonheur, lui parle un peu et ils partent tous les deux dans la jungle. Je crois que j'ai empêché un beau drame. Toutes les filles viennent me féliciter.

Bravo La Garçonne, t'es une vraie copine, je crois que si Clochette t'avait vu partir avec lui, elle t'aurait arraché les yeux.

- *Une bonne heure plus tard, ils reviennent, Clochette ne fera aucun commentaire à notre grand désespoir et fera comme s'il ne s'était rien passé. Allez au [1036](#).*

1044

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Par goût de l'aventure, elle se prostituera dans les ports de Buenos Aires. Après quelques années de folie, elle se fera assassiner par un maquereau local.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1045

Je vais boire avec Olivier, et enfin, nous dansons, nous sentons que rien ne peut empêcher notre amour, que notre arrivée est une bénédiction. Nous nous éclipsons en passant par le guet de la rivière. Nous arrivons sur une magnifique petite plage surplombée par une falaise. La chaleur tiède et le vent doux nous font rapidement déshabiller et rouler sur la plage au son de la fiesta lointaine. Nous sommes sur un nuage, je voudrais rester là une éternité, couchée nue sur la plage, la tête dans les étoiles avec mon amant, m'envoyant de grandes claques pour tuer ces putains de moustiques.

— Marie, rejoignons la fête, j'aimerais discuter un peu avec nos nouveaux compagnons.

— Si tu veux.

Nous repartons vers la fête. Olivier va discuter avec Hornigold tandis que je regarde un peu autour de moi, la majorité des pirates sont à peu près de mon âge, et je peux vous dire qu'ils savent ce que c'est que de se mettre une mine, ils hurlent, rient dansent. Je vais discuter avec les quelques filles qui ne sont pas accaparées. J'apprends que la majeure partie n'est pas là depuis longtemps, que ce sont d'anciennes nonnes capturées par les pirates et qui sont heureuses ici. Leur ancien supérieur, Père Albert, un moine barbu et costaud d'une quarantaine d'années, a été capturé peu après elles. Il était libre de venir ou pas, mais il a voulu emmener un peu du Christ parmi les pirates qui le tolèrent parce qu'il est super sympa. Je bois, ris, danse, bois, m'écroule...

Je me réveille avec un marteau piqueur dans le crâne. Ho putain que j'ai mal, Olivier est là, déjà réveillé.

— C'est moi qui t'ai emmené vers la jungle, tu t'es écroulée en pleine plage et tu aurais été réveillée par le soleil.

— Quelle heure est-il ?

— Quelle question originale, à vue de soleil il est huit heures. J'ai discuté avec pas mal de gens hier, et je me suis un peu renseigné pour savoir s'il était judicieux que tu révèles que tu sois une femme, et bien non. J'ai cru comprendre que les femmes, certes, ne montaient jamais dans les bateaux pour des expéditions, mais qu'en plus, il faudrait

que tu sois une sorte de prostituée. Soit tu couches avec tout le monde, soit avec personne.

— Je ne veux coucher qu'avec toi.

— C'est bien ce que je pensais, nous allons nous amateloter, et tu garderas ton identité secrète. J'ai aussi beaucoup discuté avec Hornigold, je crois que nous avons sympathisé. C'est un type bien, il a vraiment à cœur la justice et la liberté, même s'il ne parle pas du Christ et qu'il rejette l'église, je pense qu'il est plus chrétien que la plupart des puissants.

— Viens contre moi.

Allons un peu plus loin.

Les années ont passé, Olivier Labouche, mon amant, a su gagner la confiance d'Hornigold, qui a su apprécier ses compétences de second et d'humaniste. Au bout de quelques mois, Olivier a été élu Capitaine d'un sloop et moi son Second. Baptiste est devenu le Quartier-maître. Nous avons capturé des dizaines de bateaux, souvent sans violence, puis, au fils des années, de plus en plus violemment. Nous avons perdu des hommes, Baptiste, une jambe, le son des canons a rendu un peu sourd Olivier, quant à moi, un méchant coup de sabre m'a rendu borgne. Notre secret n'a jamais été éventé (nous avons juste fait disparaître un ou deux maîtres chanteurs).

Olivier est devenu l'un des théoriciens de la piraterie, il essaie de rappeler sans cesse que nous sommes des justiciers, non des criminels, parfois ça marche, des fois non. Nous avons assiégé des villes, aidé les indigènes à résister aux colons, nous avons pillés, épargné, massacré...

Quelques années plus tard, les pirates sont les vrais maîtres des Caraïbes, aucun bateau ne passe sans que nous ne soyons là. Les gouverneurs et les colons y trouvent leur compte, nous revendons pour deux fois rien les marchandises volées et gaspillons notre argent d'une façon éhontée dès que nous allons en ville. Mais les temps changent, nous sommes trop puissants, les marchands hurlent contre nous. Une grâce royale nous est proposée en 1718 pour que nous cessions nos activités.

Hornigold finit par l'accepter. D'abord, il vieillit, et ensuite, il a toujours été ambivalent, cela lui a toujours finalement posé un problème moral d'être un hors la loi. Malgré qu'il ait formé la moitié des pirates des Caraïbes, nous apprendrons plus tard qu'il acceptera même de devenir un chasseur de pirate au service de la France. Sacré Hornigold, il disparaîtra plus tard lors d'un naufrage.

Olivier lit toujours autant, mais il s'est mis en tête d'écrire. Il passe des heures sur son livre, « Libertalia » qu'il signera d'un pseudo, Misson.

— Mon livre décrira une république idéale (mon chéri est devenu républicain) où tous seront égaux.

— Moi, je sais que tu t’es beaucoup inspiré de More.

— C’est vrai.

Il arrivera à faire imprimer quelques exemplaires dont certains partent en Europe. L’un atterrira chez un certain Defoe.

Je suis tombée enceinte deux fois, mais à chaque fois, j’ai perdu l’enfant.

Les années passent, les combats sont de plus en plus rudes et la pression anglaise et française s’accroît, il est fini le temps où trois prises sur quatre se faisaient sans violence. Beaucoup d’amis pirates sont jugés et exécutés, et beaucoup encore se radicalisent, nous n’aimons pas ça. En 1721, associés à un vieil ami, Taylor, nous faisons une prise fabuleuse, une cargaison de diamant. Olivier et moi sentons qu’il est temps de passer à autre chose.

— Partons au Sénégal sur les traces d’Avery, là-bas les pirates sont encore rois, et je ferais de toi une reine. Nous essayerons de mettre nos idées en pratique.

L’équipage nous suit, cap sur l’Afrique, je révèle enfin que je suis une femme, et nous nous rendons compte que nos vieux compagnons l’avaient deviné depuis longtemps. Nous sommes plus qu’une famille.

Au Sénégal, nous créons une petite colonie où je peux enfin être femme, ça fait bizarre après toutes ces années, les robes. Olivier tente son utopie. Tant que nous étions entre nous, ça marchait, mais dès que nous avons accueilli du monde, il devint clair qu’il faut un chef, et, face aux attaques des indigènes et autres maures qu’il faut un chef de guerre, les temps sont durs. Nous devenons un couple de despotes guerriers éclairés et créons une petite ville finalement très agréable.

Ce sont des indigènes qui nous massacreront... ceux-là même que nous tentions de traiter en égal... nous mourrons ensemble... c’est beau... nos deux têtes coupées sur des pics et qui se regardent au milieu des danses et des tambours de guerre...

- *Allez au [875](#).*

1046

C’n’est pas facile, plein de gens veulent tirer leur coup comme avant, mais on est moins nombreuses. Hornigold est obligé de faire un discours qui remet les choses à leur place, « Chacun est libre ! De baiser ou pas ! Et le viol sera puni de mort ! ». N’empêche que l’ambiance se dégrade. Heureusement que La Goulue, moi et quelques autres, continuons à accueillir du monde, et notre confrérie se sépare en deux camps, ceux qui baisent et qui n’en ont rien à foutre, et les autres, les nonnettes, dit avec un ton de mépris.

En tout cas, même si je refuse ceux qui ont manifestement la maladie, mon taux de popularité augmente.

Peu à peu La Goulue, La Fontaine, Clochette, plus ou une deux autres filles, ainsi qu'une trentaine de gars deviennent monstrueux. Ils ont des lésions sur le visage, les mains, les pieds, ils se plaignent de leur vue. La douleur empêche certains de quitter leur lit et d'autres ont les articulations gonflées. Le camp des baiseurs fait moins les malins, et je commence à m'inquiéter, mais je semble immunisée.

La première victime sera Clochette, de toute façon inconsolable depuis la disparition de Pete. De voir cette fille si mignonne se transformer en monstre de foire est une expérience d'une tristesse absolue. Nous allons l'enterrer là où nous enterrons nos morts, le Cimetière de la Peste.

Le Capitaine dit quelques mots, et puis, sans savoir pourquoi, tout le monde tape dans ses mains, comme si ça pouvait la ressusciter. Nous l'enterrons, ce sera la seule morte.

Hornigold ramène d'onéreux médicaments à base de Mercure qui sont distribués aux malades, ceux-ci, peu à peu, semblent guérir. Il s'est bien renseigné, cela devrait diminuer les effets, mais selon lui, la maladie reviendra d'ici quelques années pour, cette fois, tuer. Il nous apprend aussi que le temps d'incubation maximum est de trois mois, ceux qui ne voulaient pas prendre de risque attendent donc trois mois et la fête peut reprendre.

- *Je comprends pourquoi Hornigold inspire tant le respect, il assure. Moi, en tout cas, au bout de trois mois, je n'ai toujours rien. Allez au [1054](#).*

1047

Nous allons dans une hutte, je me verse le verre de rhum, et c'est parti. À ma grande surprise, je note qu'il fait des efforts pour être tendre, presque gentil, il n'est pas violent, un peu appliqué peut-être. Ça y est, j'ai trouvé, on a l'impression qu'il passe un examen.

Une fois terminé, je n'arrive pas à m'empêcher de lui dire :

— Pourquoi t'es aussi con, Loarn ?

— Quoi ?

— Ben ouais, t'es con, je comprends pas pourquoi ? T'es un super beau mec, t'en as dans la tête, t'es costaud, tu peux être sympa, et t'es con. Tu vois le cadeau, super idée, bravo, mais si c'est un cadeau, c'est moi qui décide quand on la boit, ça se fait pas ce que t'as fait.

— Pourquoi ?

— Tu vois, t'es con, t'essaies même pas de me comprendre. Parce que la bouteille, elle est à moi après.

— J't'ai demandé.

— C'est vrai. Je sais pas ce qu'il te faudrait pour que tu changes.

— Pt'être que tu m'aimes.

— Putain, tu m'as violée !

— Et alors ?

— Ben, c'est pareil, ça ne se fait pas.

— Moi c'est c'que mon père m'a fait toute mon enfance, et alors, j'en fais pas un plat.

Les larmes lui montent aux yeux, il tremble, les poings serrés.

— Loarn...

— Touche-moi pas !

— Loarn, viens, viens mon bébé...

Il pleure, il pleure dans mes bras, des sanglots un peu forcés, en tremblant... mon dieu...

- — *Mon chouchou, pleure... pleurs... Allez au [1039](#).*
- *Allez, calme-toi mon garçon, sois grand. Allez au [1059](#).*

1048

— T'es sûre ?

— Ouais.

— T'es une bonne fille La Garçonne, même si t'es un peu chiante.

— Et toi ?

Nous rions une dernière fois ensemble, et...

- *Je reste avec les pirates. **1029***
- *Je décide de refaire ma vie à Saint-Domingue. Allez au **1071**.*

1049

Pete est abasourdi par ma demande.

— Hé, mon gars, t'as pas entendu, j'ai dit non.

— Ouais, mais moi je veux descendre !

— Ben non.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai prévu autre chose pour vous ce soir.

— Et quoi ?

— Une surprise, tu seras pas déçue.

— Mais quoi ?

— De toute façon, tu dois obéir.

Je regarde le Second pour avoir son soutien, il regarde la scène avec intérêt.

- *Bon, ben je reste. Allez au [1055](#).*
- *Je ne crois pas qu'un Capitaine pirate peut être un dictateur, si tu n'as pas une bonne raison de m'empêcher de descendre, je descendrais. Allez au [1074](#).*

1050

Les jours passent, et effectivement, quand on a passé Le Quignon, y'a plus de problèmes. Le métier rentre, je sais ce que je veux accepter ou pas, comment me faire respecter, je deviens une experte pour accélérer les choses sans me fatiguer quand j'ai pas le goût, et je me débrouille de plusieurs manières, selon le gars ou mon humeur, pour diminuer le risque de tomber enceinte, même si, on est pas à l'abri d'un accident.

Je me mets à jurer comme un charretier, tout le monde fait ça et je n'arrive pas à faire autrement. Par les couilles du diable !

Les pirates rentrent régulièrement avec des prises plus ou moins fabuleuses, et quand ils tardent à rentrer, c'est qu'ils traînent au port à gaspiller leur argent comme des rois du pétrole.

Nous, ils nous gardent une demi-part par fille, et je peux vous dire qu'il y a de jolis magots cachés de-ci de-là, surtout qu'ici, on ne dépense rien. Les combats sont rares, les bateaux se rendent souvent avec l'appui de l'équipage sans tirer un seul coup de feu. Comme dit Hornigold, il n'y a qu'à se pencher pour ramasser.

Il y a peu de nouveaux arrivants, Hornigold pense que l'on est assez nombreux, même si parfois certains de ses amis pirates viennent le visiter pour des fêtes mémorables. Il est énormément respecté par toute la profession.

Avec les autres filles, c'est plutôt génial. Ho, bien sûr, il y a parfois des jalousies et des crépages de chignons pour des bêtises, mais ça ne va jamais très loin et, pour le moment, j'ai toujours échappé aux grosses embrouilles.

Je m'entends toujours très bien avec Yeux d'Biche, mais celle avec qui je peux vraiment discuter c'est Quatre Mains. Elle est très intelligente et très drôle.

Là où il faut faire attention avec les filles, c'est avec leur chouchou. Leur chouchou est le pirate qui possède leur cœur, et même si c'est secret, pour cause de jalousie des autres pirates, presque toutes en ont un. Les rendez-vous se font en général sur la Plage des Amoureux. De l'autre côté de la rivière, on traverse un petit bout de jungle par un

sentier caché et broussailleux, et, cerné par la mer, la jungle et une falaise, il y a une petite plage.

La règle d'or veut que si une y va, les autres n'y aillent pas, et que ce soit un secret absolu. Pour certaines, elles ne font aucun mystère de leur chouchou. La Nonne, par exemple, est avec le seul pirate encore catholique, on se moque d'elle en disant que quand ils sont à la Plage des Amoureux, ils ne baisent pas, mais disent la messe. Yeux d'Biche, elle, est avec un pirate d'une cinquantaine d'années qui se vante d'avoir tué plus de cent personnes, ça l'excite, elle est gentille pourtant. On croit savoir que Quatre Mains est avec Hornigold, mais elle dément, même si c'est toujours avec elle qu'il prend son tour et qu'elle disparaît la journée sans que personne n'y trouve à redire. Clochette, la plus mignonne de nous toute, jure qu'elle n'a pas de chouchou, mais La Goulue, qui n'en a pas non plus parce qu'elle travaille trop, nous a assuré avoir cru la voir s'éclipser à la Plage des Amoureux avec le jeune Pete. Il faut dire que Pete est absolument craquant avec ses boucles d'or et son corps d'adolescent musclé et que j'en ferai bien mon quatre heures, et plus encore... En tout cas, force est de constater qu'il ne vient jamais prendre son tour, avec Clochette ou qui que ce soit.

Enfin bref, la vie vit sa vie, et il ne se passe pas grand-chose... sauf la fois où un pirate n'a pas vérifié sa botte et a été piqué par un scorpion, il en est mort, ou quand une délégation d'indigène Caraïbe à poils et toute maquillée en rouge sont venus avec des esclaves en fuite pour demander notre aide contre les Français, ou quand il y eut une quasi-bagarre générale sur toute la plage entre nous et l'équipage du Capitaine Porter pour une sombre histoire de partage de butin, huit morts quand même, et quand les guépards ont attaqué nos réserves de viandes ! Enfin bref...

Moi aussi, je pense à prendre un chouchou... mais qui a mon cœur ?

Si vous avez la clef du matelot, du chien ou du Pied Tordu, enclenchez-la, sinon, choisissez votre chouchou...

- *Pete. Depuis que je l'ai rencontré, il revient sans cesse dans mes rêves. Parfois, nous sommes amoureux, d'autres fois, il m'ignore, d'autres fois, je le cherche durant des heures, mais je rêve de lui au moins deux fois par semaine. Tout le monde murmure que ce serait le fils d'Hornigold. Allez au [1014](#).*
- *Le Second d'Hornigold. Je ne vous en ai pas encore parlé parce que c'était mon secret, mais, il est déjà venu me voir plusieurs fois et chaque fois, c'était... indescriptible. Il a trente ans, et malgré sa vilaine cicatrice sur la jambe, il est beau comme un dieu et malin comme un singe. Allez au [1022](#).*
- *Florent, un simple marin de mon âge avec qui j'ai un super rapport. On est d'accord sur tout, on s'promène souvent ensemble, on a toujours quelque chose à*

se dire, et, super délicat, du moins je l'espère, il n'est jamais venu me voir pour le travail. Allez au [1031](#).

- *Le Quignon, en fait depuis que... je plaisante. Quoi ? Vous voulez me faire prendre ce choix ? Sortez de mon histoire, pervers ! Allez au [1041](#).*
- *Pfeu, après réflexion, je n'ai pas envie de me traîner un boulet de chou chou, et puis ce nom, chou chou, c'est ridicule, non ? Allez au [1060](#).*

1051

Alors que j'allais me l'enfourner dans la bouche, je regarde la bite d'Albert, et merde...

— T'avais vu les p'tites verrues ?

— Non.

— T'as la syphilis Albert, on peut plus baiser.

— Bof, si j'l'ai, tu dois l'avoir aussi.

Mon cœur commence à battre la chamade, ce con, à force d'aller aux putes, me l'a refilée.

— Putain de salop, c'est ça qu'tu ramènes de tes missions secrètes !

— Et dis donc, qui me dit que c'est pas toi qui m'l'as refilée ?

— Jure-moi qu'tu n'vas pas voir les putes ?

— J'ai rien à te jurer, n'oublie pas qui je suis.

— Et mon voyage à Saint-Domingue, tu t'devais m'y emmener !

— Tu commences à me casser les couilles, y'a pas eu l'occasion, c'est tout, quand on part pour pirater, on peut pas emmener de femmes, tu l'sais bien.

— Ha ouais, donc on ira jamais ?

— Mais si.

— Ne me touche pas.

— La Garçonne...

— Mon nom c'est Marie, tu l'sais bien, ça t'arracherait la gueule de m'appeler par mon prénom, est-ce que j't'apelles Cuisse R'cousue, moi ?

Viens là, me dit-il gentiment pour me serrer dans les bras.

- — *Va te faire foutre. Allez au [1034](#).*
- — *Snif. Allez au [1028](#).*

1052

Au début, il n'utilisait pas les mains, il se laissait faire, ho, je ne dirais pas qu'il était insensible, mais c'est comme s'il était manchot, c'est quand je lui ai dit serre-moi fort qu'elles se sont détachées, et là... ma fois... ce fut parfait.

Nous discutons maintenant, et je comprends qu'il ne voulait pas gâcher notre amitié, je lui dis que je l'aime, il rougit...

Le soir même, je l'emmène à la Plage des Amoureux... Je ne pensais pas qu'un pirate pouvait être timide et romantique, mais c'est ce que Florent est. Il m'explique que ses parents étaient des planteurs de coton français massacrés par une expédition espagnole quand il avait quinze ans, ils ont violé et tué sa mère et sa sœur devant ses yeux, alors qu'il était caché sous un lit. Il s'est alors engagé avec les flibustiers pour se venger des Espagnols, puis il a continué avec Hornigold comme pirate à la fin de la guerre.

Quand il me raconte son histoire, il a l'air d'avoir cent ans...

Notre amitié, loin de gâcher notre relation, en fera un joyau.

Le lendemain matin, je déclare aux filles :

— Ça y est, j'ai mon chouchou !

— Non, c'est pas vrai, raconte...

- (*Marie gagne la clef du matelot amoureux +28*) Allez au [1060](#).

1053

Ça y est, le cas Loarn est réglé, pas sans mal, mais je suis débarrassée de lui. Enfin, je me sens plus légère. Cet imbécile a voulu profiter de l'accostage d'un bateau pour régler son compte à Albert. Je ne sais même pas comment il a su que c'était mon chouchou, c'était vraiment un diable ce type. Les canons avaient tiré, les sabres étaient dégainés et les coups de fusil grondaient. Dans la panique générale, il a donné un coup de sabre dans la poitrine d'Albert, mais non seulement Albert a bien encaissé et survécu, mais la vigie a vu Loarn faire sa sale affaire. Après le combat, ils l'ont pendu. Je n'ai pas voulu trop savoir les détails.

Ça va vous paraître masochiste, mais je suis un peu triste...

Albert et la vie reprendront vite...

(*Marie perd la clef du chien*)

- Allez au [1036](#).

1054

Peu à peu, ceux qui avaient la syphilis sortent de leur première crise et reprennent des couleurs, mais leur temps est maintenant compté. La vie reprend peu à peu comme avant. Il paraît que ce n'est plus contagieux une fois ce délai passé. N'empêche qu'on y regarde de plus près quand même.

Malgré le souhait d'Hornigold de ne pas grandir ses troupes, il ne peut empêcher de faire grandir notre communauté.

Pour assurer la demande, d'autres filles sont débarquées. La nouvelle génération s'intègre très bien, des métisses, quelques Indiennes, de sages européennes perdues dans le Nouveau Monde. Cette chair fraîche fait du bien à tout le monde et tout redevient normal. Hornigold donne un bateau et un nouvel équipage à un homme incroyable, Teach, un géant doté d'une terrifiante barbe noire, un pirate de premier plan avec le sens du spectacle, il se met des fumigènes dans le bicorne lors des abordages, il apparaît donc dans un nuage de fumée, effet garanti. Il fait des ravages chez les bateaux marchands et semble promis à une grande carrière chez les boucaniers des mers. Certains lui reprochent tout de même son penchant pour la violence excessive.

Sinon, au niveau « politique », nous sommes alliés officiellement avec les Caraïbes, le peuple indigène de ces îles et aux Caraïbes noirs, des esclaves noirs qui se sont enfuis et qui ont adopté le style de vie Caraïbe. Les pirates partent régulièrement piller les Français avec ces derniers. Leur plus grand fait d'armes est d'avoir carrément libéré une île entière, Saint-Vincent.

Peu après, une autre information d'importance nous parvient. Rogers, Capitaine d'une importante flotte militaire anglaise, a complètement détruit le grand camp pirate des Bahamas, dont nous entendions parler depuis des mois. Tous les hommes y sont allés au moins une fois. C'est la première fois que les pirates sont réellement inquiétés et dispersés.

Rogers repropose une grâce. Des rumeurs dans notre camp disent qu'Hornigold et Rogers se seraient rencontrés et fort appréciés, et un soir, effectivement, il nous annonce une réunion d'une importance capitale.

Toute notre communauté se réunit, aux frissons de mille rumeurs et suppositions. Hornigold apparaît, je me rends compte qu'il a vieilli, moi aussi d'ailleurs, le temps passe vite. Il prend la parole dans un silence sépulcral, Teach à ses côtés.

— Amis pirates, j'ai pris la décision d'accepter la grâce de Rogers et de cesser la piraterie définitivement. Bien sûr, personne n'est obligé de partir avec moi. Pour ceux qui désirent me suivre, sachez que je resterais marin, mais dans la légalité. Je sais que certaines filles ont amassé un beau magot, je les prendrai avec plaisir à mon bord pour les déposer à Saint-Domingue, où elles pourront refaire leur vie. Pour ceux qui veulent rester, sachez que Teach se propose de reprendre le flambeau, si vous l'écrivez, bien entendu. Nous allons donc procéder aux votes. Qui veut me suivre !?

Les trois quarts des mains se lèvent. Des larmes d'émotions coulent sur les joues d'Hornigold. Il reprend la parole :

— Vous me faites plaisir, mais ne vous mentez pas. La moitié de ceux qui ont levé la main sont des fils du diable, de satanés fils de putes qui sont nés pour le meurtre et le vol, vous ne supporteriez pas d'être d'honnêtes marins, qui veut me suivre et devenir honnête ?

Toutes les mains restent levées.

— Vous avez les oreilles plus bouchées que le cul d'une vierge, très bien, j'ai besoin de cent cinquante hommes que je vais choisir parmi les volontaires. Que ceux qui veulent me suivre viennent derrière moi.

Le mouvement se crée, mon amie Quatre Mains rejoint, bien entendu, Hornigold. Quant à moi...

Si vous possédez la clef du Pied Tordu, enclenchez-la avant toute chose, sinon...

Si vous avez la clef du Second, de la croix, ou du matelot amoureux, enclenchez-la. Sinon...

- *Je reste avec les pirates. Allez au [1029](#).*
- *Je rejoins Hornigold. Allez au [1071](#).*

1055

Pete organise un casino, jeux de dés et de cartes. Il nous distribue à chacun cinquante haricots pour parier. Je suis rapidement à sec (comme les haricots d'ailleurs) et je me mets à traîner sur le bateau en maugréant. Alors que j'étais sur la dunette, je vois un texte gravé au couteau et noirci à la poudre sur le bois.

« Ma doué, faut-il pour retourner

À son matelot, oho !

Rompre les flots, d'un coup à bâbord !

Traverser les mers, d'un coup à sabord !

Invoquer le père. »

N.

Qui est ce N., un Nicolas, un Norbert ? Soudain, je trouve ce texte d'une beauté nostalgique, et une mélodie accourt à mes lèvres, un chant à hisser, à reprendre en chœur.

Je vais voir les perdants et leur propose ce nouveau chant. Ils sont enthousiastes. En fait, ils sont toujours enthousiastes pour un nouveau chant. Notre chorale envahit le

port, bientôt rejointe par de nouveaux marins des bateaux adjacents. Le chant se propage de bateau en bateau et c'est tout le port qui retentit de ce chant...

On me demande les paroles, la mélodie, ben dis donc, j'ai fait un tube...

Bientôt, des marins de plusieurs bateaux viennent sur notre pont pour échanger des chants, nous sortons du rhum, ils nous en apprennent de nouvelles, nous leur en chantons d'anciennes, et Le Tondu se prend un coup violent sur le nez de la part de Pete, quand il veut reprendre, « On the sea », le chant de reconnaissance des pirates.

- *La nuit s'installe peu à peu tandis que l'alcool puis le sommeil irrigue nos corps... Allez au [1066](#).*

1056

Ben ça ne nous pas emmené bien loin, le vent s'est mis à souffler de plus en plus fort. Pete a ordonné d'ouvrir grandes les voiles cap au vent, le bateau prit une vitesse affolante, tous les mats craquaient, les garçons étaient excités, l'orage s'est mis à éclater.

— Pete, le navire est trop arrivé, il faut carguer rapidement les voiles, nous courrons à la catastrophe !!

— Fais-moi confiance !

— Mais Pete...

— Reste là !!!...

Je regardais autour de moi. Tous avaient le regard pris d'un mysticisme malsain, je me pris une trombe d'eau violente dans la face, le bateau commençait à tanguer dangereusement. Je vis Le Tondu tomber à l'eau et disparaître rapidement dans les flots, j'ordonnais de border les voiles, personne ne m'écoutait, je criais « Un homme à la mer ! » sans plus de résultat.

Le grand mât pliait comme un jonc, les vagues prenaient une ampleur délirante et nous rebondissions de l'une à l'autre dans un délire absolu.

C'est là qu'elle est apparue... La baleine à bosse, immense, grande comme dix fois notre bateau. Tous se mirent à hurler « Maman ! ».

Pete ordonna de foncer sur elle... Nous volâmes en éclat... Maman... Maman... La mère, nous l'avions retrouvée, la mer...

- *C'était une grande baleine à bosse dans un océan en furie... Allez au [1101](#).*

1057

Nous débarquâmes un matin tranquille.

La nouvelle de la mort de Pete mit le camp en émoi. Une petite prostituée surnommée Clochette fit une crise d'hystérie en apprenant sa mort et je fus convoquée derechef par Hornigold.

— Dites-moi immédiatement comment cela s'est passé !

Jamais je ne vis Hornigold comme ça, les traits défigurés par la colère et la tristesse.

- *Il était fou, il croyait que sa mère était une princesse inca que nous devions retrouver. Durant la traversée, un ouragan s'est levé et il nous menait droit dedans à pleine voile. Je l'ai tué pour que nous ne mourions pas tous, désolé. Allez au [1103](#).*
- *Une soudaine tempête a pris le bateau. Il est mort en héros, essayant de décrocher une manœuvre qui retenait une voile, sans lui, nous aurions tous sombré. Mais malheureusement, il y eut un coup de vent, comme une claque, qui lui fit perdre l'équilibre. Nous avons descendu la chaloupe, mais la mer était trop forte... je suis désolée. Allez au [1132](#).*

1058

Le soir où j'allais prendre ma décision, Pied Tordu vient m'voir, on est toujours aussi pote. Quand c'est son tour, il ne vient jamais me voir, je crois que ça ne lui vient même pas à l'idée, un vrai gentleman. Il vient calmement fumer sa pipe à côté de moi, comme ça nous arrive souvent. Des fois, on dit rien, des fois on cause.

— T'as déjà eu une amoureuse Charlie ?

— Ho, plein.

— Non, mais une vraie.

— Mouais, une Italienne, j'en ai été fou amoureux. Elle habitait le même quartier que mes parents, j'étais encore jeune et beau, pis pêcheur. Ses parents avaient quitté l'Italie à cause de troubles politiques que j'ai jamais trop compris. Elle parlait français avec un accent... délicieux. D'ailleurs, tout était délicieux chez elle. On avait sympathisé, on allait se promener, je l'emmenai à la pêche aux coquillages, j'en étais fou amoureux. Pis elle aussi, je crois. Mais ces parents étaient catholiques à n'en plus pouvoir, toujours les premiers à la messe, et la petite avait très peur de l'enfer, alors, pour la galipette, fallait pas qu'j'y pense. On s'est vu comme ça toute une année.

Et pourtant un jour, j'savais pas c'qu'elle avait, j'étais encore jeune, j't'le rappelle, elle arrêta pas de m'embêter, de me chatouiller, elle a couru dans un pré, moi derrière, et j'ai connu le paradis. Elle voulait pas, mais je suis allé voir son père, comme un con, et comme un con j'lui ai dit c'qu'on avait fait, et qu'il fallait le mariage.

C'était pas des aristos, mais, bon, c'était pas des pêcheurs non plus, gros scandale, le père appelle les gardes, j'ai passé six mois en taule pour c'te connerie, elle m'écrivait en cachette, c'était le curé qui voulait bien m'les lire, y sont pas tous mauvais, elle disait qu'elle m'aimait et tout et tout, pis dans la seconde lettre elle m'apprend qu'elle croit qu'elle est enceinte, pis la troisième, elle m'apprend que ses parents sont au courant et qu'ils la mettent au couvent, pis après... plus de nouvelles.

J'lai cherché partout, j'lai retrouvée. Chuis rentré de nuit dans le couvent, au risque de retourner au bagne, et j'l'ai vu. Mais c'était plus la même, le bébé, il lui avait enlevé et donné à un orphelinat, elle savait même pas lequel, pis elle, elle me dit qu'on avait fait un péché et qu'il fallait qu'elle expie, une connerie comme ça, et pis elle m'a dit qu'il fallait que je parte, sinon qu'elle appelait la mère supérieure et qu'je retournerai en prison.

Chuis parti, j'voulais tuer tout le monde, alors, je me suis engagé dans la royale, et j'ai beaucoup tué, et je ne suis plus jamais tombé amoureux, ou alors des putes... mais jamais longtemps.

Il se marre.

— Et toi ?

— Moi...

Je lui raconte toute ma vie, mais surtout le choix difficile de mon hypothétique chouchou. Il m'écoute religieusement, et quand j'ai fini de décrire tous mes choix possibles, il me dit :

— Le premier Pete, j'le sens pas, il me semble un peu jeune, pis il va jamais aux filles, il est peut-être pédé. En tous cas, les rêves, ça veut rien dire, moi j'y ai rêvé à Monica, en prison, dehors, à l'armée, et qu'on s'aimait, et qu'on se mariait, et quelle me rejoignait de l'autre côté du monde, ben c'était qu'des conneries.

Le Second, y'm'paraît trop vieux, mais bon, c'est un bon second, droit dans le travail, mais au port, c'est le premier à aller chez les filles, j'te préviens.

Quant au matelot, j'le connais pas trop, mais il m'a l'air d'aplomb. Pis si il va pas te voir, c'est qu'il te respecte ou qu'il te trouve moche, mais ça c'est pas possible.

Et pis si t'en prends pas, t'auras p't'être moins de problèmes et moins de blessures au cœur, à toi d'voir, chuis pas le pape non plus. En tout cas, quoi qu'il arrive, tu peux compter sur moi.

- *Retournez au [1050](#) et choisissez votre chouchou... ou pas.*

— Hé calme-toi.

Il part sans se retourner, pffuuu, fatiguant ce garçon...

Il ne reviendra jamais me voir. Quelques jours plus tard, j'apprendrai qu'en tentant de réparer la coque d'un bateau, il s'est fait bouffer une jambe par un requin et qu'il n'y a pas survécu. J'aurais une prière pour lui.

Mais nous n'en sommes pas là...

Marie perd la clef du chien.

- *Retournez au [1050](#) et choisissez votre chouchou... ou pas.*

1060

Quelques jours passent encore...

Mais au cours d'une journée d'une tiédeur exquise, en début d'après-midi, qui vient nous voir, moi et les filles ? Alors que nous étions toutes réunies à jouer aux cartes devant notre hutte, Pete.

Toutes les filles lèvent la tête avec excitation et gourmandise. Il se met à tourner autour de nous, nous pose quelques questions. Nous rivalisons d'innocentes obscénités. Apparemment, sa réputation de puceau nous excite toutes au plus haut point. Il a l'air très stressé, mal à l'aise, ce qui n'est pas du tout son habitude. Soudain, il se penche vers moi et me dit devant tout le monde :

— Je peux te parler, La Garçonne ?

— Heu, bien sûr.

Nous partons un peu à part dans le gloussement général.

Heu, tu viens ? me demande-t-il.

- — *Bien sûr. Allez au [1024](#).*
- *T'es sûr que c'est avec moi que tu veux venir ? Allez au **1043**.*

1061

Je vais voir Loarn.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Moi, je reste avec Hornigold en tout cas.

Je le regarde, nous avons vieilli, c'est un homme maintenant, sûr de lui, plein d'expérience et d'assurance. Il garde toujours cette petite lueur d'arrogance dans l'œil, et je sais qu'il se ferait couper une jambe pour Hornigold.

- *Je vais venir avec toi, bien sûr. Allez au [1037](#).*

1062

Dans le brouhaha général, je vois Pied Tordu.

— Tu fais quoi, toi ?

— Je rejoins Hornigold avec mon magot, mais je quitte les affaires. J'ai amassé assez de pognon pour vivre comme un pacha jusqu'à la fin de ma vie, et toi ?

— Je ne sais pas encore.

— Hum, écoute-moi, ce Teach là, c'est un grand Capitaine et un grand pirate, aucun doute, mais ce type est un guerrier, et seulement ça. Vous ne vous en rendiez peut-être pas compte, mais Hornigold est aussi un grand politicien. Il était en contact permanent avec les gouverneurs de plusieurs villes, et s'il s'arrête maintenant, ce ne doit pas être sans de bonnes raisons. Quant à Teach, j'ai combattu sous ses ordres, et tout me prêche à croire qu'il se maîtrisait tant qu'Hornigold était là, mais après son départ, je crois que beaucoup de choses vont changer.

— Pied Tordu ?

— Ouais.

— Écoute, si nos chemins se perdent, sache que tu as été un excellent ami, et je te souhaite une belle retraite.

— J'connais pas cette expression, une retraite, comme à la guerre.

— Ouais, de là où je viens, ça veut dire qu'on va plus bosser.

— ... T'es une chouette fille La Garçonne, bonne chance.

— Merci.

Nous nous serrons dans les bras comme de vieux amis.

Retournez au [1054](#) enclencher les autres clefs ou faire votre choix.

1063

C'n'est pas facile, plein de gars n'en ont rien à foutre de la syphilis et veulent tirer leur coup comme avant. Hornigold est obligé de faire un discours qui remet les choses à leur place, « Chacun est libre ! De baiser ou pas ! Et le viol sera puni de mort ! ». N'empêche que l'ambiance se dégrade.

Heureusement que La Goulue continue d'accueillir tout le monde, syphillis ou pas, et notre confrérie se sépare en deux camps, ceux qui baisent et qui n'en ont rien à foutre, et nous, les nonnettes, dit avec un ton de mépris.

Peu à peu, La Goulue, La Fontaine, Clochette, plus ou une deux autres filles, ainsi qu'une trentaine de gars, deviennent monstrueux. Ils ont des lésions sur le visage, les mains, les pieds, ils se plaignent de leur vue. La douleur empêche certains de quitter leur lit et d'autres encore, ont les articulations gonflées. Le camp des baiseurs fait moins les malins, et on ne nous insulte plus.

La première victime sera Clochette, de toute façon inconsolable depuis la disparition de Pete. De voir cette fille si mignonne se transformer en monstre de foire est une expérience d'une tristesse absolue. Nous allons l'enterrer là où nous enterrons nos morts, le Cimetière de la Peste.

Le Capitaine dit quelques mots, et puis, sans savoir pourquoi, tout le monde tape dans ses mains, comme si ça pouvait la ressusciter. Nous l'enterrons, ce sera la seule morte.

Hornigold ramène d'onéreux médicaments à base de mercure qui sont distribués aux malades. Ceux-ci, peu à peu, semblent guérir. Il s'est bien renseigné, cela devrait diminuer les effets, mais selon lui, la maladie reviendra forcément d'ici quelques années, pour cette fois, tuer définitivement. Il nous apprend aussi que le temps d'incubation maximum est de trois mois, ceux qui ne voulaient pas prendre de risque attendent donc trois mois et la fête peut reprendre.

- *Je comprends pourquoi Hornigold inspire tant le respect, il assure. Allez au [1054](#).*

1064

Les semaines passent, je continue d'être le tampon entre les filles et les pirates, avec le soutien de principe de Teach. Nous avons sans cesse de mauvaises nouvelles des autres grands Capitaines. Rogers est un fléau, et les pirates sont sans cesse traqués. Des hommes en qui j'ai toute ma confiance m'ont confirmé qu'Hornigold était bien devenu un chasseur de pirate, mais ils sont sûrs qu'il ne trahira pas notre camp. Quelques mois plus tard, nous apprendrons que son bateau a disparu en mer avec beaucoup de nos anciens compagnons dans un simple voyage marchand.

Plus la pression est grande, plus Teach est excité, il prend des risques de plus en plus grands, encouragé par son équipage. Les prises sont fabuleuses, mais il devient l'ennemi public numéro un et un officier, Meynard, et son bateau de guerre sont spécialement financés rien que pour sa traque. Il est ravi.

— Puisqu'on me fait cet honneur, je ne peux pas les décevoir, hardi, les maudits ! Nous allons trouver ce Meynard, qu'il ne nous court plus après et coulons-le ! Que l'enfer remplisse ses soutes de charbons, ils vont avoir du travail !

Des cris de soudard remplissent notre camp.

Voilà trois semaines qu'ils sont partis, et même si ça nous fait des vacances, nous commençons à nous inquiéter. C'est long, trop long, et nous n'avons aucune nouvelle. Enfin, un bateau arrive, mais ce n'est pas Teach.

— Regardez le pavillon, c'est Low.

Low a très mauvaise réputation, il engage de force sur son pavillon, massacre pour le plaisir et il paraîtrait qu'il aurait forcé un Capitaine à manger ses propres oreilles. Et même s'il est venu une fois au camp, invité par Teach, la panique s'empare de notre camp, je fais fuir les filles dans la jungle.

— J'irais vous chercher si ça se passe bien.

Je reste avec quelques hommes pour attendre notre invité.

Une chaloupe pleine comme un œuf arrive enfin, à sa tête Low lui-même, nous préparons un punch, il débarque.

— Nous avons de mauvaises nouvelles, Teach a été pris, lui et son équipage, et Meynard a ramené sa tête à Saint-Domingue en haut de son beaupré, merci pour le punch. Faites venir tout votre camp.

— Low, il y a des filles ici, je veux que vous promettiez de les protéger.

— Demander au fils du diable de protéger des putes, ça me va, ramène ici tes syphilitiques, nous ne leur ferons aucun mal.

Une fois réuni, il prend la parole, une cinquantaine de ces hommes autour de lui. Il redonne les nouvelles sur Teach, puis nous prévient :

— Je sais qu'ici, il y a des richesses et des hommes, nous voulons les deux et sommes prêts à tuer tous ceux qui résistent.

Nos quelques hommes sont engagés de force ou de grée, et le camp pillé. De nombreux trésors étaient entassés dans des grottes, elles sont prises d'assaut. De nouveau, je vais voir Low.

— Je vous demande de ne pas piller les économies des filles, elles les ont bien mérités, et emmenez-nous à Saint-Domingue.

— Toutes les richesses du camp doivent être emmenées ici, celles des filles y compris. Pour le reste, nous verrons plus tard.

— Mais...

— Écoute la maquerele, si vous ne voulez pas être pendues par les seins au bout d'un crochet, ramenez toutes vos richesses, est-ce compris ?

Il ne plaisante pas, il a déjà tué deux de nos hommes qui enterraient des trucs, qu'auriez-vous fait ?

Le lendemain, Low et son équipage ont pris tout ce qui les intéressaient, ils mettent le feu à toutes nos huttes, rappelant que c'est « ce maudit chien galeux » d'Hornigold qui

les avait construites. Nous, les filles, attendons de savoir à quelle sauce nous allons être mangées. Je regarde mon passé brûler, cette fois c'est fini.

L'équipage embarque.

— Allez venez les filles, on ne va pas vous laisser là.

Nous embarquons.

Low nous donne les quartiers des officiers et nous ordonne de ne pas adresser la parole aux marins. Les règles en mer sont toujours très strictes, et pas un homme ne nous adressera la parole. Une fois de plus, je vais voir Low.

— Qu'allez-vous faire de nous ?

— Vous débarquer le plus rapidement possible, des femmes sur un bateau portent malheur et rendent nerveux les hommes. Nous vous débarquerons sur les côtes de la Jamaïque, de là vous rejoindrez Saint-Domingue.

— Je veux l'argent des filles.

— Et puis quoi encore, ma tête pour la récompense ?

— Ne soyez pas pire que ceux que nous avons combattus.

— Avec vos potentiels, vous vous referez vite, il y a du travail pour des filles comme vous.

— Low ! je veux de quoi acheter une petite maison de passe pour que nous puissions travailler dans de bonnes conditions... Vous serez, vous et vos hommes, invités à vie.

— Hum, pourquoi pas.

Nous débarquons enfin avec une petite fortune. La majorité des filles veut rester avec moi.

Saint-Domingue grouille d'activités, de marchands, d'aventuriers de tous pays. Après la tranquillité de notre petite île, c'est un choc agréable, je suis heureuse que nous nous en soyons sorties si bien. Enfin libre...

Nous achetons sur le port une petite maison que nous transformons en bordel luxueux. Vite, je recontacte Quatre Mains, le veuvage (elle était avec Hornigold, je vous le rappelle, ce n'est plus un secret) lui réussit, elle continue de faire fortune comme demi-mondaine et a une magnifique maison en périphérie de la ville.

Notre petit bordel gagne en réputation et nos prix prohibitifs sont les garants de notre tranquillité. Je laisse de plus en plus la gestion à Douce Gorge pour passer du temps avec Quatre Mains. Elle me présente aux notables de la ville.

Un jour, je croise un de mes anciens amis pirates, il est poursuivi, nous le cachons. Ce sera le premier d'une longue liste. Les pirates sont pourchassés et systématiquement pendus, c'est fini le temps des négociations. Il est loin le temps où nous étions les maîtres des mers Caraïbes, force est retournée à la loi... du plus fort, et j'ai vu la tête de quelques-uns de mes anciens amants trôner en haut de pique à l'entrée du port. Je me

fais spécialiste dans l'art de cacher, faire fuir ou engager comme videur mes anciens compagnons. Heureusement, je ne me ferais jamais prendre.

Low ne sera jamais pris. Par contre, il paraît que ses hommes, fatigués par son caractère, l'ont abandonné sur une île déserte.

Quelques années passent, notre affaire est bien installée.

- *Quant à moi, une pneumonie m'emporte dans les bras et les larmes de mon amie Quatre Mains... Allez au [875](#).*

1065

— Alors ?

— Ben, voilà quoi.

— Il est comment ?

— Heu, surprenant.

— Bien ou pas bien, surprenant comment ?

— Surprenant, m'enfin bon, voilà quoi, rien d'extraordinaire non plus, normal quoi.

— Ho, on est déçu. En tout cas, Clochette est hors d'elle, elle est partie bouder dans un coin, tu t'es pas fait une copine. Heureusement que tu as un chou chou et qu'on a pu un peu la raisonner, sinon, elle t'aurait tuée.

— J'y peux rien si c'est moi qu'il a choisie, mais je vais lui parler.

Je vais voir Clochette. Dès qu'elle me voit, elle détourne la tête.

— Hé Clochette !

Elle part rapidement en me lançant un regard noir.

— Hé !

- *Bon ben tant pis pour elle... si elle savait. En tout ça, Clochette ne me parlera plus jamais. Allez au [1036](#).*

1066

Nous nous réveillons le lendemain matin avec une grosse gueule de bois, le Second a effectué sa mission et nous retournons à la Crique du Diable. À l'allée, nous abordons un petit bateau de pêche pour lui piquer ses marchandises, les garçons sont tout excités, les pêcheurs n'ont pas osé se rebeller et nous faisons un festin de poisson.

Quelques semaines passent. Nous avons fait quelques expéditions, nous nous entraînons à tirer au canon, mon Dieu que c'est compliqué et bruyant, je continue aussi

l'entraînement au sabre, nous abordons quelques navires de petit tonnage sans difficulté, les bateaux se rendent immédiatement, nous prenons l'argent et ce dont nous avons besoin et nous les laissons repartir, je suis étonnée de voir à quel point les abordages se font sans violences. Hornigold et son bien plus grand navire fait des prises prestigieuses. Parfois, il disparaît des mois entiers à la recherche d'aventures et de bons coups.

Pete est complètement fou, c'est vraiment un grand gamin entouré d'autres gamins. Je ne sais pas si j'ai envie de rester avec eux.

Un jour, Pete nous fait venir pour une réunion secrète en pleine nuit, il nous annonce qu'il veut partir pour un long voyage, un long voyage pour retrouver sa mère, ses yeux brillent, il parle d'une longue odyssée, de monstres marins, de peuplades étranges, il parle de légende, il nous explique que la recherche de sa mère nous mènera en des contrées mystérieuses et inexplorées, que nous ne reviendrons jamais ici, que quand nous aurons retrouvé sa mère, elle nous adoptera et que nous ferons un royaume enchanté dont nous serons les rois et où les enfants ne grandiront jamais. Les garçons l'écoutent comme d'habitude en buvant ses paroles, tous sont prêts pour la grande aventure...

Quant à moi...

- *Bof, au point en j'en suis. C'est parti pour un long périple entouré de monstres marins, n'importe quoi, mais je les suis, je ne leur donne pas un mois avant de revenir ici. Allez au **1110**.*
- *Moi, j'en ai un peu marre de leur gaminerie, je quitte leur équipage pour rejoindre les adultes, j'ai plus douze ans d'âge mental. Allez au [1120](#).*

1067

- *Pitoyable, la chasse partie a duré cinq minutes, j'ai essayé de leur expliquer que Pete n'était plus en mesure de nous diriger, et qu'il fallait un nouveau Capitaine, tout le monde a voté pour Pete, à part Gusse, mais c'est parce que je crois qu'il m'aime bien... Bon, raté, pour le moment, je laisse tomber, on verra bien où ça nous mène, tout ça. Allez au [1056](#).*

1068

Le soir où j'allais prendre ma décision, je vois arriver Baptiste. Il a vieilli et ne fait presque plus gamin.

— Salut, comment ça va ?

— Bien et toi ?

— Ça va.

— Vous faites plein de prises en ce moment.

— Ouais, tiens, j'ai ça d'ailleurs pour toi.

Il me tend un petit paquet, je l'ouvre, un livre magnifique, à la couverture de cuir ouvragé et doré, un recueil de pièces de Racine.

— Comme je savais que tu sais lire.

— Ho merci, ça me fait trop plaisir, ça fait trop longtemps que je l'aie pas lu, tu n'as pas voulu le donner au Premier lieutenant ?

— Non, il en a déjà plein.

— Merci, je t'embrasse.

Il devient trop rouge.

— Dis donc, tu prends jamais ton tour toi, t'as pas envie.

— Heu non, enfin... si, mais...

— T'es puceau ?

— Ouais.

Il dit ça trop mignon, en rougissant encore puis en souriant en baissant la tête.

— Et tu voudrais que ce soit moi ?

— Ben, oui, mais t'en fais pas, j'te collerai pas après.

— Viens...

C'est la plus belle fois où j'ai fait l'amour, il était maladroit, gentil, tendre, timide et je lui ai tout donné, et il me l'a rendu au double...

Une fois terminée, je lui dis...

— Viens, il y a une plage que je voudrais te monter.

- *J'ai trouvé mon chouchou. Allez au [1023](#).*
- *Bon, ben salut. Allez au [1050](#) (choisissez un autre chouchou... ou pas).*

1069

Je vais voir Albert.

— On suit Hornigold, n'est-ce pas ?

— Moi, en tout cas, oui.

— Et moi ?

Il me regarde attendant ma réponse.

- *Je crois qu'il est temps que nos chemins se séparent Albert. Allez au [1048](#).*
- *Je reste avec toi, gros malin. Allez au [1037](#).*

1070

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Tombée amoureuse d'un marin infidèle, elle attrapera le sida et mourra peu de temps après de chagrin et de maladie.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1071

Hornigold choisit son équipage et nous partons le surlendemain. Teach a été élu comme nouveau Capitaine, et moi, je pars à Saint-Domingue refaire ma vie et rester avec Quatre Mains, ma meilleure amie, et maintenant, ce n'est plus un secret, la maîtresse d'Hornigold.

Nous disons au revoir à nos compagnons au cours d'une fête mémorable, je ne suis pas mécontente de ne plus être une pute (c'est ce que j'étais finalement, non ?).

Nous repartons à Saint-Domingue, riche comme Crésus. Quatre Mains et moi choisissons deux magnifiques maisons mitoyennes, et achetons des esclaves (on ne peut pas s'en passer à cette époque, c'est comme si maintenant on n'avait pas de compte en banque).

À notre grande surprise, Hornigold et son équipage deviennent des chasseurs de pirates. Il laisse de longues semaines Quatre Mains toute seule, mais cette fois, à part moi, sans toutes les copines.

C'est Quatre Mains la première qui prendra un amant, un charpentier qui nous construisait une dépendance. Moi, je tombe amoureuse d'un jeune maçon (dix ans de moins quand même), mais nous les laisserons tomber quand nous nous rendrons compte qu'ils n'en voulaient qu'à notre argent. Je réalise avec horreur les problèmes de classes. Nous jouons alors les grandes dames, côtoyons le beau monde de Saint-Domingue, nous serons bientôt invitées à toutes les réceptions et courtoisies par les plus grands. Deux encore jeunes et jolies femmes blanches comme nous ne sont pas monnaie courante.

Après quelques prises, Hornigold décidera de faire du commerce. Le naufrage de son bateau laissera Quatre Mains veuves. Les demandes de mariages pleuvent sur nous, mais nous préférons rester libre et demi mondaine, on ne se change pas.

Un jour, je croise un de mes anciens amis pirates, il est poursuivi, je le cache chez moi. Ce sera le premier d'une longue liste. Ceux-ci sont pourchassés et pendus, plus de négociations possibles dorénavant. Il est loin où les pirates étaient les maîtres des mers Caraïbes, force est retourné à la loi... du plus fort, et j'ai vu la tête de quelques-uns de mes anciens compagnons (dont Teach, le fameux Barbe Noire) trôner en haut de piques à l'entrée du port. Je me fais une spécialiste pour cacher, faire fuir et reclasser mes anciens compagnons. Heureusement, je ne me ferais jamais prendre.

- *Quatre Mains ne se marie toujours pas, déniaisais de temps en temps quelques jeunes garçons, quant à moi, une pneumonie m'emporte, dans les bras et les larmes de mon amie, je ne regrette rien... Allez au [875](#).*

1072

À l'heure où vous lisez ces lignes, je suis effondrée. Je ne quitte plus la hutte et ne veux plus faire aucune passe. Quatre Mains et les autres filles s'occupent de moi, et personne n'ose rien me dire... Ils savent tous maintenant, et je m'en fous.

Loarn, ce diable a tenu sa parole et cela lui aura coûté la vie.

Loarn a su que Florent était mon chouchou, et, comme ils étaient sur le même bateau, il s'est débrouillé pour être insupportable avec lui. Jusqu'à ce que Florent craque et le défie en duel.

Le bateau s'est arrêté sur une île et tout l'équipage est descendu sur la plage pour participer au combat de coqs. Ils ont chacun pris un fusil, Hornigold avait exigé qu'il n'ait droit qu'à une balle, espérant que les deux s'en sortiraient. Il n'aime pas perdre d'hommes. Ils se sont éloignés de vingt pas chacun, et, au signal, ils se sont retournés et ont tiré sur leur adversaire. Loarn a eu Florent en plein crâne, il est mort sur le coup, et Florent a eu Loarn près du cœur. Il a mis trois jours à périr. Il paraît qu'il a murmuré mon nom jusqu'au bout... quel con... il m'aura fait chier jusqu'au bout... je veux mourir.

Quelques jours ont passé et le soutien des filles plus l'alcool m'ont remis sur pied. Vaïlle que vaïlle, je me remets au travail.

(Marie perd la clef du chien et du matelot amoureux)

- *Continuez au [1036](#).*

1073

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Tombée amoureuse d'un jeune marin qui se révélera impuissant, elle se fera assassiner par une jeune prostituée folle de jalousie.

Fin

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

1074

Houla, c'que j'ai pas dit, Pete commence à avoir des tremblements nerveux. Tout d'un coup, il a l'air d'un gamin prêt à faire une crise de nerfs. Le Gusse s'enfuit, et le reste de l'équipage s'éloigne.

— Florent, si tu descends tu ne pourras plus jamais remonter sur ce bateau.

— Est-ce que je peux te parler, Pete ? intervient Robert, le Second d'Hornigold.

Les deux hommes s'éloignent, ils parlent longuement. Pete revient.

Bon, si tu descends, tu pourras remonter, mais tu ne feras plus partie de l'équipage du Chanceux, et tu devras retrouver un équipage à la Crique du Diable.

— D'accord, je descends.

• *Bon débarras. Allez au [1100](#).*

• *Pffuu, je reste sur ce maudit rafiot, t'as gagné. Allez au **1055**.*

1075

J'attendais le bon moment, il n'a pas beaucoup mis de temps à venir, le vent s'est mis à souffler de plus en plus fort, Pete a ordonné d'ouvrir grandes les voiles cap dans la tempête, le bateau prit une vitesse affolante, tous les mats craquaient, les garçons étaient excités, l'orage s'est mis à éclater.

— Pete le navire est trop arrivé, il faut carguer rapidement les voiles, nous courrons à la catastrophe !!

— Fais-moi confiance !

— D'accord, mais viens voir quelque chose à l'arrière du bateau.

— Quoi ?

— Viens voir, tu vas être surpris.

— Ça a intérêt à être important.

— Tu vas voir.

Je l’emmène à l’arrière du bateau, celui-ci commençait à tanguer comme une coque de noix. Le fait que Pete nous ait fait ouvrir grandes les voiles était suicidaire et me donnait le courage de prendre un cabillot, les barres de bois plantés dans le bastingage, de lui asséner un méchant coup sur la tête, et de le balancer par-dessus bord.

— Un homme à la mer ! Un homme à la mer ! Pete est tombé ! Réduisez les voiles, vite.

En cinq minutes, toutes les voiles étaient carguées, nous nous stabilisons enfin un peu, et bien sûr, le corps de Pete est introuvable, malgré la chaloupe mise à la mer.

Tous les garçons perdus se mirent à pleurer leur Capitaine, nous chantâmes quelques poignants chants d’adieu, et j’ordonnais le retour à la Crique du Diable.

Sans surprise, ils se mirent à m’obéir comme si j’avais toujours été leur Capitaine.

- *Nous rentrions sans plus de turbulence, et j’avais la sensation que d’avoir tué un homme m’avait permis d’en sauver quarante... Allez au [1057](#).*

1076

De vrais gamins teigneux avec des flingues. Autant ils sont marrants pour faire la bringue sur la plage, autant se les taper en vase clos durant des semaines est un calvaire. Je ne sais pas comment fait Albert, le Second d’Hornigold et Capitaine du Monstre des Mers, pour les supporter. Ils crient, insultent, râlent, boivent, moi qui pensais qu’ils étaient tous comme Hornigold, des espèces de gentlemen, je suis bien retombée sur terre, par exemple, les jeux sont interdits sur mer, trop de problèmes, et bien la plupart passent leur temps à jouer en douce dans les cales, ce qui est totalement interdit, ils font ça dans le dos d’Albert, mais tous parient sur toutes sortes de conneries et jouent aux cartes. Je n’ose pas le dire à Albert, je n’ai pas envie de me les mettre tous sur le dos, mais il y a eu deux ou trois « accidents », ou du moins qui sont passé comme tels, qui étaient en fait de simples règlements de compte, et puis de temps en temps, ils se lancent des duels. Comme ils sont interdits en mer, il faut trouver une île, débarquer tout le monde, là, ils s’étripent dans les règles et on reprend, je m’y habitue peu à peu, mais c’est saoulant. Je reste avec les plus vieux pirates, plus calmes, plus sympas...

Sinon, nous faisons des prises, c’est du délire comme c’est facile, nous arrivons vers un bateau marchand, sans défense, nous nous faisons passer pour des collègues, nous dressons le pavillon noir, avec un sablier et un homme nu qui tient une épée, nous chantons « On the sea », le chant des pirates, les types, effrayés se rendent... nous les pillons et nous les laissons repartir la queue basse. Quand on nous fait un problème, nous pendons le Capitaine et son Second... c’est d’une facilité déconcertante. Après,

nous buvons une journée entière, sans plus personne d'aplomb sur le bateau, et quand la prise est bonne, nous retournons à la Crique du Diable.

De temps en temps aussi, nous allons à Saint-Domingue voir son gouverneur, avec qui nous avons des arrangements pour revendre une misère ce qui ne nous a pas bien coûté cher et puis... nous allons nous bourrer la gueule avec des putes... enfin, ils vont se bourrer la gueule avec des putes, moi je profite de la ville et de ses magasins.

Ça c'est bien, j'ai l'impression d'être dans une autre époque, et ma fois, j'y suis, tout est tellement différent, les langues, les mœurs, les couleurs, les bâtiments, tout m'enchante encore totalement.

Je commence à regretter mes choix, la vie de pirate est une vie de beuverie, de disputes à deux balles et de rackets, de plus je regrette mes anciens amis.

Quand je les vois à la crique, ceux qui sont avec Hornigold m'expliquent la bien meilleure ambiance sur leur bateau, et je me rends compte que je suis avec des dégénérés... en attendant, je suis riche à en crever... parce que je ne dilapide pas mon pognon comme si j'allais mourir demain, à part en fringue. Je suis le pirate le plus classe de toute la crique, veste en cuir de Cordoue, bottes françaises, pantalon Italien, chapeau danois, je me suis aussi bien entraîné aux pistolets et au sabre, j'ai une bonne lame de Tolède (qui m'a coûté une fortune et qui excite bien des convoitises) et deux pistolets en état de marche, de plus, je commence même à être un marin potable.

Et puis sans devenir des potes, j'ai toujours une bonne relation avec Albert. Aussi quand je lui dis ma résolution de quitter son bateau pour aller avec Hornigold, il me demande de faire une dernière traversée avec lui.

Florent, j'ai besoin de gars comme toi sur le bateau, une dernière fois, s'il te plait. De toute façon, il se peut que ce soit ma dernière traversée en tant que Capitaine durant un moment, Hornigold va avoir besoin de moi pour d'autres travaux, et qui sait...

- — *OK, mais c'est la dernière. Allez au [1122](#).*
- — *Désolé, mais je vais rejoindre Hornigold. Allez au [1130](#).*

1077

— Hé, ho, ça va, chacun ses petits secrets, il me reste un peu de whisky, on ne va pas en faire un drame.

— Et le livre ?

— Quel livre ?

— Tu te fous de ma gueule, ce livre !

— Ça, ho ben regardes.

Il me montre le livre, il est entièrement creusé à l'intérieur, il y a la place de la fiole, le con, c'est dans ce bouquin qu'il cache la bouteille.

- — *Albert, c'est extrêmement grave de cacher de l'alcool. C'est tous les pirates que tu trahis. Allez au [1107](#).*
- — *Dis donc, mon salop, au lieu de boire en douce, tu ferais mieux de t'occuper de ton équipage, ça craint du boudin là-bas. Allez au [1160](#).*

1078

Bon, ben il s'est bien gouré le petit doigt de pied d'Albert, nouveau jour, nouveau calme plat, l'équipage est sur les nerfs, et moi aussi.

Il y a quelque chose d'horriblement angoissant à être bloqué sur un bateau qui ne bouge pas d'un pouce sans terre à l'horizon, ça ressemble à une prison sur mer, le côté repris de justice des pirates ajoute la petite touche de réalisme.

Tout le monde s'emmerde sec, et bien sûr, ça dégénère vite. La bande des Normands se prend le bec sur une histoire à la con avec la bande des Anglais, soutenu par les Bretons, le sujet de la dispute, vous ne le croirez pas, mais je vous le dis quand même, attention, bruit de tambour... une vieille chemise a disparu sur l'étendage, grave non ?

Et ben, ça a fait sortir les couteaux et les poings, bagarre générale, je me demande si je n'aurais pas dû proposer mon spectacle, ou une journée Scrabble et Monopoly, ne riez pas, la bagarre s'est soldée par trois blessés graves et des contusions à profusions.

Albert s'est mis dans une folle colère et a réussi à séparer les belligérants avec une troupe de légalistes puis les a mis à fond de cale, au pain et à l'eau. Le chirurgien met un entrain nul à soigner les victimes, dans la mesure où une partie d'entre eux faisaient partie de ceux qui l'ont jeté par dessus bord.

L'ambiance est détestable, tout le monde fait la gueule, le soleil tape, je boude dans mon coin, la journée paraît interminable, et des rumeurs inquiétantes comme quoi Albert aurait le mauvais œil commencent à poindre, je me sens dans un piège à rats.

- *Nous ne supporterons pas une autre journée comme ça sans que tout ça ne se solde par une mutinerie. Allez au [1106](#).*

1079

Nous sortons sabre au vent sur le tillac. Au passage, les autres pirates viennent voir ce qu'il se trame, nous les enrôlons facilement et allons en force vers le poste de pilotage. Celui-ci est fermé à clef, le fourbe, nous commençons à le défoncer à coups de hache.

(Si Marie a la clef du secret, enclenchez-la, sinon, continuez)

Comme une horde en furie, nous défonçons la porte, Albert, blanc comme un cachet, se défend bec et ongle, sabre à la main, notre moucheur lui flanque une balle dans le bras, le voilà maîtrisé. Peu après, il est ligoté autour du mat. Son procès peut commencer, il est court. Coupable, coupable de magie noire et de sorcellerie. Albert a beau clamer son innocence, rien n’y fait, il est condamné à avoir le crâne fracassé. Mis à terre, les pirates lui explosent la tête à coup de crosse jusqu’à ce qu’elle soit en charpie, holala, cette cervelle éparpillée me met un peu mal. Nous balançons les restes à la flotte, et, vous me croirez ou pas, le vent se mit à souffler, peu certes, mais quand même. Les pirates hurlent de joie, maintenant persuadés de la trahison d’Albert. Marie *gagne la clef du fantôme* -28.

Tout le monde se met aux manœuvres, mais soudain, nous nous rendons compte que nous n’avons plus de Capitaine, et, sans Capitaine, qui va décider où l’on va ? Une chasse partie est organisée pour élire le nouveau Capitaine.

- *Je me mets sur la liste des prétendants. Allez au [1108](#).*
- *J’attends de voir ce qu’il se passe. Allez au [1151](#).*

1080

1081

1082

Je vais voir l’amour de ma vie.

— Qu’est-ce qu’on fait ?

— J’sais pas.

— Faut qu’j’té dise quelque chose.

— Quoi ?

— Je crois que je suis enceinte, et je suis sûre qu’il est de toi, il n’y a que toi qui passais par là.

Les yeux du futur Papa s’illuminent, il me serre dans ses bras, je pleure, c’est beau comme du Barbara Cartland.

Alors, partons avec Hornigold !

Hornigold accepte de nous mener jusqu’à Saint-Domingue. Je dis au revoir à tous nos amis en pleurant.

Là, grâce à notre fortune amassée, nous achetons une belle maison et quelques esclaves, nous nous marions, et attendons la naissance de nos enfants. Oui, j'accouche de deux magnifiques jumelles, nous les appellerons Florence et Annabelle. L'accouchement se passera bien (et puis pas de péridurale à l'époque les filles, hein, tout au muscle).

Mon mari fera commerce avec les pirates, leur achetant à bas prix les marchandises volées, métier dangereux, mais il ne se fera pas prendre. Nos servantes sont adorables, conscientes de la gentillesse avec laquelle nous les traitons. Bientôt, l'une de nos servantes, Dora, aura aussi une petite fille, puis un garçon. Notre maison devient une espèce de maison du bonheur. Je m'embourgeoise, prenant plaisir à côtoyer quelques dames cultivées et sympathiques. Certaines d'entre elles ont même des idées presque progressistes.

Mes filles ont dix ans, les pirates n'existent plus. Nous avons vu la tête de certains de nos anciens amis pourrir sur des piques à l'entrée du port, nous en avons caché quelques-uns.

Hornigold a chassé les pirates quelque temps (oui, vous avez bien lu), puis disparaîtra en mer. Teach est devenu le célèbre Barbe Noire, il finira tué, nous verrons sa tête en haut du beaupré d'un bateau anglais. On a raconté des choses ignobles sur lui. Mais Florent croit savoir que c'est très exagéré.

Bien sûr, mon doux mari me trompera un peu. De toute façon, il n'y a pas un seul homme fidèle à Saint-Domingue, mais j'aurais aimé qu'il soit l'exception, il y aura des larmes et des cris, puis... des réconciliations... Les hommes... mon dieu.

Je vieillis, nos filles sont magnifiques, elles ont dix-sept ans. Il faut penser à les marier, je ne sais qu'en penser.

Nous marions finalement nos filles, l'une à un noble lettré et humaniste et l'autre à un jeune et sympathique officier. Cela marquera l'année mondaine de Saint-Domingue.

J'attrape une pneumonie... Je te pardonne Matelot, je l'aime ce con...

- *Je meurs dans ses bras, entourée de mes enfants... Allez au gagne la clef des jumeaux + 22. Allez au [875](#).*

1083

1084

1085

— Laissez-moi tranquille, si tout se passe mal c'est parce qu'il y a une femme parmi nous ! Une femme qui se fait passer pour un homme. Je ne vous l'avais pas dit parce

qu'elle m'avait ensorcelée, mais maintenant, je me rends compte que tout est de sa faute !

— Une femme, n'importe quoi, tu ne t'en sortiras pas comme ça.

— Si, c'est Florent ! Demandez-lui de vous montrer sa poitrine, vous verrez.

Une cinquantaine d'yeux injectés de sang se tournent vers moi.

— Heu, les gars, vous n'allez pas croire ce traître quand même ?

— C'est vrai, Le Frileux, on t'a jamais vu travailler torse nu, montre-nous ça.

— C'est parce que j'ai les poumons fragiles, et une vilaine cicatrice.

— Ben, montre-nous ça, vite.

Et merde, je me mets à courir pour monter le plus haut possible sur un mât et je me mets à prier pour qu'un miracle arrive. Un méchant coup de sabre dans la jambe me cloue au sol, on m'arrache ma veste et ma petite, mais réelle, poitrine se trouve exposée aux yeux de tous.

— Bon dieu, la salope, une femme... C'est elle qui nous porte malheur, y'a pas de doute !

Je reçois des coups de pied. Rapidement, je suis nue et inondée d'injures, de coups et de mollards. Des torrents de haines irrationnelles m'inondent, j'ai l'impression d'être la cause de tous les malheurs du monde, je m'évanouis, autant devant la violence de leur haine que de la violence de leurs coups.

C'est une sensation de vide qui me réveille, oui, je me réveille juste quand ils me jettent ligotées par-dessus bord, c'est marrant, j'ai juste le temps de sentir une petite brise sur mon corps, et les cris de joie des pirates, c'est chouette, le vent se lève enfin, ils avaient peut-être raison, c'était peut-être moi la fautive... plouf... un gros poisson rouge me regarde de ses yeux globuleux avec curiosité tandis que l'eau commence à rentrer dans mes poumons, le sel de la mer cuit mon corps endolori, je coule, j'ai l'impression que ça dure des heures... bientôt la lumière du soleil disparaît de la surface de l'eau... je suis contente s'ils ont du vent maintenant... au secours... J

- *Je vais mourir... Allez au [1161](#).*

1086

1087

1088

1089

1090

1091

1092

1093

1094

1095

1096

1097

1098

La cuisine est immense, des dizaines de serviteurs s'activent en tout sens, on épluche, on prépare, on goûte, on assaisonne. Il y a de tout, des entrées incroyables, des pâtés délicieux, des veloutés, des préparations savantes, les plats principaux sont à bases de gibiers rôtis et enduits de miels, la peau est dorée, craquante, les desserts sont innombrables, beignets fourrés aux fruits, pain d'épice rempli d'aromates et de noix, sorbets agrémentés de coulis, on me donne une énorme pintade farcie entourée de pommes aux fours.

— C'est pour la table du roi et de la reine, c'est son plat préféré, va ma fille.

Je retourne dans la salle principale. Le roi et sa cour écoutent les fariboles d'une farandole de bouffons nains, pour le moment ils m'empêchent d'accéder à leur table. Je m'arrête, attendant que la voie soit libre.

— Alors Marie, c'est bientôt la fin ? Tu vas enfin pouvoir rentrer chez toi ?

Je me retourne pour voir qui me parle, c'est un homme d'une quarantaine d'années, tout de noir vêtu, il a une culotte bouffante, des collants, son gilet est rehaussé de pierre précieuse, et son visage a quelque chose de trisomique qui lui donne l'impression de faire la grimace et de loucher.

— Qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? Bof, quelle importance ? Disons que je suis quelqu'un qui sait qui tu es, et qui sait que tu vas bientôt partir.

— Vous allez alors pouvoir m'expliquer le sens de tout ce qui m'est arrivé ?

— Le sens ? Tu veux le sens ? Bon dieu, pour qui me prends-tu ? Me prends-tu pour ces sortes de philosophes qui se font payer pour donner du sens à ce qui n'en a pas ? Me prendrais-tu pour un métaphysicien ? Ou pire... pour un religieux ? Non, Dieu m'en préserve ! Je ne suis rien de tout cela, je suis bien mieux, je suis la fin.

— La fin de quoi ?

— Mais la fin de l’histoire, voyons, je suis la toute fin.

— Mais...

— Chut, tais-toi, regarde, les nains ont fini, tu vas pouvoir servir le roi et la reine, ne t’en fais pas, c’est l’honneur suprême, concentre-toi. Pour le moment, il ne doit rien à avoir de plus important pour toi que de servir...

Il me pousse vers la table, je m’approche vers la table et je vois enfin à quoi ressemble ce couple royal.

- *Si vous avez la clef du père, enclenchez-la, sinon... Allez au [588](#).*

1099

— Bon, je préfère ça. Ce que je veux dire, c’est que le tout début du voyage de l’enfant, pour devenir un homme accompli, passe d’abord par le travail manuel. Plus les civilisations deviennent décadentes, plus le travail manuel est méprisé. La plupart de nos grands dirigeants actuels sont incapables de planter un clou, autant dire qu’ils sont handicapés, donc, que le handicapé est mis en haut de l’échelle sociale, d’où mon intervention, c’est fou, non ?

— Oui, maintenant que vous le dites...

— Regarde cet autre symbole, le Paradis.

Dans cette image, le message est clair, le paradis donne comme résultat un milieu où le végétal, l’animal et l’humain sont en harmonie, on ne peut pas faire plus simple comme symbole. Pose-toi cette question, les grandes civilisations actuelles, qui sont toutes le résultat de religions qui ont une notion de paradis et d’enfer, à quoi s’escriment-elles à perte d’énergie ? À transformer la terre en dépotoir ! À systématiquement annihiler toute tentative de vivre en harmonie avec son milieu !

Mais les symboles ont un double niveau, on peut les interpréter pour la vie sociale, mais aussi pour la vie intérieure, c’est leur richesse. Marie, sincèrement, as-tu en toi un paysage, une humeur qui pourrait s’apparenter au paradis ?

— Heu, je ne sais pas...

— Les symboles sont des sortes de médicaments de l’âme, il faut s’en imprégner pour que leur force, tout doucement, entre en nous, mais il faut une double vertu, volonté et abandon, force et imperméabilité. En fait, il faut que le facteur masculin et féminin soit à leur juste place. Vois-tu, le symbole du yin et du yang, de la croix, ne parlent que de ça, que notre aspect intemporel, éternel, fait l’amour avec notre temporalité, notre incarnation. Cette rencontre crée l’Homme.

— Et comment y arriver ?

— Ici, nous méditons sur les symboles. Cela ne peut avoir qu'un temps, on ne peut pas passer sa vie dans un musée, à part moi bien sûr, mais tu n'es pas moi et je ne suis pas toi. Viens, suis-moi... Que vois-tu ?

— C'est un miroir.

— Regardes mieux, vois-tu des différences entre ton reflet et toi ?

— Heu, non.

— Ha oui, tu ne vois pas de différences ? Tu en es sûre ?

— Oui.

— Stupide ! Absolument stupide ! Ton reflet ne pense pas lui, il ne passe pas son temps à réfléchir et à se poser de questions.

Brusquement, avec une force incompréhensible pour sa taille, il me jette violemment dans le miroir. Celui-ci se brise et laisse place à un passage. Il me pousse à l'intérieur.

Immédiatement, je deviens un fœtus dans le ventre de sa mère, juste avant l'accouchement. Je sens les contractions, l'angoisse de ma mère, mon père, inquiet et heureux, toute ma famille qui m'attend. Je vais bientôt entrer dans ce boyau sacré qui me fera passer du ventre à la vie.

Sorti de je ne sais où, le gardien du musée écarte la chair de ma mère et me crie une dernière fois :

- — *Rappelle-toi Marie ! Ton reflet ne pense pas, lui ! Allez au 586.*

1100

Ce Pete est beaucoup trop dictatorial pour moi, pas du tout l'esprit pirate, ça.

Nous prenons la chaloupe et nous faufileons entre les autres bateaux jusqu'au port. Il y a des drapeaux français, mais aussi anglais, espagnol, hollandais. Ce qu'il y a de bien avec le commerce, c'est qu'on ne peut pas dire qu'il soit raciste.

Nous débarquons au milieu des dockers, de solides gaillards torse nu, qui chargent et déchargent dans un balai de testéromone.

Albert, le Second, me tend quelques pièces de huit, la monnaie en cours, puis me donne rendez-vous plus tard dans une auberge « La Couronne et l'Ancre ».

Je me promène au bord du port, profitant de ce cocktail de langues et de races, regardant tous ces magnifiques bateaux aux statues de proue superbes (Sirène, dragon, ondine, lion, pape, Neptune...). Enfin, le soir tombant, je vais à l'auberge, elle est déjà bien remplie, une immense cheminée rougeoie dans ses murs noircis.

Je m'installe sur une grande table de bois.

Bientôt, un groupe d'une dizaine de marins vient s'installer à ma table.

À peine arrivée, leur chef cogne sur la table et hurle à un garçon en train de remuer le feu :

— Mille bombes ! Au lieu de remuer tes cendres, apporte-nous du grog pour nous reconforter, garçon de malheur ! Allons, file ton nœud, et vite ! Attends, attends, brigantin ! Donne-nous des munitions.

— Que vous plairait-il d'avoir, Monsieur, nous avons du rosbif froid et du jambon ?

— Non, non, tonnerre de dieu ! Voudrais-tu nous donner le scorbut, vilain marsouin ? Peut-on avoir de la volaille rôtie ?

— Oui, nous avons un poulet superbe à la broche.

— Au diable ton poulet, fais-nous griller au plus tôt tout ton poulailler, s'ils ne sont pas là dans cinq minutes, dis à ta mère que je te grillerais à leur place. Cours ! Où est donc ce grog ? Voilà une heure que je le demande.

Bon dieu, on sait quand ils arrivent eux, ils se mettent à tous parler en même temps. Mon jeune voisin se présente, Trewlany, il m'explique qu'ils sont marins dans la flotte royale. Ils viennent de finir la campagne de la succession du trône d'Espagne contre les Anglais et viennent maintenant chasser le pirate. Je me fais toute petite.

Bientôt, ils m'oublient et je me régale du spectacle, ce sont de joyeux lurons. D'autres marins ne tardent pas à les rejoindre, et le dîner est bientôt servi. Toute la table se met à manger et à boire comme un seul homme : Fruits frais et secs, liqueur, curaçao, rhum, eau-de-vie, fromage de hollande, accompagnés de toasts et de chansons.

Quand le dessert est à peu près englouti, le président de la table pose le quindale de kirsch qu'il porte à ses lèvres et dit d'une voix solennelle :

— Un instant, jeunes requins, relâchez un moment la manœuvre de vos maudites mâchoires. Maintenant, mes amis, que notre panse est bien garnie, que penseriez-vous si nous levions l'ancre ? Je n'ai plus qu'un toast à porter et après nous mettrons à la voile. Allons messieurs, remplissez vos verres jusqu'au bord, attention au commandement, c'est un toast solennel ! j'ai remarqué avec peine que, grâce à la négligence de ces pékins de terre, il n'y avait que des bouteilles vides sur la table, je vous ordonne de vous en emparer pour leur rompre le cou.

Le garçon supplie le président d'épargner les bouteilles, mais celui-ci s'écrie de toute la force de ses poumons :

— Garçon de malheur, débarrasse le tillac de ta présence... ah, scélérat, tu ne veux pas... vous autres, attention à la manœuvre : une... deux... et lorsque je dirais trois, rappelez-vous que voici le point de mire (montrant le garçon), et rompez lui le cou !

Le garçon n'eut que le temps de disparaître derrière la porte sur laquelle une bonne dizaine de bouteilles volèrent en éclat.

Ils sont fous et drôles, autant que les pirates. Je suis absolument réjouie, les autres clients font comme s'il ne se passait rien et on but un dernier toast à la mémoire d'un de leur Capitaine avant qu'ils ne paient la note et sortent en tanguant. Essayant de me lever moi aussi pour aller aux toilettes, je me rassois aussitôt, me rendant compte que je suis

bourrée comme un âne, s'est à ce moment-là que Robert réapparut avec une bouteille de rhum.

— Tout s'est bien passé, je te paie un coup.

Après un verre de rhum enfilé cul sec, je tombe dans ses bras.

Le reste est embrouillé, il râle, essaie de me faire marcher, je m'effondre, il me porte dans une chambre de l'auberge et me fout dans un lit, je vomis dans une cuvette, trouve le courage de tout balancer par la fenêtre et me rendort comme une masse douloureuse.

Je suis réveillée par les joues rugueuses d'Albert, je me rends compte que la corde de mon pantalon est défaite.

- *Je le repousse. Allez au [1111](#).*
- *Je l'attire à moi. Allez au [1121](#).*

1101

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Tombée sous le charme d'un jeune marin aux allures de guru, elle le suivra pour un long voyage en voilier. Ils finiront avalés par les flots durant une tempête que le marin n'a pas voulu éviter.

Fin

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

1102

— T'as qu'à venir sur Le Monstre des Mers, Hornigold a récupéré un nouveau bateau et veut m'en donner le commandement.

— Le bateau qu'il a ramené la semaine dernière, il va te le filer ?

— Ouais, je devais m'occuper de cette mission et puis monter un équipage. Je te prends si tu veux, et pis au moins, t'auras pas à me cacher ton secret, puisque je le sais déjà.

Albert me sourit à pleines dents. Après tout, je savais que c'était un bon gars à qui je pouvais faire confiance, du moins je le pensais à ce moment précis.

- *J'acceptai son offre et quittais Pete et son équipage pour le rejoindre, même si je me rendais compte que je n'avais aucun ami ni connaissance dans son équipage, et que ma fois, ses marins étaient de sacrés gugusses. Allez au [1076](#).*

1103

— Quoi, tu as tué mon fils !!

— Mais...

Hornigold hors de lui sort son sabre et me transperce le torse en pleurant.

— Pardon Florent, c'est de ma faute, je n'ai jamais été un bon père, je te crois, pardon, pardon...

Je mets ma main derrière mon dos, incrédule, la lame m'a transpercée de part en part, je suis saisie par une panique effroyable, je jette un regard d'incompréhension à Hornigold, il m'a tuée ce con... Il pleure en se tenant la tête dans les mains, à genoux devant moi. Je tombe aussi.

— Pourquoi... ?

— Pardon Florent... Pardon...

Il m'a tuée ce con...

À moins qu'il ne m'ait libéré ? Qui sait ?

- *Allez au [875](#).*

1104

— Quoi, un équipage te veut comme Capitaine et tu refuses ?

— Heu, oui...

— Je n'ai jamais vu ça, tu me plais. Tu n'es pas comme ces godelureaux qui courent derrière la gloriole, mais que veux-tu faire ? Veux-tu rejoindre mon second sur son bateau Le Monstre des Mers ? Il veut faire une expédition pour piller les Hollandais. Je sais que vous vous connaissez déjà, les retrouvailles seront peut-être belles ? Je ne te veux pas dans mon équipage pour le moment. À moins que tu ne veuilles rejoindre Saint-Domingue et quitter la piraterie ? Je te donne un beau magot en plus, à toi la belle vie ! De toute façon, le métier de pirate va devenir de plus en plus dur, crois-moi... Mais avant de me répondre, tiens, prends cette veste en cuir, elle est magnifique, et cette lame, je la destinais à Pete, prends-la, ces pistolets aussi, tiens...

Il craque complètement et me charge de cadeaux magnifiques, des sapes de prince et des armes de seigneurs. J'ai hâte de mettre tout ça.

- *Heu, merci, emmenez-moi à Saint-Domingue. Allez au [1123](#).*
- *Heu, merci. Bon, ben, je vais avec Albert finalement. Allez au [1122](#).*

1105

- *Hum, ne t'en fais pas, s'il y a une chose qu'on ne peut pas reprocher à Pete, c'est la rancune, je suis sûr qu'il a déjà oublié. Allez au [1112](#).*

1106

Putain de temps, ho, y a-t-il quelqu'un là-dedans dans le ciel qui pourrait péter un coup, juste pour donner un coup de vent ?

Ça donne envie de faire une danse du vent tout ça, c'est pas croyable, ce calme plat durant des jours, j'ai jamais vu ça, même moi, ça commence à m'énerver et je me surprends à me dire que c'est de la faute d'Albert, et pourquoi ce serait de sa faute, ben c'est le chef, non ? C'est le responsable. Je suis d'une humeur détestable comme tout le monde, à part peut être les trois, quatre vieux loups de mer à qui on ne la fait pas. Bon, en plus, encore deux jours comme ça et on n'a plus d'eau potable, la crise...

Albert reste dans le poste de pilotage à bouquiner, on ne peut pas dire qu'il se bouge le cul pour arranger les choses, il pourrait le lire à tout le monde son bouquin, ça occuperait un peu. Je me balade, les vieux grigous se sont mis à l'ombre et regarde en silence l'océan, je descends en fond de cale, ha ben tiens, ils ne jouent plus, non, mais un excité explique à qui veut l'entendre pourquoi Albert a le mauvais œil, il l'aurait vu vomir son rhum durant la dernière fête, signe imparable d'une malédiction, de plus, il l'aurait vu lire un livre de sorcellerie pour prendre l'âme des pirates et enfin, il les laisserait jouer sur le bateau, alors que c'est interdit, pour mieux les manipuler. Le fait qu'Albert ait toléré les jeux à bord est le signe de sa déficience.

- *Je cours vérifier si Albert lit effectivement un livre de sorcellerie. Il commence à me faire flipper ce con. Allez au **1113**.*
- *J'applaudis et je dis que moi aussi, je suis persuadée qu'Albert a le mauvais œil, et je parle de son ongle incarné... Vous savez celui qui aurait dit que le vent allait se lever, c'est pas un signe ça ? Allez au [1124](#).*
- *Je vais voir Albert pour lui dire qu'en bas, ça commence à chauffer, et que s'il ne veut pas être jeté par-dessus bord, il a intérêt de se sortir les doigts du cul. Allez au [1141](#).*

Dis donc, la mère la pudeur, tu te fous de ma gueule ? Tu vas me faire la morale parce qu'il me reste un fond de whisky, tu rêves ? Comme si tout le monde n'avait pas de petit secret ? Hein, Florent ? Alors ta gueule ! Si tu veux pas que j'm'énerve, dis-moi plutôt qu'est-ce que tu fous ici ? À moins que tu ne sois venu que pour me casser les couilles.

- *Ha ben toi, j'veis t'apprendre à me parler comme ça ! Je rejoins les comploteurs et puis j'veis leur dire qu'en plus tu caches de l'alcool dans des livres maléficum truc, j'pense que ça va leur plaire. Allez au [1124](#).*
- *Ho, ça va, fait juste téter une liche. Sinon, mon gars, faudrait te réveiller, parce que ça sent la mutinerie sur ton bateau. Allez au [1160](#).*

Tous les pirates se regroupent sur le tillac encore ensanglanté.

Je me rends compte que le premier à avoir daubé sur Albert lorgnait méchamment sa place et qu'il va falloir que j'y aille au culot si je veux être Capitaine. Dieu merci, à part ânonner des rumeurs sur Albert, ce n'est pas un grand orateur. Il a du mal à parler en public et il n'arrête pas de faire des références à la bible. Il a pour de vrai un petit côté Cureton.

Quelqu'un propose aussi à l'élection un vieux pirate plein d'expérience. Le vieux pirate dit que si on vote pour lui, il acceptera. C'est à moi de prendre la parole, heu...

- *Je réinvente le mot démagogie. Je les flatte, fais miroiter des fêtes et des prises, leur dis qu'un vieux pirate ne sera pas assez impétueux et que l'autre a trop un côté Cureton pour pas faire chier. Bon, politique quoi... Allez au [1115](#).*
- *J'insiste sur le fait qu'avec moi, il y aura encore plus de démocratie, que, par exemple, Albert ne nous avait pas demandé notre avis pour aller au Venezuela, et ben moi, leur avis, je leur demanderais toujours... voilà. J'insiste sur le fait que moi, je les écouterai pour de vrai... tout le temps. Allez au [1134](#).*
- *Je traite Albert de mou du gland, que si ça allait mal sur ce bateau, c'est bien parce qu'il était un agent du diable, et que, par exemple, s'il permettait les jeux d'argent, c'était pour mettre la pagaille entre nous, et insidieusement glisser le serpent de la discorde dans notre camaraderie éternelle. Enfin bref, je charge Albert, et je leur explique que la loi, c'est la loi, et qu'elle est le garant de la paix entre nous. Allez au [1162](#).*

1109

Après moult réflexions, je décide de le remettre à sa place, c'est-à-dire simple matelot, ça lui fera les pieds. De toute façon, je ne peux déjà plus le voir en peinture, il me gonfle. Je le remplace par un vieux pirate.

- *Après un petit conseil avec lui, nous décidons de garder le cap d'Albert sur les Hollandais et leur magot. De l'avis général, l'équipage a besoin d'action, et revenir les mains vides serait du plus mauvais effet sur les nerfs de tout le monde. Allez au [1135](#).*

1110

Nous remplissons le bateau de victuailles, d'armes et de poudres et partons dans la nuit sans avertir personne.

Pour moi, nous serons bientôt de retour. Je vois mal Pete quitter longtemps la Crique du Diable.

Il est persuadé que sa mère est quelque part au Sud, que c'est une princesse aztèque qui a été enlevée par les Espagnols et qu'elle est retenue prisonnière quelque part autour de Mexico.

Je m'aventure à lui demander comment il le sait. Il me répond en souriant mystérieusement qu'il le sait de source sûre, sans rien rajouter. Cette idée d'aller en territoire espagnol à la recherche d'une princesse aztèque ne m'enchanté guère.

C'est quelques jours après, quand Pete a fait tirer au canon sur de misérables baleines à bosse, en nous affirmant qu'elles étaient des monstres prêts à nous engloutir, que je me suis rendu compte qu'il était totalement fou... et peut-être dangereux.

Son nouveau grand jeu, c'est que dès qu'il y a du vent, d'ouvrir les voiles à la limite de briser les mats.

D'ailleurs, au moment où je vous parle, le vent se lève dangereusement et il ordonne de déplier toutes les voiles... Je nous vois déjà sans mât, perdu dans l'océan... Je sens qu'il faut que je fasse quelque chose, et vite !!

- *Bof, c'est pas bien grave, on verra où tout cela nous mène, qui sait. Allez au [1056](#).*
- *Ça ne peut plus durer, je vais demander immédiatement une chasse partie pour changer de Capitaine, je vais leur ouvrir les yeux. Allez au [1067](#).*
- *Jamais ils n'accepteront de changer de Capitaine, ils sont trop dévoués à Pete, mais on va à la catastrophe. Je vais me démerder pour que Pete ait un accident, tant pis. Allez au [1075](#).*

— Ben dis donc, t'en est une sacrée toi, allez debout, on rentre au bateau.

— Non, j'ai trop mal.

— Hé dis donc, tu veux descendre au port, tu bois comme un trouper, pis en plus t'es une fille. Tu vas pas me casser les couilles longtemps. Ils le savent les autres, que t'es une fille ?

— Que l'équipage de Pete.

— Eux aussi ce sont de sacrés comiques, allez debout, c'est quoi ton nom ? Ton vrai ?

— Marie.

— Allez debout Marie, avant que j'te lève moi-même.

J'essaie de me lever, mon crâne est un champ de bataille, je revomis ce qu'il pouvait encore me rester dans le ventre. Albert me fait manger et boire, je me sens piteuse. Merde, il a découvert mon secret, je ne sais pas comment il va réagir.

Tandis que je sommeille dans un coin, Albert fait monter des vivres pour le retour et nous repartons sur L'Étoile Filante, notre bateau.

Tout l'équipage de Pete dort encore, ronflant bruyamment, eux aussi dans un état post cuite assez terrible. Albert réveille tout le monde, un petit sourire aux lèvres et en distribuant des séries de coups de pied au cul, même Pete a droit au sien.

— En route, on retourne à la crique !

Tant que le bateau était amarré, ça allait, mais maintenant qu'il tangué un peu, je me calfeutre la tête hors du bateau pour vomir et mourir en paix. C'est décidé, c'est la dernière fois que je bois...

Plus personne dans l'équipage ne me parle, je suis une vraie pestiférée. Pete m'a mis en quarantaine et Albert me regarde parfois en se demandant ce qu'il va faire de moi. Je vais le voir.

— Qu'est-ce que tu vas dire ?

— J'en sais rien... Rien. En fait, je m'en fous que tu sois une femme, mais attention « Florent », tout le monde n'est pas comme moi. Si certains découvrent que tu es une femme, ils risquent bien de te balancer par-dessus bord.

— Merci.

— Je ne sais pas si c'est un cadeau que je te fais.

Marie gagne la clef du secret + 6.

Nous rentrons enfin à la Crique du Diable.

Je fais savoir que je quitte l'équipage de Pete et que je cherche un nouvel équipage.

• Allez au [1102](#).

Et en effet, il m'accueillit comme si je ne l'avais jamais quitté. Je retrouvais l'ambiance que j'avais fuie, mais cette fois, j'avais une mission pour Hornigold. Je décidais de rester un mois avec eux et de faire mon rapport.

Quelques semaines passèrent...

Nous avons fait quelques expéditions, nous nous entraînons à tirer au canon, mon Dieu que c'est compliqué et bruyant, je continue l'entraînement au sabre, nous abordons quelques navires de petit tonnage sans difficulté.

Les bateaux se rendent immédiatement, nous prenons l'argent et tout ce dont nous avons besoin puis nous les laissons repartir. Je suis étonnée de voir à quel point les abordages se font sans violences.

Sinon, je suis toujours le pirate le plus classe de toute la crique. Je récapitule pour ceux que ça intéresse, veste rouge en cuir de Cordoue, bottes françaises, pantalon italien, chapeau danois, pistolets allemands et une bonne lame de Tolède.

Sinon, Pete est complètement fou. Ses traversées sont toujours un mélange de jeux fantasques auxquels tous doivent obéir (aujourd'hui, on ne mange pas, on fait semblant, youpi !! Aujourd'hui, on dirait qu'on serait des Indiens, youpi !! Taré...) et d'école maternelle de la piraterie, c'est un grand gamin entouré d'autres gamins.

Mais un jour, Pete nous fait venir pour une réunion secrète en pleine nuit. Il nous annonce solennellement qu'il veut partir pour un voyage, un long voyage, pour retrouver sa mère.

Ses yeux brillent, il parle d'une longue odyssée, de monstres marins, de peuplades étranges, il parle de légende, il nous explique que la recherche de sa mère nous mènera en des contrées mystérieuses et inexplorées, que nous ne reviendrons jamais ici, que quand nous aurons retrouvé sa mère, elle nous adoptera et que nous ferons un royaume enchanté dont nous serons les rois et où les enfants ne grandiront jamais. Les garçons l'écoutent comme d'habitude en buvant ses paroles, tous sont prêts pour la grande aventure...

- *Quant à moi, je ne leur donne pas deux semaines avant de revenir ici... Allez au [1110](#).*

Je sors de cette cale obscure et fonce dans la salle de pilotage. Albert est dans un hamac, un livre sur les genoux, en train de goulotter une petite fiole qu'il fait rapidement disparaître dans sa poche. Je m'approche, ça sent le whisky à plein nez. Cet enfoiré a de l'alcool caché, ha ben mon salop.

Je lui arrache le livre et lis la couverture, il y a marqué en lettre gothique « Malleus Maleficarum ».

- *Merde, ils ont raison, ce type est un putain de faux cul sorcier noir. Je jette le livre par terre et cours prévenir les autres.*
- Florent, attends !! Allez au [1150](#).
- — *Alors là, Albert, il va falloir que tu m'expliques deux trois trucs*
- Allez au [1077](#).

1114

Ensuite, la routine, abordage, procès des Capitaines pour voir s'ils se comportent bien avec leur équipage et pillage en règle. Mais pour ce qui est de la maltraitance de leur équipage, les Hollandais sont nuls. Nous nous rendons vite compte que les marins hollandais sont considérés par leur supérieur comme des associés, ils ont toutes sortes de contrats et d'intéressements aux expéditions, et nous nous rendons compte que nous emmerdons tout le monde, équipage compris, avec nos pillages.

Nous hallucinons un peu et tout cela va légèrement contre nos principes. Souvent, nous nous contentons de prendre l'argent et l'alcool sous le regard désapprobateur de ces protestants pur jus. Le Cureton ne s'attendait pas à ça, on voit qu'il est frustré, qu'il avait envie de pendre haut et court de nombreux Capitaines. Heureusement, l'alcool coule à flots et l'argent liquide rentre tout de même un peu dans les caisses.

Mais ce n'est pas suffisant pour le Cureton et son envie de sang, la mort d'Albert a aiguisé son appétit. Il convoque l'équipage et propose de piller les Indiens locaux. Il persuade l'équipage que ceux-ci ont de nombreux objets en or pour leurs rituels païens et que cela serait bon pour leur âme de ne plus les avoir.

Il fait maintenant directement référence au vrai dieu vengeur contre les hérétiques autochtones. Je pensais que les pirates seraient assez laïques pour ne pas rentrer dans ce délire, mais ce sont des cons, non seulement ils ne disent rien, mais je me rends compte que secrètement, la plupart d'entre eux ont peur pour leur âme, les curés ont bien travaillé. L'idée de la racheter en combattant pour la vraie foi ne leur déplait pas, bien au contraire, je crains le pire.

Nous longeons la côte et tombons enfin sur quelques Indiens en train de pêcher à la sagaie dans leur pirogue. Les pirates s'arment comme s'ils allaient à la guerre et nous faisons descendre les chaloupes en cachant nos armes.

— Ils vont nous mener à leur camp vous allez voir, laissez-moi faire.

Après quelques palabres incompréhensibles, les Indiens nous font signe de les suivre dans la jungle.

Malgré leur petite taille, ils ont un look terrible, des baguettes leur percent les joues et les oreilles, ils ont des rayures peintes sur leur corps, alternées avec des petits points, ils ont leurs bras entourés de queues de singe et, petit signe de classe absolu, ils ont tous une espèce de ceinture avec un fil attaché qui leur tient le zguégué en l'air. Le Cureton est ravi.

— Suivons-les dans la jungle, ce sont des imbéciles, ils vont nous mener à leurs femmes et leur or.

Les pirates, excités par la luxure et l'avarice, font briller leurs yeux d'un éclat d'une étrange lueur.

- — *Heu, il faut bien quelqu'un pour rester sur le bateau, on ne sait jamais. Je reste, pas de problème. Allez au [1077](#).*
- *Je suis l'expédition, je suis curieuse de voir tout ça. Allez au [1137](#).*

1115

Chacun a raconté sa salade et le vote arrive. À ma grande surprise, j'ai le cœur qui bat et j'ai l'impression que si je ne suis pas élue, je le prendrai comme une défaite personnelle. Ici pas de vote secret, c'est le Quartier-maître qui compte les mains levées, et...

Je suis élue... Youpi, vive la démagogie !

Le Cureton me lance un regard noir et j'organise le nouveau conseil. Je garde pas mal de l'ancienne équipe, j'introduis comme Quartier-maître le vieux pirate que l'on avait désigné comme candidat et maintenant, un grand choix politique, le premier de ma carrière, est-ce que je donne un poste au Cureton ?

- *Oui, allez au [1152](#).*
- *Non, allez au [1109](#).*

1116

Tout s'est à peu près bien passé, mais je n'en peux plus de l'équipage. Le Cureton a créé une espèce de cour autour de lui et ça fait un bon quart de l'équipage qui me regarde d'un sale œil. Le Second me dit que j'aurais dû agir, moi, je m'en fous. Surtout que la dernière prise, celle où l'on avait décidé de remplir nos soutes, fut bonne, au grand dam des hollandais (je crois que j'ai ramassé assez de malédictions pour toute une vie), une cargaison pleine d'indigo.

Là, nous avons touché le jackpot et l'équipage se calme un peu, nous n'en avons que quelques centaines de kilos, mais ces extraits de feuilles de l'indigotier qui sert pour les teintures vaut son pesant d'or... si on arrive à bien le revendre.

- *Au début, quand on a vu ça, on était dégoutté. Heureusement que Le Poitrinaire savait ce que c'était, mais bon, il va falloir revendre et partager, me voilà encore lié à ces pèquenauds. Allez au gagne la clef de la dent + 5..*

Enfin, nous retrouvons nos îles familières, et j'ai l'impression de rentrer au pays. Ben maintenant, il va falloir expliquer à Hornigold qu'on lui ramène pas son Second parce que c'était un sorcier, et là, il va falloir assurer. Nous débarquons.

Le bateau d'Hornigold est là, flamboyant. Dès l'apparition de notre étendard, les putes qui servent de femmes aux pirates préparent le punch de bienvenue. En descendant la chaloupe, j'ai l'impression de quitter un panier de crabes.

Sur la plage, Hornigold nous attend, toujours aussi impressionnant, et bien sûr, la première phrase qu'il prononce, c'est :

— Ben alors, où est ce vieux forban d'Albert ?

Bien sûr, après une petite réunion où nous nous sommes tous mis d'accord, l'équipage m'a laissé le soin d'annoncer la bonne nouvelle.

- *Albert, ne me parlez pas de lui, ce sal traître ! Nous nous sommes rendu compte que c'était un sorcier qui portait l'œil du diable ! À cause de lui, nous avons failli tous mourir, nous avons dû lui fracasser le crâne pour enlever sa pestilentielle influence de ce bateau. Vous pouvez demander aux autres, vous verrez. Allez au [1136](#).*
- *Albert, ce héros ! Il s'est sacrifié pour tous nous sauver, il mérite une statue. Nous étions pris dans une tempête, les mats menaçaient de craquer, il est monté pour carguer une voile quand une bourrasque l'a emporté en mer, mais il nous a tous sauvés, vous pouvez demander aux autres. Allez au [1154](#).*

1117

Ce qu'ils ont fait de nous, hé, c'est une longue histoire, une longue histoire, mes amis, ce qu'ils ont fait de nous, puis ce que nous avons fait de nous-mêmes.

D'abord, nous avons servi sur Le Monstre des Mers, le bateau du Second d'Hornigold. Lors d'une expédition vers le Venezuela, et après une longue période sans vent, nous avons rejoint des conspirateurs pour renverser le Capitaine, en prétextant qu'il avait le mauvais œil, nous lui avons fracassé le crâne. Loarn s'est fait élire Capitaine. Peu à peu, je suis devenue aussi ordurière et brutale que lui.

Ensuite, une partie de l'équipage voulait piller des Indiens. Par je ne sais quelle intuition, nous les avons laissés partir sans nous. Ils sont tous morts et ce massacre nous a débarrassé de nombreux autres pirates qui nous voyaient d'un mauvais œil. Nous sommes revenus de notre première expédition bien piteuse, mais avec un équipage soudé et un navire à nous.

Nous quittons assez rapidement la Crique du Diable après avoir monté un nouvel équipage. Loarn et moi vivons notre histoire d'amour, non sans mal, mais peu à peu, l'équipage comprend que nous ne sommes pas deux gros homosexuels, mais que je suis une femme, et, peu à peu, c'est accepté et je n'ai plus à me cacher, même si je continue de m'habiller en homme.

Avec les mois, nos relations avec Loarn changent peu à peu, nous dirigeons le bateau à deux, et plus d'une fois, Loarn ayant pris l'habitude de boire, je le remplace à son poste. Cette vie nous plait, nous pillons sans réserve et une fois fortune faite, nous allons claquer tout notre pognon dans les ports.

Un autre de nos goûts communs avec Loarn est le goût pour les habits rouges très luxueux et qui deviendront notre marque. Loarn changera de nom, on le connaîtra sous le nom de La Racaille Rouge, qui se transformera peu à peu en Rakham le Rouge, moi aussi, je suis de plus en plus connue sous mon nom de Marie la Rouge, et, pour les Anglais comme Mary Red, puis Mary Read.

Notre couple et notre look feront de nous des légendes.

Une autre chose qui entrera dans la légende fut notre rencontre avec Anne Bonny, une incroyable Irlandaise, d'une beauté, d'un courage et d'une effronterie rare. Femme d'un pirate au petit pied, elle détestait son mari qui se mettait ouvertement à travailler avec Rogers, le chasseur de pirate.

Elle tomba folle amoureuse de moi et avait beaucoup d'admiration pour Loarn. Nous fîmes rapidement un couple à trois, et Anne voulut que Loarn rachète son contrat de mariage à son mari, ce qu'il proposa. Ce fut un gros scandale, c'était une première et son mari nous dénonça aux autorités pour adultère. On voulut arrêter Loarn pour lui donner le fouet, du jamais vu. Nous fuyons avec Anne sur notre bateau et nous reprîmes l'aventure.

Notre trio fonctionnait on ne peut mieux, mais Loarn tomba de plus en plus dans la boisson. Finalement, c'est moi et Anne qui portions la culotte dans ce bateau et il faut le dire, nous nous donnions du mal.

L'alcool fut la perte de notre équipage. Un lendemain de cuite, le Capitaine Barnett, officier du roi, nous aborde. Notre équipage saoul et piteux se réfugie dans les soutes, je suis ulcérée, seules moi et Anne tenons le pont. De rage, j'ai tué moi-même quelques-uns de nos hommes, Loarn fut pitoyable.

Arrêtés et jugés, tous les pirates mâles sont pendus et exposés dans des cages pendues au-dessus de l'entrée du port. Quant à moi et Anne, enceintes de cet enfoiré d'alcoolique, ils repoussent notre pendaison après notre accouchement.

Au procès, contrairement à ces larves d'hommes, nous nous justifions et attaquons le système, les riches volent les pauvres, et nous, nous volons les riches. Quand le juge me demande si je n'ai pas peur des flammes de l'enfer, je lui envoie à la gueule que quand on a du courage, on ne craint pas la mort.

Notre procès est très médiatisé et il y a foule, mais nous sommes condamnés à la réclusion perpétuelle.

Quand nous voyons notre pitoyable mari aller à l'échafaud nous lancer un dernier regard, Anne dira « Je suis désolée de le voir ainsi, mais s'il s'était battu comme un homme, il ne serait pas pendu comme un chien ! ». Sacrée Anne, je l'aime bien.

Le reste est moins glorieux.

Dès leurs naissances, ils nous arrachent nos enfants pour les donner à l'orphelinat, et nous mourrons de malaria et de tristesse dans ces immondes cellules.

- *RIP Allez au [1129](#).*

1118

Bien nous en a pris. On s'est gentiment bourré la gueule, mais nous avons eu le réflexe de mettre deux gardes qui, par miracle, ne dormaient pas quand les silencieuses pirogues indiennes sont arrivées vers nous. Ils les ont fait fuir avec quelques coups de mousquet.

Au début, on croyait que, bourrés, ils s'amusaient à tirer pour déconner.

Comment nous étions sûres qu'ils ne nous voulaient pas du bien ? Quand au petit jour, nous avons vu toutes les têtes de nos compagnons sur des piques plantées sur la plage. Nous avons décidé de retourner sur la Crique du Diable, que les conneries, c'était fini.

Je me sentais le Capitaine pirate le plus pitoyable de toutes les Caraïbes.

En à peine deux semaines de commandement, nous n'avions fait que des prises minables et j'avais perdu les deux tiers de mon équipage. Et je ne vous parle même pas de comment j'ai pris le pouvoir. Plus j'y pense, plus je pense qu'Albert était finalement un bon bougre victime d'un, hum, comment dire, malentendu.

En tous cas, m'être débarrassée de ce satané Cureton me rassurait plutôt. D'abord parce que j'aurais plus à me le calter, mais en plus, parce qu'il sera la victime parfaite de la colère d'Hornigold quand il apprendra la mort de son Second. Étrangement, ces drames et ces secrets lient notre équipage.

Nous voilà de retour à la Crique du Diable, nous retrouvons nos îles familières, et j'ai l'impression de rentrer au pays.

Nous débarquons, le bateau d'Hornigold est là, flamboyant. Dès l'apparition de notre étendard, les putes qui servent de femmes aux pirates préparent le punch de bienvenue.

Sur la plage, Hornigold nous attend, toujours aussi impressionnant, et bien sûr, la première phrase qu'il prononce, c'est :

— Ben alors, où est ce vieux forban d'Albert ?

Bien sûr, après une petite réunion où nous nous sommes tous mis d'accord, l'équipage m'a laissé le soin d'annoncer la bonne nouvelle.

- *Je lui raconte tout ce qu'il s'est passé en minimisant ma responsabilité et en alourdissant celles des défunts, mais subtilement, hein, comme une fille quoi. Allez au [1127](#).*
- *Albert, ce héros ! Il s'est sacrifié pour tous nous sauver, il mérite une statue. Nous étions pris dans une tempête, les mats menaçaient à craquer, il est monté pour carguer une voile quand une bourrasque l'a emporté en mer, mais il a nous tous sauvé, vous pouvez demander aux autres. Allez au [1148](#).*

1119

Plusieurs pirates ont accepté de me rejoindre, de vrais boucaniers des océans que de longs mois en mer ont transformés en caricature. La moitié de mon équipage semble sortir d'un film, j'ai de tout, borgnes, jambes de bois, vieux briscards avec un petit singe, la totale. Je me rends compte que l'ancienne bande à Pete, une fois l'épreuve de leur Capitaine digérée, retrouve leur... hum, comment dire... fantaisie ? Bref, que ce sont de sales gosses durs à diriger. Ils écoutent mal mes indications, n'en font un peu qu'à leur tête, il va falloir que je fasse gaffe à la discipline avec eux.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à

comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 1

Combat : 2

Discipline : 4

Ruse : 3

Artisanat : 1

- *Une fois l'équipage réuni, nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1120

— T'as qu'à venir sur Le Monstre des Mers. Hornigold a récupéré un nouveau bateau et veut m'en donner le commandement, me propose Albert.

— Le bateau qu'il a ramené la semaine dernière, il va te le filer ?

— Ouais, je devais m'occuper de cette mission et puis monter un équipage, je te prends si tu veux.

— Je te revaudrais ça, merci, Albert.

— Je m'en rappellerai, que tu me revaudras ça... Bienvenue sur Le Monstre des Mers !

Albert me souriait à pleines dents. Après tout, je savais que c'était un bon gars à qui je pouvais faire confiance. Du moins, je le pensais à ce moment précis.

J'acceptai son offre et quittais donc Pete et son équipage pour rejoindre celui d'Albert. Même si je me rendis compte que je n'avais aucun ami ni connaissance dans son équipage, et que, ma fois, ses marins étaient de sacrés gugusses.

*(Marie ne pourra pas quitter Albert après sa promesse, ignorez **Marie 1130** au prochain chapitre)*

- *Allez au [1076](#).*

1121

Mon corps alcoolisé se met à fondre de délice, ces grosses mains rugueuses empoignent mes formes de femmes comme il y a longtemps qu'elles ne l'avaient pas été. Chaque surface de ma chair se met à frémir d'excitation, je suis enveloppée, c'est si bon, sa langue entre dans ma bouche pâteuse et y emmène une salive salvatrice, mon

sexe pénétré par une grosse main s'ouvre comme une fleur accueillante et, de ma voix, s'échappe enfin le rôle d'amour. Bientôt, il est là, puissamment là, dix doigts sûrs d'eux me tiennent les fesses comme une promesse, une langue chaude me parcourt le cou.

Grande largue... Capitaine, lâchez du mou... un coup à bâbord, un coup à sabord... ha... vent arrière, vent arrière... Branle-bas de combat !!! Louvoisement maintenant... louvoie, chérie... louvoie... ça y est maintenant lofe, vas-y lofe, LOFE !!!...mouille... et largue tout !!!!!

Ce grand moment d'amour et de sexe a détendu tout mon corps et m'a aidée à éliminer les toxines, je me sens presque en forme. Nous commandons en silence un merveilleux petit déjeuner à base de jambon cru, de lait et de pain blanc.

En tout cas, ça y est, lui il sait que je suis une fille, il a dû s'en rendre compte en me ramenant dans la chambre hier soir.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, tu vas le dire à tout monde ?

— Non, c'est ta vie, je la respecte, mais tu es courageuse, pas de doute, moi, je m'en fous, mais si d'autres le savaient...

— Merci.

— Je ne sais pas si c'est un cadeau que je te fais.

Marie gagne la clef du secret +6

Nous retournons au port et faisons monter des vivres sur L'Étoile Filante, notre bateau. Tout l'équipage de Pete dort encore, ronflant bruyamment. Albert réveille tout le monde, un petit sourire aux lèvres, en distribuant des séries de coups de pied au cul, même Pete a droit au sien.

— En route, on retourne à la crique !

Plus personne dans l'équipage ne me parle, je suis tricarde. Pete m'a mise en quarantaine. Du coup, je reste avec Albert à papoter. Apparemment, il n'a pas envie de faire de moi sa « copine », nous ne parlerons plus jamais du charnel événement et ferons comme si rien ne s'était passé.

C'est marrant, je suis sûre que j'aurais pu devenir amoureuse de cet homme...

Nous rentrons enfin à la Crique du Diable. Je fais savoir que je quitte l'équipage de Pete et que je cherche un nouvel équipage.

- Allez au [1102](#).

1122

Albert m'accueille à bras ouverts, il a décidé de faire une longue expédition vers les îles du Venezuela, plaque tournante du commerce hollandais. Il paraîtrait que cette région est infestée de bateaux de commerce, mais surtout d'or. L'idée est de rafler une

petite dizaine de bateaux, mais de ne prendre que l'argent, avant de rentrer dans un petit mois. La longueur de l'expédition ne m'enchantait guère, mais me voilà de nouveau dans cette galère.

Les premiers jours se passèrent bien, le vent était bon, la température correcte, et il y avait de quoi boire, donc, l'équipage était content. Occupation et alcool sont les deux mamelles du pirate heureux. Malheureusement, ça ne dura pas, et le vent se mit à tomber brusquement.

Les deux premiers jours furent pris comme une fatalité et avec une certaine dignité (enfin pour des pirates), nous fîmes une immense beuverie en attendant le retour du vent, mettant à sac toutes les réserves d'alcool.

Le jour suivant fut mis à profit pour dessouler, et cela alla encore, ce fut le troisième jour d'inactivité où tout commença à aller en couilles, on commença à reprocher à Albert de n'avoir pas assez prévu de rhum.

Le pont avait été lavé, toutes les manœuvres vérifiées, des petits travaux que l'on n'a jamais le temps de faire furent effectués, le Coq (le cuisiner), nous fit un bon petit plat, et ma foi, la journée passa.

Le quatrième jour, toujours pas de vent, mais un soleil de plomb. Nous n'avions pas de soucis à nous faire pour le moment pour la nourriture et l'eau, mais, plus rien à faire. Les cales devinrent une salle de jeu clandestine où tout l'équipage disparaissait avec de moins en moins de discrétion. Albert faisait semblant de ne pas voir.

Dans la nuit du quatrième jour, une bagarre éclata et l'on jeta le chirurgien, un vieil écossais à moitié aveugle, par-dessus bord. On arriva à le récupérer et Albert ordonna à tout le monde d'aller se coucher, il fallait absolument que quelque chose se passe, sinon, tout allait dégénérer.

Je rejoignais Albert sur la dunette avant.

— Pourquoi tolères-tu les jeux ? Tu sais bien que ça dégénère toujours.

— Je préfère voir les marins jouer et se disputer que de commencer à tourner en rond. C'est jamais bon un marin qui tourne en rond.

— Je ne suis pas sûre que ce soit la bonne solution.

— Et ce serait quoi, pour toi, la bonne solution ?

— Je sais pas moi, on pourrait... faire un spectacle.

— Sans alcool ?

— Mouais, pourquoi pas ?

Et ben écoutes, pas de problème. Si tu veux, fais un spectacle avec eux. Si ça marche, je t'assure que je te revaudrais ça, et puis j'ai un orteil qui gonfle, c'est signe que le vent va revenir.

- — *Bon ben attendons alors, t'as raison. Allez au [1078](#).*

- — *Écoutes. Demain, j'essaie d'organiser une pièce de théâtre, on pourra toujours rigoler, non ? Allez au [1131](#).*

1123

Après une dernière fête mémorable, Hornigold faisait affréter un sloop pour m'emporter vers de nouveaux cieux. Je les laissais sans regret.

Habillée comme un prince, les poches pleines d'or, je débarquais à Saint-Domingue comme dans une nouvelle vie, et allais dans le plus cher hôtel du port. J'hésitais à me rhabiller en fille, mais dès le lendemain, je craquais une somme convenable en robe et bijoux espagnols.

Les belles femmes européennes célibataires étant rares à cette époque, je fus bientôt harcelé de demandes en mariage par une multitude d'hommes plus ou moins vieux. Je jetais mon dévolu sur un impétueux militaire anglais, le Capitaine Rogers, qui sut séduire mon cœur de femme avec toute sa classe aristocratique (je revenais de chez les pirates, n'oubliez pas, où le rot est la plus raffinée des marques de contentement). Il avait été envoyé par Londres pour mettre fin à la piraterie. Lui cachant mon passé, je tombais rapidement enceinte.

Là, nous achetons une belle maison et quelques esclaves, nous nous marions, et attendons la naissance de nos enfants. Oui, j'accouche de deux magnifiques jumelles, nous les appellerons Florence et Annabelle. L'accouchement se passera bien (et puis pas de péridurale à l'époque, les filles, hein, tout au muscle).

Mon mari sera un flamboyant chasseur de pirate, Dora, notre servante nègre, aura aussi une petite fille, puis un garçon. Notre maison devient une espèce de maison du bonheur. Je m'embourgeoise, prenant plaisir à côtoyer quelques dames cultivées et sympathiques. Certaines d'entre elles ont même des idées presque progressistes.

Mes filles ont dix ans, les pirates n'existent plus. J'ai vu la tête de certains de mes anciens amis pourrir sur des piques à l'entrée du port, et pour tout vous dire, j'en ai aidé quelques-uns à se refaire en cachette de mon mari.

J'appris qu'Hornigold tourna sa veste et a chassé les pirates quelque temps (oui, vous avez bien lu), puis disparaîtra en mer. Albert est devenu le célèbre Barbe Noire, il finira tué et ramené mort en haut d'un beaupré par mon mari. On a raconté des choses ignobles sur lui, mais c'est très exagéré.

Je vieilliss, nos filles sont magnifiques, elles ont dix-sept ans, il faut penser à les marier, je ne sais qu'en penser.

Bien sûr, mon doux mari me trompera un peu. De toute façon, il n'y a pas un seul homme fidèle à Saint-Domingue, mais j'aurais aimé qu'il soit l'exception. Il y aura des larmes et des cris, puis... des réconciliations. Les hommes... mon dieu.

Mes filles sont mariées, l'une à un noble lettré et humaniste et l'autre à un jeune et sympathique officier. Cela marquera l'année mondaine de Saint-Domingue.

J'attrape une pneumonie... J'appelle mon mari pour lui raconter toute mon histoire... il me dit qu'il me croit, mais je sais qu'il dit ça pour me faire plaisir... Je meurs dans ses bras, entourée de mes enfants...

- *J'aurais eu une vie tranquille finalement... non ? Allez au gagne la clef des jumeaux + 22. Allez au [875](#).*

1124

Tout le monde m'écoute en tremblant. Je finis de persuader les derniers indécis. Celui qui a parlé avant moi hoche la tête gravement en murmurant « Je le savais ».

- — *Les gars, suivez-moi ! Il faut jeter ce Capitaine par-dessus bord, et je vous assure que le vent ne tardera pas à souffler. Allez au [1079](#).*
- *Une fois mon témoignage terminé, j'attends de voir ce qu'ils décident. Allez au [1133](#).*

1125

On sent l'équipage emmerdé d'avoir à choisir entre ses deux chefs, mais, de justesse, l'expédition remporte le vote. Et ben, ça commence bien pour moi, j'ai perdu, même si je continue à croire que c'est une connerie.

Nous longeons les côtes et tombons enfin sur quelques Indiens en train de pêcher en pirogue, nous faisons descendre les chaloupes en cachant nos armes et nous approchons. L'idée est qu'ils nous emmènent à leur village pour voir ce que nous pouvons piller. Je sens que les hommes ont envie de plus que cela, et cela me rend mal à l'aise.

Les Indiens ne sont pas effrayés et nous attendent. Malgré leur petite taille, ils ont un look terrible, des baguettes leur percent les joues et les oreilles, ils ont des rayures peintes sur leur corps, alternées avec des petits points, leurs bras sont entourés de queues de singe et, petit signe de classe absolu, ils ont tous une espèce de ceinture avec un fil attaché qui leur tient le zguégué toujours pointé vers le haut.

Nous allons sur la plage et après quelques efforts ridicules des deux côtés pour se faire comprendre, ils nous font signe de les suivre dans la jungle. Nous décidons de séparer notre équipage en deux, deux tiers qui les suivent et un tiers qui reste au bateau.

- *Hé, le Cureton, après tout c'est ton idée, je te laisse la place, moi je reste au bateau, on vous attend deux jours ? Allez au [1146](#).*
- *Je prends la tête de l'expédition, je veux être là pour surveiller les gars. Allez au [1137](#).*

1126

Ça y est nous partons de nuit.

La lune claire et ronde brille comme un diamant, le vent est bon, de chaudes volutes d'embruns nous fouettent le visage comme un brumisateux luxueux, je suis à côté de Philémon, le pilote, entourée de cartes sommaires, de compas, et m'essayant au noctularbe, un cadran qui permet de se repérer grâce aux étoiles, pièce d'une valeur inestimable à laquelle Pied Tordu m'initie.

Je ne dormirais pas de la nuit, excitée comme une puce. Je suis Capitaine, merde... et je me persuade d'être à la tête de la meilleure équipe de pirates que la terre n'ait jamais portée.

Le lendemain matin, Le Couteau sert les petits déjs, un bolet de rhum, des fruits et du pain de manioc fait dans les fours de la crique. Tout le monde est encore galvanisé par ce nouveau départ.

Peu avant midi, nous voyons notre premier bateau, une fois et demi grand que le notre. Nous nous approchons peu à peu, je sors la lunette.

— Hé, Pied Tordu, qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Ça Capitaine, c'est un brigantin, un bon navire pirate, c'est d'ailleurs peut-être un collègue, sinon, ce sont des bateaux de transports.

— Un collègue, ho ho, qu'est-ce qu'il faut faire dans ce cas-là ?

— Hé, la vigie, qu'est-ce que tu vois ?

— Pavillon français.

— Armé ?

— S'il l'est, ces sabords sont fermés, je donne l'ordre de hisser le drapeau français ?

— Oui.

Nous nous rapprochons. Le brigantin, par signaux de drapeaux, nous demande expressément de nous rapprocher. Apparemment, il veut nous causer.

— Tu trouves pas ça louche, Pied Tordu, qu'il veuille qu'on s'approche ?

— Ben, il sait peut-être pas qu'on est pirate, si ça se trouve, il veut vraiment nous causer.

— Mouais, p't'être. Préparez les canons, et à l'abordage !

Les pirates jubilent, la première prise du nouvel équipage. Les canonnières descendent dans l'entrepont par les écoutilles et se mettent à leur poste, les armes sont sorties, hé, hé...

Alors, qu'est-ce qu'on fait Capitaine ?

- — *Continuez l'approche, et puis, comme d'habitude, sortez le « Jolly Roger », le pavillon noir, quand ils sont à distance de tirs. Allez au [1189](#).*
- *Je veux savoir si ce sont des collègues. Approchons-nous et, à distance de voix, chantons le « On the sea », le chant de reconnaissance des pirates. S'ils en sont, ils nous répondront. Allez au [1174](#).*

1127

— Et tu as été élue Capitaine après la mort de celui que tu appelles le Cureton, c'est ça ?

— À peu près.

— Comment ça, à peu près ?

— Heu, oui, c'est ça.

Hornigold part sans rien dire dans sa case, hum, je me sens conne. Nous prenons le punch de bienvenue sans entrain. Tous les pirates de la crique viennent aux nouvelles et soudain, il me semble évident que la vérité ressortira un jour ou l'autre. Je vois Hornigold convoquer l'un de mes matelots, l'un des vieux grigous, putain, je crois que mon destin est entre ses mains.

Quand une petite demi-heure après je vois Hornigold sortir en furie et courir vers moi ses deux sabres à la main, je sais que je suis foutue. Je pars en courant, mais...

... une horde de pirates me poursuivent et me rattrapent. On me ramène en sueur et en larme.

Le vieux a tout craché, je vais mourir.

Hornigold veut faire un exemple avec moi, je suis condamnée à avoir le crâne fracassé, et là, j'avoue, j'ai été assez pitoyable. Face à l'énorme massue qui s'approchait de moi, vous savez, celle avec des clous rouillés qui dépassent, j'ai hurlé que j'étais une femme, arrachant ma chemise. Ils m'ont traitée de sorcière, et, alors que j'avais les mains attachées dans le dos, je vois au ralenti la masse venir contre ma joue. Les clous pénètrent la chair et se fracassent contre mes dents...

- *Je vous épargne le reste, surtout l'état de mes intestins ... Allez au [1147](#).*

1128

Je ne sais pas si vous vous rappelez, mais j'ai été calfat dans une autre vie, et plutôt pas mauvaise. De plus, j'ai assez fréquenté les autres corps de métier pour à peu près voir ce que vaut un maître voilier ou un charpentier, et ben je peux vous le dire, les gamins de Pete sont nuls, mais archi nuls, ils n'ont aucune compétence là dedans, une tragédie.

Après une petite enquête, Albert n'est pas disposé à me donner ses propres artisans. Par contre, chez les anciens de L'Étoile Royale, de bons éléments sont prêts à me rejoindre, d'anciens apprentis compétents et tout le toutim.

À bon entendeur, salut.

- *Retournez au [1140](#) et faites votre choix.*

1129

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale.

Après une fréquentation des milieux communistes révolutionnaires, elle suivra une fraction armée dans la jungle. Après une longue série d'actes de guérilla, son groupe et elle finiront arrêtés par les troupes gouvernementales pendant une nuit trop arrosée.

Après un grand procès politique, elle échappera à l'exécution par le fait qu'elle était enceinte du chef de la guérilla, mais elle mourra en prison et deviendra une figure d'égérie rouge dans le monde entier.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1130

— Mon bateau t'est toujours ouvert en tout cas.

Merci.

Je demandais une entrevue à Hornigold.

Hum, je n'ai besoin de personne en ce moment, par contre, tu sais que Pete a un bateau à lui ? En ce moment, je me demande ce qu'il tourne avec les autres gamins, j'aimerais que tu ailles un peu avec lui et que tu me fasses un rapport. Si tu faisais ça pour moi, je te serais redevable. Mais si tu veux, je peux aussi te faire débarquer à Saint-Domingue, si rien ne te plait ici.

(Si vous vous êtes fâchée avec Peter, mais que vous voulez bien essayer de faire la mission.)

- *Hum, je me suis fâchée avec lui. Allez au [1105](#).*
- *Hum, d'accord, pourquoi pas, on a déjà un peu sympathisé. Allez au [1112](#).*
- *Si c'est comme ça, d'accord, je quitte la piraterie. J'ai assez d'argent pour finir ma vie comme une princesse, heu... un prince, pardon. Emmenez-moi juste à Saint-Domingue. Allez au [1123](#).*
- *Bon, j'ai compris, soit les gamins, soit le fou furieux. Je retourne chez les fous furieux, je vais avec Albert finalement. Allez au [1122](#).*

1131

Bon ben, j'le dis, j'le fais, non ? Putain, merci Marie, « Heu, et si je faisais faire un petit spectacle à des pirates énervés, ça les détendrait, non ? » N'importe quoi...

Je fais sonner la cloche du rassemblement. La cinquantaine de gueules cassées qui constitue notre équipage vient, avec l'espérance secrète que je leur apprenne qu'on ait découvert un tonneau de rhum ou de vin d'Espagne.

— Bon, les gars, le vent ne s'est toujours pas levé, alors je me suis dit comme ça, plutôt que de tourner en rond, on pourrait peut-être faire un petit spectacle pour la veillée, un truc un peu drôle, alors voilà, qui est intéressé ?

— Faire une pièce de théâtre ? demande un vieil estropié.

— Ouais, pourquoi pas, pis des chansons, et puis, Greg la Bosse pourrait sortir son violon, non Greg ?

À ma grande surprise, un bon quart des pirates est motivé, et je me retrouve avec une quinzaine de loups de mers prêts à faire le show.

Je me demandais comment organiser ça quand je me rendis compte que ça allait le faire tout seul. Déjà, ils sont tous d'accord pour faire une parodie de ce qui se passe sur les bateaux militaires.

— Ben oui, tu comprends, ça, on a des choses à dire.

D'un seul homme, ils préparent les costumes, me montrent des trucs pour les maquillages et se mettent à l'écart pour répéter. Je me rends compte qu'ils ont l'habitude de faire ça, et soudain, je comprends... Ils n'ont pas la télé, le cinéma, les

ordinateurs et les jeux à cette époque, et ce n'est pas pour ça qu'ils ne s'amuse pas, bien au contraire. J'avais déjà bien vu que raconter des histoires longues comme le bras était pour eux un réflexe naturel.

Pour les autres, pas de moqueries, au contraire, tout le monde est d'accord pour dire qu'un bon spectacle est une bonne idée. Albert vient me féliciter, son doigt de pied qui devait indiquer que le vent allait repartir, c'était juste un ongle incarné, rien à voir avec le temps.

J'essaie de motiver ceux qui glandent à s'apprendre les uns aux autres de nouvelles chansons, ça les intéresse un peu. Ils se mettent à faire ça quelques heures avant de retourner jouer dans les soutes.

Je vais voir les répétitions, ça se passe bien, ils sont la moitié du temps mort de rire. Je crois qu'on va pas s'ennuyer...

Ho non de dieu non, on s'est pas ennuyé.

Leur spectacle narra les horribles aventures du petit mousse Pierre. Celui-ci, naïf, est le souffre-douleur des autres marins. Tout ça dans un mélange entre « Les Infortunes de la Vertu » et la Commedia del'Arte.

À la fin, après s'être fait enculer, voler, fouetter et exploiter, il pend ses bourreaux sous l'applaudissement des pirates. Joie absolue !

Nous finissons comme d'habitude par des chants accompagnés au violon et par quelques danses où le manque de femmes sera pallié par des pirates n'ayant pas peur de mettre des robes. Grosse ambiance.

Les pirates sont effarés de passer une bonne soirée sans alcool... Mon Dieu, est-ce possible ?

- *La nature ayant horreur du vide, une heure après la fin du spectacle, les jeux de hasard reprendront vite, mais bon, voilà une nouvelle journée sans vent qui s'est bien déroulée... Chaque jour suffit sa peine. Allez au [1106](#).*

1132

Je sens Hornigold se maîtriser pour ne pas s'écrouler en pleurs, un homme entre.

La petite Clochette s'est jetée du haut de la falaise, les filles n'ont pas pu l'empêcher...

Hornigold organise un enterrement pour les deux disparus, tous les pirates sont là, c'est marrant on dirait qu'ils se sont transformés en grenouille de bénitier tellement ils sont dignes. Il faut dire que l'état d'Hornigold et la tristesse des filles ne fait pas rigoler.

La petite Clochette est mise dans un cercueil rempli de fleurs et nous enterrerons symboliquement une petite épée pour Pete.

Nous allons les enterrer là où nous enterrons nos morts, le Cimetière de la Peste.

Le Capitaine dit quelques mots, et puis, sans savoir pourquoi, tout le monde tape dans ses mains, comme si ça pouvait les ressusciter.

Le lendemain, Hornigold me convoque.

— Écoute, j'ai décidé de te donner le bateau de Pete, les autres mêmes t'ont à la bonne, ils t'ont désignée comme Capitaine et je sais que tu as su les diriger pour revenir ici. Réorganise l'équipage comme tu veux, tu pourras proposer à quelques-uns de mes marins avec plus d'expériences de te rejoindre. Démerde-toi, nous allons voir ce que tu as dans le ventre.

Je rêve où ça y est... je suis Capitaine d'un bateau pirate...

- *J'en serais digne, merci. Allez au [1140](#).*
- *Heu, je ne me sens pas prête, heu... prêt, pardon. Allez au [1104](#).*

1133

Sans surprise, ils décident de faire la peau à Albert. Je décide sagement de rester un peu en arrière des événements.

Ils sortent sabres au vent, direction le poste de pilotage, et sont bientôt rejoints par d'autres pirates excités en mal d'action. Le poste se trouve être fermé à clef. Comme une horde en furie, ils défoncent la porte. Albert, blanc comme un cachet, se défend bec et ongle, sabre à la main. Notre moucheur lui flanque une balle dans le bras, le voilà maîtrisé.

Peu après, il est ligoté autour du mat. Son procès peut commencer. Il est court. Coupable, coupable de magie noire et de sorcellerie. Albert a beau clamer son innocence, rien n'y fait, il est condamné à avoir le crâne fracassé.

- *Mis à terre, les pirates lui explosent la tête à coup de crosse jusqu'à ce qu'elle soit en charpie, holala, cette cervelle éparpillée me met un peu mal à l'aise. Nous balançons les restes à la flotte et, vous me croirez ou pas, le vent se mit à souffler, peu certes, mais quand même. Les pirates hurlent de joie, maintenant persuadés de la trahison d'Albert. Allez au [gagne la clef du fantôme -28](#).*

Tout le monde se met aux manœuvres, mais soudain, nous nous rendons compte que nous n'avons plus de capitaine, et sans capitaine, qui va décider où l'on va. Une chasse partie est organisée pour en élire un nouveau.

- *Je me mets sur la liste des prétendants. Allez au [1108](#).*
- *J'attends de voir ce qu'il se passe. Allez au [1151](#).*

1134

Durant mon discours, je sens que je les ennuie un peu, j'espère que c'est mon imagination, mais ça leur en touche une sans bouger l'autre, mon histoire de plus de démocratie, les cons... Et le vote arrive...

À ma grande surprise, j'ai le cœur qui bat et j'ai l'impression que si je ne suis pas élue, je le prendrai comme une défaite personnelle. Ici pas de vote secret, c'est le Quartier-maître qui compte les mains levées, et...

Je suis élue... Youpi, vive la démocratie !

Le Cureton me lance un regard noir et j'organise le nouveau conseil, tout en appliquant directe mon programme, chaque poste sera élu par la majorité, bon, c'est un peu long, mais on y arrive.

- *Le vieux pirate devient le Quartier-maître, par contre, ben merde, ils ont élu le Cureton comme second, bonjour la cohabitation, merde, il va falloir que je me le tape, ensuite, je sais ça n'en finit pas, mais c'est la démocratie, nous votons pour savoir ce que nous faisons, la majorité garde le cap d'Albert, faire la nique aux Hollandais et revenir à la crique les soutes pleines de magots. Allez au **1143**.*

1135

Ensuite, la routine, abordage, procès des capitaines pour voir s'ils se comportent bien avec leur équipage, et pillage en règle. Je fais mes premiers pas comme chef, et c'est pas évident, je manque d'expérience, mon second m'empêche de faire des conneries évidentes, style « — Et si on préparait les canons avant d'aborder ? — Heu ouais, bonne idée, armez les canons ! »

L'une des grandes traditions pirates est de faire les procès des capitaines pour voir s'ils maltraitent leur équipage, et là, cas d'école, mais pour ce qui est de la maltraitance de leur équipage, les Hollandais sont nuls. Nous nous rendons vite compte que les marins hollandais sont considérés par leur supérieur comme des associés, ils ont toutes sortes de contrats et d'intéressements aux expéditions, et nous emmerdons tout le monde, équipage compris, avec nos pillages.

Souvent, nous nous contentons de prendre l'argent et l'alcool sous le regard désapprobateur de ces protestants pur jus.

Pour le moment, je n'ai pas eu à gérer de situation délicate, toutes les réponses semblaient couler de source, mais face à la pauvreté des prises, je sens les pirates gronder. Je questionne un simple matelot pas trop con pour savoir un peu ce qu'il se dit dans mon dos, bien sûr, il s'en dit des choses, et bien sûr, le premier à critiquer, c'est le Cureton, il fait chier celui-là.

Il daube sur moi en disant que je suis un capitaine de merde, pas capable de bien nous diriger, et il monte la tête de l'équipage en expliquant que lui, il sait ce qu'il y a à faire, faire une expédition terrestre à la poursuite des païens pour leur prendre leurs fabuleux trésors en or, que ça, ce sera facile et que ça rapportera du pognon.

Me voilà en tout cas prévenu. Je parle de l'idée du Cureton à mon second, qui sait pas trop quoi en penser, sinon qu'on sait jamais trop à quoi s'attendre avec les sauvages, bon, il faut que je prenne une décision.

- *On fait une dernière prise, on braque le chargement quoi que ce soit, et on rentre les cales pleines le plus vite possible à la crique, là, je me débarrasse de la présence du Cureton d'une façon ou d'une autre, je peux plus le voir en peinture, ça y est. Allez au [1116](#).*
- *Je convoque la chasse partie et fais voter la proposition du Cureton par la majorité, après tout, c'est peut-être une bonne idée. Allez au [1144](#).*
- *Dauber derrière le dos du Capitaine est une faute grave, je convoque le conseil et propose de laisser cet enfoiré sur une petite île avec un fusil et des vivres, l'exil quoi, ils vont pas me faire chier tout le temps eux. Le Second m'assure que c'est tout à fait légal. Allez au [1153](#).*

1136

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Toi là, viens me voir, qu'est-ce qu'il s'est passé sur ce bateau ?

— Hum, je crains que Florent ne nous ait montés contre Albert, il nous a fait croire qu'il était un sorcier et l'a tué, puis nous a mis devant le fait accompli, et puis, après, il nous a embobinés, mais hier, nous avons décidé de ne pas soutenir cette vilénie.

Hein, il parle de moi ? Il est en train de tout me mettre sur le dos ? J'hallucine !

— Quoi ? Mais c'est pas vrai ! C'est toi qui as tout monté ! Hein les gars ! C'est lui...

Putain, personne ne me soutient. Il a monté dans mon dos tout l'équipage contre moi, ce salop. Houlala, je sens qu'il faut que je coure.

Rapidement, je suis maîtrisée. Rapidement aussi, mon procès commence...

Ils ont tous témoigné contre moi. Bravo, ils m'ont bien enculée, même les vieux pirates ne me soutiennent pas, moi qui ai tout fait pour eux. Je suis condamnée à avoir le crâne fracassé, et là, j'avoue j'ai été assez pitoyable.

Face à l'énorme massue qui s'approchait de moi, vous savez, celle avec des clous rouillés qui dépassent, j'ai hurlé que j'étais une femme, arrachant ma chemise. Ils m'ont traitée de sorcière et alors que j'avais les mains attachées dans le dos, je vois au ralenti la masse venir contre ma joue. Les clous pénètrent la chair et se fracassent contre mes dents...

- *Je vous épargne le reste, surtout l'état de mes intestins... Allez au [1147](#).*

1137

Nous nous enfonçons dans la jungle derrière les Indiens.

La jungle est toujours aussi étouffante, et rapidement, nous ne voyons plus le ciel, écrasé sous cette voûte végétale. Nous suivons des sentiers invisibles au milieu de cris d'animaux tous plus étranges les uns que les autres. Les Indiens parlent doucement entre eux, nous font faire un petit détour pour éviter un immense boa dont ils nous montrent la queue couler d'une branche. Il fait moite et nous devenons la victime d'une horde de moustiques tentée par le sang exotique.

Au bout de deux heures, nous commençons à sentir la fatigue. Je vais essayer de demander aux Indiens si nous sommes bientôt arrivés quand je me rends compte qu'il en manque, ils n'étaient pas huit au début ? Je n'en compte plus que six. De plus, je me rends compte que si les Indiens disparaissaient, nous serions complètement perdus.

Les Indiens semblent hésiter devant mon attitude, ils me font signe de les suivre, je n'arrive pas à me faire comprendre, peut-être que les autres sont partis en avant pour prévenir le village de notre arrivée, et que nous allons être reçus comme des Dieux. Nous avançons encore un peu, les Indiens s'arrêtent, semblant entendre quelque chose, nous nous figeons tous.

Il est apparu face à moi, un vieil indien à la longue chevelure tenue par une queue de singe, le visage strié de noir et de blanc, son visage m'a tout de suite fascinée, et, quand il a pris une sarbacane pour me tirer dessus, je n'ai pas bougé, d'ailleurs, aucun projectile n'en est sorti, juste une piqûre de moustique de plus.

Je me retourne, mes hommes tombent un à un, sans réagir, les Indiens ont disparu.

Je vais pour m'enfuir, ou avancer, je ne sais pas, mes pieds sont immobilisés par un sac de lianes, je me baisse pour les délier, je tombe... poison...

Nous sommes morts...

- *Je crois qu'ils ont chassé les chasseurs... Allez au **1164**.*

— Quoi ?

On a l'impression qu'un quinze tonnes vient de s'abattre sur ses épaules, je prends mon air le plus digne et le plus compassionnel possible.

— Excusez-moi, je crois que j'ai quelque chose dans l'œil, ose-je même rajouter.

Hornigold est sous le choc, il ne sait plus quoi dire, il interroge du regard un autre matelot qui, pas fier, se détourne. Ce qui est interprété par Hornigold par une confirmation de mes dires. Hornigold part se retirer dans sa hutte.

Pendant quelques jours, je crains que quelqu'un ne lâche le morceau dans mon équipage, et je dors très, très, mal. Mais finalement, ça passe... Hornigold avalera la couleuvre et me laissera même capitaine du bateau. Enfin, c'est moi officiellement le chef...

Mon équipage craignait la réaction d'Hornigold, mais quand il voit comment j'ai géré ça, je remonte encore dans leur estime. Je sens, je sais qu'ils sont prêts à me suivre au bout du monde et que j'ai le meilleur équipage de la crique, hé hé, je suis prête...

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 1

Combat : 2

Discipline : 2

Ruse : 4

Artisanat : 4

- Une fois l'équipage réuni, nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).

Plusieurs anciens de l'Étoile Royale ont accepté de me rejoindre, je suis contente, j'en connais une bonne partie. Entre autres, je récupère pas mal d'apprentis des maîtres

voiliers, calfats et charpentier. Je vais avoir de bons artisans sur ce bateau, c'est très utile. J'en connais la plupart, il va falloir faire attention à me faire respecter comme Capitaine, surtout que je me rends compte que l'ancienne bande à Pete, une fois l'épreuve de leur Capitaine digérée, retrouve leur... hum, comment dire... fantaisie ? Bref, que ce sont de sales gosses durs à diriger, ils écoutent mal mes indications, n'en font un peu qu'à leur tête, il va falloir que je fasse gaffe à la discipline avec eux.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 2

Combat : 3

Discipline : 3

Ruse : 2

Artisanat : 3

- *Une fois l'équipage réuni, nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1140

Yop là, me voilà enfin Capitaine pirate. Je sors dehors et ressens le vent comme jamais, vous le sentez vous aussi ? C'est le vent de l'aventure. Surtout qu'Hornigold a été clair, je peux le réorganiser comme je veux, je sens que ça va faire des jaloux. Je ne sais pas combien de femmes ont réussi à être Capitaine, mais en tout cas, je me dis bravo. Un sentiment de fierté gonfle ma poitrine, me voilà prête.

Si Marie a la clef du goudron, enclenchez-la, sinon :

Bon, de toute façon, mon équipage de garçons perdus est petit, je peux facilement le compléter avec de nouveaux membres.

J'ai deux solutions, soit je peux demander à Albert, le Second d'Hornigold, de se séparer d'une partie de son équipage, soit je peux demander à Hornigold lui-même. Il voudra peut-être se séparer des nouveaux venus de L'Étoile Royale, les membres du bateau militaire français venu de Bretagne.

Je pesais les pour et les contre de chaque équipe, et me rendais compte que, comme bien souvent, il y avait des pour et des contre de chaque côté.

- *Je demande à des pirates d'Albert de me rejoindre. Allez au [1119](#).*
- *Je demande à des anciens de l'Étoile Royale de me rejoindre. Allez au [1139](#).*

1141

Je sors de cette cale obscure et fonce dans la salle de pilotage.

Albert est dans un hamac, un livre sur les genoux, en train de goulotter une petite fiole qu'il fait rapidement disparaître dans sa poche. Je m'approche, ça sent le whisky à plein nez, cet enfoiré a de l'alcool caché, ha ben mon salop. Je lui arrache le livre des mains, « Malleus Maleficarum ».

- — *Dis donc, mon salop, au lieu de lire des conneries en latin que tu dois même pas savoir traduire correctement et de boire en douce, tu ferais mieux de t'occuper de ton équipage, ça craint du boudin là-bas. Allez au [1160](#).*
- — *Alors là, Albert, il va falloir que tu m'expliques deux trois trucs. Allez au [1077](#).*
- *Merde, ils ont raison, ce type est un putain de faux cul sorcier noir. Je jette le livre par terre et cours prévenir les autres. « — Florent, attends !! » Allez au [1150](#).*

1142

Bon, petite mauvaise nouvelle, tous les artisans du bateau préfèrent quitter mon navire. Merci, les gars, je ne me retrouve qu'avec des bras cassés. Je vous rappelle qu'il y a trois corps d'artisans indispensables sur un bateau, les charpentiers, les voiliers, et les calfats, ceux dont j'ai fait partie.

Après une petite enquête, je peux engager deux groupes différents, les anciens coéquipiers de Pete, mais aussi les anciens de l'Étoile Royale, et là, je peux récupérer d'anciens apprentis qui sont compétents.

- *Retournez au [1154](#) pour faire votre choix.*

1143

Ensuite, la routine, abordage, procès des Capitaines pour voir s'ils se comportent bien avec leur équipage et pillage en règle. Je fais mes premiers pas comme chef et c'est pas évident, je manque d'expérience. Le vieux Quartier-maître devient mon conseiller et

m'empêche de faire des conneries évidentes, style « — Et si on préparait les canons avant d'aborder ? — Heu ouais, bonne idée, armez les canons ! »

L'une des grandes traditions pirates est de faire les procès des Capitaines pour voir s'ils maltraitent leur équipage, et là, cas d'école, mais pour ce qui est de la maltraitance de leur équipage, les Hollandais sont nuls. Nous nous rendons vite compte que les marins hollandais sont considérés par leur supérieur comme des associés, ils ont toutes sortes de contrats et d'intéressements aux expéditions. Nous emmerdons tout le monde, équipage compris, avec nos pillages.

Souvent, nous nous contentons de prendre l'argent et l'alcool sous le regard désapprobateur de ces protestants pur jus.

Pour le moment, je n'ai pas eu à gérer de situation délicate, toutes les réponses semblaient couler de source, mais face à la pauvreté des prises, toute relative tout de même, le Cureton organise une chasse partie pour donner une de ces idées. Allez ma petite Marie, soit ouverte, c'est peut-être une bonne idée. Il prend la parole comme si sa solution était d'évidence, mais il faut tout de même voter.

Il propose de piller les Indiens locaux, il persuade l'équipage que ceux-ci ont de nombreux objets en or pour leur rituel païen et que cela serait bon pour leur âme de ne plus les avoir.

Il fait insidieusement référence au vrai dieu vengeur contre les hérétiques autochtones, je sens que ça touche les pirates, comme s'il voulait racheter leurs âmes, n'importe quoi...

La proposition est mise au vote, je vois dans les yeux des pirates l'attrait du sauvetage de leur âme et la perspective de fabuleux trésor. Je vois déjà quelques mains se lever pour, mais la plupart attendent mon vote.

- *Bon après tout, pourquoi pas, une petite expédition sur terre, ça changerait, et puis, si ça leur fait plaisir. Allez au [1163](#).*
- *N'importe quoi, piller des sauvages pour leur apprendre à vivre, je vote contre. Allez au [1125](#).*

1144

Le Cureton est terrible, il fait miroiter à l'équipage de l'or, certes, mais aussi, de façon insidieuse, le salut de leur âme, comme quoi piller du païen, ça fait plaisir à Dieu.

La proposition est mise au vote et je vois déjà dans les yeux des pirates une concupiscence malsaine. Je vois déjà quelques mains se lever pour, mais la plupart attendent mon vote.

- *Bon après tout pourquoi pas, une petite expédition à terre, ça changerait, et puis si ça leur fait plaisir. Allez au [1163](#).*
- *N'importe quoi, piller des sauvages pour leur apprendre à vivre, finalement je vote contre, on verra qui a le plus de charisme ici. Allez au [1125](#).*

1145

Bien nous en a pris, on s'est gentiment bourré la gueule, mais nous avons eu le réflexe de mettre deux gardes, qui, par miracle, ne dormaient pas quand les silencieuses pirogues indiennes sont arrivées vers nous. Ils les ont fait fuir avec quelques coups de mousquet.

Au début, on croyait que bourrés, ils s'amusaient à tirer pour déconner.

Comment nous étions sûres qu'ils ne nous voulaient pas du bien ? Quand au petit jour, nous avons vu toutes les têtes de nos compagnons sur des piques plantées sur la plage.

Nous avons décidé de retourner sur la Crique du Diable, que les conneries, c'était fini. Nous n'avions pas le courage de refaire une chasse partie pour désigner un nouveau Capitaine.

Plus nous nous approchions de la crique, plus nous nous demandions comment nous allions raconter la mort de son Second à Hornigold. Étrangement, ces drames et ces secrets lient le reste de notre équipage.

Nous voilà de retour à la Crique du Diable, nous retrouvons nos îles familières et j'ai l'impression de rentrer au pays.

Nous débarquons. Le bateau d'Hornigold est là, flamboyant. Dès l'apparition de notre étendard, les putes qui servent de femmes de pirates préparent le punch de bienvenue.

Sur la plage, Hornigold nous attend, toujours aussi impressionnant, et bien sûr, la première phrase qu'il prononce, c'est :

— Ben alors, où est ce vieux forban d'Albert ?

Après une petite réunion où nous nous sommes tous mis d'accord sur la version à donner, l'équipage m'a élue à l'unanimité comme messagère du groupe, merci, les gars.

Je lui raconte tout ce qu'il s'est passé en minimisant ma responsabilité et en alourdissant celles des défunts, mais subtilement, hein, comme une fille quoi. Hornigold encaisse les mauvaises nouvelles, on sent qu'il a perdu un ami.

— Une partie de l'équipage a tué Albert comme sorcier puis est morte dans une expédition indienne, et depuis, vous n'avez plus de Capitaine, j'ai bien résumé ?

— Ben oui.

— Eh bien moi, je te déclare Capitaine, Capitaine de ce groupe de connards, vous n'êtes qu'un ramassis de fientes et je devrais tous vous fusiller.

Je baisse la tête, Hornigold part se retirer dans sa hutte. Nous prenons enfin le punch de bienvenue entouré de tous les pirates de la crique, avides de nos aventures.

- *En attendant, c'est moi le nouveau Capitaine. Allez au [1221](#).*

1146

Le Cureton acquiesce en souriant. Lui, on sent qu'il veut prendre sur lui toute la gloriole de sa petite expédition, grand bien lui fasse.

Ils suivent les indiens tandis que nous nous organisons pour refaire les réserves d'eau potable et de vivre.

Notre travail accompli, nous profitons un peu de la plage, puis se pose la question de bivouaquer à terre ou de rentrer coucher sur le bateau.

- *Nous restons sur la plage à nous faire des grillades et à entonner quelques bons vieux chants autour du feu et de quelques bouteilles. Allez au [1155](#).*
- *Pour plus de sûreté, nous remontons sur le bateau. Allez au **1118**.*

1147

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Après une fréquentation des milieux interlopes des grands ports, elle s'associera à des dealers pour gagner beaucoup d'argent. Après une sombre histoire de règlement de compte, on retrouvera son corps nu et ensanglanté sur une plage.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1148

— Quoi ?

On a l'impression qu'un quinze tonnes vient de s'abattre sur ses épaules, je prends mon air le plus digne et le plus compassionnel possible.

— Excusez-moi, je crois que j'ai quelque chose dans l'œil, ose-je même rajouter.

Hornigold est sous le choc, il ne sait plus quoi dire, il interroge du regard un autre matelot qui, pas fier, se détourne. Ce qui est interprété par Hornigold par une confirmation de mes dires. Hornigold part se retirer dans sa hutte.

Pendant quelques jours, je crains que quelqu'un ne lâche le morceau, et je dors très, très, mal. Mais finalement, ça passe... Hornigold avalera la couleuvre et me laissera même Capitaine du bateau.

- *Enfin... c'est moi officiellement le chef... hé hé, bien jouée ma petite... Allez au [1221](#).*

1149

1150

C'est ça, et puis tu me jettes un sort où tu m'embrouilles la tête. S'il y a un truc que je sais, c'est que si on laisse un sorcier vous parler, il vous embrouille, première leçon les petits gars. Je redescends à la cale comme si le diable me courait derrière, et prend la parole.

- *Je leur dis que moi aussi, je suis persuadée qu'Albert a le mauvais œil, et je parle de son ongle incarné... Vous savez celui qui aurait dit que le vent allait se lever, c'est pas un signe ça. Allez au [1124](#).*

1151

Tous les pirates se regroupent sur le tillac, personne n'a nettoyé le sang et une grosse mare poisseuse souille l'avant-pont. Je me rends compte que le premier à avoir daubé sur Albert lorgnait méchamment sa place. Mais ce n'est pas un grand orateur, il a dû mal à parler en public et effectivement, il n'arrête pas de faire des références à la bible, il a pour de vrai un petit côté cureton. Quelqu'un propose un vieux pirate plein d'expérience comme Capitaine, certainement la voie de la raison, celui-ci dit que si on vote pour lui, il acceptera...

Bon, ben faut voter. Ici pas de vote secret, c'est à la main levée que ça se passe.

Bon ben, c'est le Cureton qui a gagné, nous réorganisons le reste du conseil, il met des hommes à lui aux postes clefs et il décide de garder le cap sur le Venezuela.

- *Pas de chance, le nouveau Capitaine m'a à la mauvaise, pourtant, je l'ai aidée en plombant Albert avec mon témoignage. En fait, je me rends compte que c'est à cause de ça, il a peur que j'en profite comme il en a profité, il se dit que si j'ai pu*

dauber sur Albert, je pourrais le faire sur lui. Je me sens sans arrêt surveillée, ce qui, vu mon petit secret, me met mal à l'aise. Allez au [1114](#).

1152

- *Après moult réflexions, je décide de le mettre second, comme ça, je l'aurais sous le coude. J'imagine que s'il prépare un mauvais coup, je le verrai. Nous décidons de garder le cap d'Albert sur les Hollandais et leur magot. Je n'aime pas l'attitude du Cureton, il donne l'impression d'être le chef à ma place, il parle avant moi quand je veux dire quelque chose, il me regarde d'un air condescendant comme si je ne disais que des conneries, merde, il fait chier celui-là. Allez au [1143](#).*

1153

À ma grande surprise, tout s'est bien passé, comme si on attendait de moi de serrer les vis. Personne n'a pris la défense de ce rat de Cureton, et c'est même avec un soulagement général que nous avons laissé cet enfoiré sur une petite île avec un fusil, quelques balles et un petit sac de poudre (oui oui, c'est pour qu'il se suicide, hé hé).

Quand il a vu ce qui lui arrivait, il s'est décomposé, et je vais vous dire, c'était agréable à voir. Je propose à l'équipage de lui mettre la mort d'Albert sur le dos, ce qui est à la fois vrai, et bien pratique. Ma fois, je ne savais pas bien comment expliquer à Hornigold la disparition brutale de son ami et voilà un bouc émissaire tout trouvé. L'équipage m'a à la bonne et ce sont des bouquets de sourire qui fleurissent quand je passe devant. Je suis fière de moi, je crois que j'ai compris le boulot.

Surtout que la dernière prise, celle où l'on avait décidé de remplir nos soutes avant de rentrer, fut la bonne, au grand dam des Hollandais (je crois que j'ai ramassé assez de malédictions pour toute une vie), une cargaison pleine d'indigo. Là, nous avons touché le jackpot, nous n'en avons que quelques centaines de kilos, mais ces extraits de feuilles de l'indigotier qui sert pour les teintures valent leur pesant d'or... Si on arrive à bien les revendre.

Enfin, nous retrouvons nos îles familières, et j'ai l'impression de rentrer au pays. Nous débarquons, le bateau d'Hornigold est là, flamboyant. Dès l'apparition de notre étendard, les putes qui servent de femmes de pirates préparent le punch de bienvenue.

Sur la plage, Hornigold nous attend, toujours aussi impressionnant, et bien sûr, la première phrase qu'il prononce, c'est :

— Ben alors, où est ce vieux forban d'Albert ?

- *Je lui annonce la triste nouvelle. Allez au [1138](#).*

1154

— Quoi ?

On a l'impression qu'un quinze tonnes vient de s'abattre sur ses épaules, je prends mon air le plus digne et le plus compassionnel possible.

— Excusez-moi, je crois que j'ai quelque chose dans l'œil, ose-je même rajouter.

Hornigold est sous le choc, il ne sait plus quoi dire, il interroge du regard un autre matelot qui, pas fier, se détourne. Ce qui est interprété par Hornigold par une confirmation de mes dires. Hornigold part se retirer dans sa hutte, je vois l'immonde Cureton tenter d'avoir une entrevue avec lui, mais se faire virer violemment. Qu'est-ce qu'il veut encore manigancer celui-là ? Soudain, je me demande s'il ne veut pas voir Hornigold pour tout me mettre sur le dos, il en serait bien capable.

Je vais le voir histoire de mettre les choses au clair.

— Écoute-moi bien face de rat, si vous ne soutenez pas ma version devant Hornigold, je t'assure que tu tomberas avec moi. De toute façon, j'ai ici des amis, s'il m'arrive quoi que ce soit, sache qu'une balle te fera visiter l'enfer aussi vite que tu m'auras dénoncée, compris ?

— Mais, heu... Tu te fais des idées Florent, j'allais le voir pour savoir comment vendre les marchandises que nous avons récupérées...

— C'est ça, fais gaffe, taré !

Ce pauvre con se tire la queue basse, il n'a de courage que par-derrière, il faut vraiment se méfier de lui comme la peste.

En tout cas, tout se passera bien, Hornigold avalera la couleuvre et me laissera même Capitaine du bateau.

Enfin, c'est moi officiellement le chef...

Je sors dehors et ressens le vent comme jamais, vous le sentez vous aussi ? C'est le vent de l'aventure. Je ne sais pas combien de femmes ont réussi à être Capitaine, mais en tout cas, je me dis bravo. Un sentiment de fierté gonfle ma poitrine, me voilà prête.

Si Marie à la clef du goudron, enclenchez-la, sinon :

Bon, de toute façon, j'ai trois solutions, soit je garde mon équipage tel quel, sans mélange, ce sont malgré tout de bons pirates, soit je peux les mélanger avec l'ancien équipage de Pete, qui a bel et bien disparu, soit je peux récupérer des nouveaux venus de l'Étoile Royale, les membres du bateau militaire français venu de Bretagne.

Je pesais les pour et les contre de chaque équipe, et me rendais compte que, comme bien souvent, il y avait des pour et des contre de chaque côté.

- *Je garde mon équipage tel quel, on ne change pas une équipe qui gagne. Allez au [1158](#).*
- *Je récupère les anciens membres de l'équipage de Pete. Allez au [1220](#).*
- *Je demande à des anciens de l'Étoile Royale de me rejoindre. Allez au [1165](#).*

1155

Bon Dieu que c'était sympa, on s'est bien bourré la gueule. Et puis en petit comité sur terre ferme, c'est clair, on se sent bien. Pas les autres cons sur le dos, pas de Cureton, pas de claustro, le rêve...

On est mort sans s'en rendre compte, on était trop bourré, ces putains d'Indiens nous ont bien niqués, je ne sais pas si c'est les mêmes qui ont entraîné le reste de l'équipage, mais si c'est eux, chapeau, ils ont massacré un équipage complet de bras cassé, bon.

- *Putain, l'alcool, quel fléau... non ? Allez au [1164](#).*

1156

Plusieurs anciens de l'Étoile Royale ont accepté de me rejoindre, je suis contente, j'en connais une bonne partie. Entre autres, je récupère pas mal d'apprentis des maîtres voiliers, calfats et charpentier. Je vais avoir de bons artisans sur ce bateau, c'est très utile. J'en connais la plupart, je suis contente de ne plus être qu'avec l'ancien équipage d'Albert.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 2

Combat : 3

Discipline : 3

Ruse : 2

Artisanat : 3

- *Une fois l'équipage réuni, nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1157

- *Je vois que celui qui voulait la tête d'Albert me regarder avec un regard mauvais. Celui qu'on appellera Le Cureton, à cause de son côté prophétique un peu malsain, gardera toujours une dent contre moi. Allez au gagne la clef de la dent + 5..*

En attendant, comme si le temps était en adéquation avec nos tensions, le vent se lève enfin, peu, mais suffisamment pour repartir. Tout l'équipage respire enfin et nous levons les voiles vers le Venezuela et ses putains de bateaux hollandais remplis de richesse jusqu'à la gorge.

Ensuite, la routine, abordage, procès des Capitaines pour voir s'ils se comportent bien avec leur équipage, et pillage en règle.

Mais pour ce qui est de la maltraitance de leur équipage, les Hollandais sont nuls. Nous nous rendons vite compte que les marins hollandais sont considérés par leur supérieur comme des associés, ils ont toutes sortes de contrats et d'intéressements aux expéditions. Nous emmerdons tout le monde, équipage compris, avec nos pillages.

Souvent, nous nous contentons de prendre l'argent et l'alcool sous le regard désapprobateur de ces protestants pur jus. Même Albert n'a jamais vu ça, les pirates ont l'habitude de se faire accueillir un peu comme des Robins des Bois, pas comme de simples voyous. Bon, c'est comme ça, mais nous travaillons petit.

Heureusement que l'alcool coule de nouveau à flots, car tout cela aurait pu énerver notre équipage de gentlemen. Après quelques petites prises, nous décidons de rentrer, mais avant, Albert veut remplir ses soutes de marchandises pour les revendre à Saint-Domingue, que nous ne soyons pas venus pour rien. Nous abordons un dernier navire hollandais rempli de tabac, nous embarquons de grandes balles de pétun sous la menace de nos fusils. Tout l'équipage hollandais est outré, nous leur expliquons qu'ils ne viennent pas de bien loin et qu'ils n'ont qu'à retourner faire leur chargement, des marins nous expliquent qu'ils ont investi toutes leurs économies dans cette entreprise. Albert les envoie chier et jure de ne plus vouloir à faire avec ces maudites coopératives hollandaises où le plus simple matelot se conduit comme un bourgeois.

Nous rentrons de notre peu glorieuse entreprise à la crique. Mon Dieu, le métier de pirate est bien ingrat. Le butin n'est pas terrible, mais pas nul non plus, en tout cas, ça

ne valait, selon moi, pas le coup de risquer une mutinerie, mais ça, on ne sait jamais à l'avance.

Je ne savais plus quoi faire de ma vie. Bien décidée à ne plus repartir comme simple matelot avec Albert, je fus convoquée chez Hornigold. Je rentrais dans sa case, Hornigold m'avait toujours impressionnée, jamais je ne vis visage si sûr de lui. Albert était assis à côté de lui, ils buvaient un rhum arrangé en plaisantant.

— Tiens Florent, bois un coup, me proposa Hornigold. Albert m'a parlé de toi en bien, nous manquons d'homme comme toi, et, comme j'ai besoin d'Albert pour plusieurs petites choses, je voulais te proposer d'assumer le commandement de L'Étoile Filante, son bateau.

— Mais, cela se fait durant une chasse partie, par un vote.

— Bien sûr Florent, mais si je me déclare officieusement pour toi, tu seras élu, crois-moi.

— De toute façon, je ne veux pas diriger cet équipage, ce sont des vauriens, Albert vous a expliqué.

Je sais, c'est pour cela que je vais en prendre la moitié dans mon équipage, histoire de leur faire changer d'air. Tu auras donc toute latitude pour remplacer la moitié de ton équipe, alors Florent, acceptes-tu la proposition ?

- — *Dans ce cas, avec plaisir. Allez au [1200](#).*
- — *Hé, je préférerais aller sur votre bateau. Allez au [1171](#).*
- — *Non, pour moi, fini la vie de pirate. J'aimerais que vous me meniez à Saint-Domingue, j'ai assez d'argent pour prendre une retraite bien méritée, et puis la retraite à 25 ans me semble un bon concept. Allez au [1123](#).*

1158

Bon, ben, je vous les présente pas, on les connaît, hein, ces fameux brisquards, faudra juste faire gaffe au Cureton.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner-les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 3

Combat : 4
Discipline : 1
Ruse : 3
Artisanat : 1

- *Nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1159

Plusieurs anciens de L'Étoile Royale ont accepté de me rejoindre, je suis contente, j'en connais une bonne partie. Entre autres, je récupère pas mal d'apprentis des maîtres voiliers, calfats et charpentier. Je vais avoir de bons artisans sur ce bateau, c'est très utile. J'en connais la plupart, il va falloir faire attention à me faire respecter comme Capitaine.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 2
Combat : 3
Discipline : 3
Ruse : 2
Artisanat : 3

- *Une fois l'équipage réuni, nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1160

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Dans les cales, des pirates sont en train de se monter le mou, ils causent que tu as le mauvais œil, que tu fais de la magie noire et que c'est de ta faute s'il n'y a pas de vent.

— C'est vrai ?

— Aussi vrai que tu bois en douce.

— Merci, Florent, je te revaudrais ça.

Il se lève en sursaut et remet sa ceinture et ses armes, il a l'air furieux. Il va voir des pirates sur lesquels il sait pouvoir compter et fait une descente avec sa troupe. Je les suis à distance.

Pas de doute, ça conspirait sec. Dès qu'ils voient Albert, ils font la gueule de ceux qui ont quelque chose à se reprocher. Albert fait monter tout ce beau monde à l'air libre et commence à gueuler comme un putois :

— Qui m'a donné un pareil ramassis de femmelettes ? Vous êtes des marins d'eau douce ou quoi !! C'est la première fois que vous êtes sur un bateau et qu'il n'y a pas de vent ? Vous vous moquez de moi ? Bande d'incapables, de merdeux ! Un clochard des mers ne voudrait pas de vous sur son bateau pour y mettre un coup de serpillière, vous êtes la honte de la piraterie, vous vous croyez où ? Vous pensez que dès qu'il y a du mou, c'est que le diable est à bord ! Ce n'est pas pirates que vous auriez du faire, mais curés ! Si j'en entends encore un râler, ou dire quoi que ce soit sur moi, je lui fracasse le crâne pour voir s'il n'y a pas un petit démon à l'intérieur qui lui cause des conneries, bande de tarés ! C'est la dernière fois que je vous le dis, et je vous rappelle que le jeu est interdit à bord, je vais faire des rondes en cale, si je choppe n'importe qui jouer je le pends directement, c'est compris ?

- *Tous les pirates baissent la tête comme des enfants punis. Délire, ils ferment leur clapet, je crois qu'Albert a repris le dessus sur la situation, tant mieux, je me voyais mal continuer sans lui, les autres sont des tocards. Allez au [1157](#).*

1161

- *Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe. Allez au partira en Amérique du Sud pour faire des recherches pour sa thèse. Partie en vacance en croisière sur un bateau marchand, elle sera jetée à l'eau après une dispute de marin sur sa virginité supposée...*

Fin

À moins qu'elle ne retente sa chance dans le labyrinthe

Tout le monde m'écoute en hochant la tête. Apparemment, tout le monde est d'accord avec moi, je vois le Cureton se mordre la lèvre, il n'a pas parlé des jeux, on sent qu'il le regrette et le vote arrive.

À ma grande surprise, j'ai le cœur qui bat, et j'ai l'impression que si je ne suis pas élue, je le prendrai comme une défaite personnelle. Ici pas de vote secret, c'est à main levée que ça se fait, c'est le Quartier-maître qui compte les voies, et...

Je suis élue... youpi, vive la démocratie ! Le Cureton me lance un regard noir.

- *En même temps, j'hallucine un peu, les pirates ont voté contre le relâchement des mœurs et pour plus de loi et de répression, de vrais réacs quoi, j'en suis un peu sur le cul. Enfin bon, entre ce qu'on dit en public et ce qu'on fait en privé, y'a une marge. J'organise le nouveau conseil, je mets le vieux pirate comme second et écarte de tous les postes le Cureton et sa clique. Ils ont perdu, ils ont perdu, je ne vais quand même pas faire de l'ouverture politique avec ce taré. Allez au [1135](#).*

Nous longeons les côtes et tombons enfin sur quelques Indiens en train de pêcher à la sagaie, nous faisons descendre les chaloupes en cachant nos armes et nous nous approchons. L'idée est qu'ils nous emmènent à leur village pour voir ce que nous pouvons piller. Je sens que les hommes ont envie de plus que cela, et cela me rend mal à l'aise.

Les Indiens ne sont pas effrayés et nous attendent. Malgré leur petite taille, ils ont un look terrible, des baguettes leur percent les joues et les oreilles, ils ont des rayures peintes sur leur corps, alternées avec des petits points, ils ont leurs bras entourés de queues de singe et, petit signe de classe absolu, ils ont tous une espèce de ceinture avec un fil attaché qui leur tient le zguégué toujours pointé vers le haut.

Nous allons sur la plage et, après quelques efforts ridicules des deux côtés pour se faire comprendre, ils nous font signe de les suivre dans la jungle. Je décide de séparer notre équipage en deux, deux tiers qui les suivent et un tiers qui reste au bateau.

- *Hé, Le Cureton, après tout, c'est ton idée, je te laisse la place, moi je reste au bateau, on vous attend deux jours. Allez au [1146](#).*
- *Je prends la tête de l'expédition, je veux être là pour surveiller les gars. Allez au [1137](#).*

1164

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Après une fréquentation des milieux interlopes, elle s'associera à des chercheurs d'or pour gagner beaucoup d'argent. Après avoir rencontré une tribu peu accueillante, on retrouvera son corps et ceux de ses compagnons criblés de balles.

Fin

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

1165

Plusieurs anciens de l'Étoile Royale ont accepté de nous rejoindre, je suis contente, j'en connais une bonne partie. Entre autres, je récupère pas mal d'apprentis des maîtres voiliers, calfats et charpentier. Je vais avoir de bons artisans sur ce bateau, c'est très utile. J'en connais la plupart, il va falloir faire attention à me faire respecter comme Capitaine.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 3

Combat : 2

Discipline : 2

Ruse : 2

Artisanat : 3

- *Bon, en tout cas, je n'ai pas réussi à me débarrasser du Cureton et de sa clique. Nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*
- *Si votre score de combat est de 2 ou moins. Allez au [1212](#).*
- *Si votre score est de 3 ou plus. Allez au [1175](#).*

1166

1167

Panique à bord. Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? Une partie de mes hommes se jette à l'eau, une autre s'engueule.

- Putain de merde, qui est le Capitaine ici ? Vous voulez mourir comme des chiens ! Allons-nous nous rendre comme des femmelettes ! Pilote ! Droit devant ! Gabiers, ouvrez toutes les voiles restantes ! Canonniers, soyez prêts à tout faire exploser !

— Vous êtes sûr, Capitaine ? C'est un suicide.

— Un suicide ? Bien sûr que non ! C'est la mort et la gloire ! N'est-ce pas là notre seul destin ?

Les opérations sont à peu près mises en place. Puis, les gabiers font descendre la chaloupe pour s'enfuir, le pilote se jette à l'eau avec le Second, puis Pablo, le canonnier, vient me voir avec une torche.

— Capitaine, ne m'en voulez pas, mais je vais sauter à l'eau aussi, c'est magnifique ce que vous voulez faire, mais ce n'est pas la peine de tous mourir, descendez dans la Sainte-Barbe, et quand vous entendrez un choc, bateau contre bateau, mettez le feu aux poudres, encore bravo !

Il me tend la torche et se jette à l'eau. Je regarde autour de moi, il n'y a plus personne, juste notre bateau qui s'approche douloureusement de notre ennemi. Je descends dans la Sainte Barbe, j'entends une nouvelle salve nous défoncer.

Enfin, j'arrive dans la petite salle où la poudre est entreposée, le brasero qui sert à allumer les canons est toujours allumé, l'odeur de nos dernières salves rend l'air acre et désagréable, j'entends un « plonc » que j'interprète comme la rencontre fatale, je hurle d'un rire démoniaque en pensant à tous mes marins sautant à l'eau comme s'ils avaient le feu aux fesses, je prends le brasero, enlève la grille de sécurité, et le balance sur les tonnelets bien rangés de poudre, ça prend un petit peu de temps, le temps que le feu se fraie un passage jusqu'à la poudre, j'ai peur !

Ça y est !

- *BAOUM ! Allez au [875](#).*

1168

Nos canons crachent leur foutre de feu sur le bâtiment adverse, hé, mes hommes ne sont pas mauvais, nous les avons démâtés et nous leur avons mis deux boulets dans leurs rangées de canons, voilà qui va calmer un moment ces abrutis.

- *Bravo, partons le plus loin possible avant qu'ils ne rechargent !! Allez au [1241](#).*

1169

— Mon Père, depuis quelque temps, j'ai l'impression que je ne prends aucune décision, comme si j'étais le pantin d'un démon puissant qui prendrait les décisions à ma place.

— Je comprends ma fille, je vois tout à fait ce que vous voulez dire.

— Je voudrais parfois faire des choix, aller dans une bonne direction, mais je sens quelqu'un ou quelque chose les prendre à ma place, je n'ai qu'à le suivre, il me guide, m'enlève toute liberté, mais je vous assure, ce n'est pas moi mon Père, c'est lui, lui qui me manipule.

— Il serait en vous, ma fille ?

— Non, au-dessus de ma tête, comme s'il lisait ma vie et, qu'entre plusieurs solutions, choisirait pour moi.

— Il serait donc là, en train de lire votre vie et vous manipuler.

— Oui mon Père, juste là, juste au-dessus de nous.

— Ma fille, je le vois. Toi ! Infâme démon ! Pars, fuis ! Fuis ! Laisse Marie, cette enfant de Dieu, libre !! Pars !

Je crois que c'est bon ma fille, il est parti, il n'aura plus d'influence sur vous. Je vais vous mener au gouverneur, vous allez lui dire tout ce que vous savez sur ces pirates, puis vous irez au couvent.

— Merci, mon père, je me sens enfin libre.

Fin

1170

Le Cureton acquiesce en souriant. Lui, on sent qu'il veut prendre sur lui toute la gloriole de sa petite expédition, grand bien lui fasse.

Ils suivent les indiens tandis que nous nous organisons pour refaire les réserves d'eau potable et de vivre.

Notre travail accompli, nous profitons un peu de plage et de la terre ferme, puis se pose la question de bivouaquer sur terre ou de rentrer coucher sur le bateau.

- *Nous restons sur la plage à nous faire des grillades et à entonner quelques bons vieux chants autour du feu et de quelques bouteilles. Allez au [1155](#).*

- *Pour plus de sûreté, nous remontons sur le bateau. Allez au 1145.*

1171

— Bon, depuis le temps que tu le demandes, je ne peux qu'accepter, mais tu redeviendras simple matelot, ça ne te dérange pas ?

— Non.

Et je suis redevenue simple matelot. Quelle détente, surtout qu'on est loin de l'ambiance de dégénérés qu'il y avait sur le bateau d'Albert. Il y a ici une vraie discipline, mélangée à une bonne ambiance. Je retrouve sur le bateau de nombreux amis, fruits de mes aventures passées ou simplement des fêtes de la crique.

Être matelot est dur, mais simple. Nous continuons notre vie de pirates, même si le travail commence à être dangereux. Un dénommé Rogers, général des armées anglaises, a une vraie petite flotte navale pour nous faire la chasse, il a fallu fuir plusieurs fois. De plus, même les simples bateaux marchands commencent à se défendre.

Jamais la poudre n'a autant parlé que ces derniers temps, nous sommes en permanent état de guerre. Le travail a changé, nous devenons de vrais pirates, c'est-à-dire que le sang coule.

Je sens qu'Hornigold n'aime pas ce changement, aussi, quand Rogers nous propose une grâce pour arrêter la piraterie, je ne suis pas surprise qu'il accepte.

Nous quittons définitivement la Crique du Diable qui sera récupérée par un dénommé Teach, et que personnellement je n'aime pas beaucoup.

Hornigold n'ira pas jusqu'à trahir son ancien camp, mais à ma grande surprise, nous devenons chasseurs de pirates. Alors là... par contre... ça m'en a bouché un coin.

Nous en avons arrêté quelques-uns, mais ce qui devait arriver arriva. Plusieurs pirates nous ont désignés comme traîtres ultimes, ce que nous étions, et nous ont tendu un piège.

Sous couvert de simple opération marchande, nous devions servir d'appât et montrer notre force au dernier moment, ce fut le contraire qui se passa.

Pensant arraisonner un simple bateau de pêcheur pour vérification, les pirates qui s'y étaient cachés nous coulèrent avec tant de célérité et de ruses que nous eûmes à peine le temps de nous dire adieu.

Ça y est, je coule, bye bye...

- *Allez au [875](#).*

1172

Bon, ben, je vous les présente pas, on les connaît, hein, ces fameux brisquards, faudra juste faire gaffe au Cureton.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 1

Combat : 3

Discipline : 3

Ruse : 2

Artisanat : 1

- *Nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1173

— T'en auras pas marre, tiens, promis-juré, j'suis trop content de renaviguer avec toi, tu verras, on va pas le regretter.

— Ouais, ben j'espère, parce que dans le genre boulet, jusqu'à maintenant, t'as été assez lourd.

— Tu verras, j'ai changé.

Mon Dieu, Loarn...

Ce petit con arrivera à se faire élire Quartier-maître.

Dans un équipage pirate, il y a le conseil autour du Capitaine et le Quartier-maître est celui qui veille à défendre les intérêts de l'équipage, voilà ce qu'il deviendra. Dieu sait qu'il continuera à me casser les couilles, à remettre en cause mon autorité pour des broutilles, à tout discuter, un vrai défenseur de la cause du pirate de base, et surtout, un vrai, vrai syndicaliste à la con, vous savez le genre qui préfère toujours privilégier l'incompétence et à qui toute initiative est suspecte.

Enlevez un point au score de ruse de votre équipage.

Si vous aviez la clef de la dent, perdez-la. Malgré tout, Loarn vous défendra de l'emprise maléfique du Cureton sur l'équipage.

- *Retournez au [1250](#).*

1174

Nous nous approchons et commençons à entonner le fameux air pirate, « Au mat est cloué notre pavillon, plus sombre qu'une tombe, ou la mort, qu'il porte au-dessus des vagues, débarrassons le pont, préparons les canons et apportez-moi pour le dernier de mes devoirs les clefs de la Sainte-Barbe... » Puis, nous cessons le chant, ils sont censés le continuer, mais, rien.

— Tu crois qu'ils n'ont pas entendu ?

— Impossible.

— Capitaine, la vigie nous dit qu'ils sont armés, comme s'ils se préparaient à l'abordage.

— Second ?

En théorie, ils sont plus forts que nous. Si nous attaquons, il faut le faire tout de suite, les premiers, et nous aurons peut-être une chance, sinon, il faut fuir, là maintenant.

- — *À l'abordage ! Du sang et des tripes pour mon équipage !! Allez au [1204](#).*
- — *Préparez les canons de fuite ! Pilote, demi-tours !! Allez au [1240](#).*

1175

— Ça, c'est bien tiré !

Notre salve de canons a défoncé leur ligne de tir. Nous avons, au bas mot, détruit la moitié de leurs canons, sans parler du bordel que ça doit être, je jubile.

— Rechargez les pièces ! Préparez-vous à l'abordage !! C'est quoi ce bateau qui se traîne ?!

— La voie d'eau nous ralentit ! Une partie des canonnières doit être occupée à pomper l'eau hors des cales.

Merde, que fait le charpentier ? Il se sort les doigts du cul !!

- *Si vous avez 2 ou plus en artisan, allez au [1214](#).*
- *Sinon, allez au [1229](#).*

1176

Pfuu, grosse, grosse, grosse java, mal au crâne moi. Bon ben grosse fête quoi, rhum à gogo, musique, tirs de canon au clair de lune en guise de feux d'artifice, je crois que ça a fait du bien, les fêtes lient les gens, ou au moins, empêchent qu'ils ne se délient, enfin, dans les deux cas, c'est du gnangnan.

Bon, c'est pas tout, mais on a du boulot, on met deux jours à s'en remettre, on refait les réserves d'eau, de fruits et de légumes frais, et on repart.

Nous refaisons deux, trois, petites prises sans problème

- *Soudain, je me dis que nous avons des lacunes en techniques de guerre pure. Entre deux prises, nous nous entraînons aux techniques du sabre, un Espagnol nous donne des bases de Destreza, l'art de l'escrime espagnol, et les canonnières s'entraînent au tir. Allez au [1206](#).*
- *Mes hommes sont parfaits. En fait, je ne veux pas les emmerder, pirate et discipline font deux, et paradoxalement, moins je leur impose de discipline, plus ils sont disciplinés, vous voyez ? Allez au [1225](#).*

1177

— Putain, tous nos tirs sont tombés à la flotte. Qui m'a donné de pareils incapables ? Et ce trou, il se bouche !!

Leurs canons tirent une nouvelle salve. Ho putain le massacre, notre tillac est recouvert de sang, ces enfoirés ont tiré à la mitraille et ont balayé mes hommes, c'est dégueulasse. Merde, ça chie.

— Ensablez le tillac ! Sinon nous allons glisser sur le sang ! Et que ces putains de canons retirent nom de Dieu !!

— Il faut nous rendre, Capitaine, nous allons au massacre !

— Nous rendre, vous rêvez !!

La seconde bordée de canons adverses tire, tout le bâtiment tremble, notre mat s'écroule dans un craquement terrible, la vigie s'écrase sur de pauvres pirates tentant d'ensabler le tillac.

— Capitaine, une seconde voie d'eau !!

Et merde, j'ai eu le temps de rien faire ! Ça devait pas se passer comme ça, merde, merde et merde !

- *Hissez le pavillon blanc, nous nous rendons ! Allez au [1205](#).*
- *Nous allons mourir avec dignité ! Faites tourner le bateau et fonçons sur ces maudits Français et faisons exploser la Sainte-Barbe, la réserve de poudre !! Allez au [1167](#).*

J'étais tranquillement en train de chiquer mon pétun devant la mer quand ils sont arrivés. Soudain, mon ventre se mit à se désintégrer. Une bonne moitié de l'équipage, et pas des plus sympathiques, m'entoure.

— Capitaine, ne le prenez pas mal, mais on voudrait vérifier quelque chose.

— Quoi ?

— Ben, y'a des rumeurs comme quoi vous seriez une femme, alors on voudrait juste que vous défassiez votre chemise puis votre pantalon, qu'on vérifie, y'a pas de mal.

— N'importe quoi, tirez-vous avant que je ne fasse un conseil pour vous pendre.

— M'sieur, le conseil, on l'a déjà fait, et sans vous Capitaine, et on a décidé de vérifier, y'a pas de mal, moi je le crois pas, mais on veut pas de doute, comprenez, on est prêt à vous obéir, même quand on est pas tout à fait d'accord, mais de là à obéir à une femme, il y a des limites qu'on ne peut pas demander à un honnête pirate.

— Un pirate honnête ? Qu'est-ce que tu me racontes, Nez de zèbre ? Allez cuver votre rhum plus loin.

— Vous nous aidez pas Capitaine, défaites votre chemise pis votre pantalon, pis ce sera fini.

— Cassez-vous !

— Vous rougissez Capitaine, faut pas avoir peur, c'est la dernière fois que je le demande, si vous voulez pas, on vérifiera nous-même.

— Oseras-tu, poisseux ?

Ils osent, les cons.

— Au secours !

Deux pirates me saisissent, je me débats, les mords, les griffes.

— Putain de saloperie, tu vas te tenir tranquille !

Deux autres pirates viennent à leur aide et me tordent les bras en arrière tandis que les autres m'immobilisent les jambes. Je suis foutue, je deviens rouge de fureur.

Un gros pirate rouge de haine, dit Le Juge, arrive. Il se met face à moi et me prend les cheveux à pleine main, puis me tire la tête en arrière et me dit :

— Je ne sais pas ce que je vais te faire.

— À poils !

— Bien, dit Le Juge, à moi.

Il défait ma ceinture, je tremble, l'assemblée retient son souffle. Il empoigne mon pantalon de chaque côté et le descend d'un coup sec jusqu'aux genoux, je me cambre, essaie de serrer les fesses pour empêcher le pantalon de descendre, rien n'y fait.

— La pute, c'était vrai, c'est une gonzesse, on se fait diriger par une putain de gonzesse, la salope.

Pendant un moment, ils ne savent même plus comment réagir, puis une ancestrale brutalité remonte en eux, ils ont une femme entre leurs mains crasseuses.

Je tente régulièrement de me libérer, les pirates sont sans scrupules, chaque tentative me vaut une torsion au bras. La honte, la fureur et la chaleur se mélangent en moi.

— Allez-y !

— Continuez !

— À poils !

Le Juge s'approche par-derrière et glisse ses grosses mains suantes jusqu'au bas de ma chemise pour la relever, je la retiens de toutes mes forces. Devant ma résistance, il commence à me rentrer un doigt dans le cul. Dans un réflexe pour me protéger, je lâche ma chemise et ils me l'arrachent. Le Juge, sans aller plus loin, s'éloigne en ricanant.

— Gros porc !

— Il faut la punir, qu'on la fouette ! Crie un excité.

— Arrêtez, arrêtez, je vous en supplie, vous allez me casser les bras.

Je suffoque.

— Pitié !

Ça y est, ils me lâchent.

Je suis nue devant tout le monde, je mets mes mains comme je peux. Je suis rouge de honte, terrorisée, mon Dieu... Que vont-ils me faire ?

Bof, ce qu'ils me font est sans surprise. Les quelques hommes qui voudront alléger ma peine en seront pour leurs frais, on les menace de mort, et de fait, ils tuent Baptiste, le bosco, qui voulait prendre ma défense.

Quand ils se sont bien amusés, ils me jettent à la mer.

- *Rappelez-moi de détester les hommes jusqu'à la fin des temps... Allez au [1207](#).*

1179

- *Marie n'aura aucun souvenir du labyrinthe. Allez au partira au Mexique dans le cadre de recherches ethnologiques. Elle étudiera le phénomène des gangs et en rejoindra un. Prise au jeu, elle montera les échelons jusqu'à se faire arrêter par les forces gouvernementales. Devenue une égérie rouge par la presse, elle finira fusillée...*

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1180

1181

1182

1183

1184

1185

C'est un peu pervers tout de même, je regarde, il y a un canapé de cuir noir, un miroir sans tain et une boîte de mouchoir, clac, la porte s'est refermée, je tente de l'ouvrir, merde, fermée à clef, ça ne finira jamais. Je prends un fou rire, je suis de nouveau enfermée... c'est drôle.

— Ho oui, c'est drôle.

— Qui a parlé ?

— C'est moi.

— Mais je ne vois personne.

— Ha bon. Assis-toi, le spectacle va commencer.

Je vois la porte s'ouvrir par le miroir sans tain... Bon dieu, c'est moi ! Je me vois rentrer dans cette garçonnière. Je porte une robe vaporeuse noire, ample, je suis un peu maquillée, très féminine, j'allume des bougies, mets du jazz et sors une bouteille de champagne...

Puis, je m'allonge sur le dos dans le grand lit, les jambes entrouvertes.

— Tu vas voir, ça va être sensationnel.

Je l'avais oublié celui-là.

— Qui parle ?

— Attends, regarde, il arrive.

La porte s'ouvre à nouveau.

- *Si vous avez la clef de l'ange, enclenchez-la sinon. Allez au 1283.*

1186

1187

1188

Bon, petite mauvaise nouvelle, tous les artisans du bateau suivent Albert sur son nouveau bateau, celui dont il a besoin pour ces nouvelles supers secrètes missions, je ne me retrouve qu'avec des bras cassés. Je vous rappelle qu'il y a trois corps d'artisans indispensables sur un bateau, les charpentiers, les voiliers et les calfats, ceux dont j'ai fait partie.

Après une petite enquête, je peux engager deux groupes différents, les anciens coéquipiers de Pete, et les anciens de l'Étoile Royale, et là, je peux récupérer d'anciens apprentis qui sont compétents.

- *Retournez au [1200](#) pour faire votre choix.*

1189

Nous nous approchons à portée de tir et sortons le « Jolly Roger », le notre a un crâne, un tibia dessous, un cœur à droite et un compas à gauche. Maintenant, ils savent qui nous sommes et ils n'ont que trois possibilités, se rendre, tenter de fuir, ou se battre.

À notre grande surprise, ils hissent le drapeau blanc et se rapprochent. Jamais bateau ne s'est rendu avec autant de grâce, c'est de bon augure, mon équipage va être sensible à ça.

— Ça, Capitaine, c'est bizarre.

— Je crois que c'est plutôt qu'ils ont compris à qui ils avaient à faire.

Je ne croyais pas si bien dire. Soudain, leurs sabords s'abaissent et font apparaître un double rangé de canons.

— Et merde !!

Je reçois la première salve de ma vie, un énorme soubresaut fait trembler le bâtiment.

— Capitaine ! Voie d'eau ! Que faisons-nous ?

— Descendez la pompe et tirez une salve !

Nos canons répondent dans le tonnerre et la fumée, l'odeur de poudre se répand d'un coup sur le tillac.

— Capitaine, nous attendons vos ordres.

Je lance un regard à Pied Tordu.

Là, Capitaine, soit nous attaquons, il n'y aura qu'un gagnant et ce sera le meilleur, soit nous fuyons. En attendant, ils sont mieux armés que nous.

- — *Je ne vais pas commencer ma carrière en fuyant. Branle-bas de combat ! Tous aux armes ! Pour la piraterie, du sang et des tripes !! Allez au [1166](#).*
- *C'était un piège, ne tombons pas dedans. Pilote, demi-tour ! Canonniers, préparez les canons de fuite ! Allez au **1231**.*

1190

1191

1192

1193

1194

1195

1196

1197

1198

1199

1200

Yop là, me voilà enfin Capitaine pirate. Je sors dehors et ressens le vent comme jamais, vous le sentez vous aussi ? C'est le vent de l'aventure. Surtout qu'Hornigold a été clair, je peux le réorganiser comme je veux, je sens que ça va faire des jaloux. Je ne sais pas combien de femmes ont réussi à être Capitaine, mais en tous cas, je me dis bravo. Un sentiment de fierté gonfle ma poitrine, me voilà prête.

Si Marie a la clef du goudron, enclenchez-la, sinon :

Bon, de toute façon, j'ai trois solutions, soit je garde mon équipage tel quel, sans mélange, ce sont malgré tout de bons pirates, soit je peux les mélanger avec l'ancien équipage de Pete, qui a bel et bien disparu, soit je peux récupérer des nouveaux venus de l'Étoile Royale, les membres du bateau militaire français venu de Bretagne.

Je pesais les pour et les contre de chaque équipe, et me rendais compte que, comme bien souvent, il y avait des pour et des contre de chaque côté.

- *Je gardais mon équipage tel quel, on ne change pas une équipe qui gagne. Allez au [1172](#).*
- *Je récupère les anciens membres de l'équipage de Pete. Allez au [1210](#).*
- *Je demande à des anciens de l'Étoile Royale de me rejoindre. Allez au [1156](#).*

1201

Et qui je vois arriver pour fêter la nouvelle ? Loarn. Bon dieu, il est pas mort celui-là, il a la peau dure quand même.

— Salut, Marie, ça va ?

— M'appelle pas comme ça, je suis Florent, rappelle-t'en.

— Pardon Florent... Bon ben, on a pris du grade à ce que je vois.

— Tu vois bien, qu'est-ce que tu veux ?

Ben, je me disais que je ferais bien partie de ton équipage, voilà, je... je t'aiderais, crois-moi, je suis avec toi, t'en auras besoin.

- — *Le jour où j'aurais besoin de toi, je préférerais rester dans la merde, crois-moi, tire-toi s'il te plait. Allez au [1230](#).*
- *Pourquoi pas, si tu jures de pas me faire chier et d'arrêter de m'appeler Marie, par exemple. Allez au [1173](#).*

1202

C'est marrant, en peu de temps, ils ont grandi, comme si la perte de Pete leur avait fait soudainement gagner en maturité. Ils acceptent de me rejoindre.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 2

Combat : 2

Discipline : 2

Ruse : 2

Artisanat : 4

- *Nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1203

Tout d'un coup, tout change, le baisodrome s'est transformé en salle à manger chaleureuse. Je suis habillée normalement et je fais la cuisine, il y a un bébé qui attend sa bouillie en gazouillant, un frère et une sœur qui jouent sous la table, et l'homme qui entre a toutes les particularités de l'homme qui rentre du boulot.

— Pfuu, salut chérie, je suis crevé, qu'est-ce que tu nous as fait de bon à manger ?

— Du rôti de veau aux mousserons.

— Génial.

— Papa !!

Les enfants se jettent sur leur père pour le serrer affectueusement.

— Salut, les enfants, vous m'avez manqué, c'était bien l'école ?

— Génial !

— Non, moi c'était nul, j'ai eu une croix parce que j'ai parlé trop fort et Sophie veut pas m'inviter à son anniversaire.

— Bof, c'est pas grave. Aïe, c'est des factures ça ?

— Oui.

— Bof, encore, c'est sans surprise, ha, j'ai invité ma sœur, depuis sa séparation, ça ne va pas trop fort.

— Tu as bien fait.

Je regarde l'homme assis à côté de moi, mais je n'arrive toujours pas à le voir dans l'obscurité.

— C'est quoi ça ? C'est moi ?

— Pourquoi pas, ton futur peut-être.

— J'espère pas.

— Pourquoi ?

— Pfuu, je suis une bobonne là, non ?

— Je dirais plutôt que tu es une femme et une mère, ça ne t'intéresse pas ?

— Je ne sais pas.

— C'est chaleureux en tout cas, et puis ton mari a l'air gentil.

— Ça me paraît trop beau.

— Ho, ne t'en fais pas, il y a aura des épreuves, la maladie, les déceptions, en fait, c'est une forme d'héroïsme au vrai sens du terme.

Soudain, cette vision me fait pleurer, pleurer de chaudes larmes, je me regarde, j'ai l'air heureuse, et ces enfants... mon dieu... ces enfants... qu'ils sont beaux...

— Maman, tu es un ange.

Quand ma fille et mon fils disent ça à mon double, quand je vois leurs petits visages remplis de gratitude et de joie, quand je me vois sourire, fatiguée, mais heureuse, et quand mon mari dit à son tour :

— Ça, c'est sûr !

En me mettant la main en bas du dos et que je l’embrasse devant les enfants, je crois que oui...

- *Il y a de l’héroïsme là-dedans ... Allez au [586](#).*

1204

- *Si vous avez 1 en combat ou moins, allez au [1232](#).*
- *Si vous avez 2 en combat, allez au [1216](#).*
- *Sinon allez au [1224](#).*

1205

La honte, la honte absolue, on peut dire que ma carrière de pirate a été la plus courte du monde. Le bateau français s’est approché tandis que mes hommes jetaient leurs armes à la mer et que le bateau coulait. Nous avons tous été arrêtés et emmenés à Saint-Domingue pour être jugés. Tous mes anciens compagnons faisaient semblant de ne pas me reconnaître. En prison, assez rapidement, ils ont vu que j’étais une femme, humiliation de plus. C’est un curé qui m’a fait la proposition.

Madame, j’ai parlé avec le gouverneur, il veut bien vous laisser une dernière chance, si, devant les jurés, vous vouliez bien vous repentir, avouer que le démon s’était emparé de vous, que vous condamnez toute piraterie, et accessoirement, que vous nous aidiez du mieux que vous pouvez à attraper d’autres pirates. Si vous faites tout cela, le gouverneur accepterait que vous finissiez votre vie au couvent, pour le rachat de votre âme, qu’en pensez-vous, ma fille ?

— Dîtes au gouverneur que je lui chie sur la tête, que le voleur, c’est plutôt l’état qui se goinfre sur le dos du pauvre monde et que je ne regrette rien.

- *Accessoirement, je lui crache à la gueule. Allez au [1242](#).*

— Heu, quelle chouette idée, dites au gouverneur que je regrette sincèrement, et que mon cœur se remplit de reconnaissance rien qu’à l’évocation de son nom.

- *Accessoirement, je ne leur dirai rien sur les pirates, ou que des conneries. Allez au [1260](#).*

— Mon père, vous avez mis mon cœur à nu. Depuis que je suis en prison, j’ai pris conscience de mon péché, je n’étais plus une femme, mais une femme possédée par un démon, je suis possédée, je n’étais pas libre de mes choix, aidez-moi, et je vous aiderais.

- *Sans accessoire cette fois. Allez au [1169](#).*

1206

Vous connaissez la Destreza ? Non ? Normal, l'art de l'escrime est passé un peu de mode, mais au début du dix-huitième siècle, c'est très très fashion. Tous les nobles en font, les bourgeois s'y essaient pour se faire mousser, et pour tout combattant qui se respecte, c'est un plus indéniable, tout un art qui fait la différence sur le champ de bataille.

En ce moment, le must du must est l'escrime française, mais du coup, beaucoup de monde la maîtrise peu ou prou, ce qui fait qu'il faut être un cadon pour surprendre son adversaire, elle est basée sur l'avance et le recul.

Toute la subtilité de l'escrime espagnole, est qu'elle est basée sur le cercle, on ne pare pas en reculant ou en avançant, mais en tournant, ce qui peut totalement décontenancer l'adversaire classique. Je ne vais pas vous faire un cours là-dessus, mais c'est assez formidable.

Ce qui l'est un peu moins, c'est que notre professeur, Diego, ne peut pas s'empêcher de nous faire de longs cours théoriques avant de passer à la pratique, et quand on sait que l'escrime espagnole est basée sur la philosophie et la géométrie (les références à la Grèce antique sont légion), parfois, voire souvent, les pirates me regardent et me font sentir que ça les gonfle, mais nous faisons de vrais progrès, comme les canonnières d'ailleurs, qui créent des cibles flottantes et passent de longues heures à s'entraîner.

Votre équipage gagne un point en combat.

- *Si vous avez 3 ou plus en discipline et la clef du secret, allez au [1178](#).*
- *Si vous avez 4 ou plus en discipline, allez au [1234](#).*
- *Si vous avez 3 ou moins en discipline, allez au [1244](#).*

1207

- *Marie aura des souvenirs affreux du labyrinthe, sous forme de cauchemars et d'angoisses de viol. Allez au partira au Mexique dans le cadre de recherche ethnologique. Elle étudiera le phénomène des gangs et en rejoindra un. Prise au jeu, et en se faisant passer pour un homme, elle montera les échelons jusqu'à se faire démasquer par un gang rival. On retrouvera son corps nu, violé et tailladé, dans une décharge publique.*

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1208

Heu, ils me regardent d'un drôle d'air, style, qui c'est ce fou, pardon, on a pas bien entendu, tu veux garder notre pognon pour toi toute seule ? Je vois qu'il y a méprise.

- *Non non, les gars, pas du tout. Avec l'argent, on pourra s'acheter de meilleures armes, améliorer le bateau, se payer des terres, tout ça quoi, rappelez-vous, l'Empire Pirate, il faut de l'argent. Allez au [1217](#).*
- *Hum, excusez-moi, vous avez raison, c'est une mauvaise idée, nous on ne paye pas, on vole, où avais-je la tête. Bon, direction Saint-Domingue pour fêter ça et revendre la came au gouverneur. Allez au [1245](#).*

1209

Je ne sais pas si vous vous rappelez, mais j'ai été calfat dans une autre vie, et plutôt pas mauvaise. De plus, j'ai assez fréquenté les autres corps de métiers pour à peu près savoir ce que vaut un maître voilier ou charpentier, et ben je peux vous dire, mes artisans sont au top.

Et après petite enquête, Gusse de chez Pete est réputé pour la voilerie, si je veux encore une meilleure équipe, c'est celle-là qu'il faut prendre, pour l'artisanat en tout cas. À bon entendeur, salut.

- *Retournez au [1221](#) et faites votre choix.*

1210

C'est marrant, en peu de temps, ils ont grandi, comme si la perte de Pete leur avait fait soudainement gagner en maturité.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à

comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 2

Combat : 3

Discipline : 2

Ruse : 1

Artisanat : 3

- *Nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1211

Ce ne fut pas aussi simple, les débats continuèrent encore longtemps, s'allier avec d'autres pirates et monter des projets ambitieux les intéressaient, mais... pas tout de suite, d'abord, une petite saison de pillage dans les règles simples, mais efficaces de l'art du pirate les tentait plus.

— Allez, chiens des mers ! Pillons ! Volons ! Que notre épée et notre bateau soient la corne d'abondance de nos esprits assoiffés !

— Ouais !!

- *C'est parti pour le pillage. Mouais, je me demande si mon équipage ne manque pas d'ambition et me mérite vraiment, nous verrons ça plus tard. Allez au [1126](#).*

1212

Notre salve est entièrement tombée à l'eau, et merde, qui m'a donné ces putains de pirates à la noix !

— Rechargez les pièces ! Pilote ! Foncez sur ce bateau de malheur !

— Bien Capitaine !

— Capitaine ! Une partie des canonnières est occupée à pomper l'eau, sinon nous coulons !

— Démerdez-vous bande d'incapables !

Une terrible explosion retentit, notre tillac est bientôt recouvert de sang, ces enfoirés ont tiré à la mitraille et ont balayé les hommes sur le pont, c'est dégueulasse !

— Ensablez le tillac ! Sinon nous allons glisser sur le sang ! Et que ces putains de canons tirent nom de Dieu !!

— Il faut nous rendre Capitaine, nous allons au massacre !

— Nous rendre ? Vous rêvez !!

La seconde bordée de canons adverses tire, tout le bâtiment tremble, notre mat s'écroule dans un craquement terrible, la vigie s'écrase sur de pauvres pirates tentant d'ensabler le tillac.

— Capitaine, une seconde voie d'eau !!

Et merde, j'ai eu le temps de rien faire, ça devait pas se passer comme ça, merde, merde et merde !

- *Hissez le pavillon blanc, nous nous rendons ! Allez au [1205](#).*
- *Nous allons mourir avec dignité, faites foncer le bateau sur ces maudits français et faisons exploser la Sainte-Barbe, la réserve de poudre !! Allez au [1167](#).*

1213

— Pourquoi nous traînons-nous comme des limaces ?

— Les charpentiers n'arrivent pas à boucher correctement le trou.

— Et toi pilote de malheur, on vire ou merde ?

— Hé, on vire, je fais ce que je peux.

Une seconde salve du bateau ennemi perce à nouveau notre bâtiment, mais cette fois, trop haut pour faire une voie d'eau.

— Et nous, quand est-ce que nous tirons ? À la St Glinglin !!

En réponse, alors que notre bateau a enfin fait demi-tour, nos canons tirent.

C'est pas trop tôt !

- *Si votre score de combat est de 4 ou plus et que votre score d'artisanat est de 2 ou plus aller au [1168](#)*
- *Sinon, allez au [1177](#).*

1214

— Capitaine, c'est bon ! La voie d'eau a été réparée ! C'est pas du grand art, mais ça devrait tenir.

— Bravo, pilote, continuez la manœuvre.

- *Je regarde à la lunette ce qu'il se passe chez l'ennemi, une impression de coups de pied dans la fourmilière, parfait, hé, mais ce bateau bouge trop, qu'est-ce*

qu'ils font ces cons ? Tu vas voir ce que je vais leur mettre dans la gueule ! Allez au [1233](#).

1215

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie partira au Mexique dans le cadre de recherches ethnologiques. Elle étudiera le phénomène des gangs et en rejoindra un. Prise au jeu, elle montera les échelons jusqu'à se faire tuer par un caïd jaloux.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1216

Nos sabords tombent brutalement et tirent leur salve de morts. Hé, pas mal mes chiens de l'enfer, notre salve est tombée en plein sur leur tillac, hé, hé, bonjour la panique, voilà les pirates !

— Préparez la seconde salve ! Pilote ! Droit devant !

Le hurlement de mes hommes nous transporte dans une joie mystique et salutaire, la joie de la guerre !!! Malheureusement, ces salops étaient aussi prêts à tirer, leur salve nous touche, notre bâtiment tremble.

— Capitaine ! Voie d'eau dans la coque !

— Pompez, bande de Shadocks, et faites tirer une nouvelle de putain de salve sur ces maudits Français !

— Bien Capitaine !

L'odeur de poudre se répand sur le tillac.

— Prêt à tirer !

- *Maintenant, feu !!! Allez au [1175](#).*

1217

- *Bon, je crois que je les ai convaincus, ils n'ont rien dit et ont continué comme si rien ne s'était passé. Ce sont de bons bougres finalement, ils verront plus tard que j'avais raison. Allez au [1234](#).*

1218

Bon, ça n'a pas été sans mal. Comme pour tout, peu de gens aiment que vous leur expliquiez qu'ils font mal et que s'ils vous écoutent, ils feront mieux, surtout des pirates.

Parce que force est de constater que nos exercices casse-couilles montent le niveau général de notre navigation, et cela rapidement. Les manœuvres gagnent en souplesses, les marins comprennent mieux les directives, seuls les gabiers ont fait les blasés, mais bon...

En tout cas, Baptiste et Pied Tordu, une fois de plus, m'ont bien secondée sur ce coup-là.

Perdez un point à votre score de navigation.

En même temps, ça râle derrière mon dos, je le sens, y vont pas m'en faire un plat tout de même ?

Non, je pense pas quand même, ils voient bien que c'est mieux comme ça. D'ailleurs, c'est bien simple, ça me donne envie de changer plein de trucs pour booster mon équipage.

J'étais en train de réfléchir à comment transformer mon tacot en Rolls, quand la vigie me réveilla de mon rêve de gloire.

- *Capitaine ! Bateau à l'horizon ! Allez au [1248](#).*

1219

— Ha ben toi alors, celui ou celle qui a ton cœur, j'espère qu'il le mérite.

- *Elle part en dodelinant se faire attraper par un autre matelot. Ben, elle est pas farouche... L'ambiance devient excitée et alcoolisée au plus haut point, ceux qui ne dorment pas dans leur vomi tirent en l'air toutes leurs munitions. Je bois un dernier coup et vais me coucher. La petite Anne ne reviendra plus à la charge. Allez au [1228](#).*

1220

C'est marrant, en peu de temps, ils ont grandi, comme si la perte de Pete leur avait fait soudainement gagner en maturité.

De nouvelles règles sont ajoutées à partir d'ici. Je vais vous donner les caractéristiques de votre équipage. Marquez-les sur un papier et gardez-les à vue.

Dans les chapitres suivants, il vous sera demandé d'aller dans certains chapitres selon les scores de votre équipage. Vous pourrez, selon vos actions, gagner ou perdre

des points dans les caractéristiques, notez les changements en sachant que les scores peuvent monter au-dessus de 4 et descendre en dessous de 0. Ne cherchez pas trop à comprendre comment ça marche, cherchez plutôt à être un bon Capitaine, bonne chance.

Navigation : 3

Combat : 2

Discipline : 2

Ruse : 2

Artisanat : 2

- Bon, en tout cas, je n'ai pas réussi à me débarrasser du Cureton et de sa clique. Nous faisons notre première chasse partie pour décider des actions à venir. Allez au [1250](#).*

1221

Yop là, me voilà enfin Capitaine pirate. Je sors dehors et ressens le vent comme jamais, vous le sentez vous aussi ? C'est le vent de l'aventure. Je ne sais pas combien de femmes ont réussi à être Capitaine, mais en tous cas, je me dis bravo. Un sentiment de fierté gonfle ma poitrine, me voilà prête.

Si vous avez la clef du goudron, enclenchez-la.

Bon, en même temps, je suis le Capitaine certes, mais d'un équipage aux deux tiers décimés, il faut que j'engage. Après petite enquête, j'ai deux solutions, soit je débauche l'ancien équipage de Pete, qui a bel et bien disparu, soit je peux récupérer des nouveaux venus de l'Étoile Royale, les membres du bateau militaire français venu de Bretagne.

Je pesais les pour et les contre de chaque équipe, et me rendait compte que, comme bien souvent, il y avait des pour et des contre de chaque côté.

- Je récupère les anciens membres de l'équipage de Pete. Allez au [1202](#).*
- Je demande à des anciens de l'Étoile Royale de me rejoindre. Allez au [1159](#).*

1222

Et ben, ça les laisse un peu dubitatifs, mais mon programme passe le vote, on va dire que c'est la chance des débutants. Notre première mission est d'aller à Saint-Domingue créer des relations avec le gouverneur, nous levons l'ancre.

Sur le chemin, nous pillons tout de même quelques bateaux, pour ne pas perdre la main et pour arriver avec de la came à vendre à Saint-Domingue. Nous récupérons une cargaison de maïs, merdique, mais aussi un petit stock de poudre d'or, très bien.

L'équipage est ravi et trouve que le début de mon plan se passe bien, de la poudre d'or, ça c'est le début de quelque chose, mais je ne perds pas de vue mon plan, et je pense que nous devrions faire un trésor de guerre.

- *Je propose à l'équipage de ne pas tout partager, mais de faire un pot commun pour investir plus tard. Allez au [1208](#).*
- *Je pense qu'il est un peu trop tôt pour faire comprendre à ces âmes simples qu'on ne dilapide pas tout de suite le grisbi. Nous partageons la poudre comme expliqué dans la chasse partie et je contacte le gouverneur pour vendre le maïs. Allez au [1245](#).*

1223

Hé hé, oui Capitaine.

- *Si vous avez 1 ou moins en ruse, allez au [1255](#).*
- *Sinon, allez au [1263](#).*

1224

Déchaînées par ma hargne, nos pièces de douze crachent leurs boulets de fureurs, mais malheureusement, tous tombent à côté. Ces salops d'en face font tomber leurs sabords, et nous répondent immédiatement, le vaisseau tremble.

— Capitaine ! Un de leur boulet a défoncé la coque ! Voie d'eau !

— Actionnez la pompe et préparez la seconde salve !!

Pendant quelques minutes, l'odeur de poudre remonte sur le navire, enfin l'odeur de la poudre, je suis exaltée.

— Prêt à retirer.

- *Feu !! Allez au [1212](#).*

1225

Bon, en même temps, c'est pas avec ça que je ferais un équipage top du top, mais qu'est-ce que vous préférez ? Un équipage moyen qui vous garde comme Capitaine, ou un super équipage qui vous laisse en pleine mer sur une chaloupe ?

Dieu me dira si je fais les bons choix.

Nous ne faisons pas de grandes choses, mais nous faisons notre petit job avec application, de vrais petits artisans quoi.

Bon, nous finissons par avoir pas mal d'argent, et pas mal de marchandises à écouler (nous avons une grosse réserve de fer, je sais, il y a plus simple à refourguer, mais on choisit pas). Nous décidons d'aller à Saint-Domingue, l'équipage est ravi, des bars, des putes... Mon Dieu, les hommes, il ne leur faut pas grand-chose finalement, bon, ce sont des pirates en même temps.

- *Nous mouillons enfin à Saint-Domingue, les hommes se font beaux (c'est-à-dire qu'ils se lavent), et nous voilà partis en goguette. Allez au [1235](#).*

1226

Le bateau se met à virer de bord, trop lentement à mon goût, nous fuyons. Ils nous ordonnent par signaux de nous arrêter. Nous les ignorons royalement, mais nous allons trop lentement.

— Préparez les canons de fuite !

— Bien Capitaine !

Puis, ils mettent carrément le fanion qui indique que c'est bel et bien l'armée française, tout cela était bel et bien un piège.

Ignorant toujours leur avertissement, nous continuons la manœuvre et enfin nous leur tournons le dos, mais ces fils de putes tirent une salve de canons, les traîtres ! Notre bateau tremble.

— Capitaine, ils nous ont touchés à la coque ! Voie d'eau !

— Eh bien dites au charpentier de s'occuper de ça, sortez la pompe ! Et ces canons de fuite, ils sont prêts ?

- *J'ai l'impression que le bateau se traîne, putain, j'ai quoi comme équipage !? Allez au [1213](#).*

1227

Elle se penche vers moi et fait peser ses seins sur mon épaule, puis me chuchote d'une haleine remplie de rhum :

— Dis donc marin, t'es fidèle à ton matelot toi, moi je saurais te redonner goût aux femmes, crois-moi, pis t'en fais pas pour John, il est pas jaloux, au contraire, il est partageur, c't'un pirate, un vrai, viens donc avec moi un peu plus loin, tu me plais.

Hum...

- *Bon, pourquoi pas, mais tu vas avoir une surprise. Allez au [1259](#).*
- *C'est pas qu'tu me plais pas, t'es un vrai trésor, mais j'suis fidèle, plus fidèle tu meurs, j'ai dans mon cœur un p'tit quelque chose qui fait que je veux pas aller voir ailleurs, mais merci, en d'autres occasions, j't'aurais fais valser toute la nuit. Allez au [1219](#).*

1228

Le petit matin, le cri des perroquets, le soleil doucereux, les odeurs de cannelle et le bruit des vagues, soudain, ce paradis m'emplit l'âme, tout est si beau. Quand je pense que dans quelques siècles tout cela sera envahi d'hôtels, de béton, de voitures, de dollars et de touristes, mais là, hein... pour une douche chaude, c'est raté, mais pour le reste, chapeau l'artiste...

Bon, c'est pas tout, mais peu à peu tout le monde décuite, on passe la journée à se remettre. Les deux équipages s'apprivoisent, à peine une bagarre pour une histoire de carte. On se met facilement d'accord sur la chasse partie, et il est décidé de mettre les voiles vers Panama. Nous nous approchons de décembre et de nombreux galions espagnols remplis d'or et d'argent vont partir pour l'Espagne, et c'est là que nous interviendrons.

Les deux bateaux lèvent l'ancre, c'est exaltant. C'est marrant, juste deux bateaux et on a l'impression que rien ne peut nous arriver.

Le voyage est tout de même à deux semaines de voyage, le bateau de John, plus rapide que le nôtre, est régulièrement obligé de freiner sa course pour nous attendre. Parfois, nous mettons nos deux bateaux côte à côte pour un petit apéro des familles, et ma fois, tout cela se passe dans une relative bonne ambiance.

Un jour, John me montre une petite île sur la carte, juste avant la zone espagnole et qui, selon lui, devrait nous servir de base de repli, puis il m'explique que ses hommes en ont marre de nous attendre, et qu'il nous donnait rendez-vous dans une semaine sur cette île. J'acquiesçais, un peu humiliée. En quelques heures, ils avaient disparu de l'horizon.

Un peu énervée par notre retard systématique, je demandais à Pied Tordu et à Baptiste de voir comment améliorer notre navigation. Rapidement, ils m'expliquèrent que nos hommes avaient quelques mauvaises habitudes et manquaient d'efficacité dans certaines manœuvres, rien de dramatique.

De toute façon, le bateau de John est techniquement plus rapide, mais, avec quelques consignes et un peu d'entraînement, on pouvait améliorer ça.

- *Je décidais de faire chier un peu le matelot et de le pousser au cul pour qu'il s'améliore. Allez au [1218](#).*
- *Je ne veux pas brusquer mon équipage et risquer de me le mettre sur le dos, on ne sera pas au top et puis c'est tout. Allez au **1239**.*

1229

— Capitaine ! La voie d'eau n'arrive pas à être maîtrisée ! Si les canonnières ne pompent pas, nous coulons !

— Qui m'a donné de tels charpentiers de merde ! Si nous survivons, je lui arrache la gorge de mes propres dents !

Putain, tout allait bien, et une simple voie d'eau me fout tout en l'air. Nous n'avancions plus, nous ne tirons plus, quant à en face, ces salops en profitent pour se réorganiser.

Une terrible explosion retentit, notre tillac est bientôt recouvert de sang, ces enfoirés ont tiré à la mitraille et ont balayé mes hommes sur le pont, c'est dégueulasse, merde, ça chie.

— Ensablez le tillac ! Sinon nous allons glisser sur le sang ! Et que ces putains de canons tirent ! Nom de Dieu !!

— Il faut nous rendre Capitaine ! Nous allons au massacre !

— Nous rendre ?! Vous rêvez !!

La seconde bordée de canons adverses tire, tout le bâtiment tremble, notre mat s'écroule dans un craquement terrible, la vigie s'écrase sur de pauvres pirates tentant d'ensabler le tillac.

— Capitaine ! Une seconde voie d'eau !!

Et merde, j'ai eu le temps de rien faire, ça devait pas se passer comme ça, merde, merde et merde ! C'était bien parti pourtant.

- *Hissez le pavillon blanc, nous nous rendons ! Allez au [1205](#).*
- *Nous allons mourir avec dignité ! Faites foncer le bateau sur ces maudits français et faisons exploser la Sainte Barbe !! Allez au [1167](#).*

1230

— Tu peux pas m’empêcher de venir si je veux.

— Ouais, ben essaie. On verra si t’arrives à venir si je ne veux pas.

— Je te préviens, si tu ne me prends pas, je dis à tout le monde que tu es une femme !

— Si tu fais ça, je t’arrache les couilles.

Je sors un petit couteau bien tranchant et lui pose sur les parties, prête à le trancher.

— C’est bon, lâche-moi ! J’irais pas sur ton bateau de merde.

— C’est ça, tire-toi, je ne veux plus te voir.

Il s’est tiré et je ne l’ai jamais plus revu.

J’appris plus tard qu’il mourut dans un abordage, bon débarras.

- *Par contre, je ne sais pas ce qu’il a bavé à mon nouvel équipage avant de mourir, mais j’ai l’impression qu’on me regarde bizarre. Marie perd la clef du chien et gagne la clef du secret. L’équipage de Marie gagne un point en discipline.*
- Retournez au [1250](#).

1231

- *Si votre score de navigation est de 1 ou moins et que votre score d’artisanat est de 2 ou plus, allez au [1241](#).*
- *Sinon, allez au [1213](#).*

1232

Nos sabords tombent brutalement et tirent leur salve de morts. Hé, pas mal mes chiens de l’enfer, notre salve est tombée sur leur tillac et leurs rangées de canons. Hé hé, bonjour la panique, voilà les pirates !

— Préparez la seconde salve ! Pilote ! Droit devant !

Le hurlement de mes hommes nous transporte dans une joie mystique et salubre, la joie de la guerre !

Malheureusement, ces salops étaient aussi prêts à tirer. Leur salve retentit, mais... ne nous touche pas. Les cons, ils sont foutus.

— Capitaine ! Seconde salve prête !

— Attendez un peu, nous nous approchons... Tirez !!

- *Notre seconde salve est un chef-d'œuvre, nous les démâtons et finissons de détruire leurs deux rangées de canons. L'équipage hurle de bonheur ! Allez au [1233](#).*

1233

— Capitaine ! Ils tentent de fuir !

— Chargez les canons avec de la mitraille ! Pilote ! Droit devant ! Marins ! Prêts à l'abordage !

Leur bateau change de bord avec lenteur et difficulté. Nous voyons ces pauvres soldats français tenter d'installer des filets pour empêcher l'abordage, les pauvres !!

— Mitrailles ! Feux !

La mitraille est composée de sacs de toile remplis de balles de mousquet, ils se déchirent dans le tir et « mitraillent » l'adversaire, le résultat n'est pas beau à voir.

Apparemment, le bateau adverse n'a plus de défense, je vois même des soldats se jeter à l'eau. Enfin, nous arrivons coque à coque.

— À l'abordage !!

Mes hommes se ruent sur le tillac adverse comme des poux assoiffés de sang, les moucheurs du haut de nos mats, tireurs d'élite, visent tout ce qui peut ressembler à un commandant adverse, leur pont est un lac de sang sur lequel plusieurs de mes hommes se cassent le gueule.

Les soldats adverses se défendent un peu, tuent ou blessent quelques-uns de mes hommes, puis se rendent à l'évidence, et à mes hommes.

Je rentre sur le bateau ennemi, fière comme une gagnante au loto. Mes hommes me laissent passer, respectueux.

— Où est le Capitaine ?

— Il est mort.

— Et les officiers ?

— Les voilà.

— Pendez-les !

Dans le métier de pirate, l'usage veut que toute résistance armée soit vouée au massacre, si possible des autres.

Nous trouvons deux ecclésiastiques, mes hommes veulent organiser une joute à dos de moine. Je ne veux pas leur empêcher cette joie simple. Ils montent sur leurs dos et organisent des courses en leur fouettant le postérieur. Tout le monde rit bien, enfin tout le monde, je me comprends.

Je me fais emmener les cartes et les missives officielles, mon pilote récupère les cartes et les instruments de mesure. Je comprends maintenant que l'armée nous chasse officiellement, ce qui est une nouveauté, le boulot va devenir moins aisé.

Nous récupérerons aussi un peu d'or et surtout, des canons de dix-huit, de belles pièces. Il y aura un peu de travail pour les installer, mais nous allons gagner en force de frappe. En parlant de charpentier, je remercie les artisans adverses. Enfin, ceux que j'estime capables et qui veulent bien nous rejoindre. De toute façon, c'est ça ou la mort, ils sont raisonnables.

Une fois fait ce que nous devons faire, nous mettons les survivants dans des chaloupes et faisons exploser leur bâtiment. Nos canonnières s'entraîneront avec leurs nouvelles pièces sur les fuyards. Ils en auront trois sur quatre, beau score.

Nous repartons, galvanisés par notre bon coup.

L'équipage de Marie gagne un point de combat, et perd un point de discipline. Si votre score d'artisan est de 2 ou inférieur, il passe à 3.

- *Je décide de fêter notre première prise. Nous débarquons sur une île et faisons une grosse fête. Allez au [1176](#).*
- *Nous ferons une fête plus tard. À la place, je propose à l'équipage de réfléchir à des ruses pour arraisonner les bateaux plus facilement et avec moins de risques. Allez au [1252](#).*

1234

Plus tard dans la journée, je trouvais l'équipage morose, ça m'est tombé dessus sans que je m'y attende. Loarn vint me voir.

— Capitaine, nous devons réunir la chasse partie.

— Pourquoi ?

— Beaucoup pensent ici que vous n'êtes pas un Capitaine compétent, nous allons voter.

— Quoi ?

— C'est comme ça !

— Sale traître !

— Je ne fais que mon travail.

La chasse partie fut convoquée. On me reprocha, en substance, de ne pas avoir saisi l'essence de ce que devait être un chef pirate, les gros cons.

Le résultat fut sans appel et quasi unanime. Ils me laissaient sur une petite île déserte avec un fusil, de la poudre et quelques balles. Aucun de mes « amis » ne me défendit ni ne voulut m'accompagner, les salops.

Je ne disais rien, mais n'en pensais pas moins.

Quelques pirates insistèrent pour m'accompagner sur l'île.

Une fois sur place, l'un d'eux voulut me montrer un point d'eau. Je le suivais un peu dans la jungle. Là, ses amis et lui m'égorgèrent.

— Tu vois petit salop que j'ai réussi à avoir ta peau !

— Connard.

- *Je ne me savais pas autant haïe comme Capitaine, et merde... Allez au [1215](#).*

1235

Ha, le bonheur de prendre un bain chaud, d'être dans une bonne auberge, de manger autre chose que du poisson et des tortues, le bonheur d'avoir une intimité. Je me suis même acheté une robe.

Bon Dieu, et puis le pognon coule à flots...

Nous avons bien négocié nos marchandises et nous sommes riches, oui, riches, je m'achète de somptueux habits, encore.

Je commence à avoir une vraie réputation de pirate. On ne me reconnaît pas partout, mais parfois, dans les auberges, j'entends parler de mes aventures, déformées bien sûr, mais c'est drôle.

Ici, il n'y a pas de télé, alors les gens parlent et transforment la réalité en épopée.

J'ai pris une auberge loin de mes hommes, ça me fait du bien de ne pas les voir un moment, nous avons rendez-vous dans une semaine.

Et un jour, j'ose descendre en femme dans le quartier des artisans. J'ai l'impression de ne pas me reconnaître, d'être un imposteur. Avec ma robe hors de prix, on me prend pour une bourgeoise, et je surprends de beaux officiers ou des nobles bien mis chuchoter à mon passage.

J'étais donc là à me promener avec une robe bleu ciel, qui mettait vraiment en valeur mon visage bronzé par la vie en plein air (hum, les vraies bourgeoises sont pâles, très pâles en fait), quand j'entends :

— Au voleur, arrêtez-le !

Je vois courir vers moi un homme, mi-aventurier, mi-indigène. Malgré son pantalon et sa chemise, c'est un Indien, pas de doute. Hé, mais c'est même un Caraïbe, avec sa coupe en palmier et son os dans le nez, il saigne, pourchassé par des soldats.

— Ne le laissez pas s'enfuir !

L'indigène s'écroule dans mes bras.

— Tiens Mamisa, tiens, c'est pour toi, le grand oiseau m'a dit c'est pour elle, tiens.

Il me donne quelque chose dans la main et repart en courant, laissant sur ma robe une grande trace de sang.

Un soldat tire, il tombe à terre, fauché.

Je pars le plus rapidement possible.

Un peu plus loin, je regarde ce qu'il m'a donné, un parchemin, un parchemin avec un texte et une carte. Une île avec une croix. Mon Dieu, une carte au trésor ?

Le texte est en français. « Pyio, je t'en supplie, voilà le plan qui mène à la vieille sorcière du mont Potoya, elle a le bout manquant du grand disque sacré. Va le chercher, elle te dira comment réparer le grand cercle. Fais-le vite, tout notre peuple est en danger. Si nous voulons retrouver notre terre, seul le grand disque pourra nous y ramener. Puisse le grand oiseau veiller sur tes pas et te mener à l'Île aux Plages d'Or. »

Soudain, la phrase « Si nous voulons retrouver notre terre, seul le grand disque pourra nous y ramener » tourne dans ma tête.

Tous mes souvenirs d'avant le labyrinthe me reviennent, ma mère, mon père, mes amis. Une envie de pleurer et la nostalgie me saisissent. Comment ai-je pu les oublier ? « Si nous voulons retrouver notre terre, seul le grand disque pourra nous y ramener ». Je regarde la carte, elle est très précise, mon pilote devrait pouvoir trouver à quoi ça correspond.

Je dois trouver ce disque sacré, cela ne fait aucun doute.

Une semaine plus tard, j'ai rendez-vous avec mon ramassis de brigands à l'auberge de « La Poupe au Vent ». Quand j'arrive, une bonne moitié est déjà là à manger des omelettes au lard et à boire du vin français.

— Mes amis, il faut repartir, regardez ce que j'ai là.

Je pose la carte sur la table devant des yeux étonnés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une carte.

— Y'a quoi marqué dessus ?

— Chais pas, je sais pas lire.

— Capitaine, c'est quoi ce truc ?

Je me rends compte qu'il n'y en a pas un qui sait lire, bonjour le niveau, je leur lis.

— Ce truc, c'est une incroyable aventure, les gars !

— L'Île aux Plages d'Or, j'en ai entendu parler, y paraît que c'est une île où le sable est fait de paillette d'or.

— Mouais, j'en ai entendu parler aussi.

— Mais personne ne l’a jamais trouvée.

— Chut, les murs ont des oreilles. Capitaine, si cette carte mène à la plage d’or, on y va, sûr.

— Faites voir la carte, Cap, c’est marqué où, plage d’or ?

— Là.

Il lit à côté de là où je lui ai montré et répète laborieusement, comme s’il apprenait à lire, pla-ge do-re, tout en me jetant des coups d’œil.

— Mouais, c’est vrai, c’est bien marqué.

— Pilote, faut que tu nous trouves où est cette île.

— Je vais faire des recherches.

Repartons au bateau.

Deux jours plus tard, nous étions prêts, nous avons des vivres et de la poudre à profusion, et le pilote avait repéré l’île sur une carte.

Pour lui pas de doute, c’était à Saint-Vincent, l’île voisine de la Crique du Diable. La carte indiquait le sommet de ce qui paraissait être une montagne à l’ouest de l’île.

— Ça, Capitaine, c’est en plein territoire cannibal. J’espère qu’ils sont toujours en paix avec les pirates et les Français. Quant aux Plages d’Or, j’ai un doute.

— Ne t’en fais, tout va bien se passer.

— Si vous le dîtes, Capitaine.

- *Nous quittons Saint-Domingue, le vent de l’aventure, une fois de plus, gonflant nos voiles. Allez au [1275](#).*

1236

Vous connaissez la Destreza ? Non ? Normal, l’art de l’escrime est passé un peu de mode, mais au début du dix-huitième siècle, c’est très très fashion. Tous les nobles en font, les bourgeois s’y essaient pour se faire mousser, et pour tout combattant qui se respecte, c’est un plus indéniable, tout un art qui fait la différence sur le champ de bataille.

En ce moment, le must du must est l’escrime française, mais du coup, beaucoup de monde la maîtrise peu ou prou, ce qui fait qu’il faut être un cadon pour surprendre son adversaire, elle est basée sur l’avance et le recul.

Toute la subtilité de l’escrime espagnole, est qu’elle est basée sur le cercle, on ne pare pas en reculant ou en avançant, mais en tournant, ce qui peut totalement décontenancer l’adversaire classique. Je ne vais pas vous faire un cours là-dessus, mais c’est assez formidable.

Ce qui l'est un peu moins, c'est que notre professeur, Diego, ne peut pas s'empêcher de nous faire de longs cours théoriques avant de passer à la pratique, et quand on sait que l'escrime espagnole est basée sur la philosophie et la géométrie (les références à la Grèce antique sont légion), parfois, voire souvent, les pirates me regardent et me font sentir que ça les gonfle, mais nous faisons de vrais progrès, comme les canonniers d'ailleurs, qui créent des cibles flottantes et passent de longues heures à s'entraîner.

Votre équipage gagne un point en combat.

- *Si vous avez 2 ou plus en discipline et la clef du secret, allez au **1178**.*
- *Si vous avez 3 ou plus en discipline, allez au [1234](#).*
- *Si vous avez 2 ou moins en discipline, allez au [1244](#).*

1237

Le lendemain matin, je convoquais le ramassis de poivrots que nous étions. Tout le monde avait très très mal à la tête. Soudain, je me disais que si on nous attaquait un lendemain de cuite, nous serions misérables. Mais personne ne songea à nous attaquer ce matin-là.

— Bon, les gars, j'ai réussi à revendre le maïs. De plus, j'ai pris contact avec un autre pirate, John Rackham, un bon gars. Je vais aller le revoir cet après-midi pour que nous travaillions ensemble. Bien sûr, nous nous rencontrerons tous et vous voterez, mais je pense qu'il vous plaira. Nous avons déjà plein de bonnes idées... Allez, rompez.

Et je courrais vomir au bastringue. Putain, le rhum, c'est quand même très très traître...

Faisant un effort hallucinant, nous allons, Pied Tordu, Baptiste et moi, sur le bateau de Rackham. À notre grand contentement, nous apprenons qu'il est malade et que le rendez-vous est repoussé au lendemain. Nous retournons nous reposer sur le bateau après avoir dévalisé une auberge.

Le lendemain, nous retournons sur le bateau. John avait mis les petits plats dans les grands, il avait prévu une sorte de brunch arrosé de punch. Cette fois, je n'abusais pas. Elle apparut comme un ange.

Contrairement à moi, ses habits d'homme ne faisaient pas illusion, elle avait des seins de bombasses, un visage poupin et une grâce arrogante. Anne Bonny, du haut de ses dix-sept ans, vint nous saluer.

— Voilà ma petite femme ! Anne, je te présente Florent et ses amis, nous allons sûrement travailler ensemble.

— Ha ben, ils m'ont l'air sympas tes nouveaux potes, moi ils me plaisent !

Alors que nous discutons de nos plans, je sentais le regard perçant d'Anne dans mon dos. Je connais assez la psychologie féminine pour savoir que le jeune et beau Florent ne la laissait pas insensible.

Alors que son mari nous proposait de faire une chasse partie pour officialiser notre alliance, elle me passa la main dans le dos.

Bon Dieu, elle me regarde d'un air bête, elle tombe amoureuse de moi ou quoi...

La chasse partie se passa bien, les deux équipages voulaient bien tenter l'aventure. L'idée était de se faire un galion espagnol rempli d'or. Un projet ambitieux où nous n'étions pas trop de deux bateaux.

Ce projet mit toute l'assemblée de bonne humeur et une fête fut décidée pour sceller l'alliance.

Nous attrapâmes quelques chèvres à faire rôtir, nos Coqs firent un concours de cuisine, et nous descendions les sacro-saints tonneaux de rhum et de punch.

L'équipage de John avait un petit orchestre qui se mit à faire des sarabandes pas dégeux, quelques hommes se dirent qu'ils auraient dû emmener des putes, mais on ne peut pas penser à tout.

Tout mon équipage lorgnait sur Anne. Elle avait un je-ne-sais-quoi qui ne pouvait pas laisser insensible. Elle s'approcha de moi et me proposa une danse. À ses manières équivoques, je croyais savoir que cette invite à la danse en cachait une autre, hum...
Que faire ?

- *Je refuse le plus poliment possible, prétextant un soudain et douloureux mal de jambe. Allez au [1227](#).*
- *Hé, si ton mari n'en prend pas ombrage, pourquoi pas. Allez au **1261**.*

1238

Mon plan machiavélique fonctionne, elle s'écroule dans mes bras en bavant. Mon Dieu, l'alcool, quel fléau. Je l'emmène dans un coin, vais boire un dernier verre, tire quelques coups de mousquet en l'air pour participer à l'allégresse générale, enjambe quelques poivrots dormant dans leur vomi et vais enfin me coucher...

- *Je rêverais toute la nuit que je fais l'amour avec la petite Anne. Je me lève un peu honteuse de mes phantasmes. En tout cas, elle ne reviendra pas à la charge. Allez au [1228](#).*

1239

- *Bon ben du coup, bonne ambiance, ça navigue gentiment, suffisamment pour occuper tout le monde, y'a à boire, tout le monde est excité à l'idée de se faire un galion espagnol, ça impose le respect. C'est marrant, on dirait presque qu'ils ont le tract. Allez au perd un point de discipline..*

On était en train de manger quand la vigie nous coupa l'appétit.

- *Capitaine ! Bateau à l'horizon ! Allez au [1248](#).*

1240

- *Si votre score de navigation est de 2 ou moins, allez au [1251](#).*
- *Sinon, allez au [1226](#).*

1241

— Les charpentiers ont réussi à boucher le trou !

— Offrez-leur à boire de ma part !

— Ils nous suivent !

— Nous sommes plus légers, nous devrions les semer !

— Attention ! Ils tirent !

— Laissez-les gaspiller leur poudre ! Regardez, tout tombe à l'eau !

Quelques heures après, nous étions hors de portée.

— Je crois qu'on a échappé à un beau combat.

— Je crois surtout qu'on a échappé à une belle mort. Ils étaient deux fois plus forts que nous, ne serait-ce qu'en canons.

— Si vous le dites, Capitaine.

— Je le dis.

Si vous avez la clef de la dent, enclenchez-la, sinon :

L'équipage n'a pas vu d'un bon œil notre fuite, mais Dieu merci, nous arrivons à faire une belle prise les jours suivants. Nous avons arraisonné un bateau espagnol, rare dans ces régions, avec beaucoup de marchandises, une quantité non négligeable de rhum, mais aussi un coffre d'or que le Capitaine n'avait pas réussi à bien cacher. Nous l'avons pendu pour la peine et avons laissé repartir l'équipage.

- *Je décide de fêter notre première prise. Nous débarquons sur une île et faisons une grosse fête. Allez au [1176](#).*

- *Nous ferons une fête plus tard, quand nous aurons une bonne raison de fêter quoi que ce soit. À la place, je propose à l'équipage de réfléchir à des ruses pour arraisonner les bateaux plus facilement, et avec moins de risques. Allez au [1252](#).*

1242

— Madame, que dites-vous ? Vous êtes perdue et finirez certainement pendue. À la bonne heure, je ne crains pas la mort.

Mon procès s'est bien passé, je les ai humiliés, j'ai hurlé aux juges ma haine du système, leur hypocrisie absolue.

— La justice est toujours du côté des puissants et de la guerre, et mon procès est une mascarade !

Les journaux, car je suis une star, m'ont surnommé Marie la Rouge, ce qui se transformera en Mary Red, puis Read pour ces satanés Anglais. Je deviendrais une légende.

Mais pour le moment, mon corps est en train de pourrir au-dessus de l'entrée du port dans une cage en fer.

Un mois que je suis morte et qu'ils me laissent là pour l'exemple, paraît-il.

- *Je les emmerde. Allez au [1179](#).*

1243

Nous refaisons deux trois petites prises sans problème, s'essayant à nos nouvelles ruses de Sioux blancs.

- *Soudain, je me dis que nous avons des lacunes en techniques de guerre pure. Entre deux prises, nous nous entraînons, techniques de sabres, un Espagnol nous donne des bases de Destreza, l'art de l'escrime espagnol, et les canonnières s'entraînent au tir. Allez au [1236](#).*
- *Mes hommes sont parfaits. En fait, je ne veux pas les emmerder, pirates et discipline font deux, et paradoxalement, moins je leur impose de discipline, plus ils sont disciplinés, vous voyez. Allez au [1225](#).*

1244

Hé hé, maintenant quand nous nous battons au sabre, on a l'air de vraies girouettes. On a hâte de mettre ça en pratique, mais les tranquilles petites prises que nous faisons par la suite ne nous donnent pas l'occasion de montrer au monde ébahi nos nouveaux talents.

Bon, nous avons pas mal d'argent, et pas mal de marchandise à refourguer, nous décidons d'aller à Saint-Domingue claquer notre pognon et tenter de vendre toutes les marchandises que nous avons pu accumuler (nous avons une grosse réserve de fer, je sais, il y a plus simple à refourguer, mais on choisit pas). L'équipage est ravi, des bars et des putes...

Mon Dieu, les hommes, il ne leur faut pas grand-chose finalement, bon ce sont des pirates en même temps.

- *Nous mouillons enfin à Saint-Domingue. Les hommes se font beaux (c'est-à-dire qu'ils se lavent), et nous voilà partis en goguette. Allez au [1235](#).*

1245

Saint-Domingue, son port cosmopolite, ses tavernes, ses commerces, ses artisans et son gouverneur. Tandis que les hommes vont dilapider leur argent en femmes et en alcool, je pars avec Pied Tordu et Baptiste trouver le gouverneur.

À la sortie de la ville, nous arrivons Rue du bat d'argent, à l'entrée de sa propriété où l'on peut voir des esclaves noirs s'affairer de-ci de-là. Un garde nous demande nos noms et raisons de notre entrevue.

Nous nous présentons comme honnêtes commerçants ayant du maïs et du fer à vendre à des prix défiants toutes concurrences, et puis j'explique que là c'est du maïs et du fer, mais que la prochaine fois, ça peut être autre chose, en lui faisant un petit sourire entendu. De toute façon, avec notre look, pas de risque de se faire prendre pour des commerçants.

Le garde va dans la demeure expliquer tout ça, il fait beau. Il revient et prend garde à gueuler bien fort pour que tout le monde l'entende à la ronde, même s'il n'y a personne :

— Partez d'ici marauds ! Le gouverneur n'a rien à faire avec des gens tels que vous ! Vite ! Partez, où nous vous chassons à coups de mousquet !

On allait s'énerver, quand le même garde nous donne un petit bout de parchemin et nous chuchote à l'oreille :

— Messieurs, on ne vient jamais ici pour ça, allez à cette adresse et ne revenez jamais ici.

Sans faire d'esclandre, nous le saluons et nous voilà partis cahin-cahan chez Maître Durand, Affréteur du Gouverneur et du Bon Roi, Quai Royal.

Au milieu du tumulte du port, nous trouvons l'adresse, c'est un grand entrepôt sur les docks où s'affairent toujours pas mal d'esclaves noirs, mais dans la bonne ambiance.

On nous fait entrer dans une salle d'attente.

Nous attendons là tous les trois jusqu'à ce que sorte du bureau le Maître Durand en question et un animal qu'on dirait vraiment un pirate. Je fredonne « On the sea », l'hymne de reconnaissance pirate, il la fredonne aussi. Immédiatement, nous sommes les meilleurs amis du monde. Il nous demande des nouvelles d'Hornigold, nous lui en donnons.

— Hé, je m'appelle John Rackham, allons boire au verre au perroquet bourré, juste à côté.

— Heu, nous réglons une petite affaire et nous arrivons.

— Méfiez-vous de ce cancrelat, il serait prêt à vous faire payer pour vous débarrasser de vos marchandises.

— Dehors John, tu sais très bien que les temps sont durs.

— C'est sûr ! À tout à l'heure les amis.

Nous rentrons et proposons notre cargaison. Maître Durand nous explique qu'il n'en veut pas, que c'est de plus en plus dangereux de travailler avec les pirates, que les gouvernements français et anglais ont envoyé des bateaux de guerre pour nous chasser, que le temps de la tolérance est terminé, enfin bref, il nous achète le tout par bonté d'âme au cinquième de sa valeur.

Nous le remercions et organisons le déchargement des marchandises.

Ensuite, nous rejoignons ce John Rackham, qui, pour tout vous avouer, est plutôt joli garçon. De plus, il a la classe dans son costume de cuir rouge sang. C'est amusant, car moi aussi, très classieuse, j'avais mis ce jour-là ma veste de cuir rouge, nous y avons vu comme un signe.

Nous nous installâmes à table, commandâmes un pichet de punch, John tenait à nous raconter ses aventures :

— J'étais Quartier-maître chez ce satané fils de chien de Vane, au bord du Trésor des Mers. Un jour, nous voyons un bateau marchand battant pavillon français, nous nous tenions prêts à l'abordage quand cet émasculé de Vane refuse de piller un compatriote, et là, nous les laissons passer, limite si on ne s'arrêtait pas pour faire un baise-main au Capitaine. J'ai vu rouge, et l'équipage aussi, nous ne pouvions décemment pas continuer avec une fiotte pareille comme Capitaine, nous faisons notre petit conseil sans lui et décidons de le laisser sur une île avec un fusil, de la poudre et quelques balles. Voilà ce qu'il faut faire aux Capitaines qui n'ont pas de couilles, hein ?!

— Heu, oui oui.

— L'équipage m'avait à la bonne et ils m'ont élu Capitaine, et toi Florent, comment que t'es devenu chef de ce ramassis de chiens de mers ?

Florent, c'est-à-dire moi, lui expliqua en enjolivant un peu, comment j'étais devenu Capitaine de ce ramassis de chiens de mers.

Je ne sais pas pourquoi, mais Pied Tordu, mon second, avait un petit sourire narquois en permanence, je le soupçonnais de risquer le fou rire à chaque instant. John continua en commandant un second pichet de punch. Il se vantait d'avoir à son bord, sa femme, une redoutable femme pirate du nom d'Anne Bonny.

— C'est la fille de son père, un magistrat de Charleston, et de sa bonne. Elle a fui sa famille très tôt, une vraie garce que cette fille, et belle comme un cœur. Je l'ai rencontrée à Port-au-Prince, avec son mari d'alors, une grosse tapette du nom de Woodes Rogers. Immédiatement, c'est le coup de foudre, vous savez celui des chansons à deux sous, ben là, tout de suite. La nuit même, elle me rejoint dans ma chambre et nous nous jurons un amour éternel. Le lendemain, je propose à son mari de la lui racheter, je voulais que tout ça se fasse dans les mœurs, je ne suis pas non plus qu'une damnée crapule. Son enfoiré de mari, tout pirate qu'il est, va se plaindre au tribunal, et voilà qu'on nous poursuit pour adultère, ma Bonny et moi, pour nous faire tâter du fouet. Nous avons fui, je vois encore la tête du cocu quand nous l'avons salué de notre bateau, le con. Depuis, c'est le grand amour, même s'il a fallu s'adapter avec l'équipage, ils n'ont pas l'habitude d'avoir une femme à bord.

— Et comment faites-vous ?

— Ho, nous avons réglé le problème, ma femme couche avec tout le monde et tout va bien.

— Gulp...

— Serviteur de merde, tu ne vois pas que mon pichet est vide ! Si tu ne me m'en ramènes pas un dans deux secondes, je fous le feu au port ! Hé, si nous passions aux choses sérieuses ?

— Une collaboration ?

— Heu non, enfin oui, c'est une très bonne idée, mais je pensais plutôt à passer du punch au rhum.

— Pourquoi pas.

La conversation continua. Baptiste penchait dangereusement la tête sur la table, Pied Tordu ne quittait plus son sourire niais, et moi, je hurlais plus que je ne parlais. Nous parlions d'alliance, de pillages incroyables, de conquêtes et de nation pirate.

- *Il était enthousiaste, moi aussi, nous nous donnions en spectacle, puis rendez-vous le lendemain, puis, le dieu des pirates et des alcooliques arriva, par miracle, à nous ramener chacun sur nos bateaux... Allez au [1237](#).*

Plus tard dans la journée, je trouvais l'équipage morose. Ça m'est tombé dessus sans que je m'y attende, Loarn vint me voir.

— Capitaine, nous devons réunir la chasse partie.

— Pourquoi ?

— Beaucoup pensent ici que vous n'êtes pas un Capitaine compétent, nous allons voter.

— Quoi ?

— C'est comme ça !

— Sale traître !

— Je ne fais que mon travail.

La chasse partie fut convoquée. Je reconnaissais le Cureton dans le rang des procureurs.

Le fait que notre première opération ne fut pas glorieuse était pour eux de très mauvais augure. Pour la plupart, c'était la première fois qu'ils avaient eu à fuir devant un bâtiment, surtout sans combattre. Pour eux, je n'avais pas de couilles, et ils ne croyaient pas si bien dire.

Le résultat fut sans appel et quasi unanime. Ils me laissaient sur une petite île déserte avec un fusil, de la poudre et quelques balles. Aucun de mes « amis » ne me défendit ni ne voulut m'accompagner, les salops.

Je ne disais rien, mais n'en pensais pas moins.

Le Cureton et sa clique insistèrent pour m'accompagner sur l'île. Le Cureton raconta qu'il connaissait l'île et qu'il voulait me montrer un point d'eau, je les suivais dans la jungle. Là, ses amis et lui m'égorgèrent.

— Tu vois petit salop, que j'ai réussi à avoir ta peau !

- *Connard. Allez au [1215](#).*

— Hé hé, tu vois, qui c'est qui avait raison ?

— C'est toi Capitaine.

Mes marins sont devenus le top du top.

Pas une once de vent n'échappe à nos voiles, nos gabiers, toujours perchés, les ajustent minute par minute, c'est hallucinant. Tous les marins sont ébahis par leur propre prestation, ce n'était pas gagné. Nous nous approchons.

— Tirez un coup de canon, qu'ils voient qu'on est sérieux, et faites-leur signe de se rendre.

— Capitaine, ils montent le drapeau blanc et stoppent leur course.

— Hé hé, prêt à l’abordage !

Le Capitaine adverse a pris un porte-voix et se met à nous baragouiner quelque chose dans son patois ibérique :

— Emmenez-moi Pablo ! Pablo, qu’est-ce qu’il baragouine, cette tranche de paella ?

— Hé, Capitaine, ils disent qu’ils se rendent, mais... qu’est-ce qu’il dit ? Quoi ?!...
Ha, il dit qu’ils ont la peste.

— Quoi, la peste ? Ils se foutent de ma gueule, ils n’ont trouvé rien d’autre pour éviter une branlée.

— En même temps, ils pourraient riposter, ils ont eu le temps de préparer leurs canons.

— Dis-moi plutôt qu’ils n’ont plus de poudre et qu’ils ont trouvé cette connerie pour nous embobiner.

— Mouais.

— Vigie, quelle gueule ils ont ?

— Une sale gueule !

— Une sale gueule d’espagnol ou une sale gueule de pestiféré ?

— Une sale gueule d’espagnol pestiféré, Capitaine !

— Capitaine, ils nous demandent des vivres.

— Ils m’ont pris pour St Bernard ces choryzzos ?

En tout cas, il faut pas les aborder s’ils ont la peste.

- — *Ho et pis merde, balancez leurs quelques tonneaux de vivres et tirons-nous d’ici, ils nous on fait perdre assez de temps comme ça. Allez au [1257](#).*
- *On va pas se faire embobiner par ces joueurs de castagnettes. À l’abordage ! Vous m’entendez ! Allons bouffer de l’espagnol ! Allez au [1272](#).*

1248

— Pilote, rapproche-toi de lui. Là-haut, ça ressemble à quoi ?

— C’t’un tartane, un petit bateau de guerre espagnol, y doivent être paumés.

— Qu’est-ce qu’ils font tout seuls si loin des côtes ?

— On va lui demander Capitaine ? me demande le pilote.

Tout l’équipage est au bastingage. Il faut savoir que l’espagnol est l’ennemi principal dans cette région du monde. Ce sont à la fois les puissants et les riches, bref, ceux qu’il faut se faire.

En même temps, c'est un bateau de guerre, donc, ils risquent de nous répondre à coups de canon.

Capitaine, qu'est-ce qu'on fait ?

- *Montez le drapeau espagnol et le drapeau commerçant, on va les avoir à l'esbroufe. Vous ! Préparez l'abordage, mais discrètement, je ne veux voir aucune arme à vue, compris ? Allez au [1223](#).*
- *Bande de nazes ! On va voir si vous avez compris les leçons ! Battez pavillon pirate et toutes voiles dehors ! On les aura à la course et aux canons !! Allez au [1253](#).*
- *On va pas s'emmerder pour des militaires, qu'est-ce qu'on a à gagner ? Leur solde ? Épargnons notre poudre. Pilote, garde le cap, nous n'irons pas vers eux. Allez au [1262](#).*

1249

Bon ben, on fait pas des miracles. J'ai beau engueuler mon équipage comme du poisson pourri, ça ne fait pas avancer mon bateau plus vite.

— Capitaine, on ne les rejoindra jamais. En tous cas, pas avant une longue poursuite et énormément de chance. Faut y arrêter, vous allez énerver tout le monde si vous vous entêtez.

— Dis donc toi, parle meilleur au Capitaine.

On arrête la poursuite, tant pis. L'équipage me regarde de biais. Je fais celle qui est déçue. J'ai l'impression de ne pas avoir pris la bonne décision et d'être pestiférée. Qu'ils crèvent ! Ils n'ont qu'à changer de Capitaine s'ils ne sont pas contents.

Si vous avez la clef de la dent, enclenchez-la.

J'ai l'impression que le moral du bateau s'est dégonflé comme un soufflé au fromage.

- *Soudain, je me dis que nous avons des lacunes en techniques de guerre pure. Nous nous entraînons aux techniques de sabres, un Espagnol nous donne des bases de Destreza, l'art de l'escrime espagnol, et les canonniers s'entraînent au tir. Nous arriverons un peu en retard au rendez-vous, mais je pense que ça vaut le coup. Allez au [1256](#).*
- *Popopop, faut pas trop faire suer le burnou, sinon le vase y se casse. Tranquilles jusqu'au rendez-vous, et même tiens, ce soir, gros apéro !! Allez au [1270](#).*

1250

Si vous avez la clef du Pied Tordu, du chien ou du matelot, enclenchez-la, sinon :

Hop hop hop, je suis Capitaine !

Je fais sonner la cloche sur le tillac et tout mon équipage se ramène. Maintenant, il faut élire le conseil, le Quartier-maître, et décider ce que nous allons faire.

Après de joyeuses négociations, le conseil est élu.

Nous désignons comme second, Pied Tordu, un vieux pirate qui a combattu durant les guerres de succession d'Espagne.

Baptiste, un ancien mousse devenu gabier (les marins d'élite), sera le bosco, c'est-à-dire le chef d'équipage.

Comme chirurgien, nous prenons un vieil anglais un peu alcoolique, renvoyé de la royale après avoir amputé trop d'hommes inutilement, Sir Edward, mais tout le monde l'appelle Sir.

Notre Coq, le chef de cantine, est hollandais, Peter Sniwe, dit Le Couteau. C'est un cuisinier passable, mais je vais insister pour qu'il s'améliore. La bouffe est le nerf de la guerre, c'est bien connu.

Le pilote s'appelle Philémon, un ancien puisatier.

Le cambusier (celui qui gère et range toutes les marchandises, un gros boulot, comme lui) est espagnol, Pedro.

Et le chef de pièce, l'artiste du canon, est Pablo le Borgne, un métis espagnol indien.

Pour ce qui est du contre-pouvoir, car les pirates aiment le contre-pouvoir, c'est Loarn, un jeune et impudent Breton, qui a la charge de défendre les marins contre le conseil s'il y a lieu.

Les matelotages sont institués, je serais matelot avec le bosco, Baptise. Même comme Capitaine, je n'échappe pas au quart de nuit.

L'équipage boue, il lui faut de l'action. J'aurais aimé rebaptiser le bateau et changer la proue, mais nous ferons ça plus tard.

Tout l'équipage est pendu à mes lèvres, il faut que je leur propose le programme des réjouissances. Autant dire que là, je passe l'oral, mais je me suis préparée...

- *Très chers pirates, nous avons un boulot, et ce boulot se nomme le pillage ! Quadrillons les Caraïbes et pillons tout ce qui nous tombe à portée de main, sans réfléchir. La simplicité est mère d'abondance, j'ai dit !!! Allez au [1126](#).*
- *Très chers pirates, fini le pillage à la petite semaine ! J'ai d'autres ambitions. D'abord, trouvons de bons appuis politiques, travaillons en sous-mains pour un gouverneur qui sera à l'aise pour revendre nos marchandises, allions-nous à d'autres pirates pour attraper de plus gros poissons, et enfin, pour quoi ne pas créer dans le futur une grande nation pirate !!! Allez au [1222](#).*

- *Très chers associés, voilà deux pistes de travail que je vous soumets, mais je ne suis pas un tyran qui traiterait ses hommes comme un roi traite ses sujets, votons entre les deux propositions, et je me plierai au plus grand nombre. Allez au [1211](#).*

1251

Le bateau vire soudainement de bord, nous fuyons.

Le temps qu'ils nous ordonnent par signaux de nous arrêter et nous avons déjà assez d'avance pour ne plus être à portée de tirs.

Enfin, ils mettent carrément le fanion de l'armée française et nous poursuivent, les traîtres ! Tout cela était bel et bien un piège !

— Capitaine, il y a une petite voie d'eau, nous avons dû cogner quelque chose dans la manœuvre.

— Eh bien dites au charpentier de s'occuper de ça.

- *Bien Capitaine. Allez au [1241](#).*

1252

C'est beau à voir, j'organise des ateliers de piraterie.

Nous faisons des groupes, chacun explique ses idées et les mets au vote, les anciens indiquent des faiblesses, les nouveaux, pas encore formatés, donnent des idées, parfois stupides, parfois très bonnes, un vrai séminaire de ruse.

Par contre, je vois bien que je les fais un peu chier avec mes trucs, je pense que certains croient que tout cela est un peu du pipeau, les ingrats.

Rajoutez un au score de ruse à votre équipage.

- *Si vous avez 2 ou plus en discipline et la clef du secret, allez au **1178**.*
- *Si vous avez 3 ou plus en discipline, allez au [1234](#).*
- *Si vous avez 2 ou moins en discipline, allez au [1243](#).*

1253

— Toutes voiles sorties !

— Ben dites donc Capitaine, si on arrive à les avoir avec l'avance qu'ils ont, on pourra dire qu'on est de sacrés bons marins.

— Hé hé, ne pars pas perdant, Pied Tordu, tu vas voir.

- *Si vous avez 2 ou plus en navigation, allez au [1249](#).*
- *Si vous avez 1 ou moins en navigation, allez au [1247](#).*

1254

- *Allez au [1246](#) Comment ça je vous fais tourner des pages pour rien ?)*

1255

— Capitaine, ils s'enfuient quand même.

— Non ?

— Ben si.

Je regarde le tillac. Bon sang de merde, il y a une dizaine de pirates prêts à tirer au mousquet, pas du tout cachés.

— Qui m'a foutu une bande de branleurs pareils ! J'y crois pas ! Vous mériteriez la cour martiale ! Je vous avais dit de vous cacher !

— Mais ils ne peuvent pas nous voir à cette distance !

— Putains de fientes de mouette ! Et les lunettes, c'est fait pour quoi ! Triples buses !

— Qu'est-ce qu'on fait Capitaine ?

- *Brandissez le pavillon noir et foncez leurs dessus ! Allez au [1253](#).*

1256

Vous connaissez la Destreza ? Non ? Normal, l'art de l'escrime est passé un peu de mode, mais au début du dix-huitième siècle, c'est très très fashion. Tous les nobles en font, les bourgeois s'y essaient pour se faire mousser, et pour tout combattant qui se respecte, c'est un plus indéniable, tout un art qui fait la différence sur le champ de bataille.

En ce moment, le must du must est l'escrime française, mais du coup, beaucoup de monde la maîtrise peu ou prou, ce qui fait qu'il faut être un cador pour surprendre son adversaire, elle est basée sur l'avance et le recul.

Toute la subtilité de l'escrime espagnole, est qu'elle est basée sur le cercle, on ne pare pas en reculant ou en avançant, mais en tournant, ce qui peut totalement décontenancer l'adversaire classique. Je ne vais pas vous faire un cours là-dessus, mais c'est assez formidable.

Ce qui l'est un peu moins, c'est que notre professeur, Diego, ne peut pas s'empêcher de nous faire de longs cours théoriques avant de passer à la pratique, et quand on sait

que l'escrime espagnole est basée sur la philosophie et la géométrie (les références à la Grèce antique sont légion), parfois, voire souvent, les pirates me regardent et me font sentir que ça les gonfle, mais nous faisons de vrais progrès, comme les canonniers d'ailleurs, qui créent des cibles flottantes et passent de longues heures à s'entraîner.

Votre équipage gagne un point en combat.

- *Si vous avez 2 ou plus en discipline et la clef du secret, allez au [1178](#).*
- *Si vous avez 3 ou plus en discipline, allez au [1234](#).*
- *Si vous avez 2 ou moins en discipline, allez au [1266](#).*

1257

L'équipage de Marie perd un point de discipline.

J'ai l'impression d'avoir pris la bonne décision, j'suis contente.

Bon ben voilà, nous repartons.

Heureusement qu'on n'a pas foncé comme des bourrins. Le médecin m'explique qu'il n'y a pas de remède connu à la peste.

Les Espagnols nous remercient, nous les laissons dans leur bateau mouiroir. C'est marrant, d'avoir été gentille, ça m'a fait quelque chose. Nous continuons à voguer vers notre rendez-vous.

- *Soudain, je me dis que nous avons des lacunes en techniques de guerre pure. Nous nous entraînons aux techniques de sabres, un Espagnol nous donne des bases de Destreza, l'art de l'escrime espagnol, et les canonniers s'entraînent au tir. Nous arriverons un peu en retard au rendez-vous, mais je pense que ça vaut le coup. Allez au [1271](#).*
- *Popopop, faut pas trop faire suer le burnous, sinon le vase y se casse. Tranquilles jusqu'au rendez-vous, et même tiens, ce soir, gros apéro !! Allez au [1270](#).*

1258

Pied Tordu vient me voir. Mon vieux pote Pied Tordu.

— Ben dis donc, mon grand, t'as pris du grade.

— Ouaip, chuis trop contente, heu, content, pardon.

— J'me disais, t'as p't'être une place pour moi ?

— Un peu qu’j’ai une place, j’té veux comme second sur mon bateau, tu l’mérites, et puis, pour tout te dire, chuis contente, mais j’suis loin d’avoir ton expérience, et ça me rassurerait de t’avoir juste à côté.

— Mouais, tope là ?

— Tope-là, Charles ! Bienvenue, on va être au top !

— Au top ?

— Heu, on va faire de grandes choses quoi.

Hé, ça c’est sûr.

Rajoutez un à votre score de combat et soustrayez un à votre score de discipline.

- *Retournez au [1250](#).*

1259

Elle me colle jusqu’à une petite plage un peu plus loin. Là, nous nous allongeons et nous nous embrassons, elle défait ma veste, un petit « ho » de surprise l’étreint.

— Hé, mais t’es...

— Une fille, et oui, moi aussi.

— Ha ben merde alors, je drague une fille depuis hier et je m’en suis pas rendu compte.

— Ben ouais, moi j’ai pas une poitrine à faire bander un pape comme toi.

— Ha ben merde alors, j’suis confuse.

— C’est pas ben grave.

— Bon ben on rentre alors ?

— Mais non, mais avant écoutes-moi, mon équipage est pas au courant, alors motus et bouche cousue, compris.

— *Compris, c’est quoi ton nom ?*

— Marie...

— Ha ben merde alors, Marie... Mais t’as raison, faut pas s’arrêter là...

Une langue chaude entra dans ma bouche tandis qu’une main délicate se glissa dans mon pantalon... Quant au reste, et ben secret de fille les gars... C’est pas parce que c’est un mec qui raconte mes histoires que vous allez tout savoir, pis d’abord, comment qu’il pourrait vous décrire ça, avec ses grosses mains de mâle mal dégrossi, non, ça, c’est un secret de fille. Marie gagne la clef du secret + 6.

- *Nous nous levons avant tout le monde et décidons dans un dernier bécot que tout cela sera l’aventure d’une nuit. J’espère qu’elle ne me trahira pas. Allez au **1228**.*

1260

Bon, ça s'est pas trop mal passé. J'ai fait la pitchounette en trahissant le moins possible mes anciens collègues. Le jury a eu pitié de moi, ça aurait été mieux si j'avais été enceinte, mais on ne peut pas tout avoir.

Par contre, la prison à cette époque, c'est pas terrible. Je meurs rapidement de malaria.

- *Et je meurs avec une image, celle d'un bateau pirate qui vogue en liberté sur une mer turquoise, avec un vent... un vent mes amis, pleins d'odeurs de cannelles et de muscades... un vent d'aventure... Allez au [875](#).*

1261

— Mon mari, c'est pas un bourgeois, il me fait penser à mon père, il est partageur, viens danser beau brun.

Nous faisons quelques gigues et autres farandoles. Tous les autres pirates nous épient et se demandent comment vont tourner les affaires.

Nous continuons à boire, les autres aussi, et bientôt les pirates ont autre chose à foutre qu'à nous épier, aller vomir par exemple, ou tirer en l'air...

Anne commence à être bien saoule et je sens qu'il en faut peu pour qu'elle s'écroule, elle se tient à moi de tout son corps chaud de pucelle usagée. Elle me tire maintenant plus loin dans les terres.

— Attends ma belle, un dernier verre avant.

- *Toi, çui là, il te fera tomber ma belle, et moi je serais tranquille. Allez au [1238](#).*
- *J'te suis, mais tu vas avoir une surprise. Allez au [1259](#).*

1262

— Quoi Capitaine, vous les laissez partir ?

— Ben oui, on va pas risquer notre chemise pour ces bâtards alors qu'on a rendez-vous avec John pour faire un gros coup.

Si vous avez la clef de la dent, enclenchez-la.

Gagnez un point de discipline.

J'ai l'impression que le moral du bateau s'est dégonflé comme un soufflé au fromage.

- *Soudain, je me dis que nous avons des lacunes en techniques de guerre pure. Nous nous entraînons aux techniques de sabres, un Espagnol nous donne des bases de Destreza, l'art de l'escrime espagnol, et les canonnières s'entraînent au tir. Nous arriverons un peu en retard au rendez-vous, mais je pense que ça vaut le coup. Allez au [1256](#).*
- *Popopop, faut pas trop faire suer le burnous, sinon le vase y se casse. Tranquilles jusqu'au rendez-vous, et même tiens, ce soir, gros apéro !! Allez au [1270](#).*

1263

Notre plan marche à merveille, ils se laissent approcher sans problème, tous mes hommes sont prêts.

À distance de voix, le Capitaine adverse nous baragouine dans son sale patois ibérique des trucs que je comprends pas.

— Faites-moi venir Pablo, Pablo, qu'est-ce qu'il baragouine ?

— Attendez Capitaine, j'écoute... Hé, ils ont besoin d'eau et de vivre, et aussi ils demandent si nous n'avons pas un bon médecin, car... je comprends mal, ha si... parce qu'ils ont une épidémie de peste.

— La peste ?

— Oui, ils ont la peste.

— Ben merde alors.

— Qu'est-ce qu'on fait Capitaine ? En tout cas, hors de question qu'on les aborde.

— Quelle gueule ils ont, vigie ?

— Des gueules de pestiférés, c'est pas du pipeau.

— Putain, tout ça pour ça. Cambusier, on a de quoi leur donner des trucs ?

— Bof, à priori sans problème.

— Balancez-leurs deux trois tonneaux de vivre et fuyons le plus rapidement possible.

— Bien Capitaine. En tous cas, bravo, notre ruse a marché du tonnerre.

— Merci.

Bon ben voilà, nous repartons.

Heureusement qu'on n'a pas foncé comme des bourrins. Le médecin m'explique qu'il n'y a pas de remède connu à la peste.

Les Espagnols nous remercient, nous les laissons dans leur bateau mouiroir. C'est marrant, d'avoir été gentille, ça m'a fait quelque chose. Nous continuons de voguer vers notre rendez-vous.

- *Soudain, je me dis que nous avons des lacunes en techniques de guerre pure. Nous nous entraînons aux techniques de sabres, un Espagnol nous donne des bases de Destreza, l'art de l'escrime espagnol, et les canonnières s'entraînent au tir. Nous arriverons un peu en retard au rendez-vous, mais je pense que ça vaut le coup. Allez au [1271](#).*
- *Popopop, faut pas trop faire suer le burnous, sinon le vase y se casse. Tranquilles jusqu'au rendez-vous, et même tiens, ce soir, gros apéro !! Allez au [1270](#).*

1264

Nos boulets de canon déchirent leurs entrailles comme un couteau effilé dans la panse d'un veau, soudain l'espoir remonte. John réussit sa manœuvre et couvre leur avant, là où leurs canons sont moins nombreux. Son bateau tire à son tour, une salve criminelle. Les Espagnols n'avaient apparemment même pas pensé à se mettre en branle-bas de combat, hé hé.

— Rechargez les pièces ! Hardis les tueurs ! Une seconde salve, vite ! Une seconde salve !

Mes canonnières surentraînés sont devenus des artistes de la recharge rapide, et il faut dire que ce n'est pas évident, car après la première salve, ils sont entourés d'un nuage de fumée âcre, mais ils sont bons.

Nous avons le temps de tirer une seconde salve avant même que les Espagnols n'aient tiré une seule fois. De plus, mes canonnières savent où tirer, sur leurs rangées de canons. En deux salves, nous les avons massacrés.

Aussi, quand les Espagnols tirent enfin, c'est au quart de leur puissance et, grâce à Dieu, ils ne font que des dégâts mineurs. Nous retirons encore. Leur flanc est incapable de répliquer.

— Capitaine, regardez ! Ils mettent des tireurs sur le tillac.

— Moucheurs ! Au boulot ! Pilote ! Approche-toi pour que nous puissions aborder ! Gabiers ! Lancez vos grenades ! Et John, où est-il ?

John se démerde pas mal, ses hommes escaladent déjà la poupe adverse. Putain ça va peut-être marcher, nous sommes vraiment des tueurs !

Nos gabiers lancent leurs grenades artisanales sur le tillac adverse, elles font des ravages, les Espagnols n'étaient vraiment pas prêts à nous recevoir. Par contre, mon pont commence à se remplir du sang de mes hommes.

— Mettez du sable sur le tillac avant qu'il ne se transforme en patinoire !

Je ne croyais pas si bien dire, les Espagnols ont ramené des petits canons et tirent à la mitraille. Quelques-uns de mes hommes sont déchiquetés sur place, une envie de vomir monte en moi, vite chassée par l'adrénaline.

— À l’abordage !!

Nous lançons les grappins, nos gabiers se jettent directement chez l’ennemi, nos moucheurs visent systématiquement tout ce qui ressemble à un gradé. Il n’y a plus d’ordre à donner. Maintenant, les dés sont jetés.

- *Je me lance à l’assaut avec mes hommes. Allez au [1273](#).*
- *Chacun son boulot, je reste à l’arrière. Allez au [1321](#).*

1265

— Et merde, ils se sont fait voir.

— Mouais, pas de doute.

Au loin, nous entendons les Espagnols tirer aux canons. Je ne sais comment, nos imbéciles d’hommes s’étaient fait repérer, et là, j’imagine qu’ils se font tirer comme des canards au champ de foire. Bon ben, ça a complètement raté.

Nos meilleurs hommes morts, nous avons fui le plus loin possible.

Nous fîmes le point avec John et nous nous disputâmes, chacun mettant la faute sur l’autre. Nous nous quittâmes fâchés.

Puis nous arraisonons tout de même quelques bateaux de commerce et nous décidons de rentrer à Saint-Domingue. Il est temps de recruter, claquer notre pognon et tenter de vendre les marchandises volées (nous avons une grosse réserve de fer, je sais, il y a plus simple à refourguer, mais on choisit pas).

L’équipage est ravi, des bars et des putes...

Nous mouillons enfin à Saint-Domingue, les hommes se font beaux (c’est-à-dire qu’ils se lavent), et nous voilà parties en goguette.

- *Nous apprendrons quelques jours plus tard que John, Anne, et leur équipage se sont fait arrêter par les Anglais un lendemain de cuite. Ils seront tous pendus. Mon Dieu l’alcool... quel fléau ! Allez au [1235](#).*

1266

- *Je suis contente de moi, le niveau général a monté après bien des efforts. Je décide de faire une petite fête avant notre arrivée prochaine, selon la carte et si le pilote ne s’est pas planté... Allez au [1270](#).*

1267

- Allez au [1246](#) (je sais, je vous fais tourner des pages, mais c'est pour votre bien, enfin votre bien, hum, hum)

1268

Baptiste vient me voir, c'est un vrai homme maintenant.

Il a gagné en assurance, son visage a vieilli, si on aime le style, il est vraiment beau, très viril. Ça me fait bizarre de le voir comme ça, grandi d'un coup, mon corps de femme ne réagit plus du tout comme il y a quelques mois.

— Salut Baptiste. Ben dis donc, t'as changé, ça t'a fait du bien d'être avec Hornigold on dirait.

— Ouais, c'est sûr. Sinon toi, t'as pris du grade dis donc.

— Ouais, ouais, mais c'est un peu le hasard.

— Ça te dirait qu'on navigue de nouveau sur le même bateau ?

— Ha ouais, carrément, j'ai besoin de toi, c'est sûr, tu restes meilleur marin que moi, c'est évident. Est-ce que tu voudrais être mon second ?

— Non, pas envie, je veux bien être le bosco par contre. Je t'assure que tu le regretteras pas.

— Maître d'équipage ?

— Ouais.

— Ben d'accord, pas de problème.

— J'suis vraiment content d'être de nouveau avec toi.

Moi aussi Baptiste, plus que tu ne le crois.

Rajoutez un à votre score de ruse et soustrayez un à votre score de discipline.

Si vous aviez la clef de la dent, perdez-la, l'influence de Baptiste sur l'équipage annihilera celle du Cureton.

- Retournez au [1250](#).

1269

Notre armada s'élance sur les mers...

Il y a quelque chose de grandiose dans notre équipée, quelque chose qui fait qu'on a l'impression de vivre, de vraiment vivre, une sensation de puissance et de justice, de

beauté et de courage. Jamais mes hommes n'ont été autant coordonnés, solidaires, groupés.

Dès que notre flotte aperçoit la Barbade, les deux équipes se séparent. Ceux qui vont attaquer de front attendent, et nous, les maquisards, nous partons sur le versant ouest de l'île. Une bonne partie du plan tient à notre efficacité.

Dès que nous ne sommes plus à vue du port, nous accostons. Je regarde mon équipée, tout mon équipage pimenté par une trentaine de Caraïbes et de noirs.

Rapidement, notre éclaireur Caraïbe trouve une piste qui mène dans la bonne direction, nous allumons quelques torches et avançons dans une noirceur terrible.

Si nous n'étions pas de terribles pirates, je crois que j'aurais peur.

La piste passe dans une jungle bruyante, une innombrable quantité de bestioles grouille autour de nous dans des craquements inhabituels. Je m'attends à chaque pas qu'un boa géant surgisse et m'avale. Mais il n'en est rien, aucune créature de la forêt n'ose s'attaquer à nous, sauf ces intrépides moustiques qui commencent à nous harceler, surtout les blancs, il faut bien le dire. Il y a une forme de racisme naturel tout de même, non ?

Après quelques heures de marches, l'éclaireur Caraïbe revient. Ça y est, le fort est à une centaine de mètres, nous approchons. Il est constitué d'une palissade en bois et de deux tours surmontées de canons et de vigies. Le Caraïbe nous montre un endroit où nous pourrions escalader hors de vue.

Maintenant, tout va être question de silence et d'efficacité. Je donne les dernières directives et recommandations... C'est parti !

Une horde sanguinaire et silencieuse de chiens de mers, d'esclaves et de cannibales s'avance silencieusement vers le fort portugais.

- *Si vous avez trois ou plus en ruse, allez au [1342](#).*
- *Si vous avez deux ou moins, allez au [1359](#).*

1270

La grosse beuverie fait son effet, miracle de l'alcool, et le lendemain, tout le monde est trop occupé à naviguer et à soigner sa gueule de bois pour se souvenir des anciens déboires.

Enfin, nous arrivons au rendez-vous.

Le bateau de John fait péter deux coups de canon pour fêter notre arrivée et le punch de bienvenue est déjà installé quand nous débarquons. Ce soir, soupe à la tortue !

Bon ben, on était content de se retrouver, mais deux cuites d'affilée, c'est un peu trop pour moi. Il faudra quand même penser à boire un peu moins.

Deux jours après, les équipages sont à nouveau d'à plomb.

Avec John, nous discutons de comment on va procéder.

L'emmerdant, c'est qu'on ne sait jamais sur quoi on va tomber, vous allez me dire, c'est aussi le charme, mais si on rencontre trois galions surarmés prêts à se défendre, on y va ? À partir de quand on évite les ennuis et à partir de quand on prend des risques ? Vaste sujet.

En tout cas, John est catégorique. On est en pleine époque de migration des galions vers le continent européen, c'est maintenant qu'on a toutes les chances de tomber sur plein de cargaisons d'or et d'argent.

Nous hésitons entre deux méthodes.

L'une est simple, certains diront classique. Nous battons pavillon espagnol, on demande de l'aide, on se rapproche le plus possible et là, pan pan pan, sortez les canons et à l'abordage, classique.

La deuxième est plus osée. Nous naviguons de jour, repérons un galion qui va dans notre direction, on suit sa route, mais en avance, on attend la nuit, et là, on laisse des chaloupes pleines de pirates assoiffés de sang.

Si tout va bien, le bateau espagnol les rejoint sans les voir, ils montent à bord en silence, égorgent tout ce qui veille, allument des feux pour nous dire que tout est sécurisé et on les rejoint, tout feu éteint, pour les massacrer.

John et nos conseillers hésitent entre les deux solutions, on se tourne vers moi pour que je fasse pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

- *La seconde méthode me semble compliquée et aléatoire, faisons comme d'habitude. Pan pan ! Allez au [1300](#).*

J'ai peur que nous ne tombions sur un os avec la première méthode. Un galion, c'est pas armé comme un bateau de pêche, pis là, ce ne sera pas des marins hollandais en train de fumer la pipe qui nous attendront, mais l'armée espagnol.

- *Je sais qu'avec un peu de ruse, on fait parfois des miracles, même si c'est peut-être mon côté gonze. Tant pis, deuxième méthode, sans hésiter. Allez au [1310](#).*

1271

Vous connaissez la Destreza ? Non ? Normal, l'art de l'escrime est passé un peu de mode, mais au début du dix-huitième siècle, c'est très très fashion. Tous les nobles en font, les bourgeois s'y essaient pour se faire mousser, et pour tout combattant qui se

respecte, c'est un plus indéniable, tout un art qui fait la différence sur le champ de bataille.

En ce moment, le must du must est l'escrime française, mais du coup, beaucoup de monde la maîtrise peu ou prou, ce qui fait qu'il faut être un cadon pour surprendre son adversaire, elle est basée sur l'avance et le recul.

Toute la subtilité de l'escrime espagnole, est qu'elle est basée sur le cercle, on ne pare pas en reculant ou en avançant, mais en tournant, ce qui peut totalement décontenancer l'adversaire classique. Je ne vais pas vous faire un cours là-dessus, mais c'est assez formidable.

Ce qui l'est un peu moins, c'est que notre professeur, Diego, ne peut pas s'empêcher de nous faire de longs cours théoriques avant de passer à la pratique, et quand on sait que l'escrime espagnole est basée sur la philosophie et la géométrie (les références à la Grèce antique sont légion), parfois, voire souvent, les pirates me regardent et me font sentir que ça les gonfle, mais nous faisons de vrais progrès, comme les canonnières d'ailleurs, qui créent des cibles flottantes et passent de longues heures à s'entraîner.

Votre équipage gagne un point en combat.

- *Si vous avez 3 ou plus en discipline et la clef du secret, allez au **1178**.*
- *Si vous avez 4 ou plus en discipline, allez au [1234](#).*
- *Si vous avez 3 ou moins en discipline, allez au [1266](#).*

1272

Bon ben, c'était une connerie, ils avaient la peste.

L'équipage m'en veut à mort. Surtout qu'ils se sont défendu les bamboléos, pas bien gaillardement, mais quand même. Ils nous ont tués trois hommes pis défoncés un peu la coque. C'était misérable, j'ai un peu honte, mais bon.

Ho, je commence ! Faut me laisser le temps d'être un bon Capitaine, merde, non ?!

- *Je suis sûre que vous êtes d'accord avec moi, vous me comprenez, je le sens, vous êtes pas comme les autres. Allez au [1234](#).*

1273

Je quitte mon poste et pars en courant vers le bastingage.

— Le Capitaine avec nous, hurle un pirate !

— Hourra !

On me passe un grappin, les balles de mousquet vrillent mes oreilles, un homme tombe à côté de moi, j'empoigne la corde et me mets à escalader.

J'arrive sur le pont adverse, mes hommes ont déjà pris plein-pied et repoussent les Espagnols vers les ponts inférieurs tandis que les hommes de John dégringolent de l'avant du bateau.

Je sors ma lame de Tolède, impatiente de fendre l'air, je cours vers la bataille, on tire, l'odeur de sang, l'odeur de poudre. Maudit sang ! Je manque de me casser la gueule en glissant à côté d'un espagnol éventré. Ils n'ont pas ensablé le pont. C'est dangereux ça, les mecs !

Enfin, je vois un officier espagnol dont personne ne s'occupe, nous croisons le fer, l'espagnol n'est pas mauvais, plein d'expérience. Rapidement, il me touche au bras, merde, il est plus fort que moi ! Dieu merci, l'un de mes hommes, venu par derrière lui fend le crâne en deux, merde ! C'est pas grave, mais ça fait mal, mon bras.

Rapidement, le galion est pris.

Les soldats espagnols demandent à se rendre, nous acceptons et les réunissons sur le tillac. Ils n'en mènent pas large et se demandent à quelle sauce ils vont être mangés.

— Capitaine ! De l'argent ! Des tonnes d'argent brut !

L'équipage explose de joie.

Anne Bonny, armée comme un mousquetaire, vient me rouler une galoche terrible alors que John tire en l'air de bonheur. Les pirates crient, relâchent toute leur tension.

Soudain, on me porte. Une dizaine de pirates me portent aux nues, moi et John, on crie nos noms, putain, la gloire ! Dans la bousculade, on tire ma veste et l'un de mes seins apparaît. Les pirates font comme s'ils n'avaient rien vu.

— Capitaine ! Problème à bâbord !

— Quoi ?

— Ben, regardez.

Soudain, tout le monde se calme. Au loin, une vingtaine de galions espagnols viennent vers nous.

— Putain.

— Capitaine, l'un des espagnols m'a expliqué qu'ils faisaient partie de ce convoi, mais ils se sont perdus, on a eu une chance pas croyable.

— Dépêchez-vous de remplir nos soutes avec leur argent et foutez le feu au galion !

Une demi-heure plus tard, nous avons rempli nos soutes, puis nous mettons le feu au galion tandis que les Espagnols se jettent à l'eau.

Et nous partons le plus rapidement possible...

Nos petits sloops étant bien plus rapides que leurs galions, nous avons réussi notre plus beau coup.

- *L'équipage de Marie perd deux points de discipline et gagne un point de ruse. Allez au perd la clef du secret et de la dent. Allez au [1302](#).*

1274

Bon, très mauvaise idée.

Après deux mois de fête, nous avons dépensés tout, vous entendez, tout l'argent que nous avions. Au passage, après un soir de beuverie, je prends Jack et Anne comme amants. Je ne cache plus du tout que je suis une femme et ça passe, le privilège de la compétence et du pouvoir.

Bon, sur ce, nous étions des légendes, on nous surnommait moi, Marie Rouge, et Rackham, Calicot Jack. Pour les autres pirates, nous étions des dieux.

Nous sommes retournés au turbin, pillage par-ci, pillage par-là, nos têtes furent mises à prix, et, ce que je craignais arriva.

L'alcool fut la perte de nos équipages.

Un lendemain de cuite, le Capitaine Barnett, Officier du Roi, nous aborde. Notre équipage saoul et piteux se réfugie dans les soutes. Je suis ulcérée, seule avec Anne, nous tenons le pont. Je tue moi-même quelques-uns de nos hommes en les insultant. Jack était pitoyable.

Au procès, contrairement à ces larves d'hommes, nous nous justifions et attaquons le système. Les riches volent les pauvres, et nous, nous volons les riches. Quand le juge me demande si je n'ai pas peur des flammes de l'enfer, je lui envoie à la gueule que quand on a du courage, on ne craint pas la mort.

Notre procès est très médiatisé et il y a foule. Le verdict tombe, moi et Anne, enceintes de cet enfoiré d'alcoolique, repoussons notre pendaison à après notre accouchement. Tous les autres seront pendus et exposés sur le port jusqu'à décomposition dans des cages de fer.

Quand nous voyons notre pitoyable « mari » aller à l'échafaud et nous lancer un dernier regard de désespoir, Anne dira « Je suis désolée de le voir ainsi, mais s'il s'était battu comme un homme, il ne serait pas pendu comme un chien », sacré Anne, je l'aime bien.

Le reste est moins glorieux. Dès leurs naissances, ils nous arrachent nos enfants pour les donner à l'orphelinat, et nous mourrons finalement de malaria et de tristesse dans ces immondes cellules.

- *RIP Allez au [1129](#).*

1275

Le voyage se passa bien.

Nous parcourûmes les Petites Antilles jusqu'à la fin de la civilisation européenne et enfin, nous arrivons dans les territoires Caraïbes, là où nul Européen n'a pu s'installer sans se faire massacrer.

L'île avait de grandes falaises volcaniques dégoulinantes de végétations, et nous avons pu voir la grande montagne indiquée par la carte, surmontant encore les falaises, et dont le sommet de granit noir se perdait dans un éternel nuage.

Nous trouvons une crique où nous pouvons ancrer le bateau et accéder à la terre sans trop de problèmes. Les pirates vérifient le sol. Rien que du beau sable blond, pas d'or.

— Les gars, je vais vous relire le texte, c'est pas là les Plages d'Or. Il faut récupérer sur la montagne un morceau de disque et là, le ramener sur les Plages d'Or. Je pense qu'on nous dira où elles sont quand on aura le disque.

— OK Capitaine, mais ça coûte pas cher de vérifier.

— Allez les gars, en route.

Nous divisons alors l'équipage en deux groupes, l'un qui vient avec moi pour l'expédition et l'autre qui garde le bateau.

Il faut commencer l'escapade par une petite partie d'escalade, ce n'était pas gagné, mais au bout de trois heures harassantes, nous gagnons le plateau. Heureusement, la végétation faite de hautes herbes est aisée à traverser, malgré le vent qui nous fouette le visage.

Nous avançons vers la montagne, léchée à sa base par une épaisse jungle.

Fatigués, arrivés à la frontière entre la savane et la jungle, nous campons un moment, mangeant quelques fruits et des pains de manioc.

— Fais venteux pour la saison, non ?

— Bof, en hiver, y'a toujours un p'tit vent.

— Pas faux.

— J'espère qu'on va pas tomber sur des Caraïbes.

— En même temps, la sorcière machin là, elle doit ben être Caraïbe.

— Mouais.

Le ventre plein et les jambes reposées, nous rentrons dans la jungle pour commencer l'ascension.

Selon la carte, nous étions sur le bon flanc. Si la croix était précise, elle balayait tout de même un rayon de quelques kilomètres carrés. Je me disais qu'au bout d'un moment, on trouverait bien un sentier. Des gens devaient bien aller la voir cette sorcière, non ?

La forêt grouillait de partout, des insectes étranges, des araignées. Là-haut, dans les arbres, un bordel pas possible, entre les piafs, les singes et je ne sais quoi, tout cela faisait un bordel effrayant dans une semi-obscurité chaude et humide.

— Capitaine, je ne sais pas pourquoi, mais je dirais qu'on nous observe.

— T'en es sûr, Pied Tordu ?

— Je dirais oui.

— Arrêtez-vous les gars !

— Là-bas, ça a bougé !

— Mouais, en même temps, ça bouge un peu partout.

Oui, mais là ça a bougé bizarrement.

— Y'a quelqu'un ?

- *(Choix obligatoire si vous avez la clef de corail) Allez au [1315](#).*
- *Chut, sortez vos armes et on ne dit plus rien, on ne bouge plus, compris ? Allez au [1323](#).*
- *Tirez, tirez dans la direction où ça a bougé. Allez au **1332**.*

1276

— Écoutez, on cherche encore une journée, et si on ne trouve rien, on revient, OK ?

— Mouais, une journée, pas plus.

Une journée passa sans plus de résultat. Résignés, nous rentrons au bateau. Arrivée à la falaise au-dessus de la crique où nous étions amarrés, une vision hallucinante s'offre à nos yeux.

— Merde, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Regardez ! Le bateau d'Hornigold ! Et celui de Teach !

— Celui-là, il bat pavillon pirate aussi, mais je sais pas qui c'est.

— Vane, peut-être ?

— Pas Rackham en tout cas.

— Je rêve, mais il y a plein de pirogues avec des Indiens.

— Ha ouais, pis regarde, dans notre camp, ça grouille de nègres.

— C'est quoi ce bordel ? Tout le monde s'est donné rendez-vous dans ce coin paumé ou quoi ?

— Je me demande ce qu'il se passe.

C'est hallucinant en effet. Nous descendons tant bien que mal la paroi. La plage est remplie par des Caraïbes, des noirs, des pirates. Hornigold me voit et vient vers moi.

— Alors, ça a donné quoi tes recherches ?

— Ben rien, qu'est-ce que vous foutez là tous ?

— Hé hé, nous nous sommes alliés avec les Caraïbes pour mettre à feu et à sang la Barbade et une bonne pâtée aux Portugais. Les Caraïbes veulent récupérer leur île avec les esclaves enfuis des plantations, les Caraïbes noirs, et nous, pourquoi pas nous allier

durablement avec eux ? C'est un coup d'essai. Les esclaves, les Indiens et les pirates contre le reste du monde, tentant, non ?

— Mouais, je veux, on part quand ?

— Demain matin, aux aurores.

— On y sera.

J'y comptais bien.

La soirée est sensationnelle, les noirs chantent et dansent, les Caraïbes les accompagnent aux crécelles et aux flûtes, et nous, nous buvons, soirée parfaite.

Le lendemain, notre incroyable équipée quitte Saint-Vincent. De nombreux anciens esclaves à la mode indigène sont sur nos bateaux. Ils sont effrayants, on sent qu'ils veulent du sang et de la vengeance. Les Caraïbes ne sont pas moins motivés à chasser les envahisseurs.

Hornigold m'a expliqué que les Portugais ont construit au fil des ans un véritable petit port, gardé par des canons, et ont installé des plantations de canne à sucre. Les Portugais tiennent le fouet et des centaines de noirs bossent. C'est l'heure de la revanche.

Nous créons deux équipes, l'une qui partira en éclaireur, mouillera loin du port et attaquera par les terres, et l'autre navale, qui attaquera par mer. Nous comptons sur cette double attaque pour complètement paniquer les Portugais. Bien sûr, nous attaquons de nuit et en traître, les Caraïbes ont beaucoup insisté là-dessus.

- *Mon équipage et moi-même rejoignons l'attaque à terre, nous devons absolument neutraliser les canons avant l'arrivée de la flotte. Allez au [1269](#).*
- *Nous attaquerons par mer, nous sommes des marins, pas de l'infanterie. Allez au [1306](#).*

1277

J'y comptais bien.

Je rejoins mon bateau et sonne la chasse partie. Nous prenons garde à ce qu'aucun « espion » ne soit là, je leur explique tout. Ils sont excités comme des puces et acceptent notre aventure. Pourtant, Dieu sait que la Barbade les tentait.

— Bon, les gars, je compte sur vous, ce soir, motus et bouche cousue, pas trop d'alcool. Nous partirons quand tout le monde sera fin saoul.

— Cap'taine, est-ce que c'est pas trahir Hornigold ce que nous faisons ?

Mais non.

La soirée est sensationnelle, les noirs chantent et dansent, les Caraïbes les accompagnent aux crécelles et aux flûtes. Ce n'est pas gagné que mon équipage ne cause pas et ne soit pas trop saoul, enfin, on verra bien.

- *Si vous avez deux ou moins en discipline et deux ou plus en ruse, allez au [1350](#).*
- *Sinon, allez au [1279](#).*

1278

— Pourquoi l'appétit, Marie ? Tu te moques de moi ? Ça n'a rien à voir avec ma devinette, tu es stupide, tu entends, stupide ! Tu me déçois énormément, tu vas être punie !

- *Tout mon sang se met à bouillir, de la fumée sort de mes yeux, de mon nez, de ma bouche, de mes oreilles, de mon sexe, mes yeux explosent... Allez au [1325](#).*

1279

Mes hommes boivent, trop. Ça cause, je sens que ça cause. Mon Dieu, qui a dit que pour un secret, deux personnes, c'est déjà un de trop.

Hornigold vient vers moi avec quelques-uns de mes hommes. Ça y est, c'est foutu.

— Florent, tu m'as trahi ?

— Mouais.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

Sans réfléchir, nous sortons nos épées. Ma lame de Tolède et mon exercice vont faire la différence.

Nous commençons les passes, j'esquive, pare, touche sa botte, nous faisons le spectacle, les pirates crient, les esclaves noirs tapent sur leur tam-tam avec frénésie, je commence à haleter.

Il me fatigue, je vois bien qu'il ne fait presque aucun effort, qu'il ne fait que parer. Je m'arrête, attends mon tour, prête à contre-attaquer. Merde, il part en cercle, pas prévu ça, je tente une botte que m'a appris un Espagnol... Merde... je l'ai pas vu venir celle-là... en plein cœur...

Comment ai-je pu penser gagner en duel l'un des plus grands pirates vivants... Bof, en même temps... qui ne tente rien n'a rien.

- *Je m'écroule. Allez au [875](#).*

1280

— Ce n'est pas obligatoire Mahie, le grand oiseau a insisté là-dessus.

Elle m'accompagne alors vers la sortie.

— Adieu, j'espère que tu arriveras à réussir ta mission, nous comptons tous sur toi.

Elle me lance un petit sourire espiègle et me pousse vers la sortie. La lumière me fait mal aux yeux, j'avais oublié qu'il faisait jour.

— Alors Cap'taine, comment ça c'est passé, et, c'est quoi ça ?

— La Lune d'Argent, je sais où sont les Plages d'Or.

— Où ça ?

— Aux Bermudes.

— Hé, ça fait une petite trotte, mais on devrait y arriver.

• *Nous saluons les Caraïbes et repartons. Allez au [1340](#).*

1281

Mouais, écoute-moi Capitaine Florent de mes deux, si je vois que tu pars, je te fais passer en cours martial, c'est compris ? Je te couperais les couilles et les donnerai à becqueter aux mouettes.

— C'est bon, on vient avec vous, tant pis.

• *On filera à l'anglaise cette nuit, oui. Allez au [1341](#).*

— C'est bon, on vient avec vous tant pis.

• *Tant pis, je n'irais pas. Allez au [1308](#).*

1282

1283

La porte s'ouvre, un beau jeune homme en smoking entre avec un bouquet de fleurs à la main. Mon double se jette sur lui pour l'embrasser à pleine bouche, le bouquet tombe par terre. Rapidement, la main du jeune homme se glisse sous sa robe.

— C'est le moment que je préfère, les retrouvailles. Ils ont besoin de tout cet attirail parce que le type est impuissant. C'est un ancien soldat qui a perdu son sexe à la guerre, en Irak, une bombe, alors maintenant, il a de l'argent, mais plus de bite, ça les oblige à être inventifs.

Je tente de voir qui me parle.

Dans la pénombre, je le devine, ses deux pieds sont sur le fauteuil, il a les jambes repliées, il est nu, je vois son sexe dressé, très fin et qui se termine par un petit champignon pointu.

Tout son corps est incroyablement poilu, son visage émacié possède un bouc et ses yeux sont plissés, asiatiques. Il a deux cornes dans sa chevelure bouclée et épaisse.

— Vous êtes le diable ?

— Ha, regarde plutôt que de me poser des questions, tu vas voir, il va l'attacher, lui bander les yeux, et sortir les godemichés, j'adore ce passage.

— C'est son amant ? Son mari ?

— Mais non, quelle femme accepterait ça ? C'est une pute, et gentille encore, elle accepte les vices de cet impuissant personnage pour de l'argent, j'adore cette fille.

— C'est moi ?

— Hum, peut-être. Tu ne voudrais pas me branler s'il te plaît ?

— Mais bien sûr que non !

— Même pour de l'argent ? Pour beaucoup d'argent, assez d'argent pour que tu n'aies plus jamais de problème de ce genre.

— Je ne pense pas qu'ici l'argent ait une quelconque valeur.

— Bien répondu.

— Je me demande ce que je fais ici ?

— Moi aussi je me le demande. Peut-être veux-tu voir ce qui arrive à cette pauvre fille ?

Derrière le miroir, la fille a les mains menottées et les yeux bandés. Le jeune homme lui entre en pleurant un sexe de caoutchoucs et le fait coulisser entre ses cuisses.

— C'est étonnant, hein ? Il pleure, il pleure son impuissance, son pouvoir perdu, il a tellement honte qu'il lui bande les yeux, pour faire illusion, et il l'attache, de peur qu'elle ne s'enfuie en riant, et elle, douce créature, ange terrestre, elle accepte ce jeu stupide... pour de l'argent... C'est un ange vénal, un ange intéressé. Mais si elle ne le faisait pas, il est à peu près sûr que cet homme se suiciderait, ou deviendrait psychotique, comme il y a en a tant dans son métier... J'ai beaucoup de respect pour les prostitués, mais les vrais, les professionnelles. Ce sont des pythies, des oracles grecs. D'ailleurs, il y a dans ses rôles de plaisirs des prédictions pour ceux qui savent les déchiffrer.

Effectivement, mon double hurle de plaisir. Le jeune homme la lèche maintenant à pleine bouche, elle se tord de plaisir sur le lit.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— C'est ton futur, Marie, rien que ton futur... Ça y est, c'est fini, il va te détacher, tu vas le masser, puis lui proposer de lui tirer les cartes. Je crois que tu vas sauver son âme, c'est beau non ?

— Je ne sais pas quoi dire.

- *Ho, il n'y a rien à dire, à part peut-être, merci... Allez au [586](#).*

1284

1285

1286

1287

1288

1289

1290

1291

1292

1293

1294

1295

1296

Une multitude d'yeux rouges se mettent à danser autour de moi, je me débats, mes plaies se mélangent à la terre, sang et boue. Les yeux se mettent à virevolter, ce sont ceux des soldats espagnols que nous avons massacrés, ils me regardent avec tant de dureté, ils s'approchent de moi, de mon corps tendre, ils mettent leurs bouches fiévreuses contre ma peau.

— Au secours !

La psalmodie de la sorcière redouble d'intensité, elle tape maintenant sur un tambour, les fantômes tournent la tête vers le son, j'en vois une flopée aller dans la direction de la sorcière, tandis que d'autres me brûlent de leur regard, j'ai chaud, si chaud, je sens tout mon corps se dessécher.

— Au secours !

- *J'entends la sorcière se débattre, elle hurle comme une folle furieuse, elle me fait peur, tout mon sang se met à bouillir, de la fumée sort de mes yeux, de mon nez, de ma bouche, de mes oreilles, de mon sexe, mes yeux explosent... Allez au [1325](#).*

1297

— Yonomaté ?

— Payé, tépa.

Sous les yeux ébahis de mes congénères, je parle Caraïbe avec deux Indiens qui ont surgi de la jungle.

— Ben Capitaine, vous parlez leur langue ?

— Oui, j'ai vécu un peu avec eux.

— Vous nous l'aviez pas dit.

— Mouais.

Assez rapidement, je leur explique en leur montrant le plan que nous venons voir la Boyer des montagnes. Ils me disent en effet qu'elle attend un blanc, qu'elle a vu sa venue dans un rêve, mais la sorcière a été formelle, c'est une femme. Et là, les Caraïbes sont bien désolés, il n'y a pas de femmes, et nous devons repartir, ce n'est pas nous que la Boyer attend.

Je leur explique que je suis une femme, qu'il n'y a pas de problème, que c'est moi. Et là, je m'y attendais pas, je pensais qu'ils me croiraient sur parole, mais ils veulent voir ma poitrine, les salops !

- *Bon, les gars, on peut pas continuer. Seule une femme peut accéder à la sorcière, désolé. Allez au [1303](#).*
- *Je défais ma chemise sous les yeux ébahis de mes compagnons. Allez au [1324](#).*

1298

Deux yeux rouges se mettent à danser autour de moi, je me débats, mes plaies se mélangent à la terre, sang et boue. Les deux yeux virevoltent, je les reconnais, c'est ceux Albert. Ben merde alors, le fantôme d'Albert, il me regarde avec tant de dureté, il s'approche de moi, de mon corps tendre, il met sa bouche fiévreuse contre ma peau.

— Au secours !

La psalmodie de la sorcière redouble d'intensité, elle tape maintenant sur un tambour, le fantôme tourne la tête vers le son, et cesse de me sucer l'énergie.

— Pardon, Albert, je regrette, je t'assure, mais merde, on est des pirates, non ?

Ce que je viens de dire le met hors de lui, sa bouche apparaît, merde, elle semble cousue, il ne peut pas parler, le son du tambour continu, martial.

Albert tourne ses yeux vers moi, me fixe, il me fait sentir par son regard toute la trahison qu'il a ressentie, que pour lui, un pirate est un homme d'honneur. J'ai envie de pleurer, la culpabilité, le remords, la peur se mélangent dans mon cerveau, et je sanglote.

— Pardon, pardon...

Le chant de la sorcière devient déchirant, d'une tristesse absolue, une lumière intense semble crever la caverne, le visage d'Albert se transfigure, ses traits sont maintenant partagés entre le bonheur et la folie.

Sa bouche se délie, il sourit d'un sourire carnassier, cinglé, il approche son visage de moi, m'embrasse sur la joue, et disparaît dans une tornade énergétique vers la lumière... Je me suis pissée dessus.

Puis, tout se calme.

- *Perdez la clef du fantôme. Allez au [1307](#).*

1299

1300

Nous voilà partis sur les mers, il y a beaucoup de vent et il fait presque froid, ça change. Nous sommes excités comme des putois, nous passons deux jours sans rien voir. Ça commençait à être long (les pirates sont de grands enfants, ils n'aiment pas attendre) quand notre vigie se met à hurler comme une puce :

— Bateau à l'est ! Galion espagnol !

Je prends mes lunettes, putain, même de loin, qu'est-ce qu'il est gros, pis les deux rangées de canons, ça doit faire deux fois plus mal quand ça tire, pis nos deux sloops, ils leur arrivent à peine à la moitié de leur hauteur.

Bon ben, ça va être les deux moustiques contre le lion, ou alors Jack contre les géants, ou alors encore, ce truc de la bible, là, le petit berger avec son lance-pierre contre le grand barbare, je me rappelle plus, mais vous voyez.

Je vous avoues, j'ai l'impression qu'on fait la plus grande connerie de notre existence, j'ai envie de dire on arrête tout, pouce, mais à la place, tout drapeau espagnol tiré, avec des signaux demandant de l'aide, nous nous approchons du gros mastodonte. Soudain, je regrette la première méthode, mais je crains que ce ne soit trop tard.

La petite heure suivante fut la plus longue et la plus courte de mon existence, je me croyais dans un rêve tellement l'opération que nous entreprenions dépassait le sens

commun. Nous nous approchâmes le plus possible. Les Espagnols, sûrs de leur supériorité, nous laissaient faire.

Je pense que pas un seul instant ils ne crurent que nous pourrions les attaquer, et, ho combien j'étais d'accord avec eux. Nous nous trouvâmes donc à portée de tirs, ils n'avaient même pas fait tomber les sabords de leurs canons, et attendaient, curieux, ce que leurs compatriotes avaient à leur dire.

Au signal convenu, nous descendions nos sabords et ordonnions aux canonnières de tirer sans sommation aucune. Nos deux petits bateaux lancèrent leurs dards venimeux, le bruit assourdissant des canons malmena mes oreilles et mon crâne, et une odeur de poudre monta sur le tillac... C'est parti... Marie, Mère de Dieu, choisis ton camp !!

- *Si vous avez 3 en combat ou moins, allez au [1320](#).*
- *Si vous avez 4 ou plus en combat, allez au [1264](#).*

1301

Enfin, les signaux nous sont envoyés.

— Capitaine, les signaux, ça y est.

— J'ai vu imbécile ! Pilote, bon, on y va ! Quant à toi bosco, rappelle bien à l'équipage de faire le moins de bruit possible, compris ?

— Compris, Capitaine.

Nos deux bateaux, comme deux sombres requins, se mirent à glisser silencieusement sur cette mer d'encre, laissant seul le vent faire son chant de fouets et de murmures.

Imperceptiblement, nous voilà accolés au galion. Nous jetons des grappins et grimpons, telles des araignées, sur le tillac adverse. Là, toujours aussi silencieux, écrasés par l'architecture gothique de ce bateau, cathédrale flottante en honneur aux dieux de la mer, nous nous rejoignons avec John au milieu des cadavres.

— Bon, tout marche comme sur des roulettes, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Sur des roulettes ?

— Mouais, laisse tomber, une expression de mon pays.

Florent, qu'est-ce que t'en penses ? On égorge tout le monde ou on les fait prisonniers ?

- — *Ne prenons pas de risques, tuons tout le monde, les requins vont se régaler. Allez au [1311](#).*
- *On ne va pas tuer tout le monde, ça va pas la tête, faisons-les prisonniers. Nous jetterons leur poudre et couperons leurs mats avant de repartir. Allez au [1331](#).*

1302

Voilà, nous avons réussi un grand coup de piraterie. Demandez aux autres pirates s'ils en connaissent beaucoup des équipages qui ont réussi à piller un galion, notre légende était faite.

Nous fîmes encore l'une de ces incroyables fêtes sur une île déserte. Les hommes ont dansé, ri et chanté comme jamais, et nos dernières réserves d'alcool ont fini dans nos vomis.

John était le plus grand alcoolique de tous les temps, c'était toujours lui qui nous poussait aux orgies et le premier à tomber le nez dans le sable. Quand nous nous réveillâmes avec une gueule de bois monstrueuse, je me suis dit que nous n'étions quand même pas craintifs. Pas un seul de nos hommes n'était vaillant et, si nous nous faisons attaquer, nous nous serions rendus et aurions supplié un petit verre d'alcool pour arrêter de trembler, minable.

Mais nous étions riches, et je me demandais si notre alliance avec Rackham ne devait pas s'arrêter là. Il fallait prendre une décision, John n'avait à ce jour qu'un but, aller le plus rapidement dans un port pour faire la plus longue fête possible.

- *John, nous avons bien travaillé ensemble, mais là, je crois que l'heure de la séparation est arrivée. Partons chacun de notre côté. En tout cas, tu as été le plus grand pirate avec qui j'ai travaillé. Allez au **1322**.*
- *Bof, nos équipages s'entendent bien, on a réussi un coup fameux, pourquoi ne pas continuer ? Allez au [1274](#).*

1303

— C'est quoi ces conneries ?

— C'est comme ça.

— Hé, où vous allez les piafs, revenez !

Les deux Caraïbes se sont éclipsés mystérieusement.

— Merde, ils nous y auraient emmenés.

— Putain, faut revenir avec une gonzesse, c'est quoi cette merde, revenez !

— Écoutez les gars, on n'a pas besoin d'eux pour la trouver, on a la carte. De toute façon, ils sont deux, on ne va pas avoir peur d'eux, OK ?

OK, on continue, mais j'aimerais comprendre cette histoire de gonzesse.

Nous reprenons la route, aux aguets.

— Putain, je sens une présence, ils sont revenus ! Là ! Feu ! Tirez bordel ! Tirez !

- *Dans une panique générale, nous sortons nos armes et tirons dans la direction d'un bosquet. Allez au [1332](#).*

1304

Nous reprenons la route, aux aguets. Nous sommes tendus, une ambiance paranoïaque s'empare peu à peu de nous.

— Putain, je sens une présence, ils sont revenus ! Là ! Feu ! Tirez bordel ! Tirez !

- *Dans une panique générale, nous sortons nos armes et tirons dans la direction d'un bosquet. Allez au [1332](#).*

1305

J'arrive dans une grotte éclairée par un petit brasero. Des tas de plantes et d'animaux morts pendent des parois, je la vois, elle a l'air d'avoir deux-cents ans. Elle est nue et a de longs cheveux blancs qui lui tombe comme un manteau sur le corps, ses deux yeux brillent d'une lueur enfantine.

— Assis-toi Mahie.

— Vous connaissez notre langue ?

— Je connais ce que j'ai besoin de connaître, ne t'en fais pas. Le grand oiseau blanc m'a prévenue de ton arrivée, il m'a dit qu'une femme du nom de Mahie me serait emmenée. Il m'a dit aussi que tu n'étais pas de ce monde.

Je m'assois sur un tas d'ossements. Elle sort de derrière elle un grand croissant d'argent gravé.

— Voilà la Lune d'Argent, Mahie. Elle te permettra de rentrer chez toi, mais avant, il faut l'emmener sur les Plages d'Or, qu'elle rejoigne le grand Soleil qui y est caché. Peux-tu faire ça, Mahie ? C'est très important pour mon peuple. Ce croissant de Lune n'aurait pas dû quitter le père Soleil.

— Où se trouve cette plage ?

— Quelque part dans les Bermudes. Une fois que tu y seras, le croissant te guidera.

— Et je rentrerais chez moi.

— Oui, Mahie, tu rentreras chez toi.

Cette évocation me met les larmes aux yeux.

— Je le ferais, sûr, je le ferais.

— Que le grand oiseau te guide Mahie. En tout cas, ne perds pas de temps en route, il faudrait que tu aies atteint la plage avant la nouvelle lune, tu as juste le temps. Si tu le désires, je peux te purifier, pour attirer sur toi les bons esprits.

— Heu, oui, pourquoi pas.

La sorcière sort alors un grand couteau.

— Déshabille-toi.

— Heu, vous pourriez un peu m'expliquer ce qu'il va se passer ?

— Oui, bien sûr. Une fois que tu seras nue, je te ferais les trois entailles sacrificielles, ensuite, je ferais brûler l'herbe Coulaboule, le sang et la fumée attireront les esprits sur toi, bons ou mauvais. Alors, tu te glisseras dans cette petite grotte derrière moi, je la refermerais avec ces pierres, le temps que la magie opère, et si tu as le cœur innocent, en tout cas autant que peut l'être celui d'un pirate, tu ressortiras purifiée, mais, si tu as le cœur trop coupable, les esprits mangeront ton cœur et ce sera un autre qui fera ta mission.

— Heu, ça durera combien de temps ?

Le temps qu'il faudra, mais ne t'en fais pas, les esprits viennent vite.

- — *Écoutez, si ce n'est pas obligatoire, je préfère m'en passer. Allez au [1280](#).*
- *Mon cœur est innocent. En tout cas, autant que peut l'être celui d'un pirate. Allez au [1326](#).*

1306

Notre armada s'élance sur les mers, il y a quelque chose de grandiose dans notre équipée, quelque chose qui fait qu'on a l'impression de vivre, de vraiment vivre, une sensation de puissance et de justice, de beauté et de courage, jamais mes hommes n'ont été autant coordonnés, solidaires, groupés.

Dès que notre flotte aperçoit la Barbade, les deux équipes se séparent. Ceux qui vont attaquer de front attendent, tandis que les maquisards partent sur le versant ouest de l'île, loin du port. Tout est entre leurs mains.

Nous attendons, nerveux, aiguisant nos sabres, faisant nettoyer nos canons, vérifiant la poudre et les balles.

Je n'arrive pas à rester calme, j'ai l'impression que l'Histoire retiendra notre nom, je fais les cent pas, parlant avec Baptiste, chiquant un peu de pétun avec Pied Tordu, mangeant un bout en cuisine.

La nuit tombe, et c'est comme si elle n'en finissait pas de tomber. Nous avons quelques Caraïbes noirs qui se mettent à chanter dans leur patois africain. Leurs mélodies sont guerrières, étranges, mélancoliques, elles donnent envie de venger toute l'injustice de la terre. Ce soir, nous allons faire payer sans regret des esclavagistes, et si nous mourons, nous savons pourquoi.

La nuit est maintenant tombée, je fais cesser une dispute entre quelques pirates, normal, nous n'en pouvons plus d'attendre, je menace de tuer à la première prise de bec. Nous sommes en branle-bas de combat jusqu'à demain, et la loi martiale est de mise.

Soudain, nous entendons des coups de feu qui déchirent la nuit, les pirates envoyés sur terre n'ont pas réussi à être discrets. Tous les Portugais doivent être en branle-bas de combat, il faut y aller !

Hornigold monte le drapeau noir, le vent est favorable, notre armada se met en branle.

— Pilote ! Droit devant ! Canonniers aux pièces !!

Ça y est, nous avançons. Hornigold fait tirer quelques coups de canon, inutiles, mais effrayants.

— Tirez aussi trois coups !

Le vent nous tire vers les côtes, nous voyons le port portugais s'éveiller, des petites lumières apparaissent de toute part, je regarde ça à la lunette, une vraie fourmilière humaine se met à s'agiter. Les coups de canon venant du fort retentissent sur le calme noir de cette mer porteuse de morts.

Les Portugais se jettent sur leurs bateaux, ils n'auront certainement pas le temps de les mettre en branle, mais je pense qu'ils sont déjà en train d'en charger les canons, une petite bataille navale se prépare. Nous approchons, les premiers coups de canon partent de part et d'autre, les Caraïbes jettent leur pirogue à l'eau et vont s'essaimer en petites unités meurtrières.

— Capitaine ! Bateau à portée !

— Feu !

— Touché Capitaine !

— Bravo !!

Le bateau adverse nous tire dessus. Bon Dieu, beau tir, merde, notre bateau est secoué, comme si trois claques magistrales lui avaient été assénées.

— Capitaine ! Voie d'eau, voie d'eau !!

— Charpentiers ! Au boulot ! Descendez la pompe ! Feu ! Feu !!

• *Si vous avez trois ou plus en artisan, allez au [1319](#).*

• *Si vous avez 2 ou moins, allez au [1353](#).*

Mon corps est pris dans une onde de détente, je ne pense strictement plus à rien, je ne suis que regard, que présence, comme si la vie prenait soudain une incroyable densité où la pensée serait inutile. Je me rappelle de cet état, je m'en rappelle, c'est un état d'enfant, de bébé... mais quelque chose me chasse de ce paradis. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Des dizaines d'yeux brillants apparaissent autour de moi, des yeux comme des étoiles qui font une farandole. J'entends de petits rires amusés, mutins, des petites fées, voilà l'impression que ça donne, des petits rires comme des grelots, soudain, un visage apparaît, celui de Pete, oui, du Capitaine Pete, mais comme s'il avait douze ans.

— T'amuses-tu, Marie ? Hein ? Est-ce que ça t'amuse d'être un pirate ? C'est génial, non ?

— Heu, oui Pete. Tu es mort ?

— Non, je ne suis pas mort, le grand Capitaine Pete ne peut pas mourir, il est éternel, les adultes meurent, pas moi.

— Ha.

— Je te laisse Marie, j'entends mes amis m'appeler pour nous amuser.

— Salut Pete.

— Salut Marie. Tu les as bien eus en tout cas, je crois que tu es la seule femme pirate de toute l'histoire.

— Salut.

Les petits rires s'éloignent.

Je reste là, un long moment... Puis, la position commence à être désagréable, la terre mélangée à mes plaies commence à m'inquiéter, et puis merde quoi ! Je suis quand même à moitié enterrée vivante.

Enfin, la sorcière cesse son chant, le silence est magnifique, et de nouveau, je ressens l'expérience de la présence pure. Cette fois, rien ne vient m'en déranger...

Mais... la sorcière enlève les pierres, je sors.

Elle nettoie mes plaies, les masse d'une pommade, elle me sourit, je lui souris, je me sens bien. Dans son sourire, je sens une amitié que je n'aurais pas cru possible chez un être humain, et j'ai envie de rester à ses côtés toute ma vie, et, tout d'un coup, comme si elle entendait mes pensées, elle me tend la Lune d'Argent.

— C'est cela que tu as à faire.

— Merci

Alors qu'elle me lance un petit sourire espiègle, je sors. La lumière me fait mal aux yeux, j'avais oublié qu'il faisait jour.

— Alors Cap'taine, comment ça c'est passé, et c'est quoi ça ?

- La Lune d'Argent, je sais où sont les Plages d'Or.
- Où ça ?
- Aux Bermudes.
- Hé, ça fait une petite trotte, mais on devrait y arriver.

- *Nous saluons les Caraïbes et repartons. Allez au [1340](#).*

1308

J'y comptais bien.

La soirée est sensationnelle, les noirs chantent et dansent, les Caraïbes les accompagnent aux crécelles et aux flûtes, et nous, nous buvons, soirée parfaite.

Le lendemain, notre incroyable équipée quitte Saint-Vincent. De nombreux anciens esclaves à la mode indigène sont sur nos bateaux, ils sont effrayants, on sent qu'ils veulent du sang et de la vengeance. Les Caraïbes ne sont pas moins motivés à chasser les envahisseurs.

Hornigold m'a expliqué que les Portugais ont construit au fil des ans un véritable petit port, gardé par des canons, et ont installé des plantations de canne à sucre. Les Portugais tiennent le fouet et des centaines de noirs bossent. C'est l'heure de la revanche.

Nous avons créé deux équipes, l'une qui partira en éclaireur, mouillera loin du port et attaquera par les terres, et l'autre navale, qui attaquera par mer. Nous comptons sur cette double attaque pour complètement paniquer les Portugais. Bien sûr, nous attaquons de nuit et en traître, les Caraïbes ont beaucoup insisté là-dessus.

- *Moi et mon équipage rejoignons l'attaque à terre. Nous devons absolument neutraliser les canons avant l'arrivée de la flotte. Allez au [1269](#).*
- *Nous attaquerons par mer, nous sommes des marins, pas de l'infanterie. Allez au [1306](#).*

1309

1310

Nous voilà partis sur les mers...

Il y a beaucoup de vent et il fait presque froid, ça change. Nous passons deux jours sans rien voir, et ça paraît long (les pirates sont de grands enfants, ils n'aiment pas attendre), quand notre vigie se met à hurler :

— Bateau à l'est ! Galion espagnol !

Je prends mes lunettes. Putain, même de loin, qu'est-ce qu'il est gros, pis les deux rangées de canons, ça doit faire deux fois plus mal quand ça tire, bon, ben je regrette pas nos méthodes de sioux. Nous faisons le plan prévu, loin de nous rapprocher, nous prenons la même direction qu'eux.

— C'est bizarre leur navigation, on dirait qu'ils sont perdus, me dit le pilote.

— Ça pour être perdus, ils sont perdus, que je réplique.

La nuit se met à tomber, nous laissons cinq chaloupes remplies d'hommes assoiffés de sang et nous baissons notre vitesse. La lune est presque morte et une obscurité bleutée remplit l'espace, deux heures passent.

— Pilote, arrêtez-vous, faut attendre les signaux.

Ho putain ce qu'on a attendu, jamais des heures ne m'ont paru si longue, l'équipage était énervé, on sentait que l'orage était prêt. Maintenant, il fallait que nos hommes soient bons.

- *Si vous avez 1 ou moins en ruse, allez au [1265](#).*
- *Si vous avez 2 ou plus, allez au [1301](#).*

1311

Nous les avons tous massacrés, presque deux-cents en tout. Le galion était rempli d'une odeur poisseuse qui faisait tourner la tête.

Puis nous avons rempli les soutes d'argent, car ce galion en transportait des tonnes. Nous ne pouvions en prendre qu'à peine la moitié.

Nous quittons le galion et son lot de fantômes. Le temps s'est encore rafraîchi et le vent semble chanter une complainte affreuse dont les âmes des morts seraient les accompagnateurs maudits.

Tremblotants de froid, réchauffés par la fortune qui nous avait souri, nous avançons maintenant dans une nuit pleine de brouillard.

- *Le lendemain, le massacre paraissait déjà loin, et nous bûmes pour l'oublier. Surtout que l'argent, lui, était toujours là... Allez au [gagne la clef du vaisseau fantôme](#) – 30.*
- *Si **Marie** avait la clef du fantôme d'Albert, perdez-la. Allez au [1302](#).*

1312

— Sur Capitaine ?

— Ben oui, sûr.

— J’espère qu’on est pas en train de faire la connerie de notre vie.

— T’inquiète, lui dis-je en pétant de trouille.

Deux Caraïbes sortent de la forêt, ils sont nus comme des vers, tiennent des grosses épées en bois, et ont le corps maquillé de rouge. Ils s’approchent de nous, super énervés.

— Kébayé, tonop !!

En même temps qu’ils nous disent ça, ils font de grands gestes pour nous dire de nous tirer.

— Sorcière, nous devoir voir la sorcière, que je dis en montrant la montagne et en sortant le parchemin.

Ils matent le parchemin et me regardent. Ils discutent entre eux puis reviennent nous voir, ils nous montrent du doigt et font non, puis, ils miment avec leurs mains deux seins sur leurs poitrines et là indique que oui. Au début, je ne comprends pas, et puis après, ça y est, seule une femme a le droit de monter, j’ai compris. Et merde, ça se complique.

- *Bon, les gars, on peut pas continuer, seule une femme peut accéder à la sorcière, désolée. Allez au [1303](#).*
- *Je défais ma chemise sous les yeux ébahis de mes compagnons. Allez au [1324](#).*

1313

— Nous on rentre en tous cas.

— Quoi, vous me désobéissez ?

— Non seulement on te désobéit, mais en plus on t’emmerde, moi je veux plus de toi comme Capitaine.

— Moi non plus.

— C’est quoi les gars, une mutinerie ?

— Calmez-vous, rentrons, on verra ça plus tard.

— Mouais.

Je n’en reviens pas, après tout ce que j’ai fait pour eux. Plus personne ne me parle, je reste un peu en arrière, merde, je suis dans la merde. Bon, j’espère qu’ils auront oublié tout ça quand on reviendra. Nous revenons à la falaise au-dessus de la crique.

— Merde, qu’est-ce que c’est que ce bordel ?

— Regardez, le bateau d’Hornigold et celui de Teach.

— Celui-là, il bat pavillon pirate, mais je sais pas qui c’est.

— Vane, peut-être ?

— Pas Rackham en tout cas.

— Je rêve ou il y a plein de pirogues avec des Caraïbes ?

— Ha ouais, pis regarde, dans notre camp, ça grouille, il y a plein de nègres.

— C'est quoi ce bordel ? Tout le monde s'est donné rendez-vous dans ce coin paumé ou quoi.

— Je me demande ce qu'il se passe.

C'est hallucinant en effet. Nous descendons tant bien que mal la paroi. L'escalade en montant, ça va, mais en descendant, bonjour. Merde, mon pied glisse.

— Nez Crochu, prends ma main, je vais tomber.

— Ouais, j'arrive.

Merde, il me marche sur la main qui me tenait, je me casse la gueule.

• *Un coup sec sur le crâne me fait perdre connaissance. Allez au 1215.*

1314

— Marie, petite salope, petite traîtresse.

— Qui a parlé ?

— Moi.

Je me retourne, Albert est là, fantomatique, ses yeux sont deux boules rouges, il est effrayant.

— Ça va, Capitaine ?

— Vous le voyez ?

— Non, nous ne voyons rien.

— Mais si, il est là !

— Qui ?

— Albert, le Second d'Hornigold.

— Où ?

— Là.

Capitaine, il n'y a rien là. Marie, ils ne peuvent pas me voir, il n'y a que toi qui le peux. Je reviens pour me venger, et me venger je ferais. Viens, viens vers moi, viens me prendre un baiser...

Je pars en courant devant les regards effarés de mes hommes. Ça y est, ils me prennent pour une folle.

— Ce n'est pas la peine de me fuir, rien ne m'arrêtera, tu es entre la vie et la mort sur cette mer, et je te veux.

Il se met à voler et me rejoint facilement, je tombe à terre, il se jette sur moi de tout son corps, me retourne et me force les lèvres de ses doigts et de sa bouche, il

m’embrasse et entre en moi, je sens son âme me chasser de mon corps... Il se relève à ma place. Merde, je suis un fantôme !

— Capitaine, ça va ?

— Oui, répond Albert à ma place.

Je hurle, personne ne m’entend. Je vois Albert tâter mon corps, satisfait, et faire un sourire sardonique.

Et moi qu’est-ce que je vais faire maintenant ?

Un grand vaisseau noir vient en volant vers nous, personne ne le voit à part moi, je vole vers lui. La sorcière Caraïbe m’attend à l’intérieur. De nombreux pirates fantômes autour d’elle.

— Bonjour, Marie, je t’attendais. Albert va faire ta mission, ne t’en fais pas, quant à toi, je pense qu’une présence féminine ici sera appréciée.

Les pirates fantômes me regardent en souriant. La sorcière reprend :

— Vous serez le Vaisseau Fantôme Éternel, celui qui voguera jusqu’à la nuit des temps dans les rêves des hommes, et dans ce vaisseau, il y aura toujours une place pour une femme. Adieu...

La sorcière disparaît...

Ben voilà, voilà ma place pour des siècles et des siècles... Marie ne quittera jamais le labyrinthe.

Fin

1315

Si vous avez la clef de corail, enclenchez-la, sinon :

Personne ne répond.

- *Chut, sortez vos armes et on ne dit plus rien, on ne bouge plus, compris ? Allez au [1323](#).*
- *Tirez, tirez dans la direction où ça a bougé. Allez au **1332**.*

1316

— Capitaine, regardez là-bas, un autre vaisseau !

Je prends la lunette, c’est un galion espagnol, noir comme l’ébène, il porte le pavillon pirate, un crâne et des tibias.

— Capitaine, j'aime pas ça, il va beaucoup trop vite par rapport à son poids, regardez comme il file vers nous.

Un sentiment d'inquiétude s'empare de moi.

— Branle-bas de combat ! Hardis !! Branle-bas de combat !

Toute la fourmilière du navire se met en branle, il est rapidement à portée de feu.

— Tirez ! tirez !

— Capitaine, regardez, il ne touche pas l'eau ! Regardez, nos boulets le transpercent et c'est comme s'il n'avait rien !

Je reprends ma lunette, c'est affreux.

— Ce sont des zombis ! Ils sont tous déjà morts !! Feu ! Feu !

— Ça ne sert à rien Capitaine, c'est la fin !

La horde de zombis déferle sur notre bateau, ce sont tous les Espagnols que nous avons massacrés. Bon dieu, comment est-ce possible ? Mes hommes tentent de se défendre comme ils le peuvent, mais malgré les coups de sabre et les coups de mousquets, mes hommes finissent toujours par tomber...

Je suis la dernière. Le Capitaine du galion fantôme vient vers moi, ses yeux sont deux boules de feu et sa gorge est tranchée.

— Voilà le Capitaine qui a ordonné notre mort, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas répondre ? Je pense que nous avons une place pour toi parmi nous, une vraie place de femmes, une place pour l'éternité.

Il m'enfonce ses deux ongles tranchants dans les joues et me jette à terre au milieu de ses hommes. Marie ne quittera jamais le labyrinthe.

Fin

1317

Soudain, les quatre médailles, que j'ai toujours autour du cou, seuls souvenirs du labyrinthe, se mettent à me brûler. Deux yeux rouges apparaissent, une bête est là, agenouillée à côté de moi, je vois ses jambes poilues et ses deux sabots. Je les remonte par le regard et tombe sur son visage, très humain, trop humain, il a un bouc et deux grandes cornes, il me sourit.

— Bonjour, petite voleuse. Tu croyais m'échapper éternellement ?

Il tend la main et se met à soupeser les médailles à mon cou, les fait tinter, je suis paralysée.

— Je suis étonnée, jamais je n'aurais pensé que tu viennes jusqu'ici, si loin de chez toi. Tu es courageuse, Marie, petite Marie. Je ne le pensais pas, pas tant. Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Nous allons jouer à un jeu, une devinette, si tu réponds juste,

j'aurais un cadeau pour toi, si tu réponds faux, tant pis, si tu te moques de moi, je te tuerais, qu'en dis-tu ?

— J'ai... j'ai le choix ?

— Non, bien sûr que non tu n'as pas le choix. D'ailleurs, qui a le choix ? Tu crois que moi j'ai le choix peut-être ?

— Ne vous mettez pas en colère.

Bon, je vais te dire ma devinette : « Je suis si petit, que je me faufile partout. Je suis si grand, qu'on m'oublie facilement. Je suis si humble, que je ne parle jamais de moi. Je suis si orgueilleux, que je ne vois que moi. Qui suis-je ? »

- *Le soleil.* Allez au [1327](#).
- *Le mensonge* Allez au [1334](#).
- *L'appétit.* Allez au [1278](#).

1318

Pour une fois, tout le monde peut se reposer la nuit. La navigation dans les Bermudes est extrêmement dangereuse, ces dizaines de petites îles volcaniques ont des récifs coralliens extrêmement denses, et le pilote doit sans cesse donner des ordres de manœuvres très précis pour ne pas carrément bloquer le bateau.

Bon, ben c'est là où on va voir si nous sommes les rois de la navigation.

- *Si vous avez 1 ou moins en navigation, allez au [1343](#).*
- *Si vous avez 2 ou plus, allez au [1347](#).*

1319

— Capitaine ! Les charpentiers sont à l'œuvre !

— Bon Dieu ! Pompez ! Pompez !

— On pompe Capitaine, mais c'est le bordel, la moitié des canonnières aident les charpentiers, c'est la merde !

Dieu merci, la salve de canons que nous leur avons envoyés a dû les calmer. Hornigold n'a pas encore été touché et Teach est déjà à l'abordage d'un pauvre tartane portugais qui a eu l'impudence de s'approcher de lui.

— Capitaine, c'est bon ! Les charpentiers ont colmaté ! Pour le moment, ça devrait tenir.

— Pilote ! Droit devant ! Canonnier à vos pièces ! De la poudre et du sang !! Préparez la mitraille !

La mitraille est composée de centaines de balles de mousquets enfournés dans les canons. Nous nous approchons de notre ennemi et balayons leur pont, les Portugais sont déchiquetés.

— À l'abordage !!

Nous sortons les grappins et bondissons sur leur bateau, il n'y a pas de résistance, ils ont déjà tous sauté à l'eau.

De là où nous sommes, nous pouvons voir la pagaille sur le port. Les Portugais et leurs familles sont en train de fuir, suivis de nombreux esclaves. Il faut descendre à terre maintenant. Les Caraïbes y sont déjà, et se font d'ailleurs en partie massacrer.

— Vite à terre ! Sus aux Portugais et à leur maudit port !

— Vous avez entendu le Capitaine ! À la flotte !! Descendez les chaloupes !!

Les pirates les plus fous sont déjà à l'eau, abandonnant l'idée de tirer, mais de tout faire au sabre.

— Capitaine, la chaloupe est prête.

— J'arrive !

- *Maintenant, à terre. Allez au [1354](#).*

1320

Nos boulets de canon déchirent leurs entrailles comme un couteau effilé dans la panse d'un veau, soudain l'espoir remonte. John a réussi sa manœuvre et couvre leur avant, là où les canons sont moins nombreux, et tire lui aussi une salve criminelle. Les Espagnols n'avaient apparemment même pas pensé à se mettre en branle-bas de combat, hé hé.

— Rechargez les pièces ! Hardis les tueurs ! Une seconde salve ! Vite ! Une seconde salve !

Malheureusement, les Espagnols ripostent, il fallait tout de même s'y attendre. Nous n'avons pas rechargé assez vite pour pouvoir avoir deux salves d'avance, et, mon dieu, que les boulets des Espagnols sont gros !

Notre bateau prend une véritable claque et se met à tanguer comme une feuille d'automne. Ça y est, je suis à moitié sourde, j'entends des cris de douleurs.

— Le chirurgien ! Vite ! Le chirurgien !

— Il est mort !

— Tirez ! Bon dieu, tirez !

— Capitaine ! Nombreuses voies d'eau sur la coque, la moitié des canons sont inutilisables !

— Sortez les pompes !

Enfin, nos canons tirent, mais à ma stupéfaction, seulement deux sur nos quinze, le bateau penche dangereusement.

— Capitaine ! Nous allons couler !

— Que fait John ?

— Il s'enfuit Capitaine, il s'enfuit !

— Quoi ! Merde, c'est vrai ! Pourchassez-le ! Tirez-lui dessus !

Un grand crac fit pencher brusquement notre bateau.

Cette fois, ce qui devait être droit était franchement penché.

Mes hommes se mettent à essayer de mettre à l'eau la chaloupe, j'allais donner un ordre quand les Espagnols se remirent à tirer. Cette fois, mon bateau n'est plus qu'une maquette qu'un géant écrase de son pied, doublée d'une éponge gorgée de sang.

- *Accessoirement, je ne pensais pas qu'un bateau pouvait couler aussi vite. Allez au [1330](#).*

1321

Je regarde le boulot se faire, ma fois, ce n'est pas désagréable. Pied Tordu ne peut pas s'empêcher de me faire une petite remontrance :

— En tant que Capitaine, vous auriez dû participer à l'abordage.

— Mouais, tant pis, la prochaine fois.

Nos pirates nous font signe que le galion est pris. Je monte à bord. Ils font une ovation à John qui est brandi comme un trophée, Anne Bonny pendue à son bras.

— Te voilà Florent, hé, hé, nous avons réussi.

— Capitaine, les soutes sont pleines d'argent, je vous jure, pleines d'argent !

Les pirates hurlent de joie, il y en a même un qui m'embrasse sur la joue, beurk.

— Capitaine ! Problème à bâbord !

— Quoi ?

— Ben, regardez.

Soudain, tout le monde se calme. Au loin, une vingtaine de galions espagnols viennent vers nous.

— Putain !

— Capitaine, l'un des espagnols m'a expliqué qu'ils faisaient partie de ce convoi, mais ils se sont perdus, on a eu une chance pas croyable.

— Dépêchez-vous de remplir nos soutes avec leur argent et foutez le feu.

Une demi-heure plus tard, nous avons rempli nos soutes et mis le feu au galion tandis que les Espagnols se jetaient à l'eau.

Nous partions alors le plus rapidement possible.

Nos petits sloops étant bien plus rapides, nous avons réussi notre plus beau coup.

- *L'équipage de Marie perd un point de discipline et gagne un point de ruse. Allez au [1302](#).*

1322

— Tu déconnes Florent, à nous deux, on serait rentré dans la légende. Tous les livres auraient parlé de nous, crois-moi.

— Hum, peut-être, tant pis.

Nous décidons donc de partir. L'équipage m'obéit sans peine et ne râle pas qu'ils veulent rester avec John. Peut-être qu'eux aussi commencent à avoir mal au foie ?

Bon, nous avons pas mal d'argent à refourguer. Nous décidons d'aller à Saint-Domingue claquer notre magot. L'équipage est ravi, des bars et des putes...

Mon Dieu, les hommes, il ne leur faut pas grand-chose finalement, bon ce sont des pirates en même temps.

Nous mouillons enfin à Saint-Domingue, les hommes se font beaux (c'est-à-dire qu'ils se lavent), et nous voilà partis en goguette.

Nous apprendrons quelques jours plus tard que John et son équipage se sont fait arrêter par les Anglais un lendemain de cuite. Ils seront pendus juste après.

- *Mon Dieu l'alcool... quel fléau. Allez au [1235](#).*

1323

À part le grouillement de la jungle, qui paraissait particulièrement dense, rien ne bougeait.

— On continue Capitaine ?

— Ils sont toujours là, moi je dis, je le sens. Ils attendent qu'on fasse quelque chose.

- *Laissez tomber vos armes et mettez les mains en l'air, qu'ils comprennent qu'on n'est pas des ennemis. Allez au [1312](#).*
- *Bon, on continue. On verra bien. Allez au [1304](#).*

1324

— Putain, le Capitaine est une gonzesse.

— Moi je l'ai toujours su.

— Et t'as rien dit.

— Non, Monsieur, je suis un gentleman.

— Gentleman mon cul oui.

Les Caraïbes observent ma poitrine, qui même si elle n'est pas king size, est suffisante pour les convaincre. Ils me disent respectueusement de les suivre. Ma bande de pieds nickelés et moi les suivons en procession.

— Hé hé, Capitaine, bien joué, ils nous emmènent à la sorcière, vous savez on s'en fout que vous êtes une femme.

— Bien.

Enfin, nous sortons de la jungle et arrivons sur les hautes roches de granits noirs, là où seules quelques fougères et mousses subsistent. Un vent froid se lève, des nuages apparaissent, nous montons.

Nous voyons des volutes de fumée sortir de cheminées naturelles, nous nous en rapprochons. Arrivés devant une caverne, les Caraïbes me font signe d'entrer seule. J'entre dans ce boyau où je sens des craquements sous mes pieds, je regarde, des os humains, le sol est jonché d'os humain.

Une faible lueur luit au fond du tunnel, je m'approche.

- — *Viens, Mahie, je t'attendais depuis longtemps. Allez au [1305](#).*

1325

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie partira au Mexique dans le cadre de recherches ethnologiques. Elle étudiera le phénomène des gangs et en rejoindra un. Prise au jeu, elle montera les échelons.

Après de nombreux méfaits, elle rencontrera une shaman amérindienne à qui elle demandera une initiation. Perdue au fin fond de la forêt amazonienne, enfermée dans une grotte, elle mourra d'un arrêt au cœur durant son initiation.

Une expédition scientifique retrouvera son corps cent-vingt-trois ans plus tard, totalement desséché. Un livre spéculatif d'un chercheur américain sera écrit sur son cas.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1326

— Alors, déshabille-toi.

Une fois nue, elle me taillade au-dessus des deux seins et en bas du dos, c'est douloureux, mais ça va, ensuite, elle balance une touffe d'herbe sèche qui se consume en d'épaisses volutes, je crains d'étouffer, l'odeur est lourde, j'ai la tête qui tourne.

— Va dans la petite grotte maintenant.

Je me mets à quatre pattes et me couche à l'intérieur, elle est grande comme deux tombes.

Méthodiquement, elle bouche la sortie avec des pierres, putain, je me sens mal, très mal. Elle se met à psalmodier je ne sais quoi et tout se met à tourner.

— Ils arrivent !!

Si vous avez la clef du fantôme d'Albert, du vaisseau fantôme ou des médailles, enclenchez-la

Si vous avez la clef du vaisseau fantôme et celle des médailles, n'enclenchez que celle du vaisseau fantôme

- *Si vous avez la clef du fantôme d'Albert et celle des médailles, n'enclenchez que celle d'Albert, sinon : Allez au [1307](#).*

1327

— Non, ce n'est pas ça, mais j'ai hésité. J'ai failli choisir ça comme réponse, mais j'ai préféré le mensonge, la définition de la devinette lui correspond mieux, non ? Bon, tu as perdu, je reprends mes médailles, tu t'en sors à bon compte. Ciao Marie.

La créature disparaît dans un nuage de fumée.

- *Ben dis donc, il a de la suite dans les idées celui-là, j'l'avais oublié ce con. Allez au perd la clef des médailles. Allez au [1307](#).*

1328

— Quoi ?! Nous faisons une expédition capitale et Monsieur a une mission secrète pour les Caraïbes. Elle attendra la fin de notre expédition, c'est moi qui te le dis !

— Impossible, elle doit être effectuée sans tarder, c'est très important.

Ha ouais, et c'est quoi cette mission secrète ?

- — *Je ne peux rien dire, désolé, il faut me faire confiance. Allez au [1281](#).*
- *Je dois emmener un objet magique très puissant dans les Bermudes. Allez au [1335](#).*

— Pfuu, on peut peut-être essayer de tronçonner les piliers de coraux, mais ça va pas être facile.

— Essayez.

Des équipes de plongeurs descendent et tentent de débloquer le bateau, c'est très long. Un marin sort paniqué.

— Je me suis fait piquer par une connerie de poisson, merde, ça brûle.

— Appelez le chirurgien ! Les autres, faites attention.

Les heures passent, un autre marin est piqué par des petits poissons tigrés aux épines dorsales empoisonnées, c'est ce que nous apprendrons plus tard, à la mort des deux marins, mais bon, on a eu de la chance, il n'y avait pas de requin. En fin de journée, nous pouvons repartir.

— Bravo, les gars, j'en attendais pas moins de vous.

— Mouais, la nuit va tomber en attendant.

— Nous sommes loin, pilote ?

— Pas trop.

— Ressortez le croissant.

Dès que je le tiens, des impulsions sont données à mon bras, comme si je tenais une barre.

— Pilote, suis mes mouvements.

— Sûr, Capitaine ?

— Sûr.

Ça marche du tonnerre. Le croissant nous donne l'exacte direction de la barre. Après une heure de navigation sans problème, devant l'équipage émerveillé, nous atteignons un bras de mer situé à égale distance de trois îles majestueuses dans leur splendeur pointue. Le croissant ne me donne plus de mouvement.

— Je crois qu'il faut rester là, que nous sommes arrivés à destination.

— Capitaine, regardez le ciel.

Dans le ciel étoilé, de grands nuages noirs viennent s'amasser au-dessus de notre bateau.

- *Qu'est-ce que c'est que ça ? Allez au [1344](#).*

Marie ne se rappellera rien de son passage dans le labyrinthe. Marie, à la fin de ses études d'histoire, fera un voyage d'études en Amérique centrale. Après une

fréquentation des milieux communistes révolutionnaires, elle suivra une fraction armée dans la jungle.

Après une longue série d'actes de guérilla, son groupe et elle finiront massacrés par les troupes gouvernementales alors qu'ils attaquaient en pleine ville la banque centrale.

À moins qu'elle ne retourne dans le labyrinthe tenter sa chance.

Fin

1331

C'est ce que l'on a fait.

Et ma fois, on n'a pas eu à s'en plaindre, car si nous avions dû tuer tout le monde, qui aurait transporté les tonnes d'argent dans nos soutes, nous ? Tandis que là, tandis que nous les braquions de nos mousquets, ce sont eux qui se sont tapé le boulot.

Là où nous avons été pervers, c'est quand on leur a demandé de couper leurs mats et de jeter leurs canons à la mer.

Au petit matin, devant un punch d'adieu, car nous savons vivre, nous les quittions, ce qui n'était pas plus mal, car à l'horizon se profilait une vingtaine de galions surarmés. Ce bateau faisait partie de ce convoi, mais s'était perdu.

- *Tant pis pour eux, tant mieux pour nous. Marie perd un point de discipline. Allez au [1302](#).*

1332

Nos mousquets détonnent, les oiseaux se mettent à piailler, toute la jungle est en émoi. Bon ben maintenant, s'il y a quelqu'un dans cette forêt, il est au courant.

— Bon ben, y'avait rien je te dis.

— C'est bon, ils sont partis, je le sens.

— T'es sûr, Pied Tordu ?

— Ouaip, y'avait quelqu'un et il est parti, on est de nouveau seuls.

— Des fois Pied Tordu, avec toi, j'me demande.

Allez, repartons.

La nuit et un vent froid se sont mis à envahir la jungle, on a continué en direction de la croix, remontés jusqu'à ce que la jungle disparaisse. Là où seules la mousse et des fougères subsistent.

— Putain, il fait froid, on va faire un feu et dormir là.

Nous avons cherché toute la journée du lendemain, et encore toute la journée du surlendemain, pas de trace de sorcière, en plus, on se caillait méchamment.

— Capitaine, on trouvera pas, faut repartir.

— Merde, fais chier.

— Moi en tout cas, je redescends.

— Moi aussi.

— Tant pis.

Tous mes hommes voulaient redescendre.

— Les gars, on va pas s'arrêter là ?

— Tu nous emmerdes Capitaine, c'était du pipeau cette carte.

— Quoi ?

— Ouais, du pipeau.

— Merde, vous faites chier !

Si vous avez la clef du secret, enclenchez-la.

- *Si vous avez 3 ou plus en discipline, allez au [1313](#).*
- *Si vous avez 2 ou moins, allez au [1276](#).*

1333

Je baragouine quelques mots en Caraïbe, style, ami, des trucs comme ça. Ça marche, deux Caraïbes sortent de la forêt et s'approchent de nous.

— Calmez-vous les gars, il n'y a pas de problème, je connais les Caraïbes, ils sont sympas.

Sauf qu'eux, ils sont super énervés.

— Kébayé, tonop !!

En même temps qu'ils nous disent ça, ils font de grands gestes pour nous dire de nous tirer.

— Boyer, nous devoir voir Boyer, que je dis en montrant la montagne et en sortant le parchemin.

Ils matent le parchemin et me regardent. Ils discutent entre eux puis reviennent nous voir, ils nous montrent du doigt et font non, puis, ils miment avec leurs mains deux seins sur leurs poitrines et là indique que oui. Au début, je ne comprends pas, et puis après, ça y est, seule une femme a le droit de monter, j'ai compris. Et merde, ça se complique.

- *Bon, les gars, on peut pas continuer, seule une femme peut accéder à la sorcière, désolé. Allez au [1303](#).*
- *Je défais ma chemise sous les yeux ébahis de mes compagnons. Allez au [1324](#).*

1334

— Bravo, c'est ça ! Je ne suis pas sûr que tu comprennes bien pourquoi c'est ça, mais c'est ça, banco ! Marie, banco ! Vraiment, je suis fier de toi, je te laisse les médailles, bravo, tu m'as bien eu, deux fois, tu les mérites ces putains de médailles ! De toute façon, je m'en fous, elles n'étaient pas à moi, rien de ce qu'il y avait dans cette pièce n'était à moi. Ciao Marie.

La créature disparaît dans un nuage de fumée. Ben çui là, dis donc, c'est un sacré numéro.

Je prends les médailles dans mes mains, c'est étrange, on dirait qu'elles ont changé, qu'elles sont, comment dire, positives maintenant.

Oui, c'est ça... positives.

- *La clef des médailles change de code, ce n'est plus -9, maintenant, mais +9, bravo. Allez au [1307](#).*

1335

Ha ouais, un objet magique très puissant, et on peut le voir, cet objet magique ?

- — *Heu, non, je n'ai pas le droit. Allez au [1281](#).*
- *Ben, heu, ouais, mais je te fais confiance Hornigold, on me l'a confié à moi, OK ? Allez au [1351](#).*

1336

— Eh bien alors, c'est parti !

Je vais avec le pilote à la barre. Je lui tiens le croissant devant les yeux, c'est féérique, je me rends compte que le croissant bouge mes bras.

— Pilote, regarde le mouvement de mes bras et suis-les à la barre.

Ça marche, le croissant d'argent nous indique exactement les manœuvres à faire. La navigation dans les Bermudes est très dangereuse, manœuvrer entre ces dizaines de petites îles volcaniques au milieu d'une mer envahie de récifs coralliens tient de la haute

voltige. De nuit, ce devrait être impossible, mais là, c'est du nanan, cet artefact est magique. La lune se reflète sur lui et lui donne des éclats lumineux, les yeux des animaux brillent, et je donne l'impression, en y imprimant les mouvements qu'il m'inspire, de faire voler cet oiseau, et le bateau avec.

L'équipage vient à tour de rôle examiner ce miracle, une odeur de sainteté nous pénètre, il y a du miracle dans l'air.

Après quelques heures de navigation sans problème, nous atteignons un bras de mer situé à égale distance de trois îles majestueuses dans leurs splendeurs pointues. Le croissant ne me donne plus de mouvement.

— Je crois qu'il faut rester là, que nous sommes arrivés à destination.

— Capitaine ! Regardez le ciel.

Dans le ciel étoilé, de grands nuages noirs viennent s'amasser au-dessus de notre bateau.

- *Qu'est-ce que c'est que ça ? Allez au [1344](#).*

1337

La majorité de mes hommes ne veut pas partir avec moi et reste avec Teach. Hornigold accepte de me prendre dans son bateau et de m'emmener à Saint-Domingue où il va rencontrer le gouverneur.

Nous faisons une dernière soirée avec mes anciens coéquipiers. Les pirates ont élu Pied Tordu à ma place, c'est un bon choix. Teach récupère la Crique du Diable.

Je dis au revoir à Baptiste, Loarn, Le Couteau et tous les autres, et en leur disant au revoir, c'est aussi la piraterie que je salue.

En même temps, ça y est, je suis sur le bateau d'Hornigold... J'ai assez d'argent pour refaire ma vie.

Nous arrivons à Saint-Domingue. Hornigold m'apprend que dorénavant ils vont travailler pour Rogers, le chasseur de pirates.

— Tu vas trahir nos anciens amis ?

Non, il y a assez de pirates pour travailler sans croiser d'anciennes connaissances. Veux-tu servir sous mon pavillon ?

- — *Non, je ne deviendrai pas chasseur de pirate. Allez au [1356](#).*
- *Écoutes, pourquoi pas, depuis le temps que je voulais servir sous tes ordres. Allez au [1349](#).*

1338

— On aurait dû se débarrasser de cette pouffiasse depuis longtemps.

— Hé, Nez crochu, parle meilleur du Capitaine.

— Tout le monde sait que c'est une femme, y'a plus qu'elle qui croie qu'elle fait encore illusion, mais moi, j'en ai marre de cette salope et de ces plans foireux !

— Ho, tu me causes meilleur, c'est quoi cette histoire que je suis une femme ?

— Ta gueule salope !

Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai pris mon pistolet et abattu ce con. Là, ils me sont tombés dessus, oui, mes hommes, et ont arraché ma chemise.

— Alors, t'es une femme ? Tu dis quoi là ?

— Putain, je caille, rendez-moi ma chemise.

— Moi je crois qu'au contraire, c'est tout le reste qu'on va t'enlever, mais t'en fais pas, on va te tenir chaud.

— Hé, Pietro, arrête tes conneries, laisse le Capitaine, regarde.

Autour de nous, une trentaine de Caraïbe nous entourent, nus comme des vers, le corps maquillé de rouge, et surtout tendant leurs arcs sur nous.

— On baisse les armes les gars ! C'est bon, c'est bon, on se rend !

J'allais attraper ma chemise quand un Caraïbe me l'arrache, il me pousse vers les autres, tout le monde me regarde. Le Caraïbe me tend ma chemise et nous fait signe de les suivre. Apparemment, ils nous emmènent quelque part.

Nez crochu vient me parler :

— Excusez-nous Capitaine, vous aviez raison, je crois qu'ils nous emmènent à la sorcière. Désolé, hein, on reparlera plus de ça, d'accord ?

— D'accord, mais je vous préviens, maintenant je ne vais plus me cacher.

— Bof, de toute façon, tout le monde le sait.

Un vent froid se lève, des nuages apparaissent, nous marchons.

Enfin, nous voyons des volutes de fumée sortir de cheminées naturelles, nous nous en rapprochons. Arrivés devant une caverne, les Caraïbes me font signe d'entrer seule. J'entre, je sens rapidement des craquements sous mes pieds, je regarde, des os humains, le sol est jonché d'os humain. Une faible lueur luit au fond du tunnel, je m'approche.

- — *Viens Mahie, je t'attendais depuis longtemps. Allez au [1305](#).*

1339

Additionnez vos scores de guerre, ruse et artisan, retenez le chiffre

Additionnez vos scores de navigation et discipline et soustrayez-le au premier chiffre.

- *Si vous avez 5 ou plus, allez au [1348](#).*
- *Si vous avez 4 ou moins, allez au [1358](#).*

Les pirates sont surexcités par la nouvelle et carrément partant pour rejoindre les Bermudes.

— Ben dites donc, Capitaine, avec vous on s’ennuie pas. Des sorcières Caraïbes, les Plages d’Or, pis vous qu’êtes une gonzesse, terrible, je pense que les autres vont pas en croire leurs oreilles.

Mouais.

Arrivés à la falaise au-dessus de la crique où nous étions amarrés, une vision hallucinante s’offre à nos yeux.

— Merde, qu’est-ce que c’est que ce bordel ?

— Regardez ! Le bateau d’Hornigold et celui de Teach !

— Celui-là, il bat pavillon pirate aussi, mais je sais pas qui c’est.

— Vane, peut-être ?

— Pas Rackham en tout cas.

— Je rêve ou il y a plein de pirogues avec des Indiens.

— Ha ouais, pis regarde, dans notre camp, ça grouille de nègres.

— C’est quoi ce bordel ? Tout le monde s’est donné rendez-vous dans ce coin paumé ou quoi.

— Je me demande ce qu’il se passe.

C’est hallucinant en effet.

Nous descendons tant bien que mal la paroi. La plage est remplie par des Caraïbes, des esclaves en fuite, des pirates. Hornigold me voit et vient vers moi.

— Alors, ça a donné quoi tes recherches ?

— Ben pas mal, on a trouvé ce qu’on cherchait, et vous ? Qu’est-ce que vous faites là ?

— Hé hé, nous nous sommes alliés avec les Caraïbes pour mettre à feu et à sang la Barbade et une bonne pâtée aux Portugais. Les Caraïbes veulent récupérer leur île avec les esclaves enfuis des plantations, les Caraïbes noirs. Quant à nous, pourquoi pas pour nous allier durablement avec eux ? C’est un coup d’essai, les esclaves, les Indiens et les pirates contre le reste du monde, tentant, non ?

— Mouais, je veux.

Nous partons demain matin aux aurores, on compte sur vous, c’est une aubaine de vous trouver.

— On y sera.

- *On filera à l'anglaise cette nuit, oui. Allez au [1277](#).*

— On y sera.

- *Mouais, c'est historique, pour la plage d'or, je le sens mal. Tant pis, je n'irais pas. Allez au [1308](#).*
- *Hornigold, on viendra pas, je suis en mission secrète pour les Caraïbes, quelque chose de très important. Allez au [1328](#).*

1341

Je préfère ça.

Je rejoins mon bateau et sonne la chasse partie. Nous prenons garde à ce qu'aucun « espion » ne soit là, je leur explique tout. Ils sont excités comme des puces et acceptent notre aventure. Pourtant, Dieu sait que la Barbade les tentait.

— Bon, les gars, je compte sur vous. Ce soir, motus et bouche cousue, pas trop d'alcool, nous partirons quand tout le monde sera fin saoul.

— Cap'taine, est-ce que c'est pas trahir Hornigold ce que nous faisons ?

Mais non.

La soirée est sensationnelle, les noirs chantent et dansent, les Caraïbes les accompagnent aux crécelles et aux flûtes. C'est pas gagné que mon équipage ne cause pas et ne soit pas trop saoul, enfin, on verra bien.

- *Si vous avez un ou moins en discipline et trois ou plus en ruse, allez au [1350](#).*
- *Sinon, allez au [1279](#).*

1342

— Mettez-vous à couvert ! Mouchez tout ce qui bouge ! Est-ce que les canons sont pris ?

— Oui Capitaine !

— Dirigez-les vers le port !

— Bien !

Maintenant, c'est une guerre de position avec les Portugais, les premiers à se mettre à découvert se feront moucher. En même temps, l'essentiel est fait, les canons sont entre nos mains.

Putain ! Qu'est-ce que font ces nègres ? Ils chargent en hurlant, ils se font faucher, mais continuent.

— Soutenez les feux ! Chargez ! Mort !!

Pendant quelques minutes, il n'y a eu que la fureur et le feu. Les esclaves tombent dans leur fureur guerrière, mais nous permettent de déloger les Portugais. Ils s'enfuient dans la jungle sous nos tirs. Quelques Caraïbes décident de les courser. Les pauvres portugais, eux, je sens qu'ils vont finir avec le cœur arraché.

— Est-ce que les canons sont dirigés sur le port ?

— Oui.

— Feu ! Feu sur leurs bateaux ! Feu sur leur ville ! Les pirates sont là !

Nos canons lancent leurs molards de mort sur la ville et créent une panique indescriptible. Je vois que nos bateaux arrivent, les Portugais ont eu le temps de se mettre dans leurs bateaux et de se servir de leurs canons.

Quand je vois que nous avons gagné sur mer et que tout va se jouer maintenant sur terre, j'ordonne :

- *Hardi mes hommes ! Descendons sur la ville ! Allez au [1354](#).*

1343

Nous repartons de jour, je préfère, c'est plus prudent.

Les immenses cathédrales de coraux sont magnifiques, mais le moindre choc contre le bateau peut être une catastrophe. La navigation se fait avec art, tout le monde est sur le qui-vive.

Après de longues heures de navigations, le pilote est formel :

— Si on s'est pas trompé, c'est bien là où il faut être.

Nous sommes à l'exact croisement de trois îles volcaniques magnifiques, dressées vers le ciel comme des... hum, vous m'avez comprise.

— Bon, ben il faut peut-être attendre la nuit, non ?

— Ouais, c'est ce qu'on va faire.

La nuit tombe, splendide, lumineuse, le croissant d'argent reprend ses éclats magiques, l'équipage ne se lasse pas de le regarder. Nous attendons tous quelque chose, mais quoi ?

— Capitaine, regardez le ciel.

Dans le ciel étoilé, de grands nuages noirs viennent s'amasser au-dessus de notre bateau.

- *Qu'est-ce que c'est que ça ? Allez au [1344](#).*

— J'ai jamais vu ça de ma vie, merde !

De grands nuages noirs s'amoncellent, le vent se met à se lever dangereusement.

— Que les gabiers relèvent toutes les voiles, vite !

Les nuages se mettent à tourbillonner, des rafales giflent le pont, un homme tombe en mer, merde ! Nous nous tenons là où nous pouvons.

— Capitaine, un typhon ! On va être au centre d'un typhon ! C'est impossible !

La pluie, la pluie se met à tomber, au milieu d'éclairs aux bruits assourdissants.

— Capitaine, c'est l'apocalypse ! Je vous le dis, l'apocalypse !

— Pied Tordu, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Prier Capitaine, il faut prier !

Soudain, un entonnoir gigantesque de nuage noir se détache du ciel, le typhon descend sur nous comme une flèche. Pendant un instant, je perds toutes notions communes, nous sommes arrachés de la mer, nous volons, merde !

Je m'agrippe à la barre avec Pied Tordu et le pilote, quelques hommes sont éjectés, je les vois s'envoler comme des brindilles dans une tempête..., puis... je ferme les yeux... un grand noir...

Quand je les ouvre à nouveau... tout est calme.

Par contre, tout a changé.

Il y a une mer noire à perte de vue et le ciel est mauve.

— Capitaine... île au loin ! l'Île aux Plages d'Or ! Je la vois !

Au loin, une tache d'or brillante.

— Cap dessus ! Pilote ! Cap dessus !

À vos ordres Capitaine !

Si vous avez la clef du fantôme d'Albert ou du vaisseau fantôme, enclenchez-les.

- *Sinon, allez au [1355](#).*

— Pfuu, on peut peut-être essayer de tronçonner les piliers de coraux, mais ça va pas être facile.

— Essayez.

Des équipes de plongeurs descendent tenter de débloquent le bateau, c'est très long. Un marin sort paniqué.

— Je me suis fait piquer par une connerie de poisson, merde ! Ça brûle !

— Appelez le chirurgien ! Les autres, faites attention.

Soudain, un grand crac. Le bateau bascule soudainement à droite.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Voie d'eau à bâbord !

— Sortez la pompe ! Ho ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Notre bateau est sur deux piliers dont l'un s'effondre, Capitaine !

Un autre énorme crac.

— Capitaine, la voie d'eau est trop importante ! Il faut abandonner les cales !

Crac ! Et merde, je rêve où le bateau commence à passer à la verticale.

Un canon mal amarré tombe et défonce le tillac, panique à bord.

Soudain, je prends peur, affreusement peur, je saute à l'eau, j'ai pas envie de me prendre un canon dans la gueule, c'est lamentable.

- *L'eau est chaude, aïe, merde... L'un de ces petits poissons-tigre vient de me piquer, houla, comme c'est douloureux... C'est pas possible, c'est du poison ou quoi... Allez au [875](#).*

1346

— Comme tu le désires, prends garde à toi.

— Adieu.

— Adieu.

Nous organisons une dernière soirée pour Hornigold. Le plus grand pirate se retire des affaires, les temps changent.

Nous faisons donc croire au gouvernement que nous nous arrêtons.

La suite aurait dû être prévisible, ils veulent récupérer la Barbade. Nous apprenons qu'une grande armada commandée par Rogers va débarquer dans quelques semaines.

Une chasse partie entre tous les « actionnaires » de l'île a lieu. Une grande guerre se prépare, et cette fois, ce n'est pas contre des bateaux de commerce que nous aurons à nous battre, mais contre une vraie armada... pas vraiment la même chose.

Nous procédons à une élection pour savoir qui va diriger la résistance. Personne n'est trop chaud. Je sens que la majorité des pirates veut reprendre son indépendance, pensant que seul et nulle part, ils ont plus de chance que tous et ici.

- *Je pense comme eux. À la première occasion, je pars à la Crique du Diable, le camp secret que m'a laissé Hornigold. Allez au [1357](#).*
- *Je me présente à l'élection. Allez au [1339](#).*

1347

Nous repartons de jour, je préfère, c'est plus prudent.

Les immenses cathédrales de coraux sont magnifiques, mais le moindre choc contre le bateau peut être une catastrophe. La navigation se fait avec art, tout le monde est sur le qui-vive. Mais malgré toutes nos précautions, crac, nous nous prenons entre deux colonnes de coraux. Impossible de bouger, merde !

— Capitaine ! On est bloqué !

— Putain, c'était une connerie de manœuvre ici, c'était couru d'avance.

— Hé, dites donc les gars, ne mettez pas sur le dos des coraux votre incompetence.

— Mouais, n'empêche, on est bien maintenant.

— Faites venir les artisans, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils disent qu'on est dans la merde.

- *Si vous avez 3 ou plus en artisan, allez au [1329](#).*
- *Si vous avez 2 ou moins, allez au [1345](#).*

1348

Personne ne se présente contre moi et je gagne les élections.

Bon, ben c'est pas tout, mais il va falloir prévoir les défenses.

Je décide d'abandonner le port et de faire des camps à quelques kilomètres, pour faire croire que nous avons fui, mais des guetteurs seront parsemés sur les côtes pour voir arriver les bateaux anglais, nous serons prévenus tout de suite de leur débarquement.

Le premier soir de leur arrivée, nous les attaquons au petit matin, après qu'ils se soient épuisés à construire le plus rapidement possible des fortifications.

Nous massacrons les guetteurs et commençons à les égorger dans leur sommeil.

Leur état major et quelques hommes, qui dormaient dans l'un des bateaux, sont réveillés par quelques coups de fusil, ils arrivent à fuir. Je vois Rogers nous observer à la longue vue et marmonner quelques malédictions à mon encontre, cela ne fait que commencer.

Nous récupérons deux bateaux que nous sabordons. Nous avons tué cent-cinquante hommes adverses, la moitié de leur armée, nous sommes ivres de sang.

Nous repartons à l'arrière avec notre butin.

Nous empêchons plusieurs fois les Anglais de débarquer.

Les Anglais arrivent enfin à s'installer avec huit-cents hommes, mais nous leur avons préparé un piège. Nous avons construit un fort armé de canons sur le bas d'une montagne, mais il n'y a à l'intérieur que cinq hommes. Les Anglais croyants que nous

sommes tous là, encerclent le fort et se préparent à un long siège. Nous arrivons par-derrière et les massacrons une dernière fois.

Rogers m'envoie une missive disant que nous devons négocier la paix. Nous avons gagné. Il me demande de venir traiter directement avec lui, en me donnant sa parole d'honneur qu'il ne me tuerait pas.

J'y vais avec mes meilleurs hommes...

Les pourparlers se font devant le fort anglais, une centaine de mes hommes sont autour du point de rendez-vous.

Rogers me propose un café, je l'accepte.

— J'ai des ordres du roi, je dépense trop d'argent pour cette guerre. La Barbade doit devenir anglaise, et au diable les Portugais, mais pas à n'importe quel prix. J'ai toute latitude pour négocier avec vous. Nous vous laissons cette île, mais contre l'arrêt total de tout acte de piraterie. Je ne demande qu'un fort et une petite colonie de trois-cents colons, des cultivateurs, quelques artisans. Vos conditions seront les miennes.

Marie gagne la clef de chef de guerre -18

Après une chasse partie, les Caraïbes, les esclaves et la majorité des pirates, acceptent de diriger l'île et de cesser la piraterie. Teach quitte notre république pour d'autres cieux plus sanglants.

Nous passons trois jours à négocier le nombre de soldats anglais, la législation de l'île, j'impose les nôtres à des fonctions importantes...

Les années passent, nous sommes une base arrière des guerres Caraïbes sur les autres îles, un eldorado pour les esclaves en fuite, un sanctuaire pour tous les combats.

Les Anglais tenteront plusieurs fois de nous annihiler, mais la magie vaudoue et Caraïbe nous rendra plus d'une fois de sérieux services. Notre île s'organise, nous récupérons Sainte-Lucie et toutes les dernières tribus résistantes...

Le temps passe, nous sommes toujours organisés en chasse partie, et je crois que nous sommes la première république anarchiste du monde, dire que cela a été sans problème est un mensonge, mais nous sommes toujours là.

Le fait que je sois une femme n'est plus un secret, mais je m'habille toujours en homme et en cuir rouge de Cordoue... On m'appelle Marie la Rouge, ou Marie Red en anglais. Baptiste, l'ancien bosco, devient enfin mon amant, mais nous n'aurons jamais d'enfants.

Je suis devenue une légende et de nombreux écrivains du vieux continent romancent mon histoire...

Sachez que quand je suis morte à quatre-vingt-neuf ans, je quitte un peuple libre...

Et je gagne un cœur plein...

- *Allez au [875](#).*

Enfin, je navigue sous les ordres du grand Hornigold, le plus fameux mentor pirate. C'est un honneur et un apprentissage que de le voir commander son bateau. Son équipage l'adore, on pourrait presque parler de piété.

D'un autre côté, c'est reposant de ne plus être Capitaine, et de n'être plus que second lieutenant. Mon dieu, que la vie en mer est douce.

Nous arraisonnons quelques vaisseaux pirates de moindre importance, en général des petits sloops tenus par des gamins perdus. Hornigold en réalité n'a pas le cœur à ça, il détruit les bateaux, sermonne les gosses et les laissent repartir, nous ne livrons que les plus irrécupérables.

Hornigold culpabilise et décide de travailler honnêtement, nous montons un simple bateau de commerce et acceptons d'acheminer des soieries vers les villes opulentes de la nouvelle Espagne... Un soir, le vent se lève.

— J'ai jamais vu ça de ma vie !

De grands nuages noirs s'amoncellent au-dessus de notre bateau, le vent se met à se lever dangereusement.

— Que les gabiers relèvent toutes les voiles ! Vite !

Les nuages se mettent à tourbillonner, des rafales giflent le pont, un homme tombe en mer, merde ! Nous nous tenons là où nous pouvons.

— Capitaine, un typhon ! On va être au centre d'un typhon ! C'est impossible !

La pluie, la pluie se met à tomber, au milieu d'éclairs au bruit assourdissants.

— Capitaine, c'est l'apocalypse, je vous le dis, l'apocalypse !

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Prier ! Il faut prier !

Soudain, un entonnoir gigantesque de nuage noir se détache du ciel, le typhon descend sur nous comme une flèche. Pendant un instant, je perds toutes notions communes, nous sommes arrachés de la mer, nous volons, merde !

Je m'agrippe à la barre avec Hornigold et le pilote, quelques hommes sont éjectés, je les vois s'envoler comme des brindilles dans une tempête.

Hornigold ferme les yeux avec recueillement, je l'imites, un grand soulagement inonde ma poitrine..., puis... je ferme les yeux... Un grand noir...

• *Quand je les ouvre à nouveau... Tout est calme. Allez au [875](#).*

Bon, mes hommes ont l'air de se tenir, bravo. Pour eux, c'est un exploit de ne pas se défoncer la tête au rhum et de ne pas raconter sa vie. Hornigold n'a pas l'air de se

douter de quoi que ce soit, nous parlons un peu stratégie, attaque à terre, attaque en mer, je fais semblant de m’y intéresser.

Tard dans la nuit, tout le monde ou presque est saoul ou endormi. Moi et mes hommes prenons la chaloupe.

C’est gagné, nous levons les voiles... Nous voilà partis pour une dernière grande aventure !

- *Je sens que quoi qu’il arrive, je ne reviendrai pas en arrière. Allez au [1352](#).*

1351

— Alors c’est ça ?

— Ouais.

Hornigold regarde complètement fasciné le croissant d’argent.

— Je n’ai jamais rien vu d’aussi beau. Et tu dis que c’est une vieille sorcière Caraïbe qui te l’a confié pour l’emmener dans les Bermudes ?

— Tout à fait.

— Je t’envie Florent, c’est une aventure que j’aurais bien tentée, et maintenant, c’est moi qui partirais bien avec toi. Bon, tu peux partir, je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais je le dis, je ne reviendrai pas sur ma parole. Pars, et mène ta mission à bien.

Hornigold quitte mon vaisseau sous le regard inquiet de mon équipage.

— C’est bon ! Nous pouvons partir !

— Hourra, vive la Capitaine Marie Rouge !!

C’est gagné, nous levons les voiles... Nous voilà partis pour une dernière grande aventure.

- *Je sens que quoi qu’il arrive, je ne reviendrai pas en arrière. Allez au [1352](#).*

1352

— Direction les Bermudes !

Pas de problème, Capitaine !

L’équipage sait enfin que je suis une femme, et ça ne pose pas de problème. J’ai assez fait mes preuves pour être acceptée et j’avoue que cela m’enlève un grand poids. Plus obligée de faire attention à mille petits détails qui m’empoisonnaient la vie...

J’avoue que comme Capitaine, je commence à ne pas être mauvaise, je ne suis plus une imposture sur patte. Bien sûr Pied Tordu est toujours un précieux second et tous les

postes importants sont gérés par des personnes capables. Les amitiés se sont stabilisées, et plus personne ne m'emmerde.

Par contre, le pouvoir isole. Ho bien sûr, je rigole, je discute, mais le poids des responsabilités est un poids solitaire. Parfois, j'aimerais avoir un amant pour poser mes problèmes et ma tête sur ses épaules solides, mais je sais que cela créerait fatalement des complications.

Les jours se succèdent, un grand soleil a l'air de toujours nous accompagner, mais comme nous sommes en hiver, il n'a pas cette pesanteur tuante, non, il fait bon.

Je me demande comment s'est passée l'expédition à la Barbade, je le saurais peut-être un jour. Nous ignorons quelques pillages en règle. Personne sur le bateau ne veut retarder notre arrivée sur les Plages d'Or. Je me demande si mon équipage ne sera pas déçu si toutes ces histoires ne sont que des métaphores. Je préfère ne pas y penser.

Loarn veut absolument écrire une pièce de théâtre et durant les longues heures, il me la dicte. Ces séances sont publiques, et beaucoup de pirates ne les rateraient pour rien au monde. Loarn mime les personnages et de nombreux pirates y rajoutent leur grain de sel. La pièce a été nommée « De la moquerie de la magistrature en se jugeant par avance de ses actes de piraterie ».

Il y a trois personnages principaux, le prisonnier, chargé de chaîne, le juge, habillé d'une serpillière, et le procureur, hystérique. C'est à mourir de rire, si on aime l'humour noir.

Les pirates sont nommés « Sinistres chiens, ivrognes », le procureur appelle toujours à la pendaison et réclame sans cesse un verre de rhum, le pirate se déclare non coupable, il n'est qu'« Un pauvre bougre écrasé entre la poupe et la proue », il en appelle à « La raison et la considération », ce qui scandalise le juge qui « n'a jamais considéré quoi que ce soit et qui n'est pas là pour entendre raison », mais, au contraire, s'inquiète tout le temps de son dîner, car, c'est bien connu « lorsque le dîner du juge est prêt avant la fin du procès, le prisonnier doit forcément être pendu. »

On se marre bien...

Nous nous approchons enfin des Bermudes, c'est une zone constituée de centaines de minuscules îlots. Le pilote devra redoubler d'attention, car la moindre mauvaise décision, et le bateau peut s'ensabler.

— Bon, maintenant Capitaine, qu'est-ce qu'on fait ?

— Hum, je ne sais pas, attend... il faut que je regarde quelque chose.

Je sors l'artefact Caraïbe, la Lune d'Argent. Je l'observe. Des tas d'animaux stylisés sont gravés dessus, englobés par un grand oiseau, mais aucune indication de direction. Je le regarde jusqu'au soir, la sorcière m'a bien dit qu'il nous guiderait, non ?

La nuit tombe, je sors manger dehors avec les autres, toujours l'artefact sur moi. Et là, à la lueur de la lune, des points se mettent à briller, en fait tous les yeux des animaux.

— Pilote, viens voir ça !

— Putain, magique. Capitaine, comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que ça pourrait donner une direction ?

— Faites voir... Attendez... Oui, je crois que là, c'est Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel, ça devrait donner l'orientation de la lune dans l'espace... Alors si je la mets comme ça, ben non, ça ne correspond plus à des étoiles, dommage.

— Et si les points représentaient les îles ?

— Faites voir... Oui, ça pourrait marcher, regardez... Non, pas comme ça, comme ça... Ben, vous voyez, là, les yeux de la tortue, ça pourrait être ces deux îles. Ça marche, par contre, ça ne donne pas là où on va.

— Et si ce point représentait Sirius et une île ?

— Mouais, pourquoi pas. Par contre, il faudra nous diriger que de nuit, ça va être compliqué.

— Je te fais confiance.

— Mouais... à moins que je ne recopie toutes les données. Laissez-moi réfléchir Capitaine, d'accord ?

— Pas de problème.

Je trépigne d'impatience.

Enfin, au bout d'une petite heure, le pilote revient.

Bon, je pense pouvoir en faire un plan, mais c'est étrange, les points sont plus ou moins lumineux selon les moments, c'est bizarre, peut-être qu'il faut l'utiliser la nuit et puis basta. En même temps, le jour, on verra mieux pour manœuvrer.

- — *Attendons alors le jour. Allez au [1318](#).*
- *Utilisons-le la nuit alors. Allez au [1336](#).*

1353

- Capitaine ! Les charpentiers sont à l'œuvre !
- Bon Dieu ! Pompez ! Pompez !
- On pompe Capitaine, mais c'est le bordel, la moitié des canonnières aident les charpentiers, c'est la merde.

Dieu merci, la salve de canons que nous leur avons envoyée a bien dû les calmer ! Hornigold n'a pas encore été touché et Teach est déjà à l'abordage d'un pauvre tartane portugais qui a eu l'impudence de s'approcher de lui.

— Capitaine ! On coule ! Les charpentiers n'arrivent pas à colmater la brèche !

— Qui m'a foutu des incapables pareils ! Dites-leur de se démerder !

— Capitaine ! Deuxième voie d'eau !

Je vois tous les marins monter sur le tillac et le bateau s'enfoncer dangereusement dans la mer, c'est pas vrai !

— Merde ! Vous faites chier ! Préparez la chaloupe !

— La chaloupe pour le Capitaine !

Je descends dans la chaloupe tandis que les autres pirates se jettent à l'eau.

— Allez vers le port, nous allons débarquer.

— D'accord.

Nous nous approchons du bateau portugais et du port.

Hornigold et Teach sont en train de démonter le reste de la flotte, il n'y a que le bateau dont j'avais la charge qui continue à nous narguer, ce n'est pas grave, ils l'auront après.

C'est là que je l'ai vu, en haut du mât portugais, le moucheur.

Il m'a visée avec attention.

Je ne croyais pas que c'était possible, j'étais trop loin. Le coup de feu est parti, j'ai bien rigolé, à cette distance qui aurait une cible comme moi ?

... et bien lui.

Connaissez-vous la sensation de recevoir une balle en plein front ? Eh bien, je peux vous dire qu'elle s'accompagne d'un sentiment profond d'injustice.

Putain, arriver jusque là pour finir comme ça...

- ... *Merde ! Allez au [875](#).*

1354

Les Portugais s'enfuient comme ils le peuvent tandis que nous déferlons sur leur ville. Je retrouve rapidement Hornigold et Teach. Les ordres d'Hornigold fusent comme des fusées dans le ciel.

— Vous ! Débusquez les tireurs dans cette bicoque ! Mettez-y le feu s'il le faut ! Emmenez les femmes et les enfants dans l'église ! Les hommes prisonniers sur la plage ! Désarmés et allongés ! S'ils bougent, tuez-les !!

J'ai l'impression que nous sommes une horde de barbares nous abattant sur un village isolé, et ma foi... c'est ce que nous sommes.

Des femmes en pleurs serrant leurs lardons sont emmenées à l'église, des cadavres et des blessés des deux camps sont éparpillés sur le sol, des cris, des maisons en feu, des supplications...

Il y a quelque chose de fascinant et d'atroce dans ce que nous sommes en train de faire, et encore, heureusement que c'est Hornigold qui dirige les opérations, c'est un gentleman. Par exemple, il tient à ce que les femmes ne soient pas violées, ce qui pose de nombreux problèmes, beaucoup de pirates pencheraient plutôt vers une satisfaction rapide entre deux meurtres.

Je décide de m'occuper des femmes, de prendre garde à ce que des pirates trop excités ne les violent pas trop. A priori, j'ai évité le pire, moi et quelques-uns de mes hommes veillons à ce qu'elles arrivent à l'église sans encombre. La guérilla continue...

Enfin au petit jour, le port est à nous.

Une immense fatigue s'abat sur moi. Des pirates préparent un grand banquet avec des hectolitres de vins trouvés dans des caves, j'entends Hornigold faire naître une rumeur comme quoi il serait empoisonné, histoire que tout le monde ne soit pas fin saoul.

Tandis que nos hommes continuent le pillage, nous nous réunissons avec Hornigold et Teach pour la suite des événements. Nous jetons les bases de la première république pirate dans la matinée.

Quand tout est à peu près réglé vers midi, je vais m'endormir comme une masse sur mon bateau. Oui, pas à terre... sur mon bateau.

Les jours suivants, les Caraïbes et les nègres libèrent les esclaves et pourchassent les derniers portugais. Il est décidé de leur donner toutes les terres. Les pirates récupèrent le port.

Les pirates de bases font les bourgeois et se partagent les meubles, les habits et les maisons. Hornigold a insisté pour que les prisonniers soient relâchés dans un bateau désarmé et des vivres, au grand dam de Teach, qui ne comprend pas pourquoi nous ne les transformons pas en esclaves, ou au moins que nous ne tentions de récupérer des rançons. Hornigold est intraitable, je le soutiens. Les prisonniers s'enfuient en remerciant le ciel et Hornigold.

Au bout de quelques jours, beaucoup de pirates s'emmerdent et les bateaux repartent piller.

Et au fil des mois, notre port devient réputé, nous devenons la capitale pirate de toutes les Caraïbes. Tous les grands équipages passent ici, les receleurs sont toujours bien accueillis, les fêtes sont mémorables.

Hornigold garde son camp de la Crique du Diable secret, il est prêt à s'y replier au cas où. Moi et mon équipage gardons notre rythme, pillages et fiestas.

Un jour, panique, nous voyons une armada anglaise venir vers notre port, mais à notre grande surprise, un vaisseau anglais vient en éclaireur avec le drapeau blanc. Assez rapidement, nous apprenons que l'amiral de cette armada, Rogers, veut parler à tous les Capitaines. Nous acceptons.

Quelques heures après, Rogers reprend son bateau et quitte la Barbade.

Il nous a proposé la grâce royale, c'est-à-dire que si nous acceptons de ne plus être des pirates, rien ne serait retenu contre nous. Par contre, la guerre sera totale si nous la refusons.

Une partie des pirates, Teach en premier, est partie pour faire croire qu'ils l'acceptent, un gros mensonge.

Hornigold, lui, vient me voir à part.

Je vais accepter la grâce royale. Cela fait quelque temps que tout m'indique que les temps vont devenir durs pour les pirates. Tu sais Florent, après le traité d'Utrecht, la guerre s'est terminée en Europe, et tous les commerçants du Nouveau Monde exercent une grosse pression sur leurs gouvernements pour nous éliminer. Nous ne tiendrons pas, c'est impossible. Je vais donc accepter. Quant à toi, si tu désires rester pirate, je te lègue la crique, sinon, je la donnerai à ce fou furieux de Teach.

- — *Je vais accepter la grâce, fini la piraterie pour moi. Mes hommes feront ce qu'ils voudront. Allez au [1337](#).*
- *Hum, merci, je vais faire comme les autres, faire semblant d'accepter la grâce et reprendre les affaires. Allez au [1346](#).*

1355

C'est hallucinant, il n'y a que mer et ciel liés, à perte de vue.

Le pilote me fait remarquer que les astres ne sont absolument pas ceux de la terre.

— Comme si on était sur une autre planète, Capitaine.

L'île s'approche. Elle est toute petite, avec un promontoire, un grand cercle d'or.

— Descendez les chaloupes !

Nous débarquons, l'équipage se jette sur le sable.

— De l'or !! De l'or, Capitaine !

Je m'approche du promontoire, il est magnifique, il représente un grand soleil. En son centre, il manque une partie, ma Lune d'Argent.

— C'est de l'or aussi Capitaine, il faut le prendre !

— Ho non, il ne faut pas le prendre. Embarquez autant de sable que les soutes peuvent en contenir, mais ne touchez pas à ça.

Tandis que les hommes font leurs provisions de sable, je prends la Lune et vais pour la mettre sur le Soleil.

Pied Tordu est là, me comblant de sa présence chaleureuse, Baptiste aussi, le maître d'équipage, fidèle comme un bon chien, et Loarn, l'insupportable Loarn, toujours à chipoter pour l'équipage, mes trois fidèles compagnons.

Pied Tordu me met la main sur l'épaule.

— Vous allez partir, hein Capitaine ?

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais. Je ne sais pas pourquoi, mais je sais que vous ne reviendrez pas avec nous.

Arrivée de nulle part, la sorcière Caraïbe vient vers nous, nous irradiant de sa présence et de son sourire malin.

— Bravo, Marie, tu es arrivée grâce à tes amis. Tu vas pouvoir rentrer chez toi et tu auras beaucoup aidé le peuple Caraïbe.

— Et nous ?

— Hum, vous ? Quand elle aura mis la Lune, vous rentrerez chez vous, tout simplement.

— Riches.

— Non, ce n'est que du sable. L'or de cette île redevient du sable dès qu'il s'éloigne d'ici.

— Vous ne me haissez pas ?

Je regarde mes trois amis. Les larmes aux yeux, ils secouent la tête, Baptiste me prend dans ses bras. Je pleure.

— Ils seront payés autrement, ne t'en fais pas... Il est temps, Marie, il est temps...

Je serre dans mes bras mes fidèles compagnons. Au moment de saluer la sorcière, des larmes continuent de me monter aux yeux, et je me mets à pleurer comme une gamine.

— Pleurs Mahie, pleurs... Nous nous reverrons, ne t'en fais pas, je n'en ai pas fini avec toi.

Enfin, je dispose la Lune sur le Soleil.

Une lumière aveuglante sort de l'assemblage, j'entends un déclic. Je sens que ça y est...

- *Une onde d'énergie me transperce. Allez au gagne la clef du soleil + 32. Allez au [875](#).*

— Comme tu le désires Florent, bonne chance.

Je débarque à Saint-Domingue, les coffres remplis d'or, et vais dans le plus grand hôtel. C'est vrai que les temps ont changé. À l'entrée du port, il y a maintenant de grandes cages de fer dans lesquels pourrissent des pirates malchanceux. Bonjour l'ambiance.

Et maintenant, que vais-je faire de tout ce temps que sera ma vie ?

En tous cas, aussi cher que soit mon hôtel, il est infesté de puces, je suis piquée de partout...

Ce fut le début d'une épidémie de peste... Je suis l'une des premières victimes... Je transpire, ai des bubons énormes et suppurants... je délire... Tout l'hôtel est en quarantaine, aucun médecin ne vient, car aucun médecin ne connaît de remède... je vais mourir... je délire...

- *J'imagine que moi aussi, je suis dans l'une de ces cages de fers, en train de pourrir à l'entrée du port... Allez au [875](#).*

1357

La nuit tombée, laissant les Caraïbes et les anciens esclaves se démerder, tous les vaisseaux pirates quittent la Barbade pour de nouvelles aventures.

Nous, nous retournons à la Crique du Diable avec Teach.

Nous avons décidé de nous faire oublier durant quelques semaines avant de recommencer les affaires. Mais très vite, il y a un problème, Teach fait comme s'il était le chef. Ça ne va pas du tout.

Entre autres, je n'aime pas du tout sa façon de se conduire avec les femmes, car à la crique, il y en a encore une vingtaine...

— Teach ! Au cas où tu ne le sais pas, c'est à moi qu'Hornigold a légué la crique, il va falloir donc faire à ma manière. Si je te vois, toi ou l'un de tes hommes, se conduire encore mal avec les femmes, tu vas m'entendre !

— Pardon ?

— Le bruit des canons t'a rendu sourd ?

— Je ne crois pas. Hornigold n'a pas à léguer quoi que ce soit à qui que ce soit, et encore moins à toi.

— Ha oui, et pourquoi ?

— Tu crois qu'il y a encore une seule personne qui ne sait pas que tu es une femme, Florent ? Une femme avec des couilles de taureaux, certes, mais je croie que cela embrouille ta vision des choses. Mes hommes ont besoin de se divertir, tu devrais penser à ça plutôt que de t'inquiéter du mal de cul de trois négresses et de quatre putains.

Il lève sa masse imposante pour me montrer sa supériorité physique, c'est un monstre effrayant. Si je capitule, je perds toute autorité, je sors ma lame de Tolède et lui lance un dernier ultimatum. Sa réponse est de saisir deux haches d'abordage et de me faire front.

Quelques hommes nous ont rejoints, le combat des chefs va commencer.

J'attaque ! Là où il m'assène sa violence brutale, je lui réponds par l'agilité et le blesse au poignet, lui faisant tomber une hache.

Son visage explose de fureur, il hurle et se jette sur moi !

Je lui transperce l'épaule, il s'abat sur moi de tout son poids, il aurait fallu que je l'esquive, je lui mords et lui arrache l'oreille, sa hache monte en l'air et s'abat sur mon front.

- *Durant quelques secondes, ma vision est brouillée par cette putain de lame dans le front... C'est bizarre, j'aurais pensé que ça aurait été plus douloureux... de mourir... Allez au [875](#).*

1358

Personne ne se présente contre moi, et je gagne les élections.

Bon, ben c'est pas tout, mais il va falloir prévoir les défenses.

Je décide d'abandonner le port et de faire des camps à quelques kilomètres, pour faire croire que nous avons fui. Mais des guetteurs seront parsemés sur les côtes pour voir arriver les bateaux anglais. Nous sommes prévenues tout de suite de leur débarquement.

Nous les attaquons au petit matin, après qu'ils se soient épuisés toute la nuit à construire des fortifications.

Mais, alors que nous chargeons par la terre avec les Caraïbes et les anciens esclaves, je me rends compte que les autres pirates, qui devaient attaquer par mer, ne viennent pas... Les traîtres ! Je prends conscience qu'ils ont dû tous partir cette nuit.

Ils ne m'ont pas fait confiance et c'est autour de mes plus fidèles hommes, des Caraïbes et des anciens esclaves, que je suis massacrée...

Les traîtres !

- *Allez au [875](#).*

1359

Shlack, mon poignard égorge par-derrrière une vigie, son sang rouge salit ma veste rouge, les Caraïbes sont terribles, leurs sarbacanes lancent des dards empoisonnés au curare avec une précision diabolique. Merde ! Un coup de feu.

— Tuez-les tous !!

Les Portugais sont réveillés. Des coups de feu partent de part en part, nous n'avons pas réussi à rester silencieux, et nous n'avons pas eu le temps de prendre les bonnes positions.

Mes hommes commencent à être balayés par des tirs meurtriers, ça chie.

Bon Dieu, les nègres, qu'est-ce qu'ils font ? Ils chargent, merde ! Ils sont suivis par tous mes hommes, sauf les Caraïbes qui se mettent en arrière précautionneusement.

— Capitaine ! Avec nous !!

Et comme une conne, je suis.

On est en train de charger à découvert.

Bon ben ça fait ce que ça doit faire, on est fauché. Je prends une balle dans la jambe gauche et tombe au milieu de mes hommes. Un Portugais arrive et m'achève à la baïonnette.

Ben tiens, comme s'il n'avait pas pu nous faire prisonniers, je trouve ça dégueulasse... Je me demande juste comment se débrouillent Hornigold et ses hommes...

- *Je trouve ça injuste... Arriver jusqu'ici pour mourir comme ça... Allez au [875](#).*

Bibliographie :

Maarkus Rediker : « Pirates de tous les pays ». Éd. Libertalia

Renaud Maroy : La gamme de jeux de rôle « Pavillon noir ». Éd. Blackbook